00101689

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

Mes
Memoires

par

Alexandre Dumas

Vol V & VI

Paris, 1867

00.K-100

101689

God
Fr 928.4
Dum/Dum/11...
101689

00101689

— Ah ! je crois bien ! c'est que c'était un gaillard, Piron !... Je l'ai vu, moi, chez madame de Montesson... Vous ne l'avez pas connue, vous, madame de Montesson ?

— Si fait, monsieur ; mon père m'a conduit chez elle, lorsque j'étais tout enfant.

— Une femme charmante, monsieur, une femme charmante, qui recevait la meilleure société de Paris.

— Maintenant, monsieur, lui demandai-je, si vous voulez avoir la bonté de me donner du travail ?

— Quel travail ?

— Dame ! du travail.

101689

— Mais il n'y en a plus !

— Comment, il n'y en a plus ?

— Sans doute, puisque vous avez tout expédié.

— Eh bien, mais que vais-je faire ?

— Ce que vous voudrez, monsieur.

— Comment, ce que je voudrai ?

— Oui... A mesure que la besogne viendra, je la mettrai sur votre bureau, et vous la tiendrez au courant.

— Mais, alors, dans mes moments perdus ?...

— Jeune homme, jeune homme ! à votre âge, il faut perdre le moins de moments possibles.

— C'est aussi mon avis, monsieur, et vous en eussiez été convaincu, si vous m'aviez laissé finir...

— Ah ! ah !

— Je voulais vous demander si, dans mes moments perdus, je pouvais travailler à ma tragédie ?

Remarquez que je disais *tragédie* au lieu de *drame ;* je tenais à ne pas épouvanter M. Bichet.

— Vous faites donc une tragédie ? me dit-il.

— Hum !... je ne sais pas si je dois vous l'avouer.

— Pourquoi pas ?... Je n'y vois point de mal. J'ai mon vieil ami Pieyre, qui a fait une comédie.

— Oui, monsieur, et même assez remarquable : *l'École des Pères.*

— Vous la connaissez ?

— Je l'ai lue.

— Bon!... Et puis j'ai encore mon autre vieil ami Parseval de Grandmaison qui fait des poëmes épiques.

— Oui... *Philippe-Auguste,* par exemple.

— Vous l'avez lu?

— Non, je l'avoue.

— Eh bien, je disais donc que l'un faisait des comédies, et l'autre des poëmes épiques, et qu'ils n'en étaient pas plus malhonnêtes gens pour cela.

— Tout au contraire, monsieur, car ce sont deux excellents hommes.

— Vous les avez vus?

— Jamais.

— Hum... hum...

Et M. Bichet parut ruminer quelque chose dans sa tête.

— Bon!... dit-il au bout d'un instant.

— Alors, monsieur, vous n'avez, pour le moment, rien autre chose à me dire?

— Rien.

— D'ailleurs, je suis à mon bureau, et, si vous avez besoin de moi...

— C'est cela, allez.

Je repris ma place tout joyeux. A part Lassagne et Ernest que je perdais, ma disgrâce était une faveur.

J'avais été prévenu par le garçon de bureau que, quand j'arriverais avant onze heures, je ne le trouverais pas, et que, lorsque je resterais plus tard que quatre, il m'enfermerait en s'en allant.

En outre, plus de portefeuille, toutes mes soirées à moi, et un chef qui ne m'empêchait pas de faire des tragédies!

Je me mis, séance tenante, à travailler à *Christine.*

Je ne saurais dire depuis combien de temps je travaillais, lorsque le garçon de bureau vint me prévenir que M. Bichet me priait de passer à son cabinet.

Je m'empressai de m'y rendre.

Cette fois, M. Bichet n'était plus seul; il avait, à sa droite, un petit et, à sa gauche, un grand vieillard.

Placés comme ils étaient, les trois juges devant lesquels je

semblais être appelé ne figuraient pas mal Minos, Éaque et Rhadamanthe.

Je m'inclinai assez surpris.

— Tenez, le voici, dit M. Bichet. Il a, ma foi, une très-belle écriture, une écriture qui ressemble à celle de Piron, et, en trois jours, il m'a fait la besogne de quinze.

— Qu'est-ce que vous m'avez déjà dit que faisait monsieur? demanda le grand vieillard.

— Parbleu, des vers!

— Ah! oui, c'est vrai, des vers...

J'eus une illumination.

— C'est à M. Parseval de Grandmaison que j'ai l'honneur de parler? demandai-je.

— Oui, monsieur, me répondit-il.

Puis, se tournant vers l'autre vieillard :

— Imaginez-vous, mon cher Pieyre, dit-il, que je suis si distrait, qu'il m'est arrivé, l'autre jour, la chose la plus extraordinaire.

— Que vous est-il donc arrivé?

— Imaginez-vous que j'avais oublié mon nom.

— Bah! fit M. Bichet.

— Votre nom, à vous?... votre propre nom? demanda M. Pieyre.

— Mon nom, à moi, mon propre nom! C'était au contrat de mariage de... chose... vous savez, qui a épousé la fille de chose?...

— Comment voulez-vous que je vous aide, sur de pareils renseignements?

— Eh! mon Dieu! la fille de chose... qui est mon collègue à l'Académie... qui fait des comédies... qui a fait... je ne sais plus, moi, ce qu'il a fait... Une pièce que Mercier avait déjà faite, vous savez bien?...

— Alexandre Duval?...

— Eh bien, c'était au contrat de chose... qui a épousé sa fille... un architecte... qui a fait un ouvrage sur chose... qui a été brulée... dans cette éruption du Vésuve, où est mort chose...

— Ah! oui, Marois, qui a fait un ouvrage sur Pompéi, où est mort Pline? hasardai-je timidement.

— C'est justement cela!... Merci, monsieur.

Et il s'étendit tranquillement dans son fauteuil, après m'avoir gracieusement salué.

— Eh bien, mais, dit M. Bichet, achevez donc votre histoire, mon cher ami.

— Quelle histoire?

— Mais l'histoire que vous racontiez.

— Je racontais donc une histoire?

— Sans doute, dit M. Pieyre, vous racontiez, mon cher ami, qu'au contrat de mariage de Marois, qui épousait la fille d'Alexandre Duval, vous aviez oublié votre nom.

— Ah! c'est vrai... Eh bien, oui, voici: Tout le monde signait; je me dis: « Cela va être à mon tour de signer. » Je me prépare, je cherche mon nom; crac! je ne m'en souviens plus. Je réfléchis que je vais être obligé de demander à mon voisin comment je m'appelle, ce qui sera humiliant pour moi. C'était au rez-de-chaussée: la porte donnait sur le jardin. Je me précipite dans le jardin, en me frappant le front, et en me disant: « Mais, malheureux! mais, malheureux! comment t'appelles-tu? » Ah bien, oui! je n'aurais eu qu'à dire mon nom pour ne pas être pendu, que j'aurais été pendu bel et bien. — Pendant ce temps-là, mon tour était venu de signer. On me cherche; Alexandre Duval m'aperçoit dans le jardin. « Allons, bon! dit-il, voilà ce diable de Parseval de Grandmaison qui est pris du démon poétique, au moment de signer... Eh! Parseval de Grandmaison! » C'est cela, m'écriai-je, c'est cela: Parseval de Grandmaison! Parseval de Grandmaison! Parseval de Grandmaison! » J'arrivai jusqu'à la table, et je signai.

— C'est une scène qui manque au *Distrait*, dis-je en souriant.

— Oui, monsieur, bien certainement, elle manque, et, si vous faisiez des vers, je vous dirais: « Ajoutez-la. »

— Mais, dit M. Bichet, il fait des vers, puisque c'est pour qu'il vous dise des vers que vous l'avez fait appeler.

— Ah! c'est vrai... Eh bien, jeune homme, voyons, dites-nous des vers.

— Quelque chose de votre tragédie.

— Ah! vous faites une tragédie?

— Oui, monsieur.

— Sur quel sujet? demanda M. Parseval de Grandmaison.

— Sur Christine.

— Beau sujet! Chose en a fait une sur le même sujet... bien mauvaise, ah! bien mauvaise!

— Pardon, messieurs, j'aimerais mieux vous dire autre chose que des vers de ma tragédie.

Les vers de ma tragédie étaient des vers de drame qui n'eussent probablement pas été fort du goût de ces messieurs.

— J'aimerais mieux, continuai-je, vous dire une ode.

— Oh! oh! une ode! fit M. Parseval de Grandmaison.

— Oh! oh! une ode! fit M. Pieyre.

— Oh! oh! une ode! fit M. Bichet.

— Va pour l'ode, dit M. Parseval. Sur quoi votre ode, jeune homme?

— Vous savez que, depuis quelque temps, on s'occupe fort de la Peyrouse? Les journaux ont même annoncé dernièrement qu'on avait retrouvé des traces de son naufrage...

— Ont-ils annoncé cela? demanda M. Bichet.

— Oui, oui, fit M. Pieyre.

— Je l'ai beaucoup connu, moi, la Peyrouse, fit M. Parseval de Grandmaison.

— Moi aussi, dit M. Pieyre.

— Moi, je ne l'ai pas connu, dit M. Bichet; mais j'ai connu Piron.

— Ce n'est pas la même chose, dit M. Parseval.

— Voyons votre ode, jeune homme, dit M. Pieyre.

— La voici, monsieur, puisque vous le voulez.

— Allez! allez! fit le papa Bichet, et n'ayez pas peur.

Je rassemblai toutes mes forces, et, d'une voix assez assurée, je dis les vers suivants, dans lesquels on pourra remarquer, je crois, quelques progrès :

LA PEYROUSE.

Le ciel est pur, la mer est belle!
Un vaisseau, près de fuir le port,
Tourmente son ancre rebelle,
Fixée au sable, qu'elle mord.
Il est impatient d'une onde
Plus agitée et plus profonde;
Le géant voudrait respirer!
Il lui faut pour air les tempêtes;
Il lui faut les combats pour fêtes,
Et l'Océan pour s'égarer.

Silencieux et solitaire,
Un homme est debout sur le pont;
Son regard, fixé vers la terre,
Trouve un regard qui lui répond.
Sur le rivage en vain la foule,
Comme un torrent, s'amasse et roule,
Il y suit des yeux de l'amour
Celle qui, du monde exilée,
Doit désormais, triste et voilée,
Attendre l'heure du retour (1).

Son œil se trouble sous ses larmes,
Et, pourtant, ce fils des dangers
A vu de lointaines alarmes,
A vu des mondes étrangers :
Deux fois le cercle de la terre,
Découvrant pour lui son mystère,
Des bords glacés aux bords brûlants,
Sentit, comme un fer qui déchire,
La carène de son navire
Sillonner ses robustes flancs.

(1) Madame de la Peyrouse avait promis à son mari de rester voilée jusqu'à son retour; madame de la Peyrouse a tenu parole, et a gardé son voile jusqu'à la mort.

Et la fortune enchanteresse
Ne l'entraînait pas sur les flots;
L'espoir de la douce paresse
Ne berçait pas ses matelots.
Dédaigneux des biens des deux mondes,
Il ne fatiguait pas les ondes
Pour aller ravir, tour à tour,
L'or que voit germer le Potose
L'émeraude à Golconde éclose,
Et les perles de Visapour.

C'est une plus noble espérance
Qui soutient ses travaux divers.
Sa parole, au nom de la France,
Court interroger l'univers.
Il faut que l'univers réponde!
Dans son immensité féconde,
Peut-être cherche-t-il encor
Quelque désert âpre et sauvage,
Quelque délicieux rivage,
Que garde un autre Adamastor.

Il le trouvera! Mais silence!
Du canon le bruit a roulé;
Au haut du mât, qui se balance,
Un pavillon s'est déroulé.
Comme un coursier dans la carrière
Traîne un nuage de poussière
Que double sa rapidité,
Le vaisseau s'élance avec grâce,
A sa suite laissant pour trace
Un large sillon argenté.

Bientôt ses mâtures puissantes
Ne sont plus qu'un léger roseau;
Ses voiles flottent, blanchissantes,
Comme les ailes d'un oiseau.
Puis, sur la mouvante surface,
C'est un nuage qui s'efface,
Un point que devinent les yeux,
Qui s'éloigne, s'éloigne encore,

Ainsi qu'une ombre s'évapore...
Et la mer se confond aux cieux,

Alors, lentement dans la foule,
Meurt le dernier cri du départ;
Silencieuse, elle s'écoule
En s'interrogeant du regard.
Puis l'ombre, à son tour descendue,
Occupe seule l'étendue.
Rien sur la mer, rien sur le port;
Au bruit monotone de l'onde,
Pas un bruit humain qui réponde :
L'univers fatigué s'endort!

Les ans passent, et leur silence
N'est interrompu quelquefois
Que par un long cri qui s'élance,
Proféré par cent mille voix.
On a, sur un lointain rivage,
Trouvé les débris d'un naufrage...
Vaisseaux, volez sur cet écueil!
Les vaisseaux ont revu la France;
Mais les signes de l'espérance
Sont changés en signes de deuil!

Hélas!... combien de fois, trompée,
La France reprit son espoir!
Tantôt, c'est un tronçon d'épée
Qu'aux mains d'un sauvage on crut voir;
Tantôt, c'est un vieil insulaire
Séduit par l'appât du salaire,
Qui se souvient, avec effort,
Que d'étrangers d'une autre race
Jadis il aperçut la trace
Dans une île... là-bas... au nord.

Que fais-tu loin de ta patrie,
Qui t'aimait entre ses enfants,
Lorsque, pour ta tête chérie,
Elle a des lauriers triomphants?

Pour toi, la mer s'est-elle ouverte?
Dors-tu sur un lit d'algues vertes?
Ou, par un destin plus fatal,
Sens-tu tes pesantes journées
Rouler sur ton front des années
Qu'ignore le pays natal?

Et, pourtant, te dictant ta route,
Un roi t'a tracé ton chemin;
Mais du ciel le pouvoir, sans doute,
A heurté le pouvoir humain.
Et, tandis qu'à leur ignorance
Du retour sourit l'espérance,
Dieu, sur les tables de la loi,
A deux différentes tempêtes
A déjà voué les deux têtes
Du navigateur et du roi!...

J'avais suivi avec la plus grande attention sur le visage de mes auditeurs l'effet produit. M. Parseval clignait les paupières et tournait brusquement ses pouces l'un autour de l'autre; M. Pieyre écarquillait les yeux, et souriait, la bouche toute grande ouverte. Le papa Bichet, aussi curieux que moi de l'impression reçue par ses deux amis, voyant que cette impression était bonne, branlait joyeusement la tête en répétant tout bas :

— Comme Piron! comme Piron!

Quand j'eus fini, les applaudissements éclatèrent, à la suite desquels toute sorte d'encouragements me furent donnés.

Je ne savais plus où j'en étais. Figurez-vous Ovide exilé chez les Thraces, trouvant un soleil plus beau que celui de Rome, et, sur des tapis de fleurs plus odorantes que celles de Pœstum, sous des ombrages plus frais que ceux de Tibur, des applaudissements pour ses *Tristes* et ses *Métamorphoses*.

Je remerciai le dieu qui, sans le vouloir, m'avait fait ce repos.

On verra qu'il ne devait pas durer longtemps.

CXIII

Le peintre Lethière. — Madame Hannemann. — Gohier. — Andrieux. — Renaud. — Desgenettes. — Larrey, Augereau et la momie d'Égypte. — Les soldats de la nouvelle école. — Mon éducation dramatique. — Je passe dans les bureaux forestiers. — Le cabinet aux bouteilles vides. — Trois jours hors du bureau. — Comparution devant M. Deviolaine.

Cependant, comme je l'ai dit, j'étais devenu maître de ma soirée, je n'avais plus de portefeuille, et je profitais de ma liberté pour courir un peu le monde.

Ma mère s'était souvenue d'un ancien ami de mon père, et, à tout hasard, nous étions allés lui faire une visite. Celui-là appartenait à la bonne catégorie, et nous reçut à merveille; — c'était le fameux peintre Lethière, auteur de *Brutus condamnant ses fils*, héroïsme qui m'avait toujours semblé un peu spartiate, mais qui m'a été expliqué, depuis, par la *Lucrèce* de M. Ponsard.

M. Ponsard a révélé le premier ce grand mystère conjugal, que les fils de Brutus étaient, non pas les fils de Brutus, mais seulement les enfants de l'adultère: en leur faisant trancher la tête, Brutus ne se dévoue pas, il se venge!

M. Ponsard, comme on le voit, mérite d'être non-seulement de l'Académie, mais encore des Inscriptions et Belles-Lettres.

Cet ancien ami de mon père était donc l'auteur du beau tableau de *Brutus condamnant ses fils*.

Il avait fait un portrait de mon père au moment où un de ses chevaux tombe tué sous lui par un boulet; en outre, mon père lui avait servi de modèle pour son *Philoctète* de la chambre des députés.

La réception fut bientôt faite : il nous ouvrit les deux bras; nous embrassa, ma mère et moi; nous invita à regarder sa maison comme la nôtre, et particulièrement le jeudi, jour où notre couvert nous attendrait toujours à sa table.

Cette dernière offre nous fit grand plaisir. Qu'on ne s'y trompe pas ! nous en étions à apprécier, comme économie, un dîner pris hors de chez nous.

M. Lethière était à la fois un beau talent, un bon cœur et un charmant esprit. Il avait, alors, près de lui, comme âme de la maison, une jeune femme blonde, grande, mince, presque toujours vêtue de noir, qu'on appelait mademoiselle d'Hervilly, et qui, sous ce nom, a fait de la peinture et de la littérature; qu'on a appelée depuis madame Hannemann, et qui, sous ce nom, a fait de la médecine. C'était un esprit froid, un cœur sec, mais une volonté arrêtée.

Je crois madame veuve Hannemann aujourd'hui fort riche.

Cette personne, fort supérieure du reste, faisait les honneurs de la maison aux vieux amis de M. Lethière dont quelques-uns avaient été les amis de mon père.

Ces vieux amis étaient : M. Gohier, l'ancien président du Directoire ; Andrieux, Desgenettes, un peintre nommé Renaud, et quelques autres.

Desgenettes, qui avait beaucoup connu mon père en Égypte, me prit tout d'un coup en grande amitié, et, de son côté, me fit connaître Larrey.

J'aurai plusieurs fois occasion de parler de ce dernier et de son fils, un de mes bons amis, auquel le siége d'Anvers fut une glorieuse occasion de prouver, en 1832, qu'il était bien le fils de son père.

De tous ces hommes, le plus remarquable pour moi était Gohier. Contre les lois de la perspective, certaines personnes médiocres, mais qui, portées par des circonstances suprêmes, ont occupé de hautes positions, grandissent en s'éloignant. Or, il m'était impossible de ne pas voir un homme remarquable dans l'homme qui avait présidé Barras, Roger-Ducos, Moulin, Sieyès, et qui avait, par conséquent, été un instant le premier des cinq rois qui avaient gouverné la France. Je me trompais : M. Gohier était un brave et digne homme qui savait de l'histoire ce qu'on ne peut se dispenser d'en apprendre, qui n'avait aucune vue politique, aucune profondeur de jugement.

Je ne puis pas mieux le comparer qu'à notre Boulay (de la Meurthe), que l'histoire enregistrera comme ayant été trois ans vice-président de la République, sans que lui-même ait eu l'air de s'en douter un instant, — pas même le 2 décembre!

Gohier haïssait cordialement Bonaparte; mais cette haine n'était ni philosophique ni politique; elle était toute personnelle. Il ne pouvait point pardonner au futur premier consul le rôle ridicule qu'il lui avait fait jouer, au 18 brumaire, en l'invitant à déjeuner chez Joséphine, et en s'invitant à dîner chez lui, tandis qu'il changeait la face du gouvernement.

Je n'ai pas besoin de faire le portrait d'Andrieux: tout le monde a connu ce petit vieillard ratatiné, avec sa petite voix et ses petits yeux, auteur de petites fables, de petites comédies et de petits contes, qui est mort en laissant une petite réputation, et en donnant, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, de petites espérances.

Renaud était un vieux peintre qui avait fait autrefois *la Jeunesse d'Achille*, tableau assez estimé. Il avait vieilli en peignant du nu. Dans sa vieillesse, il ne faisait plus que des Grâces, des naïades, des nymphes, tout cela tournant au public des... dos bleus et roses.

Desgenettes était un vieux paillard très-spirituel et très-cynique, moitié soldat, moitié médecin, estimant fort, au naturel, tous ces *dos* de déesse dont le père Renaud faisait des copies, racontant à tout moment, avec beaucoup de verve, des histoires graveleuses ou sales. Il y avait beaucoup du XVIIIe siècle en lui.

Larrey, tout au contraire, avait l'aspect sévère d'un puritain: il portait de longs cheveux coupés à la mode des princes mérovingiens; il parlait lentement et gravement. On sait que l'empereur avait dit de lui que c'était le plus honnête homme qu'il eût connu.

Outre une bonté parfaite qu'il épanchait facilement sur les jeunes gens, Larrey était, pour nous autres, une curieuse chronique. Pas une des célébrités de l'Empire qu'il n'eût connue; la plupart des bras et des jambes coupés l'avaient été de son fait, et il avait recueilli de ces choses toujours cu-

rieuses parce qu'elles sont l'expression du caractère ou le secret de l'âme, les premières paroles des blessés, les dernières paroles des mourants.

Il racontait parfois des anecdotes qui, sans méchanceté aucune, donnaient une idée de l'ignorance de ces hommes brodés et empanachés, cœurs de lion pour la plupart, mais, pour la plupart aussi, esprits médiocres et infiniment moins éclatants dans les salons que sur les champs de bataille.

En revenant d'Égypte, Larrey avait rapporté un objet tombé, depuis, dans le domaine public, mais qui, à cette époque, appartenait encore à la haute curiosité scientifique; c'était une momie.

Il rencontre Augereau.

— Ah! lui dit-il, viens donc dîner demain avec moi; je te montrerai une momie que j'ai rapportée des Pyramides.

— Volontiers, dit Augereau.

Augereau arrive dîner le lendemain.

— Eh bien, cette momie, dit-il au dessert, pourquoi ne l'avons-nous pas vue encore?

— Parce qu'elle est dans mon cabinet, dit Larrey; suis-moi, et tu la verras.

Larrey passe le premier, Augereau le suit avec curiosité. Arrivé dans le cabinet, Larrey va à la boîte, dressée contre la muraille, l'ouvre et met à découvert la momie.

Alors, Augereau s'approche, et, la touchant du doigt:

— Tiens, dit-il dédaigneusement, elle est morte!

Larrey fut si étourdi de cette exclamation, qu'il ne songea pas même à faire ses excuses à Augereau de l'avoir dérangé pour lui faire voir une chose aussi peu intéressante qu'une *momie morte*.

Tout ce monde-là, pourtant, était littéraire, non pas personnellement, non pas par goût, mais par tradition. Nul n'avait encore oublié que Bonaparte signait ses proclamations de l'armée d'Égypte, et que Napoléon, chaque fois qu'il rencontrait M. de Fontanes, l'abordait en lui disant:

— Eh bien, monsieur de Fontanes, m'amenez-vous un poëte?

Au reste, tous ces poëtes qui avaient échappé à l'œil de M. de Fontanes et à la munificence de Napoléon, leur jour était venu, leur heure était arrivée; ils poussaient, blondissants et dorés comme les épis au mois d'août; leurs noms commençaient, dans le présent, cet immense retentissement qu'ils devaient avoir dans l'avenir. Ils s'appelaient Lamartine, Hugo, de Vigny, Sainte-Beuve, Méry, Soulié, Barbier, Alfred de Musset, Balzac; ils alimentaient déjà de leur séve ou plutôt de leur sang cette large et unique source de poésie à laquelle le XIXe siècle tout entier, France, Europe et univers, devait s'abreuver.

Mais le mouvement n'était pas seulement dans cette pléiade que je viens de nommer; toute une milice combattait, concourant à une œuvre générale par des attaques particulières; c'était à qui battrait en brèche la vieille poétique.

Dittmer et Cavé publiaient *les Soirées de Neuilly;*

Vitet, *les Barricades* et *les États de Blois ;*

Mérimée, le *Théâtre de Clara Gazul.*

Et remarquez bien que tout cela était en dehors du théâtre, en dehors des représentations, de la lutte réelle.

La lutte réelle, c'était moi et Hugo — je parle chronologiquement — qui allions l'engager.

Aussi, je m'y préparais, non-seulement en continuant ma *Christine*, mais encore en étudiant l'humanité tout entière à côté de l'individualité.

J'ai dit l'immense service que m'avaient rendu les acteurs anglais; Macready, Kean, Young, étaient venus tour à tour compléter l'œuvre commencée par Kemble et miss Smithson.

J'avais vu *Hamlet*, *Roméo*, *Shylock*, *Othello*, *Richard III*, *Macbeth;* j'avais lu, j'avais dévoré, non-seulement le répertoire de Shakspeare, mais encore tout le répertoire étranger; j'avais reconnu que, dans le monde théâtral, tout émane de Shakspeare, comme, dans le monde réel, tout émane du soleil; que nul ne pouvait lui être comparé; car, venu avant tous les autres, il était resté aussi tragique que Corneille, aussi comique que Molière, aussi original que Calderon, aussi penseur que Gœthe, aussi passionné que Schiller. Je reconnus que ses

ouvrages, à lui, renfermaient autant de types que les ouvrages de tous les autres réunis; je reconnus, enfin, que c'était l'homme qui avait le plus créé, après Dieu.

Je l'ai dit, du jour où j'avais vu, dans la personne des artistes anglais, les hommes de théâtre oubliant qu'ils étaient sur un théâtre; cette vie factice rentrant dans la vie positive, à force d'art; cette réalité de paroles et de gestes qui faisait, des acteurs, des créatures de Dieu avec leurs vertus et leurs vices, leurs passions et leurs faiblesses; de ce jour-là, ma vocation avait été décidée; j'avais senti que cette spécialité à laquelle chaque homme est appelé m'était offerte. J'eus en moi une confiance qui m'avait manqué jusqu'alors, et je m'étais élancé hardiment vers cet avenir contre lequel j'avais toujours craint de me briser.

Mais, en même temps, je ne m'étais pas abusé sur les difficultés de la carrière à laquelle je vouais ma vie; je savais que, plus que toute autre, elle exigeait des études profondes et spéciales; que, pour expérimenter avec succès sur la nature vivante, il faut avoir longuement étudié la nature morte. Je ne me contentai donc pas d'une première étude; je pris, les uns après les autres, ces hommes de génie qui ont nom Shakspeare, Molière, Corneille, Calderon, Gœthe et Schiller; j'étendis leurs œuvres comme des cadavres sur la pierre d'un amphithéâtre, et, le scapel à la main, pendant des nuits entières, j'allai, jusqu'au cœur, chercher les sources de la vie et le secret de la circulation du sang. Je devinai, enfin, par quel mécanisme admirable ils mettaient en jeu les nerfs et les muscles, et par quel artifice ils modelaient ces chairs différentes destinées à recouvrir des ossements qui sont tous les mêmes.

Car l'homme n'invente pas. Dieu lui a livré la création; c'est à lui de l'appliquer à ses besoins; le progrès n'est que la conquête journalière, mensuelle, séculaire de l'homme sur la matière. Chacun arrive à son tour et à son heure, s'empare des choses connues de ses pères, les met en œuvre par des combinaisons nouvelles, puis meurt après avoir ajouté, à la somme des connaissances humaines qu'il lègue à ses fils, quelque parcelle nouvelle, — une étoile à la voie lactée!

C'était donc, non-seulement l'œuvre dramatique, mais encore l'éducation dramatique que je menais à sa fin

Je me trompe, l'œuvre est terminée un jour ; l'éducation jamais !

Mon œuvre allait être terminée, quand, au bout de deux mois de tranquillité et d'encouragement dans mes pauvres archives, je reçus du secrétariat l'avis que, ma place étant une sinécure, ou à peu près, elle était supprimée, et que j'eusse à me tenir prêt à passer dans les bureaux forestiers, c'est-à-dire chez M. Deviolaine.

Cet orage dont j'étais menacé depuis si longtemps éclatait donc enfin sur ma tête.

Je pris congé les larmes aux yeux du petit papa Bichet, et de ses deux amis MM. Pieyre et Parseval de Grandmaison, qui promirent de me suivre de leur sympathie partout où je serais.

Le lecteur connaît M. Deviolaine. Depuis cinq ans que j'étais dans l'administration, on en faisait mon épouvantail. J'entrai donc dans ma nouvelle famille bureaucratique sous de mauvais auspices.

La lutte commença au moment même de l'entrée.

On avait voulu me colloquer dans une immense salle où travaillaient déjà cinq ou six de mes camarades, et je m'étais révolté contre cette mesure. Mes camarades qui n'y voyaient point malice, avaient eu beau m'expliquer qu'ils trouvaient, dans cette réunion, l'avantage de tuer, par la causerie, le temps, cet ennemi mortel des employés ; moi, je ne craignais rien tant que cette causerie, qui faisait leurs délices, à eux, et mon supplice, à moi ; car cette causerie était une distraction à ma pensée unique, croissante, éternelle.

Non, tout au contraire de ce grand bureau émaillé de surnuméraires, de commis et de commis d'ordre, j'avais lorgné une espèce de niche séparée par une simple cloison de la loge du garçon de bureau, et dans laquelle celui-ci enfermait les bouteilles qui avaient contenu de l'encre, et qui lui revenaient quand elles étaient vides.

J'en demandai la mise en possession.

Autant aurait valu demander l'archevêché de Cambrai, qui venait de vaquer.

Ce fut, à cette demande, une clameur qui s'éleva depuis le garçon de bureau jusqu'au directeur général. Le garçon de bureau demanda aux employés de la grande chambre où il mettrait désormais ses bouteilles vides; les employés de la grande chambre demandèrent au sous-chef de bureau — celui-là même qui ne savait pas ce que c'était que Byron — si je me croyais déshonoré de travailler avec eux; le sous-chef demanda au chef si j'étais venu à la direction des forêts pour y donner des ordres ou pour en recevoir; le chef demanda au directeur général s'il était dans l'habitude qu'un employé à quinze cents francs eût un cabinet séparé comme un chef de bureau à quatre mille. Le directeur général répondit que, non-seulement ce n'était point dans les usages administratifs, mais encore qu'aucun précédent ne militait en ma faveur et que ma prétention était monstrueuse!

J'étais en train de mesurer la longueur et la largeur du malheureux recoin dont l'usufruit faisait, en ce moment, toute mon ambition, lorsque le chef de bureau descendit fièrement de la direction générale, porteur de l'ordre verbal dont la signification devait faire rentrer dans les rangs l'employé indiscipliné qui avait eu un instant l'espoir ambitieux d'en sortir.

Il le transmit aussitôt au sous-chef, qui le transmit aux employés de la grande chambre, qui le transmirent au garçon de bureau. Il y avait liesse générale dans la direction; un camarade allait être humilié, et, s'il ne supportait pas humblement son humiliation, il allait perdre sa place!

Le garçon de bureau ouvrit la porte qui conduisait de sa loge à la mienne; il venait de faire une tournée générale dans l'administration, et rapportait toutes les bouteilles vides qu'il avait pu déterrer.

— Mais, mon cher Féresse, lui dis-je en le regardant avec inquiétude, comment voulez-vous que je tienne ici avec toutes ces bouteilles, ou bien que toutes ces bouteilles tiennent ici

avec moi, — à moins que je ne m'établisse dans l'une d'elles, comme avait fait le Diable boiteux ?

— Voilà justement la chose, répondit Féresse d'un ton goguenard en posant les nouvelles bouteilles près des anciennes ; c'est que M. le directeur général n'écoute pas de cette oreille-là : il veut que je garde cette chambre pour moi seul, et il n'entend pas que le dernier venu fasse la loi.

Je marchai à lui le sang au visage.

— Le dernier venu, si peu de chose qu'il soit, lui dis-je, est encore votre supérieur ; il a donc droit que vous lui parliez la tête découverte. Chapeau bas, drôle!

En même temps, j'envoyai, du revers de ma main, le feutre du pauvre diable s'aplatir contre la muraille, et je sortis.

Tout cela s'était passé en l'absence de M. Deviolaine ; par conséquent, je n'avais pas le dernier mot de l'affaire. M. Deviolaine ne devait être de retour que dans deux ou trois jours ; je résolus donc de rentrer chez ma pauvre mère, et d'y attendre ce retour.

Mais, avant de quitter l'administration, j'allai conter ce qui venait de se passer à Oudard, qui me dit qu'il n'y pouvait rien, et à M. Pieyre, qui me dit qu'il n'y pouvait pas grand'chose.

Ma mère fut désolée : cela ressemblait fort à mon retour de chez maître Lefèvre, en 1823. Elle courut chez madame Deviolaine. Madame Deviolaine était une femme excellente, mais à vues étroites ; elle ne comprenait pas qu'un commis eût d'autre ambition que celle d'être commis principal ; un commis principal, d'autre ambition que celle d'être sous-chef ; un sous-chef, que celle d'être chef, et ainsi de suite. Elle ne promit donc rien à ma mère ; d'ailleurs, la pauvre femme n'avait pas grand pouvoir sur son mari, et, comme elle le savait parfaitement, elle essayait rarement d'user du peu qu'elle avait.

De mon côté, j'avais prié Porcher de passer à la maison. Je lui avais montré ma tragédie presque finie, et je lui avais demandé si, en cas d'accident, il ne pouvait pas m'avancer une certaine somme.

— Dame! avait répondu Porcher, une tragédie!... Si c'était un vaudeville, je ne dis pas!... Enfin, *faites-la recevoir*, et l'on verra.

Faites-la recevoir! En effet, là était toute la question.

Ma mère revint. Cette réponse de Porcher n'était pas de nature à la rassurer.

J'écrivis à M. Deviolaine, priant que ma lettre lui fût remise à son retour, et j'attendis.

Nous passâmes trois jours d'angoisses; mais, pendant ces trois jours, je restai couché et travaillai incessamment.

Pourquoi restai-je couché? Cela demande explication.

Lorsque j'étais au secrétariat, lorsque j'allais au bureau à dix heures du matin pour n'en sortir qu'à cinq heures du soir; quand j'y retournais à huit heures pour n'en sortir qu'à dix; quand j'avais fait huit fois par jour le chemin du faubourg Saint-Denis, n° 53, à la rue Saint-Honoré, n° 216, j'étais tellement fatigué, qu'il était rare que je pusse travailler debout. Alors je me couchais et je m'endormais, après avoir préparé mon travail sur la table, à côté de mon lit; je dormais deux heures, et, à minuit, ma mère me réveillait pour s'endormir à son tour.

Voilà pourquoi je travaillais couché.

De ce travail couché j'avais pris une telle habitude, que, longtemps après avoir conquis ma liberté, je continuai de travailler couché, toutes les fois que je faisais du théâtre.

Peut-être cette explication suffira-t-elle pour que les physiologistes se rendent compte de cette espèce de brutalité de passion qu'on a remarquée dans mes premiers ouvrages, et qu'à bon droit, peut-être, on m'a reprochée.

J'y contractai encore une autre habitude, celle d'écrire mes drames en écriture renversée : cette habitude, je ne l'ai pas perdue comme l'autre, et, encore aujourd'hui, j'ai une écriture pour mes drames et une écriture pour mes romans.

Pendant ces trois jours, j'avançai énormément *Christine*. Le quatrième jour, je reçus une lettre de M. Deviolaine, qui m'invitait à passer à son bureau.

Je m'empressai de m'y rendre. Cette fois-là, le cœur ne me

battait même pas; j'avais envisagé les choses au pis, et j'étais préparé à tout.

— Ah! te voilà donc, sacrée tête de fer! s'écria M. Deviolaine en m'apercevant.

— Oui, monsieur, me voilà.

— Ah! ah! monsieur!

Je ne répondis pas.

— Nous sommes donc trop grand seigneur pour travailler avec tout le monde? continua M. Deviolaine.

— Vous vous trompez... tout au contraire, je ne suis pas assez grand seigneur pour travailler avec les autres, puisque j'ai besoin de travailler seul.

— Et tu demandes un bureau seul, pour n'y rien faire, que tes ordures de pièces?

— Je demande un bureau seul, pour avoir le droit de penser en travaillant.

— Et, si je ne te le donne pas, ce bureau seul?

— Je me ferai écrivain public. Vous savez que je n'ai pas d'autre ressource.

— Aussi, tu peux te vanter que, si je ne t'envoie pas tout de suite à ton échoppe, ce n'est pas pour toi, c'est pour ta mère.

— Je ne l'ignore pas, et je vous en suis reconnaissant pour elle.

— Eh bien, prends-le donc, ton bureau! Mais je te préviens d'une chose...

— Vous me donnerez une besogne double de celle des autres?

— Parfaitement.

— Ce sera une injustice, voilà tout; mais, comme je ne suis pas le plus fort, je la subirai.

— Une injustice! une injustice! s'écria M. Deviolaine; sais-tu que je n'en ai jamais fait une seule, injustice?

— Il y a commencement à tout, à ce qu'il paraît.

— A-t-on vu! mais a-t-on vu ce bigre-là! continua M. Deviolaine en se promenant de long en large dans son bureau; a-t-on vu! a-t-on vu!...

Puis, revenant à moi :

— Eh bien, non, on ne t'en fera pas, d'injustice; eh bien, non, on ne te donnera pas plus de besogne qu'aux autres; seulement, on t'en donnera autant, et on veillera à ce que tu la fasses! et c'est M. Fossier que je chargerai de cette inspection.

Je fis un mouvement de lèvres.

— Ah çà! as-tu quelque chose contre M. Fossier, à présent?

— Non; je le trouve laid, voilà tout.

— Eh bien, après?

— Eh bien, j'aimerais mieux qu'il fût beau, pour lui d'abord, pour moi ensuite.

— Mais que t'importe que M. Fossier soit laid ou beau?

— Quand j'ai affaire trois ou quatre fois par jour à un visage, j'aime mieux qu'il soit agréable que désagréable.

— Mais qui m'a donc bâti un j....-f.... pareil? vous verrez qu'il faudra lui faire des chefs de bureau à son goût... Allons, allons! va-t'en à ton cabinet, et tâchons de réparer le temps perdu.

— J'y vais; mais, auparavant, une promesse, monsieur.

— Je crois qu'il va m'imposer des conditions, ma parole d'honneur!

— Celle-là, vous l'accepterez, j'en suis sûr.

— Voyons, que désirez-vous, monsieur le poëte?

— Je désire que, chaque jour, vous vous assuriez par vous même, et de la besogne que j'aurai faite, et de la façon dont elle sera faite.

— Eh bien, je te le promets... Et à quand ta première représentation?

— Il me serait difficile de vous le dire; mais, ce dont je puis vous répondre, c'est que vous y serez.

— Oui, j'y serai, et plutôt avec deux clefs qu'une, sois tranquille... Ainsi, tiens-toi bien!

Et il me fit un geste de menace sur lequel je sortis.

M. Deviolaine me tint parole. Il me distribua une large besogne, mais sans me surcharger.

Seulement, comme il me l'avait promis, M. Fossier venait

toujours m'apporter cette besogne lui-même, et si, par malheur, il ne me trouvait pas à mon bureau, M. Deviolaine était à l'instant même instruit de mon absence.

CXIV

Achèvement de *Christine*. — Un protecteur, s'il vous plaît. — Nodier me recommande à Taylor. — Le commissaire royal et l'auteur d'*Hécube*. — Lecture officieuse devant Taylor. — Lecture officielle devant le comité. — Je suis reçu par acclamation. — Ivresse du triomphe. — Comme on écrit l'histoire. — Incrédulité de M. Deviolaine. — Picard. — Son opinion sur ma pièce. — Opinion de Nodier. — Relute au Théâtre-Français et réception définitive.

Tout cela n'empêcha point *Christine* de se terminer.

Mais à peine eus-je écrit ce fameux dernier vers :

Eh bien, j'en ai pitié, mon père... Qu'on l'achève!

que je me trouvai aussi embarrassé qu'une pauvre fille qui vient d'accoucher en dehors de tout légitime mariage. Que faire de l'enfant bâtard, né en dehors de l'Institut et de l'Académie? L'étouffer comme ses aînés? C'était bien dur! D'ailleurs, la petite fille avait une apparence de force qui lui donnait tout à fait l'air viable; l'exposer, c'était bien, cela; mais il fallait un théâtre qui la recueillît, des acteurs qui la vêtissent, un public qui l'adoptât.

Ah! si Talma n'était pas mort!

Mais Talma était mort, et je ne connaissais personne au Théâtre-Français.

Par M. Arnault, peut-être me serait-il possible d'y arriver? Mais il demanderait à prendre connaissance de l'œuvre en faveur de laquelle on réclamerait son intérêt, et il n'en aurait pas lu dix vers, qu'il la rejetterait loin de lui, comme ce pauvre M. Drake avait fait du serpent à sonnettes qui l'avait mordu à Rouen.

J'allai trouver Oudard.

Je lui avouai que mon œuvre était terminée, et je lui demandai hardiment une lettre pour le Théâtre-Français.

Oudard me refusa, sous le prétexte qu'il n'y connaissait personne.

J'eus beau lui dire que sa recommandation comme chef du secrétariat de M. le duc d'Orléans serait toute-puissante.

Il me répondit, à l'instar de madame Méchin, qui ne voulait pas mettre son argent à des canons de calibre :

— Je ne mettrai point mon *influence* à cela!

J'avais vu quelquefois venir dans les bureaux du secrétariat un homme à épais sourcils et à long nez, qui prenait du tabac comme un Suisse. Cet homme apportait périodiquement les quatre-vingt-dix billets de toutes places que M. Oudard avait le droit de distribuer chaque mois, à raison de trois par jour. J'ignorais ce qu'était cet homme; je demandai qu'on me recommandât à lui.

On me répondit que c'était le souffleur.

J'attendis ce souffleur, je le surpris au passage, et je le priai de me dire comment on arrivait à l'insigne honneur de lire devant le comité du Théâtre-Français.

Il me répondit qu'il fallait déposer ma pièce chez l'examinateur; mais il ajouta qu'il y en avait tant de déposées avant la mienne, que, le moins que j'aurais à attendre, ce serait un an!

On sait si je pouvais attendre un an!

— Mais, lui demandai-je, n'y a-t-il pas moyen d'abréger toutes ces formalités?

— Ah dame! sans doute, me répondit-il, si vous connaissez M. le baron Taylor.

Je le remerciai.

— Il n'y a pas de quoi, me dit-il.

Et il avait raison, il n'y avait pas de quoi, car je ne connaissais nullement M. le baron Taylor.

— Connaissez-vous le baron Taylor? demandai-je à Lassagne.

— Non, me répondit-il; mais Charles Nodier est son ami intime.

— Eh bien?

— Eh bien, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez, à une représentation du *Vampire*, causé toute une soirée avec Charles Nodier?

— Sans doute.

— Écrivez à Charles Nodier.

— Bah! il m'aura oublié.

— Il n'oublie rien; écrivez-lui.

J'écrivis à Charles Nodier. Je lui rappelais les Elzévirs, le rotifer, les vampires, et, au nom de sa bienveillance tant vantée pour la jeunesse, je le suppliais de me recommander au baron Taylor.

On comprend avec quelle impatience j'attendis une réponse.

Ce fut le baron Taylor qui me répondit. Il m'accordait ma demande, et fixait mon audition à cinq ou six jours de là.

Il me demandait, en même temps, pardon de l'heure qu'il me fixait, mais ses nombreuses occupations lui laissaient si peu de temps, que c'était à sept heures du matin seulement qu'il pouvait me recevoir.

Quoique je sois l'homme le moins matineux de Paris peut-être, je fus prêt à l'heure dite. — Il est vrai que je n'avais pas dormi de la nuit.

Taylor demeurait, à cette époque, rue de Bondy, n° 42, au quatrième.

Son appartement se composait d'une antichambre pleine de bustes et de livres; d'une salle à manger pleine de tableaux et de livres; d'un salon plein d'armes et de livres, et d'une chambre à coucher pleine de manuscrits et de livres.

Je sonnai à la porte de l'antichambre avec un battement de cœur effroyable. La bonne ou la mauvaise disposition d'esprit d'un homme qui ne me connaissait pas, qui n'avait aucun motif d'être bienveillant pour moi, qui ne me recevait que par pure complaisance, allait décider de mon avenir. Si ma pièce lui déplaisait, c'était une prévention contre tout ce que je pourrais lui apporter plus tard, et j'étais presque au bout de mon courage et de ma force.

J'avais sonné, — bien doucement, il est vrai, — et l'on ne

n'avait pas répondu; je sonnai une seconde fois, aussi doucement que la première; on ne me répondit point encore.

Et, cependant, en prêtant l'oreille, il me semblait entendre un bruit annonçant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'appartement : c'étaient des sons confus et glapissants qui tantôt avaient l'air d'accès de colère, et tantôt, retombant dans le mat, formaient la basse d'une musique monotone et continue. Je ne pouvais deviner ce que cela voulait dire; je craignais de déranger Taylor en ce moment, et néanmoins c'était bien l'heure fixée par lui pour le rendez-vous. — Je sonnai plus fort. — J'entendis qu'on ouvrait une porte; en même temps, ce bruit intérieur et inconnu qui m'intriguait si singulièrement depuis dix minutes m'arriva plus mugissant que jamais. Enfin, la porte s'ouvrit, et une vieille bonne parut.

— Ah! monsieur, me dit-elle d'un air consterné, vous rendez un fier service à M. le baron, en arrivant. Il vous désire bien, allez!

— Comment cela?

— Entrez, entrez!... ne perdez pas une minute!

Je me précipitai dans le salon, et trouvai Taylor pris dans sa baignoire, comme un tigre dans une fosse, et ayant près de lui un monsieur qui lui lisait une tragédie d'*Hécube*.

Ce monsieur avait forcé la porte, quelque chose qu'on eût pu lui dire. Il avait surpris Taylor comme Charlotte Corday avait surpris Marat, et le poignardait dans le bain; seulement, l'agonie du commissaire du roi était plus longue que ne l'avait été celle du tribun du peuple. La tragédie avait deux mille quatre cents vers!

Lorsque le monsieur m'aperçut, il comprit qu'on venait lui arracher sa victime; il se cramponna à la baignoire en criant :

— Il n'y a plus que deux actes, monsieur! il n'y a plus que deux actes!

— Deux coups d'épée! deux coups de couteau! deux coups de poignard! choisissez, parmi les armes qui sont ici, — et il y en a de toutes les espèces, — choisissez celle qui coupe le mieux, et égorgez-moi tout de suite!

— Monsieur, répondait l'auteur d'*Hécube*, le gouvernement

vous a nommé commissaire du roi, c'est pour entendre ma pièce; il est dans vos attributions d'entendre ma pièce, vous entendrez ma pièce!

— Eh! voilà justement mon malheur! s'écriait Taylor en se tordant les bras. Oui, monsieur, je suis commissaire du roi, pour mon malheur!... Mais vous et vos pareils serez cause que je donnerai ma démission; vous et vos pareils serez cause que je partirai, que je quitterai la France. On m'offre une mission en Égypte, je l'accepterai; je remonterai les sources du Nil jusqu'à la Nubie, jusqu'aux montagnes de la Lune, — et je vais chercher mon passe-port.

— Vous irez en Chine si vous voulez, répondit le monsieur; mais vous irez après avoir entendu ma pièce.

Taylor, comme un athlète vaincu, poussa un long gémissement, me fit signe de passer dans la chambre à coucher, et, retombant au fond de sa baignoire, pencha avec résignation la tête sur sa poitrine.

Le monsieur continua.

La précaution qu'avait prise Taylor de mettre une porte entre lui, son lecteur et moi, était une précaution inutile; je ne perdis pas un mot des deux derniers actes d'*Hécube*. — Dieu est grand et miséricordieux : qu'il fasse paix à son auteur!

Enfin, la pièce achevée, sur la prière de Taylor, le monsieur se leva et consentit à s'en aller.

J'entendis la vieille qui fermait la porte à double tour derrière lui.

Le bain avait profité de la lecture pour se refroidir, et Taylor rentra dans sa chambre à coucher tout grelottant; j'aurais donné un mois de mes appointements pour qu'il trouvât son lit bassiné.

Et cela est concevable : on conviendra qu'un homme à moitié gelé, qui vient d'entendre cinq actes, ne se trouve naturellement pas dans une situation d'esprit favorable à en entendre cinq autres.

— Hélas! monsieur, lui dis-je, je tombe dans un bien fâcheux moment, et je crains que vous ne soyez guère disposé à m'entendre, du moins avec l'indulgence dont j'aurais besoin.

— Oh! monsieur, je ne dis pas cela pour vous, me répondit Taylor, puisque je ne connais pas encore votre ouvrage; mais comprenez-vous quel supplice cela est, d'entendre, tous les jours que Dieu fait, de semblables choses?

— Tous les jours?

— Et plutôt deux fois qu'une! Tenez, voici mon bulletin pour le comité d'aujourd'hui. On nous lit un *Épaminondas*.

Je poussai un soupir. Ma pauvre *Christine* était prise entre deux feux croisés classiques.

— Monsieur le baron, hasardai-je timidement, si vous voulez que je revienne un autre jour?

— Oh! ma foi, non, dit Taylor, et, puisque nous y sommes:..

— Eh bien, lui dis-je, je vais vous lire un acte seulement, et, si cela vous fatigue ou vous ennuie, vous m'arrêterez.

— A la bonne heure, murmura Taylor, vous avez plus de compassion que vos confrères. Allons, c'est bon signe... Allez, allez, je vous écoute.

Je tirai en tremblant ma pièce de ma poche; elle formait un volume effrayant. Taylor jeta les yeux sur cette immense chose avec un tel sentiment d'effroi, que je m'écriai :

— Ah! monsieur, ne vous effrayez pas, le manuscrit n'est écrit que d'un côté.

Il respira.

Je commençai.

J'avais les yeux si troublés, que je ne voyais rien ; j'avais la voix si tremblante, que je ne m'entendais pas moi-même.

Taylor me rassura; il n'était guère habitué à une pareille modestie.

Je repris ma lecture, et j'achevai tant bien que mal mon premier acte.

— Eh bien, faut-il continuer, monsieur? demandai-je d'une voix faible et sans oser lever les yeux.

— Mais oui, mais oui, dit Taylor; c'est, ma foi, très-bien!

Je me repris à la vie, et je lus mon second acte avec plus de courage que le premier. Lorsque j'eus fini, ce fut Taylor lui-même qui me demanda le troisième, puis le quatrième, puis le cinquième.

J'avais une énorme envie de l'embrasser : il en fut quitte pour la peur.

La lecture achevée, Taylor sauta à bas de son lit.

— Vous allez venir au Théâtre-Français avec moi, dit-il.

— Et pourquoi faire, mon Dieu?

— Pour prendre votre tour de lecture le plus vite possible.

— Vraiment! je lirai au comité?

— Pas plus tard que samedi prochain.

Taylor appela :

— Pierre!

Un vieux domestique entra.

— Tout ce qu'il me faut pour m'habiller, Pierre.

Puis, se retournant de mon côté :

— Vous permettez? demanda-t-il.

— Si je permets, je le crois bien!...

Le jeudi suivant, — car Taylor n'avait pas voulu attendre au samedi, et avait convoqué un comité extraordinaire, — le jeudi suivant, soit par l'effet du hasard, soit que Taylor eût vanté l'ouvrage outre mesure, le comité était au grand complet : hommes et femmes en grande toilette, comme s'il se fût agi d'une soirée dansante.

Ces femmes coiffées en chapeau ou en fleurs, ces hommes en habit, ce grand tapis vert, ces regards de curiosité qui se fixaient sur moi, tout, jusqu'au verre d'eau solennel que Granville but à ma place, — ce qui me sembla assez bizarre, — concourait à m'inspirer une émotion profonde.

Christine n'était point ce qu'elle est aujourd'hui : c'était une simple pièce romantique par la forme, mais classique par le fond. Elle était réduite à cinq actes; tout se passait à Fontainebleau, et avec l'unité de temps, de lieu et d'action, recommandée par Aristote. Chose plus étrange encore! elle ne renfermait pas le rôle de Paula, qui est aujourd'hui la meilleure création de l'ouvrage, et surtout le véritable ressort dramatique. Monaldeschi trahissait l'ambition, mais non l'amour de Christine.

Cependant, j'ai vu peu d'ouvrages avoir à la lecture un succès pareil. On me fit répéter trois fois le monologue de

Sentinelli, et la scène de Monaldeschi. J'étais dans l'ivresse. On me reçut par acclamation.

Seulement, trois ou quatre des bulletins portaient cette restriction :

« Une seconde lecture ou la communication du manuscrit à un auteur qui ait la confiance de la Comédie.

Le résumé des délibérations fut que la Comédie-Française recevait la tragédie de *Christine ;* mais, vu les grandes innovations qu'elle contenait, ne s'engageait à la jouer qu'après une nouvelle lecture ou la communication du manuscrit à un auteur qu'elle désignerait elle-même.

Tout cela avait un peu passé comme un brouillard devant moi. J'avais, pour la première fois, vu de près les reines tragiques et comiques : mademoiselle Mars, mademoiselle Leverd, mademoiselle Bourgoin, madame Valmonzey, madame Paradol et mademoiselle Demerson, charmante soubrette pleine de finesse, jouant Molière avec une franchise, et Marivaux avec un fini que je n'ai vus qu'à elle.

Je savais que j'étais reçu, c'était tout ce que je voulais savoir : il y avait des conditions, je les accomplirais ; il y avait des difficultés, je les surmonterais.

Aussi, je n'attendis point la fin des conférences. Je remerciai Taylor ; je sortis du théâtre léger et fier, comme lorsque ma première maîtresse m'avait dit : « Je t'aime ! « Je pris ma course vers le faubourg Saint-Denis, toisant tous ceux que je rencontrais, et ayant l'air de leur dire : « Vous n'avez pas fait *Christine,* vous ! vous ne sortez pas du Théâtre-Français, vous ! vous n'êtes pas reçu par acclamation, vous ! » Et, dans ma préoccupation joyeuse, je prenais mal mes mesures pour sauter un ruisseau, et je tombais au milieu ; je ne voyais pas les voitures, et je me jetais dans les chevaux. En arrivant au faubourg Saint-Denis, j'avais perdu mon manuscrit ; mais peu m'importait ! je savais ma pièce par cœur.

J'entrai d'un bond dans l'appartement. Ma mère, qui ne me voyait jamais qu'à cinq heures, jeta un cri.

— Reçu par acclamation, ma mère! reçu par acclamation! m'écriai-je.

Et je me mis à danser autour de l'appartement, où il n'y avait pas beaucoup d'espace pour danser.

Ma mère crut que j'étais devenu fou. Je ne lui avais pas dit que je dusse lire, de peur d'un échec.

— Et que va dire M. Fossier? s'écria ma pauvre mère.

— Ah! ma foi, répondis-je sur l'air de *Malbrouck*, M. Fossier dira ce qu'il voudra, et, s'il n'est pas content, je l'enverrai promener!

— Prends garde, mon pauvre ami, dit ma mère en secouant la tête, c'est toi qu'il enverra promener, et il faudra bien que tu y ailles.

— Eh bien, maman, tant mieux! cela me fera du temps pour mes répétitions.

— Et si ta pièce tombe, et que ta place soit perdue, que deviendrons-nous?

— Je ferai une autre pièce qui réussira.

— Et, en attendant, il faudra vivre.

— Diable! c'est bien malheureux qu'il faille vivre; heureusement que, dans sept ou huit jours, nous avons les gratifications.

— Oui; mais, en attendant les gratifications, que tu ne tiens pas encore, crois-moi, mon ami, retourne à ton bureau, afin qu'on ne se doute de rien, et ne te vante à personne de ce qui est arrivé.

— Je crois que tu as raison, ma mère; et, quoique j'aie demandé congé à M. Deviolaine pour toute la journée, je vais aller à mon bureau. Il est deux heures et demie. Bah! j'aurai encore le temps d'expédier la besogne de la journée.

Et je me remis à courir du côté de la rue Saint-Honoré. Au reste, cela me faisait grand bien; j'avais besoin d'air et de mouvement, j'étouffais dans notre petit appartement.

Je trouvai une pile de rapports qui m'attendaient; je me mis à la besogne : à six heures, tout était expédié.

Seulement, la colère de Féresse contre moi avait monté jus-

qu'à la haine : je l'avais forcé d'attendre jusqu'à six heures que j'eusse écrit la dernière ligne.

Jamais je n'avais écrit si vite et si bien.

Je relus tout à deux fois, tremblant d'avoir fourré dans mes rapports quelques vers de *Christine*.

Ils étaient, comme d'habitude, purs de toute poésie.

Je les remis à Féresse, qui s'en alla, grognant comme un ours, les porter sur le bureau de M. Fossier.

Puis je revins près de ma pauvre mère, tout émotionnée et toute tremblante du grand événement qui venait de signaler cette journée.

C'était le 30 avril 1828.

Je passai la soirée, la nuit et la matinée du lendemain à refaire un autre manuscrit.

A dix heures, en arrivant à l'administration, je trouvai Féresse sur la porte de sa loge. Il m'y attendait depuis huit heures du matin, quoiqu'il sût bien que je n'arriverais qu'à dix.

— Ah! vous voilà, dit-il ; vous avez donc fait une tragédie, vous ?

— Qui vous a dit cela ?

— Tiens, parbleu! c'est le journal.

— Le journal?

— Oui, lisez plutôt.

Et il me passa, en effet, un journal sur lequel je lus les lignes suivantes :

« Aujourd'hui, le Théâtre-Français a reçu, par acclamation et à l'unanimité, une tragédie en cinq actes, en vers, d'un jeune homme qui n'a encore rien fait.

» Ce jeune homme appartient à l'administration de M. le duc d'Orléans, qui lui a aplani toutes les difficultés, et qui l'avait fortement recommandé au comité de lecture. »

On voit avec qu'elle exactitude la presse quotidienne débutait sur mon compte ; depuis ce temps, la tradition ne s'est pas perdue.

Néanmoins, tout inexacte qu'elle était dans ses détails, la nouvelle était vraie au fond ; elle venait de circuler de corridor en corridor, et d'étage en étage. C'étaient, de bureaux à bureaux, des allées et des venues, comme si madame la duchesse d'Orléans fût accouchée de deux jumeaux. Je reçus des compliments de tous mes collègues, les uns sincères, les autres goguenards; il n'y eut que mon chef de bureau dont je n'aperçus pas même le bout du nez. En revanche, comme il m'envoya de la besogne quatre fois plus que d'habitude, il était évident qu'il avait lu le journal.

M. Deviolaine arriva à deux heures. A deux heures cinq minutes, il m'envoyait chercher.

J'entrai chez lui, le nez en l'air, la main sur la hanche.

— Ah! te voilà, farceur! me dit-il.

— Oui, me voilà.

— C'était donc pour faire des fredaines que tu m'avais demandé congé, hier?

— Ma besogne en a-t-elle souffert?

— Ce n'est point là la question.

— Si fait, monsieur Deviolaine, c'est là toute la question, au contraire.

— Mais tu n'as donc pas vu qu'ils se moquaient de toi?

— Qui cela?

— Les comédiens.

— En attendant, ils ont reçu ma pièce.

— Oui; mais ils ne la joueront pas.

— Ah! par exemple!

— Et puis, quand ils la joueraient, ta pièce...

— Eh bien?

— Il faudra encore qu'elle plaise au public.

— Pourquoi voulez-vous qu'elle ne plaise pas au public, puisqu'elle a plu aux comédiens?

— Allons donc! tu vas me faire accroire que toi, avec ton éducation à trois francs par mois, tu réussiras, quand des gens comme M. Viennet, comme M. Lemercier, comme M. Lebrun, tombent à plat?... Allons donc!

— Mais il me semble qu'au lieu de préjuger, il serait plus juste d'attendre.

— Ah! oui, attendre dix ans, vingt ans! J'espère bien que je serai crevé avant que ta pièce soit jouée: cela fait que je ne la verrai pas.

En ce moment, Féresse ouvrit traîtreusement la porte.

— Pardon, monsieur Deviolaine, dit-il, mais c'est un *comédien* — il appuya sur ce mot — qui demande M. Dumas.

— Un comédien! quel comédien? demanda M. Deviolaine.

— M. Firmin, de la Comédie-Française.

— Oui, répondis-je tranquillement, il joue Monaldeschi.

— Firmin joue dans ta pièce?

— Le rôle de Monaldeschi, oui... Oh! c'est très-bien distribué: Firmin joue Monaldeschi; mademoiselle Mars, Christine...

— Mademoiselle Mars joue dans ta pièce?

— Sans doute.

— Ce n'est pas vrai.

— Voulez-vous que je vous le fasse dire par elle-même?

— Tu crois que je vais me déranger pour m'assurer que tu mens?

— Non, elle viendra ici.

— Mademoiselle Mars viendra ici?

— Elle aura cette complaisance pour moi, j'en suis sûr.

— Mademoiselle Mars?

— Dame! vous voyez que Firmin...

— Tiens, fiche-moi le camp! car, ma parole d'honneur, tu me fais tourner la tête!... Mademoiselle Mars!... mademoiselle Mars, se déranger pour toi? Allons donc!... mademoiselle Mars!

Et il leva les bras au ciel comme un homme désespéré qu'une pareille folie eût pu entrer dans la tête d'un membre de sa famille.

Je profitai de ce geste dramatique pour m'esquiver.

Firmin m'attendait effectivement. Il avait employé le temps à faire un examen des localités, et à s'assurer que les fenêtres de mon bureau donnaient justement sur les fenêtres de la Comédie-Française; ce qui offrait de grandes facilités pour mes futures communications.

Il venait, pour ne pas perdre un temps inutile, m'offrir de me conduire chez Picard, qui lirait mon manuscrit. Picard étant investi de toute la confiance de la Comédie-Française, la Comédie-Française s'en rapporterait à ce qu'il dirait.

J'avais une profonde répugnance pour Picard. Picard, à mon avis, avait autant rapetissé la comédie que Scribe avait grandi le vaudeville. Il était impossible que Picard comprît *Christine*, ni comme forme, ni comme fond. Je me débattis donc autant que je le pus contre cet arbitrage de Picard.

Mais Firmin connaissait si bien Picard, mais Picard aimait tant les jeunes gens, mais Picard était de si bon conseil, que, pour ne pas, à mon début, contrarier Firmin, je me laissai aller.

Il fut convenu que, le soir, à quatre heures et demie, Firmin me reviendrait prendre, et que nous irions chez Picard.

A quatre heures et demie, nous partions. *Christine* était proprement recopiée. Moi qui avais mis du soin pour les pièces de Théaulon, qu'on se figure si je m'étais appliqué pour la mienne!

Le manuscrit était roulé et noué avec un joli ruban tout neuf que ma mère m'avait donné.

Où demeurait Picard? Ma foi, je n'en sais plus rien, et ne veux pas perdre de temps à chercher son adresse. Quelque part qu'il demeurât, nous arrivâmes chez lui.

Sa vue correspondait à merveille à l'idée que je m'étais faite de lui : c'était un petit bossu à longues mains, ayant de petits yeux brillants, et un nez pointu comme celui d'une fouine.

Il nous reçut avec cette politesse railleuse qui lui était particulière, et que beaucoup prenaient pour une spirituelle bonhomie. Nous causâmes dix minutes; il fit semblant d'ignorer parfaitement la nouvelle qu'il savait depuis le matin; nous lui exposâmes le motif de notre visite, il nous invita à lui laisser le manuscrit, et à revenir huit jours après.

Il nous dirait son humble avis sur cette importante affaire, nous priant d'avance de l'excuser si les petites comédies clas-

siques lui avaient rapetissé le jugement à l'endroit des *grandes machines romantiques*.

Cet exorde ne présageait rien de bon.

Nous revînmes huit jours après. Picard nous attendait; nous le retrouvâmes assis dans le même fauteuil, avec le même sourire sur les lèvres.

Il nous fit asseoir, s'informa poliment de notre santé; et, allongeant ensuite ses longs doigts sur son bureau, il en enveloppa mon manuscrit, soigneusement roulé et ficelé par lui

Puis, avec un charmant sourire :

— Mon cher monsieur, me dit-il, avez-vous quelques moyens d'existence?

— Monsieur, répondis-je, je suis commis à quinze cents francs chez M. le duc d'Orléans.

— Eh bien, si j'ai un conseil à vous donner, allez à votre bureau, mon cher enfant, allez à votre bureau!

Après une semblable déclaration, la conversation ne pouvait être bien longue. Nous nous levâmes, Firmin et moi, nous saluâmes et nous sortîmes.

C'est-à-dire que je sortis; Firmin resta un instant après moi : il voulait avoir un avis plus détaillé sans doute.

A travers la porte entre-bâillée, j'aperçus Picard qui haussait les épaules avec une telle énergie, que la tête semblait lui sortir de la poitrine.

Le moderne Molière était fort laid ainsi! sa figure surtout avait une expression de méchanceté remarquable.

Était-ce bien un avis consciencieux que Picard nous avait donné? Firmin en fut convaincu; j'en doutai toujours. Il était impossible qu'un homme d'esprit, si étroit que fût cet esprit, ne vît point, je ne dirai pas même une œuvre remarquable dans *Christine*, mais des œuvres remarquables au delà de *Christine*.

Le lendemain, j'allai chez Taylor. Je lui portais le manuscrit avec les annotations de Picard. Ces annotations consistaient dans des croix, dans des accolades, dans des points d'exclamation qu'on pouvait appeler des points de stupéfaction. Certains

vers surtout paraissaient avoir abasourdi l'auteur de *la Petite Ville* et des *Deux Philibert*.

Ceux-ci avaient obtenu l'honneur de trois points d'exclamation :

CHRISTINE.

Vous êtes Français, vous ; mais ces Italiens,
L'idiome mielleux qui détrempe leurs âmes
Semblerait fait exprès pour un peuple de femmes ;
D'énergiques accents ont peine à s'y mêler.
Un homme est là ; l'on croit qu'en homme il va parler :
Il parle, on se retourne, et, par un brusque échange,
A la place d'un homme, on trouve une louange. — !!!

C'était à ce dernier vers qu'étaient accolés les trois malheureux points d'exclamation qui voulaient dire tant de choses.

Du reste, la critique de Picard était laconique. Après les vers suivants venait un point d'interrogation gigantesque :

Sur le chemin des rois, l'oubli couvre ma trace ;
Mon nom, comme un vain bruit, s'affaiblit dans l'espace :
Ce n'est plus qu'un écho par l'écho répété,
Et j'assiste vivante à la postérité.
Je crus que plus longtemps — mon erreur fut profonde !
Mon abdication bruirait dans le monde...
Pour le remplir encore un but m'est indiqué ;
Je veux reconquérir cet empire abdiqué.
Comme je la donnai, je reprends ma couronne,
Et l'on dira que j'ai le caprice du trône ! — ?

point d'interrogation qui voulait bien certainement dire : « Peut-être que l'auteur a compris ; mais, moi, je ne comprends pas. »

Après le dernier vers :

Eh bien, j'en ai pitié, mon père... Qu'on l'achève !

était écrit le mot IMPOSSIBLE.

Était-ce la *pièce* qui était *impossible*? Était-ce seulement le *vers*?

Picard avait eu la délicatesse de me laisser dans le doute.

Je racontai l'aventure à Taylor, et lui montrai les notes de Picard.

— C'est bien, me dit-il, laissez-moi la pièce, et revenez demain matin.

Je lui laissai la pièce, assez contrit d'ailleurs. Je commençais à apprendre, à mes dépens, qu'au théâtre, tout au contraire de la nature, les joies sont pour l'enfantement, et qu'après l'enfantement, commencent immédiatement les douleurs.

Je n'avais garde de manquer au rendez-vous de Taylor; à huit heures du matin, j'étais chez lui.

Il me montra mon manuscrit. Nodier avait écrit dessus, de sa main :

« Je déclare sur mon âme et conscience que *Christine* est une des œuvres les plus remarquables que j'aie lues depuis vingt ans. »

— Vous comprenez, me dit Taylor, j'avais besoin de cela pour marcher dans ma force. Vous relirez samedi, tenez-vous prêt.

— Monsieur le baron, lui dis-je, j'ai un bureau; à ce bureau, l'on est d'autant plus sévère pour moi que je fais de la littérature, ce qui, en matière de bureaucratie, est un crime impardonnable. Pourrais-je lire dimanche, au lieu de lire samedi?

— C'est contre toutes les habitudes, mais j'essayerai.

Trois jours après, je reçus mon bulletin pour le dimanche suivant.

L'assemblée était encore plus nombreuse que la première fois, et la pièce fut encore plus acclamée, s'il était possible, qu'elle ne l'avait été à la lecture précédente.

On alla aux voix.

La pièce était reçue à l'unanimité, sauf quelques corrections dont j'aurais à m'entendre avec M. Samson.

Par bonheur, nous ne nous entendîmes pas, M. Samson et moi.

Je dis par bonheur, car cette mésintelligence amena une refonte entière de l'ouvrage, qui gagna, à ce remaniement, le prologue, les deux actes de Stockholm, l'épilogue à Rome, et le rôle tout entier de Paula.

Quand nous en serons là, nous raconterons ces transformations, qui laissèrent bien loin derrière elles les *Métamorphoses* d'Ovide, dont M. Villenave venait de publier une splendide édition.

Parlons un peu de M. Villenave, un des hommes les plus instruits et les plus originaux de l'époque; parlons de sa fille, de son fils, de sa femme et de sa maison, personnages et choses qui eurent une grande influence sur cette première partie de ma vie.

CXV

Cordelier-Delanoue. — Une séance de l'Athénée. — M. Villenave. — Sa famille. — Les cent trente-deux Nantais. — Cathelineau. — La chasse aux *bleus*. — Forest. — Une page d'histoire. — Sauveur. — Le comité royaliste. — Souchu. — La tombe miraculeuse. — Carrier.

Lors des premières représentations des acteurs anglais, — lequel temps coïncidait avec mes séances du soir au bureau du secrétariat, — j'avais fait la connaissance d'un jeune homme nommé Cordelier-Delanoue.

Cette connaissance s'était faite tout naturellement. Nous publiions *la Psyché*, à cette époque; Delanoue nous avait envoyé une pièce de vers intitulée *Hamlet;* nous l'avions insérée dans notre journal; il était venu nous remercier, et Adolphe et moi nous étions liés avec lui.

Moi surtout. — Delanoue était fils d'un général de la Révolution qui avait autrefois connu mon père : cette circonstance avait été une cause de rapprochement entre nous; nos sympathies dramatiques et politiques avaient fait le reste.

Un soir, Delanoue était venu me voir à mon bureau et m'avait proposé, tandis que le courrier du Palais-Royal allait à Neuilly et en revenait, de me conduire à l'Athénée.

J'ignorais tant de choses, qu'on ne sera pas étonné, je l'espère, que j'ignorasse ce que c'était que l'Athénée.

M. Villenave y donnait, ce soir-là, une séance littéraire

J'ignorais ce que c'était que M. Villenave; ce qui m'était un peu plus permis que d'ignorer ce que c'était que l'Athénée.

J'acceptai, cependant. A cette époque, je n'avais pas cette horreur des nouvelles connaissances qui m'est venue depuis. On me promettait de la littérature et des littérateurs; avec cette promesse-là, on m'eût fait passer sur le tranchant du rasoir qui sert de pont au paradis de Mahomet.

Aujourd'hui, j'y passerais encore, tout enclin aux vertiges que je suis, mais ce serait pour fuir ce que j'allais chercher à cette époque.

Les séances de l'Athénée se tenaient, autant que je puis me le rappeler, dans une salle basse du Palais-Royal dont l'entrée était rue de Valois.

On y parlait de toute sorte de choses qui eussent été assommantes dans un salon, et qui, à l'Athénée, n'étaient qu'ennuyeuses.

Ceux qui disaient ces choses ennuyeuses avaient, de droit, un certain nombre de billets qu'ils distribuaient à leur famille, à leurs amis et à leurs connaissances.

Ils auraient pu dire ces choses-là tout seuls; mais ils préféraient, je ne sais pourquoi, qu'il y eût des auditeurs

Ce soir-là, la salle était pleine. M. Villenave était fort répandu dans le monde; d'ailleurs, ses séances avaient une certaine réputation.

De quoi traitait celle-là? Si j'étais condamné à être pendu, et qu'il fallût le dire pour racheter ma vie, je serais pendu.

C'était, selon toute probabilité, une étude sur quelque mort médiocre qui servait de prétexte à celui qui la faisait pour donner quelques coups de patte aux vivants.

M. Villenave tenait la tribune : il parlait debout, éclairé

par deux candélabres, et avait un verre d'eau sucrée près de lui.

C'était un beau vieillard qui pouvait avoir, à cette époque, soixante-six ou soixante-huit ans. Il avait de magnifiques cheveux blancs coquettement roulés sur les tempes, des yeux pleins d'un feu tout méridional, et, malgré son grand corps, un peu courbé en avant par l'habitude du bureau, quelque chose de distingué et d'élégant dans le geste et dans les manières.

Je m'étais modestement arrêté près de la porte, pour deux raisons :

La première, c'est que j'étais encore trop inconnu pour me croire le droit de déranger qui que ce fût au monde, même l'orateur;

La seconde, parce que, ayant à retourner à mon bureau à neuf heures et demie, il m'était, pour sortir incognito comme j'étais entré, plus commode d'être près de la porte que partout ailleurs.

Delanoue, plus familier que moi avec les auditeurs, m'avait quitté pour aller coqueter avec eux, pendant les courts intervalles où la séance était suspendue afin de donner le temps à M. Villenave de reprendre haleine.

L'heure de mon courrier arrivée, je m'esquivais tout doucement pour aller le recevoir à mon bureau, lorsque Delanoue, accourant à moi, me rejoignit sous le péristyle.

Il était chargé par la famille Villenave de m'inviter à venir, après la séance, prendre une tasse de thé avec elle et chez elle.

Le bien qu'avait dit de moi mon ami Delanoue me valait cet honneur.

Restait à savoir où demeurait la famille Villenave.

— Rue de Vaugirard, 82.

Ouf! c'était un peu loin, pour moi qui demeurais rue du faubourg Saint-Denis, 53.

Heureusement que, pendant mes cinq ans de séjour, je m'étais familiarisé avec les rues de Paris, et que je ne me croyais plus obligé, comme lors de mon premier voyage, de

prendre un fiacre pour aller de la place du Palais-Royal à la rue des Vieux-Augustins.

L'invitation transmise par Delanoue avait été faite avec tant de grâce et d'insistance, que je n'en acceptai pas moins.

J'allai tout courant à mon bureau; je reçus mon courrier, et je revins.

Pendant la demi-heure qu'avait duré mon absence, la séance avait pris fin, et je retrouvai M. Villenave dans un petit salon attenant à la grande salle, où il recevait les compliments de ses familiers.

Delanoue me présenta à M. Villenave et à sa famille.

La famille Villenave se composait :

De madame Villenave, petite vieille fort gracieuse, fort spirituelle et fort instruite dans le monde, mais fort grognon dans l'intimité, souffrante qu'elle était, comme Anne d'Autriche, d'un cancer dont elle est morte;

De Théodore Villenave, grand et vigoureux garçon, auteur, à cette époque, de différentes poésies fugitives, et traducteur d'un *Wallenstein*, qui devait faire, pendant trois ou quatre ans, grand bruit dans les coulisses du théâtre de l'Odéon, avant de paraître sur la scène, où il obtint un succès d'estime;

De madame Mélanie Waldor, femme d'un capitaine d'infanterie au service et en garnison, lequel ne faisait que de courtes et rares apparitions à Paris, où ceux qui le connaissaient parlaient de lui comme d'un brave et loyal militaire; madame Mélanie Waldor, ainsi que son frère, composait des poésies fugitives, qu'elle publiait dans les journaux du temps; comme son frère, elle a fait, depuis, une pièce qui a été représentée avec succès sous le titre de *l'École des Jeunes Filles;*

Enfin d'Élisa Waldor, qui n'était, à cette époque, qu'une charmante petite tête de chérubin avec de beaux cheveux dorés et bouclés, et qui, depuis, est devenue une grande belle femme deux fois mariée, et, je l'espère, deux fois heureuse (1).

(1) Hélas! depuis l'époque où ces lignes ont été écrites, la mort est intervenue au milieu de la vie et du bonheur de la pauvre enfant, et,

Tout ce monde-là s'en retournait patriarcalement à pied, accompagné de cinq ou six amis qui, comme moi, allaient rue de Vaugirard prendre une tasse de thé et grignoter un gâteau.

En ma qualité d'étranger, j'eus le poste d'honneur, c'est-à-dire que je donnai le bras à madame Waldor. Vu la longueur de la route, c'était un moyen de faire connaissance.

Au reste, ne nous étant jamais vus, ne nous étant jamais parlé, ce long trajet n'eût pas été sans embarras pour nous deux, si Delanoue ne se fût mis en tiers dans la conversation, de la place du Palais-Royal à la rue de Vaugirard.

Ce fut un grand service qu'il rendit à chacun de nous, et dont chacun de nous lui sut gré au fond du cœur.

Quelle étrange chose que ces rencontres fortuites, et combien il m'eût étonné, celui qui m'eût dit que cette famille, que je ne connaissais pas deux heures auparavant, qui m'était complétement étrangère, allait, pour deux ou trois ans, presque devenir la mienne, et que ce chemin qui m'avait paru si long, de la rue du Faubourg-Saint-Denis à la rue de Vaugirard, je le ferais, à l'avenir, tous les jours deux fois!

Au reste, j'avais hâte d'arriver pour causer avec M. Villenave. Je ne sais comment et à quelle occasion une brochure de lui m'était, un jour, tombée sous la main; cette brochure

un jour, à Bruxelles, j'ai lu dans un journal ces lignes, froides comme cet acier que le moyen âge a mis aux mains d'un squelette :

« Madame Bataillard, fille de madame Melanie Waldor, vient de mourir à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Le convoi aura lieu demain. Ceux de ses amis qui n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont invités à se réunir à onze heures à la maison mortuaire. »

L'invitation malheureusement m'arrivait trop tard; et moi qui, parmi tous ses amis, avais bien certainement pour elle un des cœurs les plus tendres, je n'ai eu ni la consolation de la voir avant sa mort, ni celle de l'accompagner au tombeau.

La rieuse enfant, la belle jeune fille, la femme sérieuse et intelligente qui devait nous suivre de loin, nous qui l'avions vue naître, est partie la première, et nous attend!

avait été publiée par lui en 1794, et était intitulée *Relation des noyades de cent trente-deux Nantais.*

Dès que j'avais aperçu M. Villenave, j'avais pensé à la brochure, et, du moment où j'avais pensé à la brochure, je m'étais bien promis de mettre la conversation sur Carrier, sur Nantes et sur les cent trente-deux Nantais.

Ce n'était pas chose difficile que de faire causer M. Villenave; seulement, sa causerie ressemblait beaucoup à un discours. Il fallait, quand il causait, le laisser aller, ne pas l'interrompre, et l'écouter religieusement.

En effet, il s'était trouvé à Nantes en 1793, c'est-à-dire en même temps que Jean-Baptisse Carrier, de sanglante mémoire.

Dieu nous garde d'excuser le moins du monde le terrible proconsul et les horreurs commises par lui! Mais, il faut le dire, un abominable exemple lui avait été donné par les Vendéens eux-mêmes. Ce sont de rudes guerres que ces guerres de prêtres, et, on le sait, ou plutôt on ne le sait pas, les commencements de l'insurrection furent tout aux mains des prêtres; les nobles ne s'y mêlèrent que plus tard, et, quand ils s'y mêlèrent, l'assassinat devint un peu plus humain : il se changea en fusillade.

Le premier qui joua un rôle dans toute cette sanglante bagarre fut Cathelineau, — un sacristain.

« Quand il fut décidé, dit Machiavel, qu'on assassinerait Julien de Médicis dans l'église de Sainte-Marie-des-Fleurs, on choisit, pour cet assassinat, des hommes d'Église, afin qu'ils fussent moins impressionnés par la majesté du lieu. »

Chose étrange et cependant inconstestable, c'est que, lorsque ces hommes de paix, de charité, d'amour, se mettent à se faire bourreaux, ce sont les plus raffinés bourreaux qu'il y ait au monde; témoin les *in-pace* des couvents, témoin les cachots de l'inquisition, témoin les massacres d'Alby, témoin les auto-da-fé de Madrid, témoin Jeanne d'Arc, témoin Urbain Grandier!

C'était un solide *gars*, que ce Cathelineau, comme on dit entre Angers et Saint-Laurent. Il ne s'écoula que trois mois.

entre le jour où il tira son premier coup de fusil et le jour où il fut tué; ces trois mois suffirent à lui faire un nom historique; — non pas qu'il fût de haute taille, non pas qu'il eût de grandes manières; non, il n'avait guère que cinq pieds quatre pouces; mais il était carré d'épaules, bien campé sur les reins; joignez à cela un grand courage, — le courage froid et prudent des hommes de l'Ouest.

Nous avons dit qu'il était sacristain. Oui, mais il était bien autre chose encore : il était maçon, voiturier, marchand d'étoffes, marié, père de douze ou quatorze enfants. A peine eut-il obtenu quelques avantages, qu'il fit établir un conseil supérieur composé de prêtres surtout; des nobles, on s'en souciait fort peu. Le chef de ce conseil était le fameux Bernier, curé d'Angers.

Cathelineau était son homme : il avait trouvé un moyen, lui, simple paysan, d'aller plus vite dans la besogne de l'insurrection que le pape avec ses bulles, que les prêtres avec leurs sermons. Il avait recommandé aux curés d'envelopper les crucifix de crêpes noirs, et de les porter ainsi dans les processions. A cette vue de leur Christ en deuil, les paysans n'y tenaient plus : les femmes s'arrachaient les cheveux, les hommes se frappaient la poitrine, et tous juraient de tuer, jusqu'au dernier, ces républicains qui attristaient ainsi Notre-Seigneur.

Il faut dire, au reste, que rien n'était moins chevaleresque et moins national que les proclamations de ces braves gens.

« Point de conscription! point de milice! demeurons dans nos campagnes. L'ennemi vient, dites-vous, il menace nos foyers? Eh bien, c'est sur notre sol, s'il y met le pied, que nous saurons le combattre! »

Et ils savaient bien, ceux qui disaient cela, qu'avant de se hasarder dans leurs haies, dans leurs ajoncs, dans leurs chemins creux, l'ennemi aurait dévasté, pillé, brûlé la France, démoli Paris.

Cela voulait dire : « Que nous importent l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne, le Dauphiné, la Provence?... que nous importe qu'on éteigne Paris, le flambeau du monde?... Quand le Cosaque sautera par-dessus nos haies

avec son cheval, oh! alors, nous nous déciderons à prendre notre fusil. »

Les écrivains les plus poétiques auront grand'peine à donner à tout cela un caractère chevaleresque. Quant à moi, je préfère de beaucoup ces volontaires courant au-devant des Prussiens jusqu'à Valmy, à ces paysans les attendant tranquillement derrière leurs haies; d'autant plus qu'il ne m'est pas bien prouvé qu'ils ne les attendissent pas pour se joindre à eux. Pourquoi n'auraient-ils pas pactisé avec les Prussiens? Ils pactisaient bien avec les Anglais!

La guerre commença donc entre patriotes et royalistes, entre citadins et paysans.

Il y avait des villes constitutionnelles, — les villes manufacturières, — Chollet par exemple, où l'on faisait de si beaux mouchoirs; il y avait là beaucoup d'ouvriers qui ne voulaient en France ni Prussiens ni amis des Prussiens. Un beau jour, ils apprirent que ceux de Bressuire s'étaient révoltés; ils s'armèrent de piques, et coururent les attaquer.

Aussi la ville de Chollet fut-elle tout particulièrement désignée à la haine des paysans.

Le 4 mars 1793, ceux-ci l'attaquèrent à leur tour. Un commandant de la garde nationale se fia à un groupe royaliste; il y entra pour tâcher de réconcilier les deux partis; bientôt des cris douloureux sortirent de ce groupe; ce groupe s'était refermé sur lui, et on lui sciait les jambes avec son sabre.

Le 10, ce fut le tour de Machecoul; là, il y eut moins de besogne qu'à Chollet. Machecoul était une petite ville ouverte de tous les côtés et facile à prendre. C'était un dimanche qu'on y apprit le danger; le tocsin sonnait, et tous les paysans des environs marchaient sur la ville. Deux cents patriotes se réunirent et s'avancèrent bravement contre les assaillants; — deux cents contre deux mille! — la masse s'ouvrit, enveloppa la petite troupe, et n'en fit qu'une bouchée. Machecoul avait un curé constitutionnel; les prêtres non assermentés en voulaient fort aux prêtres assermentés : ceux-ci gâtaient le métier, disaient-ils; on prit le pauvre homme, qui venait de dire la messe: on le tua; mais on était con-

venu d'avance de ne le tuer qu'à petits coups, et en le frappant au visage. Le supplice dura longtemps : la vie est quelquefois bien obstinée, quand elle trouve surtout des bourreaux intelligents qui ne tiennent pas à la chasser trop vite du corps. Mais tout a une fin : le curé mourut martyr; puis, le curé mort, on avisa un ancien piqueur, un habile sonneur de cor : on organisa une chasse; on fouillait les maisons pour en faire sortir le gibier. Quand on apercevait un patriote, on sonnait la *vue;* alors, tout le monde courait dessus, hommes, femmes et enfants; — dans ces sortes de guerres, les femmes et les enfants sont plus terribles encore que les hommes. — Le patriote abattu, on sonnait l'*hallali;* puis venait la *curée*, qui durait longtemps : elle se faisait, en général, par les femmes, à coups de ciseaux, à coups d'ongles, et, par les enfants, à coups de pierres.

Machecoul est sur une hauteur, entre deux départements. On jugea la place bien choisie pour y établir un tribunal; on y massacra, pendant quarante-deux jours, du 10 mars au 22 avril.

Vous savez comment l'insurrection passa de la basse dans la haute Vendée. Ce fut à l'affaire de Saint-Florent; un émigré avait congédié son domestique, un Vendéen nommé Forest; il l'avait envoyé en Vendée, prêcher la résistance, le refus à la milice. On voulut l'arrêter. — Il n'y avait pas à nier : celui-là prêchait la révolte en pleine rue. — Un gendarme s'approcha de lui; il tira un pistolet de sa poche, fit feu sur le gendarme, et le tua.

Ce coup de pistolet réveilla ceux qui dormaient encore.

Et notez bien que, quand fut tiré ce malheureux coup de pistolet, le tocsin sonnait déjà dans six cents paroisses; alors, il s'envola dans toutes les directions; on n'entendait que le son des cloches : on eût dit des troupes d'oiseaux invisibles passant sur leurs ailes de bronze. Ces vibrations mortelles, qui se répondaient d'un village à l'autre, se croisaient, se heurtaient dans l'air, et, comme un orage charge l'atmosphère d'électricité, elles chargeaient l'atmosphère de haines et de vengeances.

Que faisait, pendant ce temps, Cathelineau, le grand moteur de tout cela? — Tenez, Michelet va vous le dire :

« Il avait très-bien entendu le combat de Saint-Florent, les décharges de canon; il ne pouvait ignorer, le 12, l'affreux massacre qui, le 10, avait compromis sans retour dans la révolte le littoral vendéen. N'eût-il rien su, le tocsin se faisait assez entendre : tout le pays semblait en mouvement, et la terre tremblait. Il commença à croire que l'affaire était sérieuse; soit prévoyance de père pour la famille qu'il allait laisser, soit prudence militaire pour emporter des vivres, il se mit à chauffer son four et à faire du pain.

» Son neveu arrive d'abord, lui conte l'affaire de Saint-Florent. Cathelineau continue à brasser sa pâte. Les voisins arrivent ensuite, un tailleur, un tisserand, un sabotier, un chapelier.

» — Eh! voisin, que ferons-nous?

» Il en vint jusqu'à vingt-sept qui tous étaient là à attendre, décidés à faire tous comme il ferait. Il avisa, alors, que la chose était à point : le levain était bien pris, la fermentation suffisante; il n'enfourna point, essuya ses bras, et prit son fusil.

» Ils sortirent vingt-sept : au bout du village, ils étaient cinq cents. C'était toute la population, tous bonshommes bien solides, une population honnête et brave immuablement : noyau des armées vendéennes, qui, presque toujours, fit le centre, l'intrépide! vis-à-vis du canon républicain. »

En arrivant à Chollet, ils étaient quinze mille. Ils avaient pris une pièce de canon à Jallais, et l'avaient nommée *le Missionnaire;* une autre, je ne sais où, et l'avaient nommée *Marie-Jeanne.*

Tout le long de la route, des prêtres se joignaient à eux, les exhortaient, les prêchant, leur disant la messe. Ils étaient partis le 12, comme on l'a vu; dès le 14, une grosse bande les rejoignit : elle était commandée par un homme qui devait partager le pouvoir avec Cathelineau, et lui succéder, c'était Stofflet, un autre paysan rude et brave, un garde-chasse de de M. Maulevrier, dont le petit-fils, pauvre enfant, seul des-

cendant de la race, fut tué en chassant, à l'âge de seize ans

Arrivée à Chollet, l'armée vendéenne envoya un parlementaire; — étrange parlementaire, et qui donnait une idée du temps, du lieu, de la situation! — il était tête nue et pieds nus; il portait à la main un crucifix couronné d'épines; ceint d'un gros chapelet, il tenait ses yeux au ciel, comme un inspiré ou un martyr, et criait avec des sanglots :

— Rendez-vous, mes bons amis, ou tout va être mis à feu et à sang!

Cette sommation se faisait au nom du *commandant* Stofflet, et de l'*aumônier* Barbotin.

Trois cents patriotes armés de fusils, et cinq cents armés de piques, c'était là toute la garnison de Chollet; ils essayèrent de résister à ces quinze mille hommes; mais, comme on le comprend bien, toute résistance était impossible : au premier coup, tomba le chef des républicains, M. de Beauveau. Les patriotes se retirèrent dans un pavillon du château qui commandait la place, et d'où ils tirèrent sur les Vendéens, au fur et à mesure qu'ils entraient; cela était d'autant plus facile qu'il y avait un calvaire sur cette place, et que chaque paysan, sans s'inquiéter des coups de fusil, en passant près de ce calvaire, s'y agenouillait, y faisait son oraison, et ne se remettait au combat que son oraison faite, et son signe de croix achevé.

Ces bonnes gens, — appuyons sur le mot, ces braves gens, — car ils ne se doutaient pas des crimes qu'ils commettaient, ces crimes leur étant commandés par leurs prêtres! — ces braves gens ne volaient pas, mais ils tuaient, non-seulement pendant la bataille, ce qui ne serait rien, mais encore après. Ils tuaient cruellement, vous allez voir.

C'est encore Michelet qui va vous raconter comment ils tuaient; si je vous le racontais seul et moi-même, vous diriez que je fais du roman.

Vous ne supposerez pas que celui-là ment; on l'a chassé de sa chaire parce qu'il y disait, non-seulement la vérité du passé, mais encore celle de l'avenir :

« Dès qu'un prisonnier était confessé, — c'est Michelet qui

parle, — les paysans n'hésitaient pas à le tuer, bien sûrs qu'il était sauvé; plusieurs évitèrent la mort en se refusant à la confession, et en disant qu'ils n'étaient pas encore en état de grâce; l'un d'eux fut épargné parce qu'il était protestant, et ne pouvait se confesser. Ils craignirent de le damner.

» L'histoire a été bien dure pour les malheureux patriotes qu'égorgeaient les Vendéens; beaucoup d'eux montrèrent une foi héroïque, et moururent martyrs. On compte par centaines ceux qui se firent tailler en pièces. Je citerai, entre autres, un garçon de seize ans, qui, sur le corps de son père mort, cria : *Vive la nation!* jusqu'à ce qu'il eût été percé de vingt baïonnettes. De ces martyrs, le plus célèbre est Sauveur, officier municipal de la Roche-Bernard, disons mieux, de la Roche-Sauveur : elle eût dû conserver ce nom.

» Cette ville, qui est le passage entre Nantes et Vannes, fut attaquée, le 16, par un rassemblement immense, d'environ six mille paysans; elle avait à peine quelques hommes armés; il fallut se rendre, et les furieux, sous prétexte d'un fusil parti en l'air, égorgèrent tout d'abord vingt-deux personnes sur la place. Ils foncent dans la maison de ville, et trouvent le procureur syndic Sauveur, magistrat intrépide, qui n'avait pas quitté son poste. On le saisit, on le traîne; mis au cachot, il en est tiré, le lendemain, pour être barbarement massacré. Il essuya je ne sais coubien de coups d'armes de toute espèce, surtout des coups de pistolet : on tirait à petit plomb; on voulait lui faire crier : *Vive le roi!* il criait : *Vive la République!* De fureur, on lui tirait des coups à poudre dans la bouche; on le traîna au calvaire pour faire amende honorable; il leva les yeux au ciel, adora; mais, en même temps, cria : *Vive la nation!* Alors, on lui fit sauter l'œil gauche d'un coup de pistolet. On le poussa un peu plus loin; mutilé, sanglant, il restait debout les mains jointes, regardant le ciel.

» — Recommande ton âme à Dieu ! crient les assassins.

» On l'abat d'un coup de feu : il tombe, mais se relève, serrant et baisant encore sa médaille de magistrat. Nouveau coup de feu : il tombe sur un genou, se traîne jusqu'au bord d'un fossé dans une tranquillité stoïque; pas une plainte! pas

un cri de colère ni de désespoir ! c'est ce qui portait au comble la rage de ces furieux ; il ne disait que ces mots :

» — Mes amis, achevez-moi, et vive la République! ne me faites pas languir, mes amis; vive la nation ! »

» Il confessa sa foi jusqu'au bout, et on ne lui imposa silence qu'en l'écrasant à coups de crosse de fusil ! »

Que dites-vous de cela, messieurs les royalistes ? Le 2 et le 3 septembre n'ont rien de mieux à vous offrir, n'est-ce pas?... Attendez! ce n'est pas tout, et, ce que nous en dirons, comprenez-vous bien? ce n'est point pour raviver les haines ; non, c'est pour faire haïr les guerres civiles. Si j'emprunte encore une fois la voix de Michelet, c'est, non-seulement parce qu'elle est plus éloquente que la mienne, mais encore pour que nous soyons deux à crier malheur.

Écoutez, et vous allez voir comme c'est exact, ce qu'il dit là :

« Une différence essentielle que nous avons signalée entre la violence révolutionnaire et celle de ces fanatiques animés des fureurs des prêtres, c'est que la première, en tuant, ne voulait rien autre chose qu'être quitte de l'ennemi ; l'autre, fidèle à l'esprit de férocité des temps de l'inquisition, voulait moins tuer que faire souffrir, faire expier, tirer de l'homme, pauvre créature finie, d'infinies douleurs, de quoi venger Dieu!

» Lisez les doucereuses idylles des écrivains royalistes, vous serez tenté de croire que les insurgés ont été des saints ; qu'à la longue, seulement, forcés par les barbaries des républicains, ils ont exercé des vengeances et tiré des représailles. Qu'ils nous disent quelles représailles on avait à exercer sur les gens de Pontivy, lorsque, au 12 ou 13 mars, les paysans, conduits par un curé réfractaire, martyrisèrent, sur la place, dix-sept gardes nationaux! Étaient-ce des représailles que l'on exerçait à Machecoul, pendant six semaines, sous l'autorité régulière du comité royaliste? Un receveur des gabelles, Souchou, qui le présidait, remplit et vida quatre fois les prisons de cette ville. — La foule avait, on l'a vu, tué par jeu d'abord, dans sa brutalité joyeuse. Souchu mit ordre à cela :

il eut soin que les exécutions fussent longues et douloureuses. Comme bourreaux, il aimait surtout les enfants, parce que leurs mains maladroites faisaient plus longtemps souffrir. Des hommes très-durs, des marins, des militaires, ne purent voir ces choses sans indignation, et voulurent y mettre obstacle; le comité royaliste fit, alors, ses coups de nuit : on ne fusillait plus, on assommait, et l'on recouvrait à la hâte les mourants de terre.

» Suivant les rapports authentiques faits à la Convention, cinq cent quarante-deux personnes périrent en un mois, et de quelle mort! Ne trouvant presque plus d'hommes à tuer, on allait passer aux femmes. Beaucoup étaient républicaines, peu dociles aux prêtres, qui leur en gardaient rancune. Un miracle affreux se fit : il y avait dans une église, la tombe de je ne sais quelle sainte en réputation; on la consulta; un prêtre dit la messe sur sa tombe, y posa les mains. Voilà que la pierre remue...

» — Je la sens, criait le prêtre, je la sens qui se soulève!

» Et pourquoi se soulevait-elle? Pour demander un sacrifice agréable à Dieu, qu'on ne ménageât plus les femmes, qu'on les égorgeât! Fort heureusement, les républicains arrivèrent, — la garde nationale de Nantes.

» — Hélas! leur disaient les gens de la ville, qui venaient à eux en pleurant et en leur serrant les mains, vous venez trop tard! vous venez sauver les murailles; la ville est exterminée!...

» Et ils leur montraient la place des hommes enterrés vifs. On voyait avec horreur sortir une main crispée qui, dans l'effroyable angoisse de l'étouffement, avait saisi et tordait des herbes flétries... »

Reparlerons-nous de Carrier, après tout cela? de ses *bateaux à soupapes;* de ses *baignades républicaines;* de ses *mariages révolutionnaires;* de ses *déportations verticales?*... A quoi bon? Ce serait opposer des crimes à des crimes, et cela ne prouverait rien, sinon que l'homme est mauvais.

D'ailleurs, Carrier a expié. Je sais bien que, si c'est assez pour l'homme, ce n'est pas assez pour l'histoire; Carrier a eu beau lutter corps à corps contre l'accusation, Carrier a été

terrassé par elle; c'est inutilement que, l'œil sombre, le bras étendu et la voix stridente, il criait à ses anciens collègues devenus ses juges :

— Mais je ne vous comprends pas! mais vous êtes donc insensés! Pourquoi donc blâmer aujourd'hui ce que vous me commandiez hier? Mais, en m'accusant, la Convention s'accuse... Ma condamnation, c'est votre condamnation à tous, songez-y; tous vous serez enveloppés dans la proscription qui m'enveloppera; si je suis coupable, tout est coupable ici... tout, tout, tout! jusqu'à la sonnette du président!

Mais ses cris furent inutiles. — Et voilà le terrible des révolutions, c'est qu'il arrive une époque où la terreur qui avait poussé dans l'action pousse dans la réaction, et où la guillotine, après avoir bu le sang des condamnés, boit, impassible pour les uns comme pour les autres, le sang des juges et des bourreaux!

Cette réaction, qui, arrivant deux jours plus tôt, sauvait André Chénier, sauva M. Villenave, et les cent trente et un Nantais, ses compagnons.

CXVI

La maison de M. Villenave. — Le despotisme du maître. — La coquetterie du savant. — Description du sanctuaire de la science. — J'y suis admis à la faveur d'un autographe de *Buonaparte*. — La lézarde. — Huit mille livres d'in-folio. — Le pastel de Latour — Voyages à la découverte d'un Elzévir ou d'un Faust. — La chute du portrait et la mort de l'original.

Je voulais parler de M. Villenave, et voilà que j'ai parlé de Cathelineau, de Stofflet, de Sauveur et de Carrier. Étrange chose que l'imagination! cette folle du logis, qu'on en croit l'esclave, et qui en est la reine!

J'ai dit que nous allions prendre une tasse de thé à la maison de M. Villenave.

Chaque oiseau a son nid fait d'herbes ou de plumes différentes; chaque homme a sa maison — quand il a une maison

toutefois — appropriée à son caractère, à son tempérament, à sa fantaisie.

La maison de M. Villenave avait donc son caractère à elle, emprunté au caractère de celui qui l'habitait.

Elle était bâtie de pierres qui, avec le temps, de blanches, étaient devenues grises, et qui, de grises, étaient en train de devenir noires.

Elle ne donnait pas sur la rue; sévère et triste, elle ne se passait point de ces distractions-là, non; ce qui donnait sur la rue, c'était un mur haut de dix pieds, espèce d'ouvrage avancé, garni en haut de pointes de verre biscornues et menaçantes.

Ce mur était troué d'une petite et d'une grande porte. La grande porte, excepté en cas de voiture, restait toujours fermée, était rouillée sur ses gonds, ankylosée dans sa serrure; la petite porte seule, attenante à la loge du portier, s'ouvrait et donnait passage dans un jardin; — jardin battu partout, avec des allées sans plates-bandes, avec des treilles sans raisins, avec des arbres sans ombre, avec des arbres sans feuilles.

Si, par hasard, dans un coin, poussait une fleur, c'était une fleur sauvage qui avait pris cet enclos humide pour un désert, et qui, par erreur, y avait poussé : un liseron, une pâquerette, un bouton d'or. Un jour, la pauvre fleur entendait un cri de surprise, et elle voyait s'approcher d'elle, l'œil fixe, la respiration haletante, le pas suspendu, une jolie enfant rose, aux cheveux blonds et bouclés, qui la prenait furtivement et avec les mêmes précautions qu'elle eût fait d'un papillon, et qui, l'ayant prise, courait toute joyeuse et tout étonnée à sa mère en criant :

— Maman, maman! une fleur!...

De ce jardin, qui pouvait avoir quinze mètres carrés, et qui, du côté de la maison, se terminait par une bande de pavés, on passait dans un corridor carrelé de carreaux rouges, conduisant à un escalier qui en formait la perspective.

Mais, avant d'arriver à cet escalier, quatre portes s'ouvraient : d'abord, à gauche, celle de la salle à manger, dont

la fenêtre donnait sur l'endroit le plus éclairé du jardin; à droite, en face, celle d'une petite pièce sans importance dans laquelle moisissaient une table et trois ou quatre vieux fauteuils; à quelques endroits de la muraille, sans que personne s'en inquiétât, le papier se détachait, et, boursouflé, se pointillait de taches vertes et blanches; — puis, à gauche encore, la porte de la cuisine; à droite, celle du garde-manger et de l'office.

Ce rez-de-chaussée, sombre et humide, était une espèce de catacombe où l'on ne descendait qu'à l'heure des repas.

La véritable habitation, celle où nous fûmes introduits, était au premier.

Le premier se composait d'un petit et d'un grand salon, de la chambre à coucher de madame Villenave et de celle de madame Waldor.

Nous laisserons le petit salon et les deux chambres à coucher pour ne nous occuper que du grand salon, qui, après les mansardes, — hâtons-nous de consigner cela ici afin d'avoir le droit de les visiter, — qui, après les mansardes, était la pièce la plus curieuse de la maison.

C'était un carré long ayant à chacun de ses angles une console supportant un buste. Un de ces bustes était celui du maître de la maison.

Entre les deux bustes, au fond, sur une table de marbre faisant face à la cheminée, était la pièce d'art et d'archéologie la plus importante du salon : c'était l'urne de bronze dans laquelle avait été enfermé le cœur de Bayard.

Un petit bas-relief courant à sa circonférence montrait le chevalier sans peur et sans reproche, appuyé à un arbre, et baisant la croix de son épée.

Puis venaient quatre grands tableaux représentant trois portraits et un paysage.

Le paysage, commençons par lui, — à tout seigneur tout honneur, — le paysage était un Claude Lorrain.

Un des portraits était signé d'Holbein. Il représentait Anne Boleyn.

Les deux autres — j'ignore de qui ils étaient — représen-

aient : l'un, une madame de Montespan ; l'autre, une madame de Sévigné ou de Grignan, je ne sais plus bien.

Le long des murailles, couvertes d'un de ces papiers qui ne laissent aucune trace dans la mémoire, un ameublement en velours d'Utrecht offrait aux amis de la maison ses grands canapés à bras blancs et maigres comme des bras de bossu, et aux étrangers, plus cérémonieux, ses chaises et ses fauteuils.

Cet étage avait son roi et sa vice-reine.

Le roi, c'était M. Villenave ; la vice-reine, c'était madame Waldor.

Nous disons « vice-reine, » parce que, aussitôt que M. Villenave entrait dans son salon, il en redevenait le maître, le roi ! plus que le roi, le despote !

M. Villenave avait quelque chose de tyrannique dans le caractère, et cette tyrannie s'étendait de sa famille aux étrangers. Comme ces petits princes d'Italie dont il faut adopter les principes dès qu'on a franchi les limites de leur maigre territoire, une fois qu'on avait franchi le seuil de son salon, M. Villenave ne permettait pas que l'on eût, sur quelque chose que ce fût, une autre opinion que la sienne. On devenait une partie de la propriété de cet homme, qui avait tout vu, tout étudié, qui savait tout enfin. Cette tyrannie, quoique tempérée par la courtoisie du maître de la maison, pesait néanmoins d'une façon gênante sur l'ensemble de la société. Peut-être, en présence de M. Villenave, la conversation était-elle « bien menée, » comme on disait autrefois ; mais, à coup sûr, elle était moins amusante, moins libre, moins spirituelle que lorsqu'il n'y était pas.

Il y avait la différence qui existe entre la danse du menuet et le jeu des quatre coins.

C'était tout le contraire du salon de Nodier : plus Nodier était chez lui, plus chacun était chez soi.

Cela me rappelle que je n'ai point reparlé de Nodier, depuis le jour où je l'ai montré m'ouvrant les portes du Théâtre-Français. — Bon et cher Nodier ! grand ami de mon cœur ! soyez tranquille ; vous ne perdrez rien pour attendre.

Par bonheur, excepté les jours ou plutôt les soirs d'Athénée, M. Villenave apparaissait rarement au salon. Tout le reste du temps, il se tenait au second étage, n'apparaissait dans la famille que pour dîner; puis, quand il avait causé un instant, qu'il avait moralisé son fils, qu'il avait grondé sa femme, qu'il s'était étendu dans un fauteuil, et fait mettre ses papillotes par sa fille, il remontait chez lui.

Le quart d'heure pendant lequel la dent du peigne lui grattait doucement la tête était le quart d'heure de béatitude journalière de M. Villenave, le seul qu'il se permît, du reste, plongé qu'il était éternellement dans ses paperasses.

— Mais pourquoi ces papillotes? me demandera-t-on.

C'est ce que je demandai, moi aussi.

Madame Waldor prétendait que c'était tout simplement un prétexte pour se faire gratter la tête. M. Villenave, dans une des métamorphoses qui avaient précédé sa vie d'homme, avait dû être perroquet.

Madame Villenave, qui connaissait son mari depuis plus longtemps que sa fille, et qui, par conséquent, avait la prétention de le connaître mieux, madame Villenave assurait que c'était par coquetterie.

En effet, M. Villenave, qui était, alors, un admirable vieillard, avait dû être un magnifique jeune homme. Or, son visage aux traits fortement accentués trouvait un cadre merveilleux dans ces flots de cheveux blancs qui faisaient ressortir la flamme de ses grands yeux noirs.

C'est que, quoique savant, M. Villenave était coquet, — qualité et défaut qui vont rarement ensemble, — mais coquet de la tête seulement. Quant au reste de l'accoutrement, hors la cravate, invariablement blanche, que l'habit fût bleu ou noir, que le pantalon fût large ou étroit, que le bout de sa botte fût rond ou carré, cela regardait son tailleur et son bottier, ou plutôt sa fille, qui s'occupait de toutes ces choses-là pour lui.

Pourvu que M. Villenave fût bien coiffé, c'était tout ce qu'il lui fallait.

Nous avons dit que, quand M. Villenave était gratté to

papilloté par sa fille, il remontait chez lui. — Ah dame! c'était ce *chez lui*, cet *at home* des Anglais, qui était curieux à voir!

Voulez-vous nous y suivre, si les petits détails à la manière de Balzac vous amusent, si vous croyez que la nature a autant de peine à faire l'hysope que le cèdre?

D'ailleurs, au milieu de tout ce fouillis, peut-être trouverons-nous quelque curieuse anecdote à exhumer à propos d'un charmant pastel de Latour.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Arrivons-y comme on y arrivait chez M. Villenave, en dernier.

Nous avons divisé le rez-de-chaussée en salle à manger, cuisine, office; le premier étage, en petit salon, grand salon, chambres à coucher; il ne s'agit plus de tout cela pour le second.

Non; au second, il y avait cinq chambres, cinq chambres pleines de livres et de cartons, voilà tout. Ces cinq chambres pouvaient contenir, tant debout qu'empilés, à terre et sur les tables, quarante mille volumes et quatre mille cartons.

L'antichambre, à elle seule, formait déjà une immense bibliothèque; cette bibliothèque avait deux ouvertures.

Celle de droite donnait dans la chambre à coucher de M. Villenave. — Nous reviendrons à cette chambre.

Celle de gauche donnait sur une grande pièce donnant elle-même sur une plus petite.

Ces deux chambres, comme on le comprend bien, n'étaient rien autre chose que deux bibliothèques.

Les quatre murailles en étaient tapissées de livres soutenus par un soubassement de cartons.

C'était déjà fort joli, comme on voit; mais ce n'était pas la chose la plus ingénieuse qu'on y pût remarquer.

La chose la plus ingénieuse, c'était une construction carrée, qui, comme un énorme pilier, tenait le milieu de la chambre, et qui formait une seconde bibliothèque dans la première, ne laissant de libre, par toute la chambre, qu'un

chemin bordé de livres, à droite et à gauche, dans lequel une seule personne pouvait agir librement.

Une seconde personne eût gêné la circulation; aussi fallait-il être des amis les plus intimes de M. Villenave pour prétendre à la faveur d'être admis dans ce *sanctus sanctorum*.

Ces cartons, formant, comme nous l'avons dit, les soubassements, contenaient les autographes. — Le siècle de Louis XIV, seul, occupait cinq cents cartons!

C'est là qu'était le labeur de cinquante ans, employés, jour par jour, à l'accomplissement d'une seule idée; préoccupés, heure par heure, d'une seule passion; passion à la fois douce et ardente, passion du collectionneur, dans laquelle le collectionneur met son intelligence, sa joie, son bonheur, sa vie!

C'est là qu'était une portion des papiers de Louis XVI, retrouvés dans l'armoire de fer; c'est là qu'étaient la correspondance de Malesherbes, deux cents autographes de Rousseau, quatre cents de Voltaire; puis encore des autographes de tous les rois de France, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours; c'est là qu'étaient les dessins de Raphaël et de Jules Romain, de Léonard de Vinci, d'André del Sarte, de Lebrun, de Lesueur, de Greuze, de Vanloo, de Watteau, de Boucher, de Vien, de David, de Girodet, etc.

Ces deux chambres, M. Villenave ne les eût pas données pour cent mille écus.

Restaient la chambre à coucher et le cabinet noir qui donnait derrière l'alcôve de M. Villenave, et auquel on arrivait par un corridor dont nous allons avoir l'occasion de dire deux mots.

Qui n'a pas vu cette chambre à coucher, dans laquelle le lit était le meuble le moins apparent de la pièce, ne saurait se faire une idée de ce que c'est que la chambre à coucher d'un bibliomane.

C'est dans cette chambre que M. Villenave recevait ses amis.

Au bout de quatre ou cinq mois d'intimité dans la maison, j'eus l'honneur d'y être reçu.

Une vieille bonne me précédait. — Elle s'appelait Françoise, je crois.

J'avais promis à M. Villenave un autographe, — non pas de Napoléon, il en avait cinq ou six; non pas de Bonaparte, il en avait trois ou quatre; — mais de *Buonaparte*.

Il avait ordonné qu'on me fît monter aussitôt que j'arriverais.

Françoise entre-bâilla la porte.

— C'est M. Dumas, dit-elle.

Ordinairement, quand on lui annonçait quelqu'un, fût-ce un ami intime, si cet ami intime n'était pas attendu, M. Villenave jetait les hauts cris, grondait Françoise, levait désespérément les bras au ciel; puis, enfin, quand il s'était bien désespéré, quand il avait bien geint, quand il avait bien soupiré, il disait :

— Eh bien, voyons, Françoise, puisqu'il est là, faites entrer.

Alors, on faisait entrer la personne.

Il n'en fut pas ainsi de moi. A peine M. Villenave eut-il entendu mon nom, qu'il s'écria :

— Qu'il entre! qu'il entre!

J'entrai.

— Ah! c'est vous, me dit-il. Eh bien, je parie que vous ne l'avez pas trouvé?

— Quoi?

— Ce fameux autographe que vous m'aviez promis hier.

— Si fait... Je l'ai trouvé.

— Et vous l'apportez?

— Pardieu!...

— Vraiment?

— Le voici!

— Oh! mais donnez donc.

Je le lui donnai.

M. Villenave s'approcha vivement de la fenêtre.

— C'est bien cela, dit-il, voilà l'*u*... Oh! c'est bien son *u*, il n'y a pas à en douter. Voyons : « 29 vendémiaire an IV. » C'est cela!... Tenez, tenez! — il alla à un carton, — tenez, en voici

un de frimaire de la même année, signé « Bonaparte, 12 frimaire. » Ainsi, c'est entre le 29 vendémiaire et le 12 frimaire qu'il a retranché son *u;* voilà un grand point historique éclairci!

Pendant ce monologue, j'avais jeté un regard sur tous les points de cette chambre à coucher, et j'avais remarqué que le seul meuble qui ne fût pas encombré de livres était le fauteuil d'où il venait de se lever.

Après avoir bien examiné l'autographe, M. Villenave le mit dans une chemise blanche, annota la chemise, la plaça dans un carton, remit le carton en son lieu, et, avec un soupir de joie, se rejeta sur son fauteuil.

— Ah! maintenant, dit-il, asseyez-vous donc.

— Je ne demanderais pas mieux, répondis-je; mais sur quoi voulez-vous que je m'assoie?

— Sur le canapé, donc.

— Ah! oui, sur le canapé!

— Eh bien?

— Eh bien, regardez-le un peu, le canapé.

— C'est, par ma foi, vrai, il est encombré de livres. Eh bien, avancez un fauteuil.

— Ce serait avec grand plaisir; mais les fauteuils...

— Les fauteuils?

— Encombrés comme le canapé.

— Ah! j'ai tant de livres... Vous avez vu cette grande lézarde qui est à la maison?

— Non.

— Elle est visible, cependant... Eh bien, mon cher monsieur, ce sont les livres! les livres ont failli faire crouler la maison.

— Comment, les livres?

— Oui, douze cents in-folio, monsieur, douze cents in-folio magnifiques, rares; je crois même qu'il y en avait d'inconnus, tant ils étaient rares! J'avais mis tout cela dans le grenier, — je comptais bien y en mettre encore, il y avait de la place pour douze cents autres; — tout à coup, la maison tremble, jette un cri et se lézarde.

— Ah çà! on dut croire à un tremblement de terre?

— Justement!... mais, quand on vit que l'accident était partiel, on envoya chercher l'architecte; l'architecte examina la maison, de la cave au deuxième étage, et déclara que l'accident ne pouvait provenir que d'une surcharge. En conséquence, il demanda à visiter les greniers. Hélas! c'était ce que je redoutais. Oh! s'il n'y avait eu que moi, jamais je ne lui en eusse donné la clef; mais il fallut se sacrifier au salut commun... Il visita les greniers, trouva les in-folio, reconnut qu'il y en avait huit mille livres pesant, et déclara qu'il fallait les vendre ou qu'il ne répondait plus de rien... On les vendit, monsieur!

— Et à perte?

— Non... Hélas! on gagna cinq ou six mille francs dessus, parce que les livres, vous le savez, augmentent de valeur en passant par les mains d'un bibliophile; mais les pauvres in-folio furent perdus pour moi, chassés du toit qui leur avait donné asile... Jamais je ne retrouverai pareille collection. — Mais prenez donc une chaise.

Il en était des chaises comme des fauteuils et des canapés; aucune n'était libre.

Je résolus de changer la conversation.

— Ah! dis-je à M. Villenave en m'avançant vers son alcôve, au fond de laquelle une porte ouverte sur le corridor permettait à ma vue de plonger, ah! monsieur, que vous avez là un beau pastel!

— Oui, oui, me répondit M. Villenave, avec cet air d'ancienne cour que je n'ai connu qu'à deux ou trois vieillards coquets comme lui, oui, c'est le portrait d'une vieille amie; — je dis vieille, car je ne suis plus jeune, et elle a, si j'ai bonne mémoire, cinq ou six ans de plus que moi; — nous nous sommes connus en 1784; vous le voyez, ce n'est point hier. Depuis 1802, nous ne nous sommes pas revus, ce qui ne nous empêche pas de nous écrire tous les huit jours, et de recevoir nos lettres hebdomadaires avec un égal plaisir... Oui, vous avez raison, le pastel est charmant; mais, si vous aviez connu l'original, il était bien plus charmant encore!

Et un reflet de jeunesse doux comme un rayon de soleil passa sur le visage du beau vieillard, rajeuni de quarante ans.

Hélas! je n'entrai que deux fois dans ce tabernacle de la science; j'ai dit ce qui s'y passa la première; je dirai tout à l'heure ce qui s'y passa la seconde.

Mais, auparavant, je dois répondre à une question : comment, sans une immense fortune, M. Villenave avait-il pu réunir de pareils trésors?

Avec patience et longueur de temps, comme dit la Fontaine.

Cette collection, c'était le travail de toute sa vie.

De même que Ghiberti s'inclina jeune sur les portes du baptistère de Florence et s'en releva vieux, de même M. Villenave avait consacré cinquante ans à cette œuvre.

D'abord, jamais M. Villenave n'avait brûlé un papier ni déchiré une lettre.

J'avais écrit deux ou trois fois à M. Villenave pour lui demander des renseignements; eh bien, mes chiffons d'épître avaient leur chemise, ils étaient classés et étiquetés. D'où me venait cet honneur? Qui sait? Ne pouvais-je pas, moi aussi, devenir un grand homme?

Or, s'il avait gardé mes lettres, à moi, jugez de sa religion en pareille matière!

Convocations aux sociétés savantes, invitations aux messes de mariage, billets d'enterrement, il avait tout gardé, tout classé, tout mis à sa place. Je ne sais quelle chose n'avait pas sa collection chez M. Villenave; j'y ai vu une collection des volumes à moitié brûlés qui, le 14 juillet, avaient été arrachés au feu de la Bastille.

M. Villenave avait deux aides de camp ou plutôt deux limiers : l'un s'appelait Fontaine, et était lui-même auteur d'un livre intitulé *Manuel des Autographes;* l'autre était un employé au ministère de la guerre. Deux fois par semaine, il y avait chasse; on fouillait les boutiques des épiciers, qui, habitués à ces visites, mettaient de côté tous les papiers qu'ils croyaient rares et curieux.

Parmi ces papiers, les deux visiteurs faisaient un choix qu'ils payaient aux épiciers quinze sous la livre, et que M. Villenave leur payait trente sous.

Puis, si l'on peut dire cela, il y avait les jours de chasse royale; ces jours-là, M. Villenave quêtait en personne; tous les épiciers de Paris le connaissaient et venaient à lui les mains pleines de papiers bien autrement précieux pour lui que les roses et les lis.

Il faut avoir vu M. Villenave les jours où il sortait pour ne rien faire, ou plutôt où il sortait pour accomplir l'œuvre principale de sa vie. Ce jour-là, il n'était ni coquet ni bien frisé; ce jour-là, il n'avait pas la cravate blanche et l'habit bleu à boutons d'or; ce jour-là, il ne fallait point paraître trop riche aux vieux bouquinistes chez lesquels on allait glaner; non, ce jour-là, on mettait le vieux chapeau un peu crasseux, la cravate noire coupée à l'endroit de la barbe, et la redingote non battue.

Puis l'infatigable bibliomane prenait la ligne des quais.

Là, les deux mains dans les goussets de son pantalon, son grand corps incliné, sa belle tête intelligente éclairée par le désir, il plongeait son regard ardent au plus profond des étalages, où il allait cherchant incessamment ce trésor inconnu, une bible de Faust, un manuel d'Elzévir.

Parfois le chasseur faisait buisson creux; alors, il rentrait maussade, ne disait pas un mot au dîner, se plaignait que sa fille lui tirât les cheveux en lui mettant ses papillotes, puis prenait son bougeoir, et remontait à sa chambre sans dire bonsoir à personne.

Un autre jour, la chasse avait été riche, M. Villenave rapportait un volume précieux, une édition rare; alors, il rentrait le visage souriant; il faisait sauter Élisa dans ses bras; il plaisantait avec son fils, embrassait sa fille, faisait à sa femme des compliments sur le dîner; puis, le dîner fini, remerciait sa coiffeuse par un ronron pareil à celui d'un chat satisfait.

Il ne restait plus qu'une inquiétude à M. Villenave : où mettre la nouvelle acquisition? Les livres étaient serrés dans

leurs rayons à n'y pas introduire un couteau à papier. Il allait d'une face à l'autre, tournait, virait, se plaignait, levait au ciel ses grands bras désespérés, et, enfin, se décidait à poser le livre sur le canapé, sur un des fauteuils ou sur une des chaises, en disant avec un soupir :

— On lui trouvera une place.

Cette place, on ne la trouvait pas, et le livre restait sur le canapé, sur le fauteuil ou sur la chaise où il avait été déposé, nouvel obstacle à ce que s'assît le visiteur.

Je savais si bien quel était le dérangement qu'on occasionnait à M. Villenave, que je n'étais jamais retourné à ce fameux second, lorsque, refaisant *Christine* à neuf, j'eus l'idée de consulter un autographe de la fille de Gustave-Adolphe; je voulais me rendre compte par la forme de l'écriture, de certaines bizarreries de caractère, — chose possible, à ce que je crois. — Je résolus donc d'aller troubler M. Villenave dans ces régions intellectuelles d'où il planait au-dessus de l'humanité.

C'était vers cinq heures de l'après-midi, au mois de mars 1829.

Je sonnai à la porte, la porte s'ouvrit; je demandai M. Villenave, et je passai.

J'avais fait quelques pas vers la maison, lorsque Françoise me rappela.

— Monsieur! dit-elle, monsieur!

— Qu'y a-t-il, Françoise?

— Monsieur va-t-il chez M. Villenave?

— Oui, Françoise.

— C'est que je croyais que monsieur allait chez ces dames, comme d'habitude.

— Vous vous trompiez, Françoise.

— Alors, monsieur serait bien bon d'épargner deux étages à mes pauvres jambes, et de donner à M. Villenave cette lettre que l'on vient d'apporter pour lui.

Françoise me donna la lettre, je la pris, et je montai.

Arrivé à la porte, je frappai, mais on ne me répondit pas.

Je frappai un peu plus fort.

Même silence.

Je commençai à m'inquiéter; la clef était à la porte, et la présence de cette clef indiquait invariablement la présence de M. Villenave dans sa chambre.

Il pouvait donc lui être arrivé un accident.

Je frappai une troisième fois, avec l'intention d'entrer, si l'on ne me répondait pas.

On ne me répondit pas, j'entrai.

M. Villenave était assoupi dans son fauteuil.

Au bruit que je fis en entrant, à la colonne d'air peut-être qui entra avec moi, et qui rompit certaines influences magnétiques, M. Villenave poussa une espèce de cri, et se réveilla en sursaut.

— Ah! pardon, m'écriai-je, cent fois pardon! je vous ai dérangé.

— Qui êtes-vous? que désirez-vous? demanda vivement M. Villenave.

— Eh! mon Dieu, ne me reconnaissez-vous point?... Alexandre Dumas.

— Ah! fit M. Villenave en respirant.

— En vérité, monsieur, dis-je, je suis au désespoir, et je me retire.

— Non, non, au contraire, entrez, dit M. Villenave en passant sa main sur son front; vous me rendez service.

J'entrai.

— Asseyez-vous, me dit-il par habitude.

Huit ou dix in-folio étaient gisants sur le plancher, j'en formai une pile et je m'assis dessus.

— Vous voyez, me dit M. Villenave, c'est bien singulier... je m'étais assoupi, le crépuscule est arrivé; pendant ce temps-là, mon feu s'est éteint. Vous m'avez réveillé; vous m'avez trouvé sans lumière, ne me rendant pas compte du bruit qui se faisait chez moi; c'est sans doute l'air de la porte qui a passé sur mon visage, mais, en me réveillant, il m'a semblé voir voltiger devant mes yeux quelque chose de blanc comme un linceul... C'est bien singulier, n'est-ce pas? continua M. Villenave avec ce mouvement de corps qui indique un

frisson courant par les membres refroidis. — Vous voici, tant mieux!

Et il me tendit la main.

Je répondis à sa courtoisie, en passant la lettre que je lui apportais de la main droite dans la main gauche.

— Que tenez-vous là? me demanda M. Villenave.

— Ah! pardon, j'oubliais... une lettre que Françoise m'a remise pour vous, et qui est cause que je vous ai dérangé.

— Merci. — Tenez, s'il vous plaît, allongez la main et donnez-moi une allumette; en vérité, je suis encore tout engourdi, et, si j'étais superstitieux, je croirais aux pressentiments.

Il prit l'allumette que je lui présentais, et l'alluma aux cendres rouges du foyer.

A mesure que l'allumette prenait feu, une lumière se répandait dans la chambre, et, si tremblante qu'elle fût, permettait de distinguer les objets.

— Ah! mon Dieu, m'écriai-je tout à coup, qu'est-il donc arrivé à votre beau pastel?

— Vous voyez, le verre et le cadre sont brisés; j'attends le vitrier et l'encadreur... C'est incompréhensible!

— Qu'est-ce qui est incompréhensible?

— La façon dont il est tombé.

— Le clou s'est détaché? le piton s'est rompu?

— Rien de tout cela. Imaginez-vous qu'avant-hier, j'avais travaillé toute la soirée; il était minuit moins un quart, j'étais fatigué, et, cependant, j'avais encore à revoir les épreuves d'une petite édition compacte de mon *Ovide*. Je me décide à allier ma fatigue avec mon travail, en me couchant et en revoyant les épreuves dans mon lit. Je me couche donc; je mets ma bougie sur ma table de nuit; sa lueur se reflète sur le portrait de ma pauvre amie; mon œil suit la lueur de la bougie; je lui dis bonsoir de la tête comme d'habitude... Une fenêtre entr'ouverte laissait passer un peu de vent; le vent fait vaciller la flamme de ma bougie, de sorte qu'il me semble que le portrait me répond bonsoir, par un mouvement de tête pareil au mien! — Vous comprenez que je traitai ce mouvement de vision, de folie; mais, folie ou vision, voilà mon esprit qui se

préoccupe de ce mouvement; voilà que plus j'y pense, plus je me figure qu'il est réel; voilà que mes yeux, attirés vers un seul point, quittent mon *Ovide* pour se fixer sur ce cadre; voilà que mon esprit distrait remonte malgré lui aux premiers jours de ma jeunesse; voilà que ces premiers jours repassent un à un devant moi... Dame! je crois vous l'avoir dit, l'original de ce pastel a tenu une grande place dans ces premiers jours! Me voilà donc voguant à pleines voiles dans mes souvenirs de vingt-cinq ans; je parle à la copie comme si l'original pouvait m'entendre, et voilà que ma mémoire répond pour lui; voilà qu'il me semble que le pastel remue les lèvres; voilà qu'il me semble que ses couleurs s'effacent; voilà qu'il me semble que sa physionomie s'attriste et prend une expression lugubre... quelque chose comme un sourire d'adieu passe sur ses lèvres; une larme monte jusqu'à ses yeux, et est prête à mouiller le verre. Minuit commence à sonner : je frissonne malgré moi; — pourquoi? je n'en sais rien! Le vent soufflait : au dernier coup de minuit, comme la cloche vibrait encore, la fenêtre entr'ouverte s'ouvre violemment, j'entends frémir comme une plainte, les yeux du portrait se ferment, et, sans que le clou qui le soutenait se brise, sans que le piton se détache, le portrait tombe et ma bougie s'éteint. Je voulus la rallumer, mais plus de feu dans l'âtre, plus d'allumettes sur la cheminée; il était minuit, tout dormait dans la maison; aucun moyen, par conséquent, de faire de la lumière; je refermai la fenêtre et je me couchai... Sans avoir peur, j'étais ému, j'étais triste, j'avais un profond besoin de pleurer; il me semblait entendre passer par ma chambre comme le froissement d'une robe de soie... Trois fois ce bruit fut si sensible, que je demandai : « Y a-t-il quelqu'un là? » Enfin je m'endormis, mais tard, et, en me réveillant, comme mon premier regard fut pour mon pauvre pastel, je le trouvai dans l'état où vous le voyez.

— En effet, lui dis-je, voilà qui est étrange! Et avez-vous reçu, comme d'habitude, cette lettre que vous receviez tous les huit jours?

— Non, et cela m'inquiète; c'est pourquoi j'avais recom-

mandé à Françoise de monter ou de faire monter à l'instant même les lettres qui arriveraient pour moi.

— Eh bien, mais, repris-je, peut-être que celle-ci, que je vous apporte...

— Ce n'est pas là sa manière de les plier; mais n'importe, comme elle arrive d'Angers...

Puis, la tournant pour en rompre l'enveloppe :

— Ah! mon Dieu! dit-il, elle est cachetée de noir... Pauvre amie! il lui sera arrivé quelque malheur!

Et M. Villenave décacheta la lettre en pâlissant; elle en renfermait une seconde.

Aux premières lignes qu'il lut de cette première lettre, ses yeux se remplirent de larmes.

— Tenez, dit-il en me la présentant, lisez!

Et, tandis que, tristement et silencieusement, il ouvrait la seconde lettre, je pris la première, et je lus :

« Monsieur,

» C'est avec ma douleur personnelle, augmentée de celle que vous allez éprouver, que je vous annonce que madame*** est morte, dimanche dernier, comme sonnait le dernier coup de minuit.

» Elle avait, la veille au moment où elle vous écrivait, été prise d'une indisposition que nous crûmes légère d'abord, et qui alla s'aggravant jusqu'au moment de sa mort.

» J'ai l'honneur de vous envoyer, toute incomplète qu'elle est, la lettre qu'elle avait commencée pour vous. Cette lettre vous prouvera que, jusqu'au moment de sa mort, les sentiments qu'elle vous avait voués sont restés les mêmes.

» Je suis, monsieur, bien tristement, comme vous pensez, votre très-humble et très-obéissante servante.

» THÉRÈSE MIRAUD. »

— Eh bien, vous voyez, me dit M. Villenave, c'est au dernier coup de minuit que le portrait est tombé, c'est au dernier coup de minuit qu'elle est morte.

Je crus que la douleur qu'il éprouvait avait besoin surtout, non pas de plates consolations que je pouvais lui donner, mais d'une solitude pleine de souvenirs.

Je repris mon chapeau, je lui serrai la main, et je sortis.

Cela m'avait rappelé cette apparition de mon père, qui, la nuit même de sa mort, était venu me réveiller tout enfant, et je me fis, sans pouvoir y répondre, cette question tant de fois faite : « Par quels liens mystérieux la mort tient-elle donc à la vie? »

Depuis, lorsque je perdis ma mère, que j'aimais plus que tout au monde, et qui, de son côté, m'adorait au delà de toute expression, je me rappelai cette double apparition, et, près du lit où elle venait d'expirer, à genoux et les lèvres sur sa main, je la suppliai, si quelque chose d'elle survivait à elle-même, de m'apparaître une dernière fois ; puis, la nuit venue, je me couchai dans une chambre isolée, attendant, le cœur tout palpitant, la vision bien-aimée.

Je comptai inutilement presque toutes les heures de la nuit, sans qu'aucun bruit, sans qu'aucune apparition vînt consoler ma veille funèbre.

Et, alors, je doutai de moi-même et des autres, car j'aimais tant ma mère et elle m'aimait tant, que, si elle eût pu se soulever une dernière fois de sa couche pour me dire un dernier adieu, elle l'eût fait bien certainement.

Puis peut-être les enfants et les vieillards sont-ils seuls privilégiés : — les enfants, parce qu'ils sont plus près du berceau ; les vieillards, parce qu'ils sont plus près de la tombe

CXVII

Première représentation de *Romeo et Juliette*, de Soulié. — Anaïs et Lockroy. — Pourquoi il n'y a pas, en France, d'actrice pour jouer Juliette. — Les études du Conservatoire. — Une seconde *Christine* au Théâtre-Français. — M. Évariste Dumoulin et madame Valmonzey. — Conspiration contre moi. — Je cède mon tour à la représentation. — Comment je trouve le sujet d'*Henri III*. — Mon opinion sur cette pièce.

Cependant, on était arrivé au commencement de juin 1828, et, comme me l'avait dit Soulié, l'Odéon, après avoir reçu son *Roméo*, l'avait mis en répétition, et s'apprêtait à le jouer.

Nous ne nous étions pas revus depuis le soir où nous étions convenus de faire notre *Christine* chacun de notre côté. Cependant, il ne m'oublia point, et je reçus, pour la représentation, mes deux stalles de galerie.

Comme ma mère m'avait souvent entendu parler de Soulié, comme elle savait que Soulié était de mes amis, c'était presque la préparer à ma première représentation que de l'emmener à la première représentation de Soulié.

Pauvre mère! c'était une grande fête pour elle quand nous sortions ensemble. Hélas! je la négligeais bien, depuis quelques mois! tant que vit cet ange gardien qu'on appelle une mère, on ne songe point, quand on le quitte pour toutes ces folles fantaisies de la jeunesse, qu'il viendra un moment — moment inattendu et fatal — où lui, à son tour, nous quittera! C'est alors, seulement, qu'on se souviendra, les larmes dans les yeux et les remords dans le cœur, de toutes ces absences, inutiles et cruelles, et qu'on se dira : « Pour quoi et pour qui, mon Dieu! me suis-je donc si souvent séparé momentanément de celle dont vous me séparez pour toujours? »

Nous nous acheminâmes vers l'Odéon. — C'était une grande affaire, à cette époque, qu'une première représentation, —

surtout quand la pièce que l'on représentait pour la première fois était d'un homme appartenant à la nouvelle école.

Cependant, on savait que cette pièce de Soulié ne déciderait rien; très-avancée, si elle eût été jouée avant le passage des acteurs anglais à Paris, elle était fort en arrière, depuis leurs représentations. Il n'y avait donc pas crainte de grande chute; mais il n'y avait pas chance non plus de grand succès.

Remarquez, en outre, qu'elle allait être jouée sur le même théâtre, et probablement dans les mêmes décorations où Kemble et miss Smithson venaient de jouer le chef-d'œuvre de Shakspeare.

C'était Anaïs et Lockroy qui étaient chargés des rôles principaux.

Pour Lockroy, c'était presque un début. Beau, poétique, jeune, aventureux, Lockroy était, à cette époque, un acteur dont on pouvait tout attendre, surtout dans ces sortes de rôles.

Mais il n'en était pas de même d'Anaïs. Charmante dans la comédie, adorable là où il ne fallait que du goût, de l'esprit, de la finesse, de la manière même, Anaïs était tout à fait insuffisante dans le drame et dans la tragédie.

Et, là, sur ces mêmes planches, devant ce même public, dans ce même rôle de Juliette, miss Smithson avait été si miraculeusement belle de la réunion de toutes les qualités qui font la tragédienne!

D'ailleurs, il n'y avait point, alors, à Paris, une seule femme qui pût jouer Juliette, et, disons-le, il n'y en a pas encore une aujourd'hui.

A quoi donc tient chez nous l'absence de ce type charmant, de la femme gaie, dramatique et poétique à la fois? Pourquoi n'avons-nous jamais rien eu, et n'aurons-nous probablement que dans un avenir assez éloigné, quelque chose qui rappelle à la fois à nos yeux et à notre cœur miss Smithson ou miss Faucett? Pourquoi mademoiselle Mars était-elle insuffisante à Desdémona? et pourquoi madame Dorval elle-même l'eût-elle été à Juliette? C'est que l'éducation dramatique de nos femmes de théâtre se fait avec les ouvrages de trois maîtres d'un mé-

rite immense, sans doute, mais dont le génie n'admet point, comme le fait celui de Shakspeare, cet heureux mélange de naturel, de dramatique et de poésie qu'on trouve dans la plupart des œuvres du poëte anglais. — D'ailleurs, au Conservatoire, on ne se destine qu'à une seule branche de l'art, à la tragédie ou à la comédie; jamais à la comédie et à la tragédie à la fois. Pourquoi encore? Parce que, chez les maîtres qu'on étudie, — Molière, Corneille et Racine, — jamais on ne rencontre le mélange des deux genres. Cette exclusion de la comédie chez la tragédienne, ou de la tragédie chez la comédienne, est fatale; elle rend la tragédienne roide dans la comédie, la comédienne maniérée dans la tragédie. Nous ne connaissons, avec notre théâtre du XVIIe et du XVIIIe siècle, que le réalisme des femmes de Molière, la rudesse des femmes de Corneille, l'emportement ou la douceur des femmes de Racine; Agnès et Célimène, voilà pour Molière; Émilie et Rodogune, voilà pour Corneille; Hermione et Aricie, voilà pour Racine. Cherchez, dans tout cela, quelque chose qui ressemble aux scènes de la nourrice, du balcon et des tombeaux, réunies dans le seul rôle de Juliette, et vous chercherez vainement. Pour arriver au résultat où arrivent les Anglais, il faudrait ou que nous n'eussions pas de Conservatoire, — ce qui, à mon avis, serait un grand bonheur! — ou que le Conservatoire admît, conjointement avec l'étude des maîtres français, l'étude des maîtres étrangers ou des auteurs contemporains dont les œuvres dramatiques contiennent ce triple élément : naturel, drame, poésie. Ce serait une chose bien simple que de décréter cela; cela contrarierait, je le sais bien, M. Samson et M. Provost; mais qu'importerait cette contrariété à un ministre de l'intérieur intelligent? Cela, sans doute, ferait crier M. Viennet, M. Lebrun et M. Jay; mais M. Viennet n'est plus membre de la chambre des députés; M. Lebrun n'est plus membre de la chambre des pairs; M. Jay n'est plus membre de la rédaction du *Constitutionnel;* qu'importeraient leurs cris à un ministre de l'intérieur qui ne se soucierait pas d'être de l'Académie? — Au premier abord, il semble que ce soit bien facile à trouver, cependant, un ministre de l'in-

térieur intelligent, et qui ne se soucie pas d'être de l'Académie; eh bien, on se trompe; nous le cherchons, nous autres, depuis trente ans! Nous avons vu deux révolutions, sans trouver ce ministre-là, et il nous faudra encore peut-être deux autres révolutions pour qu'il apparaisse. — Je ne souhaite pas voir les deux révolutions avant ma mort, mais je souhaite bien voir le ministre.

Il résulta de tout cela qu'Anaïs, charmante comédienne, — probablement élève du Conservatoire, — fut insuffisante dans Juliette, et que Lockroy, s'inspirant de Kemble, de Macready, et surtout de lui-même, eut des choses merveilleuses dans le rôle de Roméo.

Une de ces choses merveilleuses, une inspiration de génie, fut, quand il voit Juliette se lever de son tombeau et marcher, d'aller, lui, — à reculons, sans la quitter des yeux, de peur que ne s'évanouisse celle qu'il prend pour une ombre, — tâter ce lit funèbre qu'elle vient de quitter, et de ne jeter son cri de joie que lorsqu'il s'est assuré que le lit est vide.

La pièce obtint ce qu'elle méritait, un succès littéraire que réchauffa le dernier acte, qui appartenait presque entièrement à Shakspeare.

Je n'ai jamais, à aucune de mes représentations, éprouvé d'émotion aussi vive qu'à cette représentation de Soulié; je n'ai jamais tant souffert qu'à ces quatre premiers actes, où je sentais la pièce se traîner froidement et lentement, et où je comprenais que cette lenteur et cette froideur étaient dues au *trop bon goût* du poëte, qui avait cru nécessaire d'émonder Shakspeare.

En somme, c'était assez d'innovation pour le public, et le public fut content; — mais, Soulié, je suis bien sûr qu'il ne le fut pas, lui.

Cependant, l'influence du jugement de Picard sur *Christine* se faisait sentir à la Comédie-Française. Mademoiselle Mars, tout de feu d'abord pour son rôle de Christine, se refroidissait en l'étudiant; car, si incomplet qu'il fût alors, elle le sentait au-dessus de ses forces; Firmin, comédien d'inspiration, mais non de composition, commençait à s'inquiéter de Monaldeschi;

enfin, Ligier, qui devait jouer Sentinelli, avait quitté la Comédie-Française, et était passé à l'Odéon.

Quelque chose de plus grave encore venait de s'accomplir. Une seconde *Christine* avait été reçue par le comité du Théâtre-Français.

Cette seconde *Christine* était d'un M. Brault, ancien préfet, et ami de M. Decazes, qui le soutenait de tout son pouvoir.

Le rôle principal de cette nouvelle tragédie, c'est-à-dire le rôle de Christine, avait été distribué à madame Valmonzey.

Vous ne savez pas ce que c'était que madame Valmonzey? Je vais vous le dire.

Madame Valmonzey était une assez mauvaise actrice, mais une assez belle femme, maîtresse de M. Évariste Dumoulin, rédacteur du *Constitutionnel*.

On me demandera peut-être pourquoi je dis cela. Je répondrai que c'est parce qu'il faut que je le dise. Dieu me garde de chercher un scandale inutile, et de faire inutilement une croix rouge à la pierre qui couvre la tombe de deux morts; mais, ce que j'écris, c'est surtout l'histoire de l'art, l'histoire de la littérature, l'histoire du théâtre. Or, pour que cette histoire soit de l'histoire, il faut que je dise la vérité.

Voici ce qui résulta de la réception d'une seconde *Christine* au Théâtre-Français, et des amours de M. Évariste Dumoulin avec madame Valmonzey : c'est que M. Évariste Dumoulin déclara que, si l'on ne jouait pas la pièce de son ami M. Brault avant celle de M. Alexandre Dumas, il éreinterait le Théâtre-Français dans son journal.

Cette déclaration de guerre effraya fort le Théâtre-Français; cependant, comme c'était une chose grave et qui n'avait pas d'antécédents, que cette décision du comité réclamée par M. Évariste Dumoulin, le comité répondit qu'il était tout prêt à jouer la *Christine* de M. Brault, mais qu'il était indispensable, pour cela, que je lui cédasse mon tour.

M. Brault, d'ailleurs, était malade d'une maladie incurable dont il mourut quelque temps après; — ce serait une conso-

lation pour le pauvre mourant que de voir jouer sa pièce avant sa mort.

Voilà comment la supplique me fut adressée par son fils, en une lettre des plus polies et des plus gracieuses, et par M. le duc Decazes, en paroles pleines de chaleur et d'offres de service.

De leur côté, MM. les comédiens du Théâtre-Français s'engageaient, par décision prise en comité, M. Brault joué, à me jouer à mon tour sur ma première réquisition.

J'ai toujours eu le cœur fort ouvert à ces sortes de demandes. C'était, cependant, — pour moi qui attendais littéralement, ainsi que ma mère, le produit de cette pièce pour manger, — une chose grave que ce retard. Les gratifications dont j'avais parlé à ma mère étaient venues, mais de cinquante francs, pour moi, au-dessous de celles de mes camarades; ce qui était un avertissement de me bien tenir. De plus, j'étais chez M. Deviolaine, qui m'avait prédit que ma pièce ne serait pas jouée, et qui allait bondir de joie en voyant sa prédiction en train de s'accomplir. Enfin, cette promesse de me jouer à première réquisition était illusoire, attendu qu'une première *Christine* jouée, je devais raisonnablement attendre un an au moins avant d'exiger des comédiens qu'ils en jouassent une seconde.

Mais, en vérité, il n'y avait pas moyen de faire autrement, tant le cercle des sollicitations m'enveloppait de toutes parts, même dans la famille Villenave, et tant, d'ailleurs, mon propre instinct était d'accord avec ces sollications.

Je cédai donc, et donnai mon tour à M. Brault.

La récompense ne se fit pas attendre. — Dès le lendemain, les journaux annoncèrent que, le comité du Théâtre-Français ayant trouvé plus de chances dans l'ouvrage de M. Brault que dans le mien, le comité avait décidé que l'ouvrage de M. Brault serait joué, tandis que le mien resterait indéfiniment dans les cartons.

Je pouvais réclamer, envoyer la lettre de M. Brault fils, exciper de l'engagement de MM. les comédiens français : je ne fis rien de tout cela, tant, dès cette époque, je m'inquiétais

peu de toutes ces petites intrigues de journaux auxquelles je me vante hautement, et sans crainte d'être démenti, de n'avoir jamais donné les mains, soit à mon profit, soit au détriment des autres.

Il va sans dire que ni M. Brault, pauvre poëte mourant, ni son fils, ni M. Decazes n'étaient pour rien dans le cabotinage de toutes ces annonces.

Je crois même que M. Brault fils eut la délicatesse d'écrire pour raconter comment les faits s'étaient passés, et pour me remercier tout haut, après m'avoir remercié tout bas.

Ces misères que je dédaignais avaient cependant leur désagrément : ma mère ne lisait pas les journaux, mais on les lisait dans la famille Deviolaine, mais on les lisait dans les bureaux, et des âmes charitables allaient dire à ma mère :

— Diable! votre fils, savez-vous qu'il fait parler de lui?

— En quoi? demandait ma mère toute tremblante.

Et, alors, on s'empressait de le lui dire, et la tristesse prenait ce pauvre cœur, qui, n'ayant que moi au monde pour seul et unique amour, s'inquiétait bien plus de moi que je ne m'en inquiétais moi-même.

Les répétitions de la *Christine* de M. Brault étaient poussées avec autant de rapidité que l'on avait mis de lenteur à poursuivre les miennes; mais on sait ce que c'est que la rapidité du Théâtre-Français : — M. Brault eut tout le temps de mourir avant la représentation de son œuvre, qui n'eut qu'un succès médiocre. — Quant à madame Valmonzey, elle fut au-dessous du succès.

Mais ma pièce n'en était pas moins retardée indéfiniment.

De son côté, Soulié avait terminé sa *Christine*, et l'avait fait recevoir à l'Odéon : c'étaient mademoiselle Georges et Ligier qui y jouaient les principaux rôles.

Que m'arrivait-il, à moi, pendant ce temps-là?...

Un de ces hasards comme il n'en arrive qu'aux prédestinés me donnait le sujet d'*Henri III*, comme un autre hasard m'avait donné celui de *Christine*.

La seule armoire que j'eusse dans mon bureau, — bureau si ardemment convoité, on s'en souvient, — était commune à Féresse et à moi : j'y mettais mon papier; il y mettait ses bouteilles. Un jour, soit pour me faire une niche, soit pour constater la supériorité de ses droits sur les miens, il emporta la clef de cette armoire, en allant faire une course. J'usai en son absence le reste du papier qui se trouvait dans mon bureau, et, comme j'avais encore trois ou quatre rapports à expédier, je montai à la comptabilité pour en prendre quelques feuilles.

Un volume d'Anquetil se trouvait égaré sur un bureau; il était tout ouvert; j'y jetai machinalement les yeux, et je lus, à la page 95, les lignes suivantes :

« Quoique attaché au roi, et, par état, ennemi du duc de Guise, Saint-Mégrin n'en aimait pas moins la duchesse, Catherine de Clèves, et on dit qu'il en était aimé. L'auteur de cette anecdote nous représente l'époux indifférent sur l'infidélité réelle ou prétendue de sa femme. Il résista aux instances que les parents lui faisaient de se venger, et ne punit l'indiscrétion ou le crime de la duchesse que par une plaisanterie. — Il entra, un jour, de grand matin, dans sa chambre, tenant une potion d'une main et un poignard de l'autre; après un réveil brusque suivi de quelques reproches : « Déterminez-» vous, madame, » lui dit-il d'un ton de fureur, « à mourir » par le poignard ou par le poison! » En vain demande-t-elle grâce, il la force de choisir; elle avale le breuvage et se met à genoux, se recommandant à Dieu, et n'attendant plus que la mort. Une heure se passe dans ces alarmes; le duc, alors, rentre avec un visage serein, et lui apprend que ce qu'elle a pris pour du poison est un excellent consommé. Sans doute cette leçon la rendit plus circonspecte par la suite. »

J'eus recours à la *Biographie;* la *Biographie* me renvoya aux *Mémoires de l'Estoile.* J'ignorais ce que c'était que les *Mémoires de l'Estoile;* je m'informai à M. Villenave, qui me les prêta.

Les *Mémoires de l'Estoile,* tome I, page 35, contiennent ces lignes :

« Saint-Mégrin, jeune gentilhomme bourdelois, beau, riche et de bonne part, l'un des mignons fraisez du Roy, sortant à onze heures du soir du Louvre, où le Roy étoit, en la même ruë du Louvre, vers la ruë Saint-Honoré, fut chargé de coups de pistolet, d'épée et de coutelas, par vingt ou trente hommes inconnus qui le laissèrent sur le pavé pour mort; comme aussi mourut-il le jour ensuivant, et fut merveilles comme il put en vivre étant atteint de trente-quatre ou trente-cinq coups mortels : le Roy fit porter son corps mort au logis de Boisy près la Bastille, où étoit mort Quélus, son compagnon, et enterrer à Saint-Paul avec semblable pompe et solennité qu'avoient été auparavant inhumez, en ladite église, Quélus et Maugiron, ses compagnons. De cet assassinat, n'en fut fait aucune instance, Sa Majesté étant bien avertie que le duc de Guise l'avoit fait faire pour le bruit qu'avoit ce mignon d'entretenir sa femme, et que celui qui avoit fait ce coup portoit la barbe et la contenance du duc du Maine, son frère. Les nouvelles venues au roi de Navarre, dit : « Je sçai bon gré au duc » de Guise, mon cousin, de n'avoir pu souffrir qu'un mignon » de couchette, comme Saint-Mégrin, le fît cocu; c'est ainsi » qu'il faudroit accoutrer tous les autres petits galands de » cour qui se mêlent d'approcher les princesses pour les mu- » gueter et leur faire l'amour... »

Plus loin, à propos de la mort de Bussy d'Amboise, les *Mémoires de l'Estoile* contiennent ce qui suit :

« Le mercredi 19 (août), Busy d'Amboise, premier gentilhomme de M. le duc, gouverneur d'Anjou, abbé de Bourgueil, qui faisoit tant le grand et le hautain à cause de la faveur de son maître, et qui tant avoit fait de maux et pilleries ès païs d'Anjou et du Maine, fut tué par le seigneur de Monsoreau, ensemble avec lui le lieutenant criminel de Saumur, en une maison dudit seigneur de Monsoreau, où, la nuit, ledit lieutenant, qui étoit son messager d'amour, l'avoit conduit pour coucher, cette nuit-là, avec la femme dudit Monsoreau, à laquelle Busy dès longtemps faisoit l'amour, et auquel ladite dame avoit donné exprès cette fausse assignation pour le faire surprendre par Monsoreau, son mari; à laquelle comparoissant

sur la mi-nuit, fut aussitôt investi et assailli par dix ou douze qui accompagnoient le seigneur de Monsoreau, lesquels de furie se ruèrent sur lui pour le massacrer : ce gentilhomme, se voyant si pauvrement trahi, et qu'il étoit seul (comme on ne s'accompagne guères pour telles exécutions), ne laissa pourtant de se défendre jusques au bout, montrant que *la peur*, comme il disoit souvent, *jamais n'avoit trouvé place en son cœur;* car, tant que lui demeura un morceau d'épée dans la main, il combattit toujours, et jusques à la poignée, et après s'aida des tables, bancs, chaises et escabelles, avec lesquels il en blessa trois ou quatre de ses ennemis, jusques à ce qu'étant vaincu par la multitude, et dénué de toutes armes et instruments pour se défendre, fut assommé près une fenêtre par laquelle il se vouloit jeter pour se cuider sauver. Telle fut la fin du capitaine Busy... »

C'est avec ce paragraphe relatif à Bussy, et le paragraphe relatif à Saint-Mégrin, que j'ai fait mon drame.

Quant aux détails de mœurs, M. Villenave m'avait indiqué, à cet endroit, deux livres précieux : *la Confession de Sancy*, et *l'Ile des Hermaphrodites*.

C'est à propos d'*Henri III* qu'il est facile de voir que la faculté dramatique est innée chez certains hommes. J'avais vingt-cinq ans; *Henri III* était ma seconde œuvre sérieuse : qu'un critique consciencieux la prenne et la soumette au plus sévère examen, il y trouvera tout à reprendre comme style, rien comme plan. J'ai fait cinquante drames depuis *Henri III*, aucun n'est plus savamment fait.

CXVIII

Lecture d'*Henri III* chez M. Villenave et chez Roqueplan. — Autre lecture chez Firmin. — Béranger y assiste. — Un mot sur son influence et sa popularité. — Effet que produit mon drame. — Réception à la Comédie-Française. — Lutte pour la distribution des rôles. — Ultimatum de M. de Broval. — Convaincu du crime de poésie, j'en appelle au duc d'Orléans. — Son Altesse royale me fait suspendre mes appointements. — M. Laffitte me prête trois mille francs. — Condamnation de Béranger.

Relativement, l'exécution d'*Henri III* fut rapide; le plan complétement arrêté dans mon esprit, je mis deux mois à peine à exécuter l'ouvrage.

Je me rappelle que, dans l'intervalle de la composition du plan à l'exécution de la pièce, j'allai à Villers-Cotterets à la chasse, je crois; au retour, je pris les devants sur la voiture, et mes jeunes amis, Saunier, Labarre, Duez vinrent me conduire jusqu'au village de Vauciennes. Pendant la route, je leur racontai *Henri III* d'un bout à l'autre. — *Henri III* était fait du moment où le plan était fait.

Au reste, quand je travaille à une œuvre qui me préoccupe, c'est un besoin pour moi de raconter : en racontant, j'invente; et, à la fin de quelqu'un de ces récits, il se trouve, un beau matin, que la pièce est achevée.

Mais il arrive souvent que cette manière de faire, c'est-à-dire de ne commencer la pièce que lorsque j'ai fini le plan, est très-lente. J'ai gardé *Mademoiselle de Belle-Isle* près de cinq ans ainsi dans ma tête, et j'ai, depuis 1832, dans la mémoire, le plan d'un *Juif errant*, auquel je puis me mettre au premier moment de repos que j'aurai conquis, et qui sera un de mes meilleurs livres.

Aussi n'ai-je qu'une crainte, c'est de mourir sans l'avoir fait.

Henri III achevé, je le lus chez madame Waldor en petit

comité. La pièce fit grand effet; mais l'avis unanime fut que je devais faire représenter *Christine* auparavant. *Henri III*, disait-on, était trop risqué pour un premier ouvrage.

Il va sans dire que le père Villenave trouvait tous ces nouveaux essais monstrueux, et les déclarait des aberrations de l'esprit humain.

C'était, au reste, l'époque où toute une génération nouvelle poussait avec nous et autour de nous. Plusieurs journaux venaient d'être créés par des hommes de notre âge, et étaient lancés dans des idées nouvelles, en opposition avec celles du *Constitutionnel*, du *Courrier français*, du *Journal de Paris* et du *Journal des Débats*, qui, dès cette époque, réservait toute sa bienveillance pour Victor Hugo.

Ces journaux étaient le *Figaro* et le *Sylphe*. Ils étaient rédigés par Nestor Roqueplan, Alphonse Royer, Louis Desnoyers, Alphonse Karr, Vaillant, Dovalle, et une douzaine d'autres hardis champions du romantisme.

Je les réunis tous dans la chambre de Nestor Roqueplan, et, en dehors d'eux, j'invitai Lassagne et Firmin.

A cette époque, Nestor Roqueplan n'était pas splendidement logé dans les appartements de l'Opéra; ses salons n'avaient pas des entre-deux de Boule et des encoignures de Coromandel. Il avait une petite chambre au cinquième, avec une cheminée garnie d'une cuvette au lieu de pendule, et de pistolets de duel au lieu de candélabres. Nous nous entassâmes une quinzaine dans cette chambre; on étendit les matelats du lit sur le carreau pour faire des divans; on transforma la couchette en sofa. Je me mis devant une table éclairée par de simples bougies; on plaça la bouilloire devant le feu, afin de couper chaque acte par une tasse de thé, et je commençai.

Cette fois, j'avais affaire à des oseurs; aussi, l'avis fut-il tout différent: on déclara d'une voix unanime que je devais abandonner *Christine* à son malheureux sort, et poursuivre *Henri III*.

Firmin était enchanté; il comprenait bien mieux le rôle de Saint-Mégrin qu'il n'avait compris celui de Monaldeschi. Il se

chargea de demander lecture pour moi, et de hâter cette lecture.

En attendant, il réunirait, si je voulais, ses camarades chez lui, et je ferais une lecture qui précéderait la lecture définitive au Théâtre-Français.

J'étais enivré de mon succès; j'aurais lu cinquante fois, si l'on m'eût demandé cinquante lectures. Je me remis entre ses mains, et lui dis de faire comme il voudrait.

En sortant, Lassagne me prit par le bras.

— Mon ami, me dit-il, après *Christine*, vous n'aviez qu'à moitié raison; après *Henri III*, vous avez raison tout à fait.

Firmin fixa la lecture au jeudi suivant; Béranger devait y assister.

Vous comprenez la portée de ce mot: « Béranger devait y assister! »

Béranger était l'homme de l'époque; Benjamin Constant venait de dire de lui:

— Ce bon Béranger, il croit faire des chansons, et il fait des odes!

Le mot avait été répété, trouvé ravissant d'exactitude, et tout le parti libéral avait acclamé Béranger le plus grand poëte de l'époque.

Un peu de persécution était arrivé par là-dessus, et avait porté l'enthousiasme au comble.

Je ne veux pas dire, entendons-nous bien, que l'on fût trop bienveillant pour Béranger; je veux dire qu'on était un peu injuste pour les autres.

Et, par les autres, j'entends Lamartine et Hugo.

Eux aussi faisaient des odes, des odes admirables même, et peu s'en fallait qu'on ne dît qu'ils ne faisaient pas même des chansons.

C'est qu'alors, Lamartine et Hugo représentaient purement et simplement le parti royaliste, et que le parti royaliste était loin de représenter l'opinion de la majorité.

Or, ce n'était pas pour Béranger simple poëte qu'était l'enthousiasme populaire; c'était pour Béranger poëte national, pour Béranger auteur du *Vieux Drapeau*, pour Béranger au-

teur du *Dieu des bonnes gens*, pour Béranger auteur des *Souvenirs du peuple*. L'instinct des masses ne se trompait point à cela : il sentait très-bien que Béranger était un ardent mineur, que chacune de ses chansons politiques était un coup de pioche donné sous les fondements du trône, et il applaudissait des mains et de la voix au hardi pionnier qui creusait la tranchée par laquelle le peuple arriverait un jour aux Tuileries.

Aussi, Béranger jouissait-il d'une influence énorme ; c'était à qui, de tous les partis, aurait Béranger. On avait offert la croix à Béranger, et Béranger avait refusé ; on avait offert une pension à Béranger, et Béranger avait refusé ; on avait offert l'Académie à Béranger, et Béranger avait refusé ; — personne n'avait Béranger. Béranger, au contraire, avait tout le monde, et particulièrement Laffitte.

Cette amitié de Laffitte pour Béranger, et cette influence de Béranger sur Laffitte, devaient se manifester d'une merveilleuse façon en 1830.

La France leur dut le règne de Louis-Philippe, c'est-à-dire la transition indispensable, à notre avis, de la royauté aristocratique à la magistrature populaire, ce passage qu'on a appelé la royauté bourgeoise.

Nous aurons de curieux détails à raconter, quand nous en serons arrivé là, nous qui, pendant toute cette grande semaine, n'avons pas quitté les défaiseurs et les refaiseurs de rois.

Mais, pour le moment, celui des deux Béranger que Firmin nous promettait, ce n'était pas Béranger l'homme politique, c'était Béranger le poëte, Béranger l'auteur de *Lisette*, Béranger l'auteur des *Deux Sœurs de Charité*, Béranger l'auteur de *Frétillon*.

Nous devions, en outre, avoir comme autorités MM. Taylor, Michelot, Samson ; mademoiselle Leverd et mademoiselle Mars.

Je voulus donner à ma mère le bonheur d'assister à cette lecture, de l'issue de laquelle je ne doutais point, et je la déterminai à m'accompagner.

Hélas! pauvre mère! on eût dit que je prévoyais qu'elle n'assisterait pas à la représentation!

L'effet de la lecture fut immense sur tout le monde. Quoique l'esprit de Béranger soit médiocrement appréciateur de la forme dramatique, il se sentit pris comme les autres au troisième et au cinquième acte, et n'hésita point à me prédire un grand succès.

A partir de cette soirée a daté pour moi, de la part de Béranger, une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Cette amitié fut plus d'une fois railleuse, amère même dans son expression; — car Béranger est loin d'être le bonhomme que l'on croit : il a trop d'esprit pour être bonhomme; — mais cette amitié fut toujours sincère et prête à se traduire par des faits et par des preuves.

L'effet, comme je l'ai dit, avait été grand pour tout le monde; mais il avait surtout porté sur les cinq comédiens qui se trouvaient là : Firmin, Michelot, Samson, mademoiselle Mars et mademoiselle Leverd. Il fut décidé que, dès le surlendemain, jour de comité, on demanderait une lecture extraordinaire, et qu'en s'appuyant de la promesse qui m'avait été faite à propos de *Christine*, on obtiendrait un tour de faveur; ce qui permettrait à la pièce d'être jouée immédiatement.

La pièce fut lue le 17 septembre 1828, et reçue par acclamation.

Après la lecture, on m'appela dans le cabinet du directeur, vacant faute de directeur.

J'y trouvai Taylor, mademoiselle Mars, Michelot et Firmin.

Mademoiselle Mars aborda la question avec sa franchise, j'allais presque dire avec sa brutalité ordinaire.

Il s'agissait de ne pas se laisser rouler pour *Henri III*, comme je l'avais été pour *Christine;* il fallait arrêter, séance tenante, la distribution, la signer, et, tandis que le comité était encore tout chaud d'enthousiasme, obtenir de l'administration la mise en scène immédiate.

D'allleurs, Taylor, mon protecteur acharné, allait quitter le théâtre et partir pour l'Orient; il avait tenu parole à l'auteur

d'*Hécube*, et se sauvait, non-seulement jusqu'à Alexandrie, jusqu'au Caire, mais même jusqu'à Louqsor.

On pouvait profiter de son absence pour me faire quelque mauvais tour.

Je donnai mes pleins pouvoirs à mademoiselle Mars, à Firmin et à Michelot, qui se chargèrent de mes affaires, et se constituèrent en conseil de famille, me déclarant incapable de mener moi-même à bonne fin une pareille négociation.

Quant à la distribution, elle subit de la part de mademoiselle Mars une grave opposition.

Mademoiselle Mars voulait Armand pour Henri III, et madame Menjaud pour le page.

Moi, je voulais Louise Despréaux pour le page, et Michelot pour Henri III.

La discussion fut longue, elle dura huit jours : elle commença, entre mademoiselle Mars et moi, une lutte qui, malgré notre bonne amitié, se prolongea, de sujet en sujet, jusqu'à la mort de cette admirable artiste.

Mais je tins bon ; j'avais profité des reproches que mademoiselle Mars m'avait faits, et je les retournai contre elle.

Madame Menjaud était une femme d'un grand talent; mais elle n'était ni assez jeune, ni assez jolie pour remplir le rôle du page, et c'était justement pour cela que mademoiselle Mars, ne pouvant se dépouiller de cet égoïsme qui est le défaut des artistes les plus éminents, la voulait avoir près d'elle, déjà âgée de cinquante et un ans à cette époque : — un jeune et frais visage la gênait.

Je me contentai de répondre que, Louise Despréaux étant l'élève de Firmin, j'étais engagé avec Firmin.

Quant à Armand, la raison de mon refus de lui laisser jouer le rôle d'Henri III était plus difficile à donner. Armand, quoique plus vieux que mademoiselle Mars de cinq ou six ans, était encore beau, paraissait encore jeune, et était le plus élégant des comédiens français; mais, Armand jouant Henri III, il n'y avait qu'Armand qui pût y songer !

Je fus obligé de répondre à Armand lui-même qu'il conve-

nait trop bien au rôle, et que c'était pour cela que je ne voulais pas le lui donner.

Cette réponse me brouilla à tout jamais avec Armand, et faillit me brouiller avec mademoiselle Mars.

Voilà quelles étaient mes tracasseries au théâtre ; — le bureau m'en gardait bien d'autres.

Comme pour *Christine,* les journaux s'étaient empressés de publier ma réception, et, comme pour *Christine*, la rumeur avait été grande dans les bureaux.

Cependant, on ne dit rien d'abord ; mais, Firmin m'ayant, grâce à cette facile communication du comité avec mon cabinet, appelé plusieurs fois, et mes absences à la suite de ces appels, qui avaient pour but de régler quelques difficultés de distribution ou de mise en scène, ayant été constatées, il en résulta contre moi une déposition assez grave pour constituer un délit.

En conséquence, un matin, je reçus, par l'entremise de Féresse, l'invitation de monter chez M. le directeur général.

M. de Broval m'attendait avec ce visage sévère qui promet un orage. Il me rappela à l'instant même M. Lefèvre, avec son discours sur la machine bien organisée, et le rouage, si petit qu'il soit, qui ne fonctionnne pas.

Hélas ! depuis six ans, je n'avais pas beaucoup grandi comme rouage, et je me trouvais presque aussi petit devant M. de Broval que je l'avais été devant M. Lefèvre.

Mais il y avait quelque chose au fond de mon cœur qui me grandissait : c'était cette assurance en moi-même que m'avaient donnée six ans de travaux, et ma double réception de *Christine* et d'*Henri III.*

J'attendais donc la tempête avec un calme qui surprit M. de Broval, qui le déconcerta presque.

Enfin, d'un ton assez doucereux, il m'expliqua que la littérature et la bureaucratie étaient deux ennemies qui ne pouvaient vivre ensemble, et que, sachant que, malgré cette antipathie naturelle qu'elles ont l'une pour l'autre, je voulais les allier, il m'invitait à choisir entre elles.

C'était un beau parleur que M. de Broval, ayant rempli, en

diplomatie, des emplois de troisième ordre. — Dans les grands jours, il portait, comme je crois l'avoir dit, un habit brodé au collet, et, sur cet habit, la plaque de Saint-Janvier, qu'il avait eue au mariage du duc d'Orléans avec la fille de Ferdinand de Sicile; dans les jours ordinaires, il était vêtu comme tout le monde, avait le nez gros et rouge, et portait une épaule plus haute que l'autre.

J'avais du malheur avec les bossus.

Je compris que le moment était arrivé de jouer le tout pour le tout : je laissai M. de Broval arrondir ses phrases, caresser ses périodes, et, quand il eut fini :

— Monsieur le baron, lui répondis-je, ce que je crois comprendre de votre discours, c'est que vous me laissez le choix entre ma place de commis expéditionnaire et ma vocation d'homme de lettres.

— Mais oui, monsieur Dumas, répondit le baron.

— Ma place fut demandée au duc d'Orléans par le général Foy ; elle fut accordée par le duc d'Orléans sur cette demande; or, avant de croire que le premier prince du sang royal, un homme que tout le monde proclame le protecteur des lettres, — et qui, à ce titre, a recueilli dans sa bibliothèque M. Casimir Delavigne, renvoyé de son bureau ponr crime de poésie, — avant de croire, dis-je, que cet homme me renvoie de son administration pour le même crime commis par M. Casimir Delavigne, et qui, chez M. Casimir Delavigne, était un titre de faveur, j'ai besoin que mon *exeat*, verbal ou écrit, me soit signifié de la bouche ou de la main de M. le duc d'Orléans. Je ne donnerai ni n'accepterai la démission de ma place. Quant à mes appointements, comme M. le baron m'a laissé entendre que les cent vingt-cinq francs de traitement que je touche par mois grèvent d'une façon exorbitante le budjet de Son Altesse royale, je les abandonne à l'instant même.

— Ah! ah! fit M. de Broval étonné; et votre mère, monsieur, et vous-même, comment vivrez-vous?

— Cela me regarde, monsieur.

Je saluai et m'apprêtai à sortir.

— Faites attention, monsieur Dumas, me dit M. de Broval ;

à partir du mois prochain, vous ne toucherez plus de traitement.

— A partir de ce mois-ci, si vous voulez, monsieur. Ce sera cent vingt-cinq francs que vous économiserez à Son Altesse, et je ne doute pas que Son Altesse ne vous sache gré de cette économie.

Sur ce, je saluai une seconde fois, et me retirai.

M. de Broval me tint parole. En rentrant à mon bureau, je fus averti officiellement que je pouvais disposer de mon temps à l'avenir comme je l'entendrais, vu qu'à partir de ce jour *mes appointements étaient suspendus.*

C'est incroyable, et, cependant, cela est ainsi.

Il y a plus. Les appointements, dans l'administration du prince, étaient, en général, si faibles, qu'ils nous donnaient à peine de quoi vivre. Aussi, chacun avait-il recours à une industrie particulière pour améliorer son état de gêne continuel: les uns avaient épousé des lingères qui tenaient de petites boutiques; les autres étaient intéressés dans des entreprises de cabriolet; il y en avait, enfin, qui tenaient, dans le quartier latin, des restaurants à trente-deux sous, et qui déposaient à cinq heures la plume ducale pour prendre la serviette du maître de gargotte. Eh bien, à ceux-là, on ne disait rien, on ne leur reprochait pas d'abaisser la majesté du prince dans les hommes qui étaient à sa solde; non, on louait leur industrie, on la trouvait toute simple et toute naturelle; et moi qui ne me sentais pas de vocation pour épouser une boutique, moi qui ne possédais pas de fonds que je pusse placer dans une spéculation de carrosserie, moi qui avais l'habitude de mettre une serviette sur mes genoux, et non sur mon bras, on me faisait un crime de chercher dans la littérature une voie de salut! on me suspendait mes appointements parce que j'avais une tragédie et un drame reçus à la Comédie-Française!

Au reste, j'avais mon plan arrêté d'avance, et c'était ce plan qui m'avait donné tant de fermeté.

J'étais résolu à m'adresser à Béranger, et, par son intermédiaire, d'arriver à Laffitte.

Laffitte ferait peut-être pour moi ce que, dans une circonstance analogue, il avait fait pour Théaulon.

Laffitte me prêterait peut-être mille écus.

J'allai conter ma peine à Firmin, qui me conduisit chez Béranger.

Béranger me conduisit chez Laffitte.

Je mentirais si je disais que M. Laffitte mit de l'enthousiasme à me rendre se service ; mais je mentirais aussi si je ne me hâtais de dire qu'il me le rendit.

Je souscrivis une lettre de change de trois mille francs; je déposai un double du manuscrit d'*Henri III* entre les mains du caissier, et je m'engageai d'honneur à rembourser ces trois mille francs sur le prix du manuscrit.

D'intérêts, il n'en fut pas question.

Je sortis de chez Laffitte mes trois billets de mille francs dans ma poche, j'embrassai Béranger, et je courus chez ma mère.

Je la trouvai au désespoir : la nouvelle était déjà parvenue jusqu'à elle. Je tirai de ma poche mes trois billets de mille francs : je les lui mis entre les mains.

C'était deux années de mes appointements.

Je lui expliquai la source de cet argent : elle n'en revenait pas.

Et, cependant, pauvre mère, elle commençait à croire que je n'avais pas tout à fait tort de m'entêter à faire des pièces, puisque, sur le simple manuscrit d'une de ces pièces, on me prêtait mille écus, c'est-à-dire une somme égale à deux années de mes appointements.

Le soir, je racontai l'aventure chez M. Villenave.

M. Villenave me donna tort ; mais, à part lui, tout le monde me donna raison.

Quinze jours après m'avoir rendu ce service, Béranger était condamné par le tribunal de police correctionnelle de la Seine à dix mille francs d'amende et à neuf mois d'emprisonnement, comme auteur de *l'Ange gardien*, de *la Gérontocratie* et du *Sacre de Charles le Simple*.

Béranger n'appela point du jugement, et se constitua prisonnier au commencement de l'année 1829.

Un mois après son écrou, M. Viennet le visita.

— Eh bien, mon grand chansonnier, lui demanda l'auteur de *la Philippide*, combien avez-vous déjà fait de chansons, depuis que vous êtes sous les verrous ?

— Pas encore une, répondit Béranger ; croyez-vous qu'une chanson se fasse comme un poëme épique?

CXIX

Le duc d'Orléans me fait supprimer les gratifications. — Un folliculaire. — *Henri III* et la censure. — Ma mère est frappée de paralysie. — — Cazal. — Edmond Halphen. — Visite au duc d'Orléans. — Première représentation d'*Henri III*. — Effet qu'elle produit sur M. Deviolaine. — Félicitations de M. de Broval.

C'était donc dans ces conditions que s'offrait à moi l'année 1829, fixée pour ce grand duel entre mon passé et mon avenir.

Ma familiarité dans la maison Villenave m'avait ouvert quelques-uns des salons de l'époque, entre autres, celui de la princesse de Salm. J'y connus lady Morgan, Cooper et Humboldt.

Cependant, *Henri III* faisait grand bruit. Il n'était question que de la révolution que devait produire sa représentation. Je suivais mes répétitions avec une grande assiduité, attiré — à ce que je disais, moi, — par l'intérêt que je portais à l'ouvrage, et — à ce que disait mademoiselle Mars — par celui que je portais à une très-belle et très-gracieuse personne qui jouait un bout de rôle dans mon drame, à mademoiselle Virginie Bourbier.

Depuis le mois d'octobre, je n'avais pas remis le pied à mon bureau.

Aussi, quoique j'eusse assidûment travaillé pendant neuf mois de l'année, et, par conséquent, quoique j'eusse droit aux

trois quarts de mes gratifications, le tableau de répartition parut apportant à chacun, excepté à moi, sa part de la munificence de Son Altesse royale.

Ce n'était pas un simple oubli comme j'aurais pu le craindre, — oubli qui eût été on ne peut plus humiliant pour moi; — non, la chose avait été débattue, plaidée, résolue, et Son Altesse royale avait daigné écrire, en face de mon nom, et de sa propre main :

« Supprimer les gratifications de M. Alexandre Dumas, qui s'occupe de littérature. »

Au reste, l'administration était séparée en deux camps a cause de moi. Quelques-uns avaient bravement pris parti pour la littérature contre la bureaucratie. Au nombre de mes défenseurs étaient le petit papa Bichet, qui, la tête montée par M. Pieyre et par M. Parseval de Grandmaison, soutenait que j'irais loin... pas si loin que Piron, bien entendu; mais, enfin, que je ferais parler de moi.

Les autres étaient Lassagne, Lamy, secrétaire de mademoiselle Adélaïde, le fils du directeur de la comptabilité Jamet, que son admiration pour les acteurs anglais, et surtout pour une charmante actrice anglaise, avait rallié au parti romantique, et quelques autres qui, trop dépendants par leur position, n'osaient me manifester leur sympathie qu'à demi-voix.

Oudard était resté neutre.

M. Deviolaine était chancelant; tout ce bruit qui se faisait autour de mon nom l'avait ébranlé. Aurais-je raison contre tout le monde, et, malgré mon éducation à trois francs par mois, réussirais-je où tant d'autres avaient succombé?

De temps en temps, il exprimait ce doute, et presque toujours il achevait sa période dubitative par ces mots :

— Le b..... est assez entêté pour cela!

La représentation, remise de jour en jour, comme cela arrive habituellement au théâtre, était, enfin, fixée au 11 février.

Seulement, une grave inquiétude planait sur tout le monde comme un nuage sombre, et particulièrement sur moi.

La censure n'avait pas encore dit son dernier mot au sujet de la pièce.

Il y avait, à cette époque, un misérable qui vivait de scandale, rançonnant tour à tour l'amour-propre ou la faiblesse, près duquel Geoffroi était un honnête homme et un critique consciencieux. C'était pour lui que de Laville semblait avoir fait ces vers du *Folliculaire :*

Un vase de vermeil, une bague de prix,
Du vin surtout, voilà ses cadeaux favoris.
On assure — je crois que, sur ce fait probable,
Pour le vrai, la chronique a pris le vraisemblable—
Qu'au jour où nos amis viennent du vieux Nestor
Nous souhaiter les ans, et bien d'autres encor;
Au jour où les filleuls aiment tant leurs marraines;
Jour de munificence où, sous le nom d'étrennes,
Chacun de son voisin attend quelques tributs,
Et d'une honnête aumône accroît ses revenus,
Il revend au rabais, ou plutôt à l'enchère,
Le superflu des vins et de la bonne chère
Dont l'accable le zèle ou l'effroi des acteurs;
Et que Follicula, pour qui les directeurs
De schalls et de chapeaux renouvellent l'emplette,
Se fait, pendant deux mois, marchande à la toilette!

A cet homme, le théâtre presque entier payait un tribut. Mademoiselle Mars lui faisait une pension; il avait des subventions du Théâtre-Français, de l'Odéon, de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. On venait chez lui comme à un marché public : il vendait aux uns l'éloge, aux autres l'attaque; il vendait tout, jusqu'à son silence.

Mademoiselle Mars, Firmin, les comédiens français, Taylor lui-même avaient insisté pour que je fisse une visite à cet homme; j'avais constamment refusé.

Aussi, un matin, m'apporta-t-on son journal, et j'y lus ces lignes :

« Dans la pièce que vient de recevoir la Comédie-Française, ouvrage d'un écrivain qui a, nous assure-t-on, beaucoup de mérite, on voit des personnages honteusement liés au sujet (la cour d'Henri III) dont la nouvelle apparition sur la scène offre peut-être une preuve du talent de l'auteur, mais présente, à coup sûr, une inconvenance qu'il est impossible de tolérer. L'histoire a consacré les noms de ces misérables héros, de ces infâmes copartageants d'une débauche aussi crapuleuse qu'inexplicable ; nous pouvons donc risquer de les appeler par leur nom, et signaler à la réprobation du pouvoir ces rôles de *mignons* sur le scandale desquels on pourrait compter pour remuer la multitude...

» Si les renseignements qu'on nous donne à ce sujet sont exacts, l'autorité, qui honore le théâtre de sa tutelle, ne souffrira pas une innovation de cette nature, parce qu'elle sait que son premier devoir est de n'autoriser que des ouvrages à la représentation desquels une fille, un fils puissent être innocemment satisfaits, quand ils demandent à leurs parents : « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Je m'y attendais, et ma résolution était prise d'avance. A peine eus-je lu le paragraphe cité ci-dessus, que je me munis d'une canne solide, et que je reparus dans les bureaux pour dire à de la Ponce la phrase sacramentale :

— De la Ponce, prenez votre manteau et votre chapeau.

J'allai trouver cet homme avec d'autant plus de satisfaction que cet homme avait ses jours où il était brave : si un duel pouvait lui être utile, il se battait.

Je me nommai. — Il m'attendait, me dit-il en entendant mon nom ; mais, sans doute, ne m'attendait-il pas dans les dispositions où je me présentais chez lui.

Étais-je bien ou mal tombé? Je n'en sais rien, mais le *folliculaire* n'était pas dans son jour de courage; il battit la campagne, nous parla de son influence au ministère, essaya de nous montrer les cadeaux du dernier jour de l'an, et finit, en somme, par nous offrir son influence près de M. de Martignac, *qui était son ami, et qui lui devait de l'argent.*

Je cite cette phrase comme un souvenir de l'impudence de cet homme.

Je lui dis que j'étais venu, non pas pour user de son influence, mais pour l'inviter à rétracter, le plus promptement possible et dans les meilleurs termes, son article du jour.

Le lendemain, son journal contenait la rétractation suivante :

« Nous serions désolé qu'on nous imputât des intentions bien éloignées de notre pensée, au sujet de notre petit article d'hier sur *Henri III*, nouvellement admis à la Comédie-Française. Nous n'avions pas de renseignements exacts sur ce point; nous en possédons maintenant, et nous pouvons rassurer nos lecteurs sur le ton, la délicatesse et le tact qui ont présidé à la mise en scène des personnages dont il était question. Cette manière de traiter le romantique est trop voisine du classique pour que nous la désapprouvions. »

Peut-être s'étonnera-t-on que je me sois un instant inquiété de cet homme; mais — il faut que je le répète pour qu'on le croie — cet homme, tout méprisé, tout méprisable qu'il était, avait son influence. Ses recommandations, au lieu d'être déchirées au nez du recommandé, avaient leur poids dans la balance des grâces, et un directeur des beaux-arts de notre connaissance à tous lui a fait, pendant de longues années, une pension de mille écus.

Au reste, que cette rétractation eût influé ou non sur la commission d'examen, le lendemain du jour où parut cette rétractation, la pièce fut rendue moins torturée, moins lacérée, moins déchiquetée qu'elle ne le serait aujourd'hui!

Il est vrai que M. de Martignac, qui avait beaucoup entendu parler de la pièce, avait voulu être son censeur, et M. de Martignac, comme chacun le sait, était un homme si spirituel, que, tant qu'il fut au ministère, Charles X eut de l'esprit.

J'étais au théâtre, tout joyeux de ce retour presque inespéré de mon drame, qui devait passer le samedi suivant, lorsque le domestique de M. Deviolaine accourut, tout effaré, me dire

que ma mère, en sortant de chez M. Deviolaine, et en descendant l'escalier, venait de se trouver mal, et qu'il était impossible de lui faire reprendre connaissance.

M. Deviolaine demeurait au quatrième, dans la maison de Chaulin, le papetier, maison qui fait le coin de la rue Saint-Honoré et de la rue de Richelieu.

Je me précipitai hors de la scène en envoyant le garçon d'accessoires prévenir le médecin du théâtre, M. Florence, que ma mère avait besoin de ses secours.

En quelques secondes j'étais près d'elle : ma mère était couchée dans un grand fauteuil; elle avait les yeux ouverts, le regard intelligent, mais elle articulait à peine.

Tout un côté de son corps était insensible et immobile.

Elle était venue faire une visite à madame Deviolaine; comme d'habitude, elle avait parlé de moi; comme d'habitude, on lui avait dit que j'étais un malheureux entêté, indigne des bontés que la maison d'Orléans avait eues pour moi; que ma pièce tomberait et ne produirait pas même les mille écus qu'elle devait à M. Laffitte, et qu'alors je me trouverais sans place et sans avenir.

Ma pauvre mère avait beaucoup pleuré, s'en était allée toute troublée, et, en mettant le pied sur l'escalier, sans rien éprouver qu'un éblouissement, qu'un abandon absolu de ses forces, elle s'était affaissée sur elle-même, les jambes étendues sur les degrés, le corps couché sur le palier.

C'est dans cette situation qu'un locataire l'avait trouvée en montant; il avait sonné à la porte de M. Deviolaine; on l'avait portée dans un fauteuil où, d'évanouie qu'elle était d'abord, elle avait repris ce peu de connaissance que je lui voyais.

Je tâtai le pouls de ma pauvre mère; je soulevai le bras, qui retomba inerte: je le pinçai pour constater son insensibilité, et je demeurai convaincu qu'elle venait d'être frappée d'une attaque d'apoplexie assez grave pour entraîner, au moins, la paralysie du côté gauche.

J'envoyai chercher de la moutarde, et lui mis les pieds dans l'eau bouillante en attendant le médecin.

Puis, comme il tardait, j'envoyai chez le coutelier qui de-

meurait presque en face, chercher une lancette, décidé à la saigner moi-même au pied, si Florence n'arrivait pas.

Florence arriva.

Ce fut lui qui s'acquitta de l'opération; presque aussitôt, un léger mieux se manifesta: la langue, débarrassée, put prononcer quelques mots.

Sur ces entrefaites, ma sœur accourut; par bonheur, elle était à Paris, où elle était venue pour assister à ma première représentation.

Par bonheur encore, un appartement se trouvait vacant dans la maison, au troisième étage, je crois; nous le prîmes pour un trimestre. Madame Deviolaine y fit descendre un lit pour ma mère; nous y transportâmes de la rue du faubourg Saint-Denis des matelas pour nous; ces matelas furent posés à terre dans la chambre de ma mère; nous étions résolus, ma sœur et moi, à ne pas la laisser seule un instant.

Malheureusement, Thibaut n'était pas à Paris. Madame de Celles, la fille du général Gérard, étant souffrante de la poitrine, avait demandé un médecin qui pût l'accompagner en Italie; madame de Leuven lui avait désigné Thibaut, et Thibaut était parti avec elle.

Comme nous ne connaissions Florence que par occasion, il eut la discrétion, les premiers soins donnés à la malade, de se retirer de lui-même. J'appelai, alors, un autre de mes amis nommé Cazal.

C'était un homme fort intelligent, et la preuve, c'est que, voyant que, malgré ses connaissances médicales, sa clientèle restait médiocre, il inventa un genre nouveau de parapluies et d'ombrelles, prit un brevet, et fit fortune.

Cazal passa avec nous la nuit entière près de ma mère; le lendemain, l'amélioration continuant, il avait pu, sauf rechute, nous répondre à peu près de sa vie.

Combien je bénis l'idée que j'avais eue de recourir à M. Laffitte! combien je bénis M. Laffitte de m'avoir prêté mille écus! Au moins, nous étions sûrs d'une chose, c'est que, dans sa maladie, de quelque façon que les choses tournassent, ma mère ne manquerait de rien.

Du reste, en apprenant cette nouvelle, un de mes amis, fils d'un célèbre marchand de diamants, Edmond Halphen, ignorant que j'étais riche comme Ali Baba, m'envoya une petite bourse avec vingt louis dedans.

Je lui renvoyai les louis, mais je gardai la bourse, — en souvenir de cette tendre attention qui s'est si rarement renouvelée à mon égard, que je cite avec reconnaissance ce fait, dont je fus profondément touché.

J'ai, cependant, retrouvé parfois cette même spontanéité, mais chez des *amies*, et non chez des *amis*.

Tout affecté que j'étais, — et Dieu sait si le coup m'avait douloureusement atteint[1] — je dus quitter ma mère pendant quelques heures; mon drame paraissait si étrange à ceux-là même qui jouaient dedans, que, dès que je n'étais plus là, leur confiance disparaissait.

J'arrivai; tout le monde était touché du malheur qui me frappait d'une façon si inattendue. Taylor était là pour faire répéter à ma place, dans le cas où je n'eusse pas pu venir.

La pièce était prête ou à peu près, et il n'y avait aucun doute qu'elle ne pût passer le samedi suivant.

En rentrant à la maison, je trouvai toute la famille Villenave, depuis Théodore jusqu'à Élisa. On ne m'avait pas vu la veille, moi qu'on voyait tous les jours, et, à ma place, une lettre était arrivée qui prévenait ces excellents amis de l'accident.

Alors, ils étaient accourus.

On n'a aucune idée de ce que furent pour moi les deux ou trois jours qui s'écoulèrent entre cette douleur profonde de voir ma mère mourante, et ce terrible travail d'un premier drame à mettre au jour.

La veille de la représentation, je me préparai à une démarche que j'avais résolue depuis longtemps.

Je me présentai au Palais-Royal, et je demandai à parler à M. le duc d'Orléans.

La demande était si inusitée, si audacieuse, que, sans doute, on crut que j'avais une audience. On prévint M. le duc d'Orléans que j'étais là, et que je désirais lui parler.

Le duc d'Orléans se fit répéter deux fois mon nom, et donna l'ordre de m'introduire.

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur Dumas, me dit-il; quel bon vent vous amène ou plutôt vous ramène ?

— Monseigneur, lui dis-je, c'est demain qu'on joue *Henri III*.

— Oui, dit-il, je sais cela.

— Eh bien, monseigneur, je viens vous demander une grâce ou plutôt une justice.

— Laquelle?

— C'est d'assister à ma première représentation... Il y a un an qu'on dit à Votre Altesse que je suis un fou entêté et vaniteux; il y a un an que je suis un poëte humble et travailleur; vous avez, sans m'entendre, monseigneur, donné raison à ceux qui m'accusaient près de vous; — peut-être Votre Altesse eût-elle dû attendre : Votre Altesse en a jugé autrement, et n'a pas attendu. — Demain, le procès se juge devant le public; assistez au jugement, monseigneur, voilà la prière que je viens vous faire.

Le duc me regarda un instant, et, voyant avec quelle tranquillité je soutenais son regard :

— Ce serait avec grand plaisir, monsieur Dumas, me répondit-il, car quelques personnes m'ont dit, en effet, que, si vous n'étiez pas un modèle d'assiduité, vous étiez un exemple de persévérance; mais, malheureusement, cela m'est impossible.

— Votre Altesse me dira peut-être qu'un homme qui aspire à faire parler les grands devrait savoir qu'on n'interroge pas un prince; cependant, monseigneur, je suis vis-à-vis de Votre Altesse dans une situation tellement exceptionnelle, que j'oserai vous demander d'où vient cette impossibilité, qui, je vous l'avoue, me désespère.

— Jugez-en vous-même : j'ai demain vingt ou trente princes et princesses à dîner.

— Monseigneur croit-il que ce ne serait pas un spectacle curieux à donner à ces princes et à ces princesses, que celui d'*Henri III*?

— Comment voulez-vous que je leur donne ce spectacle?

On se met à table à six heures, et *Henri III* cammence à sept.

— Que monseigneur avance son dîner d'une heure, je ferai retarder d'une heure *Henri III;* monseigneur aura trois heures pour désaffamer ses augustes convives.

— Tiens ! c'est une idée, cela... Croyez-vous que le Théâtre-Français consente au retard ?

— Il sera trop heureux de faire quelque chose pour Son Altesse.

— Mais où les mettrai-je? Je n'ai que trois loges.

— J'ai prié l'administration de ne pas disposer de la galerie, que je n'aie vu Votre Altesse.

— Vous présumiez donc que je consentirais à voir votre ouvrage?

— Je comptais sur votre justice... Voyons, monseigneur, j'en appelle à Philippe éveillé.

— C'est bien. Allez dire à Taylor que, si la Comédie-Française consent à retarder la représentation d'une heure, j'assisterai à cette représentation, et qu'à cet effet, je retiens toute la galerie.

— J'y cours, monseigneur.

— Êtes-vous content?

— Ravi! J'espère, d'ailleurs, que Son Altesse n'aura pas à se repentir de sa complaisance.

— Et moi aussi... Allons, bonne chance!

Je saluai, et sortis.

Dix minutes après, le théâtre était prévenu; vingt minutes après, le duc d'Orléans avait une réponse affirmative. Le soir même, les lettres qui annonçaient aux convives le changement d'heure étaient envoyées.

Ce lendemain, tant attendu, arriva enfin!

Ce jour-là, il n'y avait ni répétition ni raccords; je pus rester jusqu'au soir près de ma mère.

On m'avait donné au théâtre un certain nombre de billets, et surtout de billets de parterre; — la *claque*, à cette époque, n'était point organisée comme de nos jours, et la place d'entrepreneur de succès était presque une sinécure : on s'en remettait aux soins des amis, et à l'impartialité du public; —

cette libéralité du théâtre me permit de signer un billet de parterre à chacun de mes anciens camarades de bureau. Porcher et sa femme eurent chacun un billet de balcon.

J'eus une petite loge placée sur le théâtre même, et dans laquelle on tenait deux personnes.

Ma sœur eut une première loge où elle donna l'hospitalité à Boulanger, à de Vigny et à Victor Hugo.

Je ne connaissais ni Hugo ni de Vigny; ils s'étaient adressés à moi en désespoir de cause.

Je fis connaissance avec tous deux ce soir-là.

M. Deviolaine eut un billet d'orchestre.

Tout le reste de la salle était loué depuis huit jours; — on vendit une loge au prix exorbitant de vingt louis!

A sept heures trois quarts, j'embrassais ma mère, qui ne se doutait guère, dans le trouble où était son cerveau, quel combat j'allais livrer.

Je rencontrai M. Deviolaine dans le corridor.

— Eh bien j...-f....., me dit-il, tu y es donc enfin arrivé?

— Que vous avais-je promis?

— Oui; mais il faut voir un peu ce que le public pensera de ta prose.

— Vous verrez, puisque vous voilà.

— Je verrai, je verrai, grommela M. Deviolaine; ce n'est pas bien sûr que je verrai...

Je m'éloignai sans savoir ce qu'il entendait par ces paroles, et je gagnai ma loge, qui, ainsi que je l'ai dit, était sur le théâtre.

De ma loge, mon regard embrassait parfaitement la salle.

Ceux qui ont assisté à cette représentation se rappellent quel magnifique coup d'œil elle offrait: la première galerie était encombrée de princes chamarrés d'ordres de cinq ou six nations; l'aristocratie tout entière était entassée dans les premières et les secondes loges; les femmes ruisselaient de diamants.

La toile se leva. — Je n'ai jamais éprouvé de sensation pareille à celle que me produisit la fraîcheur du théâtre venant frapper mon front ruisselant.

Le premier acte fut écouté avec bienveillance, quoique l'exposition soit longue, froide et ennuyeuse. La toile tomba. Ces mots du duc de Guise : « Saint-Paul! qu'on me cherche les mêmes hommes qui ont assassiné Dugast! » furent vivement applaudis, et réchauffèrent le public et les artistes.

Je courus voir comment allait ma mère.

A mon retour dans la salle, je retrouvai M. Deviolaine dans le corridor; seulement, comme j'y apparaissais, il entrait vivement dans un petit cabinet. Je crus qu'il avait l'intention de m'éviter : je le calomniais, pauvre cher homme! il était occupé de toute autre chose.

Le deuxième acte commença; celui-là était amusant; la scène de la sarbacane, que je craignais beaucoup, passa sans opposition aucune. La toile tomba au milieu d'applaudissements parfaitement nourris.

C'était le troisième acte qui devait décider le succès. — Dans le troisième acte se trouvait la scène entre le page et la duchesse, et la scène entre la duchesse et le duc; scène où M. de Guise force sa femme de donner un rendez-vous à Saint-Mégrin. Si la violence de cette scène trouvait grâce en face du public, c'était ville gagnée.

La scène souleva des cris de terreur, mais, en même temps, des tonnerres d'applaudissements : c'était la première fois qu'on voyait aborder au théâtre des scènes dramatiques avec cette franchise, je dirais presque avec cette brutalité.

Je sortis; j'avais hâte de voir ma pauvre mère, et de l'embrasser, quoique, dans l'état où elle était, elle pût à peine comprendre que c'était moi qui l'embrassais.

Que j'eusse été heureux, si, au lieu d'être dans son lit, elle eût été dans la salle!

Elle dormait d'un sommeil assez paisible; je l'embrassai sans qu'elle se réveillât, et je repris le chemin du théâtre. Sous le péristyle, je rencontrai M. Deviolaine, qui s'en allait.

— Comment! lui dis-je, vous ne restez pas jusqu'à la fin?

— Est-ce que je puis rester jusqu'à la fin, animal?

— Mais pourquoi cela, ne pouvez-vous pas rester?...

— Parce que je suis une fichue bête! parce que l'émotion m'a flanqué... la colique.

— Ah! m'écriai-je en riant, c'est donc pour cela que je vous ai vu entrer dans un cabinet?

— Oui, c'est pour cela, monsieur... Voilà déjà cinquante sous que tu me coûtes! à deux sous par fois, compte... Tu me feras crever, vois-tu!

— Bah! vous exagérez; que diable pouvez-vous faire au bout de vingt-cinq fois?

— Mais je ne fais rien, bigre de bête! Aussi, la dernière fois, si je ne m'étais pas arrêté par les cheveux, je me passais par le trou du c..! Ah! il était temps!... Bon! voilà que cela me reprend!

Et M. Deviolaine, les deux mains sur son ventre, se mit à courir vers la rue Saint-Honoré.

Je rentrai au théâtre; comme je l'avais bien prévu, à partir du quatrième acte jusqu'à la fin, ce ne fut plus un succès, ce fut un délire croissant: toutes les mains applaudissaient, même celles des femmes. Madame Malibran, qui n'avait trouvé de place qu'aux troisièmes, penchée tout entière hors de sa loge, se cramponnait de ses deux mains à une colonne pour ne pas tomber.

Puis, lorsque Firmin reparut pour nommer l'auteur, l'élan fut si unanime, que le duc d'Orléans lui-même écouta debout et découvert le nom de son employé, qu'un succès, sinon des plus mérités, au moins des plus retentissants de l'époque, venait de saluer poëte.

Le soir même, en rentrant chez moi, je trouvai une lettre de M. le baron de Broval.

Je la reproduis textuellement:

» Je ne veux pas me coucher, mon bon jeune ami, sans vous avoir dit combien je me sens heureux de votre beau succès, sans vous avoir félicité de tout mon cœur, et votre excellente mère surtout, pour qui je sais que vous éprouviez plus d'angoisses encore que pour vous-même. Nous les partagions vivement, nos camarades, ma sœur et moi; et, main-

tenant, nous jouissons de ce triomphe si justement acquis à la double énergie du talent le plus noble et de la piété filiale. Je me crois bien sûr que vos couronnes et cet avenir de gloire que vous ouvre l'inspiration, vous laissent sensible à l'amitié, et la mienne pour vous est bien heureuse.

» Ce 11 février 1829.

» Baron DE BROVAL. »

C'était le même qui, cinq mois auparavant, me forçait de donner la démission de mes appointements!

CXX

Le lendemain de la victoire. — Interdiction d'*Henri III*. — J'obtiens une audience de M. de Martignac. — Il lève l'interdiction. — Les hommes-obstacles. — Le duc d'Orléans me fait appeler dans sa loge. — Mot de lui à Charles X au sujet de mon drame. — Encore un folliculaire. — Visite à Carrel. — Le tir Gosset et les pistolets n° 5. — Un duel impossible.

Peu d'hommes ont vu s'opérer dans leur vie un changement aussi rapide que celui qui s'était opéré dans la mienne, pendant les quatre heures que dura la représentation d'*Henri III*.

Complétement inconnu le soir, le lendemain, en bien ou en mal, je faisais l'occupation de tout Paris.

Il y a contre moi des haines de gens que je n'ai jamais vus, haines qui datent du bruit importun que fit mon nom à cette époque.

J'ai des amitiés aussi qui datent de là.

Que de gens m'envièrent cette soirée, qui ne se doutaien guère que je passais la nuit à terre sur un matelas, près du lit de ma mère mourante!

Le lendemain, cette chambre était encombrée de bouquets: j'en avais couvert le lit de ma mère, qui les touchait de la main dont elle pouvait se servir, les approchant ou les écar-

tant d'elle, sans savoir ce que voulaient dire toutes ces fleurs, et même, peut-être, sans savoir que c'étaient des fleurs.

A deux heures de l'après-midi, le lendemain de la représentation, le manuscrit était vendu six mille francs.

Je touchai les six mille francs en six billets de banque; je montai chez M. Deviolaine, et les lui montrai.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda-t-il.

— C'est le prix du manuscrit, lui répondis-je. Vous voyez que les trois mille francs de M. Laffitte y sont, et trois autres mille francs avec.

— Comment! s'écria M. Deviolaine, il y a des imbéciles qui t'ont acheté cela?

— Vous le voyez bien.

— Faut-il que ces b.....-là soient bêtes!

Puis, me rendant les billets en haussant les épaules :

— Tu ne me demandes pas seulement comment je me porte?

— Je n'osais pas... Eh bien?

— C'est un peu passé, heureusement.

— Avez-vous pu retourner au théâtre?

— Oui, j'y ai été pour la fin.

— Y étiez-vous quand on m'a nommé?

— Parbleu!

— Et cela ne vous a pas fait un peu plaisir?

— Un peu! c'est-à-dire, animal, que je pleurais comme un veau...

— Allons donc! on a bien de la peine à vous faire avouer cela... Voyons, embrassez-moi.

— Ah! dit M. Deviolaine, si ton pauvre père était là!

— Ma mère aurait pu y être, si on ne l'avait pas rendue si malheureuse.

— Allons, bon! ne vas-tu pas dire que c'est ma faute si ta mère est dans son lit, à présent? Mille tonnerres! cela m'a assez tourmenté pendant ta représentation; je ne pensais qu'à cela; je crois que c'est cette idée-là qui m'avait flanqué la colique... A propos, que vont-ils dire dans la maison?

Je lui montrai la lettre de M. de Broval.

Il la relut deux fois.

— Enfin!... dit-il en me la rendant.

Et, en me la rendant, il haussait les épaules.

— Rentreras-tu dans les bureaux?

— Oh! pour cela, non, par exemple!

— Et tu auras bien raison. Veux-tu voir M. Fossier?

— Ma foi, non.

— Il t'aime pourtant bien.

— Pourquoi ne m'écrit-il pas, lui aussi, une lettre de félicitations?

— Non, mais il pourra bien te demander des billets pour ses filles.

— A propos de billets, je vous garderai une loge pour la seconde, n'est-ce pas? vous étiez mal placé à la première... vous étiez près de la porte..

— Farceur! j'en ai été bien heureux, d'être près de la porte... Et crois-tu, outre ce que tu viens de me montrer, que cela te rapportera quelque chose, cette bêtise que tu viens de faire?

— Mais oui.

— Combien à peu près?

— Une quinzaine de mille francs.

— Tu dis?

— Je dis une quinzaine de mille francs.

— Et combien as-tu mis à faire cela?

— Mais deux mois, à peu près.

— Ainsi, en deux mois, tu auras gagné les appointements de trois chefs de bureau pendant un an, gratifications comprises?

— Réunissez vos trois chefs de bureau, et dites-leur d'en faire autant.

— Tiens, va-t'en t j'ai peur qu'en t'entendant dire de pareilles choses, les plafonds ne te tombent sur la tête!

— A demain soir, alors?

— Oui, à demain soir, si je n'ai rien de mieux à faire.

J'étais bien tranquille, M. Deviolaine n'aurait rien de mieux à faire, et on lui eût donné une année de ses appointements,

à la condition de ne pas venir, qu'il n'eût point consenti au marché.

De chez M. Deviolaine, je courus chez M. Laffitte ; j'étais fier de pouvoir si promptement m'acquitter envers lui.

Je lui rendis ses mille écus, et il me rendit ma lettre de change et mon manuscrit.

Mais, ce que je conservai, c'est le souvenir du service rendu, service qui, en présence de la maladie de ma mère, n'avait pas de prix.

Cependant, je n'étais point au bout de mes tracasseries. En rentrant dans mon chez-moi provisoire, je trouvai une lettre du Théâtre-Français, qui m'invitait à passer à l'instant même à l'administration.

J'y courus. Je trouvai le comité consterné, Taylor en tête. Une lettre était arrivée du ministère de l'intérieur qui suspendait *Henri III*. C'était une suspension bien autrement inquiétante que celle de mes appointements.

Heureusement, Taylor avait trouvé un moyen, c'était de me faire demander d'urgence une audience à M. de Martignac. Il se chargeait de porter et de faire parvenir la lettre.

J'écrivis séance tenante : je demandai audience pour le lendemain.

Deux heures après, j'avais la réponse. M. de Martignac m'attendait à sept heures du matin.

A sept heures du matin, j'étais chez M. de Martignac.

Oh ! l'admirable chose qu'un ministre à la fois poli et spirituel, ainsi que l'était M. de Martignac ! *rara avis*, comme dit Juvénal, rare oiseau, et, qui pis est, oiseau de passage !

Nous restâmes une heure, non pas à causer de la pièce, mais à causer de toutes choses ; en dix minutes, nous nous étions entendus sur la pièce, et je rapportais mon manuscrit sauvé, cette fois non plus du néant, mais des limbes.

Oh ! pauvre M. de Martignac ! comme celui-là comprenait l'art ! comme il appréciait à leur valeur ces hommes-obstacles que tous les progrès trouvent sur le chemin, non pas pour avancer eux-mêmes, mais pour empêcher les autres d'avancer !

Ce n'est pas sous le ministère de M. de Martignac que l'art eût lu, à chaque pas qu'il eût essayé de faire : « Rue barrée par ordre de l'autorité. »

Et quand on pense que voilà vingt ans que les mêmes hommes barrent les mêmes rues; que, tandis que de vieux ils deviennent décrépits, nous, de jeunes nous devenons vieux; qu'ils ont, à force de mauvais vouloirs et de persécutions, poussé Lamartine et Hugo dans la politique, Soulié et Balzac dans la tombe; que je suis resté, à peu près seul, debout et luttant contre eux; qu'il ont inventé le timbre, comme ce cachet de Salomon qui enfermait les génies des *Mille et une Nuits* dans des vases de terre, et que toute cette compression politique et littéraire éclatera un jour à leur face, tuant et renversant tout autour d'eux sans les atteindre, nains accroupis qui tourmentent éternellement la cendre chaude des révolutions?

Oh! c'est qu'ils comprennent une chose; c'est que, depuis vingt ans, leur politique est petite, mesquine, misérable; qu'elle ne laissera de leurs noms chez les Allemands, chez les Hongrois, chez les Italiens, au bord du Nil comme sur les rives du Bosphore, à Mogador comme à Montevideo, dans le vieux monde comme dans le nouveau, qu'un triste et honteux souvenir; c'est que, dans toute cette période écoulée entre le jour où M. Sébastiani est venu dire à la tribune : « L'ordre règne à Varsovie, » et M. Barrot au *Moniteur* : « Les Français sont entrés dans Rome, » ils ont menti, non-seulement à toutes les promesses faites par les hommes, — que ces promesses vinssent de M. de la Fayette ou de M. de Lamartine,— mais encore à toutes les espérances données par Dieu, par Dieu qui a fait de la France l'étoile polaire des nations, qui a dit aux peuples : « Vous voulez naviguer vers ce monde inconnu, vers cette terre promise qu'on appelle la liberté; voilà votre boussole. Ouvrez toutes vos voiles, et voguez hardiment! » Dites, au lieu de tenir cette parole des hommes, au lieu d'accomplir cette promesse de Dieu, qu'avez-vous fait, pauvres esclaves de la colère, pauvres ministres de l'aveuglement? Vous avez fait la mer mauvaise et le vent contraire

à tous ces nobles bâtiments qui s'avançaient sous le souffle de Dieu. Oh! vous savez cela, je ne vous dis rien de nouveau; vous savez que tout ce qui est jeune, tout ce qui est noble, tout ce qui est pur, tout ce qui n'a pas traîné dans la fange du passé, que tout ce qui s'élance dans les espaces éthérés de l'avenir est contre vous; vous savez que ceux que vous avez laissé meurtrir sous le bâton autrichien, que ceux que vous avez laissé enterrer dans les prisons pontificales, que ceux que vous avez laissé foudroyer par le canon napolitain, sont des martyrs; vous savez que, lorsqu'ils vous saluaient, tyrans, en allant aux cirques, nous acclamions, nous, à leur dévouement; vous savez, enfin, qu'ils nous aiment, nous porte-lumière, tandis qu'ils vous haïssent, vous porte-ténèbres; vous savez que, si un jour il vous pardonnent ce que vous avez fait, ce sera en faveur de ce que nous aurons écrit; et de là viennent vos persécutions — impuissantes, Dieu merci! comme tout ce qui vient d'en bas, et qui essaye d'atteindre à ce qui est haut... oui, ce qui est haut, car il est au-dessus de vous celui qui peut dire : « Je viens d'écrire cette page, et vous ne l'écririez pas! »

Revenons à *Henri III*, qui n'avait rien à faire dans tout cela, et qui, d'un coup d'aile, se trouve, il ne sait pourquoi, élevé au-dessus des nuages.

On attendait mon retour avec impatience; on n'osait afficher sans la permission du ministre.

J'avais cette permission : on afficha.

M. le duc d'Orléans avait annoncé qu'il assisterait à la seconde représentation.

Le soir, lorsque je me présentai au théâtre, on me dit qu'il était déjà arrivé, et qu'il me faisait prier de passer dans sa loge.

Je me rendis à l'invitation entre le premier et le second acte. La salle regorgeant de spectateurs faisait foi de la véhémence avec laquelle se déclarait le succès.

Le duc d'Orléans me reçut d'une façon charmante.

— Eh bien, me dit-il, monsieur Dumas, vous voilà content : vous avez gagné votre procès contre tout le monde, contre le

public et contre moi. Il n'y a pas jusqu'à Broval, Deviolaine et Oudard qui ne soient enchantés.

Je m'inclinai.

— Mais savez-vous qu'avec tout cela, continua-t-il en riant, vous avez failli me faire une très-mauvaise affaire à moi?

— A vous, monseigneur?

— Oui, à moi.

— Comment cela?

— Le roi m'a envoyé chercher hier.

— Le roi?

— Oui, bien.

— Et à quel propos, monseigneur?

— Mais à propos de votre drame.

— A propos d'*Henri III?*

— Savez-vous ce qu'on m'assure, *mon cousin*, m'a-t-il dit en appuyant sur le titre; on m'assure qu'il y a dans vos bureaux un jeune homme qui a fait une pièce où nous jouons un rôle tous les deux, moi celui d'Henri III, et vous celui du duc de Guise. »

— Monseigneur pouvait répondre que le roi se trompait, et que ce jeune homme n'était plus dans ses bureaux.

— Non, j'ai mieux aimé répondre autre chose pour ne pas mentir, car je vous garde.

— Alors, Votre Altesse a répondu?...

— J'ai répondu : « Sire, on vous a trompé, pour trois raisons : la première, c'est que je ne bats pas ma femme; la seconde, c'est que madame la duchesse d'Orléans ne me fait pas cocu; la troisième, c'est que Votre Majesté n'a pas de plus fidèle sujet que moi. » Trouvez-vous que cette réponse vaille celle que vous me conseilliez de faire?

— Oui, monseigneur, car elle est infiniment plus spirituelle.

— Et plus vraie, monsieur... Ah! voici la toile qui se lève: allez à vos affaires; la mienne est de vous écouter.

Je saluai.

— A propos, me dit le duc, madame la duchesse d'Orléans désire vous voir, demain matin, pour vous demander des nouvelles de votre mère.

Je m'inclinai et sortis.

Oh ! puissance du succès, bruits et rumeurs qui se font autour d'un nom, calme et sereine vengeance de l'intelligence sur la matière !

M. de Broval, M. Deviolaine, M. Oudard étaient enchantés ; le duc d'Orléans me faisait appeler dans sa loge pour me répéter un joli mot qu'il avait dit au roi ; enfin, madame la duchesse d'Orléans m'attendait le lendemain, pour me demander des nouvelles de ma mère !

Décidément, la naissance ne donne que les principautés ; c'est le talent qui donne les principats.

Le lendemain, je fis ma visite à la duchesse d'Orléans ; elle fut pour moi aussi bonne que possible ; mais, hélas ! pourquoi toute cette bonté arrivait-elle si tard ?

En rentrant, je trouvai sous enveloppe un journal dont j'ai oublié le nom ; il m'était envoyé par quelque ami chatouilleux de mon honneur.

Il annonçait le succès d'*Henri III*, et ajoutait :

« Ce succès, tout grand qu'il est, n'a rien d'étonnant pour ceux qui savent de quelle façon se font les tripotages littéraires et politiques dans la maison d'Orléans. L'auteur est un petit employé aux gages de Son Altesse royale. »

L'article était à la fois mensonger et blessant ; mensonger, en ce que, comme on sait, la maison d'Orléans n'avait rien tripoté en ma faveur ; blessant, en ce que, par le mot *gages*, l'auteur avait eu l'intention évidente d'assimiler un employé à un domestique.

Je regardai ma pauvre mère malade ; ne sachant pas ce que je lisais, elle essayait de traduire, en me souriant, les premières impressions de tendresse qui, en même temps que l'intelligence, rentraient dans son cerveau.

Et c'était juste à ce moment-là qu'on me forçait, — qui cela ? un homme que je n'avais jamais vu, que je ne connaissais pas, qui n'avait aucun motif de me haïr, — que cet homme me forçait de la quitter pour lui demander raison d'une injure aussi grossière que gratuite !

J'allai trouver de la Ponce, je le priai de passer au journal,

et d'arrêter, séance tenante et pour le lendemain matin, les conditions du combat avec l'auteur de l'article.

Il s'est écoulé un si long temps depuis cette époque, et j'ai si peu la mémoire des blessures, que j'ai complétement oublié et le titre du journal, et le nom de l'écrivain auquel j'avais affaire.

Je le regrette pour ce dernier, car il se montra si bien, dans toute cette affaire, que je demeurai convaincu qu'il avait pris la responsabilité d'un article qui n'était pas de lui.

Dans l'impossibilité où je suis de me rappeler son nom, qu'on me permette de l'appeler M. X***.

De la Ponce revint au bout d'une heure. La rencontre était acceptée pour le surlendemain, M. X***, qui s'était reconnu l'auteur de l'article, se battant le lendemain avec Carrel.

J'allai faire une visite à Carrel, que je connaissais de longue date pour l'avoir vu chez M. de Leuven, et avec Méry. Comme moi, il avait été insulté gratuitement; comme moi, il avait demandé raison; et, en effet, il se battait au pistolet avec mon futur adversaire, le lendemain, à huit heures du matin.

Carrel me complimenta sur mon succès, et me promit de faire tout ce qu'il pourrait pour que M. X*** ne se battit pas avec moi le surlendemain.

Triste chose! j'entrais à peine dans la carrière dramatique, et, en moins de huit jours, j'étais déjà forcé de demander raison à deux hommes, non pas de critiques faites sur mon talent, mais d'injures faites à ma personne.

Quelques mots de de la Ponce m'avaient fait croire que l'arme choisie serait le pistolet, et ce que m'avait dit Carrel ne confirma dans cette opinion; il en résulta qu'ayant rencontré Adolphe, je lui racontai ce qui m'arrivait, le priant de venir, le lendemain, faire une partie de tir avec moi.

Quoique je n'eusse pas grand argent à dépenser, il m'en était toujours resté assez pour qu'une fois par mois, je pusse aller faire une séance chez Gosset.

J'y étais donc connu presque à titre d'habitué.

Nous arrivâmes vers les dix heures. Le garçon s'appelait Philippe.

— Philippe! lui criai-je en passant, les pistolets nº 5, et vingt-cinq balles.

Philippe arriva.

— Les vingt-cinq balles, soit, dit-il; mais les pistolets nº 5, non... à moins que vous ne vouliez tirer avec un seul.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'ils ont été loués ce matin à un monsieur qui avait un duel, et que vous voyez l'état dans lequel on vient de les rapporter.

En effet, le second pistolet nº 5 avait la sous-garde brisée et la crosse emportée.

— Et qui a fait cela?

— Tiens! une balle, dit Philippe.

— Eh bien, mais le monsieur qui le tenait?...

— Il a eu les deux doigts coupés.

— Coupés?

— Oh! coupés!

— Il en est pour ses deux doigts, alors?

— Et pour le raccommodage du pistolet.

— Et comment s'appelle-t-il, ce monsieur?

— Je ne me souviens pas de son nom; tout ce que je sais, c'est qu'il se battait avec M. Carrel.

— Bah?

— Oui.

— Vous êtes sûr?

— Parbleu! ce sont les témoins de M. Carrel qui ont rapporté les pistolets.

— Tiens, dis-je à Adolphe, voilà qui pourrait bien ajourner mon affaire de demain.

Je lui racontai, alors, que mon adversaire devait se battre le même jour avec Carrel, et que c'était probablement lui qui avait eu deux doigts coupés.

— C'est bien facile à savoir, dit Adolphe, allons prendre de ses nouvelles.

Nous nous rendîmes chez M. X***; c'était lui effectivement

qui s'était battu; c'était lui qui avait eu deux doigts emportés, l'annulaire et le petit doigt.

Je remis ma carte à son domestique, et nous sortîmes.

Nous n'avions pas descendu deux étages, que nous entendîmes le domestique courant après nous.

M. X*** me faisait prier d'entrer.

Je trouvai un homme tout souriant malgré sa blessure, tout courtois malgré son attaque.

— Pardon, monsieur, me dit-il, du sans façon dont j'use vis-à-vis de vous, en vous priant de remonter et d'entrer chez moi; mais j'abuse de mon privilége de blessé.

— Et cette blessure est-elle grave, monsieur? lui demandai-je.

— Non, j'en serai quitte pour deux doigts de la main droite; et, puisqu'il m'en reste trois pour vous écrire que je suis fâché de vous avoir été désagréable, c'est tout ce qu'il me faut.

— Mais il vous reste aussi la main gauche pour me la donner, monsieur, lui dis-je, et ce sera mieux que de fatiguer la droite à quelque chose que ce soit.

Nous nous donnâmes la main; nous causâmes de choses indifférentes; puis, dix minutes après, nous prîmes congé l'un de l'autre.

Nous ne nous sommes jamais revus depuis, et, comme je l'ai dit, j'ai complétement oublié son nom.

C'est une grande faute de ma mémoire, car je m'en fusse toujours souvenu avec plaisir.

Et, singulière fantaisie du hasard, si cet homme n'avait pas eu une querelle avec Carrel, et si Carrel ne lui avait pas coupé deux doigts, c'était avec moi qu'il se battait, et il pouvait me tuer ou être tué par moi.

A quel propos, je vous le demande?

CXXI

L'Arsenal. — La maison de Nodier. — Profil du maître. — Le congrès des bibliophiles. — Les trois chandelles. — Debureau. — Mademoiselle Mars et Merlin. — La famille de Nodier. — Ses amis. — Dans quelles maisons j'ai de l'esprit. — Le salon de l'Arsenal. — Comment Nodier racontait. — Le bal et la bassinoire.

J'ai dit que je reviendrais à Nodier, et je tiens parole.

Après le service que Nodier m'avait rendu en m'ouvrant les portes du Théâtre-Français, j'allai remercier Nodier.

Nodier fit mieux cette seconde fois qu'il n'avait fait la première, il m'ouvrit les portes de l'Arsenal.

Et qu'on ne s'effraye pas du mot, qu'on ne croie pas qu'il s'agit de quelque collection d'armes, de quelque musée d'artillerie ; les portes de l'Arsenal, c'étaient les portes de la maison de Charles Nodier.

Tout le monde connait ce grand bâtiment sombre faisant suite au quai des Célestins, adossé à la rue de Morland et dominant la rivière, que l'on appelle l'Arsenal!

C'est là que demeurait Nodier.

Comment, un jour que Paris se préparait à la guerre, s'éleva cette lourde bâtisse, sur un emplacement que l'on appelait le Champ-au-Plâtre; comment, la lourde bâtisse élevée, François Ier y fit fondre les canons dont on se servit si malheureusement à Pavie; comment, manquant de terrain, il emprunta une grange à sa bonne ville de Paris, en promettant de la lui rendre; comment, cette première grange empruntée, il en emprunta une seconde, puis une troisième; comment enfin, en vertu de cet axiome : « Ce qui est bon à prendre est bon à garder, » il garda les trois granges empruntées ; — c'est ce que nous raconterons quand, à la suite de nos impressions de voyage en Europe, en Asie et en Afrique, viendront nos impressions de voyage dans Paris ; mais c'est ce qui, dans ces simples mémoires, nous entraînerait beaucoup trop loin. Ces

granges, réunies au grand bâtiment dont nous avons parlé, servirent à enfermer des canons et à entasser de la poudre. Un jour, sous Henri II, une étincelle, — d'où venait-elle? on n'en sait rien : d'où viennent les étincelles qui font les incendies terribles! — une étincelle mit le feu à la poudrière; la poudrière sauta; Paris trembla, comme tremble Naples, comme tremble Catane, quand rugit le Vésuve ou quand bondit l'Etna; les poissons périrent dans la rivière; à cette commotion inattendue, les maisons du voisinage oscillèrent, puis croulèrent sur elles-mêmes. Melun, à douze lieues, frissonna au bruit de ce tonnerre; trente personnes, enlevées par le volcan, retombèrent en lambeaux, cent cinquante furent blessées, et, comme on ignorait la cause de ce malheur, on l'attribua aux protestants, contre lesquels on n'était point fâché d'amasser des griefs.

On comprend bien que les bâtiments élevés par François Ier, et les trois granges de la ville de Paris, disparurent dans cette commotion. Charles IX, qui était un grand bâtisseur, qui fit sculpter le Louvre, et tailler la fontaine des Innocents, Charles IX vint, avec son architecte, faire une visite à ces ruines, dressa le plan d'un nouveau bâtiment, commença les nouvelles constructions, et, comme c'était à la fois un grand artiste et un grand poëte, il est probable qu'il les eût menées à bonne fin, sans la reine Catherine de Médicis, qui, ayant déjà eu un fils tué sous elle, n'était pas fâchée de se débarrasser de Charles IX, comme elle s'était débarrassée de François II, afin d'arriver vite à Henri III.

Que si cette accusation contre Catherine de Médicis paraissait un peu trop forte à nos lecteurs, qui aimeraient mieux voir, dans la mort de Charles IX, le jugement de Dieu, — ce qui peut très-bien s'allier, d'ailleurs, avec l'empoisonnement de Charles IX par sa mère, — nous leur rapporterions le dialogue suivant, recueilli par Bassompierre; il est court, mais instructif:

« — Sire, disait Bassompierre au roi Louis XIII, qui sonnait avec acharnement du cor dans l'embrasure d'une fenêtre du vieux Louvre, sire, vous avez tort de perdre ainsi tout votre

souffle ; vous êtes faible de poitrine, et il pourrait bien vous en arriver autant qu'au roi Charles IX.

» — Mon cher Bassompierre, répondit Louis XIII, le roi Charles IX n'est pas mort pour avoir trop souvent et trop longuement sonné du cor; il est mort pour avoir eu l'imprudence de se raccommoder avec sa mère, après avoir eu la prudence de se brouiller avec Catherine de Médicis. »

Revenons à l'Arsenal, et à un autre roi qui eut l'imprudence de se brouiller avec sa femme, ou plutôt avec la maison d'Autriche, dont sa femme était, — à Henri IV.

Ce fut, en effet, Henri IV qui acheva l'Arsenal, et qui fit planter ce beau jardin que l'on voit encore dans les cartes du temps de Louis XIII. Il le donna à Sully pour y placer son ministère des finances; et c'était là que le parcimonieux ministre entassait les millions avec lesquels Henri comptait faire sa guerre de Flandre, lorsque le poignard de Ravaillac mit fin à cet étrange rêve du XVIIe siècle qui pourra bien devenir une réalité au XIXe, c'est-à-dire de ces sept républiques électives et de ces six monarchies héréditaires régies par un pouvoir suprême, et érigées sous le titre de *Congrès de la paix*.

Eh! oui, cher monsieur Cobden, vous avec qui j'ai passé de si mauvais jours, et fait de si tristes dîners en Espagne, l'idée de ce congrès de la paix n'est pas de vous; elle est de notre pauvre roi Henri IV. — Rendons à César ce qui appartient à César.

Ainsi, vous saurez cela, vous qui visitez l'Arsenal, ces beaux salons qui font encore aujourd'hui la bibliothèque de l'Arsenal, c'est Sully qui les fit dorer avec l'argent d'Henri IV.

En 1823, Charles Nodier fut appelé à la direction de cette bibliothèque, et quitta la rue de Choiseul, qu'il habitait, pour venir s'établir dans son nouveau logement.

Oh ! ce n'était pas un logis bien magnifique, que celui qui reçut tant d'illustrations. Au premier palier d'un escalier à rampe massive, on trouvait, à gauche, une porte joignant assez mal, et donnant sur un corridor carrelé; la salle à manger et l'office étaient carrelés comme le corridor.

Trois autres pièces complétaient l'appartement, trois pièces de luxe parquetées et lambrissées : l'une était la chambre à coucher de madame Nodier ; l'autre, le salon ; l'autre le cabinet de travail, la bibliothèque et la chambre à coucher de Charles.

Charles avait deux existences bien distinctes : son existence de la semaine, existence de travailleur et de bibliophile, son existence du dimanche, existence d'homme du monde et de maître de maison.

C'était un homme adorable que Nodier ; je n'ai rien vu et rien connu de si savant, de si artiste et de si bienveillant à la fois ; — excepté Méry peut-être. Au reste, n'ayant pas un vice, mais plein de défauts, de ces défauts charmants qui font l'originalité de l'homme de génie.

Nodier était prodigue, insouciant, flâneur ; oh! mais flâneur avec délices, comme Figaro était paresseux. Peut-être pouvait-on lui reprocher d'aimer un peu trop tout le monde ; mais, cela, c'était encore par insouciance, pour ne pas se donner la peine de faire la division de ses sentiments.

Puis, disons-le, c'était le commun des martyrs que Nodier aimait de cette façon-là ; il avait un cercle de privilégiés qu'il aimait avec son cœur, ceux-là ; les autres, il ne les aimait qu'avec son esprit.

Nodier était l'homme savant par excellence ; il savait tout, puis encore une foule de choses au delà de ce tout. D'ailleurs, Nodier avait le privilége des hommes de génie : quand il ne savait pas, il inventait, et ce qu'il inventait, il faut l'avouer, était bien autrement probable, bien autrement coloré, bien autrement poétique, bien autrement ingénieux, et j'oserai dire bien autrement vrai que la réalité.

On comprend facilement qu'avec cette faculté inventive, Nodier était un véritable sac à paradoxes... Seulement, ses paradoxes, il ne vous forçait nullement à les adopter ; Nodier créait les trois quarts de ses paradoxes pour son amusement particulier.

Un jour que j'avais déjeuné chez un ministre, on me demandait :

— Comment s'est passé le déjeuner ?

— Bien, répondis-je ; mais, sans moi, je m'y serais cruellement ennuyé !

Eh bien, c'était la même chose pour Nodier : de peur de s'ennuyer, il créait des paradoxes, comme, moi, je raconte des histoires.

Je reviens sur ce que j'ai dit, que Nodier aimait un peu trop tout le monde ; ma phrase a presque l'air d'un reproche : on se tromperait en la prenant ainsi. Nodier aimait comme le feu réchauffe, comme la torche éclaire, comme le soleil luit : il aimait parce que l'amour et l'amitié étaient ses fruits, à lui, aussi bien que le raisin est le fruit de la vigne. Qu'on me permette de faire un mot pour cet homme qui en a tant fait, c'était un *aimeur*.

J'ai dit en amour et en amitié, parce qu'il en était, pour Nodier, des femmes comme des hommes. De même que Nodier aimait tous les hommes d'amitié, Nodier, dans sa jeunesse, — et jamais Nodier ne fut vieux, — Nodier aimait toutes les femmes d'amour. Combien en aima-t-il ainsi ? C'est ce qu'il lui eût été impossible de dire. D'ailleurs, comme tous les esprits éminemment poétiques, Nodier confondait toujours le rêve avec l'idéal, l'idéal avec la matière ; pour Nodier, toutes les fantaisies de son imagination avaient existé : Thérèse Aubert, la Fée aux miettes, Inès de las Sierras ; il vivait au milieu de toutes ces créations de son génie, et jamais sultan n'eut un plus magnifique harem.

Il est assez curieux de savoir comment travaillait un écrivain qui a produit tant de livres, et des livres si amusants. Je vais vous le dire.

L'homme que nous allons prendre, c'est le Nodier de la semaine, le Nodier romancier, savant, bibliophile, le Nodier écrivant le *Dictionnaire des Onomatopées*, *Trilby*, les *Souvenirs de jeunesse*.

Le matin, après deux ou trois heures d'un travail facile, après avoir couvert d'une écriture lisible, régulière, sans rature aucune, douze ou quatorze pages de papier de six pouces de haut sur quatre de large, Nodier jugeait sa tâche du matin finie, et sortait.

Une fois sorti, Nodier errait à l'aventure, suivant tantôt l'une ou l'autre allée des boulevards, tantôt la ligne de l'un ou de l'autre quai.

Qu'il fît cette route-ci ou celle-là, trois choses le préoccupaient: les étalages de bouquiniste, les boutiques de libraire, les magasins des relieurs ; car Nodier était presque aussi friand de fines reliures que de livres rares, et je ne jugerais pas que, dans son esprit, il n'eût mis au même rang Deneuil, Derome, Thouvenin et les trois Elzévirs.

Cette course aventureuse de Nodier, retardée par les trouvailles de livres ou les rencontres d'amis, commençait d'ordinaire sur le midi, et aboutissait presque toujours, entre trois et quatre heures, chez Crozet ou chez Techener.

Là se réunissait, vers cette heure, le congrès des bibliophiles de Paris: le marquis de Ganay, le marquis de Châteaugiron, le marquis de Chalabre, Bérard, l'homme des Elzévirs, qui, dans ses moments perdus, fit la charte de 1830 ; enfin, le bibliophile Jacob, roi de la science bibliographique tant que Nodier n'était pas là, vice-roi quand Nodier arrivait.

Là, on s'esseyait et l'on causait *de omni re scibili et quibusdam aliis*.

La causerie durait jusqu'à cinq heures.

A cinq heures, Nodier prenait, pour s'en aller, la route opposée à celle qu'il avait prise le matin pour venir; c'est-à-dire que, s'il était venu par les quais, il s'en retournait par les boulevards, et que, s'il était venu par les boulevards, il s'en retournait par les quais.

A six heures, Nodier dînait en famille.

Après le dîner, la tasse de café savourée en véritable Sybarite, à petites et longues gorgées, on enlevait la nappe et ce qui la couvrait, et, sur la table nue, on apportait trois chandelles.

Trois chandelles, et non pas trois bougies. Nodier préférait la chandelle à la bougie. Pourquoi? Personne ne l'a jamais su. C'était un des caprices de Nodier.

Ces trois chandelles, jamais plus, jamais moins, étaient placées en triangle. Nodier apportait son travail commencé,

ses plumes d'oie, — il exécrait les plumes de fer, — et il travaillait jusqu'à neuf ou dix heures du soir.

A cette heure, il sortait une seconde fois; mais, alors, pour suivre invariablement la ligne des boulevards; et, selon l'affiche, il entrait à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu ou aux Funambules. On a vu que c'est à la Porte-Saint-Martin que je l'ai rencontré pour la première fois.

Il y avait trois acteurs qu'adorait Nodier : Talma, Potier et Debureau.

Quand j'ai connu Nodier, Talma était mort depuis trois ans; Potier était retiré depuis deux; il ne lui restait donc, comme attraction irrésistible, que Debureau.

C'est lui qui, le premier, a divinisé l'illustre Pierrot. A cet endroit, Janin n'est venu qu'après Nodier, et n'est que son imitateur.

Nodier avait vu près de cent fois *le Bœuf enragé*.

A la première représentation de la pièce, il avait attendu le Bœuf jusqu'à la fin, et, ne le voyant pas venir, il était sorti pour s'en informer à l'ouvreuse.

— Madame, lui demanda-t-il, voulez-vous m'apprendre pourquoi cette pantomine que je viens de voir jouer s'appelle *le Bœuf enragé*?

— Monsieur, répondit l'ouvreuse, parce que c'est son titre.

— Ah! fit Nodier.

Et il se retira satisfait de l'explication.

Les six jours de la semaine s'écoulaient parfaitement semblables les uns aux autres; puis venait le dimanche.

Tous les dimanches, Nodier sortait à neuf heures du matin, et s'en allait déjeuner chez Guilbert de Pixérécourt, pour lequel, à la fois, il avait une grande amitié et une profonde admiration.

Il l'appelait le Corneille des boulevards.

Là, il trouvait le congrès scientifique de Crozet ou de Techener.

Nous avons dit que l'un de ces bibliomanes s'appelait le marquis de Chalabre. Il mourut laissant une bibliothèque du plus grand prix, et léguant cette bibliothèque à mademoiselle

Mars. Mademoiselle Mars lisait peu, ou plutôt ne lisait pas du tout.. Elle chargea Merlin de classer les livres du défunt, et d'en faire la vente. Merlin, le plus honnête homme de la terre, s'occupa de cette mission avec sa conscience ordinaire, et il feuilleta et refeuilleta si bien chaque volume, qu'un jour, il entra dans la chambre de mademoiselle Mars tenant trente ou quarante billets de mille francs, qu'il déposa sur une table.

— Qu'est-ce que cela, Merlin? demanda mademoiselle Mars.

— Je ne sais, madame, dit celui-ci.

— Comment, vous ne savez? Mais ce sont des billets de banque!...

— Sans doute.

— Où donc les avez-vous trouvés?

— Mais dans un portefeuille pratiqué sous la couverture d'une Bible très-rare. Comme la Bible était à vous, les billets de banque sont aussi à vous.

Mademoiselle Mars prit les billets de banque, qui, en effet, étaient bien à elle, et eut grand'peine à faire accepter à Merlin, en cadeau, la Bible dans laquelle les billets de banque avaient été trouvés.

Nodier rentrait chez lui de trois à quatre heures, et, comme M. Villenave, se laissait habiller et pomponner par sa fille Marie.

Car — nous avons oublié de le dire — la famille de Nodier se composait de sa femme, de sa fille, de sa sœur madame de Tercy, et de sa nièce.

A six heures, la table était mise chez Nodier. Trois ou quatre couverts en plus des couverts de la famille attendaient les dîneurs de fondation.

Trois ou quatre autres couverts attendaient les dîneurs de hasard.

Les dîneurs de fondation étaient de Cailleux, le directeur du Musée; le baron Taylor, qui, partant pour l'Égypte, laissa bientôt sa place vacante; Francis Wey, que Nodier aimait comme son enfant, et dont l'accent franc-comtois faisait second dessus de celui de Nodier, et Dauzats.

Les dîneurs de hasard étaient Bixio, le grand Saint-Valery et moi.

Saint-Valery était bibliothécaire comme Nodier. Il avait six pieds un pouce de hauteur. C'était un homme fort instruit, mais sans aucune originalité, ni aucun esprit. C'est sur lui que Méry fit ce vers :

Il se baisse, et ramasse un oiseau dans les airs!

Lorsqu'il était à sa bibliothèque, c'était chose bien rare qu'il fût obligé de prendre une échelle pour atteindre un livre, si haut qu'il fût placé. Il allongeait un de ses longs bras, se haussait sur la pointe de ses longs pieds, et allait chercher, reposât-il sous la frise, le livre demandé.

Au reste, susceptible au plus haut degré, et ne pouvant digérer les plaisanteries, si inoffensives qu'elles fussent, sur sa grande taille; il m'en voulut très-longtemps, parce qu'un jour qu'il se plaignait à madame Nodier d'un violent rhume de cerveau, je lui demandai s'il n'avait pas eu froid aux pieds l'année dernière.

Une fois admis dans cette douce et bonne intimité de la maison, on allait dîner chez Nodier à son plaisir. S'il fallait ajouter un, deux, trois couverts, aux couverts d'attente, on les ajoutait; s'il fallait allonger la table, on l'allongeait. Mais malheur à celui qui arrivait le treizième! celui-là dînait impitoyablement à une petite table, à moins qu'un quatorzième convive, encore plus inattendu que lui, ne vînt le relever de sa pénitence.

Bientôt je fus un de ces intimes dont je parlais tout à l'heure, et ma place à table fut fixée, une fois pour toutes, entre madame Nodier et Marie Nodier. Quand j'apparaissais à la porte, on me recevait avec des cris de joie, et il n'y avait pas jusqu'à Nodier qui n'allongeât vers moi ses deux grands bras pour me serrer les mains ou pour m'embrasser. Au bout d'un an, ce qui n'était qu'un point de fait devint un point de droit : cette place m'attendait vide jusqu'à l'enlèvement du

potage ; alors, on se hasardait à la donner ; mais, fût-elle donnée, celui qui me remplaçait eût-il été là depuis dix minutes, depuis un quart d'heure, depuis une demi-heure, fût-ce au dessert que j'arrivasse, il se levait ou on le faisait lever, et ma place m'était rendue.

Nodier prétendait que j'étais une bonne fortune pour lui, en ce que je le dispensais de causer ; mais ce qui, en pareil cas, était la joie du paresseux maître de maison, était le désespoir de ses convives : dispenser de causer le plus charmant causeur qu'il y eût au monde, c'était presque un crime : il est vrai qu'une fois chargé de cette vice-royauté de la conversation, je mettais un amour-propre inouï à bien remplir ma charge. Il y a des maisons où l'on a de l'esprit sans s'en douter, et d'autres maisons où l'on est bête malgré soi. Moi, j'avais trois maisons de prédilection, trois maisons où flambaient incessamment ma verve, mon entrain, ma jeunesse : c'était la maison de Nodier, la maison de madame Guyet-Desfontaines, et la maison de Zimmermann. Partout ailleurs, j'avais encore quelque esprit, mais l'esprit de tout le monde.

Au reste, soit que Nodier parlât, — et, alors, grands et petits enfants se taisaient pour l'écouter ; — soit que son silence livrât la conversation à Dauzats, à Bixio et à moi, on arrivait toujours, sans avoir compté les heures, à la fin d'un dîner charmant, enviable par le prince le plus puissant de la terre, pourvu que ce prince fût un prince spirituel.

A la fin de ce dîner, on servait le café à la table même. Nodier était bien trop Sybarite pour se lever de table, et pour aller prendre son moka, debout et mal à son aise, dans un salon encore mal chauffé, quand il pouvait le prendre allongé sur sa chaise, dans une salle à manger bien tiède, et bien parfumée de l'arome des fruits et des liqueurs.

Pendant ce dernier acte, ou plutôt cet épilogue du dîner, madame Nodier se levait avec Marie pour aller éclairer le salon. Moi qui ne prends ni café ni liqueurs, je les suivais pour les aider dans cette tâche, où ma longue taille, qui me permettait d'allumer le lustre et les candélabres sans monter sur les fauteuils, leur était bien utile. Il va sans dire que, si

Saint-Valery était là, comme il avait un pied de plus que moi, la charge d'allumeur lui revenait de droit.

Grâce à nous donc, le salon s'illuminait ; — c'était une solennité qui n'avait lieu que le dimanche : les autres jours, on était reçu dans la chambre de madame Nodier ; — en s'illuminant, le salon éclairait des lambris peints en blanc avec des moulures du temps de Louis XV, un ameublement de la plus grande simplicité, composé de douze chaises ou fauteuils et d'un canapé recouverts en casimir rouge, et complété par des rideaux de même couleur, par un buste d'Hugo, par une statue d'Henri IV enfant, par un portrait de Nodier, et par un paysage de Regnier représentant une vue des Alpes.

A gauche en entrant, dans un enfoncement pareil à une immense alcôve, était le piano de Marie. Cet enfoncement avait assez de largeur pour que les amis de la maison pussent, comme dans la ruelle d'un lit du temps de Louis XIV, rester près de Marie et causer avec elle, tandis qu'elle jouait, du bout de ses doigts si agiles et si sûrs, des contredanses et des valses.

Mais ces contredanses et ces valses n'arrivaient qu'à un moment donné; deux heures étaient invariablement consacrées — de huit à dix heures — à la causerie; de dix heures à une heure du matin, on dansait.

Cinq minutes après l'éclairage du salon par madame Nodier, Marie et moi, entraient Taylor et de Cailleux d'abord, qui étaient chez eux bien plus que Nodier n'était chez lui; puis Nodier, appuyé au bras de Dauzats, de Francis Wey ou de Bixio; car, quoique Nodier n'eût guère que trente-huit ou quarante ans à cette époque, Nodier, comme ces grandes plantes grimpantes qui couvrent toute une muraille de feuilles et de fleurs, avait déjà besoin de s'appuyer à quelqu'un.

Derrière Nodier entrait le reste des convives, avec la petite fille dansant et sautant.

Dix minutes après, commençaient d'arriver les habitués. C'étaient Fontanay et Alfred Johannot, ces deux figures voilées, toujours tristes au milieu de notre gaieté et de nos rires, comme si elles eussent eu un vague pressentiment du tom-

beau; c'était Tony Johannot, qui n'arrivait jamais sans quelque dessin ou quelque eau-forte nouvelle dont s'enrichissaient ou l'album ou les cartons de Marie; c'était Barye, si isolé au milieu du bruit, que sa pensée semblait toujours envoyée par son corps à la recherche de quelque merveille; c'était Louis Boulanger, avec sa variété d'humeur, aujourd'hui triste, demain gai, toujours si grand peintre, si grand poëte, si bon ami; c'était Francisque Michel, un fouilleur de chartes, quelquefois si préoccupé de ses recherches de la journée, qu'il oubliait qu'il venait avec un feutre du temps de Louis XIII et des souliers jaunes; c'était de Vigny, qui, doutant de sa future transfiguration, daignait encore se mêler aux hommes; de Musset, presque enfant, rêvant ses *Contes d'Espagne et d'Italie;* c'étaient, enfin, Hugo et Lamartine, ces deux rois de la poésie, ces pacifiques Étéocle et Polynice de l'art, dont l'un portait le sceptre et l'autre la couronne de l'ode et de l'élégie.

Hélas! hélas! que sont devenus tous ceux qui étaient là?

Fontanay et Alfred Johannot sont morts; de Vigny s'est fait invisible; Taylor a renoncé aux voyages; Lamartine, au gouvernement provisoire, a laissé tomber la France de sa main; Hugo est député, et essaye de ramasser cette France, qui a été trop lourde à la main de son collègue; nous autres, nous sommes dispersés, suivant chacun de notre côté une route laborieuse, hérissée de mauvais vouloirs, de lois épineuses, de petites haines ministérielles; et nous allons, aveugles et fatigués, vers ce nouveau monde que Dieu garde pour nos fils et nos petits-fils, que nous ne verrons pas, nous, mais dont au moins nos tombes, comme des bornes milliaires, indiqueront le chemin.

Revenons à ce salon où entraient successivement, au milieu d'une effusion de joie causée par leur vue, ceux-là que je viens de nommer. Si Nodier, en sortant de table, allait s'étendre dans son fauteuil à côté de la cheminée, c'est qu'il voulait, Sybarite égoïste, savourer à son aise, en suivant un rêve quelconque de son imagination, ce moment de béatitude qui suit le café; si, au contraire, faisant un effort pour rester debout, il allait s'adosser au chambranle de la cheminée, les

mollets au feu, le dos à la glace, c'est qu'il allait conter. Alors, on souriait d'avance au récit prêt à sortir de cette bouche aux lignes fines, spirituelles et moqueuses; alors, on se taisait; alors, se déroulait une de ces charmantes histoires de sa jeunesse, qui semblent un roman de Longus ou une idylle de Théocrite. C'était à la fois Walter Scott et Perrault; c'était le savant aux prises avec le poëte; c'était la mémoire en lutte avec l'imagination. Non-seulement Nodier était amusant à entendre, mais encore il était charmant à voir : son long corps efflanqué, ses longs bras maigres, ses longues mains pâles, son long visage, plein d'une mélancolique sérénité, tout cela s'harmoniait, se fondait avec sa parole un peu traînante, et avec cet accent franc-comtois dont j'ai déjà parlé; et, soit que Nodier eût entamé le récit d'une histoire d'amour, d'une bataille dans les plaines de la Vendée, d'un drame sur la place de la Révolution, d'une conspiration de Cadoudal ou d'Oudet, il fallait écouter presque sans souffle, tant l'art admirable du conteur savait tirer le suc de chaque chose; — ceux qui entraient faisaient silence, saluaient de la main, et allaient s'asseoir dans un fauteuil, ou s'adosser contre le lambris; et le récit finissait toujours trop tôt; il finissait on ne savait pourquoi, car on comprenait que Nodier eût pu puiser éternellement dans cette bourse de Fortunatus qu'on appelle l'imagination. On n'applaudissait pas, non, on n'applaudit pas le murmure d'une rivière, le chant d'un oiseau, le parfum d'une fleur; mais, le murmure éteint, le chant évanoui, le parfum évaporé, on écoutait, on attendait, on désirait encore!

Mais Nodier se laissait doucement glisser du chambranle de la cheminée sur son grand fauteuil; il souriait, il se tournait vers Lamartine ou vers Hugo :

— Assez de prose comme cela, disait-il; des vers, des vers, allons!

Et, sans se faire prier, l'un ou l'autre poëte, de sa place, les mains appuyées au dossier d'un fauteuil, ou les épaules assurées contre le lambris, laissait tomber de sa bouche le flot harmonieux et pressé de sa poésie; et, alors, toutes les têtes se retournaient, prenant une direction nouvelle, tous les es-

prits suivaient le vol de cette pensée qui, portée sur ses ailes d'aigle, jouait alternativement dans la brume des nuages, parmi les éclairs de la tempête, ou au milieu des rayonnements du soleil.

Cette fois, on applaudissait; puis, les applaudissements éteints, Marie allait se mettre à son piano, et une brillante fusée de notes s'élançait dans les airs. C'était le signal de la contredanse; on rangeait chaises et fauteuils; les joueurs se retranchaient dans les angles, et ceux qui, au lieu de danser, préféraient causer avec Marie, se glissaient dans l'alcôve.

Nodier était un des premiers à la table de jeu : longtemps il n'avait voulu jouer qu'à la bataille, et s'y prétendait d'une force supérieure; enfin, il avait fait une concession au goût du siècle, et jouait à l'écarté.

Le bal commençait, et Nodier, qui avait d'ordinaire fort mauvais jeu, demandait des cartes. A partir de ce moment, Nodier s'annihilait, disparaissait, était complétement oublié. Nodier, c'était l'hôte antique qui s'efface pour faire place à celui qu'il reçoit, lequel, alors, devient chez lui maître en son lieu et place.

D'ailleurs, après avoir disparu un peu, Nodier disparaissait tout à fait. Il se couchait de bonne heure, ou plutôt, on le couchait de bonne heure. C'était à madame Nodier qu'était réservé ce soin d'endormir le grand enfant; elle sortait, en conséquence, la première du salon, et allait préparer la couverture. Alors, l'hiver, dans les grands froids, quand par hasard il n'y avait pas de feu à la cuisine, on voyait, au milieu des danseurs, une bassinoire passer, s'approcher de la cheminée du salon, ouvrir sa large gueule, y recevoir la cendre chaude, et entrer dans la chambre à coucher.

Nodier suivait la bassinoire, et tout était dit.

Voilà ce qu'était Nodier, voilà quelle était la vie de cet homme excellent.

Un jour, nous le trouvâmes humble, embarrassé, honteux.

L'auteur du *Roi de Bohême et ses Sept Châteaux* venait d'être nommé académicien.

Il nous fit ses excuses bien humbles, à Hugo et à moi; nous lui pardonnâmes.

Après avoir été refusé cinq fois, Hugo fut nommé à son tour.

Il ne me fit pas ses excuses, et il eut raison, car je ne lui eusse pas pardonné, à lui!

CXXII

Oudard me transmet les ordres du duc d'Orléans. — Je suis nommé bibliothécaire adjoint. — Comme quoi il en résulte quatre cents francs d'économie pour Son Altesse. — Rivalité avec Casimir Delavigne. — Pétition des classiques contre les pièces romantiques. — Lettre à l'appui, de mademoiselle Duchesnois. — Ronde fantastique. — Par qui Racine fut déclaré n'être qu'un *polisson*. — Belle indignation du *Constitutionnel*. — Première représentation de *Marino Faliero*.

On se rappelle que, dans la courte conversation que j'avais eu l'honneur d'avoir avec M. le duc d'Orléans dans sa loge, il m'avait exprimé le désir de me garder près de lui.

Je n'avais aucun motif, ma liberté conquise, pour m'éloigner de l'homme qui, au bout du compte, en m'assurant la vie matérielle pendant six ans, m'avait permis de continuer mes études, et de devenir ce peu que j'étais.

D'ailleurs, à cette époque, M. le duc d'Orléans représentait parfaitement cette nuance d'opposition dans laquelle mon titre de fils d'un général républicain me classait naturellement.

M. le duc d'Orléans, fils de régicide, membre du club des Jacobins, défenseur de Marat, obligé de Collot d'Herbois, me paraissait même, je dois le dire, s'il n'avait pas énormément reculé depuis 1793, être beaucoup plus avancé en 1829 que je ne l'étais moi-même.

Il y avait bien ce mot qu'il m'avait dit le jour où j'avais écrit sous sa dictée: « Monsieur Dumas, souvenez-vous que, quand on ne descendrait de Louis XIV que par un de ses bâtards, c'est encore un assez grand honneur pour qu'on en soit fier. »

Mais, ce mot, je l'avais provoqué par mon ignorante hésita-

tion. D'ailleurs, on peut être fier de descendre de Louis XIV, tout en blâmant les turpitudes de Louis XV et les fautes de Louis XVI; or, qui avait fait surtout nos pères républicains ? Le Parc-aux-Cerfs et le Petit-Trianon.

Le duc d'Orléans était donc, sinon un prince républicain comme on l'avait appelé en 1792, du moins un prince citoyen comme on l'appelait en 1829.

Somme toute, c'était chose honorable pour ma position, et une chose sympathique à mon cœur, que de rester attaché à M. le duc d'Orléans.

Toutes ces réflexions s'étaient déjà présentées à mon esprit depuis assez de temps pour qu'elles eussent eu celui d'y mûrir, quand je reçus une lettre d'Oudard, qui me priait de passer à son bureau.

Autrefois, une pareille invitation m'eût fort inquiété; aujourd'hui, elle me faisait sourire.

Je me présentai; Raulot me salua jusqu'à terre; il ouvrit la porte et annonça :

— M. Alexandre Dumas.

Oudard vint à moi en riant.

— Eh bien, me dit-il, mon cher poëte, il paraît que décidément vous avez un succès?

— Mais oui.

— D'abord, recevez-en tous mes compliments... Mais qui pouvait prévoir cela?

— Ceux qui m'avaient supprimé mes gratifications et retenu mes appointements; car je présume que, s'ils eussent prévu une chute, ils n'auraient pas eu la cruauté de m'exposer à mourir de faim, moi et ma mère.

— Est-ce que M. de Broval ne vous a pas écrit, le soir de la représentation? me dit Oudard un peu embarrassé.

— Si fait; voici sa lettre.

Je lui montrai la lettre qu'on a lue.

— Et je la garde comme un modèle, continuai-je en la remettant dans ma poche.

— Comme un modèle de quoi ?

— De fausseté diplomatique et de plate courtisanerie.

— Bon ! voilà de grands mots !

— Vous avez raison, il ne faut pas appliquer les grands mots aux petites choses.

— Voyons, ne parlons plus de cela ! parlons de votre position dans la maison.

— Cela s'appelle parler de choses en l'air.

— Pas de votre position dans le passé. Je sais bien que vous refuseriez de rester dans la maison aux conditions où vous y étiez; nous ne voudrions pas non plus... Il vous faut du loisir pour travailler.

— Allons, seigneur Mécène, parlez au nom d'Auguste; j'écoute.

— Non, c'est à vous de parler, au contraire. Que désirez vous?

— Moi? Je désirais un succès, je l'ai eu; je ne désire plus rien.

— Mais, nous, que pouvons-nous faire pour vous qui vous soit agréable ?

— Pas grand'chose.

— Il y a bien, cependant, dans la maison, quelque place que vous ambitionniez?

— Je n'en ambitionne aucune; mais il y en a une qui me conviendrait.

— Laquelle?

— Celle de collègue de M. Casimir Delavigne à la bibliothèque.

Oudard laissa échapper un mouvement des muscles de la face, qui voulait dire : « Vous êtes bien ambitieux, mon ami. »

— Ah! oui, je comprends, repris-je, ce sera difficile.

— Dame! reprit Oudard, nous avons déjà Vatout et Casimir, un bibliothécaire et un sous-bibliothécaire.

— Sans doute, et c'est beaucoup, n'est-ce pas, quand on n'a point de bibliothèque?

En effet, la bibliothèque du duc d'Orléans était, à cette époque surtout, assez médiocre.

— Comment, pas de bibliothèque? s'écria Oudard, qui, comme les servantes de curé, ne pouvait pas souffrir que l'on dépréciât son presbytère. Nous avons trois mille volumes!

— Vous vous trompez, mon cher Oudard : c'est trois mille quatre ; car j'ai vu avant-hier, chez M. le duc d'Orléans, les *Mémoires de Dumouriez* qui arrivaient de Londres.

Avec quelque bonhomie que j'eusse relevé cette erreur de chiffres, Oudard sentit le coup ; il n'était pas de force à le parer : sans s'avouer touché, il continua.

— Eh bien, c'est à merveille, mon ami ; j'exprimerai à monseigneur votre désir de rester attaché à la maison comme bibliothécaire.

Je l'arrêtai.

— Ah çà ! entendons-nous bien, Oudard.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous m'avez fait venir, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Ce n'est pas moi qui suis venu de moi-même.

— Non.

— Je ne serais pas venu si vous ne m'eussiez pas écrit.

— Vous eussiez eu tort.

— C'est possible ; mais, enfin, je ne fusse pas venu. Maintenant, vous parlez d'un désir, je n'en ai exprimé aucun ; ce n'est pas moi qui désire rester attaché à la maison ; si l'on désire me garder, on me fera bibliothécaire ; quant aux appointements, on peut ne m'en point allouer ; vous voyez que je donne de grandes facilités à Son Altesse royale.

— Ah çà ! vous serez donc toujours mauvaise tête?

— Non ; mais je me souviens de ce que M. le duc d'Orléans a daigné écrire, voilà un mois, de sa propre main en face de mon nom : « Supprimez les gratifications, etc., etc. »

— Allons, je vais vous dire une chose qui va vous raccommoder avec le prince.

— Ah ! mon cher Oudard, je suis, en vérité, trop peu de chose pour me croire le droit d'être brouillé avec lui.

— Eh bien, je crois qu'il accepterait la dédicace de votre drame.

— La dédicace de mon drame, mon cher Oudard, appartient à celui qui l'a fait jouer ; mon drame d'*Henri III* sera dédié à Taylor.

— Vous faites une faute, mon cher ami.

— Non, j'acquitte une dette.

— Soit, n'en parlons plus; ainsi, bibliothécaire comme Casimir Delavigne...

— Ou comme Vatout, si vous trouvez que la comparaison vous offre plus de facilités.

— Savez-vous que vous êtes devenu épigrammatique depuis votre succès?

— Non; seulement, je dis tout haut ce que je pensais tout bas.

— Allons, je vois bien que je n'aurai pas le dernier mot.

— Si fait; trouvez un mot auquel je ne trouve pas de réponse.

— Au revoir!

— Adieu!

Deux jours après, Oudard me fit revenir; il avait trouvé une chose qui me convenait bien mieux que d'être bibliothécaire: c'était d'être lecteur de madame la duchesse d'Orléans.

Je remerciai Oudard; mais je lui déclarai que je m'en tenais à ma première idée, d'être bibliothécaire ou de ne rien être du tout.

Nous nous quittâmes un peu plus froidement que la première fois.

Le surlendemain, je recevais une troisième lettre; pour le coup, il avait trouvé la chose qui me convenait mieux que toute chose : on me faisait chevalier d'honneur de madame Adélaïde!

Je persistai dans mon entêtement à l'endroit de la bibliothèque.

Enfin, sur une quatrième invitation, je revins une quatrième fois.

On se décidait à faire ce que je demandais; j'étais nommé bibliothécaire adjoint, à douze cents francs.

Comme j'avais annoncé d'avance que la question d'argent n'avait aucune importance, on en avait profité pour proposer à monseigneur une réduction de trois cents francs du bibliothécaire sur l'employé.

Cela n'eût rien été ; mais écoutez, et qu'Harpagon et Grandet se pendent de n'avoir pas trouvé ce qu'avaient trouvé les gens qui faisaient les affaires de M. le duc d'Orléans et les miennes.

Comme il y avait six mois que l'on ne me payait plus mes appointements, on antidata ma nomination de six mois.

Il en résulta que, comme j'avais quinze cents francs à titre d'employé, et douze cents francs à titre de bibliothécaire, on économisa, en me payant ces six mois-là comme bibliothécaire, une somme de cent cinquante francs, — qui, jointe à mes gratifications non payées de 1829, constituait une économie de trois cent cinquante francs; — lesquels trois cent cinquante francs, joints aux cinquante francs supprimés à ma gratification de 1828, faisaient un bénéfice net de quatre cents francs pour la caisse princière.

On en conviendra, c'étaient des hommes à larges vues, n'est-ce pas? que ceux qui entouraient le duc d'Orléans.

Malheureusement, ce furent exactement les mêmes hommes qui entourèrent plus tard le roi.

Installé à la bibliothèque, j'y fis connaissance avec Vatout et Casimir Delavigne, qui, ainsi que me l'avait laissé pressentir Oudard, ne me virent pas arriver là avec un grand plaisir.

Casimir Delavigne surtout, qui me revint plus tard, mais qui, d'abord, eut beaucoup de peine à me pardonner mon succès d'*Henri III*.

En effet, mon succès d'*Henri III* prenait l'année, et, comme il y a un proverbe qui dit qu'il n'y a pas au théâtre deux succès à la fois, le succès d'*Henri III* gênait le succès de *Marino Faliero*, qui attendait son tour, et dans lequel mademoiselle Mars devait jouer Héléna.

Mais mademoiselle Mars avait pour trois grands mois d'*Henri III;* puis venait son congé de deux mois; *Marino Faliero* se trouvait donc remis à l'hiver suivant.

Ce n'était point le compte de Casimir Delavigne.

J'ai dit comment les affaires dramatiques se traitaient chez Casimir Delavigne : le conseil de famille fut rassemblé à l'en-

droit de *Marino Faliero,* et l'on décida que le doge de Venise émigrerait à la Porte-Saint-Martin; que madame Dorval, dont la réputation commençait à grandir, remplacerait mademoiselle Mars, et qu'on débaucherait Ligier de l'Odéon pour jouer Marino Faliero.

Cette émigration fit grand bruit. — Casimir à la Porte-Saint-Martin! c'était Coriolan chez les Volsques; tous les journaux retentirent de plaintes et de lamentations sur cet exil du barde national, et l'on commença à me considérer comme un usurpateur qui venait de chasser un roi couronné et sacré de son trône légitime.

La situation se compliqua d'un événement aussi nouveau qu'inattendu.

Une pétition au roi parut, laquelle suppliait Sa Majesté de faire, en faveur de Corneille, de Molière et de Racine, — qui, debout sur leurs piédestaux de marbre du foyer, n'avaient rien à voir dans cette question, — ce que l'auguste prédécesseur de Sa Majesté avait fait en faveur du roi Ferdinand VII chassé par les Cortès : de les rétablir sur leur trône.

Hélas! personne moins que moi n'a jamais aspiré à prendre le trône de personne... A me faire une chaise ou un fauteuil commode, oui; élevé, oui; en vue, oui; mais un trône! le mot et la chose étaient par trop classiques, et je n'y songeais point.

C'est incroyable, n'est-ce pas? qu'il se soit trouvé sept hommes de lettres assez intolérants, assez insensés, assez ridicules pour s'adresser à un roi, et pour prier ce roi de proscrire un genre, c'est-à-dire une chose invisible, insaisissable, indéfinissable même; pour lui dire hardiment: « Sire, nous sommes les représentants de l'art; nous seuls savons ce que c'est que le beau; nous seuls avons la science, le goût, le génie; le public nous siffle, c'est vrai, aussitôt que nous apparaissons; nos tragédies n'attirent personne, c'est vrai, quand on les joue; les comédiens nous représentent avec une répugnance concevable, c'est vrai, puisque, faisant les mêmes frais pour nos pièces, ils n'en tirent pas les mêmes profits; mais n'importe! il nous est dur de mourir, d'être

oubliés; nous aimons mieux être sifflés qu'ensevelis; ordonnez, sire, qu'on nous joue, qu'on ne joue que nous; — car nous sommes les seuls héritiers de Corneille, de Molière et de Racine, tandis que les nouveaux venus ne sont que des bâtards de Shakspeare, de Gœthe et de Schiller! »

Comme c'était logique! J'étais un bâtard de Shakspeare, de Gœthe et de Schiller, parce que je venais de faire *Henri III*, pièce si éminemment française, que, s'il y avait un reproche à lui faire, c'était de représenter trop fidèlement les mœurs de la fin du XVIe siècle.

Et, comme, en effet, la chose n'est pas croyable, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs la pétition de ces messieurs :

« Sire,

» La gloire des lettres n'est pas la moins éclatante des gloires françaises, et la gloire de notre théâtre la moins brillante de nos gloires littéraires.

» Ainsi pensaient vos aïeux, quand ils ont honoré le Théâtre-Français d'une protection spéciale; ainsi pensait Louis XIV, à qui il a dû sa première organisation. Persuadé que les chefs-d'œuvre que son règne avait fait éclore ne pouvaient être représentés avec trop de perfection, ce roi protecteur des lettres a voulu que les meilleurs acteurs disséminés dans les diverses troupes que possédait alors la capitale, fussent réunis en une seule, sous le titre de Comédiens ordinaires du roi.

» Il donna à cette troupe d'élite des règlements, il lui accorda des droits, et, entre autres, le privilége exclusif de représenter la tragédie et la haute comédie; et il ajouta à ces faveurs celle de la doter. Son but, en cela, vous le savez, sire, n'était pas seulement de récompenser des acteurs qui avaient le bonheur de lui plaire, mais aussi de les encourager dans la pratique d'un genre qui, par son élévation, était en harmonie avec son âme royale; mais aussi de perpétuer la prospérité de ce genre, et d'asseoir sur des bases solides un théâtre modèle soit pour les acteurs, soit pour les auteurs.

» Longtemps les intentions de Louis XIV ont été remplies sous ses successeurs, qui n'ont dégénéré de lui ni en goût ni en générosité; les deux genres qu'il affectionnait, et auxquels la scène française devait sa dignité et sa supériorité, y ont régné presque sans partage.

» Tel était encore l'état des choses à l'époque du décès de votre auguste frère; pourquoi faut-il avouer qu'il n'est plus tel aujourd'hui?

» La mort de l'acteur qui rivalisait de talent avec les acteurs les plus parfaits de quelque époque que ce soit, a porté plus d'un dommage au noble genre dont il était le soutien. Soit par dépravation de goût, soit par conscience de leur impuissance à le remplacer, quelques sociétaires du Théâtre-Français, prétendant que le genre où Talma excellait ne pouvait plus être utilement exploité, se sont efforcés d'exclure la tragédie de la scène, et de lui substituer des pièces composées à l'imitation des drames les plus bizarres que puissent offrir les littératures étrangères : drames qu'avant cette époque, on n'avait osé reproduire que sur nos théâtres infimes.

» Que des acteurs médiocres aient cette prétention, si bien d'accord avec leur médiocrité; que, ne pouvant s'élever jusqu'à la tragédie, ils veuillent la rabaisser au niveau de leur talent, cela se conçoit; mais ce qu'on a peine à concevoir, sire, c'est que cette prétention soit encouragée par les préposés qui devraient la combattre.

» Non-seulement ils violent les droits fondés sur les règlements pour favoriser, en toute circonstance, le genre objet de leur prédilection, mais, pour satisfaire aux exigences de ce genre, qui a moins pour but d'élever l'âme, d'intéresser le cœur, d'occuper l'esprit, que d'éblouir les yeux par des moyens matériels, par le fracas des décorations et par l'éclat du spectacle, ils épuisent la caisse du théâtre; ils accroissent sa dette; ils opèrent sa ruine. Et, cependant, comme la tragédie, malgré tout ce qu'on fait contre elle, lutte encore avec quelque avantage contre son ignoble rival, non contents de se refuser aux frais nécessaires, à l'appareil qu'elle réclame, les protecteurs de celui-ci s'étudient à déconcerter l'ensem-

ble des représentations tragiques, à ne donner pour aide aux principaux acteurs que des sujets réprouvés par le public; bien plus encore, pour rendre toute représentation tragique désormais impossible, anticipant sur l'époque où les deux premiers sujets tragiques, mademoiselle Duchesnois et M. Lafond, doivent prendre leur retraite, ils prétendent les contraindre à subir, sous le nom de congé, un exil d'un an, pendant la durée duquel on se flatte de consommer l'absolue destruction du théâtre de Racine, Corneille et Voltaire.

» Sire, les agents sur lesquels votre confiance se repose des soins de surveiller et de diriger le théâtre répondent-ils bien à vos intentions protectrices? Est-ce pour favoriser l'usurpation du mélodrame, est-ce pour lui livrer la scène tragique que les clefs leur en ont été remises? Les fonds que votre libéralité met à leur disposition, pour être employés dans l'intérêt du bon goût, doivent-ils être prodigués dans l'intérêt de leur goût particulier, qui tend à asservir le domaine de ces grands hommes à la Melpomène des boulevards, et à réduire leur art sublime à la condition d'un vil métier?

» Persuadés, sire, que la gloire de votre règne est intéressée à ce qu'aucune des sources de la gloire française ne s'altère, nous croyons devoir appeler votre attention sur la dégradation dont le premier de nos théâtres est menacé.

» Sire, le mal est grand déjà! encore quelques mois, et il sera sans remède; encore quelques mois, et, fermé tout à fait aux ouvrages qui faisaient les délices de la plus polie des cours, de la nation la plus éclairée, le théâtre fondé par Louis le Grand sera tombé au-dessous des tréteaux les plus abjects, ou plutôt le Théâtre-Français aura cessé d'exister.

» *Signé :* A.-V. ARNAULT, N. LEMERCIER, VIENNET, JOUY, ANDRIEUX, JAY, O. LEROY. »

Cette curieuse pièce était flanquée d'une autre pièce non moins curieuse; — quand nous disons flanquée, nous aurions dû dire précédée. — La lettre de mademoiselle Duchesnois que nous allons reproduire en entier, comme nous avons fait de

la pétition de ces messieurs, était la fusée volante par laquelle on avertissait le public qu'on allait tirer le grand feu d'artifice.

On se rappelle la visite que M. Lafond m'avait faite à mon bureau, pour me demander si je n'avais pas dans ma pièce un gaillard bien campé qui vint dire à la reine Christine : « Sacrebleu! Votre Majesté n'a pas le droit de faire assassiner ce pauvre diable! »

On se rappelle que je lui avais répondu que non.

Sur quoi, M. Lafond avait pirouetté et s'était retiré en disant que, dans ce cas, sa visite était non avenue.

Lors de la lecture d'*Henri III*, M. Lafond s'était dit que ce gaillard bien campé, trop bien campé même, qu'on appelait le duc de Guise, lui revenait de droit, lorsque, pas du tout, il avait vu distribuer ce rôle à Joanny, qui l'avait joué, sinon d'une manière irrépochable, du moins d'une manière remarquable.

Il en avait été autant de la pauvre mademoiselle Duchesnois; elle avait vu passer successivement devant elle les deux rôles de Christine et de la duchesse de Guise; elle m'avait fait l'honneur de les désirer tous deux, et deux fois, avec beaucoup de peine, je lui avais expliqué les impossibilités que je voyais à ce qu'elle jouât les deux rôles; il en résultait que mademoiselle Duchesnois était furieuse, que la fureur est mauvaise conseillère, et qu'en somme mademoiselle Duchesnois, dans sa fureur, écrivait la lettre suivante :

« Monsieur,

» J'aurais voulu rester étrangère à la querelle qui s'est engagée dans les journaux, relativement au Théâtre-Français; mais on se fonde sur des faits erronés, pour défendre un système qui compromet notre existence sociale; je crois devoir au public des explications qui montreront la question sous son vrai jour.

» Sans doute le devoir des Comédiens français est, avant tout, de conserver la faveur du public, et l'on ne peut nous

faire aucun reproche sous ce rapport, puisque, depuis trois années, nous avons laissé établir successivement, à grands frais, tous les ouvrages du nouveau genre ; il en est résulté que nos parts ont baissé de seize mille à sept mille francs, et que nous avons contracté, dans ce laps de temps, une dette que l'on porte à cent mille francs.

» Cependant, l'ancien répertoire et les ouvrages faits d'après les grands maîtres, *Tartufe*, *Phèdre*, *Zaïre*, *Germanicus*, *Sylla*, *Pierre de Portugal*, *Marie Stuart*, *l'École des Vieillards*, *Blanche*, *le Roman*, s'ils n'enrichissent plus le théâtre, continuent à faire l'argent de nos parts, et à subvenir aux dépenses inouïes de la mise en scène des drames. Malgré la ruine de notre prospérité et l'augmentation de notre dette, j'aurais gardé le silence, si l'on n'avait en même temps répandu le bruit que l'on allait dissoudre notre pacte social, pour nous mettre en régie, et élever à notre place un prétendu théâtre romantique. Ces bruits ont pris assez de consistance pour être répétés par plusieurs journaux, et l'on a remarqué que les défenseurs habituels de M. le commissaire royal, au lieu de les démentir, se sont efforcés de montrer les avantages d'un projet aussi ridicule.

» Les acteurs tragiques, qui, depuis l'arrivée de M. Taylor, avaient été l'objet d'une animadversion dont ils n'ont deviné la cause que dans ces derniers temps, furent attaqués dans ces mêmes journaux avec un acharnement sans exemple, avec ce refrain de circonstance : *Le public ne veut plus de tragédies*. Sans doute la tragédie ne fait plus les recettes énormes des beaux temps de Talma et des quinze premières années de ma carrière théâtrale; mais, sans parler de son importance et de sa nécessité, on peut s'assurer par les recettes — non par celles que l'on tient de M. le commissaire royal, mais par les recettes véritables, consignées sur le registre des pauvres, que je fais relever en ce moment pour les publier, — que la tragédie reprendrait sa prospérité, si l'administration lui accordait la protection qu'elle lui doit, au lieu de persécuter les acteurs et les auteurs qui la soutiennent encore.

» Il me serait difficile d'énumérer toutes les preuves de la mauvaise volonté de M. Taylor; mais en voici quelques-unes qui suffiront pour vous convaincre. Trois jeunes acteurs attirés de l'Odéon prêtaient quelque appui et quelque intérêt à la tragédie. M. Taylor a tenté de les chasser de la Comédie-Française. Il a réussi à l'égard de MM. Ligier et Victor; et, si M. David nous a été conservé, c'est par un jugement des tribunaux qui a forcé la volonté de M. le commissaire royal. M. Beauvallet, jeune homme qui donne de grandes espérances aux amis de l'art dramatique, s'est vu forcé de s'engager à un théâtre secondaire.

» Ce n'est pas tout; pour accomplir le dessein romantique, ma présence et celle de M. Lafond étaient importunes. Nous reçûmes, cet hiver, une intimation et presque un ordre de quitter Paris pour un an, et sans l'avoir sollicité, comme quelques journaux mal informés l'ont annoncé.

» C'est dans de telles circonstances, monsieur, que des littérateurs distingués qui, par leurs rapports avec les acteurs, connaissent bien mieux la situation du Théâtre-Français que les auteurs de plusieurs articles, ont cru devoir présenter un mémoire au roi, non pour demander l'exclusion du genre nouveau (plaisanterie inventée par les amis de M. Taylor, pour se donner l'avantage d'appeler *ridicule* une démarche honorable), mais pour réclamer une protection au moins égale pour les auteurs qu'on appelle *classiques*, et pour les acteurs qui soutiennent ce genre.

» Je vous prie de vouloir bien annoncer, monsieur, que je viens d'appeler MM. Taylor et le vicomte de la Rochefoucauld devant les tribunaux pour avoir à répondre d'une violation de nos règlements sociaux, au moyen de laquelle ils ont prorogé, depuis quatre ans, l'existence d'un comité qui devait, aux termes de nos statuts, être renouvelé par tiers chaque année.

» Je vous prie de vouloir bien aussi déclarer, en mon nom, que l'article renfermé dans le *Journal de Paris* de ce matin est erroné dans toutes ses propositions et dans tous ses chif-

fres, et que je m'empresserai d'en donner les preuves au public dans le plus court délai.

» Je suis aussi en mesure de relever le fait faux qu'aucun des signataires de la pétition ait voulu *retirer* ou *désavouer* sa signature; mais je sais, au contraire, que plusieurs de nos auteurs les plus distingués se préparent à faire paraître leur adhésion au Mémoire au roi.

» Je suis, etc.

» J. DUCHESNOIS. »

Nous avons dit que, sous un ministre spirituel, tout le monde a de l'esprit, même le roi.

Le roi répondit aux pétitionnaires :

« Messieurs,

» Je ne puis rien pour ce que vous désirez; je n'ai, comme tous les Français, qu'une place au parterre. »

Maintenant, on me demandera comment M. Arnault conciliait cette demande contre moi, avec son amitié pour moi? comment, me recevant, tous les dimanches, chez lui à sa table, dans son intimité, il voulait me faire chasser du théâtre?

Oh! qu'on se rassure! M. Arnault était un esprit plus logique que cela : le dimanche qui avait suivi la représentation d'*Henri III*, — et c'était le lendemain, — j'avais trouvé madame Arnault toute seule à la maison, et elle m'avait dit en manière de conversation :

— Dumas, quand vous voudrez bien venir dîner avec nous, dites-nous-le d'avance, car vous risqueriez parfois de faire comme aujourd'hui, un dîner tête à tête avec moi, ce qui ne serait pas très-amusant pour vous.

J'avais compris, et je n'y étais pas retourné.

Au reste, le succès d'*Henri III* avait amené à sa suite tous les avantages et tous les ennuis des grands succès; j'étais, pour le reste de l'hiver de 1829, l'auteur à la mode; je recevais invitations sur invitations, et M. Sosthène de la Rochefou-

cauld, ministre de la maison du roi, m'écrivait une lettre par laquelle il me donnait mes entrées à tous les théâtres royaux, se fondant sur ce que, s'il ne me les donnait pas, j'étais bien homme à les prendre. Devéria fit une lithographie de moi; David (d'Angers), une médaille. On voit que rien ne manquait à ma gloire, même le petit côté ridicule qui accompagne toujours les réputations naissantes.

Puis on racontait une foule d'anecdotes plus absurdes les unes que les autres : on disait qu'après la représentation d'*Henri III*, quand les lustres de la salle avaient été éteints, à la lueur mourante des flambeaux du foyer, une ronde sabbatique pareille à la magnifique ronde de Boulanger avait eu lieu *autour* du buste de Racine, — qui est adossé à la muraille! que les funèbres danseurs avaient fait entendre ce refrain sacrilége : « Enfoncé Racine ! » et que même un cri de mort avait été poussé par un jeune fanatique nommé Amaury Duval, qui demandait la tête des académiciens; — cri parricide, puisque ce malheureux était le fils de M. Amaury Duval, de l'Institut, et neveu de M. Alexandre Duval, de l'Académie française.

On accusait, en outre, — et cela pouvait bien être vrai, par exemple, — un romantique furieux, à qui Dieu, pour sa punition, avait envoyé une des sept plaies d'Égypte, d'avoir dit en se grattant frénétiquement :

— Décidément, Racine n'est qu'un polisson!

Ce fanatique se nommait Gentil.

De pareilles histoires, racontées sous le manteau de la cheminée, faisaient, comme vous le pensez bien, dresser les cheveux sur la tête de tous les honnêtes gens, et *le Constitutionnel*, qui a toujours été le représentant littéraire et politique des honnêtes gens, en était tout particulièrement indigné.

Ce fut à partir de cette époque que le digne bonhomme voua à toute idée qui ne datait pas d'un demi-siècle, et à tout auteur qui ne comptait pas moins de douze lustres, — style de rédaction 1838-1850, — cette haine vigoureuse dont parle Alceste, et qui, à notre avis, rancit bien plus et bien mieux

au cœur des impuissants, des méchants et des envieux, qu'au cœur des gens de bien.

On s'attendait de jour en jour à une Saint-Barthélemy de classiques, et on félicitait ce pauvre M. Auger, qui venait de se tuer si tristement, d'avoir échappé au massacre général par le suicide.

La consternation était si grande, que le parti classique tout entier ne produisit qu'une pièce — qui tomba.

C'était *Élisabeth d'Angleterre*, de M. Ancelot.

Car nous n'appelons pas une pièce classique le *Marino Faliero* de Casimir Delavigne, si pompeusement baptisé du titre de mélodrame en vers.

Le choix même du sujet de *Marino Faliero*, l'imitation des principales scènes de Byron, était un double hommage au génie étranger et au goût moderne.

Casimir Delavigne, nous l'avons dit ailleurs, était né quinze ans trop tôt pour entrer franchement dans notre voie; aussi son allure fût-elle éternellement empêchée, et flotta-t-il incessamment de Voltaire à Byron, de Chénier à Shakspeare, sans parvenir à prendre une allure à lui. Au reste, rien n'avait été négligé pour le succès de *Marino Faliero*. Les journaux avaient fait grand bruit de l'ingratitude de MM. les Comédiens français, et du passage de Ligier à la Porte-Saint-Martin. On annonçait que l'ouverture était de Rossini, et les costumes de M. Delaroche.

Or, M. Delaroche étant juste en peinture ce que Casimir Delavigne était en littérature, M. Delaroche jouissait, alors, comme Casimir Delavigne, d'une réputation trop grande pour qu'il ne la vît pas décroître, pâlir, s'éteindre presque de son vivant.

Donc, Rossini avait fait la musique; donc, Delaroche avait fait les costumes.

La pièce fut représentée le 30 mai, et obtint un grand succès; mais, chose étrange! la part faite largement à l'auteur, le succès d'acteur ne revint ni à Ligier ni à madame Dorval; il revint à Gobert, qui jouait le rôle d'Israël Bertuccio.

L'ouvrage était, du reste, monté avec un luxe inouï, et

un si scrupuleux respect, particulièrement à l'endroit des costumes, que, M. Delaroche ayant jugé à propos, pour donner plus de pittoresque à ses dessins, de les faire mouvementer par le vent, le costumier du théâtre avait eu cette intelligente idée, de coudre le vent dans les manteaux.

J'ai dit ailleurs ce que je pensais de cette pièce.

CXXIII

Le magnétisme. — Opération sur une somnambule. — Je me fais magnétiser. — Mes observations. — Je magnétise à mon tour. — Expérience faite en diligence. — Autre expérience chez le procureur de la République de Joigny. — La petite Marie D^lle^. — Ses prédictions politiques. — Je la guéris de la peur.

Entre ma représentation et celle de Casimir Delavigne, le monde savant s'était préoccupé d'un fait grave qui constatait la puissance du magnétisme, contestée depuis Mesmer.

Un des plus habiles chirurgiens de l'époque, Jules Cloquet, venait d'opérer madame Pl... d'un cancer au sein, sans que celle-ci, mise en état d'extase par son magnétiseur, eût manifesté la moindre sensibilité.

Un mot sur le magnétisme; — partons d'un fait, et allons jusqu'aux abstractions.

Madame Pl..., sur laquelle cette étrange tentative venait d'être opérée, était âgée de soixante-quatre à soixante-cinq ans, veuve depuis dix, et souffrait, depuis deux ou trois, d'engorgements glanduleux au sein droit.

Le docteur Chap... était le médecin de la malade; plusieurs fois il avait essayé du magnétisme, et s'en était bien trouvé. Il tenta d'appliquer le magnétisme à la guérison de madame Pl...; mais le mal était trop avancé, et il résolut de ne s'en servir que pour adoucir, s'il était possible, les douleurs de la malade au moment de l'opération.

Jules Cloquet fut appelé. On lui proposa d'opérer sur la malade endormie; il accepta, enchanté de se rendre compte

d'un phénomène dont il doutait, et d'épargner, en même temps, à la patiente, la souffrance inséparablement liée à l'une des plus douloureuses opérations de la chirurgie.

Le docteur Chap... magnétisa madame Pl... et lui mit tout le côté droit dans un état d'insensibilité complète.

L'opération du sein commença par une incision de onze pouces, suivie d'une autre longue de neuf. Grâce à ces deux incisions, on put aller chercher, jusque sous l'aisselle, plusieurs glandes qui furent soigneusement disséquées. Pendant l'opération, qui dura dix minutes, la malade ne donna aucun signe de sensibilité. Il semblait au chirurgien — ce sont ses propres paroles — *qu'il taillait dans un cadavre ;* seulement, lorsque, l'opération finie, on en vint à laver la plaie avec une éponge, la malade, sans sortir de son extase, s'écria deux fois :

— Finissez donc ! ne me chatouillez pas ainsi.

L'opération terminée, madame Pl... fut tirée de son extase : elle ne se souvenait de rien, n'avait éprouvé aucune douleur, et manifesta un profond étonnement d'être opérée.

Les pansements se firent selon le mode ordinaire, et présentèrent tous les symptômes d'une prompte guérison.

Dès le septième jour, madame Pl... sortit en voiture.

La suppuration diminuait, la plaie marchait rapidement à la cicatrisation, quand, vers le soir du quinzième jour, la malade se plaignit d'éprouver une forte oppression, et un œdème se manifesta aux extrémités inférieures.

Tout cela est du réalisme le plus absolu. — Maintenant, voici où le merveilleux commence :

Madame Pl... avait une fille; cette fille, arrivée de province pour soigner sa mère, avait été mise par le docteur Chap... en état de somnambulisme, et reconnue par lui comme étant d'une lucidité parfaite.

Elle fut endormie du sommeil magnétique, et consultée sur l'état de sa mère.

Au premier effort qu'elle fit pour voir, sa figure se décomposa, et les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle annonça qu'une mort paisible, mais inévitable, frapperait sa mère, le lendemain matin.

Questionnée sur l'aspect que présentait l'intérieur de la poitrine, elle déclara que le poumon du côté droit ne vivait plus, qu'il était vide et en suppuration vers la partie dorsale inférieure, et baignant dans un épanchement séreux ; que le poumon du côté gauche était sain, et, seul, alimentait la vie.

Quant aux viscères abdominaux, le foie, selon elle, était blanchâtre et ridé; mais les intestins étaient sains.

Ces dépositions furent faites en présence de témoins.

Le lendemain, à l'heure dite, madame Pl... mourut. L'autopsie fut faite en présence des commissaires de l'Académie, et l'état du cadavre se trouva parfaitement conforme à la description faite par la somnambule.

Voilà ce que rapportèrent les journaux, voilà ce que consigna le procès-verbal, voilà ce que me raconta et me confirma Jules Cloquet lui-même, un jour que nous causions ensemble — avant que le chloroforme fût inventé — de ces grands mystères de la nature où se perd l'esprit humain.

Plus tard, et au moment où je préparais mon livre de *Joseph Balsamo*, ayant intérêt à approfondir cette question depuis si longtemps débattue de la puissance ou de l'impuissance du magnétisme, je résolus de faire quelques expériences personnelles, ne me fiant pas à celles que pourraient faire devant moi des étrangers ayant intérêt à accréditer le magnétisme.

Je me fis donc magnétiseur.

Voici ce que je remarquai :

J'étais doué d'une grande puissance magnétique, et cette puissance avait généralement prise sur les deux tiers des personnes que j'y soumettais.

Consignons ici que je ne l'exerçai jamais que sur des jeunes filles ou sur des femmes.

Cette puissance, sous le rapport des phénomènes physiques, était incontestable.

Une femme qui a subi une fois le sommeil magnétique est l'esclave de l'homme qui l'a endormie, même après son réveil.

Elle se souvient de ce qui s'est passé pendant son sommeil, ou elle l'oublie selon la volonté du magnétiseur. On pourrait lui faire tuer quelqu'un pendant son sommeil, et,

avec la volonté qu'elle ignore le crime qu'elle a commis, le lui laisser à tout jamais ignorer.

On peut lui faire éprouver telle ou telle douleur à tel ou tel endroit: il suffira de la toucher à cet endroit-là du bout du doigt, du bout d'une canne, du bout d'une tringle en fer.

On peut lui faire éprouver une sensation de chaleur avec de la glace, une sensation de froid avec du feu; on peut la griser avec un verre plein d'eau, et même avec un verre vide.

On peut lui mettre le bras, la jambe, tout le corps en catalepsie, le rendre dur et inflexible comme une barre de fer, mou et souple comme une écharpe.

On peut le rendre insensible à la pointe d'une aiguille, à la lame d'un bistouri, à la morsure d'un moxa.

Tout cela rentre, selon moi, dans le domaine des phénomènes physiques.

On peut même pousser le cerveau jusqu'à un degré d'exaltation qui fasse poëte un esprit ordinaire, qui donne à un enfant de douze ans les idées, les sensations et la façon de les exprimer d'une personne de vingt ou vingt-cinq.

Je fis un voyage en Bourgogne, en 1848. Dans la même voiture que ma fille et moi se trouvait une fort gracieuse femme de trente à trente-deux ans; à peine avions-nous échangé quelques paroles; il était onze heures du soir, et une des choses qu'elle m'avait dites, c'est qu'elle ne dormait jamais en voiture.

Dix minutes après, non-seulement elle dormait, mais encore elle dormait la tête appuyée sur mon épaule.

Je la réveillai: elle fut doublement étonnée, et de s'être endormie, et, une fois endormie, d'être venue chercher la position dans laquelle elle se retrouvait.

Je renouvelai l'expérience deux ou trois fois dans la nuit, et toujours elle réussit sans que j'eusse besoin de toucher ma voisine; ma volonté suffit pour cela.

A un relais, au moment où la voiture était arrêtée et où l'on changeait de chevaux, je la réveillai brusquement en lui demandant l'heure qu'il était: elle ouvrit les yeux, et voulut tirer sa montre.

— C'est inutile, lui dis-je; dites-moi l'heure qu'il est à votre montre sans y regarder.

— Trois heures moins trois minutes, répondit-elle aussitôt.

Nous appelâmes le postillon, et, à la lueur de sa lanterne, nous vérifiâmes qu'il était juste trois heures moins trois minutes.

Ce furent, à peu près, les seules expériences que j'essayai sur cette personne; elles donnèrent les résultats que je viens de dire, lesquels — excepté l'heure vue à la montre sans la regarder — appartiennent encore à l'ordre des phénomènes physiques.

A Joigny, je me trouvais chez le procureur de la République M. Lorin, à qui je faisais une visite officielle, et que je voyais pour la première fois. C'était l'époque où je venais de publier *Balsamo*, et où cette publication avait mis le magnétisme à la mode. Il était rare, alors, que je misse le pied dans un salon, sans que je fusse interrogé sur ce grand mystère. A Joigny, je répondis ce que j'ai toujours répondu : « La puissance magnétique existe, mais à l'état de fait, et non de science; elle en est juste où en sont les aérostats: on enlève les ballons; on n'a pas encore trouvé moyen de les diriger. »

Quelques doutes furent exprimés par les personnes présentes, et surtout par les femmes. Je demandai à l'une de ces dames, madame B..., si elle me permettait de l'endormir; elle refusa de manière à me convaincre qu'elle ne m'en voudrait pas trop si j'opérais sur elle malgré son refus. Je n'eus pas moins l'air de m'y soumettre: mais, cinq minutes après, m'étant levé comme pour regarder une gravure placée derrière son fauteuil, j'appelai à mon secours toute ma puissance magnétique, et lui commandai avec obstination pendant cinq minutes de s'endormir; au bout de ces cinq minutes, elle dormait.

Alors, commença sur cette personne qui m'était parfaitement étrangère, et dans cette maison où j'allais pour la première fois, et où je ne rentrai jamais depuis, une série d'expériences extrêmement curieuses. Madame B..., bon gré, mal

gré, obéissait non-seulement à mon ordre formulé par des paroles prononcées, mais encore à ma volonté muette. Pour elle, toutes les sensations étaient renversées : le feu était de la glace, la glace était du feu. Elle se plaignit d'un grand mal de tête ; je lui ceignis le front d'un bandeau factice que je lui dis enfermer de la neige, et elle se laissa aller à une sensation délicieuse de fraîcheur ; puis, un instant après, elle essuya sur son front l'eau qui s'échappait du bandeau absent, au fur et à mesure que la chaleur de son front faisait fondre cette neige imaginaire ; mais bientôt son mouchoir ne suffit plus à l'opération : elle emprunta celui de son amie ; enfin, à la demande d'un mouchoir succéda la demande d'une serviette ; puis, successivement, la robe et les autres vêtements s'étant mouillés, elle demanda à passer dans un cabinet pour changer de tout. Je la laissai éprouver cette sensation de froid jusqu'au grelottement : puis, tout à coup, j'ordonnai aux vêtements de se sécher, et ils se séchèrent.

Tout cela, bien entendu, dans l'imagination de la somnambule.

Elle avait une fort belle voix, assez étendue, mais qui s'arrêtait au contre-*si*. Je lui ordonnai de chanter et de monter jusqu'au contre-*ré* ; elle chanta et donna juste les deux dernières notes, — ce qui lui était impossible dans l'état de veille, et ce qu'elle essaya inutilement quand je l'eus tirée de son sommeil magnétique.

Une ouvrière travaillait dans la chambre voisine ; je mis à la somnambule un couteau à papier dans la main, le lui donnant comme un couteau véritable, et lui ordonnant d'aller poignarder cette ouvrière. Alors, ce qui restait de libre arbitre en elle se révolta ; elle refusa, se tordit, s'accrocha aux meubles ; mais je n'eus qu'à vouloir et à étendre le bras dans la direction que je désirais lui faire suivre, elle obéit et s'avança vers l'ouvrière, tout interdite, le couteau levé.

Elle avait les yeux ouverts, et sa figure, fort belle d'ailleurs, avait pris comme pantomime, une expression admirable. C'était beau comme miss Faucett jouant la scène du somnambulisme dans *Hamlet*. Le procureur de la République était effrayé à

l'idée de cette puissance qui pouvait pousser, malgré elle, une personne jusqu'au crime.

Quand, par ma volonté, elle fut revenue au calme, j'essayai sur madame B... de la vue à distance. Elle avait connu, lors d'un séjour de garnison qu'il avait fait à Joigny, le colonel S. M... un de mes amis, je lui demandai où était le colonel à l'heure présente, et ce qu'il faisait.

Elle répondit que le colonel S. M... était en garnison à Lyon, et, pour le moment, au café des officiers, où il causait avec le lieutenant-colonel, debout, près du billard.

Puis, tout à coup, elle vit le colonel pâlir, chanceler, et aller s'asseoir sur une banquette.

Le colonel venait d'être pris d'une douleur rhumatismale au genou.

Je la touchai elle-même au genou et j'exprimai la volonté qu'elle éprouvât la même douleur ; elle jeta un cri, se roidit et versa de grosses larmes. Nous fûmes si effrayés de cette douleur factice qui présentait tous les signes d'une douleur réelle, que je la réveillai.

Une fois réveillée, elle se souvint de ce que je voulus, et perdit le souvenir des choses que je lui ordonnai d'oublier.

Puis commença une autre série d'expériences sur la femme éveillée.

Je l'enfermai dans un cercle imaginaire, tracé avec une canne, et je sortis, lui défendant de franchir ce cercle.

Cinq minutes après, je rentrai et la trouvai assise au milieu du salon ; elle attendait ma permission pour reprendre sa liberté.

Elle s'assit à un angle du salon, et j'allai me placer à l'autre bout ; je l'invitai à faire tous ses efforts pour ne pas venir me rejoindre, et, en même temps, je lui ordonnai de venir à moi.

Elle se cramponna à son fauteuil ; mais, attirée par une force irrésistible, elle fut obligée de le lâcher ; alors, elle se coucha à terre pour réagir contre cette attraction, mais la précaution fut inutile, elle vint en se traînant. Une fois à mes pieds, je n'eus qu'à approcher la main de sa tête, et à lever lentement

la main; elle se leva obéissante, et, malgré elle, se trouva debout.

Elle demanda un verre d'eau : elle y goûta, c'était bien de l'eau; puis, sans qu'elle eût deposé le verre, sans que le verre l'eût quittée, je lui dis que cette eau était du kirsch; elle savait parfaitement le contraire, et, cependant, à la première gorgée qu'elle avala, elle jeta un cri : elle se croyait la bouche brûlée.

Pauvre femme! jeune et charmante créature, qui, depuis, êtes allée approfondir un bien autre mystère, celui de la mort! dites-moi, là-bas, avez-vous oublié ce qui se passait sur la terre, ou bien vous en souvenez-vous ?

Je n'en ai point fini avec le magnétisme; il me reste, au contraire, à raconter ce que, sous ce rapport, j'ai vu de plus extraordinaire; et ce que je vais raconter — et qui s'est passé devant douze ou quinze personnes — est un simple récit, en tout conforme au procès-verbal que dressèrent deux des spectateurs, et qui fut, séance tenante, signé de nous tous.

Pendant mon séjour à Auxerre, je fus reçu dans la maison de M. D***.— M. D*** avait deux enfants, un garçon de six ans, et une fille de onze.

Marie, c'était le nom de la fille de M. D***, était un amour d'enfant, ou plutôt un ange, car ses joues étaient pâles, ses yeux noirs et presque sévères. C'était une créature d'une délicatesse exquise, mais qui n'avait cependant que les qualités et l'intelligence d'une enfant de son âge, et à laquelle, par conséquent, j'avais fait attention à peine, excepté pour dire à ma fille :

— Regarde donc comme elle est jolie!

Et ma fille, étant de mon avis, avait fait un portrait de l'enfant éveillé.

Un jour, nous dînions dans une salle à manger donnant sur le jardin. On était au dessert; les deux enfants avaient quitté la table, et jouaient parmi les massifs et les fleurs.

On parlait de cette éternelle question du magnétisme, qui revenait avec une périodicité d'autant plus fatigante pour moi, qu'elle était ordinairement accompagnée de doutes contre lesquels je n'avais aucune preuve que les faits; or, comme les

faits s'étaient presque toujours passés dans une autre localité que celle où la discussion avait lieu, j'étais obligé de choisir parmi les assistants un sujet que je jugeais apte au sommeil magnétique, et, disposé ou non, d'opérer sur ce sujet.

Or, quiconque fait des somnambules sait que cet exercice est une fatigue aussi grande pour le magnétiseur que pour le magnétisé.

Je racontai quelques-uns des faits que je viens de consigner dans le chapitre précédent; mais ils furent accueillis par l'incrédulité la plus complète.

— Je ne croirai au magnétisme, me dit madame D***, que, par exemple,... — et elle cherchait quelque chose qui lui parût impossible — lorsque vous aurez endormi ma fille Marie.

— Appelez mademoiselle Marie, faites-la asseoir à sa place à table, donnez-lui un biscuit et deux ou trois fruits· tandis qu'elle mangera, je tâcherai de l'endormir.

— Il n'y a aucun danger?

— Pour quoi?

— Pour la santé de ma fille.

— Aucun.

— Marie!

On appela l'enfant, qui accourut; on lui mit des reines-claudes et un biscuit sur son assiette, et on lui enjoignit de les manger à table.

Sa place était près de moi, à ma gauche. Pendant que l'on continuait de causer, comme si rien ne se préparait, j'étendis ma main derrière la tête de l'enfant, et, seul, je gardai le silence, concentré dans cette volonté que l'enfant subît le sommeil.

Au bout d'une demi-minute, elle avait cessé tout mouvement, et paraissait absorbée dans la contemplation d'une reine-claude qu'elle allait porter à sa bouche

— Qu'as-tu donc, Marie? lui demanda sa mère.

L'enfant ne répondit point : elle était endormie.

Le sommeil avait été si rapide, que je n'y croyais pas moi-même.

Je lui renversai la tête sur le dossier de la chaise sans la toucher, par l'attraction pure et simple; son visage offrait l'image du calme le plus parfait.

Je lui passai la main devant les yeux de bas en haut, avec l'intention que les yeux s'ouvrissent. Les yeux s'ouvrirent, les prunelles se levèrent vers le ciel, une légère ligne nacrée apparut au-dessous; — l'enfant était en extase.

Dans cet état, les paupières n'éprouvaient pas le besoin de clignoter, et l'on pouvait approcher les objets aussi près qu'on le voulait de la pupille, sans que l'œil s'en inquiétât le moins du monde.

Ma fille fit son portrait, comme pendant à l'autre, tandis qu'elle était dans cet état. La différence de l'ange à l'enfant était si réelle, du premier portrait au second, qu'elle mit des ailes au second, et que ce dessin semble une étude d'après les plus beaux anges de Giotto ou de Pérugin.

L'enfant était en extase. Restait à savoir si elle parlerait.

Un simple attouchement de la main à la main lui donna la voix; une simple invitation de se lever et de marcher lui donna le mouvement. Seulement, la voix était plaintive et sans accentuation; seulement, le mouvement était bien plutôt celui d'un automate que celui d'un créature vivante.

Les yeux ouverts ou fermés, en avant ou en arrière, elle marchait également droit et avec une parfaite sécurité.

Je commençai par l'isoler; elle n'entendit plus dès lors que moi, et ne répondit plus qu'à moi. La voix de son père, celle de sa mère, cessaient de parvenir jusqu'à elle; un simple désir de ma part, exprimé par un signe, faisait cesser l'isolement, et remettait l'enfant en contact avec telle personne qu'il me plaisait de lui donner pour interlocuteur. Je lui transmis quelques questions auxquelles elle répondit d'une façon si précise, si nette, si intelligente, qu'il vint tout à coup à l'idée de son oncle de me dire :

— Interrogez-la donc sur la politique.

L'enfant, je le répète, avait onze ans. Toutes les questions politiques lui étaient donc parfaitement étrangères; elle ignorait

presque à un degré égal le nom des choses et celui des hommes.

Je vais copier exactement le procès-verbal de cette étrange séance, sans ajouter foi le moins du monde à aucune des prédictions faites par l'enfant, prédictions que je verrais, je l'avoue, s'accomplir avec le plus grand regret, et que je ne puis attribuer qu'à l'état fébrile dans lequel le sommeil magnétique avait jeté son cerveau.

Je conserve aux pages suivantes la forme du dialogue et les termes mêmes dans lesquels il eut lieu.

— Dans quel état social, à cette heure, sommes-nous, mon enfant?

— Monsieur, nous sommes en république.

— Pouvez-vous dire ce que c'est que la république?

— C'est un égal partage des droits entre tous les hommes qui composent un peuple, sans distinction de rang, de naissance ni de conditions.

Nous nous regardâmes, étourdis de ce début; les réponses avaient été faites sans hésitation aucune, et comme si elles eussent été apprises d'avance.

Je me retournai vers la mère.

— Irons-nous plus loin, madame? lui demandai-je.

Elle était immobile, presque muette.

— Oh! mon Dieu! dit-elle, j'ai peur que ce ne soit une fatigue bien grande pour la pauvre enfant que de répondre à de pareilles questions, si fort au-dessus de la portée de son âge et de son esprit; puis, je vous l'avoue, ajouta-t-elle, la façon dont elle y répond m'épouvante.

Je me retournai vers l'enfant.

— Le sommeil magnétique vous fatigue-t-il, Marie?

— Aucunement, monsieur.

— Vous croyez donc, pouvoir répondre à mes questions avec facilité?

— Sans doute.

— Cependant, ces questions ne sont pas de celles qu'on adresse à un enfant de votre âge.

— Dieu permet que je les comprenne.

Nous nous regardâmes de nouveau.

— Continuez, dit la mère.

— Continuez, dirent avec curiosité tous les assistants.

— L'état dans lequel nous sommes s'affermira-t-il?

— Oui, monsieur, il durera plusieurs années.

— Est-ce Lamartine ou Ledru-Rollin qui le consolidera?

— Ni l'un ni l'autre.

— Alors, nous aurons un président?

— Oui.

— Et, après ce président, qui aurons-nous?

— Henri V.

— Henri V?... Mais vous savez bien, mon enfant, qu'il est exilé!

— Oui, mais il rentrera en France.

— Comment cela, rentrera-t-il en France? est-ce par la force?

— Non, c'est du consentement des Français.

— Et par où rentrera-t-il en France?

— Par Grenoble.

— Se battra-t-il pour y rentrer?

— Non, il viendra en Italie; de l'Italie, il passera en Dauphiné, et, un matin, on dira : « Henri V est dans la citadelle de Grenoble. »

— Il y a donc une citadelle à Grenoble

— Oui, monsieur.

— La voyez-vous?

— Oui, sur une hauteur.

— Et la ville?

— La ville est au bas, dans le fond.

— Y a-t-il une rivière dans la ville?

— Il y en a deux.

— Leurs eaux sont-elles de la même couleur?

— Non, il y en a une blanche et une verte.

Nous nous regardâmes avec plus d'étonnement encore que la première fois. Marie n'avait jamais été à Grenoble, et l'on ignorait si, éveillée, elle connaîtrait même de nom la capitale du Dauphiné.

— Mais êtes-vous bien sûre que ce soit le duc de Bordeaux qui soit à Grenoble?

— Aussi sûre que si son nom était écrit là.

Et elle montrait son front.

— Comment est-il? Voyons, détaillez-le,

— Il est de taille moyenne, un peu gros; il est châtain; il a les yeux bleus, et ses cheveux sont coupés comme ceux des anges de mademoiselle Marie Dumas.

— Tenez, il passe devant vous, remarquez-vous dans sa démarche quelque chose de particulier?

— Il boite.

— Mais, voyons, de Grenoble, où va-t-il?

— A Lyon.

— Et, à Lyon, ne s'oppose-t-on pas à ce qu'il entre?

— On avait l'intention de s'y opposer d'abord, mais je vois beaucoup d'ouvriers qui vont au-devant de lui, et qui l'amènent.

— Et il n'y aura pas quelques coups de fusil tirés?

— Oh! si, monsieur, il y en aura plusieurs, mais sans faire de grands dommages.

— Où ces coups de fusil seront-ils tirés?

— Sur la route de Paris à Lyon.

— Par quel faubourg rentrera-t-il dans Paris?

— Par le faubourg Saint-Martin.

— Mais, mon enfant, à quoi servira qu'Henri V devienne roi de France, puisqu'il n'a pas d'enfants... — j'ajoutai en hésitant : — et qu'on dit qu'il ne peut pas en avoir?

— Oh! ce n'est pas lui qui ne peut pas en avoir, monsieur, c'est sa femme.

— Cela reviendra au même, chère petite Marie, puisque le divorce n'est pas autorisé.

— Oh! oui, mais il y a une chose que Dieu seul et moi savons à cette heure.

— Laquelle?

— C'est que sa femme mourra d'une maladie de poitrine.

— Et qui épousera-t-il? Quelque princesse de Russie ou d'Allemagne, sans doute?

— Non, il dira : « Je suis rentré par la volonté du peuple français, je veux épouser une fille du peuple. »

Nous nous mîmes à rire; la divagation commençait à se mêler à la prophétie.

— Et où prendra-t-il cette fille du peuple, mon enfant?

— Il dira : « Qu'on me cherche une jeune fille que j'ai vue dans le faubourg Saint-Martin, au n° 42; elle était montée sur une borne ; elle était vêtue d'une robe blanche, et tenait à la main une branche verte qu'elle agitait.

— Eh bien, ira-t-on au faubourg Saint-Martin?

— Sans doute.

— Et l'on trouvera la jeune fille?

— Oui, au n° 42.

— Et quelle est sa famille?

— Son père est menuisier.

— Savez-vous comment on appelle cette future reine?

— Léontine.

— Alors, le prince épousera cette jeune fille ?

— Oui.

— Et c'est d'elle qu'il aura un fils?

— Il en aura deux.

— Et comment appellera-t-on l'aîné, Henri ou Charles?

— Non, Henri V dira que ces deux noms ont porté trop grand malheur à ceux qui les ont eus; on le nommera Léon.

— Combien de temps Henri V régnera-t-il?

— De dix à onze ans.

— Comment mourra-t-il?

— Il mourra d'une pleurésie qu'il aura gagnée en buvant de l'eau froide à une source, un jour qu'il chassera dans la forêt de Saint-Germain.

— Mais faites attention, mon enfant, que vous nous faites cette prédiction devant douze ou quatorze personnes; il se peut qu'une des personnes qui sont ici prévienne le prince; et, alors, le prince, sachant qu'il doit mourir s'il boit de l'eau froide, n'en boira pas.

— Il sera prévenu, mais il boira tout de même, disant qu'il mange bien des glaces ayant chaud, qu'il peut bien aussi boire de l'eau froide.

— Et qui le préviendra?

— Votre fils, qui sera un de ses grands amis.

— Comment! mon fils, un des grands amis du prince?

— Oui, vous savez bien qu'il n'est pas de la même opinion que vous, votre fils?

Nous nous regardâmes, ma fille et moi, et nous nous mîmes à rire. Alexandre et moi sommes en querelle éternelle à l'endroit de la politique.

— Et, alors, Henri V étant mort, Léon Ier montera sur le trône?

— Oui, monsieur.

— Et qu'arrivera-t-il sous son règne?

— Je ne vois pas plus loin; réveillez-moi.

Je m'empressai de la réveiller; elle ne se souvenait de rien une fois éveillée; je lui fis quelques questions sur Lamartine, sur Ledru-Rollin, sur Grenoble, sur Henri V et sur Léon Ier.

Elle se mit à rire.

Je lui passai les deux pouces sur le front, avec volonté qu'elle se souvînt, et elle se souvint à l'instant même; je la priai de recommencer son récit, et elle le recommença, tellement fidèle, tellement dans les mêmes termes, que la personne qui avait écrit mes demandes et ses réponses à mesure qu'elle parlait, put collationner l'ancienne narration sur la nouvelle.

Depuis, et à plusieurs reprises, je renouvelai d'autres expériences sur cette enfant; jamais chez elle, ou plutôt sur elle, la puissance magnétique n'eut de limites; je la rendais muette, aveugle, sourde à volonté; et, d'un mot, je lui rendais toutes ses facultés, et les poussais à un degré de perfection qui semblait dépasser les bornes des sens mortels.

Par exemple, on la plaçait au piano, — endormie ou éveillée, peu importait; — elle commençait une sonate; une des personnes présentes m'indiquait tout bas l'air qu'elle désirait que l'enfant jouât, au lieu de sa sonate: la sonate cessait à l'instant, et l'enfant, du moment que j'avais étendu la main vers elle, jouait l'air demandé.

Nous recommençâmes vingt fois cette expérience devant les plus incrédules, jamais elle ne manqua.

La maison du père de Marie était bâtie sur l'emplacement d'un ancien cimetière; quelques inscriptions tumulaires se lisaient même sur les pierres du mur fermant le jardin ; il en résultait que, la nuit venue, la pauvre petite, tremblant de peur, n'osait plus faire un mouvement. Le soir de mon départ, madame D*** me parla de cette terreur, et mon influence sur l'enfant était telle, qu'elle me demanda si je n'y pouvais rien. J'étais tellement habitué à des miracles, que je répondis que c'était la chose du monde la plus facile, et que nous allions en faire l'expérience à l'instant même. En effet, j'appelai l'enfant; je lui imposai les deux mains sur la tête avec la volonté de lui ôter toute crainte, et je lui dis :

— Marie, votre mère vient de me donner des pêches pour mon voyage; allez me chercher, pour les envelopper, des feuilles de vigne dans le jardin.

Il était neuf heures du soir; il faisait nuit noire; l'enfant partit en chantant, revint en chantant; elle rapportait des feuilles de vigne cueillies à l'endroit même où gisaient les pierres tumulaires qui lui faisaient si grande peur, même dans la journée.

Depuis ce moment, elle ne manifesta plus aucune hésitation à aller dans le jardin ou dans les autres parties de la maison, à quelque heure de la nuit que ce fût, et même sans lumière.

Je retournai à Auxerre, trois mois après; je n'avais annoncé mon voyage à personne. Deux jours avant mon arrivée, on voulut arracher une dent à la petite Marie.

— Non, bonne mère, dit-elle, attends ; M. Dumas arrivera après-demain : il me tiendra le petit doigt, tandis qu'on m'arrachera ma dent, et, alors, je ne sentirai pas le mal.

J'arrivai le jour dit; je mis la main de l'enfant dans la mienne, pendant l'opération, qui s'accomplit sans qu'elle parût éprouver aucune sensation de douleur.

Qu'on ne me demande pas l'explication des phénomènes que je raconte, il me serait impossible de la donner. J'affirme seulement que c'est la vérité.

Je ne suis point partisan du magnétisme; je n'en fais que lorsqu'on me force d'en faire, et j'y éprouve toujours une fatigue extrême.

Je crois qu'à l'aide du magnétisme, un malhonnête homme pourrait faire beaucoup de mal. Je doute qu'à l'aide du magnétisme, un honnête homme puisse faire le moindre bien.

Le magnétisme est un amusement, mais il n'est pas encore une science.

CXXIV

Nouveaux procès de presse. — *Le Mouton enragé.* — Fontan. — Mot d'Harel sur lui. — *Le Fils de l'Homme* en police correctionnelle. — L'auteur plaide sa cause en vers. — Embarras du duc d'Orléans à propos d'un portrait historique. — Les deux usurpations.

Nous avons laissé, vers la fin de l'année 1828, le gouvernement envoyant Béranger en prison pendant neuf mois; nous le retrouvons, au mois de juillet 1829, poursuivant *le Corsaire* en police correctionnelle, et faisant condamner M. Viennot, son gérant, à quinze jours de prison et trois cents francs d'amende, pour un article intitulé *Sottise des deux parts.*

Le même mois, il poursuit Fontan et Barthélemy : l'un pour un article de *l'Album*, intitulé *le Mouton enragé;* l'autre, pour son poëme du *Fils de l'Homme.*

Ces deux procès ont fait grand bruit; comme ils ont été de ceux qui, dans l'opinion publique, ont préparé la chute du gouvernement en le dépopularisant, nous nous y arrêterons plus longtemps.

Le 20 juin 1829, Fontan, qui avait fait représenter, un an ou deux auparavant, une tragédie de *Perkin Waerbek*, à l'Odéon, fit paraître dans l'ancien *Album*, rédigé par Magallon, son article du *Mouton enragé.*

Le ministère public crut voir, dans cet article, une offense à la personne du roi, et le déféra à la justice.

Voici les passages que signalait particulièrement l'acte d'accusation :

« Figurez-vous un joli mouton blanc, peigné, frisé, lavé chaque matin; les yeux à fleur de tête, les oreilles longues, les jambes en forme de fuseaux, la ganache — autrement dit la lèvre inférieure — lourde et pendante; enfin, un vrai mouton de Berry. Il marche à la tête du troupeau; il en est presque le monarque; un pré immense lui sert de pâture, à lui et aux siens; sur le nombre d'arpents que le pré contient, une certaine quantité lui est dévolue de plein droit. C'est là que pousse l'herbe la plus tendre; aussi devient-il gras, c'est un plaisir! Ce que c'est pourtant, que d'avoir un apanage!

» Notre mouton a nom Robin; il répond par des salutations gracieuses aux compliments qu'on lui fait; il montre les dents en signe de joie.

» Malgré son air de douceur, il est méchant quand il s'y met; il donne dans l'occasion un coup de dent tout comme un autre. On m'a raconté qu'une brebis de ses parentes le mord chaque fois qu'elle le rencontre, parce qu'elle trouve qu'il ne gouverne pas assez despotiquement son troupeau, et — je vous le confie sous le sceau du secret — le pauvre Robin-Mouton est enragé!

» Ce n'est pas que sa rage soit apparente, au contraire, il cherche autant que possible à la dissimuler; éprouve-t-il un accès, a-t-il besoin de satisfaire une mauvaise pensée, il a bien soin de regarder auparavant si personne ne l'observe; car Mouton-Robin sait quel sort on destine aux animaux qui sont atteints de cette maladie; il a peur des Boulettes, Robin-Mouton!

» Et puis il sent sa faiblesse. Si encore il était un bélier, ah! qu'il userait largement de ses deux cornes! comme il nous ferait valoir ses prérogatives sur la gent moutonnière! qui sait? peut-être même serait-il capable de déclarer la guerre au troupeau voisin. Mais, hélas! il est d'une famille qui n'aime pas beaucoup à se battre; et, quelles que soient

les velléités de conquête qui le chatouillent, il se ressouvient avec amertume que c'est du sang de mouton qui coule dans ses veines.

» Cette idée fatale le désespère. — Console-toi, Robin, tu n'as pas à te plaindre; ne dépend-il pas de toi de mener une vie paresseuse et commode? Qu'as-tu à faire du matin au soir? Rien. Tu bois, tu manges et tu dors; tes moutons exécutent fidèlement tes ordres, contentent tes moindres caprices; ils sautent à ta volonté; — que demandes-tu donc?

» Crois-moi, ne cherche pas à sortir de ta quiétude animale; repousse ces vastes idées de gloire qui sont trop grandes pour ton étroit cerveau; végète ainsi qu'ont végété tes pères; le ciel t'a créé mouton, meurs mouton! je te le déclare avec franchise, tu ne laisserais pas que d'être un charmant quadrupède, si, *in petto*, tu n'étais pas enragé! »

Fontan fut condamné à deux ans d'emprisonnement et à dix mille francs d'amende.

La condamnation était un peu bien dure; aussi fit-elle grand bruit. L'article, on en conviendra, n'était point assez bon pour mériter cette sévérité. — Il en résulta que Fontan fut érigé en martyr.

Au reste, devant les juges, Fontan, qui était un caractère entier et énergique, n'avait aucunement cherché à se justifier.

— Messieurs, avait-il dit simplement, que j'aie ou non eu l'intention que l'on vît dans mon article une allusion quelconque, j'ai le droit de ne point m'expliquer à ce sujet; je ne permets à personne de descendre au fond de ma conscience. J'ai voulu faire un article sur un mouton enragé, je l'ai fait; voilà les seuls éclaircissements que je doive et que je veuille vous donner.

J'avais beaucoup connu Fontan chez M. Villenave; il était grand ami de Théodore. C'était un esprit rude, et qui, dans sa rudesse, ne manquait pas d'une certaine poésie. Il était sale jusqu'au cynisme, moins aristocrate que Schaunard de *la Vie de bohème*; au lieu d'avoir une pipe pour toujours fumer, et

une pipe plus belle pour aller dans le monde, il n'avait qu'un brûle-gueule qu'il ne quittait jamais, qui sentait mauvais allumé et à sa bouche, mais qui, éteint et dans sa poche, sentait plus mauvais encore.

Cette condamnation fit du bruit autour du nom de Fontan. La révolution de juillet l'alla chercher à Poissy, je crois : il reparut avec une certaine popularité, la popularité passagère de la persécution.

Harel, qui était, alors, directeur de l'Odéon, eut aussitôt l'idée d'exploiter cette popularité en lui demandant une pièce.

Fontan la lui fit ; cette pièce, qui s'appelait *Jeanne la Folle*, tomba ou n'eut qu'un succès médiocre.

— Décidément, me dit Harel en m'abordant après la représentation, décidément, je m'étais trompé, et Fontan avait plus de prison que de talent !

C'était malheureusement vrai.

Le pauvre Fontan mourut jeune encore, sans rien laisser de remarquable ; il avait fait imprimer un volume de poésies, et représenter deux ou trois pièces, tragédies ou drames.

Quant à Barthélemy, sa condamnation était moins dure : elle consistait en trois mois de prison et mille francs d'amende.

Voici les causes du procès :

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs des débuts de Barthélemy et Méry. Il sait comment les deux poëtes se réunirent, et comment furent faites *la Villéliade*, *la Peyronnéide*, *la Corbiéréide* et une foule d'autres pièces, qui, pendant deux ans, tinrent éveillée l'attention publique.

Un de ces poëmes, le plus important même de ces poëmes, fut le *Napoléon en Égypte*.

L'ouvrage avait obtenu un grand succès, et avait eu dix éditions en moins de six mois.

Méry, malade de l'absence du soleil, était allé chercher la chaleur et les brises maritimes, ces deux éléments opposés et qui, cependant, s'allient si bien, à Marseille. Barthélemy, resté seul, avait eu l'idée de partir pour Vienne, et d'offrir au

jeune duc de Reichstadt un exemplaire du poëme dont son père était le héros.

De même qu'on avait *laissé* mourir le père d'un cancer politique, comme disait Benjamin Constant, on était en train de *laisser* mourir le fils d'une maladie de poitrine. Une charmante danseuse et une belle archiduchesse étaient les deux étranges docteurs que l'Autriche avait chargés de suivre, sur le prince, les progrès d'une maladie qui, trois ans plus tard, devait en faire un souvenir historique.

Il va sans dire que Barthélemy fit un voyage inutile, qu'on ne lui permit point de pénétrer jusqu'au prince, et qu'il rapporta son poëme sans avoir pu le lui offrir.

Cette odyssée avait fourni à Barthélemy le sujet d'un nouveau poëme intitulé *le Fils de l'Homme*.

C'était ce poëme qui était déféré à la justice.

Barthélemy avait annoncé d'avance qu'il se défendrait en vers.

On comprend qu'une pareille annonce avait amené, dès huit heures du matin, l'encombrement de la salle de la police correctionnelle, où se jugeait le poétique procès.

Barthélemy tint parole.

Voici quelques vers de ce singulier plaidoyer, qui n'a pas de précédent dans les archives de la justice.

Messieurs, dit-il :

Voilà donc mon délit! sur un faible poëme
La critique en simarre appelle l'anathème;
Et ces vers, ennemis de la France et du roi,
Témoins accusateurs, se dressent contre moi!
Hélas! durant les nuits dont la paix me conseille,
Quand je forçais mes yeux à soutenir la veille,
Et que seul, aux lueurs de deux mourants flambeaux,
De ce pénible écrit j'assemblais les lambeaux,
Qui m'eût dit que cette œuvre, en naissant étouffée,
D'un greffe criminel déplorable trophée,
Appellerait un jour sur ces bancs ennemis
Ma muse, vierge encor des arrêts de Thémis?
Peut-être ai-je failli; mais, crédule victime,

Moi-même, j'ai bien pu m'aveugler sur mon crime,
Puisque des magistrats, vieux au métier des lois,
M'ont jugé non coupable une première fois.
Aussi, je l'avoûrai, la foudre inattendue,
Du haut du firmament à mes pieds descendue,
D'une moindre stupeur eût frappé mon esprit,
Que le soir si funeste à mon livre proscrit
Où d'un pouvoir jaloux les sombres émissaires
Se montraient en écharpe à mes pâles libraires,
Et, craignant d'ajourner leur gloire au lendemain,
Cherchaient *le Fils de l'Homme*, un mandat à la main.
Toutefois, je rends grâce au hasard tutélaire
Qui, sauvant un ami, de mes torts solidaire,
Sur moi seul de la loi suspend l'arrêt fatal.
Triste plus que moi-même, au rivage natal
Il attend aujourd'hui l'heure de la justice.
S'il eût été présent, il serait mon complice.
Éternels compagnons dans les mêmes travaux,
Forts de notre union, frères et non rivaux,
Jusqu'ici, dans l'arène à nos forces permise,
Nos deux noms enlacés n'eurent qu'une devise,
Et jamais l'un de nous, reniant son appui,
N'eût voulu d'un laurier qui n'eût été qu'à lui.
Trois ans, on entendit notre voix populaire
Harceler les géants assis au ministère;
Trois ans, sur les élus du conseil souverain
Nos bras ont agité le fouet alexandrin;
Et jamais l'ennemi, froissé de nos victoires,
N'arrêta nos élans par des réquisitoires.
Mais, dès le jour vengeur où, captive longtemps,
La foudre du château gronda sur les titans,
Suspendant tout à coup ses longues philippiques,
Notre muse plus fière, osant des chants épiques,
Évoqua du milieu des sables africains
Les soldats hasardeux des *temps républicains*,
Et montra, *réunis en faisceau militaire*,
Les drapeaux lumineux du Thabor et du *Caire*;
De nos cœurs citoyens là fut le dernier cri;
Notre muse se tut, et, tandis que Méry
Allait, sous le soleil de la vieille Phocée,
Ressusciter un corps usé par la pensée,

« J'osai, vers le Danube égarant mon essor,
» A la cour de Pyrrhus chercher le fils d'Hector. »
Je portais avec soin, dans mes humbles tablettes,
Ces dons qu'aux pieds des rois déposent les poëtes,
Et, poëte, j'allais pour redire à son fils
L'histoire d'un soldat, aux plaines de Memphis.
Voilà tout le complot d'un long pèlerinage.
Un pouvoir soupçonneux repoussa mon hommage,
Et, moi, loin d'un argus que rien n'avait fléchi,
Je repassai le Rhin, imprudemment franchi.

Voilà pour la défense du fait. — Après avoir défendu le fond, Barthélemy passait à la forme; il se plaignait de cette science d'interprétation poussée si loin par les juges de tous les temps, il disait :

Pourtant, voilà mon crime! Un songe, une élégie
Me condamne moi-même à mon apologie!
Partout, sur ce vélin, je frissonne de voir
Des vers séditieux soulignés d'un trait noir;
Le doigt accusateur laisse partout sa trace,
Et je suis criminel jusque dans ma préface;
Ah! du moins, il fallait, moins prompt à me juger
Pour me juger, tout lire et tout interroger;
Il fallait, surmontant les ennuis de l'ouvrage,
Jusqu'au dernier feuillet forcer votre courage,
Et, traversant mon livre un scalpel à la main,
Avancer hardiment jusqu'au bout du chemin.
Certes, si comme vous on dépeçait un livre,
Combien peu d'écrivains seraient dignes de vivre!
Qu'on pourrait aisément trouver de noirs desseins
Jusque dans l'Évangile et les ouvrages saints!
Ma prose est toujours prête à disculper ma muse;
La note me défend quand le texte m'accuse;
D'un tissu régulier pourquoi rompre le fil?
De quel droit venez-vous, annotateur subtil,
Dédaignant mon histoire, attaquer mon poëme,
Prendre comme mon tout la moitié de moi-même,
Et, fort de ma pensée arrêtée au milieu,
Diviser contre moi l'indivisible aveu?

Mais j'ose plus encor, fort de mon innocence,
Armé du texte seul, j'accepte la défense;
Seulement, n'allez pas, envenimant mes vers,
D'un sens clair et précis extraire un sens pervers!
Gardez-vous de chercher, trop savant interprète,
Sous ma lucide phrase une énigme secrète!
Ainsi, quand vous lirez : « qu'à mes yeux éblouis,
» La gloire a dérobé les fils de saint Louis;
» Qu'aveuglément soumis aux droits de la puissance,
» Je ne me doutais pas, dans mon adolescence,
» Que l'héritier des lis, exilé de Mittau,
» Régnait chez les Anglais dans un humble château,
» Et que, depuis vingt ans, sa bonté paternelle!
» Rédigeait pour son peuple une charte éternelle! »
Lisez de bonne foi comme chacun me lit.
Pourquoi vous tourmenter à flairer un délit,
A tourner ma franchise en coupable ironie,
A voir un seul côté de mon double génie?
Voulez-vous donc me lire aux lueurs du fanal
Dont la sainte *Gazette* escorte son journal,
Et, serrant vos deux mains à nuire intéressées,
Exprimer du poison en tordant mes pensées?

Ce sont certes là des vers bien faits et d'un bien habile versificateur, si ce n'est d'un grand poëte. A Athènes, devant cet aréopage où plaidait Eschyle, vous eussiez été acquitté, monsieur Barthélemy! Mais, que voulez-vous! nous ne sommes pas des Athéniens, et nos juges ne sont point des archontes!

Le poëte n'en continua pas moins, quoiqu'il fût facile de lire, sur le visage refrogné des juges, le peu de sympathie qu'ils éprouvaient pour la défense de l'accusé.

C'est toujours Barthélemy qui parle :

Jusqu'ici, l'on m'a vu, d'un tranquille visage,
Conquérir pour ma cause un facile avantage.
J'ai vengé sans effort, dans mon livre semés,
Quelques vers, quelques mots par Thémis décimés.
Redoublons de courage : un grand effort nous reste;
Abordons sans pâlir ce passage funeste,

De l'un à l'autre bout chargé de sombres croix!
Là, sapant par mes vœux le palais de nos rois,
Ébranlant de l'État la base légitime,
D'un sang usurpateur j'appelle le régime,
J'invoque la Discorde aux bras ensanglantés!
Est-il vrai? Suis-je donc si coupable?... Écoutez!
« Il sait donc désormais, il n'a plus à connaître
» Ce qu'il est, ce qu'il fut et ce qu'il pouvait être.
» Oh! que tu dois souvent te dire et repasser
» Dans quel large avenir tu devais te lancer!
» Combien dans ton berceau fut court ton premier rêve
» Doublement protégé par le droit et le glaive,
» Des peuples rassurés espoir consolateur,
» Petit-fils d'un César, et fils d'un empereur,
» Légataire du monde, en naissant roi de Rome,
» Tu n'es plus aujourd'hui rien que le *fils de l'homme!*
» Pourtant, quel fils de roi contre ce nom obscur
» N'échangerait son titre et son sceptre futur?
» Mais quoi! content d'un nom qui vaut un diadème,
» Ne veux-tu rien, un jour, conquérir par toi-même?
» La nuit, quand douze fois ta pendule a frémi,
» Qu'aucun bruit ne sort plus du palais endormi,
» Et que, seul au milieu d'un appartement vide,
» Tu veilles, obsédé par ta pensée avide,
» Sans doute que parfois sur ton sort à venir
» Un démon familier te vient entretenir.
» Oui, tant que ton aïeul, sur ton adolescence,
» De sa noble tutelle étendra la puissance,
» Les jaloux archiducs, comprimant leur orgueil,
» Du vieillard tout-puissant imiteront l'accueil.
» Mais qui peut garantir cette paix fraternelle?
» Peut-être en ce moment la mort lève son aile;
» Tôt ou tard, au milieu de ses gardes hongrois,
» Elle mettra la faux sur le doyen des rois.
» Alors, il sera temps d'expliquer ce problème
» D'un sort mystérieux ignoré de toi-même.
» Fils de Napoléon, petit-fils de François,
» Entre deux avenirs il faudra faire un choix.
» Puisses-tu, dominé par le sang de ta mère,
» Bannir de ta pensée une vaine chimère,
» Et de l'ambition éteindre le flambeau!

» Le destin qui te reste est encore assez beau;
» Les rois ont grandement consolé ton jeune âge;
» Le duché de Reichstadt est un riche apanage,
» Et tu pourras, un jour, colonel allemand,
» Conduire à la parade un noble régiment!
» Qu'à ce but désormais ton jeune cœur aspire;
» Borne là tes désirs, ta gloire et ton empire.
» Des règnes imprévus ne gardons plus l'espoir,
» Ce qu'on vit une fois ne doit plus se revoir! »

Non, poëte, ce que nous avions vu ne devait plus se revoir; non, l'enfant fantôme que vous évoquiez de sa tombe anticipée, ne devait être, pour l'histoire, qu'un de ces pâles spectres qu'elle montre dans ses poétiques lointains, comme Astyanax et comme Britannicus; non, nous ne devions plus revoir ce que nous avions vu; mais l'avenir nous gardait un spectacle non moins extraordinaire, et qui confirme ce que me disait, en 1838, le docteur Schlegel :

— L'histoire a été inventée pour nous prouver l'inutilité des exemples qu'elle donne.

Barthélemy, malgré son plaidoyer, et peut-être même à cause de son plaidoyer, fut donc condamné à trois mois de prison et à mille francs d'amende.

C'est ainsi que le gouvernement, qui successivement s'était aliéné le peuple par les procès scandaleux de Carbonneau, Pleignies et Tolleron; l'armée, par les exécutions de Bories, Raoul, Goubin et Pommier; la haute aristocratie militaire, par les assassinats de Brune, de Ramel, de Ney et de Mouton-Duverney; la bourgeoisie, par la dissolution de la garde nationale, s'aliénait la race bien autrement dangereuse des poëtes, des journalistes et des hommes de lettres, par les jugements qui frappaient successivement Paul-Louis Courier, Cauchois-Lemaire, Magallon, Béranger, Fontan et Barthélemy.

Or, un gouvernement qui a contre lui le peuple, l'armée, la bourgeoisie et la littérature, est bien malade; le gouvernement était donc déjà bien malade le 31 juillet 1829, jour où fut prononcée la condamnation de Barthélemy, puisque, un an après, jour pour jour, il était mort.

Au reste, l'anecdote que je vais raconter prouvera que je n'étais pas sans avoir prévu les événements qui allaient s'accomplir.

Ma nouvelle place à la bibliothèque de M. le duc d'Orléans — place, comme j'ai déjà eu l'honnenr de le faire remarquer, plus honorifique que lucrative, — avait pour moi ce grand avantage de me donner un immense cabinet, où je pouvais faire à peu près, et beaucoup plus commodément qu'à la bibliothèque royale, mes recherches littéraires et historiques.

J'y allais donc beaucoup plus régulièrement que mes deux confrères Vatout et Casimir Delavigne.

Il en résulta qu'un jour, le duc d'Orléans entra, chantonnant un air de messe, selon son habitude quand il était de belle humeur, et, il faut le dire, il l'était presque toujours.

— Oh! oh! remarqua-t-il, vous êtes seul, monsieur Dumas?

— Oui, monseigneur.

Le duc d'Orléans fit deux ou trois tours dans la bibliothèque en continuant de chanter.

— Alors, dit-il au bout d'un instant, ni Vatout, ni Casimir, ni Tallencourt?...

— MM. Vatout et Casimir ne sont pas venus, monseigneur, et Tallencourt est sorti.

Il refit deux autres tours en chantonnant toujours.

Il était évident qu'il avait envie de causer.

Je me hasardai à le questionner.

— Monseigneur désire-t-il quelque chose que je puisse faire, en l'absence de l'un ou l'autre de ces messieurs?

— Non, je voulais montrer à Vatout un portrait historique, et lui demander son avis.

— Malheureusement, en supposant que monseigneur ait besoin d'un avis, mon avis, à moi, ne peut remplacer celui de M. Vatout.

— Venez toujours, me dit le duc.

Je m'inclinai et suivis le prince, de la bibliothèque dans la galerie de tableaux.

Un portrait qu'on venait de rapporter de chez l'encadreur

était sur un chevalet : ce portrait historique attendait que le nom de l'original fût écrit sur le cadre.

C'était un portrait de l'empereur, peint par Mauzaisse.

En 1829, un portrait de l'empereur chez le premier prince du sang royal, c'était une espèce de nouveauté hardie qui ne laissa point que de m'étonner.

— Que dites-vous de ce portrait? me demanda le duc d'Orléans.

— Je n'aime pas beaucoup la peinture de M. Mauzaisse, monseigneur.

— Ah! c'est vrai, j'oubliais que vous êtes romantique en peinture et en littérature; vous aimez la peinture de M. Delacroix, vous?

— Oui, monseigneur...; celle de M. Delacroix, celle de M. Scheffer, celle de M. Granet, celle de M. Decamps, celle de M. Boulanger, celle de M. Eugène Devéria; oh! nous avons de la marge!

— Bon! je sais que vous vous tenez tous par la main; mais il n'est pas question de cela. Voici un portrait que je viens de faire faire pour ma galerie; il ne reste plus, comme vous le voyez, que le nom à y mettre. Dois-je mettre *Bonaparte?* On y verra une affectation à ne reconnaître que le premier consul. Dois-je mettre *Napoléon?* On y verra une affectation à désigner l'empereur; voilà le point sur lequel je désirais demander l'avis de Vatout.

— Mais, répondis-je, il me semble que la chose est bien simple; que monseigneur mette *Napoléon Bonaparte.*

— Oui; mais c'est toujours désigner l'empereur... Napoléon, autant que je puis m'en souvenir, a fait du mal à votre famille, et vous ne l'aimez pas, je crois.

— Monseigneur, j'avoue qu'à l'endroit du grand homme, je n'en suis encore qu'où en était madame de Turenne, à l'admiration.

— C'était un grand homme; mais il a deux taches terribles dans sa vie; l'une est un crime, l'autre est une faute : son assassinat du duc d'Enghien, son mariage avec Marie-Louise.

— Monseigneur lui pardonne son usurpation?

— Je n'ai pas dit cela.

— Monseigneur connaît *le Médecin malgré lui.*

— Oui, je l'admire fort.

— Eh bien, dans *le Médecin malgré lui*, Sganarelle dit qu'il y a fagot et fagot.

— Et vous voulez dire, vous?

— Qu'il y a usurpation et usurpation.

— Bah!

— Oui, monseigneur.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je veux dire — et monseigneur, qui a l'esprit si juste, comprendra facilement cela — qu'il y a l'usurpation qui substitue violemment une dynastie à une autre dynastie, qui brise toutes les racines que cette dynastie avait dans le pays, tous les intérêts qui se rattachaient à elle, qui laisse, soit dans l'aristocratie, soit dans la bourgeoisie, soit dans le peuple, une large plaie longtemps saignante, lente à se cicatriser, et l'usurpation qui substitue purement et simplement un homme à un homme, une branche verte à une branche desséchée, une popularité à une impopularité; — voilà ce que j'entends, monseigneur, par mes deux usurpations.

Le duc d'Orléans étendit la main en souriant vers moi, comme pour m'arrêter; mais néanmoins, me laissant finir :

— Monsieur Dumas, me dit-il, c'est là une question un peu bien subtile, et, si vous voulez y avoir une réponse, il faut la poser à un concile, et non à un prince du sang...

— Au reste, vous avez raison pour le portrait; je mettrai *Napoléon Bonaparte.*

Je saluai et me retirai dans la bibliothèque.

Le duc resta pensif dans la galerie.

CXXV

Quels sont les plus grands ennemis d'une pièce à succès. — Probité de mademoiselle Mars comme actrice. — Sa loge. — Les habitués de ses soupers. — Vatout. — Denniée. — Becquet. — Mornay. — Mademoiselle Mars chez elle. — Ses derniers jours au théâtre. — Résultat matériel du succès d'*Henri III*. — Ma première spéculation. — Refonte de *Christine*. — Où je vais chercher l'inspiration. — Deux autres caprices.

A la trente-cinquième représentation d'*Henri III*, mademoiselle Mars fut forcée de prendre son congé.

Elle fit tout ce qu'elle put pour que la Comédie-Française lui rachetât ce congé; elle donna toutes les facilités possibles, la Comédie-Française ne voulut entendre à rien.

Le succès d'*Henri III* servait les intérêts, mais blessait les amours-propres.

A la Comédie-Française, il y a ceci de remarquable, et qui n'existe point dans les autres théâtres, ou qui y existe à un degré moindre :

L'auteur qu'on joue a pour ennemis tous les acteurs qui ne jouent pas dans sa pièce.

Vers la fin des représentations d'*Henri III*, j'ai vu Monrose, cet excellent comédien que son talent devait mettre bien au-dessus des mesquines jalousies de la médiocrité, entrer au foyer en se frottant les mains, et en disant tout joyeux :

— Ah! nous avons fait cinq cents francs de moins ce soir qu'à la dernière représentation!

J'étais là, — il ne m'avait pas aperçu d'abord; — il me vit, fit semblant de ne pas me voir, et sortit.

Mademoiselle Mars fut sur le point de perdre son congé, tant elle avait peine à couper le succès.

C'était une très-honnête femme de théâtre que mademoiselle Mars, je dirai presque un honnête homme, d'une exactitude sévère, et devant laquelle tout le monde faisait son

devoir, parce qu'elle faisait le sien comme une pensionnaire à sa première année.

Une seule fois, aux répétitions, elle fut en retard de quelques minutes.

— Je vous demande pardon d'être en retard d'un quart d'heure, dit-elle en entrant; mais je viens de perdre quarante mille francs... Vite, commençons !

Et elle répéta sans préoccupation aucune.

Un jour, au moment d'entrer en scène, elle eut une espèce de coup de sang. Au lieu d'interrompre le spectacle, comme une autre aurait fait, elle envoya chercher des sangsues qu'elle s'appliqua à la poitrine, entre le premier et le troisième acte, profitant de ce qu'elle ne jouait pas dans le second.

Lorsque j'entrai dans sa loge après la pièce, elle avait du sang jusque dans ses souliers.

Mademoiselle Mars avait une très-grande loge, — celle qu'à aujourd'hui mademoiselle Rachel. — A la fin de chaque représentation, la loge s'emplissait ; c'était une habitude. Mademoiselle Mars ne se préoccupait pas le moins du monde des assistants : elle se déshabillait, ôtait son blanc, son rouge avec une adresse de décence remarquable ; elle avait surtout une façon de changer de chemise, tout en causant et en ne laissant voir que le bout de ses doigts, qui était un tour de force d'habileté.

Sa toilette faite, ceux qui voulaient l'accompagner chez elle venaient et trouvaient le souper servi.

Les habitués de ces soupers étaient, en hommes, Vatout, Romieu, Denniée, Becquet et moi ; en femmes, Julienne, sa dame de compagnie, — un type, — la belle Amigo, la blonde madame Mira, et parfois la vieille mère Fusil.

Tous les soirs de représentation, Mornay venait prendre mademoiselle Mars au théâtre, ou l'attendait chez elle.

On connait Romieu ; je l'ai présenté au lecteur en compagnie de son ami Rousseau. Je ne dirai donc rien de lui, n'ayant rien à en dire de nouveau.

Quant à Vatout, c'est autre chose, je l'ai à peine indiqué ;

madame Valmore a dit de lui, que c'était un *papillon en bottes fortes*. Le mot le peignait assez bien.

Vatout était plein de petits défauts et de grandes qualités; il avait le tort, quand on lui tendait la main, de vous donner le doigt; il prenait des airs de grand seigneur, sans parvenir à avoir jamais l'air d'un grand seigneur; avec son ton fat, c'était un excellent cœur; avec son aspect pesant, c'était un charmant esprit. Il avait une façon de dire certaines choses qui n'appartenait qu'à lui. Une de ses grandes prétentions était de ressembler au duc d'Orléans; on assure même que, dans l'intimité, il laissait deviner les causes de cette ressemblance. De son côté, le duc d'Orléans l'aimait beaucoup; le roi lui conserva l'amitié du duc d'Orléans; à la cour citoyenne, on citait ses calembours, et l'on chantait ses chansons. Il y en avait une surtout sur le maire d'Eu, qui faisait rage. Que la pudeur de nos lecteurs nous permette de l'introduire ici; comme c'était, suivant nous, son plus beau titre à l'Académie, n'en dépouillons pas le pauvre Vatout.

LE MAIRE D'EU

AIR *à faire.*

L'ambition, c'est des bêtises;
Ça vous rend triste et soucieux;
Mais, dans le vieux manoir des *Guises*.
Qui ne serait ambitieux?...
Tourmenté du besoin de *faire*
Quelque chose dans ce beau lieu,
J'ai brigué l'honneur d'être *maire*,
Et l'on m'a nommé maire d'Eu!

Notre origine n'est pas claire...
Rollon nous gouverna jadis;
Mais César fut-il notre père,
Où descendons-nous de Smerdis?
Dans l'embarras de ma pensée,
Un mot peut tout concilier:
Nous sommes issus de Persée;
Voyez plutôt mon mobilier!

Je ne suis pas fort à mon aise.
Ma mairie est un petit coin,
Et mon trône une simple chaise
Qui me sert en cas de besoin;
Mes habits ne sentent pas l'ambre,
Mon équipage brille peu;
Mais que m'importe! un pot de chambre
Suffit bien pour un maire d'Eu!

On vante partout ma police;
Ce qu'on fait ne m'échappe pas.
A tous je rends bonne justice;
J'observe avec soin tous les cas.
On ne peut ni manger ni boire
Sans que tout passe sous mes yeux;
Mais c'est surtout les jours de foire
Qu'on me voit souvent sur les lieux.

Grâce aux roses que l'on recueille
Dans mon laborieux emploi,
Je préfère mon portefeuille
A celui des agents du roi.
Je brave les ordres sinistres
Qui brise leur pouvoir tout net;
Et, plus puissant que les ministres,
J'entre, en tout temps, au cabinet.

Je me complais dans mon empire;
Il ne me cause aucun souci;
J'aime l'air que l'on y respire;
On voit, on sent la mer d'ici!
Partout l'aisance et le bien-être;
Ma vie est un bouquet de fleurs...
Aussi j'aime beaucoup mieux être
Maire d'Eu que maire d'ailleurs!

Beau château bâti par les Guises,
Mer d'azur baignant le Tréport,
Lieux où Lauzun fit des bêtises,
Je suis à vous jusqu'à la mort;

Je veux, sous l'écharpe française,
Mourir en sénateur romain,
Calme et tranquille sur ma chaise,
Tenant mes papiers à la main!

C'est encore de Vatout ce fameux mot à un administrateur qui, accompagnant le roi dans une ruelle où celui-ci avait voulu à toute force s'engager, s'excusait à chaque pas sur les rencontres qu'on y faisait, et qui prouvait que beaucoup de poules du genre de celle à qui Henri IV disait : « Restez, restez, la mère! j'aime mieux voir la poule que l'œuf! » y avaient pondu.

— Oh! sire, disait le pauvre diable, oh! sire, si j'avais su que Votre Majesté passât par ici, je les eusse fait enlever.

— Vous n'en aviez pas le droit, monsieur le maire, répondit gravement Vatout; ils avaient leurs papiers!

Vatout avait fait, vers 1821 ou 1822, un livre qui avait eu un énorme succès. C'étaient les aventures de la Charte, sous le titre d'*Histoire de la fille d'un Roi*. Il fit ensuite *l'Idée fixe*, qui fut à peine lue; puis, quelque chose comme un roman intitulé *la Conspiration de Cellamare;* enfin, des publications sur les châteaux royaux. En somme, rien de saillant. Avec cela, Vatout était dévoré d'un désir, celui d'être de l'Académie, où il était poussé par Scribe. Il y arriva, le pauvre garçon; mais, dans l'intervalle de sa nomination à sa réception, il alla, fidèle à l'exil comme il l'avait été à la puissance, faire une visite à la famille royale exilée à Claremont; à la suite du dîner, il se trouva indisposé; vingt-quatre heures après, il était mort!

Mort sans avoir eu cette joie de siéger une seule fois à l'Académie!

Pauvre Vatout! personne, j'en suis certain, ne lui rendit une justice plus réelle et ne le regretta plus que moi.

Je lui avais eu, avec beaucoup de peine, la voix d'Hugo.

Tout le monde parisien a connu Dennicé, l'ancien ordonnateur général, homme d'esprit et de plaisir s'il en fut, parlant comme s'il eût eu des coquilles de noix plein la bouche,

et racontant, avec un défaut de prononciation qui leur donnait un puissant cachet d'originalité, une foule d'histoires et d'anecdotes plus curieuses et plus amusantes les unes que les autres. Il adorait mademoiselle Mars, qui, de son côté, l'aimait beaucoup. Quand il y avait trois jours qu'on n'avait vu Denniée chez mademoiselle Mars, on envoyait demander de ses nouvelles, car on supposait qu'une maladie ou un accident pouvaient seuls causer une si longue absence.

Becquet n'était pas moins connu que Denniée, peut-être même l'était-il davantage; c'était un des rédacteurs hebdomadaires du *Journal des Débats;* il avait eu beaucoup d'esprit; mais, comme il s'enivrait régulièrement une fois par jour, il allait s'alourdissant peu à peu. On citait deux mots de lui à son père qui peuvent donner une idée de son respect et de son amour filials.

Un jour, le père Becquet apostrophait son fils sur cette malheureuse habitude qu'il avait de s'enivrer.

— Vois, malheureux! comme cela te vieillit, lui disait-il; on te prendrait pour mon père, et je vivrai dix ans plus que toi!

— Ah! répondit langoureusement Becquet, pourquoi donc avez-vous toujours des choses désagréables à me dire?

Becquet avait une autre habitude, celle de faire des dettes. Becquet devait à tout le monde, et cette dette publique désespérait son père.

— Malheureux! lui disait-il un autre jour, — *malheureux* était l'exclamation dont se servait habituellement le père Becquet à l'endroit de son fils; seulement, il en faisait tantôt un adjectif, tantôt un substantif; — malheureux! lui disait-il, je ne sais pas comment tu peux vivre ainsi, devant à Dieu et au diable!

— Je vous arrête là, mon père, répondit Becquet; vous venez justement de citer les deux seules personnes à qui je ne doive rien.

Le jour où le père de Becquet mourut, — c'est triste à dire, mais il y eut fête dans sa bourse et même dans son cœur; — il alla dîner au café de *Paris*, fit sa carte en homme qui ne

regarde plus aux additions ; — seulement, arrivé au vin, il appela le garçon : probablement, un doute l'avait pris, pour lequel il avait besoin d'un expert.

— Garçon, demanda-t-il, le bordeaux est-il de deuil?

Deux heures après, on emporta Becquet chez lui.

Un soir, je rencontrai Becquet dans un de ces merveilleux états d'ivresse que lui seul savait noblement porter.

C'était un 21 janvier.

— Comment! lui dis-je, gris un pareil jour, vous, Becquet?

— Est-ce qu'il y a, par hasard, un jour où il ne soit pas permis de se griser? demanda avec étonnement l'auteur du *Mouchoir bleu.*

— Mais oui, ce me semble; il y a, pour vous surtout qui êtes royaliste, le jour anniversaire de la mort du roi Louis XVI.

Becquet parut réfléchir un instant à la gravité de l'observation; puis, me posant la main sur l'épaule :

— Si on ne lui avait pas coupé le cou, à ce bon roi Louis XVI, croyez-vous qu'il serait mort aujourd'hui?

— C'est plus que probable.

— Eh bien, alors, dit Becquet en faisant claquer insoucieusement ses doigts, qu'avez-vous à me dire?

Et il s'éloigna avec cet aplomb de l'ivrogne, qui, par une longue habitude, a conquis sur le commun des buveurs cette supériorité d'être toujours certain de la rectitude de sa marche.

C'est ivre-mort, et sortant de chez mademoiselle Mars, que Becquet fit, au *Journal des Débats*, le fameux article qui finissait par ces mots, et qui renversa la monarchie : « Malheureuse France! malheureux roi! »

Becquet est mort de boire, et est mort en buvant.

Pendant les six derniers mois de sa vie, il ne dégrisa point : l'œil était devenu atone et sans expression; les mouvements étaient involontaires et instinctifs; sa main se portait machinalement à la bouteille pour verser du vin dans son verre, qu'il n'avait plus la force de vider. Jusqu'au dernier moment,

mademoiselle Mars le reçut avec cette religion de l'amitié qui était une de ses qualités suprêmes.

Becquet mort, elle n'eut pas le courage de le regretter, mais elle le pleura.

Mornay formait, avec tous ceux que je viens de nommer, un singulier contraste.

Mornay, c'était l'élégance, l'aristocratie, la *gentry* personnifiée, et, avec toutes ces qualités, Mornay avait autant d'esprit, à lui seul, que nous tous ensemble.

Quand Mornay, nommé ministre plénipotentiaire, partit, d'abord pour le grand-duché de Bade, puis pour la Suède, le salon de mademoiselle Mars perdit son étoile polaire.

Il y a des esprits qui ont les qualités du briquet bien trempé, ils font feu sur tout ce qu'ils touchent; Mornay était un de ces esprits-là : nous lui servions tous de caillou. Quand, par hasard, il était trop fatigué pour avoir de l'esprit lui-même, il se contentait de nous en donner.

Mornay n'avait aucune fortune. Mademoiselle Mars, en mourant, lui laissait quarante mille livres de rente. Mornay décrocha un portrait de mademoiselle Mars, et l'emporta en disant :

— Voilà la seule chose à laquelle j'aie droit ici.

Et il laissa les quarante mille livres de rente aux héritiers de mademoiselle Mars.

Rien ne donnait moins l'idée de mademoiselle Mars chez elle que mademoiselle Mars au théâtre : mademoiselle Mars, au théâtre, avait une voix ravissante, quelque chose comme un chant, un regard caressant et velouté, un charme infini.

Chez elle, mademoiselle Mars avait la voix rude, le regard presque dur, les mouvements brusques et impatients.

Sa voix de théâtre était une chose factice, un instrument dont elle avait appris à jouer, et dont elle jouait à merveille, mais dont elle doutait, avec raison, lorsqu'elle avait à exprimer les grandes crises de la passion, ou à suivre les larges développements de la poésie; alors, elle avait peur d'érailler le satin de sa douce mélopée, et elle enviait presque l'accent rauque et enroué de madame Dorval, lequel permet-

tait à celle-ci de jeter de ces cris qui, partis du cœur, vont au cœur.

Je n'ai jamais connu talent plus modeste que celui de mademoiselle Mars : jamais elle ne parlait d'elle, de ses succès, de ses créations; elle admirait profondément son père, Monvel, dont elle était l'élève, et, quand elle parlait de lui, c'était avec un bonheur visible.

Mademoiselle Contat, aussi, était une de ses admirations, et c'était curieux de lui entendre confesser, sur certains points de l'art, son infériorité à l'endroit de cette grande actrice.

Je ne sais si toutes les histoires qu'on a faites sur l'âge que se donnait mademoiselle Mars sont vraies, mais je sais qu'elle n'a jamais caché une semaine à ses amis. Elle avait dans son salon un meuble de Boule qui avait été donné par la reine Marie-Antoinette à sa mère, comme étant accouchée le même jour qu'elle.

Mademoiselle Mars était donc juste du même âge que madame la duchesse d'Angoulême, — c'est-à-dire du 19 décembre 1778.

Lorsque mademoiselle Mars voulait, elle était charmante et avait beaucoup de comique dans l'esprit; sa voix se prêtait parfaitement aux imitations, et, quand — depuis mademoiselle Plessy jusqu'à Ligier — elle passait en revue la Comédie-Française, la part de chacun était courte, mais elle était bonne.

Mademoiselle Mars se prenait souvent d'amitié ou d'intérêt pour des personnes auxquelles elle croyait reconnaître du talent, et, alors, elle les aidait de ses conseils, de son influence et de son talent. Un jour, elle ramena un paillasse qu'elle avait remarqué faisant la parade sur la place de Metz, et ne l'abandonna point qu'elle ne lui eût fait une petite position.

Elle me le recommanda en 1833 ou 1834, et ce ne fut que quinze ou dix-huit ans plus tard que j'eus l'occasion de faire quelque chose pour lui, en lui donnant le rôle de Lorrain, dans *la Barrière de Clichy*.

Cet homme, c'est Patonnelle, un des meilleurs troupiers du Cirque.

Comme Talma, mademoiselle Mars a vu grandir son talent jusqu'au jour où elle a quitté le théâtre. Mademoiselle de Belle-Isle, sa dernière création, a été une de ses créations les plus heureuses. Je fus son dernier soutien au théâtre, et j'ai eu le bonheur, selon toute probabilité, d'y prolonger sa carrière pendant deux ou trois ans.

Pendant les derniers temps de son séjour à la Comédie-Française, on l'y abreuva d'amertume. Un jour de représentation extraordinaire, on lui jeta une de ces couronnes d'immortelles comme on en dépose sur les tombeaux.

Elle avait été tressée dans une des loges du théâtre même, et je pourrais, à la rigueur, dire dans laquelle.

Lorsqu'elle quitta le théâtre, il en fut d'elle comme de Talma. Chacun avait cru remplacer Talma; chacun espéra remplacer mademoiselle Mars : on débuta dans ses vieux rôles; on en inventa de nouveaux. Directeurs et journaux firent leur métier en amassant le bruit et les éloges autour des réputations naissantes. On eut la monnaie de Turenne; — a-t-on même la monnaie de mademoiselle Mars?...

Henri III, sans amener une très-grande aisance dans la maison, avait, cependant, produit un changement sensible; d'abord, il nous avait débarrassés de nos dettes; il avait payé Porcher et M. Laffitte; il nous avait permis de donner congé de notre petit logement de la rue Saint-Denis, et de louer pour ma mère, rue Madame, n° 7, un rez-de-chaussée avec jardin. L'air et la promenade lui étaient recommandés, et j'avais choisi cette rue et ce quartier, afin de la mettre porte à porte avec mesdames Villenave et Waldor, qui avaient, à la suite d'arrangements de famille, quitté leur maison de la rue de Vaugirard, pour prendre un appartement rue Madame, n° 11.

Quant à moi, j'avais loué un appartement séparé, au quatrième, au coin de la rue de l'Université et de la rue du Bac, et, comme mes relations nouvelles amenaient chez moi quelques-uns de ces messieurs et quelques-unes de ces dames du Théâtre-Français, j'avais donné à cet appartement une certaine élégance.

En outre ayant appris par le passé à ne pas trop compter

sur l'avenir, j'avais, moyennant dix-huit cents francs payés comptant, passé un traité pour ma nourriture d'un an, ou plutôt, pour trois cent soixante-cinq cachets de déjeuner, et trois cent soixante-cinq cachets de dîner, vin non compris.

Malheureusement, un mois après cet arrangement, le café Desmares fermait, et j'en étais pour mon année de nourriture. C'était ma première spéculation; elle avait assez mal tourné, comme on le voit.

Cependant, j'avais reçu des reproches d'une fort charmante personne du Théâtre-Français, laquelle s'était plainte, après avoir joué un bout de rôle dans *Henri III*, de n'avoir rien dans *Christine;* — car je me flattais toujours de cet espoir que ma *Christine*, à moi, passerait au Théâtre-Français, malgré le retard apporté à celle de M. Brault, lequel était mort dans l'intervalle; ce qui faisait que, maintenant, MM. les comédiens français ne se pressaient pas plus pour l'une que pour l'autre.

Ces reproches m'avaient été d'autant plus sensibles qu'ils étaient mérités, et que c'eût été une double ingratitude à moi que de n'y point faire droit.

En conséquence, j'avais répondu :

— Soyez tranquille, je vais refaire *Christine*, afin de lui donner une allure plus moderne et plus dramatique, et, de cette transformation, quelque chose sortira dont vous serez contente, je l'espère.

L'esprit d'un travailleur a de singulières préoccupations qui, parfois, sont si étranges, qu'elles touchent à la manie; tantôt on se figure qu'on ne trouvera bien son plan que dans tel ou tel endroit; tantôt, qu'on n'écrira bien sa pièce que sur tel ou tel papier. Moi, je m'étais fourré dans la tête que je ne trouverais une *Christine* nouvelle dans la vieille *Christine* qu'en faisant un petit voyage, et en me berçant au roulis d'une voiture.

Comme je n'étais point encore assez riche pour aller en poste, je choisis une diligence; peu m'importait pour quelle localité cette diligence partît, pourvu que je trouvasse le coupé, l'intérieur ou la rotonde vide.

J'allai dans la cour des Messageries, et, après deux heures d'attente, je trouvai ce que je cherchais, c'est-à-dire une diligence n'ayant personne dans son coupé.

Cette diligence partait pour le Havre.

J'avais de la chance, comme on le voit; je n'avais jamais vu un port de mer; j'allais faire d'une pierre deux coups

A cette époque, on mettait vingt grandes heures pour aller de Paris au Havre; c'était bien mon affaire. L'inspiration aurait le temps de venir, ou elle ne viendrait jamais.

Je partis, et, comme, dans les œuvres d'art, l'imagination est naturellement pour beaucoup, une fois mon imagination satisfaite sur le mode de travail qu'on lui offrait, elle se mit à travailler.

Quand j'arrivai au Havre, ma pièce était refaite; la division de Stockolm, Fontainebleau et Rome était trouvée, et, de toute cette genèse nouvelle, avait surgi le rôle de Paula.

C'était une œuvre tout entière à remanier et à récrire; il ne pouvait pas rester grand'chose de l'ancienne pièce Peu s'en fallut que je ne repartisse pour Paris, sans voir la mer, tant j'avais hâte de me mettre à la besogne.

Je restai au Havre juste le temps de manger des huîtres, de faire une promenade en mer, d'acheter deux vases de porcelaine plus cher qu'à Paris, et je remontai en diligence.

En soixante et douze heures, j'avais fait mon voyage et refait ma pièce.

J'ai parlé de ces préoccupations étranges qui vous imposent impérieusement certaines conditions pour l'accomplissement d'une œuvre. — Personne n'est moins maniaque que moi; personne, avec cette incessante habitude de travail que j'ai prise, ne travaille plus facilement que moi, et, cependant, j'ai subi trois fois cette nécessité absolue d'obéir à un caprice.

J'ai dit à quelle occasion j'avais cédé à la première; la seconde fut à propos de *Don Juan de Marana*, et la troisième, à propos du *Capitaine Paul*.

J'étais préoccupé de l'idée que je ne pourrais trouver

qu'au bruit d'une musique quelconque mon drame fantastique. Je demandai à mon ami Zimmermann des billets pour le Conservatoire, et, dans le coin d'une loge où se trouvaient trois personnes inconnues, les yeux fermés, et paraissant dormir, bercé dans un demi-sommeil par du Beethoven et du Weber, je trouvai, en deux heures, les scènes principales de mon drame.

Pour *le Capitaine Paul*, ce fut autre chose : j'avais besoin de la mer, d'un vaste horizon, de nuages courant dans le ciel, de brises soufflant dans les cordages et dans les mâts.

Je fis, pendant mon voyage en Sicile, stationner mon petit bâtiment pendant deux heures à l'ancre, et à l'entrée du détroit de Messine. Au bout de deux jours, *le Capitaine Paul* était terminé.

Au retour, je trouvai une lettre d'Hugo. Le succès d'*Henri III* lui avait mis le feu sous le ventre : il avait un drame, et m'invitait à en entendre la lecture chez Devéria.

Ce drame, c'était *Marion Delorme*.

CXXVI

Victor Hugo. — Sa naissance. — Sa mère. — Les Chassebœuf et le Cornet. — Le capitaine Hugo. — Signification de son nom. — Quel fut le parrain de Victor. — La famille Hugo en Corse. — M. Hugo est appelé à Naples par Joseph Bonaparte. — Il est nommé colonel et gouverneur de la province d'Avellino. — Souvenirs de la première enfance du poëte. — Fra Diavolo. — Joseph, roi d'Espagne. — Le colonel Hugo est fait général, comte, marquis et majordome. — L'archevêque de Tarragone. — Madame Hugo et ses enfants à Paris — Le couvent des Feuillantines.

Consacrons quelques pages à l'auteur de *Marion Delorme* de *Notre-Dame de Paris* et des *Orientales*. Nous estimons qu'il mérite bien que nous fassions une halte pour lui.

Victor Hugo naquit le 26 février 1803.

Où, comment et dans quelles conditions? Ouvrons le volume des *Feuilles d'automne*, et le poëte va nous le dire lui-même dès la première page :

Ce siècle avait deux ans; Rome remplaçait Sparte;
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul, trop gêné par le droit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors, dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit, d'un sang breton et lorrain à la fois,
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;
Si débile, qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou, ployé comme un frêle roseau,
Fit faire, en même temps, sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi...

Cet enfant était si faible, en effet, que, quinze mois après sa naissance, il n'était pas encore parvenu à redresser sur ses épaules sa tête, qui, comme si elle eût déjà contenu toutes les pensées dont elle ne renfermait que le germe, s'obstinait à tomber sur sa poitrine.

Aussi, le poëte continue-t-il :

Je vous dirai peut-être, quelque jour,
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie, en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois le fils de ma mère obstinée.

Cette mère, au *sang breton,* qui, obstinée à la fois comme une Bretonne et comme une mère, disputait et arrachait son enfant à la mort, était fille d'un riche armateur de Nantes, petite-fille d'un des chefs de la grande bourgeoisie de cette terre d'opposition; de plus, cousine germaine de Constantin-François, comte de Chasseboeuf, lequel quitta ce grand nom

féodal rappelant les barons pasteurs du moyen âge, pour celui de Volney, qui ne rappellerait qu'un nom de comédien de province, si le gentilhomme qui eut la singulière fantaisie de prendre ce nom ne l'eût illustré en le mettant au commencement de son *Voyage en Égypte*, et à la fin de son livre des *Ruines;* elle était, en outre, cousine d'une autre illustration impériale moins littéraire, plus politique, — du comte Cornet.

Le comte Cornet, un peu oublié peut-être aujourd'hui, député de Nantes, était arrivé au Conseil des Cinq-Cents; il s'y trouvait dans la fameuse journée du 18 brumaire, qui changea pour un demi-siècle la face de la France. Au lieu de défendre les priviléges de l'Assemblée, il soutint les prétentions de Bonaparte; Napoléon, reconnaissant, le fit sénateur, — récompense ordinaire de ces sortes de services, — puis comte; et, pour qu'il eût toutes choses, sinon en même qualité, au moins en même quantité que les membres de l'ancienne noblesse qui s'étaient ralliés à l'Empire, il lui donna un blason; seulement, par une de ces plaisanteries comme le soldat couronné s'en permettait parfois, ce blason, qui rappelait l'origine tant soit peu roturière de celui qu'il était destiné à anoblir, était d'azur à trois *cornets* d'argent.

Quant à madame Hugo, elle se nommait Sophie Trébuchet.

Elle avait, comme on le voit, deux pairies dans sa famille, la pairie du comte Volney et la pairie du comte Cornet.

Consignons ce fait; nous aurons l'occasion d'y revenir.

Pour le *sang lorrain* dont parle le poëte, il lui venait de son père, Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo.

De ce côté, c'était autre chose : la noblesse était bien réelle, et sortait de vieille souche allemande.

Son aïeul, Georges Hugo, capitaine des gardes de je ne sais quel duc de Lorraine, avait, en 1531, et par lettres patentes datées de Lillebonne, en Normandie, été anobli par ce duc, qui lui avait donné pour blason un champ d'azur au chef d'argent chargé de deux merlettes de sable.

Trois merlettes sont, comme on le sait, les armes de la maison de Lorraine. On voit que le duc ne pouvait faire da-

vantage pour son capitaine : une merlette de plus, et il le traitait comme lui-même.

Au reste, ceux qui voudront plus de détails sur ce point, ou une authenticité plus grande sur les détails que nous donnons, pourront consulter d'Hozier, registre IV, au nom *Hugo*.

Mais ce que ne dit pas d'Hozier, et ce que nous dirons, nous qui croyons aux noms prédestinés, c'est qu'en vieil allemand, le mot *hugo* est l'équivalent du mot latin *spiritus*, souffle, âme, esprit!

Plus l'enfant était faible, plus il fallait se hâter de le baptiser. Le chef de bataillon Sigisbert Hugo, qui commandait, alors, à Besançon, le dépôt d'un régiment corse, en voyant son troisième fils naître si chétif, jeta les yeux autour de lui, et lui choisit pour parrain Victor Faneau de la Horie, fusillé en 1812, comme ayant été l'âme de la conspiration dont Mallet était le bras.

Ce fut de lui que le poëte reçut ce prénom de *Victor*, qui, réuni au nom, soit qu'il le précède ou qu'il le suive, ne peut se traduire autrement que par ces mots : « Esprit vainqueur, — âme triomphante, — souffle victorieux! »

Aussi le poëte n'eut-il jamais, comme son cousin maternel Chassebœuf, l'idée de s'appeler autrement que ne l'avait décidé le hasard de la naissance, et nous verrons même plus tard, quelque lustre que cette adjonction pût ajouter à son nom, qu'il refusa de s'appeler Hugo-Cornet.

Le père de Victor était un de ces rudes jouteurs, fils de la Révolution, qui prirent le mousquet en 1791, et qui ne déposèrent l'épée qu'en 1815. — D'autres la gardèrent jusqu'en 1830 ou 1848, et ce fut rarement un bonheur pour eux.

En 1795, il était lieutenant, et combattait dans la Vendée. Ce fut sa compagnie, laquelle faisait partie du détachement conduit par le commandant Muscar, qui prit Charette dans les bois de la Chabotière. Par un hasard étrange, ce fut le colonel Hugo qui prit Fra Diavolo dans la Calabre, et le général Hugo qui prit Juan Martin, autrement dit l'*Empecinado*, sur les bords du Tage; c'est-à-dire les trois principaux chefs de

partisans de cette grande période de guerre qui dura plus d'un quart de siècle.

Il est bien entendu que nous ne comparons pas le noble et loyal Charette au brigand calabrais ni au bandit espagnol.

Charette fut fusillé; Fra Diavolo, pendu; Juan Martin, *garrotté*.

Après la pacification de la Vendée, le lieutenant, devenu capitaine, quitta la Loire pour le Rhin, la guerre civile pour la guerre étrangère, et fut attaché à l'état-major de Moreau, avec lequel il fit la campagne de 1796; puis il passa en Italie, appelé à servir dans le corps d'armée de Masséna.

A propos de mon père, j'ai dit quelle antipathie Bonaparte avait pour ces officiers qui lui arrivaient tout illustrés des armées de l'Ouest, des Pyrénées ou du Nord. Le capitaine Sigisbert Hugo va nous en offrir un nouvel exemple.

Le jour de la bataille de Caldiero, chargé par Masséna de tenir avec sa compagnie la tête du pont, il avait été le pivot sur lequel avait tourné toute la bataille; Masséna crut pouvoir, en récompense de ce magnifique fait d'armes, nommer le capitaine Hugo chef de bataillon.

Il avait compté sans la haine du général en chef.

Bonaparte demanda d'où venait le capitaine Hugo, et, quand il sut que c'était de l'armée du Rhin, il cassa la nomination.

Du reste, le roi Louis-Philippe fit à peu près au général la même injustice que Bonaparte au capitaine : le nom de la bataille de Caldiero est sur l'arc de triomphe de l'Étoile, et le nom du général Hugo n'y est pas.

Le poëte s'est vengé de cet étrange oubli par le dernier vers de sa dernière strophe à l'arc de triomphe de l'Étoile :

Quand ma pensée ainsi, vieillissant ton attique,
Te fait de l'avenir un passé magnifique,
Alors, sous ta grandeur je me courbe effrayé;
J'admire! et, fils pieux, passant que l'art anime,
Je ne regrette rien devant ton mur sublime,
Que Phidias absent, et mon père oublié!

Cependant, comme le capitaine Hugo n'était pas de ceux qui s'arrêtent en route, il fallut bien finir par le faire chef de bataillon. Cela arriva donc; — à quelle occasion? je ne sais plus bien.

Quoi qu'il en soit, il était chef de bataillon, et, par hasard, en garnison à Lunéville, quand les conférences pour la ratification du traité de Campo-Formio s'ouvrirent dans cette ville.

A ces conférences, Joseph Bonaparte, qui fut plus tard roi de Naples, puis roi d'Espagne et des Indes, Joseph Bonaparte était plénipotentiaire de la République.

J'ai beaucoup connu, à Florence, ce roi de Naples et d'Espagne. C'était un esprit plutôt doux qu'élevé, plutôt calme que hasardeux; comme son frère Louis, comme son frère Lucien, et nous dirons même comme son frère Napoléon, il avait eu, d'abord, la manie de la littérature; les autres avaient fait des mémoires, des comédies, des poëmes épiques : lui avait fait des romans.

Sa fille, aujourd'hui princesse de Canino, portait, je crois, le nom d'une des héroïnes de son père : elle s'appelait la princesse Zénaïde.

Le plénipotentiaire Joseph Bonaparte se lia avec le chef de bataillon Hugo, lequel, les conférences finies, passa, comme nous l'avons dit, à Besançon avec le dépôt du régiment corse.

Nous avons dit encore que c'était là qu'était né l'illustre poëte dont nous nous occupons.

Quelques mois après sa naissance, le dépôt que commandait son père reçut l'ordre d'aller prendre garnison à l'île d'Elbe. L'auteur de l'*Ode à la colonne*, ou plutôt des *Odes à la colonne*, devait commencer à vivre dans cette île, où Napoléon devait commencer à mourir.

La première langue que parla l'enfant prédestiné fut la langue italienne; le premier mot qu'il prononça — après ces deux mots par lesquels débute toute voix, toute bouche, toute langue humaine, *papa* et *maman* — fut une apostrophe à sa gouvernante; *cattiva !* l'appela-t-il un jour, sans qu'on sût qui lui avait appris ce mot.

Peut-être n'ignore-t-on pas que *cattiva* veut dire *méchante*.

A l'île d'Elbe, les souvenirs de l'enfant ne sont point encore éveillés, et rien de ce premier séjour parmi les hommes, rien de cette première halte au seuil de l'existence n'est resté présent à son esprit.

En 1806, le plénipotentiaire Joseph est nommé roi de Naples; alors, il se rappelle son ami le chef de bataillon de Lunéville; il s'informe de ce qu'il est devenu, apprend qu'il habite l'île d'Elbe, et que, de chef de bataillon, il a été fait lieutenant-colonel ou plutôt gros major, comme on disait encore en 1806.

Il lui écrit pour lui proposer de s'attacher à sa fortune, et de venir l'aider à fonder son trône dans la belle cité qu'il faut voir avant de mourir, quitte à mourir quand on l'a vue.

Mais on ne faisait pas de ces sortes d'escapades militaires sans la permission du maître. Le lieutenant-colonel Hugo demanda à l'empereur Napoléon la permission de suivre le roi Joseph.

L'empereur Napoléon daigna répondre que, non-seulement il autorisait ce changement de service, mais encore qu'il voyait avec plaisir l'élément français se mêler aux armées de ses frères, qui n'étaient que les ailes de sa propre armée.

C'est toujours avec un certain regret qu'un Français prend du service dans une armée étrangère, cette armée fût-elle destinée à être une des ailes de l'armée nationale. Aussi, pour adoucir autant qu'il était en lui cet exil, le nouveau roi fit-il le gros major Hugo colonel, lui donna-t-il la charge d'aide de camp, et le nomma-t-il gouverneur de la province d'Avellino.

Une fois installé dans son gouvernement, le mari songea à se rapprocher de sa femme, le père à embrasser ses enfants.

En 1807, madame Hugo et ses trois fils se mirent en route pour Naples.

Ainsi se continuait cette vie de pérégrinations qui avait pris l'enfant à son berceau, et qui, à travers son adolescence, devait le conduire jusqu'à la virilité.

C'est à ces longs voyages, accomplis par lui pendant le cré-

puscule de sa première enfance, que le poëte fait allusion quand il dit:

Enfant, sur un tambour ma crèche fut posée;
Dans un casque pour moi l'eau sainte fut puisée;
Un soldat, m'ombrageant d'un belliqueux faisceau
De quelque vieux lambeau d'une bannière usée,
Fit les langes de mon berceau.

Parmi les chars poudreux, les armes éclatantes,
Une muse des camps m'emporta sous les tentes.
Je dormis sur l'affût des canons meurtriers;
J'aimai les fiers coursiers aux crinières flottantes,
Et l'éperon froissant les rauques étriers.

Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie,
J'errai; je parcourus la terre avant la vie,
Et, tout enfant encor, des vieillards recueillis
M'écoutaient, racontant d'une bouche ravie
Mes jours si peu nombreux et déjà si remplis.

Je visitai cette île en noirs débris féconde,
Plus tard premier degré d'une chute profonde!
Le haut Cenis, dont l'aigle aime les rocs lointains,
Entendit, de son antre où l'avalanche gronde,
Ses vieux glaçons crier sous mes pas enfantins.

Vers l'Adige et l'Arno, je vins des bords du Rhône;
Je vis de l'Occident l'auguste Babylone:
Rome, toujours vivante au fond de ses tombeaux,
Reine du monde encor sur un débris de trône,
Avec une pourpre en lambeaux.

Puis Turin; puis Florence, aux plaisirs toujours prête;
Naple, aux bords embaumés où le printemps s'arrête,
Et que Vésuve en feu couvre d'un dais brûlant,
Comme un guerrier jaloux qui, témoin d'une fête,
Jette, au milieu des fleurs, son panache sanglant!

Heureux, cent fois heureux qui peut broder de pareilles arabesques sur la trame naissante de sa vie!

Moi aussi, j'ai eu des souvenirs pareils aux tiens, frère! mais je les ai dits en humble prose, heureux de les retrouver chez toi en vers splendides et retentissants.

Là, en effet, remontent les premiers souvenirs de l'enfant, souvenirs indélébiles qui se reflètent, comme un mirage des oasis perdues, dans la vieillesse la plus avancée.

Ainsi, bien souvent, à moi qui arrivais d'Italie, où j'ai fait quinze ou vingt voyages, Hugo, qui l'avait traversée seulement, cette belle Italie parlait des grands aspects restés dans sa mémoire, et restés aussi présents que s'il eût été mon compagnon dans mes nombreuses courses!

Seulement, il voyait toujours les objets comme il les avait vus, non pas dans leur état normal, mais avec les accidents momentanés qui avaient produit dans ces objets des changements ou des altérations quelconques.

Parme lui apparaissait au milieu d'une inondation; Aquapendente, détachant son rocher volcanique sur un orage tout plein d'éclairs : la colonne Trajane, avec l'excavation qu'on était occupé à pratiquer à l'entour.

De tout le reste, c'est-à-dire de Florence avec ses auberges crénelées, ses palais massifs, ses forteresses de granit; de Rome avec ses fontaines jaillissantes, ses obélisques qui semblent en faire une ville contemporaine de la vieille Égypte, et sa colonnade du Bernin qui en fait une sœur du Louvre; de Naples avec ses promenades, son Pausilippe, sa rue de Tolède, sa baie, ses îles et son Vésuve, il avait une idée aussi exacte que possible.

Une des choses qui avaient le plus amusé les trois enfants tout le long de la route, c'était de faire des croix avec des fétus de paille, et de les dresser dans les interstices que laissaient les glaces des portières avec leurs rainures. A la vue de ces calvaires innocents, les paysans italiens, ceux des environs de Rome surtout, fidèles au culte des images, se mettaient à genoux, ou tout au moins faisaient le signe de la croix.

La chose qui avait le plus effrayé les jeunes voyageurs, c'étaient les têtes de bandit placées sur des bâtons, au bord des routes, et qui séchaient ainsi au soleil. Ces pauvres enfants

avaient nié longtemps que ce fussent des têtes véritables, et soutenaient que c'étaient des têtes à perruque comme, au commencement de ce siècle, époque où les perruques étaient encore assez communes, on en trouvait sur leur pied chez tous les coiffeurs; mais on les fit descendre, on leur montra de près l'affreuse réalité, et ce souvenir est un de ceux qui restèrent le plus profondément gravés dans la mémoire de Victor.

Quand il s'agit d'un homme comme Hugo, c'est-à-dire d'un génie hors ligne, qui a déjà joué et qui jouera encore un si grand rôle dans l'histoire littéraire et politique de son pays, c'est un devoir pour qui le connaît de mettre sous les yeux des contemporains et de l'avenir ces jeux d'ombre et de lumière qui ont fait le caractère de l'homme et le génie du poëte.

Le génie du poëte, nous l'espérons, ressortira tout entier de notre récit; le caractère de l'homme ressort de lui-même, de la conduite tenue, des faits accomplis.

Ce n'était point à Naples qu'était préparé le logement de madame Hugo et de ses fils; c'était à Avellino, capitale de la province dont le colonel Hugo avait été nommé gouverneur.

Ce logement était un palais, et même un palais de marbre, comme la plupart des palais de ce pays, où le marbre est plus commun que la pierre; seulement, ce palais présentait une singularité étrange qui ne pouvait ni échapper à l'œil d'un enfant, ni sortir de sa mémoire.

Un de ces tremblements de terre si habituels dans la péninsule italienne venait de secouer la Calabre de fond en comble; le palais de marbre d'Avellino avait été ébranlé comme les autres bâtiments; toutefois, plus solide qu'eux sur sa base, après avoir tremblé, oscillé, menacé un instant, il était resté debout, mais lézardé des combles à ses fondations.

La lézarde passait en diagonale à travers la muraille de la chambre de Victor; de sorte qu'il voyait à peu près aussi clairement — quoique d'une façon plus originale — la campagne à travers cette lézarde qu'à travers la fenêtre.

Le palais était bâti sur une espèce de précipice tout garni de gigantesques noisetiers, produisant ces énormes noisettes nommées *avelines*, du nom du pays d'où on les tire.

Les enfants, à l'époque où ces fruits arrivaient à maturité, passaient leur vie errant au milieu des noisetiers, suspendus sur l'abîme, pour cueillir des grappes des noisettes.

De là, sans doute, vient pour Hugo cette habitude des hauts lieux, ce mépris des précipices, et cette indifférence du vide qu'il possède plus que personne, et qui fait mon admiration, à moi surtout qui ai le vertige à un balcon du premier étage.

Vers ce temps-là, un des ennemis les plus acharnés des Français était Michel Pezza, surnommé Fra Diavolo, dont mon confrère Scribe a fait un opéra-comique, et qui faisait, lui, du drame, et même du plus terrible!

Fra Diavolo avait commencé par être chef de brigands, quelque chose comme Cartouche, plus la cruauté. Il exerçait cette pittoresque profession, lorsque le cardinal Ruffo, autre chef de brigands, mais sur une plus grande échelle, eut l'idée de reconquérir Naples à son bien-aimé souverain Ferdinand Ier, lequel avait abandonné sa capitale déguisé en laquais, à la suite de l'invasion française, provoquée par ses insolentes proclamations.

Tout le monde connaît cette période terrible de l'histoire des Deux-Siciles, cette orgie de sang présidée par deux courtisanes, où disparut toute une génération, et où l'on fut obligé, pour ne pas ruiner l'État, de donner des appointements fixes au bourreau, qui, jusque-là, touchait dix ducats par exécution.

Fra Diavolo avait réuni sa bande à l'armée du cardinal Ruffo, avait marché avec lui sur Naples, avait repris Naples avec lui; enfin, avait été fait colonel par Ferdinand Ier, et même comte, à ce que je crois.

Ferdinand Ier était néanmoins retourné plus tard en Sicile, fuyant, cette fois, non-seulement devant l'invasion française, mais encore devant la royauté d'un frère de l'empereur, et Fra Diavolo, avec son grade de colonel et son titre de comte, avait recommencé sa guerre de partisan et ses brigandages.

C'était le colonel Hugo qui avait été chargé de le prendre.

Sa tête était mise à prix à vingt mille ducats.

Une fois déjà, il lui avait échappé par un prodige d'audace et d'à-propos.

Poursuivi, traqué, enfermé de tous côtés, Fra Diavolo, avec deux cent cinquante ou trois cents hommes, débris de sa troupe, espérait pouvoir se sauver par un défilé qu'il croyait connu de lui seul.

Il avait donc dirigé sa marche vers ce défilé, lorsque, à son grand étonnement, il trouva ce dernier passage gardé comme les autres.

Sa suprême espérance s'évanouissait !

Il n'y avait pas moyen de retourner en arrière : on avait tâté de toutes les gorges, partout un mur de baïonnettes barrait le chemin.

— Allons, dit Fra Diavolo, nous n'avons plus qu'un moyen... Peut-être s'y laisseront-ils prendre ! Liez-moi les pieds et les mains, et attachez-moi sur un cheval... Vous m'avez fait prisonnier ; vous me conduisez au colonel français chargé de vous payer les vingt mille ducats, prix de ma tête... Pour le reste, laissez faire mon lieutenant, et dites comme lui.

Il fallait se hâter : on était en vue du détachement français, qui s'inquiétait de ce que pouvait être cette troupe d'hommes ; d'ailleurs, on avait l'habitude, surtout dans les circonstances extrêmes, de suivre aveuglément les instructions de Fra Diavolo. En une seconde, il fut garrotté et lié, comme Mazeppa, sur un cheval, et le cortége continua son chemin, piquant droit au détachement français.

Ce détachement se composait de cinq ou six cents hommes, et était commandé par un chef de bataillon.

En voyant cette troupe qui marchait à lui, le bataillon français marcha au-devant d'elle.

Les deux corps se joignirent.

Arrivée à une centaine de pas des Français, la troupe calabraise fit halte. Le lieutenant seul, vêtu en simple paysan, sortit des rangs, et s'avança vers le chef de bataillon.

— Que voulez-vous ? demanda celui-ci, et quel est cet homme garrotté ?

— Cet homme garrotté, dit le lieutenant, c'est Fra Diavolo,

que nous avons pris... Ce que nous voulons, ce sont les vingt mille ducats promis pour sa tête.

A l'instant même, le nom de Fra Diavolo fut répété par toutes les bouches.

— Vous avez pris Fra Diavolo ? s'écria le chef du bataillon.

— Oui, répondit le lieutenant, et la preuve, c'est que le voici, lié et garrotté sur un cheval.

Les yeux de Fra Diavolo lancèrent des éclairs.

— Et comment l'avez-vous pris? demanda le chef de bataillon.

Le lieutenant inventa une fable. Fra Diavolo, traqué, poursuivi, chassé, était venu chercher un refuge dans un village qu'il croyait son allié. Pendant la nuit, il avait été arrêté, saisi, garrotté, et le village tout entier lui servait d'escorte, de peur qu'il ne s'échappât.

— Bandits ! misérables ! traîtres! cria Fra Diavolo.

L'explication suffisait parfaitement au chef de bataillon : d'ailleurs, le principal, c'était que Fra Diavolo fût pris; toutes les explications accompagnant cette capture étaient une affaire de simple curiosité.

— C'est bien ! dit-il, remettez-moi votre bandit.

— Soit ; mais remettez-nous les vingt mille ducats.

— Est-ce que j'ai les vingt mille ducats ? dit le chef de bataillon.

— Alors dit le lieutenant, pas d'argent, pas de Fra Diavolo !

— Hein ! fit le chef de bataillon.

— Oh ! dit le lieutenant, je sais bien que vous êtes les plus forts, et que vous pouvez nous le prendre si vous voulez ; mais, en nous le prenant, vous nous aurez volé vingt mille ducats dans notre poche.

Le chef de bataillon était un esprit logique ; il comprit la justesse de ce raisonnement.

— Eh bien, dit-il, conduisez votre prisonnier au quartier général ; je vais vous donner cent hommes pour vous accompagner.

Le lieutenant et Fra Diavolo échangèrent un regard nar-

quois qui indiquait que le chef de bataillon donnait à plein collier dans le panneau.

Les cent hommes d'escorte et les deux cent cinquante paysans calabrais partirent pour le quartier général, distant de six lieues.

Seulement, on n'eut, au quartier général, aucune nouvelle de Fra Diavolo, et les cent hommes d'escorte ne reparurent jamais.

Arrivés dans un défilé, les cent Français avaient été égorgés, et Fra Diavolo et ses deux cent cinquante hommes avaient regagné la montagne !

Le colonel Hugo était piqué au jeu : ce fut, dès lors, entre lui et le chef calabrais, un assaut de ruses, un travail de marches et de contre-marches dans lequel Fra Diavolo finit par être vaincu.

Pris une seconde fois, Fra Diavolo fut envoyé à Naples, où devait s'instruire son procès, et les vingt mille ducats furent immédiatement payés à ceux que s'étaient emparés de lui.

Un matin, le colonel Hugo apprit que Fra Diavolo était condamné à être pendu.

Pendu ! le mot sonnait mal à des oreilles françaises.

Le colonel Hugo partit à l'instant même pour Naples, et se présenta chez le roi, afin d'obtenir, non pas une commutation de peine, mais une commutation de supplice.

Il venait demander que Fra Diavolo, en sa qualité d'homme de guerre, fût fusillé.

Malheureusement, avant d'être homme de guerre, Fra Diavalo avait été bandit; avant de servir le cardinal Ruffo et Ferdinand Ier, Fra Diavolo s'était servi lui-même.

Les dossiers représentés par le roi Joseph au colonel Hugo étaient si bien rembourrés de guet-apens, de meurtres, d'incendies, que le colonel Hugo fut le premier à retirer sa proposition.

En conséquence, le colonel Michel Pezza, dit Fra Diavolo, comte de je ne sais plus quoi, fut pendu haut et court.

En 1808, Napoléon ayant déclaré que les Bourbons d'Espagne avaient cessé de régner, Joseph Bonaparte passa du trône

des Deux-Siciles au trône d'Espagne, où le colonel Hugo le suivit.

Aussitôt son arrivée à Madrid, le colonel Hugo fut fait général de brigade, gouverneur du cours du Tage, premier majordome et premier aide de camp du roi, grand d'Espagne, comte de Cogolludo, et marquis de Cifuentès et de Siguença!

C'étaient là de grandes preuves de faveur; mais, parmi ces preuves de faveur, il y en avait une que le colonel Hugo n'acceptait qu'avec une certaine répugnance : c'était le titre de marquis.

— Sire, dit-il à Joseph lorsque le roi d'Espagne daigna lui annoncer ce qu'il venait de faire pour lui, je croyais que l'empereur avait aboli le titre de marquis?

—Pas en Espagne, mon cher colonel : en France seulement.

— Sire, insista le nouveau général, si l'empereur ne l'a aboli qu'en France, Molière l'a aboli partout.

Et le général Hugo, se contentant de son titre de comte, ne porta jamais celui de marquis.

Mais, bon gré, mal gré il n'en était pas moins emmarquisé et emmajordomisé.

Au nombre des priviléges de cette dernière charge étaient les présentations.

Un jour, le nouveau majordome eut à présenter au roi Joseph l'archevêque de Tarragone, qui venait de se rallier.

L'archevêque de Tarragone avait une réputation de laideur laissant bien loin derrière elle celle que le fils du général Hugo devait faire plus tard au sonneur de Notre-Dame. Aussi, en apercevant le digne prélat, et en reconnaissant que, non-seulement il n'avait pas volé sa réputation, mais encore qu'on ne la lui faisait peut-être pas telle qu'il la méritait, le majordome, ignorant que l'archevêque parlât et entendit le français, ne put-il, après ces mots sacramentels prononcés en pur castillan : *Señor, presento á Vuestra Magestad el señor arzobispo de Tarragona,* s'empêcher d'ajouter en français:

— Le plus vilain b..... du royaume de Votre Majesté!

L'archevêque salua respectueusement le roi; puis, se retournant vers le majordome:

—Merci, général! dit-il dans un français de la meilleure qualité et du plus pur accent.

Il était impossible, dans l'état précaire où se trouvait l'Espagne, que le général Hugo eût songé, en quittant Naples, à emmener ses enfants avec lui.

Aussi madame Hugo, Abel, Eugène et Victor étaient-ils revenus en France.

A peine de retour à Paris, madame Hugo, qui avait pu apprécier, pendant les deux ans qu'elle avait passés au palais d'Avellino, l'influence que pouvait avoir sur la santé de ses enfants une résidence bien aérée où il leur fût permis de jouer et de courir en liberté, madame Hugo avait loué l'ancien couvent des Feuillantines.

Plus tard, nous verrons, à propos de ce couvent, quels souvenirs son grand jardin, tout frais d'ombre, tout resplendissant de soleil, a laissés dans l'esprit du poëte.

C'est là que les trois enfants furent lâchés en liberté, comme je l'étais moi-même dans ce grand parc de Saint-Rémy dont j'ai raconté les splendeurs.

C'est là qu'échappant au niveau universitaire, Hugo apprit le latin très-bien et le grec très-mal, grâce aux soins d'un ancien oratorien, prêtre marié, nommé Larivière.

Il savait le latin très-bien, très-mal le grec!

a dit de lui son élève dans une pièce de vers encore inédite.

Madame Hugo demeura dans cette retraite, où elle abritait sa riche couvée, de 1808 à 1811.

Au commencement de 1811, elle reçu une lettre de son mari.

Le gouvernement du roi Joseph paraissait s'affermir. Il s'agissait donc de partir pour Madrid, où les trois enfants devaient entrer dans les pages.

CXXVII

Départ pour l'Espagne. — Voyage de Paris à Bayonne. — Le trésor. — Ordre de marche du convoi. — M. du Saillant. — M. de Cotadilla. — Irun. — Ernani. — Salinas. — Le bataillon d'*écloppés*. — Les rations de vivres de madame Hugo. — Les quarante grenadiers hollandais. — Mondragon. — Le précipice. — Burgos. — Celadas. — Alerte. — La revue de la reine.

Partir pour Madrid, c'était là une grande affaire ; on va en juger tout à l'heure.

D'abord, il y avait la France à traverser de Paris à Bayonne.

Cela n'était rien : une question de temps, voilà tout. Il y a un siècle, on mettait cinq semaines, et, il y a quarante ans, neuf jours à faire un trajet qu'on a fait ensuite en cinquante heures, et qu'on fait aujourd'hui en quinze ou dix-huit. On couchait à Blois, à Angoulême et à Bordeaux.

Puis il y avait l'Espagne à traverser, de Bayonne à Madrid.

Quand nous en serons là, nous verrons quelle affaire peu commode c'était que de traverser l'Espagne de Bayonne à Madrid, en l'an de grâce 1811, du règne de Napoléon le septième.

Afin de traverser la France, madame Hugo loua pour elle, ses enfants, son domestique et sa femme de chambre, la diligence tout entière.

Les diligences, à cette époque, portaient, comme toute l'époque, la livrée de l'empereur : c'étaient de grandes voitures peintes en vert, avec des intérieurs à six, et des cabriolets de cuir à trois places; au total, neuf places.

Toute la charge des bagages pesait derrière et dessus.

Six personnes seulement devaient occuper la vaste maison, qui se mit en route à l'heure accoutumée, et roula pesamment vers la frontière.

A Poitiers, deux voyageurs se présentèrent pour monter dans la voiture : l'un français, l'autre espagnol. On leur dit qu'elle était louée entièrement par une dame française : il

parurent si désespérés, que madame Hugo leur offrit à chacun — à la condition de ne point la payer — une place qu'ils acceptèrent.

Madame Hugo conserva l'intérieur de la voiture pour elle, Abel, Eugène, le domestique et la femme de chambre ; quant à Victor, il fut impossible de le déposséder de son cabriolet.

Il y resta avec les deux voyageurs étrangers.

Il a gardé de l'un des deux voyageurs nommé Isnel, qui le bourra, lui et ses frères, de gâteaux et de sucreries pendant toute la route, un souvenir que le temps n'a pu altérer.

Enfin, le neuvième jour, on arriva à Bayonne. Mais, là, force fut de s'arrêter : on ne pouvait pénétrer en Espagne qu'avec ce qu'on appelait le trésor.

C'est là un détail curieux.

Joseph était roi d'Espagne ; mais sa royauté se bornait à Madrid et aux endroits occupés par l'armée française. Tout le reste du pays était révolté.

Quand un corps d'armée quelconque faisait, à travers l'insurrection, une trouée dans le pays, l'insurrection, qui s'ouvrait devant lui, se refermait derrière. L'armée devenait une espèce d'île flottante, une Délos constamment battue par la vague de la révolte.

Il n'y avait pas moyen de lever de contributions dans un pareil état de choses.

Aussi le roi d'Espagne et des Indes, qui, en réalité, ne possédait pas plus l'Espagne que les Indes, non-seulement n'eût pas pu soutenir l'éclat de sa cour, mais encore serait mort de faim à Madrid, si, quatre fois par an, Napoléon n'eût pas envoyé *ses appointements* à ce préfet de l'Empire.

Les appointements du roi Joseph étaient de quarante-huit millions. En conséquence, tous les trois mois, on faisait un envoi de douze millions.

C'était là ce que l'on appelait le *trésor*.

Ce trésor, on le comprend bien, n'était pas sans être amoureusement convoité par les guerilleros espagnols; aussi lui adjoignait-on une vigoureuse escorte chargée de tenir, autant que possible, ces messieurs à distance.

C'était sous la protection de cette escorte que se rangeaient les voyageurs qui avaient besoin à Madrid, comme se mettent sous la protection des caravanes les pèlerins de la Mecque.

Néanmoins, malgré les précautions prises, malgré l'escorte, malgré les deux ou trois mille hommes qui la composaient, le trésor et les pèlerins n'étaient pas toujours en sûreté; le précédent convoi avait été attaqué, pillé, égorgé à Salinas, et, cela, avec d'effroyables circonstances. Le général Lejeune a fait, autant que je puis me le rappeler, de cette attaque un tableau qui fut exposé au Salon de 1824 ou 1825.

Mais n'importe, là, cependant, était la plus grande sécurité. On attendit donc un mois à peu près le convoi à Bayonne.

Il arriva vers la fin d'avril.

Pendant ce temps, madame Hugo avait eu le loisir de faire ses préparatifs: elle avait acheté une voiture, la seule, d'ailleurs, qui fût à vendre à Bayonne.

C'était un de ces grands bahuts que l'on ne retrouverait aujourd'hui que dans les dessins de Piranèse, et peut-être aussi, par hasard, à la suite de quelque gala pontifical, dans les rues de Rome.

Qu'on se figure une caisse énorme, suspendue entre deux brancards, sur de colossales soupentes, avec des marchepieds soudés à ces brancards; de sorte que l'on commençait par monter sur le brancard, et que l'on finissait par descendre dans la voiture.

Cette voiture offrait, du reste, cet avantage, qu'à la rigueur elle pouvait se convertir en forteresse, les parois étant à l'épreuve de la balle, et ne pouvant être démolies que par la mitraille ou les boulets.

Au moment du départ, de graves contestations s'élevèrent sur le pas à prendre dans la marche. Il y avait peut-être à Bayonne trois cents voitures et cinq ou six cents voyageurs attendant, comme madame Hugo, la rassurante escorte; ce n'était pas chose facile que de faire prévaloir l'étiquette dans une pareille foule, composée, d'ailleurs, presque entièrement de femmes ou d'hommes attachés aux premières fonctions de l'État, ou appartenant aux plus vieilles familles d'Espagne

En jetant un coup d'œil sur l'ordre de cette marche, on verra que les places à prendre, et pour l'obtention desquelles chacun faisait valoir ses droits, avaient une valeur qui excusait l'entêtement que l'on mettait à se les disputer.

Voici comment était réglée la marche du convoi, escorté par un détachement de trois mille hommes:

D'abord, en tête et comme avant-garde, marchaient cinq cents hommes, armes chargées.

Ensuite venaient les fourgons contenant le trésor, vingt-cinq ou trente voitures entourées par mille hommes placés sur cinq d'épaisseur.

Puis arrivaient, selon leur rang, leur titre, leur grade, et surtout selon l'ancienneté de leur grandesse, les voyageurs, qui, ainsi que nous l'avons dit, pouvaient être six cents, et qui occupaient trois cents voitures.

Ces trois cents voitures, attelées les unes de quatre, les autres de six mules, formaient une ligne d'une lieue de long.

Cette ligne ne pouvait être défendue d'une façon aussi énergique que le trésor: il eût fallu, pour cela, non pas trois mille, mais dix mille hommes. Les voitures n'étaient donc gardées que par une file de soldats marchant un seul homme de front au lieu de cinq.

Enfin, le convoi était fermé par cinq cents autres hommes traînant une pièce de canon, et formant l'extrémité de l'immense reptile, qui, ainsi, mordait par la tête et piquait par la queue.

Il résultait de cette disposition que, pour être bien gardé, il fallait absolument appartenir à la portion du convoi qui se soudait immédiatement aux fourgons du trésor.

Être le numéro 1, 2 ou 3 n'était donc pas simplement une question d'étiquette; c'était une question de vie ou de mort.

Madame Hugo, qui avait à veiller en même temps sur elle et sur ses trois enfants, fit valoir ses droits, non pas en femme craintive, mais en mère inquiète.

Plusieurs femmes de grands d'Espagne d'une grandesse ancienne, et entre autres la duchesse de Villa-Hermosa, avaient le droit, la question posée sur ce point, de passer avant ma-

dame Hugo; mais madame Hugo, comme femme d'un général français, aide de camp du roi, prima le tout et passa la première, malgré les réclamations, les plaintes et les récriminations des grands et des grandes d'Espagne, ses aînés.

Elle avait, au reste, été merveilleusement servie dans sa prétention par l'arrivée à Bayonne d'un des aides de camp de son mari, M. le marquis du Saillant fils de cette sœur de Mirabeau que l'illustre orateur aimait et estimait assez pour lui rendre compte de ses faits et gestes politiques dans une des plus curieuses lettres qu'il ait écrites.

En outre, l'escorte était commandée en premier par le duc de Cotadilla, homme de grand nom, de grande fortune et de grand appétit, rallié à Joseph; et, en second, par le colonel de Montfort, jeune homme de trente ans, charmant sous son uniforme de hussard, et appartenant à cette race élégante et brave de jeunes colonels, parmi lesquels on comptait le colonel Lefèvre, le colonel Bessières, le colonel Moncey; — tous fils de maréchaux, qui restèrent tués ou mutilés sur les champs de bataille de l'Empire, et dont un seul peut-être, le colonel Moncey, traversant cet ouragan de balles et de boulets qui dura dix ans, vit la Restauration.

Le duc de Cotadilla et M. de Montfort avaient produit sur la jeune imagination du futur poëte une impression bien différente.

Vingt ans après, celle qui avait été produite par l'appétit de M. le duc de Cotadilla se retrouvait dans *Claude Gueux*:

« Claude Gueux était un grand mangeur; c'était une particularité de son organisation: il avait l'estomac fait de telle sorte, que la nourriture de deux hommes suffisait à peine à sa journée. M. de Cotadilla avait un de ces appétits-là et en riait: mais ce qui est une occasion de gaieté pour un duc grand d'Espagne qui a cinq cent mille moutons, est une charge pour un ouvrier, et un malheur pour un prisonnier. »

Du duc de Cotadilla, il n'en est, ni avant ni après ce paragraphe, pas autrement question dans *Claude Gueux*. On voit

que l'illustre grand d'Espagne avait laissé chez Victor Hugo un souvenir tout spécial.

Je ne sache pas que nulle part Hugo ait parlé du colonel Montfort; mais cela viendra un jour ou l'autre: il faut toujours que les premiers souvenirs de la jeunesse débordent tout entiers, soit un peu plus tôt, soit un peu plus tard.

Quant à M. le marquis du Saillant, c'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, aimant ses aises, brave toujours, mais plus brave encore quand on le dérangeait dans son repas ou dans son sommeil, attendu que, comme rien ne lui était plus désagréable que d'être dérangé, il faisait, du mieux qu'il lui était possible, payer son dérangement à l'ennemi.

Enfin, toute l'immense machine se mit en route, traversant la Bidassoa en vue de l'île des Faisans, la fameuse île matrimoniale et politique.

Le premier jour, on alla coucher à Irun.

Une autre architecture, d'autres mœurs, une autre langue, frappèrent vivement l'esprit de l'enfant. Cette halte d'Irun lui resta dans l'esprit, et il revit Irun, dans ses rêves de poésie, à côté des villes bien autrement importantes de Burgos, de Vittoria et de Valladolid.

> L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles;
> Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles;
> *Irun, ses toits de bois;* Vittoria, ses tours;
> Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
> Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours.

Puis quelle impression cette manière de voyager ne produisait-elle pas sur le cerveau de l'enfant qui, devenu homme, devait posséder à un si haut degré la faculté descriptive!

Qu'on se figure ces cinq cents hommes formant l'avant-garde; ces mille hommes escortant les fourgons lourds et retentissants; cette grande voiture avec des dorures à moitié effacées venant après, attelée de six mules renforcées, dans les passages difficiles, de deux et même de quatre bœufs, con-

duite par un *mayoral*, escortée par deux *zagales*. Qu'on se figure le soleil ardent, la poussière dévorante, les armes étincelant dans l'atmosphère rougeâtre, des villages dévastés, une population ennemie et menaçante, des souvenirs sanglants, terribles, inouïs, paraissant se rapporter bien plutôt à des îles de l'Océanie qu'à un continent européen, — et l'on aura une idée de ce que nous n'essayons pas même de décrire, de ce que Hugo seul pourrait raconter.

Le premier jour, on avait fait trois lieues!

Le second jour, on alla coucher au village d'Ernani. Dans les souvenirs du poëte, le nom du village s'est changé en un nom d'homme. Tout le monde connaît le poétique bandit amant de doña Sol, ennemi de Charles-Quint, rival de Ruy Gomez.

Le troisième jour, un curieux spectacle fut donné aux voyageurs: c'était celui d'un bataillon d'*écloppés*.

On appelait bataillon d'écloppés une réunion de soldats de toutes armes, un débris de vingt combats, ou parfois d'une seule bataille; car, alors, les batailles étaient rudes. Souvent deux, trois, quatre régiments étaient écrasés; on ramassait sur le champ de bataille mille, quinze cents, deux mille blessés; on taillait la jambe à celui-ci; on coupait le bras à celui-là; on extrayait une balle à l'un; on enlevait des esquilles à l'autre. Tout cela restait en arrière, et, le jour de la guérison venu, ou à peu près, de ces débris de quatre ou cinq régiments, on formait un bataillon d'écloppés qu'on renvoyait en France, le chargeant de sa propre défense; c'était à ces pauvres gens de se bien défendre, pour tirer du terrible jeu de la guerre ce qui restait d'eux.

On rencontra donc, à Salinas, un bataillon de ce genre. Il était formé de chasseurs, de cuirassiers, de carabiniers, de hussards, pas un à qui il ne manquât un bras, une jambe, le nez ou un œil. Tout cela était gai, chantant, criant: « Vive l'empereur! » Ce qui frappa surtout les enfants, c'est que chaque homme avait, soit sur son épaule, soit sur l'arçon de sa selle, un perroquet ou un singe; quelques-uns même avaient l'un et l'autre. Ils arrivaient du Portugal, où ils avaient

laissé leurs membres, et d'où ils avaient emporté cette ménagerie.

A Mondragon, c'est-à-dire à deux ou trois lieues avant Salinas, on avait, grâce au dévouement des soldats, échappé à un danger assez grave. Quand je dis *on avait*, je veux parler de madame Hugo et de ses trois enfants.

Mais nous devons faire précéder le récit de cet incident d'une petite explication.

Les soldats recevaient leurs vivres tous les trois jours; mais, selon leur louable habitude, ils mangeaient en vingt-quatre heures la ration de ces trois jours, ou jetaient les vivres qui les gênaient; de sorte que l'on jeûnait, en général, de la tête à la queue du convoi, un jour au moins sur trois.

Ce jeûne était d'autant plus pénible à supporter, — surtout à l'endroit des liquides, qui ne se jetaient pas, mais qui s'absorbaient presque toujours prématurément, — que l'on voyageait dans des plaines arides, sous un soleil de plomb, par une atmosphère étouffante.

On partait au point du jour, afin d'avoir un peu de fraîcheur; on s'arrêtait à midi ; on buvait et on mangeait ; puis on se remettait en route jusqu'au soir.

Les soldats campaient autour des fourgons ; les chefs et les voyageurs logeaient dans les villages ou dans les villes par billets de logement ; madame Hugo presque toujours était logée chez l'alcade.

Là, on lui faisait, tous les soirs, la distribution de vivres ; c'étaient les rations de campagne comme on les eût données à son mari, c'est-à- dire vingt rations.

Or, comme ces rations étaient très-abondantes, c'étaient de véritables montagnes de pain, de viande et d'outres pleines de vin que l'on entassait devant elle tous les soirs.

Alors, s'avançaient les soldats qui marchaient à droite et à gauche de sa voiture, sur toute la longueur des six mules et de l'immense carrosse, — quarante hommes à peu près.

Ces quarante hommes étaient des grenadiers hollandais. Les armées françaises, à cette époque, comme les légions romai-

nes du temps d'Auguste, étaient un mélange de tous les peuples de l'Europe.

Ces quarante hommes prenaient et se partageaient les vivres de madame Hugo, qui n'avait que faire de vingt rations de pain, de vin et de viande pour elle, ses enfants et ses domestiques, presque toujours nourris par l'hôte chez lequel ils étaient logés, ni pour le mayoral et les deux zagales, qui vivaient d'un verre d'eau, d'un morceau de pain frotté d'ail, et de la fumée de leurs cigarettes. Il en résultait une reconnaissance profonde pour madame Hugo de la part des quarante Hollandais.

Cette reconnaissance se manifesta dans deux occasions. Disons qu'elle fut la première; l'autre viendra à son tour.

On sortait de Mondragon par une voûte sombre et inclinée formant la porte de la ville; le chemin qui continuait cette voûte tournait rapidement, côtoyant, à droite, un précipice. Quelques bornes étaient placées au bord de ce chemin, afin que les voitures emportées vers l'abîme eussent une dernière chance de s'arrêter, si, par hasard, elles rençontraient une de ces bornes.

Soit que mayoral et zagales ne connussent pas la disposition du terrain, soit qu'ils ne fussent pas maîtres de la direction de la lourde voiture, celle-ci, emportée par son poids, en débouchant de la voûte obscure, s'avançait rapidemnet vers le précipice, quand les grenadiers hollandais, voyant le danger que courait madame Hugo, se précipitèrent à la tête des mules, et, en les forçant à se détourner rapidement, arrêtèrent la voiture comme une des roues commençait à mordre sur le précipice.

Un instant, les voyageurs restèrent suspendus — suspendus est le véritable mot — entre la vie et la mort.

La vie l'emporta.

Deux ou trois soldats avaient failli être précipités par la secousse; les uns s'accrochèrent aux traits, les autres aux brancards. En somme, les plus malades en furent quittes pour des écorchures qui ne les empêchèrent pas de faire fête, le soir, à la distribution de vivres de madame Hugo.

Le duc de Cotadilla, qui était fort galant malgré ses soixante ans, et qui caracolait toute la journée à la portière de madame Hugo, y joignit quelques bouteilles de rhum qui firent, de cette distribution, une véritable solennité.

Au bout de douze ou quinze jours de voyage, on arriva à Burgos. Souvent, depuis Bayonne, on avait eu d'assez vives alertes ; mais bientôt on avait reconnu que ceux que l'on prenait pour des guerilleros n'étaient que de simples muletiers réunis en troupes pour leur propre sûreté. Au reste, la méprise était facile : les muletiers étaient armés à peu près comme des partisans, et il fallait les voir de bien près pour distinguer, à travers la poussière soulevée autour d'eux, qu'ils étaient montés sur des mules, et non sur des chevaux.

Burgos était marqué dans l'itinéraire pour une halte de trois ou quatre jours. Madame Hugo profita de ces trois ou quatre jours pour faire voir à ses enfants la cathédrale, cette merveille d'architecture gothique, la porte de Charles-Quint et le tombeau du Cid.

De ce tombeau du Cid, les soldats avaient fait une cible à la carabine !

L'enfant quitta Burgos ébloui, haletant, émerveillé. Si jeune qu'il fût, il avait déjà l'ardente admiration des chefs-d'œuvre de l'art achitectural, et la cathédrale de Burgos, avec ses soixante ou quatre-vingts clochetons, est un véritable chef-d'œuvre de ce genre.

Par une fatalité étrange, le général Hugo, chargé en 1813, de la retraite d'Espagne, renversa trois de ces clochetons en faisant sauter la citadelle de la ville de Burgos, dont il fut le dernier gouverneur.

Plus on avançait, plus les traces de la destruction devenaient fréquentes. Après Burgos, on s'arrêta à un village qui avait été Celadas ; il était ruiné de fond en comble ; puis, sur ses ruines, comme si l'on avait eu peur qu'il n'en revint, le feu avait été artistement promené.

Rien de plus triste que ce village brûlé par le feu, au milieu de ces plaines brulées par le soleil.

Quelques pans de muraille restaient debout, crnulants et

sans toit. Les enfants de la caravane firent de ces ruines une forteresse ; la petite troupe fut bientôt partagée en assiégeants et en assiégés. La guerre, qui était, à cette époque, le métier des pères, était le jeu des enfants. Le petit Victor et ses deux frères faisaient partie des assiégeants.

Au moment où ils escaladaient une brèche pour entrer dans la ville, et comme Victor, toujours amoureux des cimes, courait, sans doute pour faire une diversion dans l'attaque, sur la crête d'un mur, le pied lui manqua, et il tomba la tête la première, non seulement de la hauteur du mur, mais encore dans une cave défoncée : sa tête porta contre l'angle d'une pierre ; le choc fut si violent, qu'il resta évanoui sur la place.

Personne ne l'avait vu tomber: il n'avait point crié, tant avait été rapide l'effet du coup. L'assaut continua donc, comme si les assiégeants n'eussent point perdu un de leurs soldats.

La ville prise, vainqueurs et vaincus se comptèrent, et, seulement alors, reconnurent qu'un des leurs était glorieusement resté sur le champ de bataille, et que celui-là était le jeune Victor Hugo.

On se mit à la recherche de l'absent, Abel et Eugène en tête, et l'on fouilla si bien coins et recoins, que l'on finit par découvrir le blessé gisant dans les profondeurs d'une excavation.

Comme il ne donnait aucun signe d'existence, on le crut mort, et, avec de grandes lamentations, on le ramena à madame Hugo, qui, elle, sut bien voir qu'il vivait encore.

Il y avait de tout dans ce convoi, jusqu'à — chose que nous avons oublié de mentionner — jusqu'à six ou huit conseillers d'État que Napoléon envoyait tout faits à son frère ! On trouva donc facilement un médecin.

Le médecin pansa l'enfant. Par bonheur, le choc avait été plus violent que le coup n'avait été profond ; la blessure était donc plus effrayante que dangereuse, et, quoique, aujourd'hui encore, la cicatrice de cette blessure soit parfaitement visible à l'endroit où Hugo porte la raie de ses cheveux, dès

le lendemain, l'enfant n'y pensait plus, et, comme Kléber après la prise d'Alexandrie, était tout prêt à assiéger une autre ville.

Jusque-là, au reste, rien de sérieux n'avait troublé la marche de la caravane. De temps en temps, la balle d'un guerillero embusqué venait se perdre dans l'épaisseur des panneaux d'une voiture ou brisait la glace de quelque portière; le colonel Montfort envoyait une vingtaine de hussards fouiller les buissons du milieu desquels était parti le coup; mais, chose toujours facile dans la portion du pays où l'on se trouvait alors, le coupable se laissait glisser au fond de quelque ravin, ou gagnait la gorge de quelque montagne, et tout était dit.

Un soir, cependant, l'alerte fut vive, et l'on crut, cette fois, avoir véritablement affaire à un ennemi sérieux.

On avait fait les deux tiers du trajet, à peu près, et l'on était arrivé à la petite ville de Valverde, agglomération de maisons sombres, aux murailles élevées et sans ouvertures, qui semble un nid de forteresses du temps de Louis XIII. Comme d'habitude, l'escorte avait établi son camp à l'entrée de la ville; des sentinelles avaient été placées dans toutes les directions, et les voyageurs et les chefs avaient reçu leur billet de logement chez les principaux habitants.

Madame Hugo, comme d'habitude encore, était logée chez l'alcade.

En la quittant, le duc de Cotadilla lui avait dit :

— Prenez garde à vous, madame; nous sommes au cœur de l'insurrection, et votre hôte a, non-seulement fort mauvaise réputation, mais encore fort mauvais visage.

Madame Hugo ne pouvait juger que du visage, et, sur ce point, elle était parfaitement de l'avis du duc de Cotadilla.

Au reste, intérieur de maison digne de la ville et en harmonie avec l'hôte : portes barrées de fer et doublées de tôle: vestibules austères et sombres comme des entrées de couvent; grandes chambres aux murs nus, avec de la terre pour parquet au rez-de-chaussée, carrelées au premier étage; pour tous meubles, des bancs de bois et des fauteuils de cuir.

Toute la maison visitée, pour y choisir le logement qui lui paraîtrait le plus convenable, madame Hugo s'arrêta au rez-de-chaussée, dans une immense salle basse éclairée par une branche de pin brûlant dans une main de fer qui sortait de la muraille, fit tirer de l'immense portemanteau où il était renfermé le lit dans lequel elle couchait tous les soirs, réunit une douzaine de peaux de mouton pour le coucher des enfants, introduisit M. du Saillant dans un réduit attenant à la grande salle, et, la nuit venue, attendit les événements.

L'attente n'était pas gaie; les événements promis étaient terribles. Depuis le commencement de la guerre, les Espagnols s'étaient fait une réputation de férocité qui, comme toutes les bonnes réputations, allait croissant; ce qu'ils inventaient de tortures pour les malheureux Français tombant entre leurs mains, n'avait point de nom. Chez les peuples primitifs, et purement féroces, comme chez les Turcs, par exemple, où la vie se termine par trois supplices, la décollation, le lacet ou le pal, on est sûr de ce qui vous attend; c'est le pal, le lacet ou la décollation; l'imagination des bourreaux ne va pas au delà de ces trois genres de mort.

Mais, chez un peuple civilisé comme l'Espagne, qui a eu Charles-Quint, Philippe II et l'inquisition, c'est autre chose : il s'agit, pour le malheureux condamné à mort, d'être rôti à petit feu, scié entre deux planches, mis au chevalet, pendu par les pieds; d'avoir les entrailles dévidées comme un écheveau de coton; d'avoir le corps découpé en aiguillettes sur le modèle d'un pourpoint du XVIe siècle; d'avoir les yeux crevés, le nez, la langue ou les poings coupés! Oh ! les bourreaux espagnols étaient pleins de fantaisie ! D'ailleurs, quand ils étaient à bout de caprices, ils avaient le répertoire de l'inquisition, et, qu'on ne l'oublie pas, les hommes qui nous faisaient la guerre étaient surtout des catholiques, des prêtres, des saints !

Malgré toutes ces pensées peu récréatives pour une mère qui répond à son mari d'elle-même et de ses trois enfants, madame Hugo commençait à s'endormir, enviant la tranquillité du colonel du Saillant, qui dormait, lui, depuis longtemps dans le réduit qu'on avait découvert attenant à cette salle basse,

lorsque tout à coup éclata une vive fusillade accompagnée de cris « Aux armes! »

On se couchait — surtout après de pareils avis reçus — à peu près tout habillé; aussi en un instant fut-on debout. La fusillade se soutenait, parfaitement nourrie, quoique capricieusement dirigée, et les cris « Aux armes ! » redoublaient.

Au milieu de ces cris, on frappa aux volets extérieurs de la grande salle basse plusieurs coups assez vigoureux pour être entendus, assez ménagés pour n'être pas effrayants.

Madame Hugo ouvrit.

C'était le colonel Montfort qui avait cogné aux contrevents avec la poignée de son sabre.

— C'est moi, madame, dit-il, moi, le colonel Montfort, qui ai l'honneur de vous présenter mes compliments. Il paraît que l'ennemi nous attaque ; mais soyez tranquille, nos mesures sont prises pour le bien recevoir. En tout cas, veuillez vous barricader en dedans, et n'ouvrir qu'au duc de Cotadilla ou à moi.

Madame Hugo remercia le colonel Montfort de son attention; M. du Saillant alla le rejoindre ; on referma derrière lui la porte, que l'on l'on barricada à triple verrou, et l'on attendit.

Pendant quelque temps, la fusillade continua, paraissant même augmenter dans certains moments ; enfin, elle diminua et s'éteignit peu à peu.

Qui avait vaincu ? Français ou Espagnols? On l'ignorait encore, mais on avait bon espoir en faveur des Français, lorsqu'on frappa de nouveau au volet, et lorsque, au milieu de grands éclats de rire, madame Hugo reconnut les voix du duc de Cotadilla, du colonel Montfort et de l'aide de camp de son mari.

Elle était invitée à faire ouvrir la grande porte.

La grande porte fut ouverte, et les trois officiers entrèrent.

Un trompette de hussards avait, un peu en avant de la ville, découvert un coin de prairie où il avait pensé que son cheval, pour lequel il avait les plus grands égards, trouverait un peu d'herbe fraîche; les postes établis, il avait été mettre son cheval au piquet dans cette petite oasis. Un paysan avait

remarqué et admiré cette confiance; la nuit venue, il s'était glissé de buissons en buissons pour s'emparer du cheval; celui-ci l'avait tranquillement laissé faire jusqu'au moment où il s'était senti détaché du piquet; mais, alors, il s'était, d'une violente secousse, arraché à son larron, et, ruant, hennissant, bondissant, il était revenu vers le camp français.

La sentinelle avancée avait crié : « Qui vive? » Le cheval, bien entendu, avait continué son chemin sans répondre. La sentinelle avait fait feu, et s'était repliée sur le premier poste en criant : « Aux armes ! » Le premier poste avait fait feu, et crié : « Aux armes ! » Alors, les soldats à leur tour avaient couru à leurs fusils en faisceaux et tout chargés, puis avaient fait feu, et crié : « Aux armes! De là l'alerte, de là la fusillade, de là l'effroyable tumulte qui avait, pendant une heure, rempli de feu, de fumée et de bruit la petite ville de Valverde.

On ne songea point à dormir du reste de la nuit, que madame Hugo et les trois officiers passèrent ensemble, et, le lendemain, au point du jour, on se remit en marche.

Ce lendemain — au lieu de la scène assez effrayante de la nuit — préparait, pour le grand soleil du midi, une autre scène passablement grotesque.

On était dans une grande plaine à la halte du milieu du jour. Les soldats, couverts de poussière, ruisselants de sueur, sous un soleil de trente-cinq degrés, achevaient leur repas, lorsque arriva un courrier annonçant au duc de Cotadilla que la reine, qui, de son côté, était en route avec une escorte pour rejoindre son mari, ne tarderait point à passer.

Le duc de Cotadilla remercia le courrier de l'avis, et, après s'être informé du temps où la reine devait avoir rejoint, et avoir appris qu'il pouvait compter sur une heure, à peu près, lui donna liberté de poursuivre son chemin.

Puis, s'avançant vers la portière de la voiture de madame Hugo, où, comme on sait, il avait l'habitude de venir causer :

— Madame, lui dit-il, je vous invite à baisser vos stores, d'abord à cause du soleil, et ensuite à cause du spectacle que va être forcée de vous offrir l'escorte. La reine passe dans

une heure ; je désire que, pour lui faire honneur, mes hommes se mettent en grande tenue ; ils sont obligés de changer de tout, depuis la cravate jusqu'aux guêtres. Dans ce changement, plus étendu encore que je ne vous le dis, il y aura des évolutions que peut braver l'œil d'un général ou d'un colonel, mais qui seraient moins convenables pour les regards d'une femme. Vous voilà avertie, madame ; je vais faire avertir la duchesse de Villa-Hermosa et les autres dames.

Et, avec sa politesse ordinaire, le duc de Cotodilla prit congé de madame Hugo, et donna ses ordres.

Madame Hugo tira ses stores.

Les ordres du duc de Cotadilla étaient que les soldats se missent à l'instant même en grande tenue pour faire la haie sur le passage de la reine.

Aussitôt, les hommes se placèrent sur une seule ligne tenant toute la route, formèrent les faisceaux, ouvrirent les sacs, et commencèrent leur toilette.

Ils en étaient juste à l'endroit le plus délicat de cette toilette, à l'endroit précis pour lequel le duc de Cotadilla avait invité les dames à baisser les stores de leurs voitures, lorsqu'un immense nuage de poussière parut au sommet d'une montagne distante de cinq cents pas, et que les cris « La reine! la reine! » se firent entendre.

La reine était en avance de plus d'une demi-heure sur l'heure indiquée par le courrier.

Il y avait là de quoi troubler une tête plus forte que ne l'était celle du duc de Cotadilla ; d'ailleurs, dans aucun livre de théorie le commandement à faire en pareil cas n'était prévu. Il garda donc le silence, et, réduits à leur propre inspiration, les tambours battirent aux champs, les soldats coururent aux armes, et les chefs inférieurs crièrent :

— A vos rangs !

Il en résulta que la reine d'Espagne passa une revue telle que jamais reine ni impératrice, fût-ce Marguerite de Bourgogne ou Catherine II, n'en avait passé, et, comme elle apprit plus tard que M. de Cotadilla avait été prévenu de son arrivée, rien ne put lui ôter de l'esprit cette idée, que la nudité de ces

trois mille hommes était une galanterie que lui avait faite l'illustre duc.

La reine passée, comme la grande tenue était devenue inutile, on reprit la petite tenue, on réintégra la grande dans le sac, on donna le signal du départ, et l'on se remit en route.

CXXVIII

Ségovie. — M. de Tilly. — L'Alcazar. — Les doublons. — Le château de M. de la Calprenède et celui du grand d'Espagne. — Les bourdalous. — Otero. — Encore les Hollandais. — Le Guadarrama. — Arrivée à Madrid. — Le palais de Masserano. — La comète. — Le collége. — Don Manoel et don Bazilio. — Tacite et Plaute. — Lillo. — L'hiver de 1812 à 1813. — L'Empecinado. — Le verre d'eau sucrée. — L'armée de mérinos. — Retour à Paris.

On arriva à Valladolid ; puis, de Valladolid, où l'on fit une halte de quelques jours, on gagna Ségovie à travers des montagnes abruptes, tantôt taillées à pic, tantôt conduisant par d'assez douces pentes à des sommets du haut desquels on découvrait de vastes plaines embrasées par le soleil de juin.

Le comte de Tilly, homme de l'ancienne cour, page du roi Louis XVI, et qui a laissé des Mémoires qui ne manquent point, je ne dirai pas d'un certain intérêt, mais d'un certain pittoresque, chose plus rare à cette époque, était gouverneur de Ségovie. Il vint recevoir madame Hugo à la portière de sa voiture, l'installa dans un palais, et se chargea d'elle et de ses enfants pour tout le temps qu'ils seraient à Ségovie.

Ce qui frappa le plus notre jeune poëte pendant son séjour dans cette ville, ce qui laissa un double souvenir dans son esprit, ce fut sa visite à l'Alcazar ; palais de fée splendide, moins renommé mais aussi beau que ceux de Grenade et de Séville, avec sa salle où sont peints, dans des trèfles et sur fond d'or tous les portraits des rois mores.

Nous n'avons pas besoin de dire que ces peintures sont pos-

térieures aux Arabes, à qui leur religion défend de peindre des images.

Puis l'Alcazar était en même temps l'hôtel de la Monnaie.

M. de Tilly conduisit madame Hugo et ses enfants dans la salle du balancier; là, pour chacun des enfants, il fit frapper un doublon qu'il leur donna.

Hugo, et ce fut une des grandes douleurs de sa jeunesse, perdit le sien plus tard à Madrid, en le laissant glisser dans la rainure intérieure d'une portière de voiture.

On attendit huit jours un renfort; on n'osait se hasarder à partir pour Madrid sans une nouvelle escorte; cette nouvelle escorte arriva, et l'on se mit en route.

A Ségovie, madame Hugo, comme nous l'avons dit, avait, par les soins du comte de Tilly, été logée dans le palais d'un grand d'Espagne.

Dans ce palais, comme dans celui de M. de la Calprenède, tout était en argent : chandeliers, bassins, cuvettes, tout, jusqu'aux pots de chambre.

Un de ces derniers meubles avait séduit madame Hugo par sa forme élégante et originale. C'était un charmant petit *bourdalou.*

Peut-être m'arrêtera-t-on afin de me demander d'où vient cette assimilation du célèbre élève des jésuites avec un vase de nuit, et pourquoi l'on a donné à un pot de chambre le nom d'un prédicateur. Je le dirai quand j'en aurai fini avec la séduction opérée par un de ces petits meubles sur madame Hugo, et la suite qu'elle eut.

Madame Hugo, séduite, disons-nous, par la forme du charmant bourdalou, avait fait demander au maître de la maison qu'elle habitait la permission de le lui acheter.

Mais, en véritable Espagnol, c'est-à-dire en implacable ennemi de notre nation, le vieux Castillan avait fait répondre que madame Hugo pouvait, si c'était son bon plaisir, prendre et emporter l'objet qu'elle désirait, mais que, quant à lui, il ne vendait rien à des Français.

Comme, dans ce cas, prendre, c'était voler, madame Hugo

s'abstint, et, en supposant que le bourdalou fît partie d'une collection, la collection ne fut pas dépareillée.

Maintenant, pourquoi ces petits vases allongés s'appellent-ils des *bourdalous*?

Voici :

C'est que l'illustre prédicateur faisait de si interminables sermons, que les femmes durent prendre, contre leur longueur, certaines précautions que nous croyons inutile d'expliquer.

Plus heureux que Christophe Colomb, le fondateur de l'éloquence chrétienne a donné son nom, nous ne dirons pas à un nouveau continent découvert par lui, mais à un nouveau meuble inventé à cause de lui, lequel meuble, par sa forme allongée et étroite, offrait de plus grandes facilités de transport.

Ce point historique éclairci, à la satisfaction de nos lecteurs, nous le pensons du moins, rejoignons le convoi sur la route de Madrid.

Il est à une lieue d'Otero, où l'on doit passer la nuit, et dont on aperçoit déjà les tours ; il fait une halte forcée sur la grande route, pavée d'énormes quartiers de roc, un des rayons de la roue de derrière du gigantesque carrosse de madame Hugo venant de se fendre en deux.

Le duc de Cotadilla, fidèle à ses habitudes de courtoisie, avait ordonné une halte générale, ce qui avait beaucoup fait crier. Une halte générale à sept heures du soir ! une halte qui pouvait durer une heure ou deux, et exposer le convoi à être surpris par la nuit ! c'était tout ce que le duc eût pu ordonner s'il eût été question d'un des fourgons du trésor, mais ce qui dépassait tous ses droits, quand il ne s'agissait que de la femme d'un général français, grande d'Espagne depuis trois ans à peine !

Aussi une immense clameur s'éleva-t-elle de tout le convoi.

Il y avait des précédents. En pareil cas, la malencontreuse voiture était abandonnée corps et biens, et devenait ce qu'il plaisait à Dieu !

Le duc de Cotadilla avait grande envie de tenir bon ; mais les clameurs montèrent si haut, qu'elles l'emportèrent.

Force fut au convoi de continuer son chemin pour Otero; mais il resta au pauvre carrosse abandonné un secours sur lequel madame Hugo n'avait pas compté.

C'étaient les quarante grenadiers hollandais, qui demandèrent la faveur de rester près du carrosse afin de lui servir d'escorte, lorsque la roue raccommodée lui permettrait de poursuivre son chemin.

Cette faveur leur fut accordée.

Le convoi se remit en marche, et peu à peu, comme une marée qui se retire, laissa le carrosse échoué sur la grande route.

Au reste, jamais naufragés abandonnés dans une île déserte ne se mirent avec plus d'ardeur à la construction d'un radeau que ne se mirent au raccommodage de la roue les quarante grenadiers hollandais.

L'œuvre dura une heure environ.

Lorsqu'on repartit, on avait depuis longtemps perdu de vue l'arrière-garde du convoi, et l'obscurité commençait à tomber.

Cependant, malgré toutes ces circonstances défavorables, le carrosse, madame Hugo, les trois enfants, le domestique, la femme de chambre et les quarante grenadiers hollandais entrèrent dans Otero à dix heures du soir, sans avoir eu, ce qui indiquait un incroyable bonheur, maille à partir avec les guerilleros.

Pendant la nuit, grâce aux soins d'un charron de l'endroit que l'on fit travailler de force, et dont deux maréchaux ferrants inspectèrent le travail, le carrosse fut raccommodé, et se trouva, le lendemain, en état de reprendre sa place en tête de la file de voitures.

On atteignit la chaîne du Guadarrama; on s'engagea dans la montagne; on gravit jusqu'à son plus haut sommet; on fit une halte au pied du lion gigantesque qui tourne le dos à la Vieille-Castille, et qui, la patte sur l'écusson des Espagnes,

regarde la Nouvelle-Castille; puis l'on descendit vers la campagne de Madrid.

La campagne de Rome est fauve, tigrée, resplendissante de soleil, vivante, si l'on peut parler ainsi, malgré sa solitude.

La campagne de Madrid est nue, aride, grise et semblable à un cimetière.

Sur les limites de cette plaine s'élève l'Escurial, pareil à un tombeau. C'est l'effet qu'il fit à Hugo, qui le visita trente-cinq ans avant moi.

L'Espagne m'accueillit livrée à la conquête;
Je franchis le Bergare où mugit la tempête;
De loin, pour un tombeau, je pris l'Escurial,
Et le triple aqueduc vit s'incliner ma tête
Devant son front impérial.

De l'Escurial à Madrid, le convoi se déroula comme un long serpent; une seule fois on coucha en route : ce fut à Galapagar. — Le lendemain, à six heures du soir, on était à Madrid.

A peine entré dans les rues, chacun se débanda tout joyeux de n'être plus soumis à la discipline militaire.

Madame Hugo prit congé du duc de Cotadilla, du colonel Montfort et de ses quarante Hollandais; puis le colonel du Saillant la conduisit au palais des princes de Masserano, qui lui était destiné.

Le général était dans son gouvernement de Guadalaxara; nous verrons plus tard ce qu'il y faisait.

Le palais Masserano était situé *calle de la Reyna*.

C'était une immense construction du XVIIe siècle dans toute sa splendeur et toute sa sévérité, sans jardin, mais avec une foule de petites cours carrées, dallées en marbre, ayant un jet d'eau au milieu, dans lesquelles on ne pénétrait que par des espèces de poternes, où le soleil n'arrivait jamais, et qui, profondes de quarante ou cinquante pieds, et juste assez larges pour qu'un loup pût tourner autour du jet d'eau, n'étaient

rien autre chose que des réservoirs d'ombre et de fraîcheur.

A l'intérieur, autant que se le rappelle Victor, ce palais était d'une magnificence inouïe. La salle à manger surtout, garnie sur ses quatre faces d'une grande vitrine, étalait, dans toute sa hauteur, d'admirables dessins de Fra Bartolomeo, de Velasquez, de Murillo, de Sébastien del Piombo, de Léonard de Vinci, de Raphaël et de Michel-Ange.

Cette salle à manger donnait dans un vaste salon tendu de damas bleu, lequel donnait, enfin, dans ce que l'on appelait la chambre de la princesse, immense, tapissée et meublée en lampas bleu et argent.

De l'autre côté de la salle à manger, après avoir traversé une antichambre ayant pour tout ornement des coffres de chêne destinés à servir de siéges aux domestiques; on entrait dans une immense galerie où était la collection des portraits, en pied et en grand costume, des comtes de Masserano, puis des princes du même nom, dont le principat, d'ailleurs, ne remontait pas au milieu du XVIIe siècle.

C'est dans ces grandes galeries que les enfants jouaient, avec les fils du général Lucotte, à cache-cache, — dans des salles de cent cinquante pieds de long, et dans des vases de Chine et de faïence de six pieds de haut!

Le soir, on passait le temps sur un grand balcon d'où l'on regardait la comète, dans laquelle on pouvait voir distinctement, disaient les prêtres espagnols, la Vierge donnant la main à Ferdinand VII.

Un matin, arriva une escorte de cavaliers westphaliens accompagnant un messager du général Hugo.

Ce messager apportait une lettre.

Le général ne pouvait venir à Madrid, occupé qu'il était à guerroyer sur les bords du Tage.

Le but principal de la lettre était d'indiquer le collége où devaient être placés les trois enfants.

Ils devaient être placés dans le séminaire des Nobles, d'où ils sortiraient pour entrer dans les pages. On n'y entrait d'ordinaire qu'à treize ans; mais, quoique Abel n'en eût que douze, Eugène que dix, et Victor que huit, on faisait une ex-

ception en leur faveur, et une licence du roi ordonnait qu'ils y entrassent immédiatement.

Il fallut quitter le splendide palais Masserano avec ses beaux dessins de maîtres, ses magnifiques tapisseries, ses galeries sans fin ornées de vases de Chine, et leurs murailles où semblaient revivre trois générations de comtes et de princes dans leur costume de cérémonie ou dans leur armure de guerre, pour le sombre séminaire situé *calle San-Isidro*.

En effet, le séminaire des Nobles était un édifice de l'aspect le plus austère, avec de grandes cours sans arbres, et l'on pourrait presque dire de vastes salles d'étude sans écoliers.

Il y avait — les trois nouveaux venus compris — vingt-cinq élèves dans ce séminaire, qui en renfermait trois cents avant l'invasion française.

C'était la proportion, à peu près, dans laquelle la grandesse d'Espagne s'était ralliée à Joseph Bonaparte.

Et encore, sur ces vingt-cinq élèves, il y avait, comme nous l'avons dit, les trois fils du général Hugo et un prisonnier espagnol.

L'entrée du séminaire fut sombre aux pauvres enfants. Qu'on se figure, en effet, des salles d'étude, des dortoirs, des lavoirs, des réfectoires disposés pour trois cents élèves, et dans lesquels s'égarent vingt-cinq malheureux écoliers : c'était là que le *rari nantes* de Virgile recevait son entière application !

L'établissement était tenu par deux jésuites dirigeant le collége avec une austérité, en apparence, égale ; ces deux jésuites, qui présentaient à eux deux chacun des types opposés de l'ordre, se nommaient don Manoel et don Bazilio.

Don Bazilio était haut de taille, avait cinquante-cinq ans à peu près, le front chauve et découvert, le nez en bec de vautour, la bouche grande et ferme, et le menton avancé.

C'était un caractère dur, sévère, et ne pardonnant jamais.

Mais aussi c'était un caractère juste, et ne punissant, après tout, que lorsqu'on méritait d'être puni.

L'autre, don Manoel, était grassouillet, bien en point ; il avait la figure pleine, le visage souriant, presque gai, l'air

doux, gracieux, caressant pour les nouveaux venus ; toujours prêt, en apparence, à excuser ou du moins à atténuer les fautes ; en somme, très-faux, très-fourbe, très-méchant, et, sans doute par ordre supérieur, dirigeant seul le collége, malgré la collaboration qu'avait l'air de lui prêter don Bazilio.

Au bout d'un certain temps, de sympathique qu'il était d'abord, don Manoel devenait insupportable.

On commençait par haïr don Bazilio ; mais, comme il était juste dans sa sévérité, on revenait peu à peu sur cette haine.

Les études que ces deux jésuites faisaient faire à leurs élèves étaient dérisoires. La faiblesse de ces études était telle, qu'il fallut, dans un collége où composaient des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, établir une classe particulière pour les nouveaux venus, dont l'aîné n'avait que douze ans.

En effet, jugeant les enfants à la taille, lorsqu'il s'agit de les examiner, on mit entre les mains d'Abel un *Quinte-Curce*, entre les mains d'Eugène un *De Viris*, et entre les mains du petit Victor un *Epitome*.

Mais, à la vue de ce livre, avec lequel il en avait fini depuis longtemps, l'enfant se révolta et demanda hardiment un *Tacite*.

Les pères se regardèrent stupéfaits ; mais, quitte à punir l'audacieux qui s'était permis cette mauvaise plaisanterie, ils ne lui en apportèrent pas moins le livre.

Victor l'ouvrit, et traduisit immédiatement le paragraphe de Cocceius Nerva, sur lequel il était tombé par hasard.

Les deux autres frères prirent le *Tacite* à leur tour, et donnèrent une preuve de science, sinon supérieure, au moins égale.

On leur apporta *Perse* et *Juvénal ;* les deux satiriques leur étaient familiers, et non-seulement ils les expliquèrent, mais encore ils offrirent d'en réciter par cœur des satires entières.

Ainsi, les enfants arrivés de France jouaient avec ces trois auteurs, regardés au séminaire des Nobles comme inaccessibles aux rhétoriciens de vingt ans !

Les deux jésuites se réunirent en conseil, et, après avoir

décidé que l'on créerait, pour les trois nouveaux venus, une classe à part, arrêtèrent qu'ils expliqueraient *Plaute*.

C'était don Manoel, qui avec son esprit tout jésuitique, avait choisi un auteur plein d'ellipses, hérissé d'idiotismes, bourré de patois romain, pareil à celui que les paysans parlent dans Molière, faisant éternellement allusion à des mœurs déjà disparues du temps de Cicéron.

Aussi arriva-t-il à son but : les enfants s'émoussèrent sur *Plaute* ; c'était ce qu'on voulait pour briser leur orgueil.

Les vingt-deux autres élèves étaient des Espagnols, fils de grands d'Espagne ralliés à Joseph. Parmi ceux-ci étaient deux fils de famille auxquels Victor, dans ses œuvres, à consacré deux souvenirs différents : le comte de Belverana, qu'il a mis dans *Lucrèce Borgia*, et Raymond de Benavente, auquel il a adressé, en 1823, l'ode qui commence par cette strophe :

Hélas ! j'ai compris ton sourire,
Semblable au ris du condamné
Quand le mot qui doit le proscrire
A son oreille a résonné !
En pressant ta main convulsive,
J'ai compris ta douleur pensive,
Et ton regard morne et profond,
Qui, pareil à l'éclair des nues,
Brille sur des mers inconnues,
Mais ne peut en montrer le fond.

Une des remarques que fit le jeune poëte, et qui est particulière aux mœurs espagnoles, c'est que ces enfants, qui allaient de treize à vingt ans en parcourant tous les âges intermédiaires, se tutoyaient tous comme il convient à des fils de grands d'Espagne, et ne s'appelaient jamais ni par leur nom de baptême, ni par leur nom de famille, mais seulement par leur titre de prince, duc, marquis, comte ou baron.

On appelait Victor baron, ce qui le rendait très-fier.

Au nombre de ces jeunes gens, — et nous devons, par conséquent, pour être exact dans nos chiffres, réduire à vingt e

un le nombre de tous ces petits nobliaux, — il y en avait un qui n'était ni chevalier, ni baron, ni comte, ni marquis, ni duc, ni prince, et qui, cependant, n'était pas la figure la moins remarquable du collége.

C'était un jeune officier espagnol nommé Lillo, âgé de quinze ans, et fait prisonnier au siége de Badajoz.

Il s'était battu comme un démon, avait tué de sa main un grenadier français, et n'avait été pris qu'après une défense héroïque.

On allait le fusiller, quand, par hasard, le maréchal Soult était passé, s'était informé, avait appris de quoi il s'agissait, et l'avait expédié à Madrid en donnant l'ordre qu'on le mît au collége.

L'ordre avait été exécuté : Lillo était au collége ; seulement, il y était au double titre d'élève et de prisonnier.

Cet enfant, qui avait eu le grade de sous-lieutenant, qui avait commandé à des hommes, qui avait tenu la campagne en plein air et le harnois sur le dos, supportait mal cette discipline collégiale pleine de tracasseries jésuitiques, et à laquelle, moins le dortoir commun, où, cependant, chacun avait son alcôve, il était soumis comme les autres.

Aussi demeurait-il, autant que cela lui était permis, solitaire et enrageant au fond du cœur. Dans ses rapports avec les autres jeunes gens, il était froid, mélancolique et hautain.

Il va sans dire que les trois Français étaient l'objet de sa haine toute particulière, et qu'à chaque instant il avait maille à partir, lui soldat de Ferdinand VII, avec l'un des trois fils, et quelquefois même avec les trois fils du général de Joseph.

Un jour, devant Eugène, il appela Napoléon *Napoladron* ; il est vrai de dire que c'était le nom que presque toujours les Espagnols donnaient au vainqueur d'Austerlitz.

L'injure n'en fut pas moins sensible à Eugène, lequel riposta en lui disant que lui, Lillo, avait été pris entre les jambes des grenadiers français.

Lillo avait un compas à la main ; il ne chercha point d'autre arme, se jeta sur Eugène, et le frappa violemment à la joue.

La blessure ou plutôt la déchirure avait un pouce et demi de long.

Eugène voulait se battre en duel, Lillo ne demandait pas mieux; mais les professeurs intervinrent et séparèrent le jeune homme et l'enfant.

Le lendemain, Lillo disparut; et ni Victor ni ses frères ne surent jamais ce qu'il était devenu.

J'entends encore Victor me dire de sa voix grave, le jour où il me raconta cette anecdote:

— Il avait raison, ce jeune homme: il défendait son pays... Mais les enfants ne savent pas cela!

On vivait claustralement au séminaire des Nobles; pas un couvent de moines, en Espagne, n'avait peut-être une règle plus sévère. Une fois tous les quinze jours, on sortait pour aller en promenade; et encore, la promenade était restreinte : on ne pouvait même pas aller aux Délices, — supposez nos Champs-Élysées, — à cause des bandes de guérillas.

C'eût été une bonne prise, et qui eût coûté une belle rançon, que ces vingt ou vingt-cinq enfants appartenant, non-seulement aux premières familles de Madrid, mais encore à des familles ralliées au frère de *Napoladron*, comme disait Lillo.

Au reste, de temps en temps, au bruit d'une porte qui s'ouvrait, les enfants levaient la tête, et voyaient apparaître le XVIIe siècle au commencement du XIXe.

Un jour, on était au réfectoire, on mangeait en silence, pendant que, dans une chaire élevée au milieu d'une immense salle, un des sous-maîtres faisait une lecture pieuse en langue espagnole. Depuis plus d'un an, les quatre petits Benavente n'avaient pas vu leur mère.

Tout à coup, la porte s'ouvre à deux battants, comme pour un prince, un cardinal ou un grand d'Espagne.

C'était la princesse de Benavente.

Elle fit quelques pas dans la salle, et attendit.

Alors, ses quatre fils se levèrent, se placèrent selon leur âge, l'aîné le premier, le second après, et ainsi de suite, et, sans faire un pas plus vite que l'autre, s'avancèrent cérémo-

nieusement, et baisèrent la main de leur mère par rang d'âge et de taille.

Cela frappa beaucoup les trois jeunes Français, qui ne comprenaient rien à une pareille étiquette, habitués qu'ils étaient, quand ils apercevaient leur mère, à courir à elle, et à lui sauter au cou.

Au bout de six mois de séjour au séminaire des Nobles, Abel atteignit sa douzième année, et, par privilége spécial, entra aux pages à douze ans.

L'hiver et la famine arrivèrent. Il fit très-froid partout pendant ce fatal hiver de 1812 à 1813, quoiqu'on ne s'occupât guère que du froid qu'il faisait en Russie. Napoléon voulait attirer et concentrer les yeux sur lui dans ses revers comme dans ses victoires.

Au fond de cet immense séminaire des Nobles, de ces dortoirs, de ces salles d'étude, de ces réfectoires disposés pour trois cents élèves, et où ils étaient vingt-cinq, les enfants mouraient de froid : rien ne pouvait réchauffer ces vastes pièces dans lesquelles il n'y avait pas une seule cheminée. Quelques braseros disposés au milieu des salles servaient à constater la victoire de l'hiver.

Ajoutez à cela que, non-seulement les enfants mouraient de froid, mais encore qu'ils mouraient de faim. Les plus riches manquèrent de pain, à Madrid, en 1812. Le roi Joseph lui-même ordonna, pour le bon exemple sans doute, que l'on ne servît sur sa table que du pain de munition.

A chaque instant, on trouvait dans la rue des gens qui, n'ayant pas même les braseros du séminaire des Nobles, et le pain de munition du roi Joseph, se couchaient au seuil d'un palais dans un manteau en haillons, et mouraient de faim et de froid.

Tant qu'ils étaient vivants, on se gardait bien de les nourrir ou de les réchauffer. Morts, on les enlevait et on les enterrait.

Le pain manquait au séminaire des Nobles comme partout; les enfants se plaignaient beaucoup de la faim; aux moins patients, le père Manoel disait :

— Faites une croix sur votre ventre, et cela vous nourrira.

Les enfants faisaient force croix; cela les réchauffait un peu, mais ne les nourrissait pas du tout.

Aussi soupçonnaient-ils don Manoel, qui restait gras au milieu de visages amaigris et attristés, d'avoir avec la cuisine des accointances illicites qui restaient cachées même à don Bazilio.

Pendant ce temps, le général Hugo tenait la campagne sur les bords du Tage, et faisait contre le fameux Juan Martin, surnommé l'*Empecinado*, ce qu'il avait fait en Vendée contre Charette, et en Calabre contre Fra Diavolo.

Lui-même a, d'une façon aussi modeste que savante, raconté stratégiquement cette belle campagne, qui finit par la capture et l'exécution du chef des guérillas qu'il pousuivait. Nous prendrons seulement les hasards pittoresques, ces lambeaux que l'histoire arrache de sa robe, et que les chroniqueurs ramassent précieusement pour leurs mémoires.

Un jour, le général Hugo arrive, avec une centaine d'hommes, près d'un village situé sur une des mille petites rivières qui affluent dans le Tage. Pour ne pas donner une alarme inutile, il entre dans le village avec deux aides de camp seulement, afin d'obtenir des habitants quelques renseignements dont il avait besoin.

Il venait de son camp, composé de cinq à six mille hommes à peu près, et situé une lieue au-dessous, en aval de la rivière.

Pour avoir ces renseignements qu'il désirait, il s'adresse au propriétaire d'une grande raffinerie de sucre, lequel, le voyant avec deux aides de camp seulement, reste complétement muet.

Le général Hugo avait soif. Ne pouvant avoir les renseignements, il désira au moins se rafraîchir, et demanda un verre d'eau.

— De l'eau? dit le propriétaire de la raffinerie. Il y en a à la rivière.

Et il ferma sa porte au nez du général.

Le général attendit un instant pour voir si la porte ne se rouvrirait pas.

Au lieu de la porte, ce fut une fenêtre qui s'ouvrit. Un canon de fusil se montra sournoisement; un coup de feu se fit entendre, et une balle siffla.

Au bruit du coup de feu, le détachement resté hors de la ville accourut.

Lorsque les soldats surent ce qui venait de se passer, ils voulaient démolir la sucrerie et brûler le village.

Le général Hugo les arrêta.

Puis, s'adressant à son officier d'ordonnance:

— Cours au camp, lui dit-il, et invite de ma part les six mille hommes qui le composent à boire de l'eau sucrée; ce sera une douceur, et il y a longtemps que les pauvres diables n'en ont eu!

Une des qualités de l'époque impériale était de comprendre vite, quand on voulait comprendre: l'aide de camp comprit, et partit au galop.

Les soldats aussi comprirent. Ils enfoncèrent les portes de la raffinerie, et jetèrent deux ou trois mille pains de sucre dans la rivière.

Pendant toute la journée, les six mille hommes du général Hugo eurent de l'eau sucrée à bouche que veux-tu!

Ce trait est resté dans les annales de l'armée d'Espagne comme une des galanteries les plus délicates qu'un général ait jamais faites à ses soldats.

Un autre jour, on était en marche, toujours sur les bords de ce même Tage, dans les vastes plaines de la Vieille-Castille, entre Tolède et Aranjuez.

C'était par un de ces soleils ardents qui faisaient si fort regretter à Sancho de n'avoir pas sous la main un bon fromage à la pie, quand, tout à coup, les éclaireurs rabattirent au grand galop sur l'avant-garde, et vinrent annoncer au général Hugo qu'un corps d'armée qui ne pouvait être qu'ennemi, et qui paraissait être considérable, marchait à l'encontre de l'armée française.

En effet, à l'horizon, on voyait s'élever un de ces nuages

de poussière tels que les grandes armées ou le simoun en poussent seuls devant eux. Cette poussière flamboyait comme ces nuages d'or et de feu qui s'emparent de l'atmosphère dans les chaudes journées de la canicule.

Le général Hugo donna l'ordre de faire halte.

Puis il se porta en avant avec une centaine d'hommes pour examiner lui-même la position de l'ennemi, et, s'il était possible, deviner ses intentions.

Il n'y avait point à se faire illusion. Une troupe immense, à en juger par l'espace qu'elle tenait et la poussière qu'elle soulevait, marchait à lui, l'une de ses ailes appuyée à la rive droite du Tage.

L'infanterie reçut à l'instant même l'ordre de se mettre en bataille; les artilleurs, celui d'établir leurs batteries sur un petit monticule; la cavalerie, de s'étendre sur l'aile droite.

Puis on poussa quelques hommes à cheval en avant, sous les ordres d'un officier d'ordonnance.

L'officier et les hommes revinrent un instant après au galop.

Le général Hugo crut ses hommes *ramenés*, et, comme pas un seul coup de fusil n'avait été tiré, il s'apprêtait, en termes militaires, à laver la tête aux fuyards, lorsqu'il lui sembla voir, au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, des signes non équivoques d'hilarité sur la figure de l'officier et des soldats.

— Eh bien, qu'est-ce? demanda le général, et à qui avons-nous affaire?

— Général, dit l'aide de camp, nous avons affaire à un troupeau de trois cent mille mérinos gardé par deux cents chiens, conduit par douze pâtres, et appartenant à M. *Quatrecentberger*.

— Quelle plaisanterie me faites-vous là, monsieur? dit le général en fronçant le sourcil.

— Je ne plaisante pas, mon général, dit l'officier, et, dans dix minutes, vous verrez que j'ai eu l'honneur de vous dire l'exacte vérité.

Un troupeau de trois cent mille moutons, l'eau en vint à la

bouche des soldats! Quel beau pendant à ce gigantesque verre d'eau sucrée que leur avait déjà payé le général!

Le corps d'armée était de quatre mille hommes; c'était bien le moins que tout soldat eût un mouton. Chacun calculait déjà à quelle sauce il mettrait le sien.

A l'annonce de l'étrange nouvelle, M. Hugo s'était porté en avant.

En effet, il vit d'abord venir, à travers la poussière, une douzaine de cavaliers armés de longs bâtons garnis de clous, comme des lances; derrière eux, formant un front impénétrable, venaient les trois cent mille moutons, et, sur les flancs des trois cent mille moutons, allaient, venaient, aboyant et mordant, deux cents chiens. On eût dit la migration d'une de ces grandes tribus arabes du temps d'Abraham.

Tout était vrai, jusqu'au nom du propriétaire, auquel l'officier s'était seulement permis, vu la circonstance, de faire un léger changement d'orthographe.

Le propriétaire ne s'appelait pas exactement *Quatrecentberger*, mais *Katzenberger*. On voit que la différence dans la prononciation était si légère, que l'on pouvait passer à l'officier ce calembour approximatif.

M. Katzenberger était un riche spéculateur alsacien qui avait mis à peu près toute sa fortune dans une spéculation sur les mérinos.

Cette nouvelle que le troupeau appartenait à un compatriote jeta une grande tristesse dans l'armée.

Il n'y avait point de probabilité que M. Hugo laissât entamer le troupeau de M. Katzenberger, fût-il de trois cent et même de quatre cent mille bêtes.

En effet, le chef des bergers, qui avait tremblé un instant en voyant se dresser devant lui la ruine de son maître, reçut du général Hugo, non-seulement l'assurance que l'on ne toucherait pas à un poil de la toison de ses mérinos, mais encore un laissez passer qui recommandait à tout corps d'armée français le respect le plus absolu envers les bergers, les chiens et les moutons de M. Katzenberger.

Chose étrange! le troupeau parvint en France sans accident

notable, et, par ce retour presque inespéré, M. Katzenberger vit doubler, tripler, quadrupler sa fortune.

Son premier mouvement fut d'offrir au général Hugo une somme en proportion avec le service qu'il lui avait rendu.

Le premier et le dernier mouvement du général Hugo fut de refuser cette somme.

C'était, je crois, trois cent mille francs: un franc par mouton.

Consignons ici que le général Hugo, après avoir fait, dans une position supérieure, pendant quatre ans, la guerre en Espagne; après avoir été chargé de soutenir la retraite de Madrid à Bayonne, position qui donne toujours à un général de grandes facilités pour s'enrichir, est mort sans galerie de tableaux, sans un seul Murillo, sans un seul Velasquez, sans un seul Zurbaran, n'ayant d'autre fortune que sa pension de retraite.

C'est incroyable, n'est-ce pas? Eh bien, c'est ainsi.

Mais, me demanderont les directeurs du Musée, ou les amateurs millionnaires qui ont acheté des tableaux six cent mille, deux cent mille, cinquante mille et même vingt-cinq mille francs à la vente après décès de M. le maréchal Soult, que tira-t-il donc de son désintéressement vis-à-vis de M. Katzenberger?

Il en tira un dîner annuel que lui donnait à Paris, à lui et à toute sa famille, au jour anniversaire de ce grand événement d'où datait sa fortune, M. Katzenberger, qui venait de Strasbourg tout exprès pour cela.

Il est vrai que le dîner était gigantesque, et devait coûter au moins cinquante louis au Strasbourgeois reconnaissant.

Pendant l'hiver de 1812 et les premiers mois de 1813, les choses commencèrent, en contre-coup de nos affaires de Russie, à s'embrouiller tellement en Espagne, que le général Hugo comprit qu'il y avait danger à garder à Madrid sa femme et ses enfants.

En conséquence, madame Hugo et ses deux plus jeunes fils, sous la protection d'un convoi non moins vigoureusement escorté que celui dont nous avons raconté la marche, effec-

tuèrent leur départ et retournèrent de Madrid à Bayonne avec le même bonheur qu'ils étaient venus de Bayonne à Madrid.

Madame Hugo avait gardé à tout hasard le couvent des Feuillantines, où les deux enfants retrouvèrent leur ancien nid, plein d'ombre et de lumière, de récréation et de travail; et, de plus, l'abbé Larivière et son *Tacite*.

Abel Hugo, soldat à treize ans, était resté près de son père, auquel il servit d'aide de camp, pendant la retraite d'Espagne, c'est-à-dire après ces deux grandes batailles de Salamanque et de Vittoria, — le Leipzig et le Waterloo du Midi!

CXXIX

Grenadier ou général. — Premier début de Victor Hugo. — Il obtient une mention honorable au concours académique. — Il remporte trois prix dans les jeux Floraux. — *Han d'Islande.* — Le poëte et le garde du corps. — Mariage d'Hugo. — Les *Odes et Ballades.* — Proposition du cousin Cornet.

En rentrant en France, les débris de l'armée d'Espagne trouvèrent un corps d'observation français qui les attendait avec l'ordre impérial d'incorporer l'armée espagnole dans l'armée française.

Seulement, ces quatre ans de service en Espagne, cette laborieuse campagne pendant laquelle on avait eu à lutter, non-seulement contre deux armées, mais encore contre une population tout entière; ces siéges terribles qui n'ont leur équivalent que dans l'antiquité, où femmes et enfants, le fusil et le poignard à la main, défendaient chaque angle de rempart, chaque maison, chaque pierre; ces sierras qui avaient rappelé la guerre des Titans en allumant des feux sur toutes les hautes cimes; ces montagnes à pic enlevées par des charges de cavalerie; ces rochers défendus et emportés un à un; ces vingt défilés qui furent autant de Thermopyles; cette boucherie dans laquelle la torture et la mort attendaient le pri-

sonnier; tout cela était nul, non avenu, tout celà n'existait pas, n'avait jamais existé, du moment que l'on avait évacué l'Espagne.

On aurait pu demander à Napoléon pourquoi il avait évacué la Russie.

Mais lui, l'invincible, c'était un Dieu même qui l'avait courbé sous lui; comme Thor, fils d'Odin, c'était avec la mort en personne qu'il avait lutté; il n'avait pas été vaincu comme Xercès, il avait été foudroyé comme Cambyse.

La distinction était subtile; mais on ne discutait pas avec le vainqueur d'Austerlitz, à plus forte raison avec le vaincu de la Bérésina.

Les services des Français en Espagne n'existaient donc pas, et — moins deux cent mille hommes restés sur les champs de bataille de Talavera, de Saragosse, de Baylen, de Salamanque et de Vittoria, — tout était comme si rien n'eût été.

En conséquence, le général Hugo trouva cet ordre à son adresse en arrivant à Bayonne:

« Le *major* Hugo se mettra immédiatement à la disposition du général Belliard. »

Le lendemain, le général Hugo se présente chez le général Belliard en costume de simple grenadier et avec des épaulettes de laine.

Belliard ne le reconnaissait pas.

Le général Hugo se nomma.

— Que signifie cet uniforme de simple soldat? demanda Belliard.

— Grenadier ou général, répondit Hugo.

Belliard lui sauta au cou.

Le même jour, il renvoyait l'ordre à l'empereur.

L'ordre revint avec cette note en marge de la main de Napoléon:

« Le *général* Hugo ira prendre immédiatement le commandement de Thionville. »

C'est à l'histoire à consigner les détails de ce siége, pendant lequel le général Hugo trouva moyen de défendre la citadelle et de ménager la ville.

La citadelle de Thionville fut une des dernières sur lesquelles flotta le drapeau tricolore.

Enfin, il fallut rendre la place, non pas à l'ennemi, mais aux Bourbons.

Le général Hugo ne voulut pas même rester à Paris. Trop de choses lui brisaient le cœur, à lui, vieux soldat, dans cette capitale où les femmes avaient été au-devant des Cosaques avec des fleurs, où la population avait crié: «Vivent les alliés!» où l'on avait traîné dans le ruisseau la statue de l'empereur.

Il acheta le château de Saint-Lazare, à Blois, et s'y retira.

Il n'y avait plus moyen de garder le beau couvent des Feuillantines. Madame Hugo, restée à Paris pour veiller sur ses enfants, prit un modeste logement, et mit Eugène et Victor dans la pension de l'abbé Cordier, rue Sainte-Marguerite.

Abel, officier et émancipé, resta libre.

Eugène et Victor étaient destinés à l'École polytechnique.

Nous avons dit, au reste, que le couvent des Feuillantines avait tenu parole, et fait de Victor un poëte.

Assistons au premier début de l'enfant.

Combien je remercierais aujourd'hui le contemporain qui me donnerait, sur Dante, sur Shakspeare ou sur Corneille, les détails que vingt ans d'amitié avec lui me permettent de consigner ici sur Victor Hugo!

On était en pleine Restauration. L'Académie avait donné pour sujet de son prix annuel, couronné le 25 août, jour de la Saint-Louis: *Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.*

Sans en rien dire à personne, Victor avait concouru.

Selon la loi du concours, il avait mis son nom dans un papier cacheté joint à sa pièce de vers; seulement, à son nom, il avait ajouté son âge, quatorze ans et demi.

D'ailleurs, cet âge, il le disait dans le courant même de sa pièce de vers:

> Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
> De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

Voyez-vous ce futur philosophe qui, à quatorze ans, avait *fui les cités et les cours !...*

C'est charmant de naïveté enfantine.

Eh bien, chose curieuse, ce furent ces quatorze ans qu'accusait le poëte qui empêchèrent le poëte d'être couronné. M. Raynouard, rapporteur, déclara que le concurrent, en se donnant *trois lustres à peine,* — c'était ainsi que l'on comptait en 1817, et que l'Académie compte encore, — M. Raynouard, dis-je, déclara que le concurrent avait voulu se moquer de l'Académie.

Et, comme si l'Académie n'était pas habituée à ce que l'on se moquât d'elle, le prix fut partagé entre Saintine et Lebrun.

Cependant, on lut tout au long la pièce de l'imprudent qui s'était moqué de l'Académie en se donnant quatorze ans et demi.

L'assemblée, qui se moquait que l'on se moquât de l'Académie, applaudit fort les vers du jeune poëte.

Les suivants surtout furent couverts de bravos, et eussent été bissés, si l'on bissait à l'Académie:

Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres,
Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres!
Que j'aime, en parcourant vos gracieux détours,
A pleurer sur Didon, à plaindre ses amours!
Là, mon âme, tranquille et sans inquiétude,
S'ouvre avec plus de verve aux charmes de l'étude;
Là, mon cœur est plus tendre et sait mieux compatir
A des maux que peut-être il doit un jour sentir.

Du reste, le concours était remarquable. Au nombre des concurrents étaient — nous les avons déjà nommés en disant que le prix avait été partagé entre eux — Saintine et Lebrun, d'abord; puis Casimir Delavigne, Loyson, qui acquit depuis une certaine popularité que vint interrompre la mort, et, enfin, Victor Hugo.

Loyson eut l'accessit, et Victor Hugo — quoiqu'il se fût moqué de l'Académie, au dire de M. Raynouard, — la première mention honorable.

Casimir Delavigne, qui, lui, s'était véritablement moqué de l'Académie en prenant le contre-pied de la question, eut une mention honorable à part en dehors du concours.

Victor jouait aux barres pendant qu'on l'applaudissait à l'Académie. Les premières nouvelles qu'il eut de son succès lui furent données par Abel et Malitourne, qui entrèrent tout courants, et qui lui sautèrent au cou en lui racontant ce qui venait de se passer, et comment il aurait, selon toute probabilité, obtenu le prix, si l'Académie eût voulu admettre qu'un poëte de quatorze ans fît de pareils vers.

La supposition, non pas qu'il eût voulu se moquer de l'Académie, mais qu'il eût pu mentir, blessa fort l'enfant, lequel s'enquit de son extrait de naissance, se le procura et l'envoya à l'Académie.

Vide pedes ! vide latus !

Il fallait bien croire.

Alors, l'indignation de la respectable grand'-mère se changea en admiration.

M. Raynouard répondit au poëte lauréat une vraie lettre de secrétaire perpétuel.

Il y avait même une belle et bonne faute d'orthographe dans la lettre de M. le secrétaire perpétuel : il répondait à Victor Hugo qu'il *fairait* avec plaisir sa connaissance.

D'eux-mêmes, et sans y être poussés, deux autres membres de l'Académie répondaient en même temps au jeune poëte.

C'étaient François de Neufchâteau et Campenon.

> Tendre ami des neuf Sœurs, mes bras vous sont ouverts,
> Venez, j'aime toujours les vers,

répondait François de Neufchâteau.

> L'esprit et le bon goût nous ont rassasiés;
> J'ai rencontré des cœurs de glace
> Pour des vers pleins de charme et de verve et de grâce
> Que Malfilâtre eût enviés!

répondait Campenon.

Quant à Chateaubriand, il appelait Hugo, *l'Enfant sublime.*

Le mot resta.

A cette époque, on concourait encore pour les jeux Floraux; Hugo concourut deux années de suite, en 1818 et 1819.

Il eut trois prix.

Les pièces couronnées étaient *Moïse sur le Nil*, *les Vierges de Verdun*, *la Statue de Henri IV*.

Victor avait, en outre, publié deux satires et une ode. Les satires étaient *le Télégraphe* et *le Racoleur politique*; l'ode était l'*Ode sur la Vendée*.

Il avait publié ces trois pièces à ses frais, et, chose étrange! elles avaient rapporté huit cents francs à leur auteur.

Alors, les poésies se vendaient : la société avait soif de quelque chose de nouveau; ce quelque chose de nouveau lui était offert, et elle approchait naïvement ses lèvres de la coupe.

Cependant, deux années de rhétorique en latin, deux années de philosophie, quatre années de mathématiques avaient conduit l'étudiant au seuil de l'École polytechnique.

Arrivé là, il jeta son premier regard réel dans l'avenir, et s'effraya. L'avenir qu'on lui préparait n'était pas la vocation qu'il s'était faite.

Au moment de franchir ce grand pas de l'examen, il écrivit à son père.

Il a un état, il est poëte, il ne veut pas entrer à l'École ; il peut se passer de la pension de douze cents francs.

Le général Hugo, homme de décision lui-même, comprit ce parti pris; il n'y avait pas de temps perdu : Victor avait dix-huit mois pour le concours. Il supprima la pension, abandonnant le poëte à ses propres forces.

Victor avait devant lui un trésor inépuisable comme ceux des *Mille et une Nuits* : il avait les huit cents francs, produit de ses deux satires et de son ode.

Avec ces huit cents francs, il vécut treize mois, et, pendant ces treize mois, il composa et écrivit *Han d'Islande*. Cet étrange ouvrage fut le début d'un jeune homme de dix-neuf ans.

Pendant qu'il écrivait *Han d'Islande*, — chose qui ne contribua pas médiocrement à la teinte de l'ouvrage, — Victor perdit sa mère.

Ce fut le premier deuil de son cœur; seulement, il fut éternel.

Et, en effet, nous qui avons vu grandir l'enfant aux Feuillantines, à Avellino, au séminaire des Nobles, nous pouvons juger ce qu'était pour lui sa mère.

Aussi, dans un de ces moments de tristesse profonde où le cœur saignant cherche un entourage en harmonie avec son propre deuil, le jeune homme était allé à Versailles, la ville de toutes les tristesses et de tous les deuils.

Il avait déjeuné au café; il tenait un journal à la main; il ne lisait pas, il pensait.

Un garde du corps qui ne pensait pas, et qui voulat lire, lui prit ce journal des mains. — Blond et rose, Victor, à dix-neuf ans, en paraissait quinze.

Le garde du corps croyait avoir affaire à un enfant, il insultait un homme; un homme qui se trouvait dans un de ces sombres moments de la vie où un danger devient une bonne fortune.

Aussi le jeune homme accepta-t-il la querelle qu'on lui cherchait, si grossière, si inutile qu'elle fût.

On se battit à l'épée, presque séance tenante; Victor reçut un coup d'épée dans le bras.

Cet accident retarda de quinze jours l'apparition de *Han d'Islande*.

Par bonheur, ce cœur si profondément atteint avait, comme toute profonde nuit, son étoile; comme tout abîme, sa fleur: — il aimait!

Il aimait avec passion une jeune fille de quinze ans avec laquelle il avait été élevé, mademoiselle Fouché.

Il épousa cette jeune fille. — C'est aujourd'hui la femme dévouée qui suit le poëte dans son exil.

Han d'Islande, vendu mille francs, fut la dot des époux, qui avaient trente-cinq ans à eux deux.

Les témoins du mariage furent Alexandre Soumet et Alfred

de Vigny, poëtes eux-mêmes, débutant eux-mêmes dans l'art et presque dans la vie.

Le premier volume de poésies publié sur ces entrefaites par Victor, imprimé chez Guiraudet, rue Saint-Honoré, 335, et vendu chez Pélissier, place du Palais-Royal, rapporta neuf cents francs.

De ces neuf cents francs, le poëte acheta le premier châle qu'il donna à sa jeune femme.

D'autres femmes, des femmes de banquier ou de prince ont eu des cachemires plus beaux que celui-là, madame ! nulle n'a eu tissu plus précieux, étoffe plus magnifique.

Le succès de ce premier volume fut immense. Je me rappelle en avoir reçu le contre-coup en province.

Le premier volume de Lamartine, *Méditations poétiques*, avait paru en 1820. C'était un succès gigantesque et mérité qu'il fallait, autant que possible, étouffer par un succès rival.

Par hasard, cette fois, le succès rival était un succès égal. Les deux succès marchèrent de front, se donnant la main, s'appuyant l'un sur l'autre.

On ne parvint pas plus, alors, à brouiller les deux poëtes, quelque différence qu'il y eût dans leur manière, qu'on ne parvint, trente ans plus tard, à brouiller les deux hommes politiques, quelque différence qu'il y eût dans leur opinion.

La noce s'était faite chez M. Fouché, le père de la fiancée, qui habitait l'hôtel du conseil de guerre.

Le repas avait eu lieu dans la salle même où avait été condamné — coïncidence étrange et à laquelle nous reviendrons tout à l'heure — le général la Horie, parrain de Victor.

Han d'Islande, que nous avons fort injustement abandonné, avait eu un succès de curiosité au moins égal au succès de ses fraîches et blondes sœurs les *Odes*. Seulement, *Han d'Islande* ne portait pas de nom d'auteur, et il était impossible de deviner que cette poignée de lis, de lilas et de roses qu'on appelait *Odes et Ballades*, fût poussée à l'ombre de ce chêne sombre et rugueux qu'on appelait *Han d'Islande*.

Nodier avait lu *Han d'Islande*, et en avait été émerveillé. — Bon et cher Nodier! qu'on trouve près de tout ce qui

grandit pour lui servir de soutien, près de tout ce qui fleurit pour le faire épanouir, il avait déclaré que Byron et Mathurin étaient dépassés, et que l'auteur inconnu de *Han d'Islande* avait, enfin, atteint l'idéal du cauchemar.

Lui qui devait faire *Smarra!* c'était, par ma foi, bien modeste.

Nodier n'était pas un de ces hommes auquels l'auteur d'un livre, sous quelque voile anonyme qu'il s'enveloppât, pût rester longtemps caché. Il découvrit — le grand bibliomane, qui avait fait tant de découvertes du même genre, mais autrement difficiles à faire, — que l'auteur de *Han d'Islande* était Victor Hugo. Seulement, qu'était-ce que Victor Hugo? Quelque misanthrope comme Timon, quelque cynique comme Diogène, quelque pleureur comme Démocrite.

Il leva le voile, et trouva — vous savez qui — ce jeune homme blond et rose qui venait d'avoir vingt ans, et en paraissait seize.

Il recula d'étonnement: c'était à n'y pas croire. Là où il cherchait la physionomie grimaçante du vieux pessimiste, il trouvait le sourire jeune, naïf et plein d'espérance du poëte naissant.

A partir de ce premier jour où ils se rencontrèrent, furent posées les bases de cette amitié que rien n'altéra jamais.

C'était ainsi qu'aimait Nodier, et qu'on l'aimait.

Au reste, l'aisance, presque la fortune, allait entrer dans le jeune ménage : la première édition de *Han d'Islande*, vendue mille francs, était épuisée, et, au même moment où Thiers, débutant de son côté, se couvrait du nom de Félix Bodin pour vendre son *Histoire de la Révolution*, Victor vendait sa seconde édition de *Han d'Islande* dix mille francs.

C'étaient les libraires Lecointre et Durey qui semaient cette pluie d'or sur le lit nuptial des jeunes époux.

En même temps, les honneurs venaient frapper à leur porte.

On se rappelle le cousin Cornet, fait sénateur et comte sous l'Empire, et devenu pair de France sous la Restauration: la célébrité naissante de Victor avait chatouillé son vieil amour-propre de député de Nantes et de membre des Cinq-Cents. Il

n'avait pas d'enfant à qui léguer son blason d'azur à trois cornets d'argent et son manteau de pair; il proposait d'étendre ce manteau sur les épaules du jeune poëte, et, cela, à une seule condition.

Il est vrai que la condition était sévère: afin que son nom, à lui, ne périt point, le jeune poëte s'appellerait Victor Hugo-Cornet.

La proposition fut transmise par le général Hugo à l'auteur de *Han d'Islande* et des *Odes et Ballades*.

L'auteur de *Han d'Islande* et des *Odes et Ballades* répondit qu'il préférait s'appeler Victor Hugo tout court; que, d'ailleurs, si l'envie lui prenait, un jour, d'être pair de France, il n'avait besoin de personne pour cela, et se ferait bien pair de France tout seul.

L'offre du comte Cornet fut donc repoussée.

Il y avait un autre cousin qui, après les *Odes et Ballades*, avait été tout près de faire la même proposition d'héritage au jeune poëte: c'était le comte Volney; mais, par malheur, il avait appris que *Han d'Islande* sortait de la même plume que les *Odes et Ballades*, et il avait secoué la tête en agrafant plus solidement que jamais son manteau de pair sur ses épaules.

CXXX

Léopoldine. — Les opinions du fils de la Vendéenne. — Le conspirateur Delon. — Hugo lui offre un asile. — Louis XVIII fait une pension de douze cents francs à l'auteur des *Odes et Ballades*. — Le poëte chez le directeur général des postes. — Comment il apprend l'existence du cabinet noir. — Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Beauchesne. — *Bug-Jargal*. — La soirée de l'ambassadeur d'Autriche. — *Ode à la Colonne*. — *Cromwell*. — Comment fut faite *Marion Delorme*.

En 1824, naquit, en même temps qu'un nouveau volume d'odes, cette charmante petite Léopoldine que nous avons vue disparaître si tristement en face du château de Villequier,

noyée avec son mari, dans un beau jour, par un caprice du vent; — cruelle épreuve du destin peut-être, qui tenait à connaître la trempe de ce cœur de père, dont il savait avoir besoin au jour des tempêtes civiles qui se préparaient.

Toutes ces odes portaient l'empreinte de l'opinion royaliste.

C'est que le jeune homme, à peine sorti de l'enfance, était le fils de sa mère vendéenne, de cette sainte femme qui, dans la guerre civile de 1793, avait sauvé dix-neuf prêtres.

Les amis du général Hugo, qui, sans faire d'opposition ouverte, appartenait à ce qu'on appelait, à cette époque, l'opinion libérale, s'inquiétaient parfois de ces tendances ultra-monarchiques; mais le général secouait la tête et leur répondait en souriant:

— Laissons faire le temps; l'enfant a les opinions de sa mère; l'homme aura les opinions de son père.

Veut-on voir comment le poëte raconte lui-même cette promesse faite par son père, non-seulement à un ami, mais à la France, mais à l'avenir, mais au monde:

« Décembre 1820.

» Le tout jeune homme qui s'éveille de nos jours aux idées politiques est dans une perplexité étrange: en général, nos pères sont bonapartistes, et nos mères sont royalistes.

» Nos pères ne voient dans Napoléon que l'homme qui leur donnait des épaulettes; nos mères ne voient dans Bonaparte que l'homme qui leur prenait leurs fils.

» Pour nos pères, la Révolution, c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'une assemblée; l'Empire, c'est la plus grande chose qu'ait pu faire le génie d'un homme.

» Pour nos mères, la Révolution, c'est une guillotine; l'Empire, c'est un sabre.

» Nous autres enfants nés sous le Consulat, nous avons tous grandi sur les genoux de nos mères; — nos pères étaient au camp; — et bien souvent, privées, par la fantaisie conquérante d'un homme, de leur mari, de leur frère, elles ont fixé sur nous, frais écoliers de huit ou dix ans, leurs doux

yeux maternels remplis de larmes, en songeant que nous aurions dix-huit ans en 1820, et qu'en 1825, nous serions colonels ou morts.

» L'acclamation qui a salué Louis XVIII en 1814, ç'a été le cri de joie des mères.

» En général, il est peu d'adolescents de notre génération qui n'aient sucé, avec le lait de leur mère, la haine des deux époques violentes qui ont précédé la Restauration. Le Croquemitaine des enfants de 1803, c'était Robespierre; le Croquemitaine des enfants de 1815, c'était Bonaparte.

» Dernièrement, je venais de soutenir ardemment, en présence de mon père, mes opinions vendéennes. Mon père m'a écouté parler en silence, puis il s'est tourné vers le général L..., qui était là, et il lui a dit:

» — *Laissons faire le temps; l'enfant est de l'opinion de sa mère; l'homme sera de l'opinion de son père.*

» Cette prédiction m'a rendu tout pensif.

» Quoi qu'il arrive, et en admettant même jusqu'à un certain point que l'expérience puisse modifier l'impression que nous fait le premier aspect des choses à notre entrée dans la vie, l'honnête homme est sûr de ne pas errer en soumettant toutes ces modifications à la sévère critique de sa conscience. Un bonne conscience qui veille dans son esprit le sauve de toutes les mauvaises directions où l'honnêteté peut se perdre. Au moyen âge, on croyait que tout liquide où un saphir avait séjourné était un préservatif contre la peste, le charbon, la lèpre, et toutes ses espèces, dit Jean-Baptiste de Rocoles.

» Ce saphir, c'est la conscience. »

Ces quelques lignes sont l'explication complète de la conduite politique de Victor aux différentes époques de sa vie.

Cependant, cette opinion royaliste qui se manifestait par de si beaux vers, aux yeux de ceux-là pour qui elle était un péché, se faisait absoudre par de bonnes actions.

Citons un fait qui, d'ailleurs, se reflétera d'une façon originale dans la vie du poëte.

En 1822, la conspiration de Berton éclate; tous les yeux se tournent du côté de Saumur.

Au nombre des conjurés était — outre Berton, qui est mort si bravement; outre Cafe, qui s'ouvrit les veines, comme un héros antique, avec un morceau de vitre brisée, — un jeune homme nommé Delon.

Ce jeune homme, que j'avais entrevu chez M. Deviolaine, avec lequel sa famille était liée, avait plus d'une fois porté le petit Victor sur son épaule, ou fait sauter le futur poëte sur ses genoux.

C'était le fils d'un ancien officier qui avait servi sous les ordres du général Hugo.

Dans le fameux procès des chauffeurs, cet officier avait été capitaine rapporteur ; dans le procès non moins fameux de Malet, il avait été chef de bataillon rapporteur ; et, dans l'un et l'autre procès, sans faire de distinction entre les coupables, il avait réclamé la peine de mort.

Le général la Horie, ce parrain de Victor dont nous avons parlé, avait donc été fusillé sur le rapport de Delon.

Chose étrange, c'était le fils de cet homme qui avait réclamé la mort contre les autres pour cause de conspiration, que la mort poursuivait pour la même cause !

Depuis le jour où le chef de bataillon Delon, au lieu de se récuser, avait porté la parole contre le général la Horie, il y avait eu rupture entière entre la famille Hugo et la famille Delon.

Mais, s'il y avait eu rupture entre les cœurs des pères, il n'y avait pas eu rupture entre les cœurs des enfants.

Victor demeurait, alors, rue de Mézières, n° 10.

Il lut, un matin, dans le journal, cette terrible histoire de la conspiration de Saumur.

Tous les complices étaient arrêtés ou à peu près, à l'exception de Delon, qui était en fuite.

Aussitôt, ses souvenirs d'enfant, si puissants, si indestructibles, reviennent à la pensée du poëte; il prend plume, papier et encre, et, oubliant la haine de la famille et la différence d'opinion, il écrit *à madame Delon, à Saint-Denis :*

« Madame,

» J'apprends que votre fils est proscrit et fugitif; nos opinions sont opposées, mais c'est une raison de plus pour qu'on ne vienne pas le chercher chez moi.

» Je l'attends; à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il arrive, il sera le bienvenu, certain que je suis qu'aucun refuge ne peut-être plus sûr pour lui que cette part de ma chambre que je lui offre.

» J'habite dans une maison sans portier, rue de Mézières, nº 10, au cinquième. Je veillerai à ce que, nuit et jour, la porte reste ouverte.

» Veuillez agréer, madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

» VICTOR HUGO. »

Cette lettre écrite, naïf comme un enfant qu'il était, le poëte la mit à la poste.

A la poste! une lettre adressée à la mère d'un homme que toute la police pourchassait!

Puis, la lettre mise à la poste, à chaque crépuscule tombant, Victor sortait explorant les environs, et croyant voir Delon dans chaque homme rasant les murs.

Delon ne vint pas.

Mais ce qui vint, à son grand étonnement, sans qu'il eût fait aucune démarche pour cela, ce fut une pension de douze cents livres, dont l'auteur des *Odes et Ballades* reçut un matin, dans sa petite chambre de la rue de Mézières, le brevet signé de Louis XVIII.

Le brevet ne pouvait arriver mieux; le poëte venait de se marier.

Le 13 avril 1825, Hugo se présente à l'hôtel des postes, pour retenir les trois places de la malle pour lui, sa femme et une servante. Il allait à Blois.

Son désir était que ces trois places fussent assurées d'avance.

Malheureusement, c'était chose difficile: la malle allait jus-

qu'à Bordeaux ; assurer des places jusqu'à Blois, c'était risquer que la malle fût vide de Blois à Bordeaux.

Cependant, cette faveur que sollicitait Victor, un homme pouvait l'accorder, c'était M. Roger, le directeur des postes.

M. Roger était presque un homme de lettres; M. Roger était de l'Académie ; il était possible qu'il fît pour Victor Hugo ce que Victor Hugo désirait.

Victor se décida à monter chez M. le directeur général des postes.

L'huissier annonça le poëte.

Au nom de Victor Hugo, déjà fort célèbre à cette époque, surtout par l'ode qui avait paru sur la mort de Louis XVIII, ode que nous avons citée en partie, M. Roger se leva, et vint au poëte avec toute sorte de démonstrations d'amitié.

Il va sans dire que sa demande relativement à la propriété exclusive de la malle-poste jusqu'à Blois lui était accordée d'avance.

Mais M. Roger, ayant cette bonne fortune de tenir le poëte, ne voulut point le lâcher ainsi ; il le fit asseoir, et l'on causa.

— Pardieu ! dit M. Roger faisant surgir cette exclamation au milieu de la causerie; savez-vous d'où vous vient votre pension de douze cents livres, mon cher poëte?

— Mais, répondit Victor en souriant, elle me vient probablement en rémunération du peu que j'ai écrit.

— Ah bien, oui ! reprit le directeur des postes; voulez-vous que je vous dise, moi, d'où elle vous vient?

— Mais oui, vous me ferez plaisir, je l'avoue.

— Vous rappelez-vous la conspiration de Saumur?

— Sans doute.

— Vous rappelez-vous un jeune homme nommé Delon, qui fut compromis dans cette conspiration?

— Parfaitement.

— Vous rappelez-vous lui avoir écrit, ou plutôt avoir écrit à sa mère une lettre dans laquelle vous offriez au proscrit la moitié de la chambre que vous occupiez, rue de Mézières, n° 10 ?

Cette fois, Victor ne répondit point ; il regarda le directeur des postes avec des yeux presque éblouis, non point de la splendeur de ce bon M. Roger, mais de sa pénétration.

Il avait écrit cette lettre seul, entre ses quatre murs; il n'en avait parlé à personne, et son bonnet de nuit lui-même, — ce confident que Louis XI conseillait de brûler dès qu'on lui avait confié quelque chose, — son bonnet de nuit lui-même n'en savait rien, vu qu'il ne portait pas de bonnet de nuit.

— Eh bien, continua le directeur des postes, cette lettre fut mise sous les yeux du roi Louis XVIII, qui vous connaissait déjà comme poëte. « Ah ! ah ! dit le roi, grand talent, bon cœur... Il faut récompenser ce jeune homme-là ! » Et il ordonna qu'une pension de douze cents francs vous fût accordée.

— Mais, enfin, balbutia Victor, comment cette lettre avait-elle été mise sous les yeux du roi Louis XVIII ?

Le directeur des postes poussa un éclat de rire homérique.

Si naïf que fût le poëte, il finit, cependant, par comprendre.

— Mais, alors, s'écria-t-il, qu'est devenue cette lettre ?

— Comment ! mais elle a *tout naturellement* été remise à la poste.

— De sorte qu'elle est parvenue à son adresse?

— Probablement.

— Mais, si Delon avait accepté mon offre, si Delon était venu chez moi, que fût-il arrivé, alors ?

— Il fût arrivé, mon cher poëte, qu'il eût été arrêté, jugé et probablement exécuté.

— De sorte qu'on aurait pu croire que cette lettre, c'était un guet-apens ; de sorte que, s'il eût été arrêté, jugé, exécuté... cette pension que j'ai reçue, c'était le prix du sang ! Oh !...

Victor jeta un cri d'effroi rétrospectif, prit sa tête dans ses mains, et se précipita dans l'antichambre, où M. Roger le suivit, toujours riant, lui faisant observer qu'il oubliait son chapeau, et lui criant :

— Rappelez-vous que la malle-poste est à vous tout entière pour après-demain 15 avril.

Cette terreur rétrospective finit par se calmer : Delon était en sûreté, Delon était en Angleterre; Hugo respira.

Seulement, il commença de croire à l'existence de ce fameux cabinet noir qu'il avait pris pour un fantôme, et se promit bien, lorsqu'il offrirait désormais sa chambre à un proscrit, de ne pas la lui offrir par la poste.

Le jour du départ pour Blois arrivé, il se rendit, avec madame Hugo et la femme de chambre, à l'hôtel des postes. Au moment où il montait en voiture, une ordonnance qui venait de le manquer chez lui arriva au grand galop, et lui remit un pli au cachet de la maison du roi.

C'était son brevet de chevalier de la Légion d'honneur, signé par le roi Charles X. — Hugo n'avait pas vingt-trois ans.

Il y a, je l'ai dit, un âge où ces sortes de choses causent une grande joie, surtout quand elles sont accordées d'une certaine façon.

Hugo et Lamartine avaient, d'abord, été confondus dans une promotion générale, dans ce qu'on appelle une *fournée*. Le roi Charles X raya leurs deux noms.

M. de la Rochefoucauld, qui patronait la liste, et particulièrement les deux jeunes poëtes, se hasarda à demander pourquoi Sa Majesté venait de rayer deux noms aussi illustres.

— C'est justement parce qu'ils sont illustres, monsieur, répondit Charles X, qu'ils ne doivent pas être confondus avec les autres noms. Vous me présenterez un rapport à part pour MM. Lamartine et Hugo.

Le brevet était accompagné d'une lettre officielle de M. le comte Sosthène de la Rochefoucauld, et d'une lettre amicale de son secrétaire, M. de Beauchesne.

M. de Beauchesne, ou plutôt Beauchesne, était la véritable lumière de M. de la Rochefoucauld dans tout ce qu'il faisait de bien, et, il faut le dire, ce directeur des beaux-arts tant raillé par les journaux de l'opposition du temps — je laisse à part la vie politique — a fait, en encouragements littéraires, d'excellentes choses.

Il est vrai, comme je l'ai dit, que, pour le guider dans cette voie, il avait Beauchesne.

Beauchesne était, à cette époque, un charmant garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et est devenu, depuis, un charmant poëte. Cœur loyal s'il en fut, il semblait avoir pris pour devise: *Video nec invideo*; et, en effet, qu'aurait-il pu envier? Tout ce qui était grand l'appelait *frère*, tout ce qui était bon l'appelait *ami*.

En franc et loyal Breton, la vraie monarchie tombée, Beauchesne resta fidèle à ses ruines. Je raconterai en son lieu comment nous manquâmes nous battre un jour pour cause politique, et je constaterai que jamais nous n'avions été meilleurs amis qu'à l'heure où nous mettions l'épée à la main.

Cher Beauchesne! il disparut tout à coup : je fus dix ans, quinze ans sans le revoir. Un matin, il entra chez moi, comme s'il en fût sorti la veille, et me sauta au cou.

Il arrivait avec une charmante chose, tragédie ou drame, je ne sais trop, une œuvre de fantaisie tirée de nos anciens fabliaux, — *les Épreuves de la belle Griseldis*, — qui, selon toute probabilité, sera lue, reçue, jouée et applaudie aux Français.

Il avait un ravissant castel au bois de Boulogne; il l'a vendu. Le lierre n'a pas le temps de pousser sur la maison des poëtes.

Je me rappelle qu'à l'époque où il venait de faire bâtir la sienne, il m'envoya son album pour y mettre quelques vers. J'y écrivis ceux-ci :

Beauchesne, vous avez une douce retraite;
Moi, je suis sans abri pour les jours de malheur!
Que votre beau castel, pour reposer sa tête,
Garde dans son grenier une place au poëte,
Qui vous garde en échange une place en son cœur.

Une seconde fois j'avais perdu de vue Beauchesne. Il m'arriva une de ces catastrophes qui me laissent indifférent, mais que beaucoup de gens regardent comme un grand malheur.

J'ouvre une lettre pleine de tendres protestations. Elle était de Beauchesne.

Je n'y ai pas répondu, alors : j'y réponds aujourd'hui.

Ce n'est point, au reste, la dernière fois que le nom de Beauchesne se trouvera sous ma plume. Ainsi, cher Beauchesne, je ne vous dis pas adieu ; je vous dis au revoir !...

Hugo recevait donc à la fois, avec son brevet de chevalier, et la lettre officielle de M. de la Rochefoucauld, et la lettre amicale de Beauchesne.

Il mit le tout sur son cœur, monta en voiture, et, dans le trajet de Paris à Blois, composa tout entière la ballade des *Deux Archers*.

En arrivant à Blois, il déposa, tout joyeux, son brevet entre les mains de son père.

Le vieux soldat détacha d'un de ses vieux habits qui avaient vu la poussière de tant de pays, un de ces vieux rubans qui avaient vu le feu de tant de batailles, et l'attacha à la boutonnière de la redingote de son fils.

Ce fut pendant ce séjour à Blois que le poëte reçut la lettre close de Charles X qui l'invitait à assister au sacre.

Il partit pour Reims en compagnie de Nodier.

A Reims, il trouva Lamartine, avec lequel il acheva de faire connaissance.

Chacun d'eux paya son hospitalité au roi :

Lamartine par son *Chant du sacre ;* Hugo par son *Ode à Charles X.*

En 1826, *Bug-Jargal* parut. — De même que *Christine* avait été faite avant *Henri III*, *Bug-Jargal* avait été fait avant *Han d'Islande*. Je ne sais qu'elle cause opéra dans la publication une transposition chronologique.

En 1827, l'ambassadeur d'Autriche donne une grande soirée. A cette soirée, il invite tout ce qu'il y a d'illustre en France, et tout ce qu'il y a d'illustre en France, toujours fort avide de soirées, va à celle de l'ambassadeur d'Autriche.

Les maréchaux y allèrent comme les autres.

Seulement, à cette soirée, il arriva une singulière chose.

A la porte du salon était, comme d'habitude, un laquais chargé d'annoncer les personnages que l'on avait jugés dignes d'assister à la fête.

Le maréchal Soult se présente.

— Qui faut-il annoncer ? demande le laquais.

— *Le duc de Dalmatie*, répond le maréchal.

— *M. le maréchal Soult !* annonce le laquais, qui avait reçu ses ordres.

Ce pouvait être une erreur. L'*illustre épée*, comme l'appela, depuis, Louis-Philippe, qui peut-être, pas plus que l'ambassadeur d'Autriche, ne se souciait de l'appeler le duc de Dalmatie, l'illustre épée n'y fit pas attention.

Le maréchal Mortier se présente le second.

— Qui faut-il annoncer ? demande le laquais.

— *Le duc de Trévise.*

— *M. le maréchal Mortier !* annonce le laquais.

Les yeux des deux vieux compagnons de l'empereur se rencontrèrent; leurs regards se croisèrent comme deux éclairs, s'interrogeant l'un l'autre ; mais ils ne surent que se répondre : il n'était pas bien clair encore que ce fût un parti pris.

Le maréchal Marmont se présente le troisième.

— Qui faut-il annoncer? demande le laquais.

— *Le duc de Raguse.*

— *M. le maréchal Marmont*, annonce le laquais.

Cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre. Les deux premiers arrivés allèrent au troisième venu, et lui firent part de leur doute. Cependant, tous trois résolurent d'attendre encore.

Le duc de Reggio, le duc de Tarente et tous les autres ducs de création impériale vinrent les uns après les autres, et, quoique chacun d'eux eût donné son nom de duc, ils furent annoncés purement et simplement sous leur nom de famille.

L'insulte était claire, patente, publique, et, cependant ceux qui avaient été insultés se retirèrent silencieux, gardant l'insulte qui leur avait été faite.

Pas un d'eux n'eut l'idée de souffleter l'insulteur.

Qui demanda satisfaction ? qui l'obtint pour eux ?

Le poëte !

Trois jours après cette insulte faite à l'armée entière, dans la personne de ses chefs, l'*Ode à la Colonne* parut...

Pendant le cours de la même année 1827, *Cromwell* fut publié. On discuta peu sur le poëme, beaucoup sur la préface, qui contenait toute une poétique nouvelle.

En 1828, vinrent *les Orientales* et *le Dernier jour d'un condamné.*

Enfin, le 16 février 1829, fut joué, comme je l'ai dit, *Henri III.*

La révolution poétique était à peu près faite par Hugo et par Lamartine; mais la révolution dramatique était encore tout entière à faire.

Henri III venait franchement, hardiment, heureusement de commencer l'œuvre.

Aussi, cette représentation, que j'ai racontée dans tous ses détails, fut-elle, non-seulement une grande joie, mais encore un grand encouragement pour Hugo.

Nous nous revîmes après la représentation.

Il me tendit la main.

— Ah ! m'écriai-je, me voilà donc enfin des vôtres !

J'étais bien heureux de mon succès; mais ce qui surtout me le rendait plus précieux, c'était le droit qu'il m'avait conquis de toucher toutes ces mains-là.

— Maintenant, me dit Hugo, à mon tour !

— Quand le jour sera venu, ne m'oubliez pas...

— Vous serez à la première lecture.

— C'est parole donnée ?

— C'est rendez-vous pris !

Et nous nous quittâmes.

En effet, dès le lendemain, Hugo choisit, parmi les différents sujets arrêtés d'avance dans son esprit, le drame de *Marion Delorme.*

Puis, comme nous faisons, nous autres créateurs, il la porta quelque temps dans son cerveau, ainsi que la mère porte l'enfant dans son sein.

Puis, enfin, il se dit un jour :

— Le 1er juin 1829, je commencerai mon drame.

Le 1er juin arrivé, il le commença, en effet.

Le 19, il avait fait les trois premiers actes.

Le 20, au point du jour, comme le soleil se levait emplissant de rayons d'or le cadre de la fenêtre qui éclairait sa chambre de la rue Notre-Dame-des-Champs, il fit le premier vers de son quatrième acte :

LE DUC DE BELLEGARDE.

Condamné?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Condamné!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien!... mais le roi fait grâce?...

Le lendemain, juste vingt-quatre heures après, et comme le soleil lui rendait sa visite accoutumée, il en écrivait le dernier vers :

On peut bien, une fois, être roi par mégarde!

Pendant ces vingt-quatre heures, il n'avait ni bu, ni mangé, ni dormi ; mais il avait fait un acte de près de six cents vers ; six cents vers qui, à mes yeux, comptent parmi les plus beaux de la langue française.

Le 27 juin, *Marion Delorme* était terminée.

CXXXI

Lecture de *Marion Delorme* chez Devéria. — *Steeple-chase* de directeurs. — *Marion Delorme* est arrêtée par la censure. — Hugo obtient une audience de Charles X. — Son drame est définitivement interdit. — On lui envoie le brevet d'une pension qu'il refuse. — Il se met à *Hernani*, et le fait en vingt-cinq jours.

Hugo n'eut pas besoin, comme moi, d'écrire à Nodier, et d'attendre un rendez-vous de Taylor : autant j'étais inconnu

avant *Henri III*, autant Hugo était déjà illustre avant *Marion Delorme*.

Il indiqua, comme je l'ai dit, une lecture chez Devéria, et invita Taylor à cette lecture, et, avec Taylor, de Vigny, Émile Deschamps, Sainte-Beuve, Soumet, Boulanger, Beauchesne, moi, — toute la pléiade, enfin.

La lecture commença.

Le premier acte de *Marion Delorme* est un chef-d'œuvre; il n'y a rien à y reprendre, à part cette manie qu'a Hugo de faire entrer ses personnages par les fenêtres, au lieu de les faire entrer par les portes, et qui se trahissait là, chez lui, pour la première fois.

Nul cœur n'est plus exempt d'envie que le mien. J'écoutai donc ce premier acte avec une profonde admiration, mêlée, cependant, de quelque tristesse: je sentais que j'étais loin de cette forme-là, que je serais longtemps à y atteindre, si j'y atteignais jamais.

Puis vint le second acte, et successivement les trois derniers. — J'étais près de Taylor.

Au dernier vers de la pièce, il se pencha vers moi.

— Eh bien, me demanda-t-il, que pensez-vous de cela?

— Je dis que nous sommes tous flambés, si Victor n'a pas fait aujourd'hui sa meilleure pièce.

Puis j'ajoutai:

— Seulement, je crois qu'il l'a faite.

— Et pourquoi croyez-vous cela?

— Mais parce qu'il y a dans *Marion Delorme* toutes les qualités de l'homme mûr, et aucune des fautes du jeune homme. Le progrès est impossible à qui débute par une chose complète, ou à peu près.

Je suis intéressé, ne fût-ce que par amour-propre, à croire que j'avais raison: mon avis est encore aujourd'hui que *Marion Delorme* est, sinon la meilleure, du moins une des meilleures pièces d'Hugo.

Je le félicitai bien sincèrement, bien consciencieusement; je n'avais jamais entendu rien de pareil à ces vers de *Marion Delorme*; j'étais écrasé sous la magnificence de ce style, moi

à qui le style manquait surtout. On m'eût demandé dix ans de ma vie en me promettant qu'en échange j'atteindrais, un jour, à cette forme, je n'eusse point hésité, je les eusse donnés à l'instant même !

Une chose m'avait profondément blessé au cinquième acte, c'était que Didier marchât à la mort sans pardonner à Marion. Je suppliai Hugo de substituer à la propre inflexibilité de son caractère quelque chose de plus humain; Sainte-Beuve se joignit à moi, et, à nous deux, nous obtînmes le pardon de la pauvre Marion.

Restait la question de censure.

Personne de nous ne croyait que la commission d'examen laissât passer le caractère de Louis XIII, si admirablement tracé, justement à cause de la perfection des lignes et de la vivacité du coloris.

Il est vrai que l'acte de Louis XIII pouvait s'enlever sans rien ôter de l'intérêt de la pièce, et, plusieurs fois, Crosnier fit cette coupure au théâtre de la Porte-Saint-Martin, sans que le public s'en aperçût. C'était ce que les critiques de petits mots et de petites choses appelaient une superfétation, un hors-d'œuvre.

Hors-d'œuvre magnifique! superfétation sublime! — Je donnerais celui de mes drames que l'on voudrait prendre au choix, pour avoir fait le quatrième acte de *Marion Delorme*.

Au reste, ce fut pendant un temps le défaut dominant de Victor Hugo, de faire des quatrièmes actes qui pouvaient s'enlever comme des tiroirs. Le quatrième acte d'*Hernani*, où se trouve le gigantesque monologue de Charles-Quint, pourrait s'enlever sans faire de tort à la pièce, et il en est de même du quatrième acte de *Ruy Blas*.

Mais, de ce que ce quatrième acte est inutile à l'ouvrage, s'ensuit-il qu'une fantaisie merveilleuse doive être supprimée? de ce qu'une femme est belle, est-il absolument nécessaire de jeter ses diamants à l'eau, quand surtout elle en a pour un million?

Le bruit de la lecture se répandit dans Paris, et ce fut un véritable *steeple-chase* des directeurs de théâtre à la

rue Notre-Dame-des-Champs, pour avoir *Marion Delorme*.

Harel accourut d'abord; il entra et, trouvant le manuscrit sous sa main, commença par écrire, à tout hasard, au-dessous du titre de l'ouvrage : « Reçue au théâtre de l'Odéon, le 14 juillet 1829. »

C'était le jour anniversaire de la prise de la Bastille: Harel espérait prendre *Marion Delorme* de la même façon que nos pères avaient pris la Bastille, — par surprise!

Harel fut repoussé avec perte; mais, comme son nom était sur le manuscrit, il n'en soutint pas moins qu'il y avait prise de possession.

Après Harel, le lendemain ou le surlendemain, on annonça M. Crosnier.

Il fut introduit dans le salon.

Hugo lisait un journal; il se leva, indiqua de la main un siége à M. Crosnier, qui s'assit.

Hugo s'assit à son tour, et attendit.

Mais M. Crosnier gardait le silence; ce que voyant Hugo, il reprit son journal; — ce que voyant à son tour M. Crosnier, il se décida à parler.

— Monsieur, dit-il s'adressant à Hugo, j'étais venu pour avoir l'honneur de parler à monsieur votre père; on m'avait dit qu'il était chez lui. Si ce n'était point abuser de votre complaisance, je vous prierais de vouloir bien le faire prévenir que je l'attends.

— Hélas! monsieur, répondit Hugo, mon père est mort depuis un an, et je présume que c'est à moi que vous voulez parler.

— Je veux parler à M. Victor Hugo.

— C'est moi, monsieur.

Crosnier ne pouvait se figurer que ce petit jeune homme blond et rose, qui semblait un enfant de vingt ans, fût l'homme autour duquel, depuis cinq ou six ans, il se faisait déjà tant de bruit.

Alors, il exposa le but de sa visite.

Il venait demander *Marion Delorme* pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Hugo sourit, lui montra la réception d'Harel, que primait la réception convenue du Théâtre-Français.

Crosnier sourit à son tour de ce sourire fin qui lui est particulier; puis, prenant une plume:

— Monsieur Hugo, dit-il, permettez que j'inscrive ma réception au-dessous de celle de mon confrère.

— Inscrivez ce qu'il vous plaira, monsieur, dit Hugo; mais je vous ferai observer qu'il y a deux réceptions qui priment la vôtre.

— Peu importe, monsieur, je désire prendre rang. Eh! mon Dieu, qui sait? malgré ces deux réceptions, il se peut que ce soit moi qui joue l'ouvrage.

Et il écrivit au-dessous de la réception d'Harel: « Reçue au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 16 juillet 1829. »

Ce fut étayée d'avance sur cette double réception que *Marion Delorme* se présenta au Théâtre-Français, et y fut reçue par acclamation et à l'unanimité.

Je me rappelle qu'en sortant, enthousiasmé de cette lecture à laquelle nous avions assisté tous, Émile Deschamps, montrant l'affiche du soir, haussa les épaules, et s'écria avec compassion, à la vue du chef-d'œuvre de Racine:

— Et *ils* vont jouer *Britannicus !...*

Personne de nous aujourd'hui, pas même Émile Deschamps, n'avouerait avoir dit ce mot.

Et, moi, je déclare que nous l'eussions tous dit en 1829, et que plus d'un qui a fait, depuis, ses visites aux trente-neuf académiciens, le lui envia dans le moment.

La pièce fut distribuée et mise à l'étude immédiatement après la réception. Mademoiselle Mars jouait Marion ; Firmin, Didier; Joanny, Nangis; Menjaud, Savèrny, etc.

Mais, un matin, cette nouvelle terrible se répandit, que la pièce était arrêtée par la censure !

Même chose était arrivée à *Henri III*. La censure arrête toujours, c'est son état, quitte à lâcher ensuite, si elle a affaire à une œuvre qui se défende ou à un auteur qui crie.

J'avais crié, et *Henri III* était sorti sain et sauf de ses

griffes, grâce à M. de Martignac, qui était venu à mon secours.

Hugo s'adressa donc à M. de Martignac.

Mais, si bienveillant, si spirituel, si littéraire même que fût ce modèle des ministres présents, passés et futurs, il s'avoua impuissant.

Il s'agissait, non plus d'un Valois, mais d'un Bourbon; non plus d'un prédécesseur, mais d'un aïeul de Charles X.

Charles X pouvait seul prononcer dans cette question de famille.

Hugo résolut de demander une audience à Charles X.

L'audience lui fut accordée.

A cette époque, on n'abordait les rois de France qu'en habit à la française et l'épée au côté. Hugo se décida à grand'peine à ce travestissement; mais Taylor se chargea de réunir les différentes pièces de l'habillement. Il tenait énormément à *Marion Delorme*, et, pour que *Marion Delorme* lui fût rendue, il eût habillé Hugo en Turc ou en Chinois.

Le jour de l'audience arriva. Hugo se rendit à Saint-Cloud. L'antichambre était comble.

Au nombre des personnes qui attendaient, étaient madame du Cayla, qui venait mettre la dernière main au ministère Polignac, et Michaud, de l'Académie, qui partait pour la Palestine. Michaud était lecteur du roi. Il était brodé d'or, à lui tout seul, comme quatre généraux! C'était, cependant, un homme de beaucoup d'esprit que Michaud.

Hugo était occupé à causer avec lui, quand les deux portes s'ouvrirent, et qu'on annonça Son Altesse royale monseigneur le dauphin.

Hugo n'avait jamais vu de près celui pour lequel il avait voulu qu'on haussât l'Arc de triomphe, afin

> Que le géant de notre gloire
> Pût y passer sans se baisser!

Il vit apparaître quelque chose comme un singe, moins la grâce; une espèce de momie au visage tourmenté par un tic

éternel, qui traversa la salle, répondant à tous les saluts, à tous les souhaits, à tous les hommages, par un grognement sourd dans lequel il était impossible de distinguer un seul mot articulé.

C'était le vainqueur du Trocadero! le pacificateur de l'Espagne!

Il n'en fit pas plus pour madame du Cayla que pour les autres. Peut-être, si quelque courtisan lui eût soufflé qu'il y avait là un grand poëte, se fût-il arrêté et eût-il regardé pour voir quelle espèce d'animal c'était.

Aucun courtisan ne prévint monseigneur le dauphin, et monseigneur le dauphin passa sans s'arrêter.

Presque aussitôt, Charles X passa à son tour, avec l'air aussi gracieux et aussi souriant que son fils avait l'air grotesque et rechigné. Il salua madame du Cayla de la voix; Michaud et Victor, de la main; les autres, de la tête, et entra dans son salon d'audience.

Une seconde après, on appela madame la comtesse du Cayla.

Sans s'inquiéter depuis quel temps elle attendait, ni si elle était venue avant les autres visiteurs, le dernier des rois chevaliers faisait passer la femme la première.

Madame du Cayla resta une heure environ avec le roi. Ce n'était pas trop pour accoucher d'un ministère qui lui-même, un an plus tard, devait accoucher de la révolution de juillet.

Puis, quand madame du Cayla se fut retirée, on appela le poëte. Après s'être souvenu qu'il était le successeur de François Ier, Charles X se rappelait qu'il était le descendant de Louis XIV.

Le poëte entra.

Laissons-lui raconter à lui-même cette remarquable entrevue:

C'était le sept août. — O sombre destinée!
C'était le premier jour de leur dernière année!

Seuls, dans un lieu royal, côte à côte marchant,
Deux hommes, par endroits du coude se touchant,
Causaient... Grand souvenir qui dans mon cœur se grave!
Le premier avait l'air fatigué, triste et grave,
Comme un trop faible front qui porte un lourd projet.
Une double épaulette à couronne chargeait
Son uniforme vert à ganse purpurine,
Et l'Ordre et la Toison faisaient, sur sa poitrine,
Près du large cordon moiré de bleu changeant,
Deux foyers lumineux, l'un d'or, l'autre d'argent.
C'était un roi, vieillard à la tête blanchie,
Penché du poids des ans et de la monarchie!
L'autre était un jeune homme étranger chez les rois,
Un poëte, un passant, une inutile voix...

Dans un coin, une table, un fauteuil de velours
Miraient dans le parquet leurs pieds dorés et lourds;
Par une porte en vitre, au dehors, l'œil, en foule,
Apercevait au loin des armoires de Boule,
Des vases du Japon, des laques, des émaux
Et des chandeliers d'or aux immenses rameaux
Un salon rouge orné de glaces de Venise,
Plein de ces bronzes grecs que l'esprit divinise,
Multipliait sans fin ses lustres de cristal;
Et, comme une statue à lames de métal,
On voyait, casque au front, luire, dans l'encoignure,
Un garde argent et bleu, d'une fière tournure.

Or, entre le poëte et le vieux roi courbé,
De quoi s'agissait-il?
D'un pauvre ange tombé
Dont l'amour refaisait l'âme avec son haleine :
De Marion, lavée ainsi que Madeleine,
Qui boitait et traînait son pas estropié,
La censure, serpent, l'ayant mordue au pied.

Le poëte voulait faire, un soir, apparaître
Louis-Treize, ce roi sur qui régnait un prêtre;
Tout un siècle : marquis, bourreaux, fous, bateleurs;
Et que la foule vint, et qu'à travers les pleurs,

Par moments, dans un drame étincelant et sombre,
Du pâle cardinal on crût voir passer l'ombre.

Le vieillard hésitait. — Que sert de mettre à nu
Louis-Treize, ce roi, chétif et mal venu?
A quoi bon remuer un mort dans une tombe?
Que veut-on? où court-on? sait-on bien où l'on tombe?
Tout n'est-il pas déjà croulant de tout côté?
Tout ne s'en va-t-il pas dans trop de liberté?
N'est-il pas temps plutôt, après quinze ans d'épreuve,
De relever la digue et d'arrêter le fleuve?
Certe, un roi peut reprendre alors qu'il a donné.
Quant au théâtre, il faut, le trône étant miné,
Étouffer des deux mains sa flamme trop hardie;
Car la foule est le peuple, et d'une comédie
Peut jaillir l'étincelle aux livides rayons
Qui met le feu dans l'ombre aux révolutions!
Puis il niait l'histoire, et, quoi qu'il en puisse être,
A ce jeune rêveur disputait son ancêtre;
L'accueillant bien, d'ailleurs; bon, royal, gracieux,
Et le questionnant sur ses propres aïeux.

Tout en laissant aux rois les noms dont on les nomme,
Le poëte luttait fermement, comme un homme
Épris de liberté, passionné pour l'art,
Respectueux pourtant pour ce noble vieillard.
Il disait : « Tout est grave, en ce siècle où tout penche.
L'art, tranquille et puissant, veut une allure franche.
Les rois morts sont sa proie; il faut la lui laisser.
Il n'est pas ennemi; pourquoi le courroucer
Et le livrer, dans l'ombre, à des tortionnaires,
Lui dont la main fermée est pleine de tonnerres?
Cette main, s'il l'ouvrait, redoutable envoyé,
Sur la France éblouie et le Louvre effrayé,
On s'épouvanterait — trop tard, s'il faut le dire, —
D'y voir subitement tant de foudres reluire!
Oh! les tyrans d'en bas nuisent au roi d'en haut.
Le peuple est toujours là qui prend la muse au mot,
Quand l'indignation, jusqu'au roi qu'on révère,
Monte du front pensif de l'artiste sévère!

Sire, à ce qui chancelle est-on bien appuyé?
La censure est un toît mauvais, mal étayé,
Toujours prêt à tomber sur les noms qu'il abrite.
Sire, un souffle imprudent, loin de l'éteindre, irrite
Le foyer, tout à coup terrible et tournoyant,
Et, d'un art lumineux, fait un art flamboyant.
D'ailleurs, ne cherchât-on que la splendeur royale,
Pour cette nation moqueuse mais loyale,
Au lieu des grands tableaux qu'offrait le grand Louis,
Roi-soleil fécondant les lis épanouis,
Qui, tenant sous son sceptre un monde en équilibre,
Faisait Racine heureux, laissait Molière libre,
Quel spectacle, grand Dieu! qu'un groupe de censeurs
Armés et parlant bas, vils esclaves chasseurs,
A plat ventre couchés, épiant l'heure où rentre
Le drame, fier lion, dans l'histoire, son antre!

Ici, voyant vers lui, d'un front plus incliné,
Se tourner doucement le vieillard étonné,
Il hasardait plus loin sa pensée inquiète,
Et, laissant de côté le drame et le poëte,
Attentif, il sondait le dessein vaste et noir
Qu'au fond de ce roi triste, il venait d'entrevoir.
— Se pourrait-il? quelqu'un aurait cette espérance?
Briser le droit de tous! retrancher à la France,
Comme on ôte un jouet à l'enfant dépité,
De l'air, de la lumière et de la liberté!
Le roi ne voudrait pas, lui, roi sage et roi juste!
Puis, choisissant les mots pour cette oreille auguste,
Il disait que les temps ont des flots souverains;
Que rien, ni ponts hardis, ni canaux souterrains,
Jamais, excepté Dieu, rien n'arrête et ne dompte
Le peuple qui grandit ou l'Océan qui monte;
Que le plus fort vaisseau sombre et se perd souvent,
Qui veut fompre de front et la vague et le vent;
Et que, pour s'y briser, dans la lutte insensée,
On a derrière soi, roche partout dressée,
Tout son siècle, les mœurs, l'esprit qu'on veut braver,
Le port même où la nef aurait pu se sauver!...

Charles-Dix, souriant, répondit : « O poëte ! »

Le soir, tout rayonnant de lumière et de fête,
Regorgeant de soldats, de princes, de valets,
Saint-Cloud, joyeux et vert, autour du fier palais
Dont la Seine, en fuyant, reflète les beaux marbres,
Semblait avec amour presser sa touffe d'arbres ;
L'Arc de triomphe, orné de victoires d'airain ;
Le Louvre, étincelant, fleurdelisé, serein,
Lui répondaient de loin du milieu de la ville ;
Tout ce royal ensemble avait un air tranquille,
Et, dans le calme aspect d'un repos solennel,
Je ne sais quoi de grand qui semblait éternel !
. . . . . .

Le lendemain de cette entrevue et de ce refus, — car Charles X refusa de laisser jouer *Marion Delorme*, — la pension de Victor Hugo, qui était de deux mille quatre cents francs, fut portée à six mille livres, à titre de dédommagement.

Tout le monde sait que le poëte, de son côté, refusa, nous ne dirons pas dédaigneusement, mais dignement, cette augmentation de pension.

On a fait beaucoup de bruit, depuis, autour de ce refus. Tels puritains touchent aujourd'hui un traitement de sénateur qui ont reproché au poëte d'avoir, après l'interdiction de *Marion Delorme* par Charles X, gardé sa pension primitive de deux mille quatre cents francs.

Dieu fasse miséricorde à ceux-là ! ils sont aujourd'hui dans les antichambres de l'Élysée, et le premier poëte de France et, par conséquent, du monde, est à Guernesey !

Je demande pardon à Lamartine de faire d'Hugo le premier poëte de France et du monde : Hugo est exilé ; Lamartine est trop généreux pour ne point lui céder le pas. Si Lamartine eût été exilé comme Hugo, — et je regrette pour sa gloire qu'il ne le soit pas ! — j'eusse dit : « Les deux premiers poëtes de France ; les deux premiers poëtes du monde ! »

Hugo, en revenant de Saint-Cloud, trouva Taylor qui l'attendait chez lui.

La nouvelle apportée, comme celle du page de madame Malbrouck, était assez mauvaise. Taylor se désespérait.

— Nous n'avons rien dans nos cartons ! répétait-il.

Notez que la Comédie-Française avait dans ses cartons dix pièces de M. Viennet, quatre ou cinq de M. Delrieu, deux ou trois de M. Lemercier, — sans compter le *Pertinax* de M. Arnault, le *Julien* de M. de Jouy, etc., etc.

C'est là ce que Taylor appelait n'avoir rien dans ses cartons !

— Nous comptions sur *Marion Delorme* pour notre hiver, disait-il ; notre hiver est perdu !...

Hugo le laissa se lamenter.

— Et quand espériez-vous jouer *Marion Delorme* ? demanda-t-il.

— Mais au mois de janvier ou de février.

— Ah ! bon ! alors, nous avons de la marge... Eh bien...

Il calcula.

— Nous sommes au 7 août : revenez le 1er octobre.

Taylor revint le 1er octobre.

Hugo prit un manuscrit, et le lui donna.

C'était *Hernani*.

Hugo avait commencé ce second ouvrage le 17 septembre et l'avait fini le 25 du même mois.

Il avait mis à l'exécuter trois jours de moins que pour *Marion Delorme*.

Hâtons-nous de dire que, d'avance, les plans de ces deux pièces étaient faits dans la tête du poëte.

CXXXII

L'invasion des barbares. — Répétitions d'*Hernani*. — Mademoiselle Mars et l'hémistiche du *lion*. — La scène des *portraits*. — Hugo redemande le rôle de doña Sol à mademoiselle Mars. — Les complaisances de Michelot pour le public. — Le quatrain de l'armoire. — Joanny.

Cette fois, il n'y avait rien à craindre de la censure : ne fût-ce que par pudeur, elle n'eût point osé arrêter *Hernani*.

Je crois que j'ai dit *la pudeur* de la censure !

Ah ! ma foi, tant pis ! puisque le mot est tombé sur le papier, qu'il y reste !

La pièce prenait naturellement la place de son aînée; elle fut lue pour la forme, reçue avec des bravos, des acclamations, des cris, — Hugo lit très-bien, surtout ses propres ouvrages, — distribuée et mise en répétition.

Je consigne ici qu'Hugo lit très-bien, non pas que je pense que sa manière de lire ait pu influer sur le plus ou le moins d'enthousiasme de la réception, mais parce que, ne l'ayant jamais entendu à la tribune, je ne puis, d'après les opinions très-variées que j'ai vu exprimer devant moi sur son talent d'orateur, me faire une idée de la façon dont il parle en public. Ce que je sais, c'est que ses discours lus m'ont toujours paru des chefs-d'œuvre de langue et de logique.

Avec les répétitions commencèrent les déboires.

Il n'y avait, au Théâtre-Français, de sympathie réelle pour la littérature romantique que chez le vieux Joanny; les autres — mademoiselle Mars la première, malgré le splendide succès qu'elle venait d'obtenir dans la duchesse de Guise, — ne regardaient l'envahissement qui s'opérait que comme une espèce d'invasion de barbares à laquelle il fallait se soumettre en souriant.

Dans les caresses que nous faisait mademoiselle Mars, il y avait toujours les restrictions mentales de la femme violée.

Michelot, professeur au Conservatoire, homme du monde,

homme poli, nous présentait une surface des plus gracieuses et des plus agréables.

Au fond, il nous abhorrait.

Quant à Firmin, qui nous fut si utile par son talent, — talent réel, quoique rejetant au plus haut degré la forme, c'est-à-dire le côté plastique de l'art, — il n'avait pas d'opinion littéraire ; il avait seulement une espèce d'instinct dramatique qui donnait, à défaut d'art, le mouvement et la vie à son jeu.

Il nous aimait donc assez, nous chez qui étaient ses qualités, à lui : la vie et le mouvement ; mais il craignait fort les autres, les vieux ; de sorte qu'il restait neutre dans toutes les querelles littéraires, et assistait rarement à une lecture, afin de ne pas être obligé de manifester son opinion. Ce n'était pas un obstacle, mais ce n'était pas non plus un soutien.

La pièce était distribuée — nous parlons des rôles principaux — entre les quatre artistes que nous venons de nommer, et qui étaient les premiers du Théâtre-Français.

Mademoiselle Mars jouait doña Sol ; Joanny, Ruy Gomez ; Michelot, Charles-Quint, et Firmin, Hernani.

J'ai dit que notre littérature n'était pas sympatique à mademoiselle Mars ; mais je dois ajouter ou plutôt répéter une chose, c'est que, comme mademoiselle Mars, au théâtre, était le plus honnête homme du monde, une fois la première représentation engagée, une fois que le feu des applaudissements ou des sifflets avait salué le drapeau — fût-il étranger — sous lequel elle combattait, elle se serait fait tuer plutôt que de reculer d'un pas ; elle aurait subi le martyre plutôt que de renier, nous ne dirons pas sa foi, — notre école n'était pas sa foi, — mais son serment.

Seulement, pour en arriver là, il fallait passer par cinquante ou soixante répétitions, et ce qu'il y avait, pendant ces cinquante ou soixante répétitions, d'observations hasardées, de grimaces faites, de coups d'épingle donnés à l'auteur, c'était incalculable.

Il va sans dire que ces coups d'épingle pour le corps étaient bien souvent des coups de poignard pour le cœur.

J'ai raconté ce que j'avais souffert avec mademoiselle Mars pendant les répétitions d'*Henri III ;* les discussions, les querelles, les disputes même que j'avais avec elle ; les emportements auxquels, malgré mon obscurité, je n'avais pu, au risque de ce qui en adviendrait, m'empêcher de me laisser aller.

La même chose devait arriver et arriva à Hugo.

Mais Hugo et moi avons deux caractères absolument opposés ; lui est froid, calme, poli, sévère, plein de mémoire du bien et du mal ; moi, je suis en dehors, vif, débordant, railleur, oublieux du mal, quelquefois du bien.

Il en résultait, entre mademoiselle Mars et Hugo, des dialogues tout à fait différents des miens.

Notez qu'au théâtre, en général, le dialogue entre l'acteur et l'auteur a lieu par-dessus la rampe, c'est-à-dire de l'avant-scène à l'orchestre ; de sorte que pas un mot n'en est perdu pour les trente ou quarante artistes, musiciens, régisseurs, comparses, garçons de théâtre, allumeurs et pompiers assistant à la répétition.

Cet auditoire, comme on le comprend, toujours disposé à bien accueillir les épisodes destinés à le distraire de l'ennui du fait principal, la répétition, ne contribue pas peu à agacer les nerfs des interlocuteurs, et, par conséquent, à infiltrer une certaine aigreur dans les relations téléphoniques qui s'établissent de l'orchestre au théâtre.

Les choses se passaient à peu près ainsi :

Au milieu de la répétition, mademoiselle Mars s'arrêtait tout à coup.

— Pardon, mon ami, disait-elle à Firmin, à Michelot ou à Joanny, j'ai un mot à dire à l'auteur.

L'acteur auquel elle s'adressait faisait un signe d'assentiment, et demeurait muet et immobile à sa place.

Mademoiselle Mars s'avançait jusque sur la rampe, mettait la main sur ses yeux, et, quoiqu'elle sût très-bien à quel endroit de l'orchestre se trouvait l'auteur, elle faisait semblant de le chercher.

C'était sa petite mise en scène, à elle.

— M. Hugo ? demandait-elle ; M. Hugo est-il là ?

— Me voici, madame, répondait Hugo en se levant.

— Ah! très-bien! merci... Dites-moi, monsieur Hugo...

— Madame?

— J'ai à dire ce vers-là :

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux!

— Oui, madame ; Hernani vous dit :

Hélas! j'aime pourtant d'une amour bien profonde!
Ne pleure pas... Mourons plutôt! Que n'ai-je un monde,
Je te le donnerais! Je suis bien malheureux!

et vous lui répondez :

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux!

— Est-ce que vous aimez cela, monsieur Hugo?

— Quoi?

— Vous êtes, *mon lion !...*

— Je l'ai écrit ainsi, madame; donc, j'ai cru que c'était bien.

— Alors, vous y tenez, à votre *lion?*

— J'y tiens et je n'y tiens pas, madame ; trouvez-moi quelque chose de mieux, et je mettrai cette autre chose à la place.

— Ce n'est pas à moi à trouver cela: je ne suis pas l'auteur, moi.

— Eh bien, alors, madame, puisqu'il en est ainsi, laissons tout uniment ce qui est écrit.

— C'est qu'en vérité, cela me semble si drôle d'appeler M. Firmin *mon lion!*

— Ah! parce qu'en jouant le rôle de doña Sol, vous voulez rester mademoiselle Mars; si vous étiez vraiment la pupille de Ruy Gomez de Sylva, c'est-à-dire une noble Castillane du XVIe siècle, vous ne verriez pas dans Hernani M. Firmin ; vous y verriez un de ces terribles chefs de bande qui faisaient trembler Charles-Quint jusque dans sa capitale ; alors, vous

comprendriez qu'une telle femme peut appeler un tel homme son *lion*, et cela vous semblerait moins drôle!

— C'est bien! puisque vous tenez à votre *lion*, n'en parlons plus. Je suis ici pour dire ce qui est écrit; il y a dans le manuscrit: « Mon lion! » je dirai: « Mon lion! » moi... Mon Dieu! cela m'est bien égal! — Allons, Firmin!

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux!

Et la répétition continuait.

Seulement, le lendemain, arrivée au même endroit, mademoiselle Mars s'arrêtait comme la veille; comme la veille, elle s'avançait sur la rampe; comme la veille, elle mettait la main sur ses yeux; comme la veille, elle faisait semblant de chercher l'auteur.

— M. Hugo? disait-elle de sa voix sèche, de sa voix, à elle; de la voix de mademoiselle Mars, et non pas de Célimène. — M. Hugo est-il là?

— Me voici, madame, répondait Hugo avec sa même placidité.

— Ah! tant mieux! je suis bien aise que vous soyez là.

— Madame, j'avais eu l'honneur de vous présenter mes hommages avant la répétition.

— C'est vrai... Eh bien, avez-vous réfléchi?

— A quoi, madame?

— A ce que je vous ai dit hier.

— Hier, vous m'avez fait l'honneur de me dire beaucoup de choses.

— Oui, vous avez raison... Mais je veux parler de ce fameux hémistiche.

— Lequel?

— Eh! mon Dieu, vous savez bien lequel!

— Je vous jure que non, madame; vous me faites tant de bonnes et justes observations, que je confonds les unes avec les autres.

— Je parle de l'hémistiche du *lion*...

— Ah! oui: *Vous êtes, mon lion!* je me rappelle...

— Eh bien, avez-vous trouvé un autre hémistiche?

— Je vous avoue que je n'en ai pas cherché.

— Vous ne trouvez donc pas cet hémistiche dangereux?

— Qu'appelez-vous dangereux?

— J'appelle dangereux ce qui peut être sifflé.

— Je n'ai jamais eu la prétention de ne pas être sifflé.

— Soit; mais il faut être sifflé le moins possible.

— Vous croyez donc qu'on sifflera l'hémistiche du *lion*?

— J'en suis sûre!

— Alors, madame, c'est que vous ne le direz pas avec votre talent habituel.

— Je le dirai de mon mieux... Cependant, je préférerais...

— Quoi?

— Dire autre chose.

— Quoi?

— Autre chose, enfin!

— Quoi?

— Dire, — et mademoiselle Mars avait l'air de chercher le mot, que, depuis trois jours, elle mâchait entre ses dents, — dire, par exemple... heu... heu... heu...

Vous êtes, *monseigneur*, superbe et généreux!

Est-ce que *monseigneur* ne fait pas le vers comme *mon lion*?

— Si fait, madame; seulement, *mon lion* relève le vers, et *monseigneur* l'aplatit. J'aime mieux être sifflé pour un bon vers qu'applaudi pour un méchant.

— C'est bien, c'est bien!... ne nous fâchons pas... On dira votre *bon vers* sans y rien changer! — Allons, Firmin, mon ami, continuons...

Vous êtes, mon lion, superbe et généreux!

Il est bien entendu que, le jour de la première représentation, mademoiselle Mars, au lieu de dire: « Vous êtes, mon lion! » dit: « Vous êtes, monseigneur! »

Le vers ne fut ni applaudi ni sifflé : il n'en valait plus la peine.

Un peu plus loin, Ruy Gomez, après avoir surpris Hernani et doña Sol dans les bras l'un de l'autre, fait, à l'annonce de l'entrée du roi, cacher Hernani dans une chambre dont la porte est masquée par un tableau.

Alors, commence la fameuse scène connue sous le nom de *scène des portraits*, scène qui a soixante et seize vers, scène qui se passe entre don Carlos et Ruy Gomez, scène que doña Sol écoute muette et immobile comme une statue, scène à laquelle elle ne prend part qu'au moment où le roi veut faire arrêter le duc, et où, arrachant son voile et se jetant entre le duc et les gardes, elle s'écrie :

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi !...

Ce long silence et cette longue immobilité avaient toujours choqué mademoiselle Mars. Le Théâtre-Français, habitué aux traditions de la comédie de Molière ou de la tragédie de Corneille, était on ne peut plus rebelle à la mise en scène du drame moderne, et, en général, ne comprenait ni l'ardeur du mouvement ni la poésie de l'immobilité.

Il en résultait que la pauvre doña Sol ne savait que faire de sa personne pendant ces soixante et seize vers.

Un jour, elle résolut de s'en expliquer avec l'auteur.

Vous connaissez sa façon d'interrompre la répétition, et sa manière de s'avancer sur les quinquets.

L'auteur est debout à l'orchestre ; mademoiselle Mars debout à la rampe.

— Vous êtes là, monsieur Hugo?

— Oui, madame.

— Ah ! bien !... Rendez-moi donc un service.

— Avec grand plaisir... Lequel ?

— Celui de me dire ce que je fais là, moi.

— Où cela?

— Mais sur le théâtre, pendant que M. Michelot et M. Joanny causent ensemble.

— Vous écoutez, madame.

— Ah ! j'écoute... Je comprends; seulement, je trouve que j'écoute un peu longtemps.

— Vous savez que la scène était beaucoup plus longue, et que je l'ai déjà raccourcie d'une vingtaine de vers?

— Eh bien, mais ne pourriez-vous pas la raccourcir encore de vingt autres?...

— Impossible, madame!

— Ou, tout au moins, faire que j'y prenne part d'une façon quelconque?

— Mais vous y prenez part naturellement, par votre présence même. Il s'agit de l'homme que vous aimez; on débat sa vie ou sa mort; il me semble que la situation est assez forte pour que vous en attendiez impatiemment mais silencieusement la fin.

— C'est égal... c'est long !

— Je ne trouve pas, madame.

— Bon! n'en parlons plus... Mais, certainement, le public se demandera: « Que fait donc là mademoiselle Mars, la main sur sa poitrine? Ce n'était pas la peine de lui donner un rôle pour la faire tenir debout, un voile sur les yeux, et sans parler, pendant toute une moitié d'acte ! »

— Le public se dira que, sous la main, non pas de mademoiselle Mars, mais de doña Sol, son cœur bat; que, sous le voile, non pas de mademoiselle Mars, mais de doña Sol, son visage rougit d'espérance ou pâlit de terreur; que, pendant le silence, non pas de mademoiselle Mars, mais de doña Sol, l'amante d'Hernani amasse dans son cœur l'orage qui éclate par ces mots, médiocrement respectueux d'une sujette à son seigneur:

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi!

et, croyez-moi, madame, cela suffira au public.

— C'est votre idée, soit! Au fait, je suis bien bonne de me

tourmenter ainsi : si l'on siffle pendant la scène, ce ne sera pas moi qu'on sifflera, puisque je ne dis pas un mot... Voyons, Michelot; voyons, Joanny, continuons.

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi !...

La, vous êtes content, n'est-ce pas, monsieur Hugo?

— Très-content, madame.

Et, avec son imperturbable sérénité, Hugo saluait et s'asseyait.

Le lendemain, mademoiselle Mars arrêtait la répétition au même endroit, s'avançait sur la rampe, mettait sa main sur ses yeux, et, de la même voix que la veille:

— M. Hugo est-il là? demandait-elle.

— Me voici, madame.

— Eh bien, avez-vous trouvé à me faire dire quelque chose?

— Où cela?

— Mais vous le savez bien... dans la fameuse scène où ces messieurs disent cent cinquante vers, tandis que je les regarde et que je me tais... Je sais qu'ils sont charmants à regarder; mais cent cinquante vers, c'est long!

— D'abord, madame, la scène n'a pas cent cinquante vers; elle n'en a que soixante et seize, je les ai comptés; puis je ne vous ai pas promis de vous faire dire quelque chose, puisque, au contraire, j'ai essayé de vous prouver que votre silence et votre immobilité, dont vous sortez par un éclat terrible, étaient une des beautés de cette scène.

— Des beautés ! des beautés !... J'ai bien peur que le public ne soit pas de votre avis.

— Nous verrons.

— Oui, mais il sera un peu tard quand vous verrez... Ainsi, vous tenez bien décidément à ce que je ne dise pas un mot de toute la scène?

— J'y tiens.

— Ça m'est égal; j'irai au fond, et je laisserai ces messieurs causer de leurs affaires sur le devant de la scène.

— Vous irez au fond si vous voulez, madame; seulement, comme ces affaires dont ils parlent sont autant les vôtres que les leurs, vous ferez un contre-sens... Quand il vous plaira, madame, on continuera la répétition.

Et la répétition continuait.

Mais, chaque jour, il y avait quelque interruption dans le genre de celles que nous venons de signaler; cela agaçait fort Hugo, qui, encore à son début dramatique, avait cru que le plus difficile était de créer la pièce, et le plus ennuyeux, de la faire, et qui s'apercevait que tout cela était ineffable jouissance comparé aux répétitions.

Enfin, un jour, la patience lui manqua.

La répétition finie, il monta sur le théâtre, et, s'approchant de mademoiselle Mars:

— Madame, dit-il, je voudrais bien avoir l'honneur de vous dire deux mots.

— A moi? répondit mademoiselle Mars, étonnée de la solennité du début.

— A vous.

— Et où cela?

— Où vous voudrez.

— Venez, alors.

Et mademoiselle Mars, marchant la première, conduisit Hugo dans ce qu'on appelait, alors, le petit foyer, situé, à ce que je crois, à l'endroit où est aujourd'hui le salon de la loge du directeur.

Louise Despréaux y était assise seule dans un coin.

Louise Despréaux, comme nous l'avons dit, était une des antipathies de mademoiselle Mars, qui protégeait madame Menjaud. J'ai raconté en son lieu la scène que j'avais eue avec mademoiselle Mars, à propos de Louise Despréaux, lors de la distribution du rôle du page de la duchesse de Guise.

En voyant entrer mademoiselle Mars et Hugo, elle se leva et sortit discrètement, — Il est vrai que je soupçonne fort la curieuse de dix-sept ans d'avoir collé, du côté de l'oreille, son visage blond et rose à la porte.

Mademoiselle Mars s'arrêta, posant sur la cheminée la main dont elle tenait son rôle.

— Eh bien, demanda-t-elle, que vouliez-vous me dire ?

— Je voulais vous dire, madame, que je viens de prendre une résolution.

— Quelle résolution, monsieur ?

— Celle de vous redemander votre rôle.

— Mon rôle!... lequel ?

— Celui que vous m'aviez fait l'honneur de réclamer dans mon drame.

— Comment, le rôle de doña Sol, s'écria mademoiselle Mars tout étourdie, ce rôle-là ?

Et elle montrait le rouleau de papier qu'elle tenait à la main, fronçant son sourcil noir sur un œil qui prenait, à certains moments, une incroyable expression de dureté.

Hugo s'inclina.

— Oui, dit-il, le rôle de doña Sol, celui que vous tenez à la main.

— Ah! par exemple, dit mademoiselle Mars en frappant le marbre de la cheminée avec le rôle, et le parquet avec son pied, voilà la première fois que cela m'arrive, qu'un auteur me redemande son rôle!

— Eh bien, madame, je crois qu'il est bon que l'exemple soit donné, et je le donne.

— Mais, enfin, pourquoi me le reprenez-vous?

— Parce que je crois m'apercevoir d'une chose, madame : c'est que, quand vous me faites l'honneur de m'adresser la parole, vous paraissez ignorer complétement à qui vous parlez.

— Comment cela, monsieur?

— Oui, vous êtes une femme d'un grand talent, je sais cela... mais il y a une chose dont, je le répète, vous semblez ne pas vous douter, et que, dans ce cas, je dois vous apprendre : c'est que, moi aussi, madame, je suis un homme d'un grand talent : tenez-vous-le donc pour dit, je vous prie, et traitez-moi en conséquence.

— Vous croyez donc que je le jouerai mal, votre rôle ?

— Je sais que vous le jouerez admirablement bien, ma-

dame; mais je sais aussi que, depuis le commencement des répétitions, vous êtes fort impolie envers moi; ce qui est indigne à la fois et de mademoiselle Mars et de M. Victor Hugo.

— Oh! murmura mademoiselle Mars en mordant ses lèvres pâles, vous mériteriez bien que je vous le rendisse, votre rôle!

ugo tendit la main.

— Je suis prêt à le recevoir, madame, dit-il.

— Et, si je ne le joue pas, qui le jouera?

— Oh! mon Dieu! madame, la première personne venue... Tenez, par exemple, mademoiselle Despréaux. Elle n'aura pas votre talent, sans doute; mais elle est jeune, elle est jolie; sur trois conditions que le rôle exige, elle en réunit deux; puis, en outre, elle aura pour moi ce que je vous reproche, à vous, de ne pas avoir, c'est-à-dire la considération que je mérite.

Et Hugo restait le bras tendu et la main ouverte, attendant que mademoiselle Mars lui rendît le rôle.

— Mademoiselle Despréaux! mademoiselle Despréaux! murmura mademoiselle Mars; ah! par exemple! la plaisanterie est bonne!... Vous lui faites votre cour, à ce qu'il paraît, à mademoiselle Despréaux?

— Moi? Je ne lui ai jamais parlé de ma vie!

— De sorte que vous me redemandez positivement, officiellement, votre rôle?

— Officiellement, positivement, je vous redemande mon rôle.

— Eh bien, moi, je le garde, votre rôle. Je le jouerai, et comme personne ne vous le jouerait à Paris, je vous en réponds!

— Soit, gardez le rôle; mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit à l'endroit des égards que se doivent entre eux des gens de notre mérite.

Et Hugo salua mademoiselle Mars, la laissant tout ébouriffée de cette haute dignité à laquelle ne l'avaient point habituée les auteurs de l'Empire, à genoux devant son talent, et surtout arrêtés par cette certitude que leurs pièces ne feraient pas un sou sans elle.

A partir de ce jour, mademoiselle Mars fut froide mais polie envers Hugo, et, comme elle l'avait promis, le soir de la première représentation venu, elle joua admirablement le rôle.

Michelot, tout au contraire de mademoiselle Mars, était poli, presque louangeur ; mais, comme, dans le fond de l'âme, il nous détestait, à l'heure de la lutte, au lieu de combattre loyalement et vaillamment, ainsi que faisait mademoiselle Mars, il passait sournoisement à l'ennemi, indiquant d'un coup d'œil aux tirailleurs du parterre l'endroit faible, le moment opportun.

Beaucoup de vers furent *pris* dans le rôle de Michelot, qu'un acteur moins *complaisant* pour le public n'eût pas laissé prendre. — Au reste, avant la représentation, nous avions fait une rude guerre aux choses hasardées qui se trouvaient dans le rôle de don Carlos ! je me rappelle, entre autres, avoir, tout en le regrettant fort, fait couper à Hugo un quatrain auquel Michelot paraissait tenir beaucoup ; je me suis expliqué pourquoi, depuis.

Ces quatre vers appartenaient à ce charmant grotesque qui est propre à Hugo, et qui n'est à personne que lui.

Au moment où Ruy Gomez de Sylva rentre chez sa nièce et est sur le point d'y surprendre don Carlos et Hernani, ce dernier, qui craint pour la réputation de doña Sol, veut faire cacher le roi et se cacher lui-même dans l'armoire fort étroite d'où don Carlos vient de sortir, et où il était déjà très-mal étant tout seul ; mais le roi se révolte contre la proposition. Est-ce donc, dit-il,

Est-ce donc une gaîne à mettre des chrétiens?
Nous nous pressons un peu ; vous y tenez, j'y tiens.
Le duc entre et s'en vient vers l'armoire où nous sommes,
Pour y prendre un cigare... Il y trouve deux hommes!

Ces vers, qui, pour faire leur effet comique, devaient être jetés avec la gaieté et la désinvolture d'un roi de dix-neuf ans en bonne fortune, — notez que Charles-Quint n'a que dix-neuf ans lorsqu'il est nommé empereur d'Allemagne, — ces vers étaient déclamés du même ton que Mahomet disant :

Si j'avais à répondre à d'autres que Zopyre,
Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inspire ;

Le glaive et l'Alcoran, dans mes terribles mains,
Imposeraient silence au reste des humains!

C'était parfaitement insensé; aussi, sur mes instances, et malgré les réclamations de Michelot, qui espérait bien à part lui que ces quatre vers *produiraient leur effet,* la coupure fut-elle décidée et impitoyablement maintenue.

J'ai dit qu'il n'en était pas de même de Joanny; Joanny était un vieux soldat plein d'honneur et de franchise qui arrivait à la quatrième répétition sans manuscrit, et sachant déjà imperturbablement son rôle; de sorte que, s'il y avait réellement quelque reproche à lui faire, c'était celui d'être blasé par trente ou quarante répétitions générales, quand venait le jour de la première représentation.

Cette première représentation était pour le parti une affaire importante. J'avais gagné le Valmy de la révolution littéraire; il s'agissait pour Hugo d'en gagner le Jemmapes, et, alors, l'école nouvelle était lancée sur la voie des victoires.

Aussi, quand viendra cette première représentation d'*Hernani*, lui accorderons-nous toute l'attention qu'elle mérite.

Mais, pour le moment, force nous est, esclave que nous sommes de la chronologie, de passer de Victor Hugo à de Vigny, d'*Hernani* à *Othello.*

CXXXIII

Alfred de Vigny. — L'homme et ses œuvres. — Harel, directeur de l'Odéon. — Chute de la *Christine* de Soulié. — Parenthèse à propos de Lassailly. — Lettre d'Harel, avec préface de moi et post-scriptum de Soulié. — Je lis ma *Christine* à l'Odéon. — Harel me demande de la mettre en prose. — Première représentation du *More de Venise.* — Les acteurs et les journaux.

A la place de *Marion Delorme,* et en attendant ce fameux 1er octobre où Hugo s'était engagé à donner le drame inconnu auquel il travaillait, le Théâtre-Français s'était décidé à mettre en répétition l'*Othello* de Shakspeare, traduit par Alfred de Vi-

gny, lequel *Othello* avait, comme *Henri III* et *Marion Delorme*, obtenu un énorme succès de lecture devant le comité.

Alfred de Vigny complétait, dans une condition un peu inférieure, la trinité poétique de l'époque: on disait, indifféremment, et sans leur assigner de rang, Hugo et Lamartine, ou Lamartine et Hugo; puis, après eux, venait Alfred de Vigny.

Alfred de Vigny avait peu d'imagination, mais une grande correction de style; il était connu par son roman de *Cinq-Mars*, qui n'aurait qu'un succès médiocre s'il paraissait aujourd'hui, mais qui, dans ce moment de disette littéraire, avait eu beaucoup de vogue.

Au moment où Hugo avait lu *Marion Delorme*, de Vigny avait laissé dire à ses amis — ce sont toujours les amis qui disent ces sortes de choses — que Didier et Saverny, les deux principaux personnages du drame, étaient une imitation de Cinq-Mars et de de Thou. Je suis convaincu qu'en écrivant sa pièce, Hugo n'avait pas même pensé au roman de de Vigny.

Outre le roman de *Cinq-Mars*, de Vigny avait fait de charmants petits poëmes comme on en faisait alors: — c'était Byron qui avait mis ces sortes de compositions à la mode; — de Vigny, dis-je, avait fait cinq ou six petits poëmes charmants, parmi lesquels *Éloa* et *Dolorida*. Enfin, il venait de publier une fort touchante élégie sur deux malheureux jeunes gens qui s'étaient suicidés à Montmorency, au bruit de la musique d'un bal.

D'ailleurs, de Vigny était un singulier homme: poli, affable, doux dans ses relations, mais affectant l'immatérialité la plus complète; cette immatérialité allait, du reste, parfaitement à son charmant visage aux traits fins et spirituels, encadré dans de longs cheveux blonds bouclés, comme un de ces chérubins dont il semblait le frère. De Vigny ne touchait jamais à la terre par nécessité: quand il reployait ses ailes, et qu'il se posait, par hasard, sur la cime d'un montagne, c'était une concession qu'il faisait à l'humanité, et parce que, au bout du compte, cela lui était plus commode pour les courts entretiens qu'il avait avec nous. Ce qui nous émerveil-

lait surtout, Hugo et moi, c'est que de Vigny ne paraissait pas soumis le moins du monde à ces grossiers besoins de notre nature, que quelques-uns de nous—et Hugo et moi étions du nombre de ceux-là— satisfaisaient, non-seulement sans honte, mais encore avec une certaine sensualité. Personne de nous n'avait jamais surpris de Vigny à table. Dorval, qui, pendant sept ans de sa vie, avait passé chaque jour plusieurs heures près de lui, nous avouait, avec un étonnement qui tenait presque de la terreur, qu'elle ne lui avait jamais vu manger qu'un radis !

Proserpine, qui, cependant, était déesse, n'avait pas, elle, cette sobriété : enlevée par Pluton, entraînée en enfer, elle avait, dès le premier jour, et malgré la préoccupation que devait naturellement lui donner le séjour peu récréatif où elle avait été conduite, mangé sept grains de grenade!

Tout cela n'empêchait point de Vigny d'être un agréable confrère, gentilhomme jusqu'au bout des ongles, très-capable de vous rendre un service, très-incapable de vous jouer un mauvais tour.

Nul n'aurait pu dire précisément l'âge de de Vigny; mais, par approximation, comme on savait que de Vigny avait, au retour de Louis XVIII, servi dans les gardes, — en supposant qu'il eût eu dix-huit ans à son entrée au service, c'est-à-dire en 1815, — il devait en avoir trente-deux en 1829.

On voit que tous ces grands démolisseurs étaient fort jeunes, et que les poëtes révolutionnaires ressemblaient fort aux trois généraux de la Révolution dont j'ai parlé, je crois, qui commandaient l'armée de Sambre et Meuse, et qui avaient soixante et dix ans à eux trois : Hoche, Marceau, mon père.

Cette future représentation d'*Othello* faisait grand bruit. Nous connaissions tous la traduction de de Vigny, et, quoique nous eussions mieux aimé être soutenus par des troupes nationales, et par un général français, que par ce poétique condottiere, nous comprenions qu'il fallait accepter toutes les armes qu'on nous apportait contre nos ennemis, du moment surtout où ces armes sortaient de l'arsenal de notre grand maître à tous, — Shakspeare.

Mademoiselle Mars et Joanny étaient chargés des rôles principaux.

C'étaient de puissants auxiliaires; mais ce n'étaient pas précisément ceux qu'il nous eût fallu. Mademoiselle Mars et Joanny étaient un peu empruntés sous des habits qui, poétiquement, n'étaient pas faits à leur taille. Mademoiselle Mars, charmante femme de l'Empire, spirituelle, légère, fine, gracieuse, mordante, n'avait rien de la mélancolique, douce et naïve maîtresse du More; et Joanny, avec son nez retroussé à la Odry, avec ses gestes sans grandeur et sans majesté, n'avait rien du sombre et terrible amant de Desdémona.

Le rôle d'Iago, que Ducis avait remplacé par celui de Pezarre, comme on remplace une jambe de chair et d'os par une jambe de bois, était échu à Perrier, et allait paraître au grand jour, ou plutôt à la grande lumière, pour la première fois.

On attendait donc impatiemment cette représentation; mais, en attendant cette solennité, qui, ainsi que nous l'avons dit, allait avoir lieu au Théâtre-Français, une autre représentation se préparait à l'Odéon, et elle avait pour moi une double importance, car c'était celle de la *Christine à Fontainebleau* de Frédéric Soulié.

La *Christine* de M. Brault, morte quelques jours après sa naissance, comme je l'ai dit en son lieu et place, avait disparu sans laisser trace aucune.

L'Odéon venait de se réorganiser sur de nouvelles bases. Harel, que nous avons vu apparaître chez Hugo pour lui enlever *Marion Delorme* par surprise, venait d'être nommé directeur de l'Odéon, en remplacement, je crois, d'Éric Bernard.

Il avait ouvert le théâtre par *les États de Blois*, de Lucien Arnault, qui n'avaient eu qu'un succès médiocre, malgré le luxe avec lequel l'ouvrage avait été monté; et, homme de presse, habile à manier le triple élément qu'on appelle le feuilleton, l'entre-filet et la réclame, Harel battait bruyamment la caisse à propos de la *Christine à Fontainebleau* de mon ami Soulié.

Je n'avais pas revu Frédéric depuis ce soir où nous nous

étions quittés un peu refroidis l'un pour l'autre, et décidés à faire notre *Christine* chacun de notre côté.

Henri III, son succès et tout le bruit qu'il avait mené avec lui, avaient passé sans que j'entendisse le moins du monde parler de Soulié.

Sa *Christine* s'apprêtait, et je n'entendais point parler de lui davantage.

Il m'avait envoyé deux places de galerie pour sa *Juliette;* je lui avais envoyé deux places de balcon pour mon *Henri III;* et notre échange de politesses s'était borné là.

J'attendais mes places pour *Christine*; à mon grand étonnement, je ne les reçus point. — Plus tard, j'appris que c'était Harel qui, de peur que je ne fusse malveillant à l'ouvrage, s'était opposé à ce qu'on me les envoyât.

N'ayant point de place pour la première représentation, je ne cherchai pas à m'en procurer; et je me couchai bien certain, la pièce applaudie ou sifflée, d'en avoir des nouvelles le lendemain, dès le matin.

En effet, un de mes bons amis, garçon qui n'avait fait, à cette époque-là, que ses preuves d'esprit, et qui a fait depuis ses preuves de science, Achille Comte, entra dans ma chambre, à sept heures du matin.

La pauvre *Christine* était tombée à plat; — Soulié avait eu, à ce qu'il paraît, l'idée d'introduire dans la forêt de Fontainebleau un bandit italien qui y avait produit l'effet le plus grotesque.

La veille, j'aurais cru, d'après la façon dont Soulié s'était conduit envers moi, que cette nouvelle m'eût fait plaisir; mais, tout au contraire, elle me frappa douloureusement au cœur. — Saintes et primitives amitiés de la jeunesse, vous êtes seules sincères!

Non-seulement la lecture de *Marion* m'avait produit un effet immense, mais encore elle m'avait fait un bien énorme: elle m'avait ouvert, en exécution poétique, des horizons tout à fait inconnus; elle m'avait révélé des procédés de vers dont je ne me doutais pas; puis, enfin, elle m'avait donné l'idée première d'*Antony*.

Dès le lendemain de la lecture de *Marion Delorme*, je m'étais donc mis au travail avec un courage inouï. Avant que la musique des vers que j'avais entendus la veille eût cessé, je m'étais mis à l'œuvre, bercé par leur harmonie mourante; et la nouvelle *Christine* ouvrit les yeux à l'écho lointain et mélodieux qui vivait encore dans mon âme, quoique le bruit se fût éteint.

Qu'on me permette une petite digression à propos de *Christine*. Je la donne comme étude de mœurs; on ne la prendra, je l'espère, que pour ce qu'elle vaut.

Il y avait, alors, de par le monde littéraire, un grand garçon à moitié fou, avec un long nez de travers et des jambes comme le Seringuinos des *Pilules du Diable*. Sa position sociale était, je crois, d'être le fils d'un apothicaire d'Orléans; il faisait le don Juan subalterne avec les femmes de chambre et les filles de portier, qu'il transformait, dans ses élégies et dans ses sonnets, en baronnes et en duchesses; il écrivait un roman qui a été imprimé, mais qui n'a jamais été lu, j'en suis sûr. Ce roman avait pour titre *les Roueries de Trialph*.

Lui se nommait Lassailly.

Il y a des gens qui ont l'étrange privilége d'introduire le grotesque dans les scènes les plus douloureuses ou les plus attendrissantes; Lassailly était des plus favorisés parmi ces privilégiés du ridicule.

Un jour, j'étais couché; j'écrivais la première scène entre Paula et Monaldeschi. Tout à coup, j'entends la porte de mon salon qui s'ouvre, et un être quelconque qui s'approche de ma chambre à coucher avec des hurlements; puis je vois la porte de ma chambre à coucher qui s'ouvre à son tour, et Lassailly qui entre en roulant sur le tapis et en s'arrachant les cheveux.

L'apparition avait quelque chose de si grotesque, de si effrayant même, que j'étendis la main vers des pistolets à deux coups placés dans un enfoncement, au chevet de mon lit.

Lassailly reconnu, je repoussai les pistolets, et j'attendis l'explication de cette espèce d'arlequinade.

L'arlequinade était triste : le père du pauvre diable s'était jeté à l'eau ; Lassailly venait d'apprendre, en même temps, que son père était noyé et que le cadavre, retiré de l'eau, était exposé à la morgue d'Orléans, d'où il ne pouvait sortir que moyennant une certaine somme.

Cette somme, Lassailly n'en possédait pas le premier denier, et il venait me la demander.

A cette vue d'un fils qui pleurait son père mort d'une si déplorable façon, une seule chose se dressa devant mes yeux : ce ne fut pas cette douleur peut-être sincère dans le fond, mais exagérée dans la forme au point d'en devenir grotesque; ce fut ce malheur réel, imprévu, irréparable, ce malheur, spectre hâve et ruisselant, qui, morne, les yeux éteints, et le front sillonné d'herbes marines, sortait de l'eau de la Loire, et allait se coucher sur la dalle humide de la morgue.

Je n'essayai pas de consoler Lassailly ; on ne console que ceux qui ne demandent pas mieux que d'être consolés. Rachel pleurant ses enfants dans Rama, qu'elle remplissait de ses gémissements, ne voulut pas être consolée, parce qu'ils n'étaient plus.

— Mon ami, lui dis-je, allons au plus pressé : vous désirez partir pour Orléans, n'est-ce pas ? faire enterrer votre père? Vous dites qu'il vous faut cent francs; je crois qu'il vous faut plus que cela, et je voudrais vous offrir ce qu'il vous faut; mais je ne puis vous offrir que ce que j'ai... Ouvrez le tiroir de ce chiffonnier, il y a dedans cent trente-cinq francs; prenez-en cent trente, laissez-m'en cinq...

Lassailly essaya de se jeter dans mes bras, fit un effort pour m'embrasser, et m'appela son sauveur ; mais je le repoussai doucement en lui indiquant de la main le tiroir du chiffonnier, et en lui répétant :

— Là, là... tenez... Prenez cent trente francs, et laissez-m'en cinq.

Lassailly prit les cent trente francs, et sortit.

Lassailly sorti, je repris et terminai ma scène de Paula et Monaldeschi.

Quinze jours après, on m'apporta le premier numéro d'un petit journal qui n'eut jamais, il est vrai, que ce numéro. Un critique s'annonçait dans un article préparatoire, comme devant, pour la première fois, dire la vérité sur toutes les réputations pompeuses, fausses, nées dans une nuit. Grâce à ce critique, les choses et les hommes seraient, enfin, remis à la place que Dieu leur avait faite.

La série de ces justices vengeresses, de ces exécutions littéraires, commencerait par Alexandre Dumas.

L'article était signé Lassailly, et avait été payé cent francs!

Celui qui m'apportait le journal savait ce que, quinze jours auparavant, j'avais fait pour Lassailly.

— Eh bien, me demanda-t-il, que dites-vous de cela?

— Le pauvre garçon, répondis-je, il aura peut-être eu à faire enterrer sa mère !

Et je serrai le journal dans le tiroir du chiffonnier où Lassailly avait pris les cent trente francs qu'il ne m'a jamais rendus.

Depuis, Lassailly est mort, et le journal n'a pas ressuscité.

Revenons aux deux *Christine*.

Lorsque j'appris, comme je l'ai dit, la chute de celle de Soulié, la mienne était finie depuis un mois, à peu près, et elle avait pris le développement qu'elle a aujourd'hui. J'allai, le jour même, trouver le directeur du Théâtre-Français, une espèce de mulâtre aux gros yeux, au sang jaune, dont j'ai oublié le nom ; et, la lettre du comité à la main, la *Christine* de M. Brault étant jouée, je demandai la mise en répétition de la mienne. Il y avait justement comité le lendemain ; le directeur me répondit qu'il en référerait à ce comité.

Le comité décida que, comme il était de notoriété publique que j'avais fait des changements à mon ouvrage, je devais être soumis à une seconde lecture.

Mais cette seconde lecture étant, en réalité, une troisième lecture, je m'y refusai absolument.

J'en étais là de ce conflit avec la Comédie-Française, qui

commençait ainsi cette série de bonnes relations qu'elle a toujours eues avec moi, lorsque je reçus une lettre d'Harel conçue en ces termes :

« Mon cher Dumas, que dites-vous de cette idée de mademoiselle Georges :

» Jouer immédiatement votre *Christine* sur le même théâtre et avec les mêmes acteurs qui ont joué la *Christine* de Soulié ?

» Quant aux conditions, c'est vous qui les ferez.

» Ne vous préoccupez pas de cette idée que vous étranglez la pièce d'un ami ; elle est morte hier de sa belle mort.

» Votre tout dévoué,

» HAREL. »

J'appelai mon domestique, et, au-dessus de l'épître que je viens de transcrire, j'écrivis ces mots :

« Mon cher Frédéric, lis cette lettre.

» Quel brigand que ton ami Harel !

» A toi,

« ALEX DUMAS. »

Mon domestique porta la lettre à la scierie de la Gare. Une heure après, il me rapporta la réponse.

Au bas de la même lettre, Frédéric avait écrit :

« Mon cher Dumas,

» Harel n'est pas mon ami, c'est un directeur.

» Harel n'est pas un brigand, c'est un spéculateur.

» Je ne ferais pas ce qu'il fait, mais je lui conseillerais de le faire.

» Ramasse les morceaux de ma *Christine*, — et il y en a

beaucoup, je t'en préviens, — jette-les dans la hotte du premier chiffonnier qui passera, et fais jouer ta pièce.

» Tout à toi.

» F. SOULIÉ. »

C'était un assez curieux autographe, on en conviendra, que cette lettre d'Harel, avec sa préface et son post-scriptum.

Ainsi autorisé, je ne vis plus d'inconvénient à accepter les offres d'Harel. Ma seule condition fût que, reçue ou non par le comité de lecture, ma pièce passerait dans les six semaines de la date du traité.

La lecture au comité fut fixée au samedi suivant, et la lecture aux acteurs au dimanche soir.

Ce n'était pas sans motif que je m'étais défié du comité : il me reçut à correction, et, de même que le comité du Théâtre-Français m'avait donné Samson pour correcteur, le comité de l'Odéon me donna MM. Tissot et Sainte-Beuve pour conseils.

Cavé avait, en se levant, déclaré que la pièce renfermait de grandes beautés, mais qu'elle était injouable. — C'était le seul ami que j'eusse au comité !

Harel était fort ébranlé. Harel, tout homme d'esprit qu'il était, ne savait pas distinguer un bon vers d'un mauvais vers ; il ignorait le beau et le grand.

Qu'on note bien que je ne dis point cela à propos de ses boutes sur *Christine* ; je dis cela en thèse générale.

Son dieu était Voltaire. Avant de mourir, il eut le bonheur d'être couronné pour avoir fait l'éloge de l'auteur de *Zaïre*.

Tout en admirant fort Voltaire philosophe et conteur, j'appréciais, au contraire, assez peu Voltaire poëte, et surtout poëte dramatique ; comme dramaturge, ses ressorts sont communs, usés, mélodramatiques ; comme écrivain, ses vers sont lâches, sentencieux et mal rimés.

C'est un malheur pour le philosophe de Ferney, mais, il

faut l'avouer, il n'est à peu près irréprochable que dans son infâme poëme de *la Pucelle ;* et ceux que révoltent l'impiété, la calomnie historique et l'ingratitude nationale, ne sauraient admirer ce chef-d'œuvre, tout chef-d'œuvre qu'il est.

Malgré l'opinion de Cavé, malgré l'ébranlement d'Harel, la lecture aux acteurs n'en demeura pas moins fixée au lendemain : il y avait traité. Je dis *il y avait traité*, parce que s'il n'y eût pas eu traité, la lecture n'aurait certainement pas eu lieu.

Seulement, Harel demanda, pour Jules Janin, la permission d'assister à cette lecture.

Janin, avait, à cette époque, tous droits chez Harel, et quoique je ne me fiasse pas absolument au goût fantasque et capricieux du futur prince des critiques, je ne mis aucune opposition à sa présence. Je possédais, alors, cet effroyable aplomb qui accompagne toujours l'inexpérience et la suprême satisfaction de soi-même.

Il m'a fallu bien des succès pour me guérir de mon amour-propre !

Je lus aux acteurs, la classe d'individus, à tout prendre, la plus apte à juger d'avance l'effet d'une pièce, quoique chaque comédien écoute, en général, l'ouvrage qu'on lui lit au point de vue égoïste, ne se préoccupant que des effets de son rôle, et ne s'alarmant que des effets des rôles voisins.

La lecture eut un grand succès ; mais Harel n'en resta pas moins tourmenté d'une idée qui ne se produisit que le lendemain.

Le lendemain, il entra chez moi, avec le premier rayon du jour ; il venait me proposer purement et simplement de mettre *Christine* en prose.

Ce fut ainsi que, dès le premier moment, Harel se manifesta à moi dans toute sa gloire.

Il va sans dire que je lui ris au nez, et qu'après lui avoir ri au nez, je le mis à la porte

Le lendemain de ce lendemain, la première répétition eut lieu, comme si aucune proposition n'eût été faite.

La pièce était admirablement montée; Georges jouait Christine; Ligier, Sentinelli; Lockroy, Monaldeschi; et mademoiselle Noblet, qui débutait ou à peu près, jouait Paula.

Il était écrit là-haut que la personne pour laquelle avait été fait ce dernier rôle ne le jouerait pas! L'homme propose et Dieu dispose.

Il n'y avait pas jusqu'aux deux bouts de rôle des assassins de Monaldeschi qui ne fussent joués par deux acteurs du plus grand mérite, — Stockleit et Duparay.

Au moment où commençaient mes répétitions, finissaient celles d'Alfred de Vigny. Nos antagonistes étaient exaspérés contre nous, et il y avait de quoi. Ils demandaient à grands cris que l'on ne nous jouât point, et, nous, nous demandions à cris plus grands encore, qu'on les jouât.

La première représentation du *More de Venise* se présenta donc avec toutes les apparences d'une bataille. Mademoiselle Mars avait passé avec armes et bagages de l'ancienne comédie dans le drame moderne; Joanny, Perrier et Firmin nous étaient acquis; enfin, il n'y avait pas jusqu'à cet excellent David qui n'eût accepté le petit rôle de Cassio dans l'exhibition shakspearienne qui se préparait.

Il faut avoir vu la rage des hommes qui, depuis trente ans, accaparaient le Théâtre-Français, pour se faire une idée des rugissants anathèmes qui se lançaient contre nous. Ces messieurs ne semblaient connaître Shakspeare que par ce qu'en avait dit Voltaire, et Schiller que par ce qu'en avait dit M. Petitot. Quand M. Lebrun et M. Ancelot avaient emprunté, l'un *Marie Stuart* et l'autre *Fiesque*, au Shakspeare allemand, ils avaient trouvé que MM. Ancelot et Lebrun avaient fait bien de l'honneur à Schiller, et une foule d'articles avaient démontré que, d'ouvrages très-médiocres, d'ouvrages dignes des tréteaux de la foire, l'un et l'autre avaient fait de véritables chefs-d'œuvre académiques!

Mais, cette fois, ce n'était plus Shakspeare corrigé, châtré, émondé que le public allait voir: c'était — sauf ce qu'il devait nécessairement perdre de sa taille à la traduction — le géant

qui avait rempli à lui seul le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècle de l'Angleterre.

Si ces sacriléges exhibitions se continuaient, qu'allaient dire Zaïre en face de Desdémone, Ninus en face d'Hamlet, *les Deux Gendres* en face du *Roi Lear?* Pâles et faibles contrefaçons de la nature et de la vérité, il leur allait donc falloir ou rentrer dans le néant ou soutenir la comparaison!

Aussi, j'ouvre un journal au hasard, et je lis:

« On arrivait à la représentatien du *More de Venise* comme à une bataille dont le succès devait décider d'une grande question littéraire. Il s'agissait de savoir si Shakspeare, Schiller et Gœthe allaient chasser de la scène française Corneille, Racine et Voltaire. »

'était d'une mauvaise foi adorable et d'un venin charmant. Grâce à cette idée de l'expulsion des maîtres, on montait la tête aux bourgeois, et la question, entièrement déplacée, donnait, par la forme même, raison à ceux qui la posaient.

Eh! mon Dieu, non! on ne chassait pas plus les maîtres de l'art, de leur Parnasse séculaire, que la bourgeoisie ne chassait l'aristocratie des positions que, depuis le commencement de la monarchie, l'aristocratie occupait. Non, on ne disait pas aux grands seigneurs: « Retirez-vous, et cédez-nous la place! » On leur disait: « Laissez-nous aspirer aux mêmes droits que vous, si nous avons des titres à ces droits. L'Olympe païen était assez grand pour six mille dieux; pressez-vous un peu, dieux de la vieille France, et laissez entrer les dieux scandinaves et germains. La religion de Molière, de Corneille et de Racine sera toujours la religion de l'État; mais que la liberté des cultes soit proclamée! »

Mais, eux, étroits et exclusifs, au lieu d'accueillir ces dieux nouveaux; au lieu de les acclamer dans ce qu'ils avaient de céleste, et de les critiquer dans ce qu'ils avaient de vulgaire; eux proscrits politiques d'hier, ils voulaient faire de la proscription littéraire aujourd'hui. C'était incroyable, étrange, inouï, et cependant, c'était comme cela!

Malgré une violente opposition, *Othello* réussit. Pour la première fois, on entendait les rugissements de la jalousie africaine, et l'on s'émut, l'on frissonna, l'on frémit aux sanglots de cette terrible colère.

Joanny, porté par le rôle, fut souvent remarquable, très-beau une fois ou deux ; je n'ai rien vu de plus pittoresque que cette grande figure africaine, traversant le théâtre pendant la nuit, drapée comme un spectre dans son grand burnous blanc, et murmurant d'une voix sombre, et le bras étendu vers la demeure de Desdémone :

..... Attends, femme! j'arrive!
Ton sang, bientôt versé par mon bras satisfait,
Va couler sur ce lit qu'a souillé ton forfait!

Mademoiselle Mars, bien autrement savante en art que Joanny, fut plus constamment belle ; une fois elle fut sublime ; ce fut lorsque, se dressant sur son lit, elle s'écria, démentant d'avance l'accusation d'Iago :

..... Il ne le dira pas

J'écris tout cela de mémoire, comme on le comprend bien, et je cite les points lumineux qui se dessinent dans mon esprit à travers une nuit de vingt-deux ans.

Qu'on me pardonne donc de ne citer que ces deux-là

Au reste, ce qu'il y avait d'étrange dans la situation, c'est que les journaux libéraux, c'est-à-dire ceux qui prêchaient le mouvement et le progrès en politique, étaient réactionnaires en littérature : tandis que les journaux royalistes, c'est-à-dire ceux qui prêchaient la stagnation et l'immobilité en politique, étaient révolutionnaires en littérature.

C'était à n'y rien comprendre, tant qu'on ne savait pas que *le Constitutionnel*, *le Courrier français*, et *la Pandore* étaient rédigés par MM. Jay, Jouy, Arnault, Étienne, Viennet, etc.; tandis que *la Quotidienne*, *le Drapeau blanc*, *la Foudre*

étaient rédigés par Merle, Théaulon, Brisset, Martainville, Lassagne, Nodier et Mély-Jannin.

Les uns travaillaient pour le Théâtre-Français, et, ayant usurpé la place, voulaient la garder; les autres n'avaient, en général, ravaillé que pour les boulevards, et ils voulaient qu'une brèche opérée aux remparts classiques leur donnât à leur tour entrée dans la place. Merle était, en outre, le mari de madame Dorval, dont le talent commençait à faire sensation, et qui avait créé, avec un succès incontesté, les rôles d'Amélie dans *Trente Ans ou la Vie d'un joueur*, de Charlotte Corday dans *Sept Heures*, et de Louise dans *l'Incendiaire*. — Nous ne parlons pas de celui d'Héléna dans *Marino Faliero:* le rôle était mauvais, et madame Dorval avait cela de particulier qu'elle ne savait pas rendre bon un mauvais rôle.

J'ai dit que les répétitions de *Christine* avaient commencé. Laissons-les aller leur train, et faisons une trouée dans le monde de la ville, que nous avons abandonné depuis un bien long temps, ce nous semble, pour le monde du théâtre.

Tout en changeant de scène, nous retrouverons sur celle où je conduis le lecteur un comédien qui valait bien les acteurs que nous quittons.

Ce n'était point, au reste, un de ceux qui, depuis cinquante ans, eussent joué les rôles les moins curieux dans le grand drame qui avait attiré tous les yeux et occupé tous les esprits pendant la fin du XVIIIe et le commencement du XIXe siècle.

Pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir, nous lui dirons tout de suite qu'il s'agit de Paul-François-Jean-Nicodème comte de Barras.

CXXXIV

Le citoyen général Barras. — Le docteur Cabarrus me présente chez lui. — Les deux seuls remords de Barras. — Ses dîners. — Le chasseur de la princesse de Chimay. — Fauche-Borel. — Le *gâchis* du duc de Bordeaux. — Leçon d'histoire donnée à un ambassadeur. — Walter Scott et Barras. — Dernière joie de l'ancien directeur. — Sa mort.

J'ai raconté de quelle façon mon succès d'*Henri III* m'avait lancé dans le monde, et quelle curiosité il avait excitée pour son auteur. Au nombre des personnes qui avaient désiré que je leur fusse présenté était Barras.

J'avais pour lui, homme de la Convention et du Directoire, du 9 thermidor et du 13 vendémiaire, un nom doublement historique, — le nom de mon père et le mien.

On connaît Barras par cœur. Fils d'une vieille famille de Provence, il était entré de bonne heure au service; envoyé dans l'île de France et dans l'Inde, où il avait vaillamment concouru à la défense de Pondichéry, il était sorti du service avec le grade de capitaine, et était venu à Paris, où il avait mené une vie fort dissipée. Pris au milieu de cette existence de plaisirs par ses concitoyens du Var, qui l'avaient fait député en 1792, il avait siégé à la Convention parmi les montagnards; chargé, l'année suivante, d'une mission ayant pour but de réprimer le double mouvement fédéraliste et royaliste qui agitait le Midi, il avait assisté à la reprise de Toulon sur les Anglais; là, il avait connu le chef de bataillon Bonaparte, et avait été ainsi à même d'apprécier l'avantage qu'un parti pouvait tirer d'un pareil homme.

Nommé, au 9 thermidor, commandant de la force armée de Paris, ce fut lui qui s'empara de Robespierre et qui le livra à l'échafaud. Quelques jours après, attaqué lui-même par les sections, — à défaut de mon père, appelé par la Convention, et qui, comme on l'a vu, ne pouvait répondre à cet appel à cause de son absence, — il poussa en avant Bonaparte, qui fit pour lui le 13 vendémiaire, et contre lui le 18 brumaire.

A cette époque, disait-on, — mais cela me paraît une de ces calomnies que les vainqueurs, pour se faire absoudre de leur victoire, quand elle n'est pas tout à fait légale, jettent volontiers sur les vaincus; — à cette époque, disait-on, Barras était en train de négocier le retour des Bourbons, et douze millions étaient promis au nouveau Monk pour prix de cette restauration.

L'événement du 18 brumaire ayant tué la contre-révolution bourbonienne, Barras, proscrit par son ancien protégé, se retira à Bruxelles, puis à Rome. En 1816 seulement, il revint en France, et se fixa à Chaillot, qu'il habitait depuis cette époque, et où il tenait, grâce à deux cent mille livres de rente viagère qu'il avait sauvées des différents naufrages de sa vie politique, une charmante maison fort luxueuse, en domestiques surtout. Je dis *en domestiques surtout*, parce que le grand luxe de table de Barras était d'avoir autant de domestiques que de convives, et j'ai dîné deux ou trois fois chez Barras, moi vingt ou vingt-cinquième.

Je fus présenté à l'ancien directeur par un de mes plus anciens et de mes meilleurs amis, par un homme que j'ai grand plaisir à voir quand je me porte bien, et plus grand plaisir encore quand je suis malade; par le docteur Cabarrus, fils de la belle madame Tallien.

Cabarrus était, alors, ce qu'il est, au reste, encore aujourd'hui, une grande et forte organisation, sympathique de visage, sympathique de caractère. Doué d'un esprit charmant, d'une science réelle, d'une observation incessante, Cabarrus, par sa position sociale moins que par sa valeur personnelle, avait été jeté au milieu de toutes les aristocraties : aristocratie de naissance, aristocratie de talent, aristocratie de science. Personne ne raconte, et, chose plus rare, n'écoute mieux que lui: il a la bouche fine, spirituelle, rieuse, et il rit avec de belles dents, ce qui met la lumière dans le rire. — Barras l'aimait beaucoup, et il n'y a là rien d'étonnant, tous ceux qui connaissent Cabarrus l'aiment.

Ce fut donc Cabarrus qui, un mercredi matin, me conduisit chez Barras. J'étais prévenu qu'on appelait toujours l'an-

cien directeur *citoyen général*; on n'y était pas forcé, bien entendu, mais c'était le titre qui lui faisait le plus de plaisir.

Barras nous reçut dans son grand fauteuil, qu'il ne quittait guère plus que, vers les dernières années de sa vie, Louis XVIII ne quittait le sien. Il se rappelait parfaitement mon père, l'accident qui l'avait éloigné du commandemant de la force armée au 13 vendémiaire, et je me souviens qu'il me répéta plusieurs fois, ce jour-là, ces paroles, que je reproduis textuellement :

— Jeune homme, n'oubliez pas ce que vous dit un vieux républicain; je n'ai que deux regrets, je devrais dire deux remords, et ce sont les seuls qui seront assis à mon chevet le jour où je mourrai : j'ai le double remords d'avoir renversé Robespierre par le 9 thermidor, et élevé Bonaparte par le 13 vendémiaire.

On voit que je n'ai pas oublié ce que m'avait dit Barras, quoique, sur l'un de ces deux points, — et je laisse au lecteur à deviner lequel, — je ne partage pas tout à fait son opinion.

C'était le mercredi que Barras recevait. Cabarrus avait choisi ce jour-là, espérant que le « citoyen général » me retiendrait à dîner, et qu'ainsi je me trouverais avec quelques illustrations de la fin de l'autre siècle et du commencement de celui-ci; illustrations qui, au reste, quelles qu'elles fussent, une fois chez Barras, subissaient le niveau républicain, et n'étaient plus que des citoyens ou des citoyennes.

L'attente de Cabarrus ne fut pas trompée: l'ancien directeur nous invita à dîner, nous offrant, si nous ne voulions pas retourner à Paris, une voiture pour nous promener au bois en attendant l'heure de se mettre à table.

Cabarrus avait ses affaires; j'avais les miennes; nous acceptâmes le dîner, refusâmes la voiture, et prîmes congé de Barras.

Barras était, en 1829, un très-beau vieillard de soixante-quatorze ans. Je le vois encore dans son fauteuil à roulettes, où les mains et la tête semblaient être restées seules vivantes, mais aussi paraissaient avoir concentré en elles la vie

de tout le corps, coiffé d'une casquette qui ne le quittait jamais, et qu'il ne quittait pour personne.

De temps en temps, cette vie morale, si l'on peut parler ainsi, vie factice, vie toute de volonté, l'abandonnait, et il avait, alors, l'air d'un mourant.

Nous revînmes à l'heure du dîner. J'ai dîné trois fois chez Barras, et, à chaque dîner, j'ai été témoin d'un incident assez curieux.

Le premier jour, — celui dont je parle, — nous étions à peu près vingt ou vingt-cinq à table.

Au nombre des convives était madame Tallien, devenue princesse de Chimay.

Elle était arrivée accompagnée d'un chasseur dont les plumes merveilleuses avaient fait l'admiration de tout le monde.

On nous avait introduits au salon, où les premiers venus faisaient les honneurs aux convives, au fur et à mesure qu'ils se présentaient.

On ne voyait Barras qu'à table.

L'heure du repas arrivée, on ouvrait à deux battants les portes de la salle à manger, chacun cherchait la place qui lui était indiquée; la porte de la chambre à coucher s'ouvrait: on roulait Barras au centre de la table; les convives s'asseyaient et attaquaient d'habitude avec grand appétit un fastueux repas.

Quant à Barras, son dîner était étrange: on apportait devant lui un énorme gigot que l'on coupait de façon à en faire sortir tout le jus; on emportait ensuite le gigot à la cuisine, et on en laissait le jus dans l'assiette creuse de Barras; Barras émiettait du pain dans ce jus, et mangeait cette espèce de pâtée.

Je ne lui vis jamais manger autre chose, les trois fois que je dînai chez lui.

Ce jour-là, au milieu du dîner, on entendit un grand bruit dans la cuisine. C'était comme une lutte, les cris étaient mêlés d'éclats de rire.

Barras avait l'habitude d'être admirablement servi, et dans un silence remarquable. Aucun des vingt ou vingt-cinq do-

mestiques qui se tenaient derrière les convives ne soufflait le mot, ne choquait une assiette, ne froissait un couvert d'argent. A part le luxe de viandes qui chargeait la table, on se serait cru dans une école pythagoricienne.

Un seul avait son franc parler: c'était le valet de chambre, l'intendant, disons mieux, l'ami de Barras.

Il s'appelait Courtaud.

— Courtaud ! demanda Barras en fronçant le sourcil, quel est donc ce bruit ?

— Je ne sais, citoyen général, répondit Courtaud, fort étonné lui-même d'une infraction pareille aux règles de la maison ; je vais voir.

Courtaud sortit, et, cinq secondes après, rentra. Tous les visages, au reste, étaient tournés du côté de la porte.

— Eh bien ? demanda Barras.

— Oh ! ce n'est rien, citoyen général, répondit Courtaud en riant.

— Mais, enfin, qu'est-ce ?

— Ce sont les domestiques des citoyens — et Courtaud montrait les convives, appartenant, du reste, pour la plupart, à l'opinion républicaine, — qui sont en train de plumer le chasseur de la citoyenne Tallien, et il crie, le pauvre diable, parce que, en lui tirant les plumes, on lui pince un peu la peau.

— Et qu'a-t-il fait pour mériter d'être plumé tout vif par les autres domestiques ? reprit Barras.

— Il a appelé sa maîtresse *madame la princesse de Chimay !*

— Alors, le supplice est juste : sa maîtresse ne s'appelle pas la princesse de Chimay, elle s'appelle la citoyenne Tallien.

Un autre jour, — c'était à table encore, — un couvert était resté vacant. Le convive en retard était le fameux Fauche-Borel, l'agent royaliste que vous savez, qui devait, six mois plus tard, réduit à la misère, par l'ingratitude des Bourbons, se tuer à Neuchâtel en se jetant par une fenêtre. Il avait de grandes familiarités chez Barras, et l'on disait que c'était par son in-

termédiaire qu'avaient été liées les négociations échouées en 1798 entre les Bourbons et l'ancien directeur.

Fauche-Borel était donc en retard. Au rôti, il arrive attendri, les yeux humides, un mouchoir à la main.

— Enfin, vous voilà, mon cher Fauche-Borel, dit Barras ; pourquoi donc ce retard ?

— Ah ! citoyen général, demandez-moi plutôt d'où vient mon émotion.

— Eh bien, mon cher Fauche-Borel, je vous demande d'où vient votre émotion.

— Oh ! général, le spectacle le plus touchant, le plus attendrissant, le plus exemplaire... Imaginez-vous que j'arrive des Tuileries...

— Ah ! ah !... Et c'est là que vous avez vu ce spectacle touchant, attendrissant, exemplaire ?... Vous avez eu du bonheur, mon ami, et vous êtes tombé au bon moment ! — Voyons, racontez-nous ce que vous avez vu, que nous soyons à notre tour touchés, attendris, édifiés.

— Figurez-vous, citoyen général, que M. le duc de Bordeaux avait, dans le grand salon où il jouait, répandu de l'eau sur le parquet...

— Vraiment !

— Et que le duc de Damas lui a dit : « Monseigneur, vous avez fait du *gâchis* sur le parquet ; j'en suis désespéré, mais vous le balayerez. — Comment, je le balayerai ! a répondu le jeune prince ; est-ce qu'il n'y a pas des balayeurs ici ? — Il y en a ; mais, cette fois, comme le gâchis a été fait par Votre Altesse, c'est Votre Altesse qui le balayera... Allez chercher un balai ! » a dit le duc à un laquais ; et, comme celui-ci hésitait : « Je vous l'ordonne ! » a-t-il ajouté. Cinq minutes après, le domestique est arrivé avec un balai. Son Altesse a versé beaucoup de larmes ; mais M. de Damas a tenu bon, et monseigneur a été obligé de balayer lui-même le gâchis qu'il avait fait ! — Que dites-vous de cela, citoyen général ?

— Je dis, répondit Barras avec ce ton railleur qui lui était habituel, que le gouverneur de M. le duc de Bordeaux fait bien

d'apprendre un état à son élève ; au train dont y vont ses nobles parents, il en aura bientôt besoin !

Une autre fois, — c'était toujours à table, — un illustre général, homme de guerre éminent, homme d'esprit remarquable, et qui était, alors, ambassadeur à Constantinople, racontait avec amertume une scène de la Révolution.

Par hasard, il avait derrière lui Courtaud, ce valet de chambre, cet intendant, cet ami de Barras ; l'homme au franc parler.

Celui-ci étend la main, et touche le général à l'épaule juste au beau milieu de son récit.

— Général, dit-il, je vous arrête... Ce que vous racontez ne s'est point passé comme vous le dites : vous calomniez la Révolution !

Le général, indigné, se tourne vers Barras, comme pour en appeler à lui de la familiarité d'un laquais.

Mais Barras :

— Messieurs, Courtaud a raison ! — Raconte l'aventure comme elle s'est passée, Courtaud ; rétablis les faits, et donne une leçon d'histoire à M. l'ambassadeur.

Et Courtaud, à la grande satisfaction de Barras, et au grand ébahissement de la société, raconta les faits comme ils s'étaient passés.

A l'époque où Walter Scott était venu à Paris pour y chercher des documents sur le règne de Napoléon, dont il se proposait d'écrire l'histoire, Barras, qui avait des documents précieux à lui communiquer, désira le voir, et pria Cabarrus — qui sait sa Révolution comme Courtaud, mais qui la raconte mieux que celui-ci, n'en déplaise à la mémoire du citoyen général Barras, — d'inviter le célèbre romancier à venir dîner chez lui. Cabarrus commença par avoir une longue conversation avec Walter Scott, lequel, sachant qu'il avait affaire au fils de madame Tallien, causa beaucoup de tous les événements dans lesquels la mère de Cabarrus avait joué un rôle ; enfin, le messager aborda le véritable objet de sa visite, et transmit au poëte écossais l'invitation de Barras.

Mais Walter Scott secoua la tête.

— Je ne puis dîner avec cet homme, répondit-il; j'écrirai du mal de lui, et l'on dirait, dans notre Écosse, que *je lui ai jeté à la tête les plats de sa table*!

Un jour, Cabarrus m'invita à passer chez lui vers une heure de l'après-midi. Je me rendis exactement à l'invitation.

— Barras mourra aujourd'hui, me dit-il; voulez-vous le voir une dernière fois avant qu'il meure ?

— Certainement, répondis-je ; je suis curieux de pouvoir dire plus tard aux gens qui ne le connaîtront que de nom : « J'ai vu Barras le jour de sa mort. »

— Eh bien, venez avec moi ; je vais littéralement lui dire adieu.

Nous montâmes en voiture, et nous nous rendîmes à Chaillot.

Nous trouvâmes Courtaud fort triste ; lorsque Cabarrus lui demanda comment allait son maître, il se contenta de secouer la tête.

Il n'introduisit pas moins Cabarrus dans la chambre du moribond, et, comme j'étais avec Cabarrus, il me fit entrer en même temps.

Nous nous attendions à trouver Barras triste, pâle, abattu, défait ; Barras était gai, souriant, presque rouge ; il est vrai que cette rougeur était une question de fièvre.

On commença par excuser ma présence. J'avais rencontré Cabarrus aux Champs-Élysées, et, ayant appris qu'il venait prendre des nouvelles de Barras, j'avais voulu en venir prendre avec lui.

Barras me fit, de la tête, un petit signe amical pour me dire que j'étais le bienvenu,

— Mais, s'écria Cabarrus, que me disait donc ce terroriste de Courtaud, général? Il prétendait que vous étiez plus mal; vous me paraissez vous porter admirablement, au contraire !

—Ah ! oui, dit Barras, parce que vous me trouvez riant tout seul... Cela n'empêchera point, mon cher Cabarrus, que je ne sois mort ce soir !... — Entendez-vous cela, Dumas? je suis comme Léonidas : ce soir, je soupe chez Pluton ! et je pourrai

dire à votre père, qui serait si content de vous voir, que, moi, je vous ai vu.

— Mais qui vous faisait donc rire, quand nous sommes entrés? demanda Cabarrus en essayant de détourner la conversation, et de la ramener de la mort à la vie.

— Ce qui me faisait rire? répondit Barras. Je vais te le dire. C'est que je viens de jouer un bon tour à nos gouvernants... Comme j'ai été au pouvoir, ils ont les yeux sur moi; ils savent que je vais mourir, et ils guettent le moment de ma mort, pour mettre la main sur mes papiers. Depuis ce matin, en conséquence, je suis occupé à mettre mon cachet sur ces trente ou quarante cartons. Aussitôt ma mort, ils seront saisis; j'ai donné ordre qu'on introduisît un référé, qu'on plaidât à grand bruit... Cela pourra durer quatre mois, six mois, un an... Après quoi, mes héritiers perdront, mes papiers étant des papiers d'État. Alors ces quarante cartons que vous voyez-là seront solennellement ouverts en conseil des ministres... Eh bien, à la place de ces papiers précieux qui sont en sûreté, savez-vous ce qu'ils trouveront?

— Non, je ne m'en doute pas, je l'avoue.

— Les comptes de mes blanchisseuses, depuis trente-cinq ans... et ils en auront long à déchiffrer, car j'ai sali du linge depuis le 9 thermidor jusqu'aujourd'hui.

Et Barras poussa un éclat de rire si franc et si joyeux, qu'il en tomba en faiblesse.

Le soir, comme lui-même l'avait prédit, il était mort.

CXXXV

La maison de mademoiselle Georges. — Harel et Jules Janin. — Les jeunes Tom et Popol. — Prière de ce dernier contre le choléra. — Vie orientale de Georges. — Sa propreté. — Défaut contraire d'Harel. — Vingt-quatre mille francs jetés par la fenêtre. — La Saint-Antoine. — Piaff-Piaff. — Ses débordements. — Son trépas. — Son oraison funèbre.

Mes répétitions de *Christine* m'avaient ouvert la maison de mademoiselle Georges, comme mes répétitions d'*Henri III* m'avaient ouvert la maison de mademoiselle Mars.

C'était une maison d'une composition bien originale que celle qu'habitait ma bonne et chère Georges, rue Madame, n° 12, autant qu'il m'en souvient.

D'abord, dans les mansardes, Jules Janin, second locataire.

Au second, Harel, principal locataire.

Au premier et au rez-de-chaussée, Georges, sa sœur et ses deux neveux.

L'un de ces deux neveux, qui est aujourd'hui un grand, beau et spirituel garçon portant le nom d'Harel, avait longtemps, soit en province, soit à Paris, figuré stéréotypé sur les affiches de sa tante, qui ne pouvait pas plus se passer de lui au théâtre qu'à la ville.

On se rappelle cette phrase, qui, pendant cinq ou six ans, ne subit aucune altération :

» Le jeune Tom, âgé de dix ans, remplira le rôle de... »

Puis les noms variaient depuis celui de Joas jusqu'à celui de Thomas Diafoirus; l'âge seul ne variait jamais : le jeune Tom restait toujours âgé de dix ans.

Il faut rendre justice au jeune Tom, il exécrait la comédie; aussi, chaque fois qu'il lui fallait entrer en scène, murmurait-il entre ses dents :

— Maudit théâtre! et penser qu'il ne brûlera pas!

— Que dis-tu, Tom? demandait mademoiselle Georges.

— Rien, ma tante, répondait Tom; je repasse mon rôle.

Son frère Paul, qu'on appelait le petit Popol, était bien le plus drôle de corps qui eût jamais existé : une tête charmante avec de beaux yeux noirs, et de longs cheveux châtains, avait grossi sur un corps trop petit pour elle. Cette disproportion donnait à l'aspect de l'enfant quelque chose de grotesque; il avait énormément d'esprit, était gourmand comme Grimod de la Reynière; et, tout au contraire de Tom, fut resté toute sa vie en scène, pourvu qu'il y eût eu quelque chose à manger.

A l'époque où je l'ai connu, ce n'était encore qu'un marmot de six ou sept ans, et déjà il avait trouvé moyen, sous toute sorte de prétextes plus ingénieux les uns que les autres, de se faire ouvrir un crédit au café qui fait le coin de la rue de Vaugirard et de la rue Molière. Un beau jour, il se trouva que le compte du jeune Popol montait à une centaine d'écus! En trois mois, il avait absorbé pour trois cents francs de bavaroises et de riz au lait qu'il venait chercher au nom de sa mère, ou au nom de sa tante, et qu'il buvait ou mangeait dans les escaliers, dans les corridors ou derrière les portes.

C'était lui qui, dans *Richard Darlington*, placé en perspective, de manière à paraître de la grandeur d'un homme ordinaire, représentait le président; il avait à sa droite une sonnette, à sa gauche un verre d'eau sucrée; il agitait la sonnette avec la gravité de M. Dupin, et buvait le verre d'eau sucrée avec la dignité de M. Barrot.

Le petit gueux n'avait jamais voulu apprendre une seule prière, ce qui faisait beaucoup rire le voltairien Harel; quand, tout à coup, à l'époque du choléra, on s'aperçut que le jeune Popol disait, matin et soir, une oraison qu'il avait, sans doute, improvisée pour la circonstance.

On fut curieux de savoir ce que pouvait être cette oraison ; on se cacha, on écouta, et l'on entendit.

On entendit la prière suivante :

« Seigneur, mon Dieu! prenez ma tante Georges; prenez mon oncle Harel, prenez mon frère Tom; prenez maman Bébelle ; prenez mon ami Provost, et laissez le petit Popol et la cuisinière ! »

La prière ne porta pas bonheur au pauvre petit, si fervente

qu'elle fût : le choléra le prit, et l'emporta, lui quinze centième, dans la même journée.

Nous avons dit ce qu'était le frère Tom ; nous avons tous vu jouer maman Bébelle sous le nom de Georges cadette ; disons, maintenant, quelques mots de la tante Georges, la plus belle femme de son temps, et de l'oncle Harel, l'homme le plus spirituel de son époque.

La tante Georges était, alors, une admirable créature âgée de quarante et un ans, à peu près. Nous avons déjà donné son portrait, écrit ou plutôt dessiné par la plume savante de Théophile Gautier. Elle avait surtout la main, le bras, les épaules, le cou, les yeux d'une richesse et d'une magnificence inouïes ; mais, comme la belle fée Mélusine, elle sentait, dans sa démarche, une certaine gêne à laquelle ajoutaient encore — je ne sais pourquoi, car Georges avait le pied digne de la main — des robes d'une longueur exagérée.

A part les choses de théâtre, pour lesquelles elle était toujours prête, Georges était d'une paresse incroyable. Grande, majestueuse, connaissant sa beauté, qui avait eu pour admirateurs deux empereurs et trois ou quatre rois, Georges aimait à rester couchée sur un grand canapé, l'hiver dans des robes de velours, dans des vitchouras de fourrures, dans des cachemires de l'Inde ; et l'été dans des peignoirs de batiste ou de mousseline. Ainsi étendue dans une pose toujours nonchalante et gracieuse, Georges recevait la visite des étrangers, tantôt avec la majesté d'une matrone romaine, tantôt avec le sourire d'une courtisane grecque ; tandis que des plis de sa robe, des ouvertures de ses châles, des entre-bâillements de ses peignoirs, sortaient, pareilles à des cous de serpent, les têtes de deux ou trois lévriers de la plus belle race.

Georges était d'une propreté proverbiale ; elle faisait une première toilette avant d'entrer au bain, afin de ne point salir l'eau dans laquelle elle allait rester une heure ; là, elle recevait ses familiers, rattachant de temps en temps, avec des épingles d'or, ses cheveux qui se dénouaient, et qui lui donnaient, en se dénouant, l'occasion de sortir entièrement

de l'eau des bras splendides, et le haut, parfois même le bas d'une gorge qu'on eût dite taillée dans du marbre de Paros.

Et, chose étrange ! ces mouvements, qui, chez une autre femme, eussent été provoquants et lascifs, étaient simples et naturels chez Georges, et pareils à ceux d'une Grecque du temps d'Homère ou de Phidias ; belle comme une statue, elle ne semblait pas plus qu'une statue étonnée de sa nudité, et elle eût, j'en suis sûr, été bien surprise qu'un amant jaloux lui eût défendu de se faire voir ainsi dans sa baignoire, soulevant, comme une nymphe de la mer, l'eau avec ses épaules et ses seins blancs.

Georges avait rendu tout le monde propre autour d'elle, — excepté Harel.

Oh ! Harel, c'était autre chose ! La propreté était pour lui un immense sacrifice, et, ce sacrifice, il ne le faisait que contraint et forcé. Aussi, Georges, qui l'adorait, et qui ne pouvait se passer un seul instant d'entendre cliqueter ce charmant esprit à ses oreilles, Georges déclarait-elle à tout venant que c'était cet esprit seul qu'elle aimait, et que, quant au reste, elle le laissait parfaitement libre d'en disposer en faveur de qui lui agréerait.

A cette époque, Georges avait encore des diamants magnifiques, et, entre autres, deux boutons qui lui avaient été donnés par Napoléon, et qui valaient chacun à peu près douze mille francs.

Elle les avait fait monter en boucles d'oreilles, et portait ces boucles d'oreilles-là de préférence à toutes autres.

Ces boutons étaient si gros, que bien souvent Georges, en rentrant le soir, après avoir joué, les ôtait, se plaignant qu'ils lui allongeaient les oreilles.

Un soir, nous rentrâmes et nous nous mîmes à souper. Le souper fini, on mangea des amandes ; Georges en mangea beaucoup, et, tout en mangeant, se plaignit de la lourdeur de ces boutons, les tira de ses oreilles, et les posa sur la nappe.

Cinq minutes après, le domestique vint avec la brosse, nettoya la table, poussa les boutons dans une corbeille avec

les coques des amandes, et, amandes et boutons, jeta le tout par la fenêtre de la rue.

Georges se coucha sans songer aux boutons, et s'endormit tranquillement ; ce qu'elle n'eût pas fait, toute philosophe qu'elle était, si elle eût su que son domestique avait jeté par la fenêtre pour vingt-quatre mille francs de diamants.

Le lendemain, Georges cadette entra dans la chambre de sa sœur, et la réveilla.

—Eh bien, lui dit-elle, tu peux te vanter d'avoir une chance, toi ! regarde ce que je viens de trouver.

— Qu'est cela ?

— Un de tes boutons.

— Et où l'as-tu trouvé ?

— Dans la rue.

— Dans la rue ?

— C'est comme je te le dis, ma chère... dans la rue, à la porte... Tu l'auras perdu en rentrant du théâtre.

— Mais non, je les avais en soupant.

— Tu en es sûre ?

— A telles enseignes, que, comme ils me gênaient, je les ai ôtés et les ai mis près de moi. Qu'en ai-je donc fait après ?... où les ai-je serrés ?...

— Ah ! mon Dieu, s'écria Georges cadette, je me rappelle : nous mangions des amandes, le domestique a nettoyé la table avec la brosse...

— Ah ! mes pauvres boutons ! s'écria Georges à son tour, descends vite, Bébelle ! descends !

Bébelle était déjà au bas de l'escalier. Cinq minutes après, elle rentrait avec le second bouton : elle l'avait retrouvé dans le ruisseau.

— Ma chère amie, dit-elle à sa sœur, nous sommes trop heureuses ! Fais dire une messe, ou, sans cela, il nous arrivera quelque grand malheur.

Nous avons parlé de la malpropreté d'Harel ; elle était de notoriété publique, et lui-même en prenait une espèce d'orgueil; homme de paradoxe, il s'amusait à faire des amplifications sur cette triste supériorité.

Quand il voyait Georges couchée sur son canapé au milieu de ses chiens bien peignés, bien lavés, avec leur collier de maroquin au cou, il soupirait d'ambition.

Car Harel avait une ambition qu'il avait manifestée bien souvent, et qui n'avait jamais été satisfaite : — c'était d'avoir un cochon !

A son avis, saint Antoine était le plus heureux des saints, et il était, comme lui, prêt à se retirer au désert, si la Providence daignait lui accorder le même compagnon.

La fête d'Harel approchant, nous résolûmes, Georges, et moi, de combler les modestes désirs d'Harel; nous achetâmes, moyennant vingt-deux livres tournois, un cochon de trois à quatre mois ; nous lui mîmes une couronne de diamants sur la tête, un bouquet de roses au côté, des nœuds de pierreries aux pattes, et, le conduisant majestueusement comme une mariée, nous entrâmes dans la salle à manger, au moment où nous crûmes l'heure venue de faire à Harel cette douce surprise.

Aux cris que poussait le nouvel arrivant, Harel abandonna à l'instant même la conversation de Lockroy et de Janin, si attachante qu'elle fût, et accourut vers nous.

Le cochon tenait à la patte un compliment qu'il présenta à Harel.

Harel se précipita sur son cochon, — car il devina du premier coup que ce cochon était à lui,— le serra contre son cœur, se frotta le nez à son groin, le fit asseoir près de lui sur la grande chaise de Popol, le maintint sur cette chaise avec une écharpe à Georges, et se mit à le bourrer de toute sorte de friandises.

Le cochon, baptisé séance tenante, reçut d'Harel — qui déclara contracter envers lui les obligations d'un parrain envers son filleul — le nom euphonique de Piaff-Piaff.

Dès le même soir, Harel se retira à son second étage avec Piaff-Piaff, et, comme nul ne s'était préoccupé du coucher de l'animal, Harel s'empara d'une robe de velours à Georges, et lui en fit une litière.

Cela amena, le lendemain, entre Georges et Harel, une grande

altercation où, pris pour juges par les parties, nous condamnâmes Harel à payer à Georges deux cents francs d'indemnité sur la recette du soir.

La robe fut envoyée au magasin, et l'on en fit des costumes de page.

Cette amitié d'Harel pour son cochon devint une frénésie. Un jour, Harel m'aborda à la répétition en me disant :

— Vous ne savez pas, mon cher? J'aime tant mon cochon, que je couche avec lui !

— Eh bien, lui répondis-je, je viens de rencontrer votre cochon, qui m'a dit exactement la même chose.

Je crois que c'est le seul mot auquel Harel n'ait rien trouvé à répliquer.

Il en fut de Piaff-Piaff comme de tous les animaux trop aimés : il sentit sa puissance, il en abusa, et les choses finirent, un jour, par mal tourner pour lui.

Piaff-Piaff, bien nourri, bien logé, bien caressé, couchant avec Harel, en était arrivé au poids honorable de cent cinquante livres ; ce qui était — nous en avions fait le calcul — cinquante livres de plus que Janin, trente livres de plus que Lockroy, dix livres de plus que moi, cinquante livres de moins qu'Éric Bernard : il avait été arrêté, dans un conseil d'où avait été exclu Harel, qu'arrivé au poids de deux cents livres, Piaff-Piaff serait utilisé en boudin et en saucisses.

Malheureusement pour lui, chaque jour, il commettait dans la maison quelque nouveau désordre qui amenait une menace universelle d'avancer l'heure fixée pour son trépas, et, cependant, malgré tous ces méfaits, l'adoration d'Harel pour Piaff-Piaff était tellement connue, que les plus dures résolutions finissaient toujours par tourner à la miséricorde.

Mais, un jour, il arriva que, Piaff-Piaff rôdant à l'entour d'une espèce de cage où se tenait un magnifique faisan que j'avais donné à Tom, le faisan eut l'imprudence d'allonger le cou entre deux barreaux pour pincer un grain de blé, et Piaff-Piaff allongea le groin, et pinça la tête du faisan.

Tom était à quatre pas de là ; il vit se faire le tour, et jeta les hauts cris.

Le faisan, décapité, n'était plus bon qu'à être rôti.

Tant que Piaff-Piaff, en s'attaquant à tout le monde, avait eu l'intelligence de respecter les objets appartenant à Tom, Piaff-Piaff, comme nous l'avons dit, avait joui du bénéfice des circonstances atténuantes; mais, cette dernière maladresse commise, il n'y avait point de plaidoyer, si éloquent qu'il fût, qui pût sauver le meurtrier. Georges déclara énergiquement qu'il avait mérité la mort. Personne, pas même Janin, n'osa aller contre le jugement.

Le jugement rendu, on résolut de profiter de l'absence d'Harel pour le mettre à exécution, et, tout chaud, tout bouillant, on envoya chercher le charcutier en le prévenant d'apporter son couteau.

Cinq minutes après, Piaff-Piaff poussait des cris à ameuter tout le quartier.

On gardait la porte de la rue pour écarter Harel, si, par hasard, il revenait en ce moment là ; seulement, on avait oublié que le jardin possédait une sortie sur le Luxembourg, et qu'Harel pouvait rentrer de ce côté.

Tout à coup, comme Piaff-Piaff donnait ces notes douloureuses qui annoncent l'approche de l'agonie, la porte s'ouvrit, et Harel parut en criant :

— Qu'est-ce qu'on fait à mon pauvre Piaff-Piaff? qu'est-ce qu'on lui fait?

—Ma foi, dit Georges, tant pis ! il devenait trop désagréable, ton affreux Piaff-Piaff !

— Ah ! pauvre animal ! pauvre bête ! s'écria Harel, je parie qu'on l'égorge !

Puis, après une pause d'un instant :

—Au moins, dit-il d'un ton plaintif, avez-vous recommandé au charcutier de mettre beaucoup d'oignon dans le boudin?... J'adore l'oignon !

Telle fut l'oraison funèbre de Piaff-Piaff.

FIN DU TOME CINQUIÈME

TABLE

Pages.

CXII. — Je passe du secrétariat aux archives. — M. Bichet. — Côté par lequel je ressemble à Piron. — Mes moments perdus. — M. Pieyre et M. Parseval de Grandmaison. — Une scène qui manque au *Distrait*. — *La Peyrouse*. — Succès intime. 1

CXIII. — Le peintre Lethière. — Madame Hannemann. — Gohier. — Andrieux. — Renaud. — Desgenettes. — Larrey, Augereau et la momie d'Égypte. — Les soldats de la nouvelle école. — Mon éducation dramatique. — Je passe dans les bureaux forestiers. — Le cabinet aux bouteilles vides. — Trois jours hors du bureau. — Comparution devant M. Deviolaine..... 13

CXIV. — Achèvement de *Christine*. — Un protecteur, s'il vous plaît. — Nodier me recommande à Taylor. — Le commissaire royal et l'auteur d'*Hécube*. — Lecture officieuse devant Taylor. — Lecture officielle devant le comité. — Je suis reçu par acclamation. — Ivresse du triomphe. — Comme on écrit l'histoire. — Incrédulité de M. Deviolaine. — Picard. — Son opinion sur ma pièce. — Opinion de Nodier. — Relute au Théâtre-Français et réception définitive 24

CXV. — Cordelier-Delanoue. — Une séance de l'Athénée. — M. Villenave. — Sa famille. — Les cent trente-deux Nantais. — Cathelineau. — La chasse aux *bleus*. — Forest. — Une page d'histoire. — Sauveur. — Le comité royaliste. — Souchu. — La tombe miraculeuse. — Carrier..... 40

CXVI. — La maison de M. Villenave. — Le despotisme du maître. — La coquetterie du savant. — Description du sanctuaire de la science. — J'y suis admis à la faveur d'un autographe de *Buo-*

Pages.

naparte. — La lézarde. — Huit mille livres d'in-folio. — Le pastel de Latour — Voyages à la découverte d'un Elzévir ou d'un Faust. — La chute du portrait et la mort de l'original..... 54

CXVII. — Première représentation de *Roméo et Juliette*, de Soulié. — Anaïs et Lockroy. — Pourquoi il n'y a pas, en France, d'actrice pour jouer Juliette. — Les études du Conservatoire. — Une seconde *Christine* au Théâtre-Français. — M. Évariste Dumoulin et madame Valmonzey. — Conspiration contre moi. — Je cède mon tour à la représentation. — Comment je trouve le sujet d'*Henri III*. — Mon opinion sur cette pièce..... 72

CXVIII. — Lecture d'*Henri III* chez M. Villenave et chez Roqueplan. — Autre lecture chez Firmin. — Béranger y assiste. — Un mot sur son influence et sa popularité. — Effet que produit mon drame. — Réception à la Comédie-Française. — Lutte pour la distribution des rôles. — Ultimatum de M. de Broval. — Convaincu du crime de poésie, j'en appelle au duc d'Orléans. — Son Altesse royale me fait suspendre mes appointements. — M. Laffitte me prête trois mille francs. — Condamnation de Béranger..... 82

CXIX. — Le duc d'Orléans me fait supprimer les gratifications. — Un folliculaire. — *Henri III* et la censure. — Ma mère est frappée de paralysie. — Cazal. — Edmond Halphen. — Visite au duc d'Orléans. — Première représentation d'*Henri III*. — Effet qu'elle produit sur M. Deviolaine. — Félicitations de M. de Broval..... 92

CXX. — Le lendemain de la victoire. — Interdiction d'*Henri III*. — J'obtiens une audience de M. de Martignac. — Il lève l'interdiction. — Les hommes-obstacles. — Le duc d'Orléans me fait appeler dans sa loge. — Mot de lui à Charles X au sujet de mon drame. — Encore un folliculaire. — Visite à Carrel. — Le tir Gosset et les pistolets n° 5. — Un duel impossible..... 103

CXXI. — L'Arsenal. — La maison de Nodier. — Profil du maître. — Le congrès des bibliophiles. — Les trois chandelles. — Deburcau. — Mademoiselle Mars et Merlin. — La famille de Nodier. — Ses amis. — Dans quelles maisons j'ai de l'esprit. — Le salon de l'Arsenal. — Comment Nodier racontait. — Le bal et la bassinoire..... 116

CXXII. — Oudard me transmet les ordres du duc d'Orléans. — Je suis nommé bibliothécaire adjoint. — Comme quoi il en résulte quatre cents francs d'économie pour Son Altesse. — Rivalité avec Casimir Delavigne. — Pétition des classiques contre les pièces romantiques. — Lettre à l'appui, de mademoiselle Duchesnois. — Ronde fantastique. — Par qui Racine fut déclaré n'être qu'un *polisson*. — Belle indignation du *Constitutionnel*. — Première représentation de *Marino Faliero*..... 130

CXXIII. — Le magnétisme. — Opération sur une somnambule. — Je me fais magnétiser. — Mes observations. — Je magnétise à

Pages.

mon tour. — Expérience faite en diligence. — Autre expérience chez le procureur de la République de Joigny. — La petite Marie D***. — Ses prédictions politiques. — Je la guéris de la peur. 146

CXXIV. — Nouveaux procès de presse. — *Le Mouton enragé.* — Fontan. — Mot d'Harel sur lui. — *Le Fils de l'Homme* en police correctionnelle. — L'auteur plaide sa cause en vers. — Embarras du duc d'Orléans à propos d'un portrait historique. — Les deux usurpations 162

CXXV. — Quels sont les plus grands ennemis d'une pièce à succès. — Probité de mademoiselle Mars comme actrice. — Sa loge. — Les habitués de ses soupers. — Vatout. — Denniée. — Becquet. — Mornay. — Mademoiselle Mars chez elle. — Ses derniers jours au théâtre. — Résultat matériel du succès d'*Henri III.* — Ma première spéculation. — Refonte de *Christine.* — Où je vais chercher l'inspiration. — Deux autres caprices..... 175

CXXVI. — Victor Hugo. — Sa naissance. — Sa mère. — Les Chasseboeuf et les Cornet. — Le capitaine Hugo. — Signification de son nom. — Quel fut le parrain de Victor. — La famille Hugo en Corse. — M. Hugo est appelé à Naples par Joseph Bonaparte. — Il est nommé colonel et gouverneur de la province d'Avellino. — Souvenirs de la première enfance du poëte. — Fra Diavolo. — Joseph, roi d'Espagne. — Le colonel Hugo est fait général, comte, marquis et majordome. — L'archevêque de Tarragone. — Madame Hugo et ses enfants à Paris. — Le couvent des Feuillantines..... 187

CXXVII. — Départ pour l'Espagne. — Voyage de Paris à Bayonne. — Le trésor. — Ordre de marche du convoi. — M. du Saillant. — M. de Cotadilla. — Irun. — Ernani — Salinas. — Le bataillon d'*écloppés.* — Les rations de vivres de madame Hugo. — Les quarante grenadiers hollandais. — Mondragon. — Le précipice. — Burgos. — Celadas. — Alerte. — La revue de la reine..... 203

CXXVIII. — Ségovie. — M. de Tilly. — L'Alcazar. — Les doublons. — Le château de M. de la Calprenède et celui du grand d'Espagne. — Les bourdalous. — Otero. — Encore les Hollandais. — Le Guadarrama. — Arrivée à Madrid. — Le palais de Masserano. — La comète. — Le collége. — Don Manoel et don Bazilio. — Tacite et Plaute. — Lillo. — L'hiver de 1812 à 1813. — L'Empecinado. — Le verre d'eau sucrée. — L'armée de mérinos. — Retour à Paris..... 219

CXXIX. — Grenadier ou général. — Premier début de Victor Hugo. Il obtient une mention honorable au concours académique. — Il remporte trois prix dans les jeux Floraux. — *Han d'Islande.* — Le poete et le garde du corps. — Mariage d'Hugo. — Les *Odes et Ballades.* — Proposition du cousin Cornet..... 236

Pages.

CXXX. — Léopoldine. — Les opinions du fils de la Vendéenne. — Le conspirateur Delon. — Hugo lui offre un asile. — Louis XVIII fait une pension de douze cents francs à l'auteur des *Odes et Ballades*. — Le poëte chez le directeur général des postes. — Comment il apprend l'existence du cabinet noir. — Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Beauchesne. — *Bug-Jargal*. — La soirée de l'ambassadeur d'Autriche. — *Ode à la Colonne*. — *Cromwell*. — Comment fut faite *Marion Delorme*..... 245

CXXXI. — Lecture de *Marion Delorme* chez Devéria. — *Steeple-chase* de directeurs. — *Marion Delorme* est arrêtée par la censure. — Hugo obtient une audience de Charles X. — Son drame est définitivement interdit. — On lui envoie le brevet d'une pension qu'il refuse. — Il se met à *Hernani*, et le fait en vingt-cinq jours. 257

CXXXII. — L'invasion des barbares. — Répétitions d'*Hernani*. — Mademoiselle Mars et l'hémistiche du *lion*. — La scène des *portraits*. — Hugo redemande le rôle de doña Sol à mademoiselle Mars. — Les complaisances de Michelot pour le public. — Le quatrain de l'armoire. — Joanny..... 269

CXXXIII. — Alfred de Vigny. — L'homme et ses œuvres. — Harel, directeur de l'Odéon, — Chute de la *Christine* de Soulié. — Parenthèse à propos de Lassailly. — Lettre d'Harel, avec préface de moi et post-scriptum de Soulié. — Jadis ma *Christine* à l'Odéon. — Harel me demande de la mettre en prose. — Première représentation du *More de Venise*. — Les acteurs et les journaux..... 282

CXXXIV. — Le citoyen général Barras. — Le docteur Cabarrus me présente chez lui. — Les deux seuls remords de Barras. — Ses dîners. — Le chasseur de la princesse de Chimay. — Fauche-Borel. — Le *gâchis* du duc de Bordeaux. — Leçon d'histoire donnée à un ambassadeur. — Walter Scott et Barras. — Dernière joie de l'ancien directeur. — Sa mort..... 297

CXXXV. — La maison de mademoiselle Georges. — Harel et Jules Janin. — Les jeunes Tom et Popol. — Prière de ce dernier contre le choléra. — Vie orientale de Georges. — Sa propreté. — Défaut contraire d'Harel. — Vingt-quatre mille francs jetés par la fenêtre. — La Saint-Antoine. — Piaff-Piaff. — Ses débordements. — Son trépas. — Son oraison funèbre..... 306

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

POISSY, — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

MES

MÉMOIRES

PAR

ALEXANDRE DUMAS

SIXIÈME SÉRIE

Vol VI

NOUVELLE ÉDITION

O.K. 100

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés

God
F6 9284
Dum|Dum/r r in
101689

IV. 108

MÉMOIRES

DE

ALEXANDRE DUMAS

CXXXVI

M. Briffaut, le censeur et l'académicien. — Histoire de *Ninus II*. — M. de Lourdoueix. — L'idée d'*Antony*. — La pièce, reçue aux Français, est arrêtée par la censure. — Le duc de Chartres. — Négociation pour qu'il assiste, avec ses deux frères, à la première représentation de *Christine*. — Louët. — Un autographe du prince royal.

C'était au milieu de ce monde, bien autrement amusant que celui de la Comédie-Française, que m'avaient transporté les répétitions de *Christine*.

De même que pour *Henri III*, tous nos amis peintres étaient à ma disposition : Boulanger avait fait une partie des costumes, Saint-Ève l'autre, lorsque, tout à coup, cette nouvelle nous arriva du ministère :

« La pièce est arrêtée. »

Après *Marion Delorme*, *Christine* ! Décidément, la censure y prenait goût.

J'allai au ministère ; ma pièce était entre les mains de M. Briffaut, auteur de *Ninus II*.

L'histoire de *Ninus II* aurait dû, cependant, rendre M. Briffaut indulgent pour les autres.

Ah ! pardon, vous ne connaissez peut-être pas l'histoire de *Ninus II* ? — Je vais vous la dire.

M. Briffaut avait fait, en 1809 ou 1810, je ne sais sous quel titre, une pièce dont la scène se passait en Espagne.

La censure arrêta cette pièce.

Un ami de M. Briffaut en appela à Napoléon de la décision de ses censeurs. Napoléon lut la pièce ; il y avait des vers à la louange des Espagnols.

— La censure a bien fait, dit-il. Il ne me va point qu'on fasse l'éloge d'un peuple avec lequel je suis en guerre !

— Mais, sire, que voulez-vous que devienne l'auteur? demanda humblement et piteusement l'ami. Il n'a composé et ne composera probablement jamais que cette pièce-là dans toute sa vie ; il comptait sur elle pour arriver à bien des choses... Sire, vous brisez sa carrière !

— Eh bien, qu'au lieu de faire passer son action en Espagne, il la fasse passer en Assyrie, par exemple, et je n'ai plus d'objection ; qu'au lieu de s'appeler Pélage, son héros s'appelle Ninus Ier ou Ninus II, et j'autorise.

Ce n'était pas une pareille condition qui pouvait arrêter M. Briffaut ; d'abord, il appela sa pièce *Ninus II ;* puis, partout où il y avait *Espagnols*, il mit *Assyriens;* partout où il y avait *Burgos*, il mit *Babylone;* cela le gêna un peu pour les rimes, mais pour les rimes seulement; — et la pièce fut autorisée, et la pièce fut jouée, et, à cause du tour de force, sans doute, M. Briffaut fut nommé académicien.

C'était, au reste, un excellent homme que M. Briffaut, pas trop fier de n'avoir rien fait, avantage qui rend tant de confrères insolents.

Nous discutâmes longtemps, non pas les défauts littéraires, mais les défauts politiques de la malheureuse *Christine*. Elle en était hérissée, à ce qu'il paraît ; la pauvre censure, qui a les doigts si délicats, ne savait vraiment par où la prendre.

Il y avait surtout ce vers, que Christine dit à propos de sa couronne :

C'est un hochet royal trouvé dans mon berceau !

qui semblait à ces messieurs une énormité. Par ce vers, j'atta-

quais la légitimité, le droit divin, la succession ! Il est incroyable la quantité de choses que j'attaquais par ce vers ! Un instant je crus avoir, sans m'en douter, écrit ma pièce dans cette belle langue turque dont Molière nous donne un échantillon dans *le Bourgeois gentil-homme*, et qui dit tant de choses en si peu de mots.

Il y avait encore l'envoi de cette couronne à Cromwel, qui était une chose bien dangereuse pour la monarchie ! J'avais beau dire que le fait était vrai; que Christine avait, en réalité, envoyé cette couronne au protecteur, lequel l'avait fait fondre. Rappeler au genre humain, qui paraissait avoir oublié l'aventure, que cet envoi avait existé, semblait une chose subversive et incendiaire !

Il est vrai qu'à la manière dont M. Briffaut avait traité l'histoire dans *Ninus II*, il devait asses peu se préoccuper des questions historiques.

En somme, malgré mes conférences avec M. Briffaut, — conférences que son affabilité rendait, d'ailleurs, fort tolérables, — rien n'avançait, et, comme Harel était pressé, on me décida à faire une démarche vers le chef de la censure, M. de Lourdoueix.

On m'avait invité à me faire recommander à M. de Lourdoueix par une dame de ses amies qui avait tous les ans le prix de vertu; je ne sais plus son nom; seulement, on prétendait qu'il n'y avait que par cette anse-là qu'on pût le prendre; mais j'étais, comme Raoul des *Huguenots* le fut depuis, plein de confiance en mon bon droit, et, sans recommandation aucune, je m'aventurai vers les terres australes où je devais découvrir M. de Lourdoueix.

Je ne sais pas si M. de Lourdoueix avait fait *Ninus III* ou *Ninus IV*, s'il était de l'Académie ou simplement du Caveau; mais M. de Lourdoueix était loin d'être aussi affable que M. Briffaut.

Notre entrevue fut courte. Après une conversation de cinq minutes, aigrelette des deux parts:

— Enfin, monsieur, dit-il, tout ce que vous pourrez ajouter est inutile: tant que la branche aînée sera sur le trône, et

tant que je serai de la censure, votre ouvrage sera suspendu.

— C'est bien, monsieur, répondis-je en le saluant, j'attendrai!

— Monsieur, reprit ironiquement M. de Lourdoueix, le mot a été dit déjà.

— Alors, je le répète.

Et je sortis.

La menace était sérieuse: je n'avais plus là M. de Martignac, l'homme d'esprit. Le ministère Polignac avait succédé au sien, et je n'avais aucun moyen d'arriver jusqu'au nouveau président du conseil.

J'attendis ; je n'avais pas d'autre arme que la patience, et, en attendant, un jour que je me promenais sur le boulevard, je m'arrêtai tout à coup, me disant à moi-même:

— Un homme qui, surpris par le mari de sa maîtresse, la tuerait en disant qu'elle lui résistait, et qui mourrait sur l'échafaud à la suite de ce meurtre, sauverait l'honneur de cette femme, et expierait son crime.

L'idée d'*Antony* était trouvée; quant au caractère du héros, je crois avoir dit que le Didier de *Marion Delorme* me l'avait fourni.

Six semaines après, *Antony* était fait.

Je lus la pièce aux Français ; elle n'obtint qu'un médiocre succès de lecture. Je distribuai mes deux rôles entre mademoiselle Mars et Firmin ; mais il était évident qu'ils eussent autant aimé que je choisisse d'autres interprètes.

J'envoyai la pièce à la censure; elle fut arrêtée comme *Christine*.

Cela me faisait la paire.

Mais, soit qu'il y eût, à cette époque, une certaine pudeur dont la tradition s'est depuis perdue, soit que quelque ami à moi eût agi en dessous, — et j'ai toujours soupçonné l'excellente et spirituelle madame du Cayla de m'avoir rendu ce service, — soit, enfin, qu'Harel eût réellement au ministère l'influence qu'il prétendait y avoir, la pièce de *Christine* nous fut rendue, sans grands changements, dans les premiers jours de mars.

On avait même laissé le fameux vers sur le *hochet royal*, tout incendiaire qu'il était, et l'envoi de la couronne au protecteur, quelle que fût la catastrophe qui pouvait résulter de cette réminiscence historique !

Les répétitions interrompues reprirent donc leur cours.

Cependant, au milieu de toutes mes tribulations, je n'en allais pas moins à la bibliothèque du Palais-Royal, et, à la bibliothèque du Palais-Royal, j'avais fait une nouvelle connaissance.

Cette connaissance était celle de M. le duc de Chartres.

M. le duc de Chartres était, à cette époque, un charmant enfant comme il a été, depuis, un charmant prince; assez mauvais écolier, quoi qu'en disent ses maîtres; — et, de crainte que, pour l'honneur du professorat, ils ne me démentent, je citerai tout à l'heure une anecdote à ce sujet.

M. le duc de Chartres était donc, ainsi que je l'ai dit, un charmant enfant de dix-sept ans, et, comme j'en avais vingt-sept, moi, la différence d'âge n'étant pas, entre nous deux, aussi grande qu'elle l'était entre lui et Casimir Delavigne, ou entre lui et Vatout, c'était d'ordinaire à moi qu'il s'adressait.

En outre, mon nom faisait beaucoup de bruit dans ce moment-là; on me prêtait une foule d'aventures, comme, depuis, on m'a prêté une foule de mots. J'avais des passions africaines, disait-on, et on en appelait à mes cheveux crépus et à mon teint bruni, qui ne pouvaient ni ne voulaient démentir mon origine tropicale. Tout cela était curieux pour un enfant qui devenait jeune homme, et qui sentait l'art comme nous l'exprimions, ou plutôt comme je l'exprimais, puisque, à cette époque, rien d'Hugo n'avait encore paru, dramatiquement parlant.

Hernani ne devait être représenté que le 25 février 1830, et ce commencement de relations dont je parle avait lieu vers la fin de 1829.

M. le duc de Chartres me traitait donc en homme se rapprochant ou plutôt ne s'éloignant pas trop de son âge, et, quand il pouvait s'échapper, venait causer avec moi.

Je dois dire que bientôt la conversation déviait, passant de l'art aux artistes, de la pièce aux acteurs, et qu'il était au moins autant question entre nous de mademoiselle Virginie Bourbier, de mademoiselle Louise Despréaux, de mademoiselle Alexandrine Noblet et de mademoiselle Léontine Fay que d'*Henri III* et de *Christine*.

Mais ces séances n'étaient jamais bien longues; au bout d'un instant, on entendait M. le duc d'Orléans chantant sa messe, ou M. un tel glapissant le nom du duc de Chartres, et le jeune prince, qui, devenu homme, continuait de trembler devant le roi, se sauvait par quelque porte dérobée en balbutiant :

— Oh! monsieur Dumas, ne dites pas que vous m'avez vu!

Quelque temps avant la représentation de *Christine*, il était descendu et m'avait exprimé tout le désir qu'il éprouvait d'assister, avec ses deux jeunes frères, à la représentation de mon second drame; mais il avait peur que la permission ne lui en fût refusée.

Aussi, que venait faire près de moi le pauvre enfant?

Il venait me prier de manifester au duc d'Orléans le désir que ses enfants assistassent à la représentation de ma pièce.

J'étais on ne peut plus disposé à faire cette demande, et, la première fois que je vis Son Altesse, je la risquai.

Le prince fit deux ou trois *hum! hum!* qui indiquaient toute sa défiance à l'endroit de la moralité d'une pièce défendue un instant par la censure; mais je le rassurai de mon mieux, et j'obtins, à force d'instances, que les jeunes princes assisteraient à la représentation.

Au prochain jeudi, je ne manquai pas d'aller à la bibliothèque; je me doutais bien que j'y verrais le duc de Chartres; en effet, il descendit, mais accompagné de M. de Boismilon cependant, il trouva moyen de passer près de moi, et de me dire à demi-voix :

— Nous y allons! merci...

J'ai promis une anecdote relative à la paresse de M. le duc de Chartres, — paresse qu'on dissimulait fort à son père, et que les prix dont on accable d'ordinaire les jeunes princes ne

permettaient pas de soupçonner; — je tiens ma promesse.

En 1835, j'entrepris avec Jadin un voyage en Italie. Notre intention était de faire ce voyage en véritables touristes, c'est-à-dire à pied, à cheval, à mulet, en voiturin, en *corricolo,* en *speronare,* en barque, comme nous pourrions enfin.

Nous résolûmes de sortir de France par ce que l'on appelle la rivière de Gênes; en conséquence, nous prîmes à Hyères une espèce de voiturin qui devait, moyennant cent francs, nous conduire à Nice en passant par le golfe Juan, où nous aurions la faculté de nous arrêter une demi-journée, mon intention étant de prendre, pour le faire graver plus tard, un dessin de la plage où Napoléon avait débarqué en 1815.

De son côté le *vetturino* avait le droit de nous adjoindre quatre personnes, à la condition que ces personnes ne pourraient s'opposer à une première station de cinq ou six heures à Cannes, et à une seconde station à Grasse.

Au nombre des voyageurs qui nous accompagnaient était un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, vêtu d'un frac bleu, d'un pantalon de nankin, de bas de couleur et de souliers lacés.

Dans mes *Impressions de voyage,* je lui ai donné le nom de Chaix; dans mes Mémoires, je dois rétablir son véritable nom: il s'appelait Louët.

Pendant un jour et demi, il ne nous adressa point la parole; seulement, notre conversation paraissait l'intéresser énormément; à toutes les drôleries, il souriait, et aux rares choses sérieuses que nous disions, il écoutait sérieusement.

A table, son couvert était toujours à côté des nôtres; à la première couchée, il s'arrangea de manière à n'être séparé de nous que par une cloison.

Arrivés au golfe Juan, nous nous arrêtâmes, et, tandis que Jadin faisait son dessin, je me jetai à l'eau, et me baignai.

Au moment où je me déshabillais, Louët s'approcha de moi, et, m'adressant pour la première fois la parole, me demanda la permission de se baigner avec moi.

Je ne distinguai pas, d'abord, dans cette demande tout ce qu'elle avait de religieusement poli, et lui répondis en riant

qu'il était parfaitement libre de faire ce qu'il voudrait. Il me remercia de la permission, et prit, dans trois pieds et demi d'eau, le plus raisonnable et le moins mouvementé des bains que j'aie vu prendre; puis, le dessin fait, le bain pris, nous remontâmes en voiture, et, le même jour, nous allâmes coucher à Nice.

Trois de nos compagnons nous avaient déjà quittés, l'un à la hauteur de Draguignan, les deux autres à Grasse. Louët seul nous était resté fidèle jusqu'à Nice, et cela m'étonnait d'autant plus que je l'avais entendu dire aux gens qui l'avaient accompagné à la voiture, et cela au moment de se séparer d'eux, qu'il partait pour Paris.

Or, il fallait que Louët fît une bien large application du proverbe « Tout chemin mène à Rome, » pour se faire illusion à ce point de croire que le chemin de Toulon à Nice le mènerait à Paris.

Cette singularité de notre compagnon de voyage, laquelle singularité nous préoccupait, Jadin et moi, nous fut enfin expliquée par une demande que le vetturino nous fit au nom de Louët, qui n'osait pas nous la faire lui-même.

Louët était, en effet, parti de Toulon pour se rendre à Paris; mais, en route, le charme de notre conversation l'avait tellement séduit, qu'au lieu de venir jusqu'au Luc, et de gagner, de là, Draguignan et Castellane, il avait annoncé au vetturino que, n'ayant jamais vu Nice, il pousserait jusque-là.

Arrivant à Nice, il nous faisait demander, comme une grande faveur, de permettre qu'il continuât de voyager avec nous, s'empressant de nous faire savoir que sa compagnie ne nous serait nullement à charge, et qu'il supporterait, quel qu'il fût, le tiers de la dépense; le vetturino ajouta, en manière de parenthèse, que Louët, qu'il connaissait, venait d'hériter d'une trentaine de mille francs; il retournait à Paris avec cet héritage lorsqu'il nous avait rencontrés, et, nous ayant rencontrés, il ne voyait pas un meilleur emploi à donner à une partie de son argent que de le dépenser en notre société.

La demande était faite avec tant de gracieuse instance, Louët paraissait lui-même être un si digne garçon, que nous n'eû-

mes pas même l'idée de discuter la question. Nous lui fîmes dire que nous acceptions sa compagnie avec le plus grand plaisir; que la dépense, ainsi qu'il le désirait, serait divisée par tiers, et qu'enfin, dès le lendemain, nous lui donnerions un programme de notre voyage, pour qu'il vît si notre itinéraire lui convenait.

Louët nous fit répondre que ce programme lui était tout à fait inutile ; qu'il n'avait aucun but arrêté ; que c'était nous, et non pas le voyage, qu'il recherchait, et que, du moment où il était riche de notre permission, il irait en Chine s'il nous plaisait d'y aller.

On ne pouvait être plus accommodant.

Louët fit, en effet, le voyage d'Italie avec nous, et se montra, pendant toute la route, excellent compagnon.

J'avais raconté cette histoire dans mes *Impressions de voyage*, me laissant aller à toute cette gaieté de narration qui m'est naturelle, lorsque, en 1838, je vis Jadin entrer chez moi.

— Vous ne savez pas quelle visite vous recevrez demain? me demanda-t-il.

— Non.

— La visite de Louët.

— Ah bah!

Je n'avais pas revu Louët depuis mon retour d'Italie, c'est-à-dire depuis trois ans.

— Oui, continua Jadin, et je suis chargé de vous préparer à cette visite.

— Comment! est-ce qu'il viendrait, par hasard, me demander satisfaction de ce que je l'ai mis dans mes *Impressions de voyage?*

— Non pas, au contraire, il est très-satisfait d'y figurer, et il vient réclamer de vous un service.

— Ah! il sera le bienvenu... Lequel?

— Il se réserve de vous le dire lui-même.

— Bon! Je l'attends.

Louët se présenta chez moi le lendemain. Il était toujours le même bon et naïf garçon; seulement, il me paraissait avoir fait un grand pas dans l'art de la toilette.

— Eh bien, Louët, vous voilà donc! Mais, mon ami, vous avez l'air d'un millionnaire!

— Ah! oui, parce que je suis mieux mis qu'autrefois; eh bien, justement, au contraire, je n'ai plus le sou.

— Comment! vous n'avez plus le sou?

— Non. J'ai aventuré ma petite fortune, et je l'ai perdue.

— Entièrement?

— Entièrement.

— Ah! pauvre garçon!

— Aussi, je viens vous demander...

— Quoi?... Ce n'est pas un conseil pour la refaire, n'est-ce pas?

— Non. C'est votre protection.

— Auprès du ministère? demandai-je étonné.

— Non.

— Auprès du roi? demandai-je plus étonné encore.

— Non.

— Auprès du duc d'Orléans?

— Oui!

Je me rembrunis. Cette sainte et respectueuse amitié que j'avais vouée au duc, j'aurais tellement voulu la rendre pure de tout intérêt, afin que lui-même en comprît la réalité par le désintéressement, que, chaque fois qu'on me priait de demander quelque chose au prince royal, on me causait une peine réelle.

— Auprès du duc d'Orléans! répétai-je. Et que voulez-vous donc, mon cher Louët, que je demande pour vous au duc d'Orléans?

— Une petite place.

— Une petite place!

Et je haussai les épaules.

— Il ne vous refusera pas cela, à vous, ajouta Louët.

— Mais si, au contraire, cher ami, il me refusera cela, parce que je serai le premier à lui dire de me le refuser.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous n'avez aucun titre, parce que vous ne connaissez pas M. le duc d'Orléans.

— Mais si, j'ai un titre; mais si, je le connais, me dit Louët; j'ai été son camarade de collége.

— A Henri IV?

- A Henri IV.

— Vous êtes sûr?

- Parbleu!

— Il se souviendra de vous?

— J'étais dans la même classe que lui; d'ailleurs, s'il m'avait oublié, j'ai là un petit mot de sa main qui rafraîchirait ses souvenirs.

— Un petit mot de sa main?

— Tenez, voyez plutôt.

Et il me montra, sur un fragment de papier à écolier, trois lignes d'une écriture fine qui contenaient ces mots:

« Mon cher Louët,

» Expliquez-moi depuis Ασκρωνδη jusqu'à φλος, je vous serai infiniment obligé.

» DE CHARTRES. »

Je m'emparai du papier avec empressement.

— Oh! mais, lui dis-je, s'il en est ainsi, mon cher Louët, vous êtes sauvé, et je réponds de tout.

— Vous vous chargez de mon affaire, alors?

- Avec le plus grand plaisir.

— Quand verrez-vous le duc?

— Demain matin.

— Et quand pourrai-je revenir?

— Demain, à midi.

— Et j'aurai ma place?

— Je l'espère.

— Ma foi, mon cher monsieur, vous m'aurez rendu là un bien grand service.

— Je vous le rendrai!... Allez, et dormez sur les deux oreilles; vous vous réveillerez, après-demain, avec douze cents francs d'appointements,

Louët sortit sur cette douce promesse, et j'écrivis au prince royal, lui demandant un rendez-vous pour le lendemain matin.

Un quart d'heure après, j'avais mon rendez-vous.

Je logeais, à cette époque, rue de Rivoli, nº 22; mes fenêtres donnaient juste sur celles du duc d'Orléans, et souvent il répondait lui-même par un signe à des demandes du genre de celle que je venais de lui adresser.

Au reste, ces demandes étaient rares ; j'attendais toujours que le prince me fît appeler. Je savais avec quelle répugnance le roi et surtout la reine me voyaient aller chez leur fils.

Aussi, le lendemain, quand je me présentai chez le prince:

— Eh! vous voilà! me dit-il ; que diable avez vous donc de si pressé à me demander?

— Ah! monseigneur, une grâce que vous m'accorderez, j'en suis sûr, avec le plus grand plaisir.

— De qui ou de quoi est-il question?

— Je ne sais pourquoi monseigneur s'explique si catégoriquement avec moi; il sait que je ne suis pas puriste.

— N'importe, il est bon de prouver que, quoique prince royal, on a fait ses classes.

— Justement, je viens parler à monseigneur d'un de ses camarades de collége.

— En resterait-il un qui ne fût pas placé? me demanda-t-il.

— Oui, monseigneur, et je l'ai découvert, répondis-je.

— Oh! vous, je ne sais ce que vous ne découvririez pas...

— Dame! monseigneur, quand on a découvert la Méditerranée.

— Eh bien, qu'avez-vous découvert encore?

— Je vous l'ai dit, un camarade de classe à monseigneur.

— Et qui se nomme?

Je tirai le petit papier de ma poche, prêt à l'utiliser à la première occasion.

— Louët, monseigneur.

Le duc jeta un cri.

— Oh! quel cancre! dit-il.

Je le regardai en souriant et en remettant bien ostensiblement mon papier dans ma poche.

— Alors, dis-je, monseigneur, c'est autre chose.

— Comment! c'est autre chose?

— Oui, je n'ai plus rien à demander à Votre Altesse.

— Pourquoi cela?

— Dame!...

— Voyons, quel est ce papier que vous remettez dans votre poche, et que vous mourez d'envie de me montrer?

— J'en meurs d'envie, c'est vrai, monseigneur.

— Eh bien, montrez-le-moi, alors!

— Je n'ose pas.

— Donnez donc!

Je tendis la main vers le prince, et, le plus humblement possible, je lui remis le papier.

— Bon! me dit-il, c'est quelque machine infernale.

— Lisez, monseigneur.

Le prince jeta les yeux sur le petit chiffon de papier, et rougit jusqu'aux oreilles.

Il rougissait très-facilement, et, en supposant que ce soit un défaut, ce défaut lui était commun avec le duc de Nemours et le duc d'Aumale.

— Ah! ah! fit-il après avoir lu.

Puis, me regardant :

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve? dit-il. Que j'étais encore plus cancre que lui.

— Monseigneur ne fera-t-il pas quelque chose pour son supérieur, alors?

— Que désirez-vous que je fasse?

Et il s'approchait tout doucement de la cheminée, roulant le petit papier dans ses doigts.

— Dame! monseigneur le placera, j'espère bien.

— Où?

— Près de lui.

— En quelle qualité?

— Mais ne fût-ce que comme futur professeur de ses enfants; il leur expliquera depuis Ασκρωνδη jusqu'à ολος.

— Non, dit-il, mais j'ai une idée.

— Pardieu ! cela ne m'étonne pas.

Le prince se mit à rire.

— Croyez-vous qu'il veuille apprendre l'allemand?

— Il apprendra tout ce que voudra monseigneur.

— Eh bien, j'en fais un secrétaire adjoint de madame la duchesse d'Orléans ; quand il saura l'allemand, il traduira les lettres qu'elle recevra d'Allemagne... Voilà la seule place que j'aie à lui donner.

— Et les appointements courront?...

— De demain ; dites-lui de se présenter chez Asseline.

— Merci pour lui et pour moi, monseigneur.

Et il s'approchait de plus en plus de la cheminée, roulant toujours son petit papier entre ses doigts.

Enfin, il allongea le bras vers la flamme du foyer; mais je m'avançai vers la cheminée, et, étendant la main entre le papier et la flamme :

— Pardon, monseigneur, lui dis-je.

— Quoi, pardon ?

— Ce petit papier...

— Eh bien ?

— C'est mon courtage.

— Qu'en ferez-vous?

— Je le ferai encadrer.

— Oh! vous en êtes bien capable !... Laissez-moi le brûler.

— Monseigneur, je le cacherai dans un portefeuille, et ne le montrerai qu'une fois par semaine.

— Vous me le promettez ?

— Parole d'honneur !

— En ce cas, prenez; et, comme vous avez hâte de me quitter, pour annoncer la bonne nouvelle à votre protégé, allez-vous-en.

— Oh! monseigneur n'aura pas besoin de me donner deux fois mon congé.

— Allez ! allez !

Il me fit signe de la main, et je sortis.

Pauvre prince ! j'ai bien des anecdotes de ce genre-là à raconter sur lui, et je les raconterai, je l'espère bien.

C'était par la bonté de son cœur, c'était par la loyauté de son patriotisme qu'il avait conquis cette popularité dont il jouissait.

Aussi, quand il mourut, j'écrivis ces mots prophétiques:

« Dieu vient de supprimer le seul obstacle qui existât entre la monarchie et la république. »

Et c'est pour cela que vous êtes mort, monseigneur; c'est que vous étiez un obstacle, et que la république était une nécessité.

CXXXVII

Première représentation d'*Hernani*. — Le vieil as de pique. — Parodies. — D'où date l'histoire de Cabrion et de Pipelet. — Eugène Sue et Desmares. — Soulié me revient. — Il m'offre ses cinquante ouvriers en guise de claqueurs. — Première représentation de *Christine*. — Souper chez moi. — Hugo et de Vigny corrigent les vers *empoignés*.

Hernani avait été rendu à Hugo presque sans examen; on n'avait pas eu le temps de nous le relire, Taylor tenant à monter l'ouvrage avant son départ pour l'Égypte.

Nous fûmes invités à entendre la lecture au comité, qui était en même temps la lecture aux acteurs, la pièce étant reçue d'avance.

Cette lecture fit un immense effet; pourtant, je préférais, et je préfère encore *Marion Delorme*.

A deux heures, le jour de la représentation, nous étions dans la salle.

Nous comprenions bien que la victoire remportée par de Vigny était une victoire sans portée. Ce n'était pas de Shakspeare, de Gœthe et de Schiller que les gens sensés doutaient, c'était de nous.

Nous demandions un théâtre national, original, français, et non pas grec, anglais ou allemand : c'était à nous de le faire.

Bon ou mauvais, *Henri III*, du moins, était une pièce originale, tirée de nos chroniques, dans laquelle on retrouvait peut-être des souvenirs des autres théâtres, mais qui n'en imitait aucun.

Marion Delorme, qu'on n'avait pas pu obtenir de la censure, et *Hernani*, qu'on allait représenter, étaient des pièces du même genre.

Seulement, *Henri III* était un ouvrage plus fort par le fond, et *Hernani* et *Marion Delorme* des ouvrages plus remarquables par la forme.

Malheureusement, les Comédiens français étaient roidis dans certaines habitudes ; il était impossible, en général, de les faire passer du tragique au comique, sans qu'ils fissent quelque terrible faute d'intention et même d'intonation ; nous avons raconté l'anecdote de Michelot et des quatre vers relatifs à l'armoire.

Il faut dire aussi que, souvent, chez Hugo, le comique et le tragique se touchent sans nuances intermédiaires, ce qui rend l'interprétation de sa pensée plus difficile que si, entre la familiarité et la grandeur, il se donnait la peine d'établir une gamme ascendante ou descendante.

La langue anglaise rhythmée, scandée, divisée par brèves et par longues, a un grand avantage sur la nôtre, et, cet avantage, Shakspeare l'a largement exploité ; ses pièces, en général, sont écrites en trois langues : en prose, en vers blancs et en vers rimés.

Les gens du peuple ou de condition inférieure parlent en prose, les personnages intermédiaires parlent en vers blancs, les princes et les rois parlent en vers rimés.

En outre, si les idées s'élèvent dans la bouche de l'homme de condition inférieure, Shakspeare met à sa disposition les deux modes ascendants d'exprimer sa pensée ; si les idées s'abaissent dans la bouche d'un roi ou d'un prince, il sera libre de s'emparer, pour ne pas nuire à l'expression, du langage de la bourgeoisie, et même du langage du peuple.

Au reste, le public qui nous écoutait ignorait toutes ces choses, était indifférent à toutes ces distinctions : on venait

pour applaudir ou pour siffler ; on applaudissait ou l'on sifflait, voilà tout.

La première représentation d'*Hernani* a laissé un souvenir unique dans les annales du théâtre : la suspension de *Marion Delorme*, le bruit qui se faisait autour d'*Hernani*, avaient vivement excité la curiosité publique, et l'on s'attendait, avec juste raison, à une soirée orageuse.

On attaquait sans avoir entendu, on défendait sans avoir compris.

Au moment où Hernani apprend de Ruy Gomez que celui-ci a confié sa fille à Charles V, il s'écrie :

... Vieillard stupide, il l'aime!

M. Parseval de Grandmaison, qui avait l'oreille un peu dure, entendit : « Vieil as de pique, il l'aime ! » et, dans sa naïve indignation, il ne put retenir un cri :

— Ah ! pour cette fois, dit-il, c'est trop fort !

— Qu'est-ce qui est trop fort, monsieur? qu'est-ce qui est trop fort ? demanda *mon ami* Lassailly, qui était à sa gauche, et qui avait bien entendu ce qu'avait dit M. Parseval de Grandmaison, mais non ce qu'avait dit Firmin.

— Je dis, monsieur, reprit l'académicien, je dis qu'il est trop fort d'appeler un vieillard respectable comme l'est Ruy Gomez de Silva, « vieil as de pique ! »

— Comment ! c'est trop fort ?

— Oui, vous direz tout ce que vous voudrez, ce n'est pas bien, surtout de la part d'un jeune homme comme Hernani.

— Monsieur, répondit Lassailly, il en a le droit, les cartes étaient inventées... Les cartes ont été inventées sous Charles VI, monsieur l'académicien ! si vous ne savez pas cela, je vous l'apprends, moi... Bravo pour le vieil as de pique ! bravo Firmin ! bravo Hugo ! Ah !...

Vous comprenez qu'il n'y avait rien à répondre à des gens qui attaquaient et qui défendaient de cette façon-là.

Hernani eut un grand succès, mais plus matériellement contesté que celui d'*Henri III.*

Et c'est tout simple, les beautés de forme et les beautés de style sont les moins senties du vulgaire, et ce sont les beautés familières à Hugo. En revanche, ces beautés, étant tout artistiques, avaient une grande influence sur nous, et sur moi en particulier.

Hernani eut tous les honneurs du triomphe : il fut outrageusement attaqué, et défendu avec rage; il eut sa parodie, parodie très-spirituelle, contre les habitudes reçues, et qui avait pour titre : *Arnali, ou la Contrainte par cor*, pièce française traduite du goth.

A propos de parodie, constatons un fait historique dont la date pourrait s'égarer dans la nuit des temps, si nous ne la consignions point ici.

L'histoire — car c'est une histoire — de Cabrion et de M. Pipelet remonte au mois de mars 1829.

Voici à quelle occasion s'accomplit cet événement qui donna, alors, tant d'inquiétudes aux portiers parisiens, que, depuis ce temps, ils en sont devenus mélancoliques!

Henri III, destiné d'avance à un grand succès ou tout au moins à un grand bruit, devait avoir sa parodie; pour faciliter l'exécution de cette œuvre importante, j'avais d'avance communiqué mon manuscrit à de Leuven et à Rousseau; puis, sur leur demande, j'avais collaboré de mon mieux à la pièce, qui reçut le titre du *Roi Dagobert et sa Cour*.

Mais ce titre parut à la censure irrévérencieux à l'égard du *descendant* de Dagobert.

Par le descendant de Dagobert, cette honorable compagnie qui porte pour armes des ciseaux de sable sur champ d'argent, entendait Sa Majesté Charles X.

Elle confondait descendant avec successeur; mais, on le sait, messieurs du comité d'examen n'y regardent point de si près.

Nous changeâmes le titre, et nous prîmes celui de *la Cour du roi Pétaud*, titre auquel la censure ne trouva aucun inconvénient.

Comme si personne ne descendait du roi Pétaud!

Ce fut donc sous ce titre que fut jouée, au Vaudeville, la parodie d'*Henri III et sa Cour*.

Cette parodie parodiait la pièce, scène par scène.

Or, à la fin du quatrième acte, la scène d'adieu de Saint-Mégrin à son domestique était parodiée par une scène entre le héros de la parodie — j'ai eu le malheur d'oublier son nom — et son portier.

Dans cette scène très-tendre, très-touchante, très-sentimentale, le héros demandait au portier une mèche de ses cheveux, sur l'air *Dormez donc, mes chères amours !* fort en vogue à cette époque-là, et tout à fait approprié à la situation.

Le soir de la représentation, tout le monde sortit en chantant le refrain de l'air, et les paroles de la chanson.

Trois ou quatre jours après, nous dînâmes chez Véfour, de Leuven, Eugène Sue, Desforges, Desmares, Rousseau, quelques autres et moi.

A la fin du dîner, qui avait été fort gai, et où le fameux refrain :

Portier, je veux
De tes cheveux !

avait été chanté en chœur, Eugène Sue et Desmares résolurent de donner une réalité à ce rêve de notre imagination, et, entrant dans la maison n° 8 de la rue de la Chaussée-d'Antin, dont Eugène Sue connaissait le concierge de nom, ils demandèrent au brave homme s'il ne se nommait pas M. Pipelet.

Celui-ci répondit affirmativement.

Alors, au nom d'une princesse polonaise qui l'avait vu, et qui était devenue amoureuse de lui, ils lui demandèrent avec tant d'instances une boucle de ses cheveux, que, pour se débarrasser d'eux, le pauvre Pipelet finit par la leur donner.

Du moment qu'il eut commis cette faiblesse, Pipelet fut un homme perdu. Le même soir, trois autres demandes lui furent adressées de la part d'une princesse russe, d'une baronne allemande et d'une marquise italienne, et, à chaque fois

que cette demande lui était adressée, un chœur invisible chantait sous la grande porte :

Portier, je veux
De tes cheveux !

Le lendemain, la plaisanterie continua ; nous envoyâmes les gens de notre connaissance demander des cheveux à maître Pipelet, qui ne tirait plus le cordon qu'avec angoisses, et qui — mais inutilement — avait enlevé de sa porte l'écriteau sacramentel :

Parlez au portier.

Le dimanche suivant, Eugène Sue et Desmares résolurent de donner au pauvre diable une sérénade en grand ; ils entrèrent dans la cour à cheval, et, chacun une guitare à la main, ils se mirent à chanter l'air persécuteur. Mais, nous l'avons dit, c'était un dimanche ; les maîtres étaient à la campagne ; le portier, se doutant qu'on chercherait à empoisonner son jour dominical comme les autres, et qu'il n'aurait pas même, ce jour-là, le repos que Dieu s'était accordé à lui-même, avait prévenu tous les domestiques de la maison. Il se glissa derrière les chanteurs, ferma la porte de la rue, fit un signal convenu d'avance, et sur lequel cinq ou six domestiques accoururent à son aide, et les troubadours, forcés de convertir en armes défensives leurs instruments de musique, ne sortirent de là que le manche de leur guitare à la main.

Des détails de ce combat, qui dut être terrible, personne n'en sut jamais rien, les combattants les ayant gardés pour eux ; mais on sut qu'il avait eu lieu, et, dès lors, le portier de la rue de la Chaussée-d'Antin fut mis au ban de la littérature.

A partir de ce moment, la vie du pauvre homme devint un enfer anticipé : on ne respecta plus même le repos de la nuit : tout littérateur attardé dut faire le serment de revenir à son

domicile par la rue de la Chaussée-d'Antin, ce domicile fût-il la barrière du Maine.

Cette persécution dura plus de trois mois.

Au bout de ce temps, comme un nouveau visage se présentait pour faire la demande accoutumée, la femme Pipelet, tout en pleurs, se présenta au vasistas, et annonça que son mari, succombant à l'obsession, venait d'être conduit à l'hôpital sous le coup d'une fièvre cérébrale.

Le malheureux avait le délire, et, dans son délire, ne cessait de répéter avec rage le refrain infernal qui lui coûtait la raison et la santé.

Voilà la vérité sur cette grande persécution des Pipelets, qui a fait tant de bruit pendant les années 1829 et 1830.

Revenons à *Christine*.

La pièce, rendue par la censure, était répétée avec acharnement. Le romantisme, qui s'était emparé du Théâtre-Français, venait de franchir la Seine, avait tourné l'Académie comme une de ces forteresses que les grands généraux dédaignent d'attaquer dans les guerres d'invasion, et menaçait d'emporter l'Odéon d'assaut.

Cela faisait révolution au quartier Latin.

Harel, pour donner, du reste, plus de solennité à la prochaine représentation, faisait des *relâches* multipliés, ce qui était, à cette époque, un moyen de publicité, une façon de réclame encore inconnue.

Le matin de la répétition générale, je reçus un mot de Soulié; c'était — à part la petite correspondance qu'on a lue, et l'envoi des places pour *Roméo et Juliette*, — le seul signe de vie qu'il m'eût donné depuis un an.

Soulié me demandait un laissez-passer pour cette répétition.

Je m'empressai d'envoyer ce laissez-passer pour lui et les personnes qui voudraient l'accompagner.

Le soir, la repétition eut lieu.

Les répétitions générales de cette époque, c'étaient des représentations réelles. Les amis n'étaient pas encore blasés ; le succès ne les avait pas encore rendus indifférents ou jaloux ;

il semblait qu'il y eût un intérêt général à la réussite de quelques-uns. La cause que nous défendions était celle de tous les inconnus espérant se faire connaître ; de l'influence acquise par nous, ils prendraient une bonne part pour faire leur route plus sûre et meilleure. L'égoïsme les faisait dévoués.

La répétition générale de *Christine* eut donc un succès d'enthousiasme.

Après le cinquième acte, je sortis de l'orchestre, et j'allai donner droit dans Soulié.

Soulié était fort ému ; il me tendit les bras.

Je l'embrassai avec une effusion profonde ; il m'en coûtait d'être en froid avec un homme que j'aimais et dont plus que les autres — parce que mieux que les autres je m'en rendais compte — j'admirais le talent.

— Allons, me dit-il, décidément tu as eu raison de faire ta *Christine* seul. C'est une admirable chose dont certaines parties pèchent par l'exécution seulement ; mais l'exécution s'apprend... Tu tiendras un jour tout le théâtre ; et, alors, nous serons, nous autres, tes humbles serviteurs.

— Allons, lui répondis-je, cher ami, tu es fou !

— Non pas, je parle comme je pense, sur l'honneur. Te dire que cela me fait un énorme plaisir, ce serait aller trop loin, tu ne me croirais pas ; mais, enfin, c'est ainsi.

Je le remerciai.

— Voyons, me dit-il, causons sérieusement. Je sais qu'il y a une cabale organisée contre ta pièce, et qu'on doit, demain soir, te secouer d'importance

— Ah ! je m'en doutais bien.

— Te reste-t-il cinquante parterres ?

— Oui.

— Donne-les-moi ; je viendrai avec tous mes ouvriers de la scierie mécanique, et nous te soutiendrons cela, sois tranquille !

Je lui donnai, sans compter, un paquet de billets ; puis, comme on m'attendait sur la scène, je l'embrassai de nouveau, et nous nous quittâmes.

Je crois qu'il y avait quelque chose de cette fraternité et de

cette confiance que l'on cherche vainement au théâtre, chez cet homme qui, sifflé, trois ou quatre mois auparavant, dans la même salle et sous le même titre, demandait cinquante places à son rival, pour soutenir une pièce dont le succès devait d'autant mieux faire ressortir la chute de la sienne, et chez ce rival qui, à pleines mains, à l'instant même, lui donnait, sans concevoir un seul doute, sans éprouver la moindre crainte, une masse de billets suffisant à faire tomber la meilleure pièce, si les billets étaient distribués en de mauvaises mains.

Nous étions peut-être ridicules, mais, à coup sûr, nous étions bons.

Aucun retard n'ayant été regardé comme nécessaire, la pièce passa le lendemain.

Frédéric ne m'avait pas menti ; on avait organisé — qui cela? je ne m'en doute même pas, — on avait organisé, ou peut-être même, sans autre agglutinatif que la haine qu'on nous portait, s'était organisée toute seule la plus rude cabale qu'on eût jamais vue. Comme d'habitude, j'assistais à ma première représentation dans une loge ; je ne perdis donc rien des incidents de cette terrible bataille qui dura sept heures, et dans laquelle, dix fois terrassée, la pièce se releva toujours, et finit, à deux heures du matin, par mettre le public, haletant, épouvanté, terrifié, sous son genou.

Oh! je le dis, avec un enthousiasme qui n'a rien perdu de sa force par ces vingt-cinq ans de guerre, et malgré mes cinquante succès, c'est une grande et magnifique lutte que celle du génie de l'homme contre la volonté mauvaise du public, la vulgarité des assistants, la haine des ennemis! il y a une satisfaction immense à sentir, aux endroits dramatiques, l'opposition plier sur les jarrets, et, lentement renversée en arrière, toucher la terre de sa tête vaincue! Oh! comme la victoire donnerait de l'orgueil, si, au contraire, chez les bons esprits, elle ne guérissait pas de la vanité!

Il est impossible de rendre, après le monologue de Sentinelli à la fenêtre, sifflé, il est impossible de rendre l'effet de l'arrestation de Monaldeschi; toute la salle éclata rugissante

d'applaudissements, et, quand, au cinquième acte, Monaldeschi, sauvé par l'amour de Christine, envoya la bague empoisonnée à Paula, il y eut des cris de fureur contre le lâche assassin, lesquels se convertirent en bravos frénétiques, quand on le vit, blessé déjà, sanglant, se traînant bas, et rampant aux pieds de la reine, qui, malgré ses supplications et ses prières, prononça ce vers, jugé *impossible* par Picard :

Eh bien, j'en ai pitié, mon père... Qu'on l'achève!

Cette fois, la salle était vaincue, le succès décidé.

L'épilogue, calme, froid, grandiose, espèce de souterrain gigantesque aux dalles humides et aux voûtes sombres où j'enterrais les cadavres de mes personnages, nuisit à ce succès. Ces coupables à cheveux blancs, au cœur éteint, se retrouvant, après trente ans, l'un sans haine, l'autre sans amour, s'étonnant ensemble et demandant ensemble pardon du crime qu'ils avaient commis, présentaient une suite de scènes plus philosophiques et plus religieuses que dramatiques.

Vis-à-vis de moi-même, je reconnus que je m'étais trompé; il y avait eu erreur, il y eut pénitence : je coupai l'épilogue, c'est-à-dire le morceau qui, quoique loin d'être irréprochable comme style, était sous ce rapport, le meilleur de tout l'ouvrage.

Hâtons-nous de dire que le reste, pastiche d'une langue que je bégayais à peine à cette époque, n'était pas bien fort.

Je n'avais pas perdu de vue Soulié pendant la représentation ; lui et ces cinquante hommes étaient là.

Un masque sur le visage, je n'eusse pas osé faire pour le succès de ma propre pièce ce qu'il faisait, lui !

O cher cœur d'ami ! chère âme loyale ! peu t'ont connu, peu t'ont apprécié ; mais, moi qui t'ai connu, moi qui t'ai apprécié, de ton vivant, je t'ai défendu ; après ta mort, je te glorifie !...

En somme, tout le monde sortait du théâtre sans qu'une seule personne pût dire si *Christine* était une chute ou un succès.

Un souper attendait chez moi ceux de nos amis qui voulaient y venir souper. Nous rentrâmes, sinon joyeux de la victoire, au moins tout échauffés par le combat.

Nous étions vingt-cinq, à peu près:

Hugo, de Vigny, Paul Lacroix, Boulanger, Achille Comte, Planche, — Planche lui-même, que le chien de la haine n'avait pas encore mordu, et qui n'avait que des dispositions à devenir enragé plus tard, — Cordelier Delanoue, Théodore Villenave... que sais-je, moi? toute cette bruyante troupe pleine de jeunesse, de vie, d'action, qui nous entourait à cette époque; tous les volontaires de cette grande guerre d'invasion qui n'était pas si terrible qu'elle s'annonçait, et qui, au bout du compte, ne menaçait de prendre Vienne que pour obtenir les frontières du Rhin.

Et, ici, écoutez ce qui se passa; ce que je vais raconter, c'est presque le pendant de l'épisode de Soulié; c'est, j'en réponds, une chose inouïe dans les fastes de la littérature.

Il y avait à changer, dans ma pièce, une centaine de vers *empoignés* à la première représentation, pour me servir du terme vulgaire mais expressif; ils allaient être signalés à la malveillance et ne manqueraient pas d'être empoignés de nouveau à la seconde représentation; il y avait, en outre, une douzaine de coupures qui demandaient à être faites et pansées par des mains habiles et presque paternelles; il fallait qu'elles fussent faites à l'instant même, pendant la nuit, afin que le manuscrit fût renvoyé le lendemain matin, et que les raccords fussent faits à midi, pour que la pièce pût être jouée le soir.

La chose m'était impossible, à moi qui avais vingt-cinq convives à nourrir et à abreuver.

Hugo et de Vigny prirent le manuscrit, m'invitèrent à ne m'inquiéter de rien, s'enfermèrent dans un cabinet, et, tandis que nous autres, nous mangions, buvions, chantions, ils travaillèrent... Ils travaillèrent quatre heures de suite avec la même conscience qu'ils eussent mise à travailler pour eux, et, quand ils sortirent au jour, nous trouvant tous couchés et endormis, ils laissèrent le manuscrit, prêt à la représenta-

tion, sur la cheminée, et, sans réveiller personne, ils s'en allèrent, ces deux rivaux, bras dessus, bras dessous, comme deux frères !

Te rappelles-tu cela, Hugo?

Vous rappelez-vous cela, de Vigny?

Nous fûmes tirés de notre léthargie, le lendemain matin, par le libraire Barba, qui venait m'offrir douze mille francs du manuscrit de *Christine*, c'est-à-dire le double de ce que j'avais vendu *Henri III*.

Décidément, c'était un succès !

CXXXVIII

Un fiacre qui passe. — Madame Dorval dans *l'Incendiaire*. — Deux artistes. — Le duc d'Orléans demande pour moi la croix d'honneur. — Sa recommandation reste sans effet. — M. Empis. — Le salon de madame Lafond. — Mon costume d'Arnaute. — Madame Malibran. — Frères et sœurs en art.

Le lendemain de la première représentation, ou plutôt le soir de la seconde, à une heure du matin, je traversais la place de l'Odéon, passant de la lumière de la salle à l'obscurité de la rue, du bruit des applaudissements d'une salle comble au silence d'un carrefour vide, de l'enivrement à la réflexion, de la réalité au rêve, lorsqu'une tête de femme sortit de la portière d'un fiacre en criant mon nom.

Je me retournai ; le fiacre s'arrêta ; j'ouvris la portière.

— C'est vous qui êtes M. Dumas? me dit la personne qui était dans le fiacre.

— Oui, madame.

— Eh bien, montez ici, et embrassez-moi... Ah ! vous avez un fier talent, et vous faites un peu bien les femmes !

Je me mis à rire, et j'embrassai celle qui me parlait ainsi.

Celle qui me parlait ainsi, c'était Dorval ; Dorval, à qui j'aurais pu renvoyer ses propres paroles : « Vous avez un fier talent, et vous faites un peu bien les femmes ! »

C'est que, depuis le jour où nous lui avons vu jouer Malvina, du *Vampire*, Dorval, de son côté, avait énormément grandi.

C'était dans *l'Incendiaire*, surtout, qu'elle avait été magnifique.

Celui ou celle qui lit ces lignes ne sait probablement pas aujourd'hui ce que c'est que *l'Incendiaire*; je ne me rappelle moi-même qu'un rôle de prêtre très-bien joué par Bocage, et une scène de confession où Dorval était sublime.

Figurez-vous une jeune fille à laquelle on a mis une torche à la main — comment? par quel moyen? je ne m'en souviens plus; peu importe, d'ailleurs! il y a vingt-deux ou vingt-trois ans de cela : j'ai oublié le drame, et, je le répète, je ne vois plus que l'artiste. — Elle jouait à genoux cette scène de confession dont je parle et qui durait un quart d'heure; pendant ce quart d'heure, on ne respirait pas, ou l'on ne respirait qu'en pleurant.

Un soir, madame Dorval fut plus belle, plus tendre, plus pathétique qu'elle n'avait jamais été.

Pourquoi cela? Je vais vous le dire.

Vous avez vu des Ruysdaël et des Hobbéma, n'est-ce pas? vous vous souvenez comment parfois un rayon de soleil s'égare dans leurs paysages, fait lumineux un coin de ciel gris, fait transparente cette atmosphère brumeuse où de grands bœufs pâturent dans de hautes herbes? Eh bien, écoutez ceci : quand l'artiste est fatigué, qu'il a joué dix fois, vingt fois, cinquante fois de suite le même rôle, peu à peu l'inspiration s'éteint, le genie s'endort, l'émotion s'émousse; le ciel de l'acteur devient gris, son atmosphère brumeuse; il cherche ce rayon de soleil qui réveille la toile d'Hobbéma ou de Ruysdaël. Ce rayon de soleil, c'est un spectateur ami, un artiste de talent accoudé au balcon; c'est quelque tête pensive dont les yeux brillent dans la pénombre d'une loge. Alors, la communication s'établit entre la salle et le théâtre, la commotion électrique se fait sentir, et, grâce à elle, l'acteur ou l'actrice remonte aux jours des premières représentations; toutes ces cordes qui se sont en-

dormies peu à peu se réveillent et, tout à coup, pleurent, gémissent, se lamentent plus vibrantes que jamais ; le public bat des mains, crie bravo, croit que c'est pour lui que l'actrice fait ces prodiges. Pauvre public ! c'est pour une âme que tu ne soupçonnes pas, tous ces efforts, tous ces cris, toutes ces larmes ! seulement, tu en profites comme d'une rosée, comme d'une lumière, comme d'une flamme. Cette rosée, d'ailleurs, que t'importe qui la verse, cette lumière qui la répand, cette flamme qui l'allume, puisque, à cette rosée, à cette lumière, à cette flamme, tu te rafraîchis, tu t'éclaires, tu te réchauffes !

Eh bien, un soir, Dorval avait été sublime ; — pour qui ? elle n'en savait rien ; — pour une femme qui l'avait tenue trois heures palpitante sous son regard d'aigle ; pendant trois heures, toute la salle avait disparu aux yeux de Dorval : c'était pour cette femme qu'elle avait pleuré, parlé, vécu, agi enfin ; et, quand cette femme avait applaudi, quand cette femme avait crié bravo, l'actrice avait été payée de sa peine, récompensée de sa fatigue, indemnisée de son génie !

Elle s'était dit : » Je suis contente, puisqu'elle l'est. »

Puis la toile s'était abaissée, et, haletante, brisée, mourante, comme la pythie qu'on enlève au trépied, Dorval était remontée à sa loge, et, de triomphatrice devenue victime, elle était tombée presque évanouie sur un sofa.

Tout à coup, la porte de sa loge s'ouvrit, et l'inconnue parut sur le seuil.

Dorval tressaillit, s'élança, lui prit les deux mains comme à une amie.

Les deux femmes se regardèrent un instant, souriant en silence, et des larmes dans les yeux.

— Excusez-moi, madame, dit enfin l'inconnue avec une voix d'une incroyable douceur ; mais je n'ai pas voulu rentrer chez moi sans vous dire la joie, l'émotion, le bonheur que je vous dois. Oh ! c'est admirable, voyez-vous, c'est merveilleux, c'est sublime !

Dorval la regardait, la remerciait des yeux, de la tête, et surtout de ce mouvement d'épaules qui n'appartenait qu'à

elle, et, cela, tout en interrogeant sa physionomie, tout en demandant à chaque muscle de son visage : « Mais qui donc êtes-vous, madame ? qui êtes-vous? »

L'inconnue devina sa pensée, et, avec cette voix dont la suavité ne peut être comprise que de ceux-là seuls qui ont connu cette merveilleuse sirène:

— Je suis madame Malibran, dit-elle.

Dorval jeta un cri, étendit la main vers la seule gravure qui ornait sa loge.

C'était le portrait de madame Malibran dans Desdemona.

A partir de ce moment, madame Dorval avait une des deux choses qui lui avaient manqué jusque-là pour devenir une femme du plus haut mérite : une amie pleine de vérité, mais, en même temps, pleine de distinction ; cette amie, madame Malibran venait la lui offrir.

Maintenant qu'elle avait la part de l'amitié, restait à la Providence à lui faire celle de l'amour.

Après avoir joué Adèle d'Hervey et Marion Delorme, madame Dorval joua Ketty Bell. Ce dernier rôle joué, elle était une femme accomplie, une actrice parfaite.

L'exclamation de madame Dorval quand elle m'arrêta près de l'Odéon, cette consanguinité artistique, qu'elle scellait franchement par un baiser fraternel, me rendirent bien heureux! Pour que l'orgueil soit satisfait, il faut que l'éloge vienne de plus haut, ou tout au moins d'aussi haut que celui qui le reçoit.

Ce qui vient d'en haut est de l'ambroisie; ce qui vient d'en bas n'est que de l'encens.

Un jour, Michelet m'écrivit, — je n'ai jamais vu Michelet, je ne lui ai jamais parlé, — un jour, dis-je, Michelet m'écrivit :

« Monsieur, je vous aime et je vous admire, parce que vous êtes une des forces de la nature. »

Cette lettre me fit un plaisir beaucoup plus réel et beaucoup plus vif que si l'on m'eût écrit que je venais d'être nommé grand-croix de la Légion d'honneur.

A propos de la Légion d'honneur, deux mots qui indiqueront la sensation produite par les deux succès d'*Henri III* et de *Christine*.

Christine avait été jouée le 20 février, et, le 9 mars, très-probablement sur la demande du duc de Chartres, qui, selon son désir, avait assisté à la première représentation, le duc d'Orléans écrivait à M. Sosthène de la Rochefoucauld :

« Palais-Royal, 9 mars 1830.

» J'apprends, monsieur, que vous avez l'intention de soumettre au roi la proposition d'accorder à M. Alexandre Dumas la croix de la Légion d'honneur, à l'époque de l'année où Sa Majesté est dans l'usage de faire une promotion dans l'ordre. Les succès dramatiques de M. Alexandre Dumas me semblent, en effet, de nature à mériter cette faveur, et je serai d'autant plus aise qu'il l'obtienne, qu'il a été, pendant près de six ans, attaché à mon secrétariat, et à l'administration de mes forêts, et qu'il a été, pendant ce temps, le soutien de sa famille de la manière la plus honorable. On me dit qu'il est dans l'intention de faire un voyage dans le nord de l'Europe, et qu'il attacherait un grand prix à ce que sa nomination pût avoir lieu avant son départ. Je ne sais si le 12 avril ne serait pas une occasion où vous pourriez en soumettre la proposition au roi; mais j'ai voulu vous en suggérer l'idée, en vous témoignant l'intérêt que je porte à M. Dumas. Et je profite avec grand plaisir de cette occasion pour vous offrir, monsieur, l'assurance très-sincère de mes sentiments pour vous.

» Votre affectionné,

» LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS. »

Un jour que j'étais à la bibliothèque, M. le duc d'Orléans descendit ; il tenait une lettre à la main.

Il s'avança vers moi, qui m'étais levé à son entrée, et me tenais debout.

— Tenez, monsieur Dumas, me dit-il, voici ce que l'on m'a demandé pour vous... Lisez.

Je lus, et, à mon grand étonnement, ce que je lus, c'était la lettre que je viens de transcrire.

Je savais que M. Sosthène de la Rochefoucauld, qui avait beaucoup d'amitié pour moi, devait, poussé par Beauchesne, présenter mon nom au travail de M. de la Bouillerie; mais j'étais loin de me douter que M. le duc d'Orléans consentît jamais à me recommander.

Je rougis beaucoup; je balbutiai quelques mots de remercîment, et je demandai au duc à qui je devais cette bonne fortune, d'être recommandé par lui.

— A un ami, me répondit-il, sans que je pusse en tirer autre chose.

Malheureusement, la recommandation de M. le duc d'Orléans n'eut aucun effet. On m'assura, dans le temps, que c'était M. Empis, chef de bureau à la maison du roi, qui avait paralysé cette bonne intention du prince et de M. de la Rochefoucauld. — M. Empis suivait, en littérature, une ligne opposée à la mienne; il a fait une pièce extrêmement remarquable : *la Mère et la Fille;* le rôle principal en fut créé par Frédérick Lemaître, à son entrée à l'Odéon, avec un succès extraordinaire.

J'ai dit: « Malheureusement la recommandation de M. le duc d'Orléans n'eut aucun effet. » Expliquons le mot *malheureusement.*

Oui, malheureusement, car, à cette époque où la croix de la Légion d'honneur n'avait pas encore été prodiguée, la croix de la Légion d'honneur eût été pour moi une véritable récompense. J'étais jeune; j'étais plein de foi, d'ardeur, d'enthousiasme; j'entrais dans la carrière, enfin; ma nomination m'eût causé, alors, une véritable joie.

Mais c'est un des malheurs de ceux qui donnent, de ne jamais savoir donner à temps; cette croix que le duc d'Orléans demandait pour moi en 1830, le roi Louis-Philippe ne me la donna qu'aux fêtes de Versailles, en 1836; et encore ce ne fut pas lui qui me la donna, ce fut le prince royal, qui, à l'occasion

de son mariage, avait eu à sa disposition une grand'croix, deux croix d'officier, et une croix de chevalier.

La grand'croix fut pour François Arago; les deux croix d'officier furent pour Augustin Thierry et Victor Hugo; la croix de chevalier fut pour moi.

Arrivé à cette époque de ma vie, je dirai toutes les histoires qui se rattachent à cette croix, et comment M. de Salvandy, pour qu'on lui pardonnât la croix d'officier donnée à Hugo, et la croix de chevalier donnée à moi, fut obligé de la donner en même temps à un brave garçon dont le nom parfaitement inconnu devait nous protéger de son obscurité.

Il en résulta que je mis la croix dans ma poche, au lieu de la mettre à ma boutonnière.

Cela me rappelle l'histoire du père d'un de mes confrères en littérature, marchand de coton très-riche, qui, ayant eu la croix pour avoir prêté deux millions à Charles X, n'en porta jamais le ruban qu'à la boutonnière du gousset de son pantalon.

Il me fallut donc, pour cette fois, me priver du ruban rouge.

J'en voulus, d'abord, à M. Empis d'avoir défait ce beau projet; mais je lui en voulus bien davantage, depuis, d'avoir fait *Julie, ou la Réparation!*

On s'était grandement amusé, pendant ce joyeux hiver de 1830, si rude qu'il fût. — Il y a ceci de remarquable que les révolutions surprennent presque toujours les peuples au milieu des danses, et les rois au milieu des feux d'artifice.

Il y avait eu surtout force bals masqués.

Il existait, alors, à Paris, un salon tout à fait artiste: c'était celui de madame Lafond.

Madame Lafond était, à cette époque, une femme de trente-six à trente-huit ans, dans tout l'éclat d'une beauté brune admirablement conservée, avec des yeux noirs pleins d'éloquence et des cheveux noirs pleins de souplesse; joignez à cela un sourire ravissant, les mains les plus gracieuses du monde, un esprit à la fois distingué et bienveillant, et vous aurez une idée fort imparfaite de la maîtresse de ce salon.

Son mari était Lafond l'instrumentiste; il avait un grand

talent sur le violon; il était petit, blond; secondait à merveille sa femme dans les soirées qu'elle donnait, mais où il ne jouait guère que le rôle que joue le prince Albert à la cour de la reine Victoria.

Je crois qu'il s'est tué par accident, en tombant de voiture. Il avait deux fils beaucoup plus jeunes que moi, qui portaient encore la petite veste ronde, le col rabattu, et que l'on envoyait coucher à huit heures.

Ils sont devenus, depuis, deux charmants garçons que j'ai revus dans les ambassades.

A cette époque, on ne connaissait, comme costume fashionable, ni les pierrots ni les débardeurs ; Chicard et Gavarni étaient encore cachés dans les profondeurs de l'avenir, et le bal de l'Opéra ne sortait pas du domino traditionnel, avec lequel il eût été difficile de nouer ces galops insensés au son de cette musique terrible qui a fait proclamer Musard le Napoléon du cancan.

Le cancan lui-même, cette admirable danse nationale, la seule qui ait de l'imprévu et du pittoresque, était consigné à la barrière avec les objets prohibés par l'octroi.

Le choix d'un costume était chose grave pour un auteur de vingt-six ans, auquel, à tort ou à raison, on commençait, alors, à faire dans le monde une réputation d'Othello.

J'avais fait connaissance, chez Firmin, aux bals de Firmin, — et je ne sais pourquoi je n'ai point parlé des bals de Firmin, qui étaient de charmantes réunions où l'on était sûr de trouver, sans blanc ni rouge, les plus jeunes et les plus jolis visages de Paris, — j'avais, dis-je, fait, chez Firmin, connaissance d'un spirituel garçon, élève de M. Ingres, et devenu depuis un artiste éminent, d'Amaury Duval.

Il arrivait de Grèce; il avait fait partie de l'expédition artistique qu'on avait envoyée dans la patrie de Périclès, à la suite de la bataille de Navarin, et, à l'un des bals de Firmin, il était venu déguisé en Pallikar. Le Pallikar était fort bien porté dans ce temps-là : Byron l'avait mis à la mode; toutes nos plus jolies femmes avaient quêté pour cette mère des jolies femmes qu'on appelle la Grèce.

Depuis ce temps, je m'étais lié avec Amaury; plus tard, j'ai donné, en souvenir de notre jeune amitié, ou plutôt de notre amitié de jeunesse, son nom à l'un de mes romans. Il s'était déclaré le soutien enragé de nos œuvres, et c'était lui, on se le rappelle, fils et neveu d'académicien, qu'on avait accusé d'avoir, après la première représentation d'*Henri III*, demandé la tête des académiciens.

J'allai le trouver. Il s'agissait, dans un bal costumé, de tirer parti de mes avantages.

J'ai dit que je n'avais jamais été beau; mais j'étais grand, bien découplé, quoiqu'un peu mince; j'avais le visage maigre, de grands yeux, le teint brun; avec cela, s'il était impossible de faire de la beauté, il était aisé de faire du caractère.

Il fut convenu que le costume des Arnautes m'irait à merveille. Amaury me dessina un costume d'Arnaute.

Ce qu'il y avait surtout de remarquable dans ce costume, c'était le turban, qui, après s'être enroulé deux ou trois fois autour de la tête, passait sous le cou, et allait se rattacher à son point de départ.

Seulement, il fallait faire faire le costume, tout couvert de broderies, de soutaches et de galons.

On y travailla quinze jours.

Enfin la soirée arriva, il fut fini pour onze heures.

A minuit, j'entrais chez madame Lafond.

Ce costume, encore à peu près inconnu en France; cette veste et ces guêtres de velours rouge brodées d'or; cette fustanelle blanche comme la neige, où l'on n'avait pas triché d'un seul lé; ces armes d'argent éblouissantes et merveilleusement ciselées, et surtout l'originalité de la coiffure attirèrent tous les yeux sur moi.

Je devinai que j'allais avoir un triomphe; mais ce que je ne devinais pas, c'est en quoi le triomphe consisterait.

Je n'avais pas fait dix pas dans la salle, qu'une jeune femme vêtue en prêtresse romaine, toute couronnée de verveine et de cyprès, s'excuse près de son danseur, le quitte, vient à moi, m'entraîne dans un petit boudoir, me fait asseoir, reste debout devant moi, et me dit:

— Ah! par exemple, monsieur Dumas, vous allez m'apprendre comment on met ce turban-là; je joue demain Desdemona avec Zucchelli; ces diables d'Italiens se costument ainsi que vous savez; je veux, au moins, qu'il soit coiffé comme vous; cela me montera la tête.

La prêtresse romaine, c'était madame Malibran, — madame Malibran, dont j'aurai tant à parler encore, et dont j'ai déjà parlé en deux occasions, à propos de la première représentation d'*Henri III*, dont elle vit tout le cinquième acte suspendue à la colonne d'une loge des troisièmes; et à propos de Dorval, dans les bras de laquelle elle courut se précipiter à la suite d'une représentation de *l'Incendiaire;* — c'était madame Malibran, l'incomparable artiste qui, seule peut-être, a réuni, à un degré auquel personne n'a atteint, le drame au chant, la force à la grâce, la gaieté à la tristesse.

Hélas! elle aussi est morte jeune! elle aussi n'est plus qu'une ombre à notre horizon! ombre de Desdémone, ombre de Rosine, ombre de la Somnambule, ombre de Norma, ombre resplendissante, mélodieuse, mélancolique, que ceux qui l'ont vue vivante revoient vivante encore, mais qui n'est plus qu'un fantôme pour ceux qui ne l'ont pas vue!

Elle est morte jeune; mais, au moins, elle a emporté dans la tombe tous les bénéfices des morts prématurées; elle est morte belle, aimante, aimée, au milieu de ses triomphes, ceinte de sa gloire, couronnée de ses succès, ensevelie dans sa renommée!

Mais les artistes de théâtre ne laissent rien d'eux-mêmes, rien qui puisse transmettre à la postérité la pureté de leur chant, la grâce de leur pose, la passion de leur geste, — rien que ce reflet qui en reste dans la mémoire des contemporains.

C'est donc à nous, peintres ou poëtes, qui laissons après nous quelque chose: c'est à nous, privilégiés de l'art, qui avons la faculté de reproduire la forme ou l'esprit des choses matérielles et périssables avec le pinceau ou la plume; c'est à nous, à qui Dieu a donné pour âme un miroir qui, au lieu

d'oublier, se souvient; c'est à nous de vous faire revivre, ô nos frères ! ô nos sœurs ! tels que vous étiez, et, s'il est possible, plus grands encore, plus beaux encore que vous n'étiez !

Quand j'ai commencé ce livre, croyez-vous, vous qui me lisez, que ç'ait été dans le but égoïste de dire éternellement *moi ?* Non, je l'ai pris comme un cadre immense pour vous y faire entrer tous, frères et sœurs en art, pères ou enfants du siècle, grands esprits, corps charmants, dont j'ai touché les mains, les joues, les lèvres ; vous qui m'avez aimé, et que j'ai aimés ; vous qui avez été ou qui êtes encore la splendeur de notre époque ; vous-mêmes qui m'êtes restés inconnus ; vous-mêmes qui m'avez haï ! Les *Mémoires d'Alexandre Dumas !* mais c'eût été ridicule ! Qu'ai-je donc été par moi-même, individu isolé, atome perdu, grain de poussière emporté dans tous les tourbillons ? Rien ! Mais, en m'adjoignant à vous, en pressant de la main gauche la main droite d'un artiste, de la main droite la main gauche d'un prince, je deviens un des anneaux de la chaîne d'or qui relie le passé à l'avenir. Non, ce ne sont pas mes Mémoires que j'écris ; ce sont les Mémoires de tous ceux que j'ai connus, et, comme j'ai connu tout ce qui était grand, tout ce qui était illustre en France, ce que j'écris, ce sont les Mémoires de la France.

Je passai une bonne partie de ma soirée à apprendre à madame Malibran comment on mettait un turban d'Arnaute, et, le lendemain, Zucchelli jouait Othello, coiffé comme je l'étais la veille.

Madame Malibran avait eu raison : sans doute, la coiffure d'Othello lui avait *monté la tête ;* jamais elle n'avait été si belle, si grande, si sublime !

Au revoir, Marie ! — car, vous aussi, vous vous appeliez Marie, comme Marie Dorval, comme Marie Plevel... Au revoir ! je vous retrouverai à Naples !

CXXXIX

Pourquoi la recommandation du duc d'Orléans au sujet de ma croix avait échoué. — Le milliard d'indemnité. — Voyage de la Fayette en Auvergne. — Sa réception à Grenoble, à Vizille et à Lyon. — Voyage de Charles X en Alsace. — Varennes et Nancy. — Ouverture des Chambres. — Le discours royal et l'adresse des 221. — L'article 14. — La conquête d'Alger, et la reprise de nos frontières du Rhin.

Passons d'une soirée d'artiste à une soirée aristocratique, et qui fit un bien autre bruit!

Je veux parler de la fameuse soirée du Palais-Royal; de la soirée donnée, le 31 mai 1830, par M. le duc d'Orléans à son beau-frère le roi de Naples.

Mais, auparavant, reprenons les choses d'un peu plus haut.

Pourquoi la recommandation de M. le duc d'Orléans au sujet de ma croix avait-elle eu si peu d'influence?

C'est que, de jour en jour, et au fur et à mesure que sa popularité grandissait, son crédit baissait aux Tuileries.

C'est que, de jour en jour, le duc d'Orléans, enhardi, et pesant dans son esprit cette question qu'il fallait poser, m'avait-il dit, à un concile, et non à un prince du sang, laissait échapper contre la cour des paroles qui indiquaient une opposition plus ouverte.

C'est que, depuis l'entrée de M. de Polignac au ministère, c'est-à-dire depuis le lendemain de cette fameuse audience de Victor Hugo, reçu par le roi à Saint-Cloud, tout le monde s'attendait à une révolution.

Il fallait que cette révolution fût bien publiquement flottante dans l'air, puisque, pour mon compte, j'avais répondu à M. de Lourdoueix ce fameux *j'attendrai*, qui, eussé-je attendu, ne m'eût guère remis qu'à six mois.

Le 2 mars, la Chambre s'était ouverte.

Le roi se présenta à la séance d'ouverture décidé à un coup d'État.

Qui avait décidé Charles X à ce coup d'État?

Mille choses.

Son voyage, à lui, en Alsace; le voyage de M. de la Fayette en Auvergne; puis d'autres événements que nous indiquerons en leur lieu et place.

Le général la Fayette, après avoir touché son indemnité comme émigré royaliste, avait résolu de faire, comme républicain, un voyage en Auvergne.

En effet, le milliard indemnitaire venait d'être distribué, et, chose étrange! il avait encore plus enrichi les libéraux que les royalistes.

Le duc d'Orléans touchait seize millions pour sa part.

Le duc de Liancourt touchait un million quatre cent mille francs;

Le duc de Choiseul, un million cent mille francs;

Le général la Fayette, quatre cent cinquante-six mille cent quatre-vingt-deux francs;

M. Gaëtan de la Rochefoucauld, quatre cent vingt-huit mille deux cent six francs;

M. Thiars, trois cent cinquante-sept mille huit cent cinquante francs;

Enfin, M. Charles de Lameth, deux cent un mille six cent quatre-vingt-seize francs.

Le général la Fayette partit donc pour l'Auvergne.

Le général la Fayette, que j'ai beaucoup connu, et qui avait quelque amitié pour moi; le général la Fayette, — que j'espère peindre à son tour dans la suite de ces Mémoires, sans que le respect du jeune homme et la sympathie de l'ami nuisent à l'impartialité de l'historien, — était né en 1757, à Chavagnac, près de Brioude, et, quelques jours avant la clôture de la session de 1829, était, comme nous l'avons dit, parti pour l'ancien pays des Arvernes. Il avait cédé au désir de revoir cette terre natale qui jette dans notre âme de si profonds souvenirs, qu'elle nous attire à elle pendant tout le cours de notre vie, avec cela de remar-

quable, que cette attraction est d'autant plus grande qu'on avance vers la mort, comme si la nature avait mis une certaine joie pour l'homme à aller chercher sa tombe près de son berceau.

» Or, le général la Fayette avait, dans ce voyage, été reçu avec joie, avec amour, avec respect, mais sans fanatisme. Des banquets lui avaient été donnés à Issoire, à Clermont, à Brioude ; mais ces banquets n'avaient eu jusque-là aucun caractère politique : c'étaient des concitoyens qui fêtaient un concitoyen, et pas autre chose.

Tout à coup, on apprit le changement de ministère, et l'avénement de M. de Polignac au pouvoir.

A partir de ce moment, à la minute même où arrive la nouvelle de ce changement de ministère, le voyage de la Fayette change d'aspect ; c'est à la fois quelque chose de puissant comme une protestation et de religieux comme une espérance. Le général était au Puy, — chose remarquable, — dans la même ville où avaient régné les aïeux de M. de Polignac, lorsque, deux heures avant le repas qu'on lui prépare, on apprend la formation du ministère du 8 août ; aussitôt on se réunit, on s'agite, on se presse autour de l'illustre voyageur ; des cris de « Vive la Fayette ! » se font entendre, et, au repas qui est donné deux heures après, on porte ce toast, passablement révolutionnaire :

— A la chambre des députés, le *seul et dernier espoir* de la France !

Le général avait résolu d'aller à Vizille voir sa petite-fille, femme de M. Augustin Périer ; elle y habitait le château bâti autrefois par le connétable de Lesdiguières, vieux manoir féodal devenu la maison du fabricant et l'atelier de l'industriel.

Pour se rendre à Vizille, la ville historique où les états de 1788 manifestèrent les premiers, avec ceux de Bretagne, l'opposition aux volontés royales, il fallait passer par Grenoble.

D'ailleurs, ne l'eût-il point fallu, le général était bien homme à se détourner de deux ou trois lieues pour cueillir cette fleur de la popularité qui se fane si vite, et qui, à quarante ans de

distance, renaissait pour lui aussi fraîche la seconde fois que la première.

Grenoble est la ville de l'opposition ; nulle part n'ont germé d'aussi vigoureuses semences de liberté que dans cette cité insoumise, qui brisa, pour en faire hommage à Napoléon, en 1815, les portes qu'on ne voulait pas lui ouvrir ; qui vit, en 1816, guillotiner Didier, Drevet et Buisson, et fusiller vingt-deux conspirateurs, parmi lesquels étaient un vieillard de soixante-cinq ans et un enfant de quinze !

Quarante jeunes gens à cheval et plusieurs voitures sortirent pour aller au-devant du général, le rencontrèrent à une lieue de la ville, et lui firent cortége ; puis, à la porte de France, l'ancien maire, — destitué, sans doute, au milieu de toutes les réactions politiques de l'époque, — l'attendait, et lui présenta une couronne de chêne au feuillage d'argent.

Cette couronne, *témoignage de l'amour et de la reconnaissance du peuple*, était le résultat d'une souscription à cinquante centimes.

A Vizille, on fit mieux encore, on tira le canon.

Le 5 septembre, ce fut au tour de Lyon de manifester au général une sympathie qui avait tout le caractère d'une ovation.

En effet, une députation fut nommée pour recevoir le général sur les limites du département du Rhône ; cette députation était escortée d'une troupe de cinq cents cavaliers, de mille jeunes gens à pied, et de soixante voitures occupées par les principaux négociants de la ville. — Au milieu de ces voitures était une calèche vide, attelée de quatre chevaux, et destinée au général.

A la porte de Lyon, le général fut harangué par un ancien avocat. Nous ne nous rappelons pas cette harangue plus que libérale ; nous nous rappelons seulement quelques mots de la réponse de celui auquel elle était adressée.

— Aujourd'hui, répondit le général, après une longue diversion de brillant patriotisme et d'espérances constitutionnelles, je me retrouve au milieu de vous dans un moment que j'appellerais critique, si je n'avais reconnu partout sur mon passage, si je ne voyais dans cette puissante cité cette fermeté

calme, et même dédaigneuse, d'un grand peuple qui connaît ses droits, sent sa force, et restera fidèle à ses devoirs !

C'était, à dix mois de distance, prophétiser l'association bretonne, le refus de l'impôt, et la révolution de juillet.

La relation du voyage du général fut imprimée et vendue à cent mille exemplaires.

« Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre. »

La monarchie était bien aveuglée !

Un des journaux du pouvoir publia sur ce voyage un article dont voici quelques lignes :

« Le voyage du général la Fayette est une orgie révolutionnaire qui est moins le résultat d'un enthousiasme patriotique que des combinaisons de l'esprit de parti. Le comité directeur et les loges maçonniques les avaient commandées ; on voulait fêter la Révolution dans la personne de celui qui, depuis 1789, en avait prêché et défendu les principes ; c'est, en un mot, la Révolution vivante élevée sur le pavois. »

Quant au voyage de Charles X en Alsace, il est bon que nous en disions aussi quelques mots ; il fera pendant à celui du général la Fayette. D'ailleurs, tous les événements prennent un intérêt de l'approche des grandes catastrophes.

Ce voyage, tout au contraire de celui de la Fayette, qui, comme on vient de le voir, avait excité partout l'enthousiasme des populations, n'avait, suivant la coutume des voyages princiers, présenté qu'un dévouement officiel et factice étendu sur des haines réelles, comme on étend un beau tapis sur une table vermoulue. Bien plus, il avait offert quelques-uns de ces augures funestes qui annoncent les grands cataclysmes politiques.

On avait traversé Varennes ; — et, d'abord, par quel hasard, par quel oubli, par quel malheur Varennes, la ville fatale à la monarchie, avait-elle trouvé place dans l'itinéraire du roi ? — mais ce n'était pas le tout : à Varennes, on s'était arrêté, pour changer de chevaux, juste au même endroit où Louis XVI, la reine, madame Élisabeth, les enfants de

France et leur gouvernante, madame de Tourzel, avaient été forcés de s'arrêter eux-mêmes devant les menaces de Drouet, et de descendre de leur voiture pour suivre M. Sausse dans son magasin d'épiceries, qui fut pour eux l'antichambre du Temple.

Madame la duchesse d'Angoulême, qui avait été de ce premier voyage, était du second.

En reconnaissant l'endroit fatal après trente-huit ans, elle tressaillit, poussa un cri, ne voulut pas donner à la voiture le temps de relayer, et ordonna aux postillons de doubler la poste.

Cette fois, les postillons obéirent; — le 21 juin 1791, ils avaient refusé.

Cependant, ils ne partirent point si vite qu'on ne pût entendre la duchesse d'Angoulême murmurer quelques paroles imprudentes; ces paroles, emportées par le vent de la haine, précédèrent la duchesse sur la route; si bien que, lorsque, arrivé à Nancy, la ville royaliste par excellence, Charles X se montra avec sa famille sur le balcon du palais pour saluer le peuple, des sifflets retentirent à plusieurs reprises, couvrant les rares acclamations qui s'élevaient à chaque salut du roi : le peuple traitait ses princes comme on traite des acteurs qui ont mal joué leur rôle.

Le duc d'Orléans ne perdait rien de vue ; ainsi qu'un chasseur à l'affût, il s'apprêtait à profiter de toutes les fautes du gibier royal chassé par lui.

Aussi, moi qui, familier dans la maison, sentais, pour ainsi dire, battre le pouls de son ambition, je ne faisais aucun doute de ses désirs, que chaque jour écoulé convertissait visiblement en espérances.

J'ai dit que la Chambre s'était ouverte le 2 mars 1830.

J'assistais à cette ouverture.

Au moment où le roi mettait le pied sur la première marche du trône, son pied s'embarrassa dans le tapis de velours qui la couvrait.

Le roi fit un faux pas, et faillit tomber.

Sa toque roula à terre.

Le duc d'Orléans se précipita pour la ramasser, et la rendit au roi.

Je touchai mon voisin du coude ; — autant que je puis me le rappeler, c'était Beauchesne.

— Avant un an, lui dis-je, il en arrivera autant de la couronne... Seulement, au lieu de la rendre à Charles X, le duc d'Orléans la gardera pour lui.

Ce fut dans le discours que prononça Charles X, après avoir raffermi sur sa tête cette toque que venait de lui rendre le duc d'Orléans, que se trouvait ce fameux paragraphe:

« Je ne doute pas de votre concours pour opérer le bien que je veux faire. Vous repousserez avec mépris les perfides insinuations que la malveillance cherche à propager. Si de coupables manœuvres suscitaient à mon pouvoir des obstacles que je ne veux pas, que je ne dois pas prévoir, je trouverais la force de les surmonter dans ma résolution de maintenir la paix publique, dans la juste confiance des Français, et dans l'amour qu'ils ont toujours pour leur roi. »

A ce discours répondit l'adresse des 221 ; à ce paragraphe, cet autre paragraphe :

« La Charte a fait du concours permanent des vues politiques de votre gouvernement avec les vœux de votre peuple, la condition indispensable de la marche régulière des affaires publiques. Sire, notre loyauté, notre dévouement, nous condamnent à vous dire que ce concours n'existe pas. »

C'était une déclaration de guerre dans toutes les règles.

En entendant la lecture de l'adresse, Charles X tressaillit de tout son corps.

Puis, lorsque la députation eut quitté les Tuileries:

— Je ne souffrirai pas qu'on trempe ma couronne dans le ruisseau ! dit-il.

Et la Chambre fut dissoute.

C'étaient là de ces événements qui, alors, retentissaient dans tous les cœurs, même dans celui du *Journal des Débats*.

Il attaqua le ministère avec une violence qui n'est point dans ses habitudes.

« Polignac, la Bourdonnaye et Bourmont, s'écria-t-il, c'est-à-dire Coblence, Waterloo, 1815 ! Voilà les trois principes, voilà les trois personnages du ministère ! Pressez-les, tordez-les, et il n'en dégouttera qu'humiliations, malheurs et dangers ! »

Charles X lut l'article.

— Ah ! dit-il, ces gens-là ne savent donc pas que, dans cette Charte qu'ils invoquent, il y a un article 14 que nous pouvons leur mettre sous la gorge ?

Et, en effet, le ministère Polignac n'avait été créé et mis au monde que pour pouvoir appliquer ce fameux article 14 que Louis XVIII avait caché dans la Charte comme un poignard de miséricorde, mais dont il n'avait jamais voulu se servir.

C'était dans cet article 14 que reposait toute l'espérance du roi et de M. de Polignac.

Aussi, lorsqu'on avait appelé M. de Peyronnet au ministère :

— Songez, lui avait dit M. de Polignac, que nous voulons appliquer l'article 14.

— C'est bien aussi mon intention ! avait dit M. de Peyronnet.

Tout allait donc pour le mieux, puisque tout le monde était d'avis d'appliquer à la France ce topique de l'article 14 ; seulement, restait à savoir si la France se le laisserait appliquer.

Au reste, on espérait, par deux éblouissants mirages, lui faire tourner la tête d'un autre côté ; et, tandis qu'elle serait tout attentive à ces deux grands événements, on lui passerait un bâillon entre les dents, on lui mettrait un bandeau sur les yeux.

Ces deux événements, c'étaient la conquête d'Alger et la restitution de nos frontières du Rhin.

De la conquête d'Alger, vous savez la cause : un jour, agacé par notre consul, le dey lui avait donné un coup d'éventail à travers le visage. Ce coup d'éventail avait été suivi de trois

ans de blocus; mais, attendu que ce blocus ne bloquait rien, Hussein-dey, avec la logique turque, en avait conclu que, comme l'insulté, en Turquie, se venge toujours dans la mesure de sa force, nous n'étions pas bien forts, puisque nous ne nous vengions pas.

''En conséquence, étant bloqué, et tout bloqué qu'il était, il se donna la distraction de faire canonner le vaisseau d'un parlementaire; en outre, il menaçait tout bonnement notre consul à Tripoli de le faire empaler; notre consul à Tripoli, qui n'avait aucun goût pour ce genre de mort, se réfugia à bord d'un bâtiment anglais, qui le déposa, un beau jour, à Marseille.

C'était par trop d'insolences: l'expédition d'Afrique fut résolue.

L'Angleterre, cette bonne amie, cette chère alliée, qui, en cette double qualité, se croit le droit de se mêler de toutes nos affaires; qui, toutes les fois que nous mettons le pied sur un rivage quelconque, tremble que ce ne soit pour y établir un comptoir; l'Angleterre, qui, après nous avoir pris l'Inde, les Antilles, l'île de France, voudrait nous prendre encore les deux ou trois stations qui nous restent, soit dans le golfe du Mexique, soit dans l'Océanie, soit dans la mer des Indes, s'inquiéta fort de ce projet d'expédition.

La Russie, au contraire, s'en réjouissait: la France lui plaisait campée de l'autre côté de la Méditerranée, surveillant le Portugal et Gibraltar.

Charles X avait compris que la Russie était sa véritable alliée; que, nous autres dominateurs de l'Occident, nous n'avions rien à démêler avec elle, dont les ambitions regardent l'Orient. L'Autriche, à cause de ses côtes de la Méditerranée, donnait la main à l'expédition; la Hollande, dont le consul avait été mis à la chaîne par ordre du dey, y applaudissait; le roi de Piémont, qui y voyait la sûreté du commerce de Gênes et de la Sardaigne, s'en réjouissait fort; la Grèce, qui y voyait un nouveau coup porté à ses vieux ennemis, nous faisait signe d'aller en avant; Méhémet-Ali, qui y voyait l'affaiblissement de la Porte, nous offrait son concours; enfin,

toutes les puissances de l'Italie moderne : la Toscane, Rome, Naples et la Sicile, nous criaient bravo!

C'était une bien belle occasion d'envoyer, au moins une fois, promener l'Angleterre.

Ce fut M. d'Haussez, le ministre de la marine, qui s'en chargea.

Un jour, lord Stuart, l'ambassadeur de Londres à Paris, vint, avec cet air rogue qui n'appartient qu'au diplomate anglais, lui demander une explication.

— Si vous désirez une explication diplomatique, répondit M. d'Haussez, M. le président du conseil vous la donnera ; si une explication personnelle vous suffit, je vous la donne, et la voici : Nous nous f..... de vous!

J'étais chez madame du Cayla le soir où M. d'Haussez raconta cette héroïque brutalité; je dois dire que tout le monde y applaudit, même les femmes.

Lord Stuart transmit la réponse à son gouvernement, qui, sans doute, la trouva bonne, puisqu'il nous laissa faire.

L'histoire se chargera d'enregistrer les oppositions qui furent faites au projet de conquête: Alger était imprenable; c'était prouvé, disait-on, par l'expédition de Charles-Quint en 1541, de Duquesne en 1662, et de lord Exmouth en 1816; toutes trois avaient échoué ou avaient donné de médiocres résultats.

Heureusement, ce ne fut point l'avis de François Arago, qu'on envoya chercher pour le consulter. — François Arago connaissait Alger, ayant été fait prisonnier par un corsaire, et étant resté plusieurs mois à son bord.

Il dit qu'on trouverait aux environs d'Alger deux choses niées par les ingénieurs, — du bois et de l'eau.

Il convainquit M. de Polignac, qui ne demandait pas mieux que d'être convaincu ; M. de Polignac, à son tour, convainquit le général Bourmont, qui accepta le commandement de l'armée de terre, et l'amiral Duperré, qui accepta le commandement de la flotte. Puis, tous les préparatifs poussés avec ardeur, cent trois bâtimens de guerre, trois cent soixante et dix-sept bâtiments de transport, et deux cent vingt-cinq ba-

teaux portant trente-six mille hommes de débarquement et vingt-sept mille marins, mirent à la voile le 16 mai, et, sortant du port de Toulon, s'avancèrent majestueusement vers Alger.

Voilà pour la conquête d'Alger, qui, on le voit, à la fin du mois de mai où nous allons arriver, était en bon train.

Maintenant, passons à la restitution de nos frontières du Rhin.

Un accident n'avait point, comme l'autre, amené ce projet Non, c'était une combinaison politique, combinaison dont tout l'honneur doit revenir à M. de Renneval; car ce fut M. de Renneval qui en conçut et en émit la première idée.

La France et la Russie contractaient une alliance offensive et défensive contre l'Angleterre.

Forte de cette alliance, la France reprenait ses frontières du Rhin, et, fermant les yeux, laissait, de son côté, la Russie prendre Constantinople.

La Turquie crierait, mais on s'en inquiétait peu.

La Prusse crierait, la Hollande crierait. Alors, on prendrait le Hanovre à l'Angleterre, et l'on en ferait deux parts.

On donnerait l'une à la Prusse, l'autre à la Hollande.

Quant à l'Autriche, elle se tairait, grâce à une portion de la Servie, dont on pétrissait un gâteau qu'on lui jetait comme à Cerbère, non-seulement pour l'empêcher de mordre, mais encore pour l'empêcher d'aboyer.

C'était, comme on voit, deux beaux projets à mener de front pour un roi de France. Le même homme abolissant la puissance barbaresque, effroi de la Méditerranée, et rendant à la France ses provinces rhénanes, c'est-à-dire accomplissant un exploit où avait échoué Charles-Quint, et reconquérant par la négociation ce que Napoléon avait perdu par les armes, — c'était à la fois un grand homme de guerre et un grand homme politique.

Qu'avait-on à craindre, et qui pouvait faire échouer la royauté dans ce double projet?

Deux éléments : l'Océan ! le peuple !

CXL

La soirée du 31 mai 1830 au Palais-Royal. — Le roi de Naples. — Question d'étiquette. — Comment il faut parler au roi de France. — Ce qu'était Charles X. — M. de Salvandy. — Les premières flammes du volcan. — Le duc de Chartres m'envoie aux renseignements. — Alphonse Signol. — Je l'arrache des mains d'un garde royal. — Son exaspération et ses menaces. — Le volcan n'était qu'un feu de paille.

Ce fut sur ces entrefaites qu'eut lieu le bal dont j'ai parlé au commencement de l'autre chapitre.

Ce bal, nous l'avons dit, était donné par le duc d'Orléans à son beau-frère le roi de Naples.

Le roi de Naples était cet ignoble François, fils de Ferdinand et de Caroline, qui, choisi, en 1820, par les patriotes pour les représenter, avait trahi les patriotes ; qui, donné pour tuteur à la révolution, avait étouffé la révolution. Maître de sa bourgeoisie, décimée en 1798, proscrite en 1820 ; sûr de ses lazzaroni, — la véritable force sur laquelle s'appuie le trône des Deux-Siciles, — il venait visiter la France, et passer quelques jours en famille.

Les voyageurs couronnés — la reine était du voyage — avaient été parfaitement reçus à la cour, et, cependant, telle était la répulsion que Paris avait manifestée pour ce trahisseur, que le préfet de la Seine, quelque désir qu'il en eût, n'avait point osé lui donner une fête, de peur que le peuple ne cassât ses carreaux.

Soutenu par l'excuse de la parenté, comptant sur sa popularité toujours croissante, le duc d'Orléans osa ce que n'avait point osé le préfet de la Seine.

Seulement, restait à vider une grande question, ou plutôt à obtenir une grande faveur : c'était que le roi Charles X assistât à cette fête.

Je me rappelle tout le mouvement qui se fit, à cette époque, au Palais-Royal. Le duc d'Orléans, qui savait son cérémo-

nial aussi bien qu'homme du royaume, n'ignorait pas qu'un roi de France donne des fêtes, mais n'en accepte pas. Il y avait bien un précédent à cette dérogation : une centaine d'années auparavant, Louis XV, en revenant de je ne sais quel voyage ou quelle fête, avait passé trois jours chez M. le prince de Condé; mais c'était *à la campagne*, à Chantilly, ce qui était sans conséquence. Il est vrai aussi qu'en allant chez le duc d'Orléans, on allait chez la duchesse, et que la duchesse était fille d'un roi et d'un *vrai Bourbon,* comme disait madame la duchesse d'Angoulême, ce qui n'était pas gracieux pour les d'Orléans, lesquels, alors, se trouvaient de *faux Bourbons*; mais c'était si beau de recevoir le roi chez soi! un si grand honneur devait en rejaillir sur le lambel d'or de la famille, que le duc d'Orléans ferma les yeux pour ne pas voir la grimace que faisait madame la dauphine, ferma les oreilles pour ne pas entendre les paroles que disait madame la duchesse d'Angoulême, et, poursuivant sa demande, insista si respectueusement, que Charles X se laissa fléchir, à la condition qu'une compagnie de ses gardes occuperait le Palais-Royal une heure avant son arrivée.

C'était une bien misérable question que cette question d'étiquette, comparée à celle qui se débattait à cette heure entre le peuple et la monarchie.

Une fois la promesse royale obtenue, toute la maison ne songea plus qu'au bal.

On résolut de montrer au roi de Naples toutes les illustrations littéraires et artistiques de la France. Le roi Charles X, qui les connaissait peu ou point, les verrait en même temps; on ferait ainsi d'une pierre deux coups.

Il paraît que j'étais une fausse illustration, comme les d'Orléans étaient de faux Bourbons; car j'avais été, sinon oublié, du moins omis sur la liste.

Le duc de Chartres réclama, et l'excellent jeune homme eut la joie de m'envoyer un billet d'entrée.

J'hésitais à aller à la fête. Cet homme que je devais y voir, c'était le fils de ce roi et de cette reine qui avaient empoisonné mon père. Mais ne pas répondre à l'invitation, c'eût été

faire, et par mon absence un chagrin, et par la cause de cette absence une douleur au duc de Chartres. Je pris le parti d'accepter.

Les invitations portaient : *Huit heures et demie;* le roi Charles X arrivait à neuf heures.

En m'apercevant, le duc d'Orléans vint à moi; j'étais tout étonné de cette marque d'attention.

Il s'agissait, non pas d'une faveur à me faire, mais d'un conseil à me donner. Son Altesse royale me supposait assez peu ferré sur l'étiquette, et voulait me chausser d'un fer neuf, afin que je ne glissasse point sur le parquet du Palais-Royal.

— Monsieur Dumas, me dit le duc, si, par hasard, le roi vous faisait l'honneur de vous adresser la parole, vous savez qu'en lui répondant vous ne devez dire ni *sire* ni *majesté*, mais simplement *le roi?*

— Oui, monseigneur, répondis-je, je sais cela.

— Comment, vous savez cela?

— Oui, monseigneur; et même je sais pour quel motif on doit parler ainsi. Les mots *sire* et *majesté* ont été profanés du moment qu'ils ont été donnés à l'usurpateur, et les vrais courtisans ont pensé, avec beaucoup de sagacité, qu'ils ne pouvaient plus être donnés à un roi légitime.

— Très-bien! dit le duc en tournant sur ses talons, et en indiquant visiblement par l'accent de sa voix qu'il eût autant aimé que j'eusse été un peu moins instruit des choses de cour.

Dix minutes après, on entendit battre aux champs.

Le duc d'Orléans prit la duchesse par le bras, fit signe à madame Adélaïde et au duc de Chartres de le suivre, et s'avança avec tant de rapidité au-devant du royal visiteur, qu'il perdit sa femme dans la chambre des gardes, comme avait fait, trois mille ans auparavant, Énée en sortant de Troie, et comme devait faire, dix-huit ans plus tard, le duc de Montpensier en sortant des Tuileries.

Le duc se trouva dans le grand vestibule du Palais-Royal au moment où Charles X, descendant de voiture, mettait le pied sur le premier degré de l'escalier qui y conduisait.

On s'était précipité derrière les illustres hôtes, que l'on vit reparaître, à travers une double haie de gardes, dans l'ordre suivant :

Le roi Charles X marchait le premier, donnant le bras à madame la duchesse d'Orléans.

M. le dauphin venait ensuite, donnant le bras à madame Adélaïde;

Puis, le duc d'Orléans, donnant le bras à madame la dauphine;

Et, enfin, M. le duc de Chartres, donnant le bras à madame la duchesse de Berry.

Au-devant d'eux, et pour les recevoir à la porte du premier salon, s'avancèrent le roi et la reine de Naples.

Il y a déjà vingt-deux ans que le roi Charles X est allé mourir dans l'exil; les hommes de notre génération l'ont vu; mais les hommes de trente ans et les jeunes gens de vingt ne l'ont pas vu : c'est pour eux que nous écrivons les lignes suivantes.

Charles X était, alors, un vieillard de soixante et seize ans, grand, mince, portant d'habitude un peu inclinée sa tête, garnie de beaux cheveux blancs; il avait l'œil encore vif et souriant, le nez bourbonien, la bouche disgracieuse, à cause de la lèvre inférieure qui retombait sur le menton; du reste, plein de grâce, de courtoisie, de foi et de loyauté; fidèle à ses amitiés, fidèle à ses serments; il avait tout d'un roi, excepté l'enthousiasme. Il avait dans les manières quelque chose de grand et de royal qu'il tenait de sa race. Si l'article 14 n'eût pas été dans la Charte, il n'eût certes pas songé à faire un coup d'État; car, pour faire un coup d'État, il eût fallu manquer à son serment, forfaiture après laquelle — il le disait lui-même — il n'eût osé regarder ni le portrait de François Ier, ni la statue du roi Jean. Au surplus, désirant l'absolutisme par paresse, la tyrannie par défaut d'activité, il avait coutume de dire, à propos de tyrannie et d'absolutisme : « Vous pétririez tous les princes de la maison de Bourbon dans le même mortier, que vous n'en tireriez pas un grain de despotisme ! » et Louis Blanc l'a admirablement peint dans

ces lignes : « Aussi humain que médiocre, s'il voulait que son pouvoir fût absolu, c'était pour se dispenser de le rendre violent, car il n'y avait en lui rien d'énergique, pas même son fanatisme; rien de grand, pas même son orgueil. »

Au reste, la précaution qu'avait prise le duc d'Orléans à mon endroit était exagérée.

Le roi ne regarda même pas de mon côté; il est vrai que je ne cherchai pas le moins du monde à me trouver dans la direction du regard du roi.

J'avais une véritable antipathie pour les Bourbons de la branche aînée, et il a fallu aux morts l'histoire, aux vivants l'exil, pour que je leur rendisse plus tard la justice qui leur est due.

Le roi, le dauphin, la dauphine et la duchesse de Berry arrivés, la fête commença.

M. de Salvandy a raconté, à propos de cette fête, toute sa conversation avec le duc d'Orléans, conversation commençant par ces mots, qui firent la fortune politique de l'auteur d'*Alonzo* :

— Monseigneur, c'est une vraie fête napolitaine, car nous dansons sur un volcan...

Et, en effet, le volcan ne tarda point à jeter ses premières flammes.

Elles partirent du Palais-Royal, cratère de 1789, que l'on croyait éteint depuis trente-cinq ans, et qui n'était qu'endormi.

J'étais là, je le vis jaillir, je puis raconter l'éruption : elle se fit sous mes yeux.

J'avais cherché l'air sur la terrasse; je rêvais à cette étrange coïncidence du hasard qui me faisait, moi, déjà républicain à cette époque, témoin presque obligé de cette fête, donnée par ces Bourbons de France, contre lesquels mon père avait combattu, à ces Bourbons de Naples, qui l'avaient empoisonné, quand, tout à coup, de grands cris retentirent et de grandes lueurs apparurent dans le jardin du Palais-Royal.

Une flamme immense, pareille à celle d'un bûcher, s'éle-

vait du carré de gazon d'un des parterres, et semblait jaillir du piédestal de la statue d'Apollon.

Voici ce qui était arrivé. Les nombreux spectateurs de la fête princière, entassés dans le jardin du Palais-Royal, avaient voulu avoir leur part de plaisir : au mépris des sentinelles qui gardaient les carrés de gazon, une douzaine de jeunes gens avaient enjambé les balustrades, et, se tenant par la main en chantant le vieux *Ça ira* révolutionnaire, ils avaient commencé une ronde.

Pendant ce temps, d'autres jeunes gens s'étaient amusés à établir une pyramide de chaises, et à illuminer cette pyramide en plaçant dans les interstices des chaises des lampions pris à droite et à gauche.

Le principal architecte de ce tremblant édifice, le principal acteur de cette ronde révolutionnaire, était un jeune homme à qui sa mort a donné quelque célébrité.

Il s'intitulait homme de lettres, et s'appelait Alphonse Signol.

Trois jours auparavant, il était venu m'apporter, en me priant de le lire, un drame ayant pour titre : *le Chiffonnier*.

Certes, le drame n'était pas sans mérite, — et l'on verra plus tard ce qu'il devint, — mais c'était si loin de la littérature que je faisais, et que, par conséquent, je comprenais, qu'il m'eût été impossible de l'aider en rien, même d'un conseil.

Tant que Signol n'avait fait que poser les lampions sur les chaises, tout avait bien été; mais il s'avisa de poser les chaises sur les lampions, et tout alla mal.

La flamme d'un lampion gagna la paille d'une chaise, et le bûcher s'alluma.

De là les cris, de là les lueurs, de là les femmes fuyant à travers les arbres du jardin et sous les arcades des galeries de pierre.

Ce tumulte attira vite l'attention des hôtes de M. le duc d'Orléans.

Des cris et un incendie dans ce jardin du Palais-Royal

tandis que Charles X se trouvait dans les appartements, c'était grave !

Je vis le duc d'Orléans qui gesticulait vivement à une fenêtre, et, comme je commençais à me préoccuper bien plus de ce qui se passait dedans que de ce qui s'accomplissait dehors, je sentis qu'on me touchait doucement l'épaule.

Je me retournai. C'était M. le duc de Chartres, qui, après avoir inutilement essayé de distinguer quelque chose au milieu de ce désordre et de cette fumée, désirait savoir si j'avais été plus heureux que lui.

Je répondis négativement; mais, en même temps, j'offris d'aller m'informer par moi-même de la cause et du résulta, de ce tumulte.

Comme le duc de Chartres repoussait cette offre seulement de manière à me faire voir qu'il ne la repoussait que par discrétion, en cinq secondes je fus dans le vestibule, et en cinq autres secondes dans le jardin.

J'arrivai tout juste pour être témoin d'une lutte entre un jeune homme et un soldat, lutte dans laquelle le jeune homme allait avoir le dessous, quand, croyant le reconnaître, je m'élançai.

Vigoureux comme je le suis, j'eus bientôt séparé les deux adversaires.

Je ne m'étais pas trompé : le jeune homme, c'était Signol.

Le soldat était un caporal ou un sergent appartenant au 3e régiment de la garde.

Signol avait été assez maltraité dans la lutte ; aussi était-il furieux. Tout séparé qu'il était du soldat, il le menaçait encore.

— Ah ! misérable, lui disait-il en lui montrant le poing je ne veux pas avoir affaire à toi... ; mais le premier officier de ton régiment que je rencontre, j'engage ici ma parole d'honneur que je lui enverrai un soufflet.

J'essayai de le calmer.

— Non, non, non, dit-il ; c'est promis, ce sera tenu, et vous serez mon témoin, vous... N'est-ce pas que vous serez mon témoin ?

Je lui répondis : « Oui, » pour le calmer, et je l'entraînai dans la rue de Valois.

Là, sous prétexte de connaître les motifs de sa querelle, je lui demandai comment les choses s'étaient passées, et il me raconta ce que je viens de rapporter moi-même.

Au milieu de son récit, il trouva moyen de me demander si j'avais lu son drame.

Je lui répondis affirmativement.

— Eh bien, dit-il, j'irai en causer demain avec vous.

Et, comme s'il eût craint que le tumulte ne se calmât en son absence, il s'élança de nouveau dans le jardin du Palais-Royal.

Je ne le retins pas, je savais ce que je voulais savoir : il n'y avait rien de prémédité dans l'accident ; c'était une gaminerie, voilà tout.

Je remontai et rendis compte de mon expédition à M. le duc de Chartres.

La narration était si précise et si nette, que, transmise par le jeune prince aux illustres hôtes de son père, elle calma aussitôt les craintes qu'un moment ils avaient semblé éprouver.

D'ailleurs, pour plus grande sécurité, on força la foule d'évacuer le jardin, et la fête continua sans interruption jusqu'au matin.

A minuit, le roi et la famille royale s'étaient retirés.

CXLI

Une affaire pressante. — Un témoin de perdu, deux de trouvés. — Rochefort. — Signol au théâtre des Italiens. — Il insulte le lieutenant Marulaz. — Les deux épées. — Le duel. — Signol est tué. — *Victorine* et *le Chiffonnier*. — La part du mort.

Le lendemain, je fus réveillé par Signol.

Comme, un instant après sa rentrée dans le jardin du Palais-Royal, on l'avait forcé, la baïonnette au flanc, de

l'évacuer, il me parut — si toutefois la chose était possible, — plus exaspéré encore, le lendemain au matin, qu'il ne l'était la veille au soir.

Ce n'était pas seulement un officier du 3e régiment qu'il voulait tuer; c'était, comme Han d'Islande, tout le régiment qu'il voulait anéantir.

Croyant voir, dans cette monomanie de meurtre, un commencement de folie, je lui parlai de son mélodrame.

Alors, l'homme changea de face : c'était dans le but d'apporter quelque soulagement à sa vieille mère qu'il avait fait ce drame; toute une année d'espoir, de bien-être reposait sur cette œuvre. Si je ne la gardais pas pour la relire, si je ne consentais pas à la retoucher, ou tout au moins si je ne lui donnais pas des conseils pour qu'il la retouchât, il sentait bien que, comme elle était incomplète, que, comme il était impossible qu'elle fût jouée ainsi, elle serait refusée, et, le drame refusé, adieu cet espoir, douce lueur qui un instant avait éclairé le fils et la mère!

Je promis de relire *le Chiffonnier*, et de faire mon possible pour qu'il arrivât à bonne fin.

Après quoi, j'invitai l'auteur à déjeuner.

Nous nous quittâmes vers midi ou une heure. Il allait au Théâtre-Italien chercher une stalle qui lui revenait comme rédacteur de je ne sais plus quel journal.

On jouait, le soir, *la Gazza ladra*.

Moi, j'avais, le même soir, avec une très-jolie femme que j'avais connue chez Firmin, et qui jouait les Mars en province, un rendez-vous où il fut question de choses si intéressantes, que je ne rentrai chez moi que le lendemain, vers midi.

Mon domestique me dit que le jeune homme qui, la veille, avait déjeuné avec moi était venu pour me parler, à sept heures du matin, et avait paru très-contrarié de ne pas me trouver à la maison.

Il avait demandé du papier et une plume, et avait écrit quelques mots.

Joseph — c'était le nom de mon domestique — me présenta le papier, et je lus :

« Alphonse Signol, pour affaire pressante.

Je crus qu'il s'agissait de son drame, et, comme je ne trouvais pas l'affaire aussi pressante que Signol voulait bien le dire, comme j'étais passablement fatigué, je me couchai en recommandant à mon domestique de dire à quiconque viendrait me demander que je n'étais pas chez moi.

Vers cinq heures, je me réveillai et sonnai.

Signol était revenu, et avait écrit de nouveau quelques lignes.

Je me fis apporter le billet; voici ce qu'il contenait :

« Cher monsieur Dumas,

» Je me bats demain matin à l'épée avec M. Marulaz, lieutenant au 3e de la garde.

» Je vous avais dit que je vous prendrais pour témoin, et je suis venu ce matin vous prier de me rendre ce service.

» Vous n'étiez pas chez vous ; j'ai dû chercher mon affaire ailleurs : je l'ai trouvée.

» Si je suis tué, je vous recommande *le Chiffonnier ;* c'est la seule ressource qui restera à ma mère.

» *Vale et me ama !*

» ALPH. SIGNOL. »

Cette lettre me préoccupa tristement pendant la journée et pendant la nuit.

J'ignorais entièrement où demeurait Signol, — si toutefois Signol demeurait, — je ne pouvais donc envoyer chez lui.

Je pensai tout à coup qu'il me serait possible d'avoir de ses nouvelles au café des *Variétés ;* il y allait presque tous les jours ; et, un mois auparavant, il y avait eu, avec Soulié, une querelle qui avait fini par l'échange de deux coups de pistolet.

Il était cinq heures de l'après-midi, à peu près.

Rochefort — un de mes amis, garçon d'esprit, qui a fait quelques pièces originales, entre autres *Jocko*; plus, de charmantes chansons, — prenait un verre d'absinthe a une des tables du café.

En m'apercevant, il se leva.

— Ah ! me dit-il en tourmentant son nez, selon son habitude, ce pauvre Signol !...

— Eh bien ?

— Eh bien, il vient d'être tué !

Je poussai un soupir, quoique, au fond, il ne m'apprît rien de nouveau ; mes pressentiments m'avaient déjà dit ce que Rochefort m'apprenait.

Voici comment les choses s'étaient passées :

En me quittant l'avant-veille, Signol était allé chercher sa stalle au Théâtre-Italien. Le malheur avait voulu qu'on la lui donnât.

C'était une stalle d'orchestre.

Un autre malheur voulut que ce fussent un officier et des soldats du 3e régiment de la garde qui se trouvassent, ce soir-là, de service aux Italiens.

Une stalle était vide devant Signol.

A la fin du premier acte, un officier vint s'y asseoir.

C'était le fils du général Marulaz, aujourd'hui général lui-même, à ce que je crois.

Ce n'était pas son tour de service : il remplaçait un de ses amis; cet ami avait un rendez-vous, — voyez l'étrange enchaînement de circonstances ! — il vint prier Marulaz de vouloir bien le suppléer, et Marulaz y consentit.

A peine celui-ci avait-il eu le temps de s'asseoir, qu'il sentit deux mains s'appuyer sur le dossier de sa stalle.

Il pensa qu'il n'y avait là, sans doute, aucune mauvaise intention ; aussi ne s'en plaignit-il pas d'abord ; mais, les deux mains ne se retirant pas au bout de dix minutes, il se retourna.

Ces deux mains étaient celles de Signol.

Marulaz, avec politesse, fit observer à Signol que la place

de ses mains n'était pas sur le dossier de sa stalle, et, devant cette première observation, Signol, sans rien répondre, retira ses mains.

Cet incident pouvait être l'effet du hasard, et le jeune officier de la garde n'y attacha, dans ce moment, aucune importance. Mais, cinq minutes après, en s'adossant à sa stalle, il sentit les même mains à la même place.

Cette fois, il n'attendit pas, et, se retournant aussitôt :

—Monsieur, dit-il, j'ai déjà eu l'honneur de vous faire observer que vos mains me gênaient... Ayez la bonté de les mettre dans vos poches, si vous n'avez pas d'autre place ; mais, pour Dieu ! ne les mettez plus sur ma stalle !

Signol retira une seconde fois ses mains.

Mais, avant qu'il se fût écoulé deux minutes, le jeune officier sentit, non plus les mains de Signol au milieu de son dos, mais la tête de ce fâcheux voisin sur son épaule.

Cette fois, la patience lui échappa, et, se levant et se retournant :

—Mordieu ! monsieur, s'écria-t-il, si c'est un parti pris, dites-le tout de suite !

— Eh bien, oui, monsieur, répondit Signol en se levant à son tour, c'est un parti pris.

— Et dans quel but ?

— Dans le but de vous insulter ; et, si ce que j'ai fait ne suffit pas, tenez !...

Et le fou, l'insensé donna un soufflet à Marulaz !

Tout étourdi de cette insulte à laquelle il ne comprenait rien, le jeune officier porta machinalement la main à son sabre, et, machinalement encore, le tira à moitié du fourreau.

—Ah ! voyez ! s'écria Signol, il va m'assassiner !

Marulaz repoussa son sabre au fourreau.

—Non, monsieur, dit-il, je ne vous assassinerai pas, mais je vous tuerai !

Et, pour lui rendre avant tout l'insulte qu'il en avait si gratuitement reçue, Marulaz, qui est très-fort, enleva Signol comme il eût fait d'un enfant, le fit passer d'une travée dans l'autre et le mit sous ses pieds.

L'événement jeta un grand trouble dans la salle, d'autant plus grand que les voisins eux-mêmes ne savaient pas de quoi il était question ; ils avaient entendu une altercation ; ils avaient vu donner un soufflet, ils avaient entendu ces mots : « Il va m'assassiner ! » ils avaient vu, comme un éclair, briller la lame du sabre aussitôt rentrée au fourreau ; enfin, ils voyaient un homme qui en tenait un autre sous ses pieds. Ne sachant pas précisément lequel avait tort ou raison, ils prirent parti pour le faible, entourèrent Marulaz, et tirèrent de ses mains Signol, qui, tout chancelant et à moitié étouffé, gagna le corridor, puis la rue, puis le café du théâtre.

Marulaz l'y suivit ; il ne s'agissait plus ici d'une lutte, il s'agissait d'une réparation. On échangea les cartes, et l'on se donna rendez-vous, pour le surlendemain, au bois de Vincennes.

La journée du lendemain devait être employée par chaque adversaire à réunir ses témoins, et, par les témoins, à régler les conditions du combat.

Le lendemain, à deux heures, les quatre témoins s'étaient réunis, avaient conféré entre eux, et l'épée était acceptée.

Le lieutenant Marulaz avait pris pour un de ses témoins l'ami qu'il avait remplacé dans son service ; cet ami avait des épées de combat ; Marulaz les examina, les trouva à sa main, et pria son ami de les apporter.

— Soit, dit l'ami ; seulement, je te préviens que l'une des deux porte malheur ; elles ont déjà servi trois ou quatre fois, et les combattants qui ont eu celle dont je te parle ont été tués ou blessés.

— Peste ! dit en riant Marulaz, ne me dis pas laquelle !... Si j'ai la mauvaise, je ne veux pas le savoir.

Le lendemain, on se rendit au bois de Vincennes.

Chacun avait apporté ses épées.

On tira les épées au sort ; ce furent les épées du témoin de Marulaz qui gagnèrent.

Puis on tira à qui aurait le choix entre les deux épées.

Ce fut Marulaz qui gagna encore.

Il prit au hasard la première venue.

— Bravo ! lui dit tout bas son ami, tu as pris la bonne!

On se mit en garde.

A la deuxième passe, Marulaz désarma Signol.

— Monsieur, s'écria celui-ci en faisant un pas de retraite, je suis désarmé!

— Je le vois bien, monsieur, répondit Marulaz avec calme; mais, comme vous n'êtes pas blessé, ramassez votre épée, et continuons.

Signol ramassa son épée, tira une ficelle de la poche de son gousset, assura la poignée de l'épée dans sa main, et, avec une rapidité peut-être tant soit peu hors des règles d'un combat régulier, se remit en garde, se fendit, et blessa grièvement son adversaire au bras.

En sentant le froid du fer, en voyant son sang couler, Marulaz s'irrita ; il fondit sur son adversaire, le força de rompre pendant plus de vingt pas, l'accula à une haie, se fendit, et lui passa son épée au travers du corps.

Signol poussa un cri aigu, étendit les bras, et rendit le dernier soupir avant même d'être couché à terre.

— Messieurs, dit Marulaz en se tournant vers les quatre témoins, ai-je fait loyalement ?

Ceux-ci s'inclinèrent et rendirent hommage à la loyauté du jeune officier.

S'il y avait eu quelque chose à redire dans cette fatale rencontre, c'était du côté du mort.

Mais on ne reproche rien à un cadavre...

J'avais, on se le rappelle, hérité du manuscrit de Signol; — ce manuscrit, le directeur de la Porte-Saint-Martin en avait un double.

Trois ou quatre mois après, j'assistais à la première représentation de *Victorine, ou la Nuit porte conseil.* C'était la fable du *Chiffonnier*, enfermée, il est vrai, dans un cadre charmant que n'avait point trouvé Signol.

Un des auteurs était Dupeuty ; les autres étaient Dumersan et Gabriel.

J'allai trouver Dupeuty ; je lui remis le manuscrit du *Chiffonnier*, et je lui demandai s'il était juste que la mère de

Signol fût privée du tiers qui, à mon avis, devait lui revenir.

Dupeuty et ses collaborateurs ignoraient complétement l'existence d'un manuscrit primitif ; l'idée de leur vaudeville leur avait été communiquée par le directeur de la Porte-Saint-Martin, et ils avaient travaillé sur cette idée; mais, en apprenant sa filiation, spontanément, loyalement, généreusement, ils associèrent la pauvre mère à leur succès.

C'est ainsi que mourut Signol, et c'est ainsi que fut faite et représentée *Victorine, ou la Nuit porte conseil.*

CXLII

Alphonse Karr. — Le cuirassier. — La médaille de sauvetage et la croix de la Légion d'honneur. — Le domicile de Karr à Montmartre. — *Sous les tilleuls* et la critique. — Prise d'Alger. — M. Dupin aîné. — Pourquoi il n'écrit pas ses Mémoires. — Signature des ordonnances de juillet. — Ce qui m'empêche de partir pour Alger.

L'événement que nous venons de raconter nous a conduit au 2 juin.

En regardant le ciel, tout étoilé, du haut de la terrasse du duc d'Orléans, Charles X avait dit :

— Voilà un beau temps pour ma flotte d'Alger!

Il se trompait : presque au sortir du port, la flotte avait été dispersée par une tempête, et, à l'heure où il parlait, elle se ralliait à grand'peine à Palma.

Au reste, l'opposition allait son train ; grands et petits journaux frappaient sur le gouvernement, les uns avec des massues, les autres avec des verges. Nous avons dit comment le *Journal des Débats* avait traité le ministère Polignac à son avénement.

Si nous avions les petits journaux sous les yeux, peut-être prouverions nous que les railleries des nains n'ont pas fait moins de mal que les injures des géants.

Au nombre des petits journaux qui, à cette époque, faisaient au gouvernement une guerre de tirailleurs, *le Figaro*,

sous la direction de Bohain, et rédigé, comme on sait, par Janin, Romieu, Nestor Roqueplan, Brucker, Vaulabelle, Michel Masson et Alphonse Karr, marchait au premier rang.

Karr, le plus inconnu peut-être, alors, de toute cette pléiade de combattants, et devenu depuis un de nos artistes littéraires les plus distingués, — remarquez que je dis artistes littéraires, et non pas littérateurs ou hommes de lettres, — Karr faisait ses premières armes.

Il avait assisté à la lecture d'*Henri III* chez Nestor Roqueplan. C'est là que je l'ai connu.

Selon notre habitude, et comme nous avons fait et comptons faire encore pour tous les hommes remarquables de notre époque, prenons à ses débuts cet esprit singulier, qui a le privilége de donner à la vérité le charme du paradoxe. Cette vérité, toute nue et toute déguenillée chez les autres, est toujours, en sortant des mains d'Alphonse Karr, couverte de voiles d'or.

Alphonse Karr est certainement l'homme qui, depuis 1830, et sous les divers gouvernements qui se sont succédé, a dit à ces gouvernements, à ceux qui les flattaient ou à ceux qui les attaquaient, le plus de vérités, — si vraies, que, tout au contraire des vérités des autres, les vérités d'Alphonse Karr sont incontestables, et que plus on les creuse, plus elles sont vraies.

C'était, alors, un beau garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, aux traits fermes et arrêtés dans un encadrement de cheveux noirs; ayant, dès ce temps-là, adopté une excentricité de costume qu'il a conservée depuis; extrêmement bien pris de taille, extrêmement vigoureux de corps, extrêmement adroit et fort à tous les exercices gymnastiques, et particulièrement à la natation et à l'escrime.

Pendant l'été de 1829, en se baignant dans la Marne, il avait sauvé un cuirassier qui se noyait. Le cuirassier était lourd, presque aussi vigoureux que Karr; de sorte qu'il s'en était fallu de bien peu qu'au lieu que ce fût Karr qui sauvât le cuirassier, ce ne fût le cuirassier qui noyât Karr.

Le fait eut assez d'éclat pour que Karr reçût du gouver-

nement une médaille que je lui ai vu porter quelquefois. Cette médaille fut pour les railleurs la source d'une foule de lazzi que la réputation de bravoure bien connue de Karr maintint toujours, il est vrai, dans les bornes du convenable, mais qui ne s'épuisa jamais. Pour la fameuse médaille, il n'y a point prescription, et je ne sais ce que je lisais encore hier à ce propos dans une petite feuille politico-littéraire.

Un jour, à un grand dîner auquel j'assistais et où se trouvaient une foule de gens décorés, non pas d'une médaille quelconque, mais de la croix de la Légion d'honneur, bien autrement répandue, bien autrement prodiguée aujourd'hui que toutes les médailles du monde, ces plaisanteries contre Karr, qui était un de nos convives, se renouvelèrent. Karr, avec son calme ou plutôt son flegme habituel, appela le garçon, demanda une plume, de l'encre et du papier, découpa le papier en autant de fragments arrondis qu'il y avait de décorés à table, écrivit sur chaque fragment la cause pour laquelle chacun avait été décoré, et fit passer chaque fragment à son adresse.

Cela calma les rieurs.

Karr est né en Allemagne, en décembre 1808, et, depuis 1848 seulement, il est naturalisé Français. Son père était un des cinq ou six musiciens allemands qui, du clavecin, ont fait le piano. Trois de ses oncles sont morts capitaines au service de la France. Il était, en outre, neveu du baron Heurteloup et cousin d'Habeneck.

A cette époque, Karr ne faisait aucun article politique dans *le Figaro*. Plus d'une fois il m'a dit très-sérieusement avoir vu passer devant lui la révolution de juillet, et même celle de février, sans savoir de quoi il s'agissait. Depuis, il a fort étudié et fort compris les révolutions; car, en 1848, et à propos d'elles, il écrivait: « Plus cela change, plus c'est la même chose! »

En 1829, il était professeur au collége Bourbon, et faisait des vers; il en envoya au *Figaro*; ce fut Bohain qui les reçut. — Bohain était un de ces hommes francs qui professent un majestueux dédain pour la poésie.

Il répondit à Karr:

« Mon cher monsieur, vos vers sont charmants; mais envoyez-moi de la prose. J'aimerais mieux me pendre que de mettre un seul vers dans mon journal ! »

Karr n'insista point. Les hommes d'esprit sont rares: il ne voulut pas que Bohain se pendît, il lui envoya de la prose.

C'était une grande humiliation dévorée par le jeune poëte !

Tous les articles un peu bucoliques que publia *le Figaro*, à cette époque, sont d'Alphonse Karr.

Karr s'était fait un domicile des plus fantastiques. Il avait loué à Montmartre l'ancien Tivoli, à moitié tombé dans les carrières; il en restait un petit bois et le bureau des cannes. La nuit, il couchait dans le bureau des cannes; le jour, il se promenait dans le petit bois.

Ce fut là qu'il commença son premier roman: *Sous les tilleuls*. — Il le finit rue de la Ferme-des-Mathurins, dans l'atelier des deux Johannot, qu'il prit après eux.

De Montmartre, Alphonse Karr ne venait pas à Paris deux fois par mois; il avait un canot à Saint-Ouen, et passait dans son canot tout le temps qu'il ne passait point dans son bois ou dans son bureau des cannes.

Sous les tilleuls parut en 1831, je crois. L'ouvrage était remarquable et fut remarqué. Cela veut dire qu'on l'attaqua avec acharnement, comme on attaque en France tout ce qui apparaît dans des conditions de force ou d'originalité.

On accusa d'abord l'auteur d'avoir imité un livre de Nodier qui avait paru quinze jours après le sien; malheureusement, la date était là: il fallut abandonner l'accusation.

Alors, on lui reprocha d'avoir tout simplement traduit son livre de l'allemand ; on alla même jusqu'à donner le titre du livre allemand: *Unter den Linden* (sous les tilleuls); mais il fut reconnu qu'il n'y avait, dans toute la littérature allemande, aucun livre portant ce titre ; seulement, dans presque toutes les grandes villes, — ce que, du reste, ne niait pas

Alphonse Karr, — il y a une promenade publique appelée ainsi.

L'auteur avait mis pour épigraphes, en tête des chapitres ou des lettres, des vers de lui, sans doute ceux qu'avait refusés Bohain ; mais il avait cru devoir les décorer des noms de Schiller, de Gœthe, d'Uhland; la critique y fut prise: elle exalta les vers aux dépens de la prose! Prose et vers étaient d'Alphonse Karr ! Bien plus : une grande partie des lettre que renferme le roman avaient été, en réalité, écrites à une jeune fille dont Karr avait été très-amoureux.

Karr ne fut décoré qu'en 1845 ou 1846. Un jour, il fut averti par Cavé qu'il était question de donner la croix à son père ou à lui.

La croix avait été promise à son père par Marie-Louise, et son père l'attendait encore en 1840.

Karr alla trouver M. Duchâtel, et, s'étant assuré que Cavé lui avait dit vrai :

— Monsieur, dit-il au ministre, quand un fils et un père se trouvent dans les conditions de la croix, le fils ne l'accepte pas avant son père.

M. Duchâtel se contenta de décorer le père: il fallait décorer le père et le fils.

Son père mort, Karr fut décoré à son tour; il prit à la boutonnière de l'habit du mort le dernier ruban qu'il avait porté, et le mit à la sienne.

Au commencement du mois de juillet 1830, je rencontrai dans la rue Alphonse Karr donnant le bras à Brucker ; — Brucker, peintre sur porcelaine, était un des esprits les plus originaux du journalisme de 1830; — je rencontrai, dis-je, Karr au bras de Brucker, juste au moment où l'on tirait le premier des cent coups de canon qui annonçaient la prise d'Alger.

— Tiens ! demanda Karr, qu'est-ce que cela? On dirait le canon.

— C'est sans doute Alger qui est prise, répondis-je.

— Bah ! on l'assiégeait donc ? reprit Karr.

Alger était prise, en effet; son surnom de *la Guerrière* ne

lui avait servi à rien. Ce nid de vautours, mal tué par Duquesne, comme avait dit Hugo, était, enfin, écrasé par M. de Bourmont..

Aussitôt la grande nouvelle reçue, le ministre de la marine, M. le baron d'Haussez, avait couru chez le roi.

En entendant annoncer son ministre, Charles X s'était élancé vers lui les bras ouverts ; M. d'Haussez avait voulu lui baiser la main ; mais Charles X, l'attirant sur sa poitrine:

— Dans mes bras ! dans mes bras ! avait-il dit ; aujourd'hui, tout le monde s'embrasse.

Et le roi et le ministre s'étaient embrassés.

Cependant, à travers ces faveurs apparentes dont la Providence semblait combler le chef de la branche aînée, les hommes aux yeux clairvoyants apercevaient un abîme.

— Prenez garde ! s'écriait M. Beugnot, pareil à un pilote effrayé, prenez garde! la monarchie va sombrer sous voiles, comme un vaisseau tout armé!

— Je serais beaucoup moins inquiet si M. de Polignac l'était davantage! disait M. de Metternich à M. de Renneval, notre ambassadeur à Vienne.

Il est vrai que l'opposition elle même, qui n'avait pas la vue aussi longue que M. Beugnot et que M. de Metternich, se chargeait de rassurer la royauté, au cas où la royauté eût été inquiète.

En effet, comment craindre quelque chose quand M. Dupin aîné, un des chefs de l'opposition, disait pendant la discussion de l'adresse:

« La *base fondamentale* de l'adresse est un *profond respect pour la personne du roi ;* elle exprime au plus haut degré la *vénération pour cette race antique des Bourbons ;* elle représente la *légitimité,* non-seulement comme une *vérité légale,* mais encore comme une *nécessité sociale* qui est aujourd'hui, *dans tous les bons esprits,* le résultat de l'expérience et de la conviction.

O cher monsieur Dupin ! esprit ferme, juge intègre, lumière

pure du barreau, législateur sans crainte et sans reproche ; vous qui, en revoyant le procès de Jésus, avez écrit sur Ponce Pilate ces lignes sublimes :

« Pilate, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit de cette multitude, mais que le tumulte s'excitait de plus en plus, Pilate fit apporter de l'eau, et, lavant ses mains devant le peuple, il leur dit : « Je suis innocent du sang de ce juste, et » ce sera à vous d'en répondre. » (Math., XXVII, 24). Et il accorda ce qu'ils demandaient (Luc, XXIII, 24), et il le remit entre leurs mains pour être crucifié. (Math., XXVII, 26.)

« Lave tes mains, Pilate ! elles sont teintes du sang innocent ! Tu l'as octroyé par faiblesse, tu n'es pas moins coupable que si tu l'avais sacrifié par méchanceté ; » les générations ont redit jusqu'à nous : « Le juste a souffert sous Ponce Pilate » (*passus est sub Pontio Pilato*). »

« Ton nom est resté dans l'histoire pour servir d'enseignement à tous les hommes publics, à tous les juges pusillanimes, pour leur révéler la honte qu'il y a de céder contre sa propre conviction !... La populace en fureur criait au pied de ton tribunal ; peut-être toi-même n'étais-tu pas en sûreté sur ton siége ; qu'importe ! ton devoir parlait, et, en pareil cas, mieux vaut recevoir la mort que la donner ! »

O cher monsieur Dupin ! avòcat de Jésus Christ et de Béranger sous la Restauration ; président de la Chambre et procureur général sous Louis-Philippe ; président de l'assemblée nationale et procureur général sous la République, pourquoi n'écrivez-vous pas vos Mémoires, comme je fais des miens ? pourquoi, tout à l'encontre de ce lâche Ponce Pilate, qui a eu peur, ne vous montrez-vous pas, vous, inamovible dans vos convictions, inébranlable dans vos devoirs, tenace dans vos sympathies, immobile sur votre banc de procureur général, calme sur votre fauteuil de président, impassible sur votre chaise curule de législateur ?... Quel enseignement le monde eût pu tirer des Mémoires d'un homme qui, comme vous, eut tant d'occasions de donner des preuves de sa fidélité aux Bour-

bons de la branche aîné, le 29 juillet 1830; de sa fidélité aux Bourbons de la branche cadette, le 24 février 1848; et enfin, de sa fidélité à la République, le 2 décembre 1851 !

Mais vous êtes modeste, cher monsieur Dupin ! La modestie est, avec le courage civil et la conscience politique, une de vos grandes qualités, et, par modestie, vous n'osez dire vous-même ce que vous pensez de vous !

Soyez tranquille : toutes les fois que l'occasion s'en présentera, j'aurai l'honneur de vous suppléer dans cette honorable tâche ; — regrettant seulement de ne pas en savoir plus que je n'en sais, pour en dire davantage, et vous traiter selon vos mérites...

Comment craindre, avons-nous dit, quand la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, dans un banquet, aux *Vendanges de Bourgogne*, déclare que le roi est le premier pouvoir de l'État, et boit à la santé de Charles X?

Comment craindre, enfin, quand M. Odilon Barrot, dans un autre banquet donné par six cents électeurs, et décoré de deux cent vingt et une couronnes symboliques, confond dans un même toast le roi et la loi?

O grands hommes d'État, fossoyeurs de rois, ensevelisseurs de monarchies, quand donc les peuples, las de votre fausse science, vous frotteront-ils, une bonne fois pour toutes, le visage dans les événements que vous faites, et que vous ne voyez pas?

Aussi, complétement rassuré, le 24 juillet, Charles X tint-il conseil. A ce conseil, les destinées de la monarchie furent pesées de nouveau, et la signature des ordonnances fut décidée.

Seul, M. d'Haussez fit au président du conseil cette observation, que M. de Bourmont lui avait fait promettre de ne rien risquer en son absence.

— Bah ! répondit le prince de Polignac, quel besoin avons-nous de lui? ne suis-je pas ministre de la guerre par intérim?

— Mais, lui demanda M. d'Haussez, sur combien d'hommes pouvez-vous compter à Paris? En avez-vous au moins vingt-huit ou trente mille ?

— Oh! mieux que cela: j'en ai quarante-deux mille.

M. d'Haussez secoua la tête d'un air de doute.

— Tenez, dit le président du conseil en lui jetant d'un côté à l'autre de la table un papier roulé, voyez plutôt vous-même.

M. d'Haussez déroula le papier, et, additionnant les chiffres :

— Mais, dit-il, je ne vois ici que treize mille hommes, et treize mille hommes sur le papier, cela veut dire à peine sept à huit mille hommes sur le champ de bataille... Et où prenez-vous les vingt-neuf mille qu'il vous faut encore pour compléter votre total de quarante-deux mille?

— Soyez tranquille, répondit M. de Polignac, ils sont répandus autour de Paris, et, au bout de quelques heures, s'il le faut, ils seront sur la place de la Concorde.

Les ordonnances furent signées le lendemain.

Au moment de cette signature, le roi avait le dauphin à sa droite et M. de Polignac à sa gauche ; les autres ministres complétaient le cercle et entouraient la table verte.

Chacun signa à son tour.

M. d'Haussez reproduisit ses observations de la veille.

— Monsieur, lui dit Charles X, refusez-vous votre concours à vos collègues ?

— Sire, répondit M. d'Haussez, qu'il me soit permis d'adresser une question au roi.

— Laquelle, monsieur ?

— Le roi est-il décidé à passer outre, dans le cas où l'un de ses ministres ou plusieurs d'entre eux se retireraient?

— Oui, monsieur, répondit Charles X avec fermeté.

— Alors, dit le ministre de la marine, je signe.

Et il signa.

Cinq minutes après, tout le monde était debout, et Charles X, passant près de M. d'Haussez, qui regardait avec attention les murailles, lui demandait :

— Mais que regardez-vous donc ainsi, monsieur d'Haussez ?

— Sire, répondit le ministre de la marine, je cherche s'il

n'y a pas ici, par hasard, quelque portrait du comte de Straf ford (1).

Le roi sourit et passa.

Nous avons su, depuis, tous ces détails; mais, alors, ils étaient tenus dans un profond secret.

Deux ou trois hommes seulement furent prévenus. Ainsi, Casimir Périer, profondément dévoué, à cette époque, comme M. Dupin, comme M. Barrot et comme tant d'autres, aux Bourbons de la branche aînée, — nous le verrons bien, d'ailleurs, tout à l'heure, dans un instant, quand va éclater la révolution de juillet, et qu'il fera tout ce qu'il pourra pour s'opposer au mouvement ; — Casimir Périer, en train de dîner à sa maison de campagne, au bois de Boulogne, reçut une petite lettre pliée triangulairement. Il l'ouvrit, la lut, et, pâle, plus que pâle, livide, il laissa tomber ses bras avec désespoir.

On lui annonçait — qui ? nul n'en a jamais rien su, — que les ordonnances seraient signées le jour même.

Dans la nuit du 25 au 26, M. de Rothschild, qui jouait à la hausse, reçut ce simple petit mot de M. de Talleyrand :

« J'arrive de Saint-Cloud ; jouez à la baisse. »

Mais, moi qui n'étais pas M. Casimir Périer, moi qui n'étais pas M. de Rothschild, moi qui n'étais pas l'ami de M. de Talleyrand, moi qui ne jouais ni à la hausse ni à la baisse, je ne savais absolument rien de ce qui se passait, et j'allais partir pour Alger.

Alger, en effet, devait être une chose splendide à voir dans les premiers jours de la conquête.

J'avais retenu ma place à la malle-poste de Marseille; j'avais fait mes malles ; j'avais changé trois mille francs d'argent pour trois mille francs d'or; je partais le lundi 26, à cinq heures du soir, quand, le lundi matin, à huit heures, Achille Comte entra dans ma chambre en disant :

(1) Voir cette scène, admirablement décrite par Louis Blanc dans son *Histoire de dix ans*.

— Savez-vous la grande nouvelle ?

— Non.

— Les ordonnances sont dans *le Moniteur*... Partez-vous toujours pour Alger ?

— Pas si niais ! Ce que nous allons voir ici sera encore plus curieux que ce que je verrais là-bas !

Puis, appelant mon domestique :

— Joseph, lui dis-je, allez chez mon armurier ; rapportez-en mon fusil à deux coups et deux cents balles du calibre vingt !

CXLIII

Le troisième étage du n° 7 de la rue de l'Université. — Premier effet des ordonnances. — Le café du *Roi*. — Étienne Arago. — François Arago. — L'Académie. — La Bourse. — Le Palais-Royal. — Madame de Leuven. — Voyage à la recherche de son mari et de son fils. — Protestation des journalistes. — Noms des signataires.

Deux heures après, mon domestique était de retour avec les objets demandés. Je mis soigneusement sous clef fusil et balles, et je descendis pour prendre l'air de la rue.

Il était dix heures du matin : la physionomie de Paris était aussi tranquille que si *le Moniteur*, au lieu de publier les ordonnances, eût annoncé l'ouverture de la chasse.

Comte riait de mes prévisions.

Je l'emmenai déjeuner au troisième étage du n° 7 de la rue de l'Université.

Le troisième étage du n° 7 de la rue de l'Université était occupé, à cette époque, par une très-jolie femme qui avait bien voulu prendre à mon départ pour Alger un si vif intérêt, qu'elle devait me conduire jusqu'à Marseille.

J'allais lui annoncer que, momentanément du moins, j'avais renoncé à ce voyage, et que, par conséquent, si ses malles étaient faites, elle pouvait les défaire.

Elle n'avait pas très-bien compris le motif que j'avais donné à mon excursion africaine, — la curiosité ; — elle ne comprit

pas davantage le motif que j'alléguai pour rester en France, et qui était absolument le même, — la curiosité. Son avis était que j'aurais pu trouver une meilleure raison, d'abord pour partir, ensuite pour rester.

Les lecteurs qui m'ont fait la grâce de suivre les différentes phases de ma vie dans ces Mémoires doivent s'être aperçus combien j'ai été avare de détails du genre de ceux que je leur communique en ce moment; mais j'aurai plus d'une fois occasion de revenir sur cette liaison, dont Dieu a permis que, pour les mauvais jours, il me restât un de ces vivants souvenirs qui changent les tristesses en joie, les larmes en sourire.

C'était à Firmin que j'en étais redevable. Il avait été jouer Saint-Mégrin en province, et, un jour, il était entré chez moi m'amenant une magnifique duchesse de Guise, pour laquelle il réclamait toute mon influence théâtrale.

Je commençai par demander à Firmin quel degré d'intérêt, et quel genre d'intérêt il portait à sa protégée.

J'ai toujours fort respecté les protégées de mes amis, et, en face de cette belle personne, la demande acquérait une certaine importance.

Firmin m'avait répondu que son intérêt était tout artistique, et qu'ainsi le mien pouvait prendre la forme qui lui conviendrait.

Alors seulement, j'avais remarqué que la belle duchesse, que, jusque-là, je n'avais examinée que comme ensemble et au point de vue de la scène, avait des cheveux d'un noir de jais, des yeux azurés et profonds, un nez droit comme celui de la Vénus de Milo, et des perles au lieu de dents.

Il va sans dire que je me mis à son entière disposition.

Malheureusement ou heureusement, l'époque des engagements de théâtre était passée; les engagements de théâtre ont lieu au mois d'avril, et madame Mélanie S*** m'avait été présentée vers la fin du mois de mai.

J'échouai donc dans mes recommandations; mais, comme la belle duchesse vit bien qu'il n'y avait point de ma faute, elle ne prit pas de rancune de ma non-réussite.

Je la déterminai même à rester à Paris; elle était jeune, elle pouvait attendre ; les occasions ne manqueraient pas, si elle se tenait prête à les saisir; d'ailleurs, si ces occasions ne venaient pas d'elles-mêmes, je m'arrangerais de manière à les faire naître.

J'avais déjà assez de réputation, à cette époque, pour qu'une pièce signée de mon nom fît ouvrir les deux battants du théâtre à l'homme ou à la femme que je voudrais bien charger d'en porter le manuscrit au directeur.

En attendant, à l'exemple de l'abbé Vertot, je commençai mon siége. Je crus un instant que, comme Achille devant Troie, j'en avais pour neuf ans! Je me trompais : j'en avais, comme le duc d'Orléans devant Anvers, pour trois semaines seulement.

Que mes lectrices soient franches, et elles avoueront ce que nos ingénieurs français ont avoué hautement à la gloire du général Chassé : c'est qu'une résistance de trois semaines est une résistance fort honorable, et qu'il y a peu de places, si bien fortifiées qu'elles soient, qui tiennent ce temps-là.

Or, la mienne avait tenu, et, comme elle n'avait été enlevée que par surprise, elle n'avait pu mettre dans la capitulation qu'il me serait défendu de quitter Paris sous prétexte de curiosité.

J'ai dit à quel point ma curiosité était grande de voir Alger au moment où cette ville venait d'être prise, et comment une curiosité plus grande encore me faisait renoncer à ce projet.

Puis, avouons une chose dont je crois me souvenir, si loin qu'il y ait du jour où j'écris ces lignes à l'époque où se passaient les événements que je raconte, c'est que cette extrême curiosité de voir Alger m'était venue dans un instant de mauvaise humeur, et que, cet instant de mauvaise humeur passé, de même que j'avais été fort content de trouver un prétexte pour partir, peut-être étais-je très-satisfait de trouver un prétexte pour rester.

A une heure, nous descendîmes, Achille Comte et moi ; nous fîmes quelques pas ensemble sur les quais; puis, comme au-

cune agitation ne se manifestait, il me quitta en me donnant rendez-vous pour le lendemain.

J'allai au Palais-Royal; je comptais y prendre langue; mais pas moyen : le duc d'Orléans était à Neuilly; le duc de Chartres était à Joigny, à la tête de son régiment; M. de Broval était à Villiers; — on n'avait point aperçu Oudard.

Je descendis au café du *Roi*. Les habitués principaux étaient, on se le rappelle, les rédacteurs de *la Foudre*, du *Drapeau blanc* et de *la Quotidienne*, tous journaux royalistes. On y applaudissait fort à la mesure prise.

Lassagne seul paraissait assez soucieux.

Je me mêlai peu à la conversation : tous ces hommes, Théaulon, Théodore Anne, Brisset, Rochefort, Merle, professaient une opinion opposée à la mienne, mais étaient mes amis.

J'ai horreur de me disputer avec mes amis; j'aime mieux me battre contre eux.

Or, ma conviction était toujours la même, c'est-à-dire qu'avant vingt-quatre heures, on se tirerait des coups de fusil.

Pendant que j'étais au café du *Roi*, Étienne Arago y entra. Notre liaison, je l'ai dit, avait pris date du compte rendu qu'il avait fait de mon *Ode au général Foy* et de mes *Nouvelles contemporaines* dans *la Lorgnette* et dans *le Figaro*.

Ce jour-là, nous avions un autre motif pour nous rechercher, c'est que nos opinions étaient les mêmes.

Nous sortîmes ensemble; — il était une heure et demie; — à deux heures, son frère François devait prononcer un discours à l'Académie. Ayant un billet à sa disposition, Étienne me proposa de me faire entrer à la séance. Je n'avais jamais vu que l'extérieur de l'Institut; je pensai que de longtemps une aussi bonne occasion ne me serait donnée d'en voir l'intérieur, et j'acceptai.

A l'entrée du pont des Arts, nous rencontrâmes un avocat de nos amis, Mermilliod, je crois. A la première nouvelle des ordonnances, cinq ou six journalistes et autant de députés s'étaient rendus chez maître Dupin, pour savoir de l'illustre jurisconsulte s'il y avait moyen de publier les journaux sans

autorisation; mais l'illustre jurisconsulte, au lieu de résoudre le problème qu'on lui proposait, s'était contenté de répondre :

— Messieurs, la Chambre est dissoute... Messieurs, je ne suis plus député...

Et, quelques instances qu'ils eussent faites, journalistes et députés n'avaient pu tirer autre chose de lui.

Les journalistes s'en étaient allés furieux; les rédacteurs du *Courrier français*, du *Journal du Commerce*, du *Journal de Paris* avaient déclaré qu'ils allaient introduire un référé qui aurait pour but d'obtenir du président du tribunal de première instance, M. de Belleyme, une ordonnance prescrivant aux imprimeurs de prêter leurs presses aux journaux non autorisés.

Mais le moyen d'espérer que M. de Belleyme rendrait un arrêt, quand M. Dupin avait refusé de donner une simple consultation!

Néanmoins toutes ces démarches indiquaient déjà un commencement de résistance. Étienne, de son côté, prétendait que son frère ne prononcerait pas son discours, et prendrait pour prétexte de son silence la gravité de la situation.

Le courage et le patriotisme de François Arago étaient assez connus pour que l'on ne trouvât rien d'étonnant à cette opinion émise par son frère.

Nous arrivâmes à l'Institut. Il y avait grande agitation parmi tous ces immortels, d'habitude si calmes dans leurs habits bleus brodés de vert.

On n'était pas encore en séance. Le bruit courait qu'Arago, ne parlerait pas. Quelques académiciens disaient qu'il parlerait, attendu qu'il était trop honnête homme pour compromettre l'Académie par son silence.

— Parlera-t-il? ne parlera-t-il pas? demandai-je à Étienne.

— Nous allons le savoir, me répondit-il; le voici là-bas.

— Eh! dis-je, n'est-ce point avec le duc de Raguse qu'il cause?

— Oui ; le duc de Raguse est un de ses plus vieux amis.

— Avançons donc... Je suis bien aise de savoir ce que le

signataire de la capitulation de Paris dit des signataires des ordonnances.

— Pardieu ! reprit Étienne, il dit qu'ils viennent de défaire, aujourd'hui 26 juillet 1830, ce qu'il avait fait, lui, le 30 mars 1814.

Nous continuâmes notre route; mais ce n'était pas chose facile que de se frayer un chemin au milieu de tant d'illustrations, à qui l'on devait au moins une excuse par bourrade.

Aussi le duc était-il déjà loin de François Arago quand nous arrivâmes près de celui-ci.

— Tu quittes Marmont, demanda Étienne; que dit-il?

— Il est furieux ! Il dit que ce sont des gens qui se perdent et il ne craint qu'une chose, c'est d'être obligé de tirer l'épée pour eux.

— Bon ! fis-je, il ne lui manquerait plus que cela pour se populariser!

— Et toi, que dis-tu? demanda Étienne à son frère.

— Moi, je dis que je ne parlerai pas.

Cuvier passait ; il s'arrêta à ces mots, qu'il avait saisis à la volée.

— Comment ! vous ne parlerez pas? s'écria-t-il.

— Non, répondit Arago.

— Et tu auras bien raison ! dit Étienne.

— Voyons, mon cher, venez donc par ici, et causons raisonnablement, dit Cuvier.

Et il entraîna François Arago loin de nous.

De l'endroit où nous étions, nous pouvions juger, par la vivacité des gestes, de l'animation des paroles. M. Villemain venait de joindre les deux interlocuteurs, et paraissait avoir pris Cuvier à partie. Plusieurs autres académiciens que je ne connaissais pas de visage, et peut-être pas même de nom, entouraient Arago, et semblaient, au contraire de M. Villemain, insister, comme Cuvier, pour qu'il parlât.

Au bout d'un quart d'heure, il était décidé qu'Arago parlerait. Du reste, la décision avait, si l'on peut dire cela, été prise à la majorité des voix, et il avait été impossible à l'illustre astronome de résister à ce désir de la plupart de ses

confrères, qui déclaraient tout haut qu'ils regarderaient son silence comme factieux.

Il repassa près de nous pour aller prendre sa place.

— Eh bien, tu parles donc? lui demanda Étienne.

— Oui, mais sois calme, répondit-il; je t'assure qu'à la fin de mon discours, ils penseront qu'il vaudrait autant que je n'eusse point parlé.

— Que diable va-t-il pouvoir dire à propos de Fresnel? demandai-je à Étienne.

C'était l'éloge de Fresnel qui était l'objet du discours.

— Oh! dit Étienne, sous ce rapport, je suis tranquille! Fût-il question du Grand Turc, il trouvera bien moyen de leur glisser ce qu'il a sur le cœur.

Et, en effet, à propos de l'habile ingénieur des ponts et chaussées, du savant physicien, du sévère examinateur de l'École polytechnique, de l'illustre inventeur, enfin, des phares lenticulaires, Arago trouva moyen de jeter aux passions politiques d'ardentes allusions que l'assemblée accueillit par de frénétiques applaudissements.

Cuvier et les autres académiciens qui avaient insisté pour qu'Arago parlât avaient eu raison ; seulement, ils avaient eu raison à notre point de vue, et non au leur.

Ce ne fut pas un simple succès qu'obtint Arago, ce fut un triomphe.

A la vérité, il est impossible d'être plus pittoresque, plus grand, plus beau même, que ne l'est François Arago à la tribune, quand une véritable passion l'emporte, qu'il relève la tête en secouant ses cheveux noirs de 1830 ou ses cheveux gris de 1848. Qu'il attaque les violateurs de la charte royaliste ou défende la constitution républicaine, c'est toujours le même éloquent orateur, parce que c'est toujours le même poëte inspiré, le même législateur convaincu.

C'est qu'Arago est non-seulement la science, mais encore la conscience; non-seulement le génie, mais encore la probité!

Constatons cela en passant; beaucoup le diront comme moi, je le sais bien, mais je veux être de ceux qui le disent.

En sortant de l'Institut, je montai chez madame Chassériau, qui demeurait à l'Académie même, grâce à la position qu'y occupait son père, M. Amaury Duval.

Madame Chassériau, qui s'est appelée depuis madame Guyet-Desfontaines, est une de mes plus anciennes amitiés; je crois avoir déjà parlé d'elle, et dit que sa maison, avec les maisons de Nodier et de Zimmermann, était de celles où j'avais toujours de l'esprit. Qu'on ne s'y trompe point, ce n'est pas un compliment que je me fais, c'est une justice que je rends à madame Guyet-Desfontaines; elle est si bonne, si gracieuse, si affable; elle rit si bien, et avec de si belles dents, qu'il faudrait être le plus grand niais de la terre pour ne pas avoir près d'elle au moins l'esprit qu'elle donne.

Elle était, comme tout le monde, assez préoccupée des événements; elle ne pouvait, au reste, tarder à recevoir des nouvelles : M. Guyet-Desfontaines était allé consulter ce grand thermomètre de l'esprit parisien qu'on appelle la Bourse.

La Bourse était à l'orage: le trois pour cent était tombé de soixante et dix-huit francs à soixante et douze.

N'était-ce pas curieux que, dans la même journée, en même temps, à la même heure, la science et l'argent criassent anathème? que l'Académie et la Bourse fussent du même avis?

J'allai dîner chez Véfour. En traversant le jardin du Palais-Royal, je remarquai une certaine agitation ; des jeunes gens montés sur des chaises lisaient *le Moniteur* à haute voix; mais cette imitation de Camille Desmoulins n'obtenait pas un grand succès.

Après mon dîner, je courus chez Adolphe de Leuven, dont le père était, comme on sait, un des principaux rédacteurs du *Courrier*. Madame de Leuven était fort inquiète de son mari, qui, sorti depuis deux heures de l'après-midi, n'était pas encore rentré à sept heures du soir. Elle avait chargé Adolphe d'aller aux informations; mais Adolphe n'était pas plus revenu que le corbeau de l'arche. Je me mis à mon tour à la poursuite d'Adolphe.

M. de Leuven n'était pas rentré parce qu'il y avait réunion

au *Courrier français;* Adolphe n'était pas revenu parce qu'on l'avait envoyé chez Laffitte.

Dans les bureaux du *Courrier*, on rédigeait une protestation au nom de la Charte. Cette protestation devait être signée par tous les journalistes. Quant aux moyens de résistance, on ne parlait encore que du refus de l'impôt.

Tout à coup, Châtelain entra triomphant : M. de Belleyme venait de rendre une ordonnance qui prescrivait aux imprimeurs d'imprimer les journaux suspendus.

Tout le monde politique a connu Châtelain ; c'était un des hommes les plus honorables de la presse, un des rares républicains de 1830.

Il déclara formellement que *le Courrier français* paraîtrait le lendemain, dût-il paraître sous sa seule responsabilité.

Adolphe de Leuven rentra à son tour. Il avait été chez Laffitte, dont il avait trouvé la porte fermée.

Je retournai donner ces nouvelles à madame de Leuven ; malheureusement, elles n'étaient pas tout à fait aussi pacifiques que celles de la colombe, et j'étais loin de revenir une branche d'olivier à la bouche ; cependant, je la rassurai à l'endroit de son mari et de son fils : tous deux étaient bien portants, et devaient rentrer aussitôt que la protestation serait arrêtée.

Nous disons *arrêtée* et non *signée*, parce que cette question fut longtemps débattue, de savoir si la protestation serait signée ou non.

Les uns prétendaient qu'il y avait dans la presse une force inconnue qui grandissait par le mystère. Ceux-là étaient d'avis que la protestation ne devait pas être signée. D'autres prétendaient, au contraire, que mieux valait faire acte public d'opposition, et signer la protestation en toutes lettres.

Chose étrange! c'étaient MM. Baude et Coste — deux hardis tirailleurs cependant — qui étaient d'avis de garder l'anonyme; et c'était M. Thiers, le prudent politique, qui était d'avis qu'on se nommât.

L'opinion de M. Thiers l'emporta.

A minuit, la dernière page de la protestation était couverte de quarante-cinq signatures.

Ces signatures étaient celles de MM. :

Gauja, Thiers, Mignet, Carrel, Chambolle, Peysse, Albert Stapfer, Dubochet et Rolle, du *National;*

Leroux, Guizard, Dejean, de Rémusat, du *Globe ;*

Senty, Haussman, Dussart, Busoni, Barbaroux, Chalas, Billard, Baude et Coste, du *Temps;*

Guyet, Moussette, Avenel, Alexis de Jussieu, Châtelain, Dupont et de la Pelouze, du *Courrier français;*

Année, Cauchois-Lemaire et Évariste Dumoulin, du *Constitutionnel;*

Sarrans jeune, du *Courrier des Électeurs;*

Auguste Fabre et Ader, de *la Tribune des départements;*

Levasseur, Plagnol et Fazy, de *la Révolution;*

Larreguy et Bert, du *Journal du Commerce;*

Léon Pillet, du *Journal de Paris;*

Bohain et Roqueplan, du *Figaro;*

Vaillant, du *Sylphe.*

Qu'on ne s'étonne pas de nous voir transcrire ici ces quarante-cinq noms. Ce sont, à tout prendre, ceux de quarante-cinq hommes qui, en les écrivant, risquaient leur tête.

Quant à moi, qui ne risquais rien, mais qui n'eusse pas demandé mieux que de risquer quelque chose, je rentrai à onze heures chez moi, après avoir eu le soin de donner de mes nouvelles au n° 7 de la rue de l'Université.

On me croyait parti pour Alger !

CXLIV

Matinée du 27 juillet. — Visite à ma mère. — Paul Fouché. — *Amy Robsart.* — Armand Carrel. — Les bureaux du journal *le Temps.* — Baude. — Le commissaire de police. — Les trois serruriers. — Les bureaux du *National.* — Cadet de Gassicourt. — Le colonel Gourgaud. — M. de Rémusat. — Physionomie du passant.

J'étais rentré chez moi pour conserver, le lendemain, toute ma liberté d'action.

Dès le matin, j'allai faire visite à ma mère. Il y avait deux jours que je ne l'avais vue, et je craignais qu'elle ne fût inquiète, surtout si elle avait appris quelque chose de ce qui se passait.

Ma pauvre mère demeurait, alors, rue de l'Ouest. Je crois avoir déjà dit que nous avions choisi pour elle ce nouveau domicile, afin qu'elle fût plus près de la famille Villenave, qui, ayant, de son côté, quitté la rue de Vaugirard, demeurait porte à porte avec elle. Mais, par malheur, en ce moment où ma mère eût eu si grand besoin de ce voisinage, madame Villenave, madame Waldor et Élisa — la plus fidèle compagne de ma mère, avec son chat Mysouf, — étaient parties pour la Vendée, où elles avaient, à trois lieues de Clisson, une petite campagne nommée la Jarrie.

Je trouvai ma mère dans la plus parfaite tranquillité de corps et d'esprit; aucun bruit de ce qui s'était passé n'était encore parvenu dans cette Thébaïde qu'on appelle le quartier du Luxembourg. Je déjeunai avec elle, je l'embrassai, et je partis la laissant dans cette douce quiétude.

En sortant, je tombai sur Paul Fouché. Il revenait de chez son beau-frère, Victor Hugo, qui demeurait rue Notre-Dame-des-Champs, et auquel il avait été annoncer qu'il avait, pour le lendemain, lecture de je ne sais quelle pièce à je ne sais quel théâtre.

Paul Fouché était, à cette époque, ce garçon mvope et dis-

trait qu'il est encore aujourd'hui, se heurtant indifféremment aux passants, aux bornes, aux arbres, contre lesquels il a toujours l'air de chercher les affiches des théâtres qui le jouent; absorbé dans la pensée qui le tient au moment où on le rencontre, et incapable, pour entrer dans la vôtre, de sortir de cette pensée, à laquelle il vous ramène sans cesse.

Sa pensée dominante était celle de sa lecture pour le lendemain.

Paul Fouché, si jeune qu'il fût, venait d'entrer avec assez de bruit dans la carrière dramatique. On avait, l'année précédente, joué sous son nom, à l'Odéon, une pièce dont les grandes beautés — beautés excentriques et mal appropriées à la scène — avaient précipité la chute; cette chute avait été profonde, mais glorieuse; c'était une de ces chutes qui illustrent un homme, comme certaines défaites illustrent un peuple. Paul Fouché avait eu son Poitiers, son Azincourt ou son Crécy: il pouvait choisir.

La pièce se nommait *Amy Robsart;* elle était tirée ou plutôt inspirée du roman de Walter Scott *le Château de Kenilworth.*

Le lendemain de la chute, Hugo avait réclamé la paternité de la pièce; mais l'honneur de l'unique représentation qu'elle avait eue n'en était pas moins demeuré à Paul Fouché.

Cette pièce ne fut point imprimée. Plus tard, Hugo me fit cadeau du manuscrit; je dois l'avoir encore.

Je voulus en vain tirer quelque nouvelle de Paul: Paul ne savait qu'une nouvelle, et ne croyait pas que le monde politique ou littéraire eût besoin d'en savoir une autre.

Cette nouvelle, c'était que, le lendemain, il lisait une pièce en cinq actes.

Je vis le moment où il allait anticiper sur les droits du comité, et me proposer de me la lire. Comme la lecture du plus beau drame de la terre ne m'eût point consolé de perdre le moindre détail de celui que Paris mettait en scène en ce moment, je sautai dans un cabriolet, et j'échappai à la lecture.

Je donnai au cocher l'adresse de Carrel.

Dès cette époque, Carrel était, pour la jeune opposition, un chef élu, sinon publiquement, au moins tacitement. J'avais connu Armand Carrel chez M. de Leuven, qui, lors de la rentrée en France du jeune proscrit politique, c'est-à-dire après le sacre de Charles X, l'avait fait admettre parmi les rédacteurs du *Courrier;* il demeurait, autant que je puis me le rappeler, rue Monsigny, ou, tout au moins, aux environs de cette rue.

Mort en 1836, Carrel n'est déjà plus, pour la génération des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, qu'une médaille historique. C'était, à l'époque où nous sommes arrivés, un homme de vingt-huit ans, de taille moyenne, au front grave et fuyant, aux cheveux noirs, aux yeux petits, vifs, pleins d'éclairs, au nez long et pointu, aux lèvres minces et un peu pâles, aux dents blanches, au teint bilieux.

Tout en professant les principes du libéralisme le plus avancé, comme il arrive parfois aux hommes d'une grande intelligence et d'une exquise organisation, Carrel avait les habitudes les plus aristocratiques de la terre; ce qui faisait une opposition étrange entre ses paroles et son aspect. Il portait presque invariablement des bottes vernies, une cravate noire serrée autour du cou, une redingote noire boutonnée jusqu'à l'avant-dernier bouton, un gilet de piqué blanc ou de poil de chèvre chamois, et un pantalon gris.

Il y avait dans toute sa tournure un reste d'habitude militaire qui décelait l'ancien officier. Ce côté belliqueux était, de son corps, tant soit peu passé dans l'esprit de Carrel. Charlemagne signait ses traités avec le pommeau de son épée, et les faisait respecter avec la pointe: il en était de même de Carrel: ses articles avaient toujours l'air d'être écrits, non pas avec une plume, mais avec un stylet d'acier comme ceux dont se servaient les anciens, et qui laissaient dans la cire des tablettes la trace profonde de leur acuité.

Au reste, beau style de polémique que celui de Carrel: noble, franc, présentant bien la poitrine à ses adversaires; quelque chose de pareil à la fois à Pascal et à Paul-Louis Courier.

D'instruction historique, Carrel en avait peu, — excepté à l'endroit de nos voisins d'outre-mer; secrétaire d'Augustin Thierry au moment où Augustin Thierry écrivait son beau livre de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, Carrel, lui, des miettes de cette table splendide, avec sa ferme sobriété, avait fait un abrégé de l'histoire d'Angleterre.

Nous étions assez liés, quoique nous fussions peut-être injustes l'un pour l'autre: il me regardait trop comme un poëte, je le regardais trop comme un soldat.

Je le trouvai tranquillement occupé à déjeuner. Il avait signé la protestation pour accomplir un devoir, jouant sa tête à la pointe de la plume avec le même calme que, deux ou trois fois déjà, il l'avait jouée à la pointe de l'épée, mais ne croyant absolument à rien, qu'à la résistance légale.

Quant à la résistance à main armée, il la niait absolument.

Il comptait rester chez lui, et travailler toute la journée; sur mes instances, sur ce que je lui dis qu'il m'avait semblé voir dans les rues un commencement d'agitation, il se décida à sortir, mit dans ses goussets une paire de petits pistolets de poche du genre de ceux qu'on appelle des coups de poing, prit à la main une petite canne de baleine flexible comme une cravache, et descendit avec moi du côté des boulevards.

Sans doute, refroidi par ses affaires de Béfort et de la Bidassoa, hésitait-il à se mettre en avant, lui qui avait vu tant de gens demeurer en arrière.

Nous longeâmes les boulevards depuis la rue de la Chaussée-d'Antin jusqu'à la rue Vivienne, puis nous descendîmes place de la Bourse.

On se précipitait vers la rue de Richelieu. Les bureaux du journal *le Temps* étaient, disait-on, envahis et mis à sac par un détachement de gendarmerie à cheval.

Il va sans dire que nous suivîmes la foule; il n'y avait, comme presque toujours, que la moitié de l'histoire qui fût vraie. Une vingtaine de gendarmes, en effet, étaient rangés en bataille devant la maison où se trouvait l'imprimerie, située au fond d'une vaste cour.

La porte de la rue était fermée, et, pour envahir les ateliers, on attendait l'arrivée du commissaire de police.

Au moment où il arrivait, Baude, l'un des rédacteurs du *Temps*, et l'un des signataires de la protestation, ordonnait à la fois de fermer la porte des ateliers et d'ouvrir la porte de la rue.

Le commissaire, revêtu de son écharpe blanche, frappait à la porte juste comme la porte s'ouvrait; Baude et lui se trouvèrent face à face.

Le commissaire recula devant la formidable apparition.

Baude était un homme magnifique, non pas au point de vue de la beauté générale, mais à celui de la beauté relative. C'était un colosse de cinq pieds huit ou dix pouces, aux cheveux noirs, épais et flottants comme une crinière; ses yeux bruns, enfoncés sous de sombres sourcils, semblaient, dans certains moments, lancer des éclairs; il avait cette voix rude et tonnante qui fait, dans les révolutions, l'effet de la foudre dans les orages.

Baude était suivi des autres rédacteurs, des employés, des ouvriers, qui formaient derrière lui une masse d'une trentaine de personnes. En voyant la tête pâle et nue du chef, en voyant les visages contractés des ouvriers, on devinait que, sous la résistance légale que Baude allait invoquer, se cachait la résistance réelle, la résistance matérielle, la résistance armée.

Je serrai le bras de Carrel; lui-même était fort pâle et paraissait fort ému, mais il n'en restait pas moins muet, et secouait la tête en signe de dénégation.

Il se faisait, dans cette rue encombrée de deux mille personnes peut-être, un silence à laisser entendre le souffle d'un enfant.

Ce fut Baude qui prit la parole le premier, et qui interrogea le commissaire.

— Que voulez-vous, monsieur, lui demanda-t-il, et dans quel but vous présentez-vous à notre imprimerie?

— Monsieur, balbutia le commissaire de police, je viens, en vertu des ordonnances...

— Briser nos presses, n'est-ce pas ? interrompit Baude. Eh bien, moi, en vertu du Code, antérieur et supérieur à vos ordonnances, je vous somme de les respecter !

Et Baude étendit vers le commissaire de police un Code tout grand ouvert à l'article *Effraction*.

L'arme était terrible, plus effrayante, certes, qu'un pistolet ou une épée; mais les ordres qu'avait reçus le commissaire étaient précis.

— Monsieur, dit-il, il faut que je fasse mon devoir.

Et, se tournant vers un homme qui l'accompagnait :

— Qu'on aille me chercher un serrurier, ajouta-t-il.

— C'est bien, dit Baude, je l'attends !

Un murmure courut parmi le peuple. On commençait à comprendre qu'il se préparait là, en pleine rue, en face de la foule, sous le regard de Dieu, un des plus grands spectacles qu'il soit donné à l'œil humain de voir s'accomplir : la résistance de la loi à l'arbitraire, de l'individu à la masse, de la conscience à la tyrannie.

Aucun des spectateurs n'avait dit à Baude : « Comptez sur moi ! » mais il était évident que Baude avait déjà senti qu'il pouvait compter sur tous.

Le serrurier arriva ; suivant l'ordre du commissaire, il s'apprêta à franchir le seuil de la porte de la rue, pour aller ouvrir avec ses instruments les portes de l'imprimerie.

— Mon ami, lui dit Baude en l'arrêtant doucement par le bras, vous ne savez peut-être pas ce que vous risquez en obéissant à M. le commissaire de police ? Vous risquez tout simplement les galères.

Et il lut à haute voix les lignes suivantes :

« Sera puni de la peine des travaux forcés à temps tout individu coupable ou complice de vol commis à l'aide d'effraction extérieure, ou d'escalade, ou de fausses clefs, dans une maison, appartement, chambre ou logement habités, ou servant à l'habitation, ou leurs dépendances, soit en prenant le titre d'un fonctionnaire public, ou d'un officier civil

ou militaire, ou après s'être revêtu de l'uniforme ou du costume du fonctionnaire ou de l'officier, ou en alléguant un faux ordre de l'autorité civile ou militaire. »

A mesure que Baude lisait, le serrurier portait la main à sa casquette ; à la fin de l'article, il écoutait le lecteur la tête découverte.

A cette manifestation de respect d'un homme du peuple envers la loi, la foule éclata dans un immense applaudissement.

Le commissaire insista ; le serrurier, obéissant à cette voix impérative, fit un mouvement pour entrer.

Baude s'effaça, et, lui livrant le passage :

— Faites ! dit-il ; vous savez qu'il n'y va pour vous que des travaux forcés.

Le serrurier s'arrêta une seconde fois. Les applaudissements redoublèrent.

Le commissaire renouvela l'ordre de crocheter les portes.

— Messieurs, dit Baude à haute voix, j'en appelle de M.. le commissaire au jury, et des ordonnances à la cour d'assises... Les noms de ceux qui voudront témoigner de la violence qui m'est faite ?

Cinq cents voix répondirent à la fois.

A l'instant même, les crayons et les papiers circulèrent dans la foule avec une ardeur et une unanimité admirables ; chacun prenait à son tour le crayon, et inscrivait son nom et son adresse sur le papier. Puis on passait toutes ces adresses à Baude.

— Vous le voyez, monsieur, dit-il au commissaire de police, les témoins ne me manqueront pas.

— Ma foi ! monsieur le commissaire, dit enfin le serrurier, chargez qui vous voudrez de la commission ; quant à moi, je me récuse.

Et, remettant son bonnet sur sa tête, il se retira.

Les vivats et les applaudissements l'accompagnèrent.

— Il faut, cependant, que force reste à la loi ! dit le commissaire.

— Je commence à croire, en effet, répondit Baude avec ironie, que force lui restera.

— Oh ! je m'entends, dit l'officier de police. — Appelez un autre serrurier.

Un homme noir se détacha comme la première fois, et, comme la première fois, ramena un serrurier portant un trousseau de crochets à sa ceinture.

Les applaudissements qui avaient accompagné la retraite de l'autre se changèrent tout doucement en murmures, et saluèrent l'apparition de celui-ci.

Le serrurier eut peur.

En traversant la foule, il glissa son trousseau de crochets dans la main d'un des spectateurs qui le fit passer à son voisin, lequel s'en débarrassa de la même façon.

Quand il eut atteint la porte, l'ordre déjà donné à son confrère lui fut renouvelé.

— Monsieur le commissaire, dit le serrurier montrant alors sa ceinture vide, la chose est impossible : on m'a volé mes crochets.

— Tu mens ! dit le commissaire, et je vais te faire arrêter !

En effet, la main d'un agent s'étendait déjà vers le serrurier ; mais la foule s'ouvrit devant lui, l'enveloppa de ses replis, l'entraîna dans son tourbillon.

Il disparut comme dévoré !

On requit le serrurier chargé de river les fers des forçats.

Puis, comme la résistance commencait à prendre un caractère de gravité sombre et menaçant, on fit évacuer la rue avec l'aide des gendarmes.

La foule se retira par la place Louvois, par l'arcade Colbert et par la rue de Ménars, en hurlant :

— Vive la Charte !

Les hommes montaient sur les bornes, agitaient leur chapeau, et criaient à Baude:

— Comptez sur nous... Vous avez nos adresses... nous déposerons... Au revoir ! au revoir !

Un renfort de gendarmerie que l'on vit arriver du côté du Palais-Royal acheva de faire évacuer la rue. Mais n'im-

porte! la victoire morale était restée à l'opposition, Baude avait été grand comme une apparition de 1789.

Nous quittâmes la rue de Richelieu, Carrel et moi, et nous allâmes au *National*.

Le National avait à peine un an d'existence; il avait été fondé par Thiers, Carrel et l'abbé Louis, au château de Rochecottes, sur les genoux de madame de Dino, sous l'œil de M. de Talleyrand.

C'était le duc d'Orléans qui avait fourni l'argent nécessaire à sa fondation, et payé, pour ainsi dire, les mois de nourrice de cet Hercule au berceau qui, dix-huit ans plus tard, devait le prendre à bras-le-corps, et l'étouffer.

Ses bureaux étaient situés rue Neuve-Saint-Marc, au coin de la place des Italiens.

C'était un centre de nouvelles. La veille au soir, un rédacteur était rentré triste, abattu; il venait de parcourir les quartiers les plus pauvres, et, par conséquent, les plus faciles à soulever, et, en secouant la tête, il avait prononcé ces paroles décourageantes:

— Le peuple ne remue pas!

Lorsque, à deux heures, nous entrâmes dans les bureaux du *National*, le peuple ne remuait pas encore; cependant, on sentait passer dans l'air ce frissonnement qui fait hâter le pas et blêmir les visages sans que l'on sache pourquoi, et qui donne à l'homme cette terreur profonde et instinctive qu'éprouvent les animaux à l'approche des tremblements de terre.

D'où venait ce frissonnement qui n'était, pour ainsi dire, encore qu'à la surface de la société?

C'était facile à deviner.

La motion de M. Thiers, qui avait amené quarante-cinq signatures au bas de la protestation des journalistes, — laquelle protestation avait non-seulement paru dans les journaux *le Globe*, *le National* et *le Temps*, mais encore été tirée à cent mille exemplaires, peut-être, et distribuée dans les rues, — cette motion, disons-nous, avait compromis quarante-cinq personnes.

Or, ces quarante-cinq personnes formaient, en même temps, un corps compacte agissant sur la masse, et quarante-cinq forces isolées agissant sur les individus. Chaque signataire était un centre possédant à sa circonférence plus ou moins étendue un nombre plus ou moins nombreux d'amis, d'employés, de commis, d'ouvriers, de compositeurs, de garçons imprimeurs, etc. Chacun avait mis en mouvement son entourage; or, chaque individu de cet entourage, si infime qu'il fût, était agent lui-même, et opérait sur des individus inférieurs à lui; il en résultait que l'impulsion, une fois donnée, s'était communiquée des grands centres aux petits, que l'engrenage marchait, et que l'on sentait trembler la société sous le clapotement d'une machine invisible, à peu près comme on sent trembler le moulin sous la rotation de ses ailes, le bateau à vapeur sous le battement de ses roues.

Carrel était invité à trois réunions différentes, toutes ayant pour but d'organiser la résistance.

L'une, libérale pure, presque républicaine, se tenait rue Saint-Honoré, dans la maison du pharmacien Cadet de Gassicourt; les membres principaux de celle-là étaient Thiers, Charles Teste, Anfous, Chevalier, Bastide, Cauchois-Lemaire et Dupont; on y débattait cette motion, de créer dans chaque arrondissement un comité de résistance chargé de se mettre en communication avec les députés.

L'autre réunion, qui était bonapartiste, avait lieu chez le colonel Gourgaud. Elle se composait, d'abord, du maître de la maison, puis du colonel Dumoulin, du colonel Dufays, du colonel Plavet-Gaubert et du commandant Bacheville. On cherchait un moyen de faire les affaires de Napoléon II; mais, comme tous ces hommes étaient bien plus des hommes d'action que des hommes de conseil, on n'arrêta rien, et l'on se donna rendez-vous pour le lendemain, place des Petits-Pères.

Une autre réunion, enfin, avait lieu dans les bureaux du *Globe*. Elle se composait de Pierre Leroux, de Guizard, de Dejean, de Paulin, de Rémusat et de quelques personnes étrangères à la rédaction du journal. Les avis les plus opposés y étaient émis: quelques-uns voulaient, pour e lendemain, faire un

appel aux armes ; d'autres s'épouvantaient de la rapidité avec laquelle, une fois lancé, on descend, malgré soi, la pente des révolutions.

Au nombre des épouvantés était M. de Rémusat.

— Mais, s'écriait-il d'une voix désespérée, où allez-vous? où nous poussez-vous? Il ne s'agit point ici d'une révolution ; ce n'est point une révolution que nous avons voulu faire... La résistance légale, soit; mais pas autre chose!

Il est bien entendu que, là non plus, on ne décida rien... si ce n'est de faire un lit à M. de Rémusat, que la fièvre venait de prendre.

Carrel n'alla à aucune de ces trois réunions. Lui aussi était pour la résistance légale seulement. Il ne croyait pas à une lutte possible entre des bourgeois et des soldats: il comprenait les révolutions prétoriennes, et demandait à ceux qui parlaient de prendre leur fusil :

— Avez-vous un régiment dont vous soyez sûr ?

Personne n'avait de régiment, attendu qu'aucune conspiration n'était organisée.

Mais il existait une conspiration immense, universelle, invincible : c'était celle de l'opinion publique, qui rendait les Bourbons solidaires de la défaite de 1815, et qui voulait venger Waterloo dans les rues de Paris.

Cette conspiration, elle était dans les yeux, dans les gestes, dans les paroles, et jusque dans le silence des gens que l'on croisait, des groupes que l'on rencontrait, des individus isolés qui s'arrêtaient, hésitant à aller à droite ou à gauche, mais dont l'hésitation même semblait dire : « Où se passe-t-il quelque chose? où fait-on quelque chose? afin que j'y aille et que je fasse ce que l'on y fait... »

CXLV

Le docteur Thibaut. — Le ministère Gérard et Mortemart. — Étienne Arago et le commissaire de police Mazue. — Le café Gobillard. — Incendie du corps de garde de la place de la Bourse. — Premières barricades. — La nuit.

Nous remontâmes du *National* aux boulevards. A la hauteur de la rue Montmartre, nous entendîmes quelque chose comme une fusillade du côté du Palais-Royal.

Il était à peu près sept heures du soir.

— Hein! qu'est-ce que cela? demandai-je à Carrel.

— Pardieu! répondit-il, c'est un feu de peloton.

— Eh bien, venez-vous de ce côté-là?

— Ma foi, non! répondit Carrel; je rentre chez moi.

— J'y vais, moi, lui dis-je.

— Allez-y; mais ne soyez pas assez fou pour vous jeter dans tout cela!

— Soyez tranquille... Adieu!

— Adieu!

Carrel s'éloigna de son pas calme et mesuré par le faubourg Montmartre, tandis que je m'élançais tout courant par la place de la Bourse.

Je n'avais pas fait cinquante pas, que je rencontrai le docteur Thibaut. Il avait l'air très-affairé.

— Ah! c'est vous, cher ami? lui dis-je. Eh bien, quelles nouvelles?

Thibaut, qui affectait d'habitude une gravité sans laquelle il prétendait qu'un médecin ne pouvait pas faire son chemin dans le monde, était, cette fois, plus que grave: il était sombre.

— Mauvaises! répondit-il; cela s'embrouille horriblement!

— Mais on se bat? lui dis-je.

— Oui; un homme a été tué rue du Lycée, et trois autres dans la rue Saint-Honoré... Les lanciers chargent dans la rue de Richelieu et sur la place du Palais-Royal... Une barricade

a été ébauchée rue de Richelieu, mais prise avant d'être achevée.

— Et où allez-vous?

— Vous saurez cela demain, si je réussis.

— Par ma foi, mon cher, vous avez l'air d'un diplomate.

— Qui sait?... Je vais peut-être faire un nouveau ministère!

— En votre qualité de docteur, mon cher ami, je vous invite à donner tous vos soins à l'ancien; il me paraît diablement malade!

En ce moment, deux jeunes gens passèrent rapidement près de nous.

— Un drapeau tricolore? disait l'un. Ce n'est pas possible!

— Je te dis que je l'ai vu! répondait l'autre.

— Mais où cela?

— Quai de l'École.

— Quand?

— Il y a une demi-heure.

— Et qu'a-t-on fait à l'homme qui le portait?

— Rien... on l'a laissé passer.

— Allons de ce côté, alors.

— Allons.

Et ils s'enfoncèrent en courant dans la rue Notre-Dame-des-Victoires.

— Vous voyez, mon cher, dis-je à Thibaut, ça chauffe! Allez à votre ministère, mon ami, allez!

— J'y vais!

Et il prit le chemin du boulevard des Capucines.

Thibaut ne m'avait pas menti. Il était réellement en train de faire un ministère; seulement, son ministère n'était pas destiné à mourir de longévité. C'était le ministère Gérard et Mortemart, qui devait avoir son pendant, à la révolution de 1848, dans le ministère Thiers et Odilon Barrot.

Mais, demandera-t-on, comment le docteur Thibaut pouvait-il faire un ministère?

Eh! mon Dieu, je vais le dire en deux mots.

On se rappelle qu'en 1827 ou 1828, madame de Celles, fille du général Gérard, étant souffrante de la poitrine, avait demandé à madame de Leuven de lui indiquer un jeune médecin qui pût l'accompagner en Italie, et que madame de Leuven lui avait indiqué Thibaut. Celui-ci avait fait le voyage avec la belle malade, qui s'était trouvée à merveille et du voyage et du médecin; si bien qu'au retour, le général Gérard, reconnaissant des soins que Thibaut avait donnés à sa fille, l'avait admis dans l'intimité de la maison.

Thibaut, au nom du général Gérard, allait, quand je le rencontrai, trouver M. le baron de Vitrolles, afin de l'engager à tenter une démarche conciliatrice près de M. de Polignac, et, s'il le fallait, près du roi lui-même.

Ainsi les esprits sérieux commençaient à entrevoir la gravité de la situation.

Voilà ce que ne pouvait me dire Thibaut au moment où nous nous rencontrâmes, et ce qu'il m'apprit plus tard.

Huit heures sonnaient à l'horloge de la Bourse; je voulus regagner mon faubourg Saint-Germain; mais, en entrant par un bout dans la rue Vivienne, je vis, à l'autre bout, apparaître des baïonnettes.

J'aurais pu m'en aller par la rue des Filles-Saint-Thomas, la curiosité me retint. Je battis en retraite jusqu'au café du théâtre des Nouveautés. Autant que je puis me le rappeler, il était tenu par un nommé Gobillard, excellent garçon, notre camarade à tous.

La troupe avançait d'un pas régulier, tenant toute la largeur de la rue, et poussant devant elle hommes, femmes, enfants.

Les gens refoulés par les soldats marchaient à reculons en criant :

— Vive la ligne !

Par les fenêtres ouvertes, les femmes agitaient leur mouchoir en criant :

— Ne tirez pas sur le peuple!

Parmi les hommes que la troupe chassait ainsi, il y avait de ces types qu'on ne voit apparaître au jour qu'à certaines

heures, de ces hommes qui mettent en branle les émeutes et les révolutions, et que l'on pourrait appeler les hommes du commencement.

En arrivant sur la place de la Bourse, le front des troupes se développa; cependant, comme il ne put embrasser toute la largeur de la place, une portion de ceux qui poussaient les soldats déborda sur les deux ailes, et reflua derrière eux.

Il y avait auprès du bâtiment de la Bourse une mauvaise baraque en planches qui servait de corps de garde. Le régiment y laissa une douzaine d'hommes, comme dans un blockhaus, et disparut à l'extrémité de la rue Vivienne, en tournant du côté de la Bastille.

A peine le régiment eut-il disparu, que quelques gamins s'approchèrent des soldats restés dans le corps de garde, en criant :

— Vive la Charte!

Tant que les gamins ne firent que crier, les soldats eurent patience; mais, après les cris, vinrent les pierres.

Un soldat atteint d'une pierre fit feu; une femme tomba. C'était une femme d'une trentaine d'années.

Les cris « Au meurtre! » retentirent; en un instant, la place fut évacuée, les lumières furent éteintes, les boutiques fermées.

Le théâtre des Nouveautés seul était resté éclairé et ouvert; on y jouait *la Chatte blanche;* ceux qui étaient dedans ne savaient pas ce qui se passait dehors.

Une petite troupe d'une douzaine d'hommes déboucha en ce moment de la rue des Filles-Saint-Thomas. Elle était conduite par Étienne Arago, et criait :

— Pas de spectacle! fermez les théâtres! on égorge dans les rues de Paris!...

Elle vint se heurter contre le cadavre de la femme tuée.

— Portez ce cadavre sur les marches du péristyle, afin que tout le monde le voie, dit Étienne; je vais faire évacuer la salle...

Un instant après, en effet, la salle était évacuée, et le flot

des spectateurs, s'ouvrait comme fait un torrent devant un rocher, pour ne pas fouler aux pieds le cadavre.

Je courus à Arago.

— Que fait-on, lui demandai-je, et qu'y a-t-il de décidé?

— Rien encore... On fait des barricades... on tue des femmes, et on ferme les théâtres comme tu vois.

— Où se retrouve-t-on?

— Demain matin, chez moi, rue de Grammont, 10.

Puis, se retournant vers les hommes qui l'accompagnaient:

— Aux Variétés, mes amis! dit-il; les théâtres fermés, c'est le drapeau noir sur Paris!

Et toute la petite troupe disparut avec lui dans la rue de Montmorency.

Elle avait passé devant la sentinelle et le corps de garde, sans que la sentinelle et le corps de garde eussent donné signe de vie.

Voici comment le mouvement avait commencé, et d'où venaient les coups de fusil que j'avais entendus avec Carrel.

Étienne Arago, — qu'on me pardonne de citer toujours le même nom, mais je m'engage à donner la preuve irrécusable qu'Étienne Arago fut la cheville ouvrière du mouvement insurrectionnel, — Étienne Arago, dis-je, venait de dîner avec Desvergers et Varin, et s'en retournait avec eux au théâtre du Vaudeville, situé alors rue de Chartres, lorsqu'un attroupement lui barra le chemin, rue Saint-Honoré, en face de la galerie Delorme.

On y annonçait qu'un homme venait d'être tué rue du Lycée.

Une charrette de moellons attendait, pour passer, que l'attroupement fût dissipé; quatre ou cinq voitures arrêtées comme elle par le même obstacle attendaient à la file.

— Pardon, mon ami, dit Étienne au conducteur en dételant le limonier, nous avons besoin de votre voiture.

— Pourquoi faire?

— Mais pour faire une barricade, donc!

— Oui, oui, des barricades! des barricades! crièrent plusieurs voix.

En un clin d'œil, les chevaux furent dételés, la voiture jetée sur le côté, les moellons dressés en travers de la rue.

— Bon! dit Arago; vous n'avez plus besoin de moi ici, et, moi, j'ai besoin ailleurs.

Et, laissant la barricade à la garde de ceux qui avaient aidé à la construire, il traversa le passage Delorme, longea la rue de Rivoli, et arriva au Vaudeville.

On commençait à entrer au spectacle.

— Pas de spectacle quand on se bat! dit-il; rendez l'argent à ceux qui ont payé!

Puis, à ceux qui persistaient à vouloir entrer :

— Pardon, messieurs, dit-il; mais on ne rira pas au Vaudeville, tandis qu'on pleure dans Paris.

Et il se mit en devoir de pousser la grille.

— Monsieur, demanda une voix, pourquoi fermez-vous le Vaudeville?

— Pourquoi?... Parce que je suis le directeur du théâtre, et qu'il me convient de le fermer.

— Oui; mais cela ne convient pas au gouvernement, et, au nom du gouvernement, je vous ordonne de le laisser ouvert.

— Qui êtes-vous?

— Parbleu! vous me connaissez bien...

— C'est possible; mais je désire que ceux qui nous écoutent et qui assistent à ce débat vous connaissent aussi.

— Je suis M. Mazue, commissaire de police.

— Eh bien, monsieur Mazue, commissaire de police, gare à vous! reprit Arago en le serrant contre la grille! on écrase ici ceux qui ne s'en vont pas!

— Monsieur Arago, demain vous ne serez plus directeur du Vaudeville!

— Monsieur Mazue, demain vous ne serez plus commissaire de police.

— C'est ce que nous verrons, monsieur Arago!

— Je l'espère, monsieur Mazue!

Et, aidé de deux machinistes, Étienne, malgré les efforts du commissaire de police, avait refermé la grille, et, sortant par la porte des acteurs, il avait commencé l'œuvre de la fermeture

ture des autres théâtres, fermeture qui eut une influence immense sur le mouvement du soir et du lendemain.

Tous ces détails nous étaient donnés au café Gobillard, dont la porte était soigneusement close.

Nous étions là trois ou quatre ayant couru toute la journée, et mourant de faim. Nous nous fîmes servir à souper.

On devine sur quoi roula la conversation.

Les uns disaient que le mouvement qui s'opérait à cette heure n'avait pas plus de portée que celui de 1827, et que l'émeute, n'ayant pas la force de monter à l'état de révolution, avorterait de la même manière. Les autres, et j'étais de ceux-là, prétendaient, au contraire, qu'on n'était qu'au prologue de la comédie, et que le lendemain verrait s'accomplir bien des choses.

Nous étions au beau milieu de la discussion, quand un coup de feu retentit et nous fit tressaillir. Il était tiré sur la place.

Presque en même temps, on entendit le cri « Aux armes! » suivi d'un bruit pareil à celui d'un combat corps à corps.

— Vous voyez, dis-je, voilà le vrai drame qui commence!

Il était neuf heures quarante minutes à la pendule du café.

Nous montâmes rapidement à l'entre-sol, et regardâmes par les fenêtres.

Le corps de garde venait d'être surpris, enveloppé, attaqué par une vingtaine d'hommes. Une lutte s'accomplissait dans l'obscurité, lutte dont on ne distinguait que l'informe ensemble, et dont tous les détails échappaient.

Les soldats furent vaincus et désarmés. On leur prit leurs fusils, leurs gibernes et leurs sabres, et on les renvoya par la rue Joquelet; puis une quinzaine d'hommes se détachèrent, vinrent enlever le cadavre de la femme, toujours gisant sur les marches du théâtre, le placèrent sur un brancard, et s'éloignèrent par la rue des Filles-Saint-Thomas en criant :

— Vengeance!

Trois ou quatre, armés d'une torche, restèrent derrière les autres; avec cette torche, ils allumèrent au milieu du corps de garde un feu de paille; puis, à coups de pied, ils enfoncè-

rent les planches du corps de garde de façon à ce qu'elles tombassent dans le feu. Les planches s'enflammèrent rapidement; en un instant, toute la baraque ne forma plus qu'un immense brasier qu'abandonnèrent, pour rejoindre leurs compagnons, les trois ou quatre retardataires, et qui, en jetant de sinistres lueurs sur la place, brûla une partie de la nuit sans que personne songeât à l'éteindre.

Nous descendîmes, et, assez préoccupés de ce que nous venions de voir, nous achevâmes notre souper.

Vers minuit, nous nous séparâmes. Je pris la rue Vivienne, puis, le passage du Perron étant fermé, la rue Neuve-des-Petits-Champs et la rue de Richelieu.

Dans la rue de l'Échelle, des espèces d'ombres s'agitaient au milieu de l'obscurité. Je m'approchai; on me cria : « Qui vive? » Je répondis : « Ami ! » et je continuai de marcher en avant.

C'était une barricade qui s'élevait silencieusement, et comme si elle eût été bâtie par les esprits de la nuit. J'échangeai des poignées de main avec les ouvriers nocturnes et je gagnai le Carrousel.

Derrière la grille du château, on apercevait deux ou trois cents hommes campés dans la cour des Tuileries. Je pensai que cela devait être à peu près ainsi pendant la nuit du 9 au 10 août 1790. Je voulus regarder à travers la grille; une sentinelle me cria :

— Au large !

Je poursuivis mon chemin.

Sur les quais, tout reprenait sa physionomie ordinaire.

J'atteignis la rue de l'Université sans avoir rencontré une seule personne ni sur le pont Royal, ni dans la rue du Bac.

Rentré chez moi, j'ouvris ma fenêtre, et j'écoutai : Paris semblait solitaire et silencieux; mais cette tranquillité n'avait rien de réel; on sentait que cette solitude était habitée, que ce silence était vivant !

CXLVI

Matinée du 27. — Joubert. — Charles Teste. — *La Petite-Jacobinière.* — Le pharmacien Robinet. — Les armes du *Sergent Mathieu.* — Pillage d'une boutique d'armurier. — Les deux gendarmes. — Les trois gardes royaux. — Un grand jeune homme blond. — Les terreurs d'Oudard.

Je fus réveillé, comme le 26, par Achille Comte.

— Eh bien? lui demandai-je en me frottant les yeux.

— Oh! cela marche!... dit-il; le quartier des écoles est en pleine insurrection... Seulement, les étudiants sont furieux.

— Contre qui?

— Mais contre les grands meneurs, Laffitte, Casimir Périer, la Fayette... Ils se sont présentés hier chez ces messieurs : les uns leur ont dit de se tenir tranquilles, les autres ne les ont pas même reçus... Et, tenez, Barthélemy et Méry vous donneront des détails là-dessus; ils y étaient avec leurs poches pleines de poudre qu'ils avaient achetée chez un épicier.

Je m'habillai; je pris une voiture pour aller embrasser ma mère, qui était toujours aussi calme que si rien d'extraordinaire ne se fût passé dans Paris. J'avais donné des ordres pour qu'elle restât dans cette ignorance, et ces ordres avaient été ponctuellement exécutés.

En quittant ma mère, je me fis conduire chez Godefroy Cavaignac, qui demeurait rue de Sèvres.

Il était déjà sorti; je le trouverais, me dit-on, ou à la librairie de Joubert, passage Dauphine, ou place de la Bourse, chez Charles Teste, à *la Petite-Jacobinière.*

Joubert, qui a été, depuis, aide de camp de la Fayette, et lieutenant-colonel, je crois, était un ancien carbonaro, ami de Carrel; condammé à mort, comme celui-ci, après l'affaire de Béfort, il s'était évadé des prisons de Perpignan, avec l'aide

d'une religieuse et le concours de deux de ses amis, Fabre et Corbière.

Quant à Charles Teste, que nous avons tous connu, il avait, lui aussi, établi, sur la place de la Bourse, une librairie que l'on appelait, à cause des opinions de ceux qui la fréquentaient, du nom expressif de *Petite-Jacobinière*.

Charles Teste était un des hommes les plus dignes, un des caractères les plus nobles qu'on pût rencontrer. Pauvre, il était brouillé avec ses frères riches. Pendant tout le règne de Louis-Philippe, il ne voulut rien être, et vécut Dieu sait comment et de quoi! Le jour où son frère fut condamné par la cour des pairs, il se mit à sa disposition, devint son soutien, son appui, son consolateur. Puis, après la révolution de 1848, tous ses anciens amis arrivés au pouvoir, il refusa de nouveau les places qui lui étaient offertes, et ne demanda d'autre faveur que la translation de son frère, de la prison où il était, dans une maison de santé.

Charles Teste est mort, il y a, je crois, dix-huit mois ou deux ans. Le jour où il rendit le dernier soupir, la France perdit un de ses grands citoyens.

Je me fis conduire passage Dauphine.

Cavaignac y avait apparu, mais il était parti avec Bastide; on les croyait tous deux à la Petite-Jacobinière.

Je renvoyai mon cabriolet; j'avais une visite à faire rue de l'Université, n° 7. Là, je n'avais pas pu établir un cordon sanitaire comme chez ma mère; là, on savait tout. Je promis de regarder les choses en amateur, de ne me mêler de rien, et, moyennant cette promesse, on me laissa sortir.

Il y avait un grand rassemblement rue de Beaune, chez un pharmacien nommé Robinet; le rassemblement se composait d'électeurs et de gardes nationaux du 10e et du 11e arrondissement. . . .

On ne demandait pas mieux que de marcher, mais personne n'avait d'armes.

— Pas d'armes? dit Étienne Arago en entrant. Si vous n'avez pas d'armes, il y en a chez les armuriers!

On connaissait, au *National* et à la Petite-Jacobinière, la

réunion qui avait lieu chez Robinet, et on y avait député Arago.

Depuis le matin, il n'avait pas perdu son temps.

« Pas d'armes ! » était le cri général ; à la Petite-Jacobinière, comme partout, on disait : « Pas d'armes ! »

Le théâtre du Vaudeville venait de jouer *le Sergent Mathieu* ; il y avait, par conséquent, dans le magasin d'accessoires, une vingtaine de fusils, de sabres et de gibernes.

Gauja et Étienne coururent au Vaudeville, mirent fusils, sabres et gibernes dans de grandes mannes d'osier qu'ils recouvrirent de toiles, recrutèrent commissionnaires et machinistes, et suivirent le cortége avec chacun un habit d'officier de la garde impériale sous leur redingote.

La place du Palais-Royal était encombrée de troupes. Un capitaine sortit des rangs.

— Que portez-vous là? demanda-t-il aux commissionnaires.

— Un déjeuner de noces de chez Parly, capitaine, répondit Arago.

Le capitaine se mit à rire : la pointe des sabres et la pointe des baïonnettes passaient à travers les cloisons d'osier. Il tourna le dos, et rentra dans les rangs.

Fusils, sabres et gibernes arrivèrent à bon port à la Petite-Jacobinière, où ils furent distribués.

C'était à la suite de cette distribution qu'Étienne avait été envoyé chez Robinet.

A ces mots : « Si vous n'avez pas d'armes, il y en a chez les armuriers ! » chacun sortit.

Étienne courut chez le plus proche ; il était avec Gauja et un nommé Lallemand.

Cet armurier le plus proche demeurait rue de l'Université. Après avoir indiqué à Étienne sa boutique, située à gauche de la rue de Beaune, je tournai à droite pour aller prendre mon fusil.

Étienne et Lallemand se précipitèrent dans la boutique de l'armurier au moment où celui-ci essayait de fermer sa porte. Plus heureux avec l'armurier que, la veille, ne l'avait été

avec lui le commissaire de police, Étienne parvint à entrer dans la boutique.

— Mon ami, dit-il, ne vous effrayez pas... Nous ne venons point prendre vos armes; nous venons les acheter.

Il prit cinq ou six fusils, en garda un pour lui, un pou Gauja, un pour Lallemand, et distribua les autres. Puis il vida ses poches, dans lesquelles il y avait trois cent vingt francs, et, pour le surplus de la fourniture, donna un bon sur son frère François, de l'Observatoire, qui paya religieusement.

Lallemand endossa le billet.

Ce Lallemand était un garçon fort instruit et fort spirituel, que nous appelions *le Docteur*, parce qu'il parlait toujours latin.

Je donne cette explication afin qu'on ne le confonde pas avec le professeur Lallemand.

On prit tout de suite, chez le même armurier, de la poudre et des balles; on n'allait pas, comme on le verra, tarder à en avoir besoin.

J'étais remonté chez moi; j'avais appelé mon domestique Joseph; je m'étais fait donner mon costume de chasse complet. C'était, pour l'exercice auquel nous allions nous livrer, le costume le plus commode, et qui surtout devait le moins attirer les yeux.

J'étais à moitié de ma toilette quand j'entendis une grande rumeur dans la rue du Bac; je me mis à la fenêtre : c'étaient Étienne Arago et Gauja qui appelaient la population aux armes.

On se souvient que je demeurais au-dessus du café Desmares; mais ce que j'ai oublié de dire, c'est que trois de mes fenêtres donnaient sur la rue du Bac.

En ce moment, du côté du pont, à l'entrée de la rue, parurent deux gendarmes. Que venaient-ils faire là ? Quel hasard les y conduisait ? Nous n'en sûmes rien.

En les apercevant, la foule qui encombrait la rue poussa de grands cris.

Les gendarmes parurent se consulter; mais, s'ils avaient

hésité un instant, leur hésitation ne fut pas longue. Ils mirent la bride aux dents, tirèrent d'une main leur sabre, et de l'autre un pistolet.

La foule était sans armes; elle rentra dans les allées, dans les boutiques ouvertes, ou s'esquiva par la rue de Lille.

Arago et Gauja s'embusquèrent aux deux coins de cette rue; l'un d'eux, je ne sais lequel, cria à l'autre :

— Allons! il est temps de commencer!

Au même moment, les deux gendarmes fondirent sur eux au grand galop.

Les deux coups de feu d'Étienne et de Gauja partirent en même temps.

Tous deux avaient visé le même homme; celui qu'ils avaient visé tomba percé de deux balles.

L'autre gendarme rebroussa chemin. Le cheval qui avait perdu son cavalier continua sa course, et s'enfonça dans la rue du Bac.

On se précipita vers le gendarme gisant à terre; il était mourant. On lui prit son sabre, son pistolet et sa giberne, et on le porta à la Charité.

Lorsqu'ils virent entrer un gendarme blessé dans la salle, et qu'ils apprirent qu'il avait été blessé en chargeant sur le peuple, les malades voulaient l'achever.

L'esprit de révolution était entré jusque dans les hôpitaux!

J'avais passé ma veste, pris mon fusil, ma carnassière, ma poire à poudre; j'avais bourré mes poches de balles, et j'étais descendu.

Arago et Gauja avaient disparu tous les deux.

On me connaissait dans le quartier, on se groupa autour de moi.

— Que faut-il faire? me demanda-t-on.

— Des barricades! répondis-je.

— Où cela?

— Une de chaque côté de la rue de l'Université; l'autre en travers de la rue du Bac.

On m'apporta une pince; je me mis à la besogne, et commençai à dépaver la rue. Tout le monde réclamait des armes.

Pendant ce temps, le tambour battait dans le jardin des Tuileries. Trois soldats de la garde royale apparurent en haut de la rue du Bac, du côté de la rue Saint-Thomas-d'Aquin.

— Tenez, dis-je à ceux qui m'entouraient, vous demandez les armes? on ne peut être servi plus à point; voilà trois fusils qui vous arrivent; seulement, il faut les prendre...

— Oh! si ce n'est que cela! dirent-ils.

Et ils se précipitèrent vers les soldats.

Ceux-ci s'arrêtèrent.

J'étais seul armé.

— Mes amis, criai-je aux soldats, donnez vos fusils, et il ne vous sera fait aucun mal.

Ils se consultèrent un instant, puis donnèrent leurs fusils.

Je les tenais en joue, prêt à tuer le premier qui eût fait une démonstration hostile.

On prit les fusils; ils n'étaient point chargés : de là était venue, sans doute, la facilité des pauvres diables à les rendre.

On poussa de grands cris de triomphe; le combat commençait par une victoire : un gendarme tué, trois gardes royaux prisonniers. Il est vrai que, ne sachant que faire de nos trois prisonniers, nous leur rendîmes la liberté à l'instant même.

Nous nous remîmes aux barricades.

Une petite troupe d'étudiants arrivait par le haut de la rue de l'Université; à sa tête marchait un grand jeune homme blond, vêtu d'une redingote vert-pomme.

Le grand jeune homme blond seul avait un fusil de munition.

On fraternisa, et l'on se réunit pour travailler aux barricades. Le voisinage de la caserne des gardes du corps, qui était située quai d'Orsay, faisait craindre une attaque.

Il était impossible que la sentinelle n'eût pas entendu les deux coups de feu, n'eût pas vu fuir le gendarme, et n'eût pas donné l'alarme.

J'étais fatigué de retourner des pavés; je cédai ma pince au grand jeune homme blond. Il se mit à piquer les entre-deux à son tour; mais la pince était lourde, elle lui échappa des mains, et vint me frapper à la jambe.

— Ah! monsieur, s'écria-t-il, je vous demande bien pardon, car je dois vous avoir fait grand mal!

C'était vrai; mais il y a des moments où la douleur n'existe pas.

— Ne faites pas attention, lui dis-je, c'est sur l'os.

Il releva la tête.

— Est-ce que vous auriez de l'esprit par hasard? me demanda-t-il.

— Parbleu! répondis-je, belle demande! c'est mon état d'en avoir.

— En ce cas, faites-moi le plaisir de me dire votre nom.

— Alexandre Dumas.

— Ah! monsieur!... (Il me tendit la main.) Moi, je m'appelle Bixio... Profession : étudiant en médecine. Si je suis tué, voici ma carte, ayez la bonté de me faire reporter chez moi; si vous êtes blessé, je mets ma science à votre disposition.

— Monsieur, j'espère que votre carte et votre science seront inutiles; mais n'importe! je prends l'une et j'accepte l'autre. N'oubliez pas plus mon nom, s'il vous plaît, que je n'oublierai le vôtre.

Nous nous donnâmes une poignée de main. Notre amitié date de là.

Les barricades achevées, nous en confiâmes la garde à ceux qui nous avaient aidés à les faire.

— Maintenant, dis-je à Bixio, où allez-vous?

— Je vais du côté du Gros-Caillou.

— En ce cas, je vous accompagne jusqu'à la Chambre... Je veux aller voir ce qui se passe au *National*.

— Comment! me dit Bixio, vous allez comme cela par les rues avec votre fusil?

— Mais, lui répondis-je, vous y allez bien, vous, ce me semble?

— Oui, de ce côté-ci de la Seine.

— Bah! je suis en chasseur, et non en combattant

— Seulement, la chasse n'est pas ouverte.

— Eh bien, je l'ouvre, voilà tout.

Cependant, comme on le voit, je ne me hasardais pas à

traverser les Tuileries avec mon accoutrement : je faisais le tour par la place de la Révolution. Je la traversai sans obstacle, et suivis toute la rue Saint-Honoré. Les barricades de la rue de l'Échelle et de la rue des Pyramides étaient dispersées.

Comme j'arrivais à la rue de Richelieu, j'aperçus un régiment à la hauteur de la place Louvois. De l'autre côté du Palais-Royal apparaissait une épaisse ligne de troupes. Sur la place du Palais-Royal stationnait un escadron de lanciers

A moins de revenir sur mes pas, je n'avais donc le passage libre d'aucun côté.

Je me trouvais presque en face de mon ancien bureau, du nº 216.

J'entrai et je montai au premier étage.

J'y trouvai Oudard.

Il me regarda, hésitant à me reconnaître.

— Comment, me dit-il, c'est vous?...

— Sans doute, c'est moi.

— Que venez-vous faire ici aujourd'hui?

— Je viens voir si je ne rencontrerai pas le duc d'Orléans.

— Et que lui voulez-vous?

Je me mis à rire.

— Je veux l'appeler *Votre Majesté,* répondis-je.

Oudard jeta un véritable cri de détresse.

— Malheureux! dit-il, comment pouvez-vous tenir de pareils propos?... Si l'on vous entendait!

— Oui, mais on ne m'entend pas... le duc d'Orléans surtout.

— Pourquoi le duc d'Orléans surtout?

— Parce que je présume qu'il est à Neuilly.

— Le duc d'Orléans est à sa place! répondit majestueusement Oudard.

— Mon cher Oudard, comme je suis moins savant que vous en fait d'étiquette, permettez-moi de vous demander où est cette place.

— Mais près du roi, je suppose.

— Alors, dis-je, j'en fais mon compliment à Son Altesse.

En ce moment, les tambours battaient au coin de la rue de

Richelieu, tournant par la rue Saint-Honoré, et s'avançant vers le Palais-Royal. Derrière les tambours, venait un général au milieu de son état-major. On pouvait le voir à travers les ouvertures des persiennes.

Il me prit envie de rendre Oudard malade de peur.

— Dites donc, Oudard, fis-je, il m'est avis que, si je décrochais ce général qui passe, cela avancerait beaucoup les affaires de M. le duc d'Orléans..., qui est près du roi.

Et je mis le général en joue.

Oudard devint pâle comme un mort, et se jeta sur mon fusil, qui n'était pas même armé. Je lui montrai en riant le chien abaissé sur la cheminée.

— Oh! me dit-il, vous allez partir d'ici, n'est-ce pas?

— Vous attendrez bien que les soldats aient défilé... Je ne peux pas raisonnablement attaquer, à moi tout seul, deux ou trois mille hommes.

Oudard s'assit. Je déposai mon fusil dans un coin, et j'ouvris la fenêtre toute grande.

— Mais que faites-vous encore? me dit-il.

— Je regarde passer les militaires... ; cela m'amuse.

Et je regardai passer les militaires depuis le premier jusqu'au dernier.

Ils allaient à l'hôtel de ville, où l'on commençait à se battre chaudement. Le général qui les commandait et que j'avais mis en joue, à la grande terreur d'Oudard, était le général de Wall.

Derrière les derniers rangs, je sortis, mon fusil sur l'épaule, et, aussi tranquillement que si j'allais faire une ouverture dans la plaine Saint-Denis, je remontai la rue de Richelieu.

CXLVII

Aspect de la rue de Richelieu. — Charras. — L'École polytechnique. — La tête à perruque. — Le café de la porte Saint-Honoré. — Le drapeau tricolore. — Je deviens chef de bande. — Je suis consigné par mon propriétaire. — Un monsieur qui distribue de la poudre. — Le capitaine du 15e léger.

L'aspect de la rue de Richelieu était chose curieuse. A peine la troupe venait-elle de quitter la rue, et déjà l'insurrection y était rentrée flagrante, ou plutôt, sortant de toutes les portes des maisons, y régnait en souveraine.

Partout on effaçait les fleurs de lis, partout on grattait le chiffre du roi, partout on barbouillait les enseignes.

Au cri de « Vive la Charte! » commençait à succéder le cri de « A bas les Bourbons! »

Des hommes armés se montraient au coin des rues, ayant l'air de chercher un centre de résistance ou un champ de bataille.

De temps en temps, la porte d'une boutique s'ouvrait, et, par son entre-bâillement, laissait voir un garde national en uniforme, hésitant encore à sortir, mais n'attendant que le moment de se mêler à cet immense branle.

Aux fenêtres, des femmes secouaient leur mouchoir, et criaient *bravo* à tous les hommes apparaissant un fusil à la main.

Personne ne marchait du pas ordinaire; tout le monde courait. Personne ne parlait comme on parle d'habitude; on se jetait des paroles entrecoupées.

Une fièvre universelle semblait s'être emparée de la population; c'était merveilleux à voir! L'homme le plus froid, le plus insensible eût été forcé de partager ce frissonnement.

J'arrivai au *National*.

Sous la porte, je rencontrai Carrel causant avec Paulin.

— Ah! m'écriai-je, vous voilà!... tant mieux! On m'avait dit

que vous aviez quitté Paris, et que vous étiez à la campagne avec Thiers et Mignet, dans la vallée de Montmorency même...

— Et qui vous avait dit cela?

— Est-ce que je me rappelle!...

En effet, il m'eût été impossible de dire de qui je tenais ce détail, qu'on m'avait donné, au reste, pour me prouver le peu de fond que les hommes du mouvement faisaient eux-mêmes sur la prétendue révolution qui s'accomplissait.

— Il y a du vrai là dedans, dit-il; je suis effectivement parti pour la campagne avec Thiers, Mignet et une autre personne que je voulais mettre en sûreté.

— Élisa? dis-je étourdiment.

— Oui, Élisa, ma femme, appuya Carrel; mais, Élisa en sûreté, je suis revenu, et me voici.

Carrel était tout entier dans les quelques mots qu'il venait de dire.

Ceux qui ont vécu dans l'intimité de Carrel ont connu la personne que je venais de nommer Élisa, et que lui, en manière de leçon à mon adresse, venait de nommer sa *femme*.

Il adorait cette personne, adorable en effet, bonne et dévouée parmi toutes les femmes! C'était entre eux une de ces liaisons que la société proscrit, mais que le cœur respecte; un de ces amours qui rachètent la faute commise par tant de vertu, que, de la pécheresse, ils font une sainte.

Qu'est-elle devenue, pauvre et noble créature, depuis la mort de Carrel? Je n'en sais rien; mais je sais que, lorsque je connus l'accident terrible, je pensai bien moins à celui qui venait de mourir qu'à celle qui était condamnée à vivre.

Je demande pardon à mes lecteurs de m'écarter à tout moment de mon sujet pour me jeter dans une divagation de cœur pareille à celle-ci; mais j'écris des mémoires et non une histoire; mes impressions, et non une chronologie; et, au fur et à mesure que mes impressions reviennent à mon souvenir, elles font flotter entre mes yeux et mon papier, selon qu'elles sont tristes ou joyeuses, un nuage sombre ou doré.

En ce moment, nous fûmes joints par un grand et beau garçon de vingt à vingt-deux ans.

Carrel lui tendit la main.

— Ah! c'est vous, Charras? lui dit-il.

— Oui, bien... Je vous cherchais.

— Pour quoi faire?

— Pour vous demander où l'on se bat.

— Est-ce qu'on se bat? dit Carrel.

— Mordieu! je le crois bien! dit Charras. N'importe, je n'aurais jamais cru qu'il fût si difficile de se faire casser la tête... Depuis hier au soir, je cours pour cela, et je n'en puis pas venir à bout!

Charras, l'un des plus braves officiers de l'armée d'Afrique, un des plus loyaux caractères de la révolution de 1848, avait été, vers le commencement de l'année 1830, chassé de l'École polytechnique pour avoir, dans le même dîner, chanté *la Marseillaise*, et crié : « Vive la Fayette! » L'une de ces deux choses eût bien suffi à motiver son expulsion; mais, comme on ne pouvait le chasser deux fois, on se contenta de le chasser une bonne.

Depuis cette époque, il demeurait rue des Fossés-du-Temple, 38, chez Fresnoy, l'acteur, qui tenait un hôtel meublé, et qui était en même temps directeur du Petit-Lazari, théâtre de marionnettes que la protection de son locataire changea, huit jours après la révolution de juillet, en théâtre de personnages parlants.

Dès le 26, Charras avait pensé au rôle que pouvaient jouer ses anciens compagnons, les élèves de l'École, dans une insurrection. En conséquence, il s'était immédiatement mis en communication avec eux, et, le 27, il leur avait fait passer les journaux de l'opposition qui avaient paru, c'est-à-dire *le Globe*, *le Temps* et *le National*.

L'imprimeur du *Courrier français* avait refusé ses presses : *le Constitutionnel* et les *Débats* n'avaient point osé paraître.

A deux heures, les élèves gradés, sergents et sergents-majors, qui avaient le droit de sortie, s'étaient jetés dans les rues, avaient parcouru tous les quartiers en effervescence, et étaient rentrés à l'École en disant, d'après ce qu'ils avaient

vu, qu'une collision était imminente. — A cette nouvelle, les têtes s'étaient montées.

Vers sept heures, on avait entendu les coups de fusil tirés dans la rue du Lycée, et les feux de peloton de la rue Saint Honoré. Aussitôt, les élèves s'étaient réunis dans la salle de billard, et, là, ils avaient décidé que quatre d'entre eux seraient envoyés à Laffitte, à la Fayette et à Casimir Périer, pour leur annoncer la disposition de l'École, et leur dire que les élèves étaient prêts à se jeter dans l'insurrection.

L'École comptait dans son sein quarante ou cinquante républicains, autant peut-être, à elle seule, que Paris avec ses douze cent mille habitants.

Les quatre élèves choisis furent MM. Berthelin, Pinsonnière, Tourneux et Lothon.

On avait voulu les empêcher de sortir; mais ils avaient forcé la consigne, et ils étaient arrivés à neuf heures du soir chez Charras.

Charras était en train de brûler le corps de garde de la place de la Bourse, et ne rentra qu'à onze heures et demie.

N'importe, il fut décidé qu'on irait immédiatement chez Laffitte.

On partit à minuit de la rue des Fossés-du-Temple; on arriva à minuit vingt minutes à la porte de l'hôtel. On frappa et l'on sonna en même temps; on avait hâte d'entrer. D'ailleurs, dans l'innocence de leur âme, les cinq jeunes gens se figuraient que Laffitte était aussi pressé d'accepter leur vie qu'ils étaient, eux, pressés de l'offrir.

Un concierge maussade ouvrit un guichet.

— Que voulez-vous? demanda-t-il.

— Parler à M. Laffitte.

— A quel propos?

— A propos de la révolution.

— Qui êtes-vous?

— Des élèves de l'École polytechnique.

— M. Laffitte est couché.

Et le concierge avait fermé la porte au nez des cinq jeunes gens.

Charras avait grande envie d'enfoncer la porte; il en fit même la proposition; mais, sur les observations de ses camarades, il se contenta de charger le concierge d'imprécations.

La manière dont on avait été reçu chez Laffitte n'engageait pas à tenter les autres visites projetées; on convint qu'on se présenterait, le lendemain, chez la Fayette et chez Casimir Périer, mais que, pour le moment, on rentrerait rue des Fossés-du-Temple.

On regagna donc l'hôtel Fresnoy; on s'établit comme on put, les uns sur des matelas, les autres sur des chaises, les autres par terre.

Le lendemain, au point du jour, on se rendit chez un professeur de mathématiques, préparateur aux examens de l'École, nommé Martelet.

M. Martelet demeurait au nº 16 de la rue des Fossés-du-Temple.

Il s'agissait de se procurer des habits bourgeois; — le pavé du roi n'était pas sûr, en plein jour, pour des jeunes gens portant l'uniforme de l'École.

Les cinq amis trouvèrent chez M. Martelet tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Puis, comme ils craignaient qu'en se présentant de trop bonne heure chez la Fayette, il ne leur arrivât ce qui leur était arrivé en se présentant trop tard chez Laffitte, ils se mirent, pour passer le temps, à faire une barricade.

Un perruquier était occupé, dans la maison située en face de celle de M. Martelet, à friser et à poudrer une perruque : il fut invité par les jeunes gens à se joindre à eux; mais, soit que les opinions politiques du perruquier s'opposassent à ce qu'il fît des barricades, soit qu'amoureux de son art, il trouvât son temps mieux employé à poudrer et à friser des perruques, il refusa.

Le hasard voulut que la barricade fût faite et la perruque accommodée juste en même temps.

Comme il n'y avait personne pour garder la barricade, on prit, chez le perruquier, une tête à perruque avec son pied;

on la plaça derrière les pavés; on la coiffa de la perruque fraîchement frisée et poudrée; on enfonça crânement sur la perruque un chapeau à trois cornes, et l'on confia au mannequin la garde de la barricade, avec défense, sous peine de mort, au perruquier de rien changer aux dispositions stratégiques qui venaient d'être prises.

Après quoi, on se dirigea vers la demeure de la Fayette.

La Fayette n'était pas chez lui.

Les jeunes gens laissèrent leurs noms au concierge, et s'apprêtèrent à reprendre leur odyssée en allant frapper à la porte de Casimir Périer.

Mais deux essais infructueux suffisaient à Charras; il avait laissé ses camarades accomplir leur troisième tentative, qui devait être aussi inutile que les deux premières, et il venait demander à Carrel : « Où se bat-on? »

C'est ce que bien peu de personnes savaient.

Cependant, on disait généralement que l'on se battait à l'hôtel de ville, et, dans certains moments, on entendait trembler le bourdon de Notre-Dame.

Comme Charras n'avait point d'armes, il pouvait couper en droite ligne par le Palais-Royal et le pont des Arts ou le pont Neuf; quant à moi, qui avais mon fusil, j'étais obligé de refaire le chemin que j'avais déjà fait, c'est-à-dire de rentrer dans le faubourg Saint-Germain par la place de la Révolution et la rue de Lille.

Charras partit de son côté, et je partis du mien. — Nous retrouverons Charras.

Quant à Carrel, il allait à la Petite-Jacobinière.

Je m'engageai de nouveau dans les rues.

L'esprit de haine allait grandissant encore : on ne se contentait plus d'effacer les fleurs de lis des enseignes, on traînait les enseignes elles-mêmes dans le ruisseau.

J'entrai un instant chez Hiraux; — on se rappelle le fils de mon ancien professeur de violon qui tenait le café de la porte Saint-Honoré, qu'il tient encore aujourd'hui. J'y entrai d'abord pour le voir, et, ensuite, parce qu'il me semblait qu'une grande agitation se manifestait chez lui.

Cette agitation était produite par une nouvelle qui venait de se répandre, et qui exaspérait les esprits. On disait que le duc de Raguse s'était offert au roi pour prendre le commandement de la force armée de Paris.

La nouvelle, étrange pour tout le monde, l'était encore davantage pour moi; la surveille, n'avais-je pas entendu, à l'Académie, le duc de Raguse déplorer les ordonnances, et inviter François Arago à ne point parler?

Et, en effet, loin qu'il se fût offert, le maréchal Marmont avait été au désespoir quand, le matin même, il avait reçu chez le prince de Polignac l'ordonnance qui le chargeait du commandement de la première division militaire.

Il avait été sur le point de refuser, mais sa mauvaise étoile l'avait emporté. — Il y a des hommes prédestinés aux choses fatales!

Cette nouvelle jeta peut-être cinq cents combattants de plus dans la rue.

En arrivant au pont de la Révolution, je m'arrêtai tout étourdi, croyant avoir mal vu et me frottant les yeux : le drapeau tricolore flottait sur Notre-Dame!

J'avoue qu'à la vue de ce drapeau que je n'avais pas revu depuis 1815, et qui rappelait tant de nobles souvenirs de l'époque révolutionnaire, tant de souvenirs glorieux de l'époque impériale, je sentis une étrange émotion s'emparer de moi.

Je m'appuyai contre le parapet, les bras tendus, les yeux fixes et mouillés de larmes.

Du côté de la Grève, éclatait une vive fusillade, et la fumée s'élevait en épais nuages.

La vue de mon fusil rallia autour de moi une douzaine de personnes. Deux ou trois étaient armées de fusils : les autres avaient des pistolets et des sabres.

— Voulez-vous nous conduire? voulez-vous être notre chef? dirent ces hommes.

— Je le veux bien, répondis-je. Venez!

Nous traversâmes le pont de la Révolution, et nous prîmes la rue de Lille, pour éviter la caserne d'Orsay, qui commandait le quai.

Les tambours de la garde nationale commençaient à battre le rappel. Notre petite troupe faisait noyau : à la rue du Bac: j'avais cinquante hommes, deux tambours et un drapeau.

Je voulus entrer chez moi en passant, pour prendre de l'argent; j'étais sorti, le matin, sans m'inquiéter de ce que j'avais dans mes poches, et je m'étais aperçu que je ne possédais qu'une quinzaine de francs; mais le propriétaire était venu, et m'avait consigné au portier.

Ma conduite du matin avait fait scandale; j'avais, moi vingtième, désarmé trois gardes royaux; j'avais, moi dixième, fait trois barricades; enfin, comme on me trouvait sans doute assez riche pour me prêter quelque chose, on me mettait sur le dos le gendarme d'Arago et de Gauja.

Ma troupe me faisait la même offre que Charras avait faite, la veille, à ses compagnons : elle m'offrait d'enfoncer la porte, mais je tenais à mon logement, je m'y trouvais bien, je n'avais pas la moindre envie que mon propriétaire me donnât congé; je contins l'enthousiasme de mes hommes.

Nous nous remîmes en route, suivant la rue de l'Université. A ce moment, j'avais à peu près une trentaine d'hommes armés de fusils; à la hauteur de la rue Jacob, j'eus l'idée de leur demander s'ils avaient des munitions. Ils n'avaient pas dix cartouches entre eux tous; ce qui ne les empêchait pas de marcher au feu avec cette naïve et sublime confiance qui caractérise le peuple de Paris dans les jours d'insurrection.

Nous entrâmes chez un armurier dont les armes avaient été prises, pour lui demander s'il pouvait nous dire où nous trouverions des cartouches. Il nous dit qu'à la petite porte de l'Institut, rue Mazarine, nous trouverions un monsieur qui distribuait de la poudre. — Quoiqu'il fût assez peu probable qu'il y eût, à la petite porte de l'Institut, *un monsieur* qui distribuât de la poudre, nous nous rendîmes à l'endroit indiqué.

Le renseignement était parfaitement exact : nous trouvâmes, à la petite porte de l'Institut, *un monsieur* qui distribuait de la poudre.

Quel était ce monsieur? d'où sortait-il? au compte de qui

distribuait-il cette poudre? Je n'en sais rien, et ne m'en inquiéterai pas aujourd'hui, ne m'en étant pas inquiété alors. Je constate un fait, voilà tout.

Il y avait queue, comme on le comprend bien.

Chaque homme armé d'un fusil recevait douze charges de poudre; tout homme armé d'un pistolet en recevait six.

Quant aux balles, le monsieur n'en tenait pas. J'espérais m'en procurer chez Joubert, au passage Dauphine.

Pour ne pas effrayer les gens du passage, je laissai mes hommes dans la rue, et j'allai seul chez Joubert.

Joubert était parti avec Godefroy Cavaignac et Guinard.

Cavaignac et Guinard étaient brouillés; en se rencontrant par hasard chez Joubert, le fusil à la main, ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre.

Malgré l'absence du maître de la maison, on me donna une cinquantaine de balles que je rapportai à mes hommes.

Cela ne faisait pas deux balles par fusil.

Nous n'en continuâmes pas moins notre chemin, en nous confiant à la Providence.

Comme nous allions à la place de Grève, nous primes la rue Guénégaud, le pont Neuf et le quai de l'Horloge.

Rien ne paraissait devoir s'opposer à notre marche, que hâtaient le bruit de la fusillade et celui du canon, quand, en arrivant au quai aux Fleurs, nous nous trouvâmes en face d'un régiment tout entier. C'était le 15e léger.

Il n'y avait guère moyen, avec trente fusils et cinquante coups à tirer, d'attaquer quinze cents hommes.

Nous nous arrêtâmes.

Cependant, comme la troupe ne prenait pas vis-à-vis de nous une attitude agressive, tout en faisant faire halte à mes hommes, je m'avançai vers le régiment, le fusil haut, et indiquant par mes signes que je voulais parler à un officier.

Un capitaine s'avança.

— Que voulez-vous, monsieur? me demanda-t-il.

— Le passage pour moi et mes hommes.

— Où allez-vous?

— A l'hôtel de ville.

— Pour quoi faire?

— Mais, répondis-je, pour nous battre.

Le capitaine se mit à rire.

— En vérité, monsieur Dumas, me dit-il, je ne vous croyais pas encore si fou que cela.

— Ah! vous me connaissez? lui dis-je.

— J'étais de garde à l'Odéon un soir où l'on jouait *Christine;* vous y êtes venu, et j'ai eu l'honneur de vous voir.

— Alors, causons comme deux bons amis.

— C'est bien ce que je fais, ce me semble.

— Pourquoi suis-je un fou?

— Vous êtes un fou, d'abord parce que vous risquez de vous faire tuer, et que ce n'est point votre état, de vous faire tuer; ensuite, vous êtes un fou de nous demander le passage, attendu que vous savez bien que nous ne vous le donnerons pas... D'ailleurs, voyez ce qui vous arriverait, si nous vous laissions passer : ce qui arrive à ces pauvres diables qu'on rapporte...

Et il me montrait, en effet, deux ou trois blessés, les uns revenant appuyés sur les épaules de leurs camarades, les autres couchés sur des civières.

— Ah çà! mais, vous, que faites-vous là? lui demandai-je.

— Une chose fort triste, monsieur : notre devoir. Par bonheur, le régiment n'a pas d'autre ordre, jusqu'à présent, que celui d'empêcher la circulation. Nous nous bornons, comme vous le voyez, à exécuter cet ordre. Tant qu'on ne tirera pas sur nous, nous ne tirerons sur personne. Allez dire cela à vos hommes, et qu'ils s'en retournent paisiblement... Si même vous aviez l'influence de les faire rentrer chez eux, c'est une bonne chose que vous feriez là!

— Je vous remercie du conseil, monsieur, dis-je en riant à mon tour; mais je doute, quant à la dernière partie, que mes compagnons soient disposés à le suivre.

— Tant pis pour eux, monsieur!

Je le saluai, et je fis un pas pour me retirer.

— A propos, dit-il, à quand *Antony?*... N'est-ce pas le titre de la première pièce que vous comptez faire jouer?

— Oui, capitaine.

— Et quand cela ?

— Quand nous aurons fait la révolution, attendu que la censure arrête ma pièce, et qu'il ne faut pas moins qu'une révolution, m'a-t-on dit au ministère de l'intérieur, pour que l'ouvrage puisse être représenté.

L'officier secoua la tête.

— Alors, j'ai bien peur, monsieur, que la pièce ne sorte jamais des cartons !

— Vous avez peur de cela ?

— Oui.

— Eh bien, à la première représentation, capitaine! et, si vous voulez des places, venez en prendre chez moi, rue de l'Université, 25.

Nous nous saluâmes. Le capitaine retourna vers sa compagnie, et, moi, je rejoignis ma troupe, à laquelle je racontai ce qui venait de se passer.

Notre premier soin fut de nous retirer hors de la portée des fusils, pour le cas où nos donneurs d'avis passeraient à des idées moins pacifiques.

Là, on tint conseil.

— Parbleu ! dit un de mes hommes, la chose est bien facile. Voulons-nous aller, oui ou non, à l'endroit où l'on se bat?

— Oui.

— Eh bien, prenons la rue du Harlay, le quai des Orfévres, et revenons au pont Notre-Dame par la rue de la Draperie et la rue de la Cité.

La proposition fut adoptée à l'unanimité ; nos deux tambours recommencèrent à battre, et nous remontâmes le quai de l'Horloge, pour mettre à exécution le nouveau plan stratégique qui venait d'être arrêté.

CXLVIII

Attaque de l'hôtel de ville. — Déroute. — Je me réfugie chez M. Lethière. — Les nouvelles. — Mon propriétaire commence à devenir libéral. — Le général la Fayette. — Taschereau. — Béranger. — La liste du gouvernement provisoire. — Honnête erreur du *Constitutionnel*.

Nous suivîmes ponctuellement la ligne indiquée. Un quart d'heure après notre départ du quai de l'Horloge, nous débouchâmes par la petite ruelle de Glatigny.

Nous arrivions au bon moment : on allait, par le pont suspendu, faire une charge décisive sur l'hôtel de ville. Seulement, si nous voulions en être, il fallait nous presser.

Nos deux tambours battirent la charge, et nous nous avançâmes au pas de course.

De loin, nous voyions une centaine d'hommes — qui composaient à peu près toute l'armée de l'insurrection — s'engager hardiment sur le pont, un drapeau tricolore en tête, quand tout à coup une pièce de canon, braquée de manière à enfiler le pont dans toute sa longueur, fit feu.

Le canon était bourré à mitraille. L'effet de la décharge fut terrible. Le drapeau disparut; huit ou dix hommes s'abattirent; douze ou quinze prirent la fuite.

Mais, aux cris de ceux qui étaient restés fermes sur le pont, les fuyards se rallièrent. Du point où nous étions, et abrités par le parapet, nous tirâmes sur la place de Grève et sur les canonniers, dont deux tombèrent.

Ils furent remplacés à l'instant même; et, avec une rapidité dont il est impossible de se rendre compte, la pièce fut rechargée, et fit feu une seconde fois.

Il y eut sur le pont un tourbillonnement effroyable; beaucoup des assaillants devaient avoir été tués ou blessés, si l'on en jugeait par les vides.

Un de nous cria :

— Au pont! au pont!

Nous nous élançâmes aussitôt; mais nous n'avions pas franchi le tiers de la distance, que le canon tonna pour la troisième fois, en même temps que la troupe s'avançait sur le pont, la baïonnette en avant.

Après cette troisième décharge, vingt combattants à peine survivaient; une quarantaine étaient restés morts ou blessés sur le pont. Non-seulement il n'y avait plus moyen d'attaquer, mais encore il ne fallait pas songer à se défendre: quatre ou cinq cents hommes nous chargeaient à la baïonnette!

Par bonheur, nous n'avions que le quai à traverser pour nous trouver dans ce réseau de petites rues qui s'enfoncent au cœur de la Cité. Un quatrième coup de canon, en nous tuant encore trois ou quatre hommes, hâta notre retraite, qui, dès lors, ressembla fort à une fuite.

C'était la première fois que j'entendais le sifflement de la mitraille, et j'avoue que je ne croirai pas celui qui me dira qu'il a, pour la première fois, entendu ce bruit sans émotion.

Nous n'essayâmes pas même de nous rallier; à l'exception d'un des tambours, que je rencontrai sur le parvis Notre-Dame, toute ma troupe s'était évanouie comme une fumée.

Là, au bout de cinq minutes, nous nous retrouvâmes une quinzaine d'hommes, tous arrivant par des rues différentes, tous revenant du pont.

Les nouvelles étaient désastreuses : le porte-drapeau, qui, assurait-on, se nommait d'Arcole, avait été tué; on disait Charras mortellement blessé; le pont était, enfin, resté littéralement jonché de morts.

Je trouvai que, pour mon début dans la carrière militaire, le travail de la journée était suffisant; d'ailleurs, des cris annonçaient l'approche des soldats; ils venaient enlever le drapeau tricolore de la tour, et imposer silence au bourdon de Notre-Dame, qui mugissait avec une admirable persistance, et dont le bruit dominait tous les bruits, même celui du canon.

Je regagnai le quai des Orfévres, la même rue Guénégaud

par laquelle, une heure auparavant, j'avais passé si triomphalement à la tête de mes cinquante hommes; je descendis la rue Mazarine, et, par cette même porte où le *monsieur* nous avait distribué de la poudre, j'entrai chez mon ami le père Lethière.

Je fus reçu comme toujours, mieux que toujours peut-être: M. Lethière était fort libéral; mademoiselle d'Hervilly était presque républicaine. On me servit de ce fameux tafia qui venait directement de la Guadeloupe, et que j'aimais tant!

Ma foi, c'était bon, après avoir entendu siffler la mitraille, et avoir vu tomber une cinquantaine d'hommes, de se retrouver au milieu de bons amis, vous embrassant, vous serrant les mains, et vous versant du tafia.

Il était environ trois heures. M. Lethière me déclara qu'il me tenait et qu'il ne me lâcherait plus de la journée. Je ne demandais pas mieux que d'être violenté; je restai à dîner.

A cinq heures, Lethière fils arriva; il apportait des nouvelles.

Sur tous les points de Paris l'on se battait ou l'on s'était battu. Les boulevards étaient en feu, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille; la moitié de leurs arbres étaient abattus, et avaient servi à élever plus de quarante barricades. La mairie des Petits-Pères avait été emportée par trois patriotes dont on connaissait déjà les noms: c'étaient MM. Degousée, Higonnet et Laperche.

Du côté du faubourg et de la rue Saint-Antoine, l'élan était merveilleux: on avait écrasé les soldats venant de Vincennes avec des meubles jetés par les fenêtres. Tout avait été bon comme armes: bois de lit, armoires, commodes, marbres, chaises, chenets, contrevents, fontaines, bouteilles; — on avait été jusqu'à un piano! Les troupes étaient complétement coupées.

L'attaque, du côté du Louvre, s'était avancée jusque sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois. Une colonne d'une vingtaine d'hommes avait marché au feu, conduite par un violon qui jouait *Ran tan plan tire lire!*

Il y avait plus: messieurs de la Chambre commençaient à s'émouvoir. On s'était réuni chez Audry de Puyraveau; on avait peu agi, mais beaucoup parlé.

C'était toujours quelque chose.

Enfin, on avait décidé que cinq députés se rendraient près du duc de Raguse pour lui faire des représentations, et, au besoin, négocier avec lui.

— Quatre millions, avait dit Casimir Périer, seraient, à mon avis, bien employés là!

Les cinq députés s'étaient rendus à l'état-major de la place, où se tenait le maréchal: c'étaient MM. Laffitte, Casimir Périer, Mauguin, Lobau et Gérard.

Ils avaient été introduits chez Marmont, y avaient trouvé François Arago, qui les y avait précédés dans le même but; mais ils n'avaient rien obtenu, ni les uns ni les autres.

Pendant qu'ils étaient chez le maréchal, on avait apporté, dans le salon voisin de celui où se tenait la conférence, un lancier dont la poitrine était horriblement déchirée d'un coup de feu. On ignorait d'abord avec quel projectile la blessure avait pu être faite; le chirurgien croyait que c'était avec du plomb à lièvre. C'était avec des caractères d'imprimerie!

Les hommes dont on brisait les presses se vengeaient.

C'est là un détail; mais ce détail indique comment chacun, à défaut des armes ordinaires, se faisait une arme de ce qu'il trouvait sous sa main.

Les nouvelles, comme on le voit, n'étaient pas mauvaises, mais n'offraient encore rien de décisif.

Oui, le peuple, la bourgeoisie, la jeunesse s'étaient jetés ardemment dans l'insurrection; mais la finance, mais les hauts grades de l'armée, mais l'aristocratie restaient en arrière.

On avait bien vu M. Oumoulin, avec son grand sabre et son chapeau à plumes, haranguant dans la rue Montmartre on avait bien vu le colonel Dufays, habillé en homme du peuple, un mouchoir autour de la tête, poussant à l'insurrection; — mais M. de Résumat avait toujours la fièvre dans les bureaux du *Globe;* mais M. Thiers et M. Mignet étaient à

Montmorency, chez madame de Courchamp; mais M. Cousin parlait du drapeau blanc comme du seul drapeau qui pût sauver la France; mais M. Charles Dupin, rencontrant Étienne Arago sous un des pavillons de l'Institut, s'était écrié les larmes aux yeux, en le voyant un fusil à la main: « Oh! monsieur, est-ce donc là votre place? » mais M. Dubois, rédacteur en chef du *Globe*, avait abandonné sa rédaction; mais M. Sébastiani s'écriait qu'il fallait rester dans l'ordre légal; mais M. Alexandre de Girardin proclamait que ce qui convenait le mieux à la France, c'étaient les Bourbons sans les ultras; mais Carrel condamnait tout haut la folie de ces bourgeois qui s'attaquaient à des militaires; mais, enfin, quand le peuple, quand la bourgeoisie, quand la jeunesse des écoles versait son sang à flots, et sans le mesurer, M. Laffitte, M. Mauguin, M. Casimir Périer, M. Lobau et M. Gérard se contentaient de faire, près de l'homme qui mitraillait Paris, une démarche de conciliation!

Si, le lendemain, la chose ne se décidait pas en bien, elle se déciderait certainement en mal. Il n'y avait, à la vérité, que douze ou treize mille hommes dans Paris; mais il y en avait cinquante mille dans un rayon de vingt-cinq à trente lieues, et les télégraphes, qui faisaient aller, aux yeux de tous, leurs grands bras incompréhensibles, prouvaient que le gouvernement avait à dire à la province mille choses qu'il avait fort à cœur que Paris ignorât.

Il résultait de tout cela qu'il n'y avait rien d'impossible à ce que, le lendemain 29, les héros du 27 et du 28 fussent obligés de quitter la capitale et même la France.

Dans cette prévision, M. Lethière s'informa de l'état de mes finances, offrant de venir à mon aide en cas de besoin; — ce n'eût pas été le premier service du même genre qu'il m'eût rendu; — mais j'étais riche: au moment de partir pour Alger, j'avais activé mes rentrées de théâtre, et je possédais quelque chose comme mille écus.

M. Lethière, qui connaissait ma façon d'économiser, ne voulait pas croire à cette fortune, et me soupçonnait de vanterie.

Il est vrai que cette fortune était sous le séquestre, en raison de la consigne qu'avait donnée mon propriétaire pour empêcher que je ne rentrasse. Mais cette consigne ne pouvait s'étendre à mes amis.

En conséquence, autant pour me remettre à la tête de mon capital que pour rassurer l'excellent homme qui m'offrait sa bourse, je chargeai Lethière fils de porter un petit mot à mon domestique; je joignis à ce petit mot la clef du meuble où était le portefeuille contenant les trois mille francs et le passe-port, — deux choses en ce moment presque aussi nécessaires l'une que l'autre, — et je priai l'obligeant commissionnaire de faire, bon gré, mal gré, une invasion chez moi, et de me rapporter mon portefeuille.

Il devait aussi remplacer par une quarantaine de balles dont il trouverait un dépôt dans une coupe, sur la cheminée de ma chambre à coucher, celles dont je m'étais démuni dans la journée.

Il voulait bien remettre, en passant, une lettre au n° 7 de la rue de l'Université; cette lettre invitait la personne à laquelle elle était adressée à demeurer parfaitement tranquille sur mon compte; je lui disais que j'étais en sûreté, et lui promettais de ne point faire de folies.

Cela ne m'engageait à rien, puisque je restais maître de me poser à moi-même la limite des choses raisonnables.

Une demi-heure après, Lethière rentra avec tous les objets demandés. Non-seulement il n'avait éprouvé aucune difficulté de la part du concierge, mais, en voyant, sans doute, la tournure que prenaient les affaires, le propriétaire s'était adouci; il autorisait ma rentrée, à la condition que je donnerais ma parole d'honneur de ne pas tirer par les fenêtres. C'était une grande victoire morale que remportait l'insurrection.

A neuf heures, je quittai mon bon et excellent Lethière, et je rentrai chez moi, après avoir donné à mon concierge la parole d'honneur exigée.

Il avait couru tout le faubourg Saint-Germain, et le résultat de son exploration, dans ces courses commandées par le

propriétaire lui-même, avait été celui-ci : — que tout le faubourg Saint-Germain était en insurrection.

On parlait d'un grand rassemblement qui devait avoir lieu le lendemain matin, sur la place de l'Odéon, comme point central, et d'où l'on partirait pour opérer les attaques des diverses casernes, qui jouaient, au milieu de l'insurrection, le rôle que jouent dans une invasion les places fortifiées.

Je rentrais, non pour me coucher, mais pour déposer mon fusil, ma poudre et mes balles; je comptais passer une partie de la nuit à aller aux informations. Il me paraissait urgent de compromettre, d'une façon ou d'autre, les grands meneurs de l'opposition de quinze ans, et je désirais savoir si nos amis s'occupaient de ce petit travail.

Je fis donc une espèce de toilette de circonstance, et j'essayai de traverser les ponts.

Il était expressément défendu aux sentinelles des guichets du Carrousel et des Tuileries de laisser passer qui que ce fût sans le mot d'ordre.

A travers l'arcade de pierre, on apercevait la cour des Tuileries, et la place du Carrousel, transformées en un bivac immense mais sombre, mais triste, mais sans bruit et presque sans mouvement. On eût dit, non pas des soldats, mais des fantômes de soldats.

Je longeai le quai; je repris, comme j'avais fait le matin, la place de la Révolution et la rue Saint-Honoré. Toutes les boutiques étaient fermées, mais il y avait des lampions sur la plupart des fenêtres. Les passants étaient rares, et, comme le bruit des voitures avait à peu près cessé à cause de l'obstacle que leur opposaient les barricades, on entendait passer dans les airs, comme des volées d'oiseaux de bronze, le mugissement lugubre et incessant du bourdon de Notre-Dame.

Je me rappelai, en suivant le quai, Paul Fouché et sa pièce; J'étais curieux de savoir s'il avait lu au comité, et si son drame était reçu ou refusé.

J'ai déjà dit que je connaissais le général la Fayette. Je tentai ce qu'avaient inutilement essayé Charras et les élèves de l'École, — de lui faire une visite.

J'allai chez lui. On me répondit qu'il était sorti ; j'en doutai d'abord ; j'entrai dans la loge du concierge ; je me fis reconnaître ; mais l'honnête portier me répéta ce qu'il m'avait déjà dit à travers son petit carreau.

Je m'en allais fort désappointé, lorsque je vis venir, au milieu de l'obscurité, trois ou quatre hommes à pied. Dans celui du milieu, je crus reconnaître le général.

Je m'avançai. C'était lui. Il rentrait appuyé au bras de M. Carbonnel ; M. de Lasteyrie, je crois, venait derrière, causant avec un domestique.

— Ah ! général, m'écriai-je, c'est vous !

Il me reconnut.

— Bon ! me dit-il, cela m'étonnait de ne pas vous avoir vu encore.

— C'est que vous n'êtes pas facile à voir, général.

Et je lui racontai tout ce qu'avaient fait, pour arriver à ce résultat, Charras et ses amis.

— C'est vrai, dit-il, j'ai trouvé leurs noms, et j'ai recommandé qu'on les reçût s'ils revenaient.

— Général ; je ne sais si les autres reviendront, mais je doute que Charras revienne.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'on m'a dit qu'il avait été tué du côté de la Grève.

— Tué ? fit-il. Ah ! pauvre jeune homme !

— Il n'y aurait rien d'étonnant, général... Il y faisait si chaud !

— Vous y étiez ?

— Mais oui !... seulement, je n'y suis pas resté longtemps.

— Et que comptez-vous faire demain ?

— Je vous avoue, général, que c'est la question que j'allais vous adresser.

Le général s'appuya sur mon bras, et fit quelques pas en avant, comme pour échapper à la surveillance de ses deux compagnons.

— Je quitte les députés, dit-il ; il n'y a rien à faire avec eux...

— Alors, pourquoi ne faites-vous pas tout seul ?

— Qu'on *me fasse faire*, dit le général, et je suis prêt.

— Puis-je répéter cela à mes amis?

— Vous le pouvez.

— Adieu, général!

Il me retint par le bras.

— Ne vous faites pas tuer...

— Je tâcherai.

— En tout cas, que les choses tournent d'une façon ou de l'autre, faites en sorte que je vous revoie.

— Vous pouvez en être sûr, général, à moins que...

— Allons, allons, dit le général, au revoir!

Et il rentra chez lui.

Je courus chez Étienne Arago, rue de Grammont, n° 10. Toute la révolution était chez lui.

La journée avait été rude; mais, grâce à la librairie de Joubert, grâce à la Petite-Jacobinière de Charles Teste, grâce à Coste, qui avait peut-être dépensé trois ou quatre mille francs en achat de pain et de vin distribués aux combattants, l'insurrection était lancée sur tous les points de la ville.

Je dis à Étienne que j'avais vu le général; je lui rapportai textuellement ses paroles.

— Allons au *National!* dit-il.

Nous allâmes au *National*.

Taschereau était en train d'y faire un faux sublime; il créait, avec Charles Teste et Béranger, un gouvernement provisoire composé de la Fayette, de Gérard et du duc de Choiseul.

Il faisait plus: il rédigeait une proclamation qu'il signait de leurs trois noms. Il avait d'abord choisi, comme troisième membre du gouvernement, Labbey de Pompières; mais Béranger avait fait effacer ce dernier nom pour y substituer celui du duc de Choiseul.

Ainsi, Béranger, après avoir préparé la révolution par ses chansons, y prenait une part active de sa personne. On verra bientôt que c'était surtout par lui qu'elle allait arriver à son dénoûment.

Le lendemain, la liste du gouvernement provisoire devait

être affichée sur tous les murs de Paris, et la première proclamation de ce gouvernement devait paraître dans *le Constitutionnel*.

Il va sans dire que le brave *Constitutionnel* était de bonne foi, et qu'il tenait pour de réelles et valables signatures les trois essais calligraphiques de Taschereau.

Là-dessus, je rentrai chez moi plus tranquille: et, comme j'étais éreinté de la journée, je m'endormis sur les deux oreilles, au bruit du bourdon de Notre-Dame, et au pétillement irrégulier de quelques coups de fusil attardés et perdus.

CXLIX

Envahissement du musée d'artillerie. — L'armure de François Ier. — L'arquebuse de Charles IX. — La place de l'Odéon. — Ce qu'avait fait Charras. — Les habits de l'École polytechnique. — Millotte. — La prison Montaigu. — La caserne de l'Estrapade. — D'Hostel. — Un bonapartiste. — L'écuyer Chopin. — Lothon. — Le général en chef.

Le lendemain, je fus éveillé par mon domestique Joseph.

Il se tenait debout près de mon lit, et, avec une progression chromatique de la voix, il répétait:

— Monsieur!... monsieur!!... monsieur!!!...

Au troisième *monsieur*, je grognai, je me frottai les yeux, et me mis sur mon séant.

— Eh bien, demandai-je, qu'y a-t-il?

— Ah! par exemple, monsieur n'entend pas? fit Joseph en joignant ses mains au-dessus de sa tête.

— Comment veux-tu que j'entende, imbécile, puisque je dors?

— Mais on se bat tout autour d'ici, monsieur!

— Vraiment?

Il ouvrit la fenêtre.

— Écoutez, c'est comme si c'était dans la cour.

En effet, des coups de fusil me paraissaient partir d'un point très-rapproché.

— Diable! dis-je, et d'où vient cette fusillade?

— De Saint-Thomas-d'Aquin, mousieur.

— Comment! de l'église?

— Eh non! du musée d'artillerie... Monsieur sait bien qu'il y a là un corps de garde.

— Ah! c'est vrai, m'écriai-je, le musée d'artillerie!... J'y vais.

— Quoi! monsieur y va?

— Sans doute.

— Ah! mon Dieu!

— Vite, aide-moi... Un verre de vin de Madère ou d'Alicante... Oh! les malheureux! ils vont tout piller!

En effet, c'était là ma grande préoccupation; c'était là ce qui me faisait courir au feu. Je me rappelais ces trésors archéologiques que j'avais vus, tenus, touchés un à un dans les études que j'avais faites sur Henri III, Henri IV et Louis XIII, et je voyais tout cela dispersé aux mains de gens qui, n'en connaissant pas la valeur, donneraient au premier venu des merveilles d'art et de richesse pour une livre de tabac ou un paquet de cartouches.

En cinq minutes, je fus prêt, et je m'élançai du côté de Saint-Thomas-d'Aquin.

Pour la troisième fois, les assaillants venaient d'être repoussés.

C'était tout simple : ils s'acharnaient à attaquer le musée par les deux ouvertures de la rue du Bac et de la rue Saint-Dominique.

Le feu des soldats enfilait les deux rues, et les balayait avec une déplorable facilité.

J'avisai les maisons de la rue du Bac faisant de chaque côté l'angle de la rue Gribauval; je jugeai que leur façade opposée devait donner sur la place Saint-Thomas-d'Aquin, et que, des étages supérieurs, on dominait facilement le poste du musée d'artillerie.

Je fis part aux combattants du plan que venait de m'inspirer la vue des localités; ce plan fut adopté à l'instant même. Je frappai à la porte de l'une des deux maisons, celle de la rue

du Bac, 35; la porte fut lente à s'ouvrir, mais enfin elle s'ouvrit; huit ou dix hommes armés de fusils entrèrent avec moi, et nous nous élançâmes aux étages supérieurs.

J'arrivai, moi troisième ou quatrième, à une mansarde arrondie par le haut où je m'établis avec autant de sécurité que je l'eusse fait derrière le parapet d'un bastion.

Alors, le feu commença, mais avec une chance tout opposée.

Au bout de dix minutes, le poste avait perdu cinq ou six hommes.

Tout à coup, le reste des soldats disparut, et le feu s'éteignit.

Ce pouvait être une espèce d'embuscade; aussi hésitâmes-nous à quitter nos retranchements.

Mais bientôt le concierge du musée parut sur la porte en faisant des gestes à la signification pacifique desquels il n'y avait pas à se tromper.

Nous descendîmes. Les soldats, en escaladant les murs, s'étaient sauvés par les cours et par les jardins.

Une partie des insurgés encombrait déjà les corridors lorsque j'arrivai.

— Pour Dieu, mes amis, m'écriai-je, respectez les armes!

— Comment, que nous respections les armes? Il est bon, celui-là! répondit un des hommes auxquels je m'adressais; mais nous ne sommes ici que pour les prendre, les armes!

Je réfléchis alors qu'effectivement ce devait être là le seul but de l'attaque, et qu'il n'y avait pas moyen de sauver du pillage ce magnifique établissement. Je ne pensai donc plus qu'à prendre ma part des armes les plus précieuses.

De deux choses l'une : ou on garderait ces armes, ou on les rapporterait au musée. Dans l'un ou l'autre cas, mieux valait que je fusse, moi, plutôt que tout autre, détenteur de choses précieuses. Si on devait les garder, elles étaient entre les mains d'un homme qui saurait les apprécier. Si on devait les restituer, elles étaient entre les mains d'un homme qui saurait les rendre.

Je courus au bon endroit : il y avait là un trophée équestre de la renaissance.

Je pris un bouclier, un casque et une épée ayant authentiquement appartenu à François Ier; de plus, une magnifique arquebuse ayant appartenu à Charles IX, la même que la tradition prétend lui avoir servi à tirer sur les huguenots.

Cette tradition est presque passée à l'état historique, à cause de ce quatrain que l'arquebuse porte en lettres d'argent incrustées sur son canon, et formant une seule ligne de la culasse au point de mire :

Pour mayntenir la foy,
Je suis belle et fidèle;
Aux ennemis du Roy
Je suis belle et cruelle!

Je mis le casque sur ma tête, le bouclier à mon bras, l'épée à mon côté, l'arquebuse sur mon épaule, et je m'acheminai, ployant sous le poids, vers la rue de l'Université.

Je tombai presque en arrivant au haut de mes quatre étages. Si c'étaient là le bouclier et le casque que portait François Ier à Marignan, et s'il est resté quatorze heures à cheval avec ce bouclier et ce casque, plus l'armure, je crois aux prouesses d'Ogier le Danois, de Roland et des quatre fils Aymon.

— Oh! monsieur, s'écria Joseph en m'apercevant, d'où sortez-vous, et qu'est-ce que-c'est que toute cette ferraille?

Je n'essayai pas de redresser les idées de Joseph à l'endroit de mon butin; j'y eusse perdu mon temps. Je lui ordonnai seulement de m'aider à me débarrasser du casque, qui m'étouffait.

Je déposai le tout sur mon lit, et je m'élançai de nouveau à cette splendide curée.

Cette fois, je rapportai la cuirasse, la hache et la masse d'armes.

Depuis, j'ai rendu ce beau trophée au musée d'artillerie, et je possède encore la lettre de l'ancien directeur qui me re-

mercie de cette restitution, et me donne mes entrées pour les jours non consacrés au public.

Au reste, c'était une chose curieuse à voir que ce déménagement gigantesque. Chacun emportait ce qui lui paraissait le plus à sa convenance, et je dois dire que les braves gens s'étaient surtout attachés, non pas aux armes de luxe, mais aux armes dont ils croyaient pouvoir tirer parti pour le combat.

Ainsi toute la collection de mousquets à pierre ou à piston, depuis Louis XIV jusqu'à nous, avait à peu près disparu.

Un homme emportait un fusil de rempart pesant au moins cent cinquante livres; quatre hommes traînaient une pièce de canon en fer avec laquelle ils comptaient attaquer le Louvre.

Je retrouvai, deux heures après, l'homme au fusil de rempart étendu sur le quai, sans connaissance.

Il avait fourré dans son fusil deux poignées de poudre et douze ou quinze balles; puis, d'un côté à l'autre de la Seine, en s'appuyant au parapet, il avait tiré sur un régiment de cuirassiers qui défilait le long du Louvre.

Il avait fait une cruelle trouée dans le régiment; mais le recul du fusil l'avait jeté à dix pas en arrière en lui luxant l'épaule, et en lui démantibulant la mâchoire.

Avant que je le retrouvasse, je devais assister à quelques scènes assez caractéristiques pour qu'elles méritent de prendre place ici.

L'enivrement du vin, de l'eau-de-vie, du rhum n'est rien près de celui de l'odeur de la poudre, du bruit de la fusillade, de la vue du sang.

Je comprends les hommes qui fuient au premier coup de fusil ou au premier coup de canon; mais je ne comprends pas ceux qui, ayant une fois goûté du feu, quittent la table avant la fin du repas.

Du moins, c'était l'effet que je commençais à ressentir.

Delanoue, que je rencontrai, et qui cherchait un fusil de tous les côtés, m'annonça que l'on se réunissait place de l'Odéon.

J'avais déjà, la veille, entendu parler de cette réunion.

Je n'avais malheureusement que mon fusil, et je ne voulais pas m'en dessaisir; j'indiquai à Delanoue le musée d'artillerie comme un endroit où il pourrait peut-être trouver ce qu'il cherchait, et je partis tout courant par la rue de Grenelle.

La place de l'Odéon était encombrée; il pouvait bien y avoir cinq ou six cents hommes.

Deux ou trois élèves de l'École polytechnique commandaient des détachements. Sous un de ces uniformes, je reconnus Charras, que j'avais vu la veille en bourgeois.

Il n'était donc ni tué ni blessé.

Voici comment les choses s'étaient passées, et ce qui avait fait croire à sa mort.

Comme on le verra, il n'avait pas perdu son temps depuis la veille, et surtout depuis le matin.

En nous quittant, Carrel et moi, Charras avait passé dans le faubourg Saint-Germain; là, il avait fait tout ce qu'il avait pu pour se procurer un fusil; mais un fusil, le 28 juillet 1830, c'était le *rara avis* de Juvénal.

Il avait entendu parler du monsieur qui distribuait de la poudre à la petite porte de l'Institut, et s'était rendu à la petite porte de l'Institut pour s'aboucher avec ce digne citoyen. Non-seulement le monsieur n'avait pas pu lui donner de fusil, mais encore, comme le demandeur n'avait pas de fusil, il lui avait refusé de la poudre.

Alors, Charras s'était fait cette réflexion pleine de sens : « Je vais aller où l'on se bat; je me placerai au milieu des combattants, et le premier qui tombera mort, je m'instituerai son légataire, et lui prendrai son fusil. »

En conséquence de cette résolution, il avait suivi le quai des Orfévres, rencontré, sur le quai aux Fleurs, le 15e léger, et causé avec un capitaine quelconque, peut-être le mien; seulement, comme il était seul, comme il n'avait pas d'armes, comme il tenait ses deux mains dans ses poches, on l'avait laissé passer.

Une fois passé, Charras avait gagné le pont Notre-Dame, et, du pont Notre-Dame, le pont suspendu.

On sait que c'était là que l'insurrection faisait rage.

Charras arriva une demi-heure avant moi.

Il attendit.

L'attente ne fut pas longue; un homme atteint d'une balle dans l'œil roula à ses pieds.

Charras s'empara du fusil du mort.

Un gamin qui guettait probablement la même occasion accourut, mais trop tard.

Armé de son fusil, Charras n'en était guère plus riche; il n'avait ni poudre ni balles.

— Moi, j'en ai, dit le gamin, de la poudre et des balles.

Et il tira de sa poche un paquet de quinze cartouches.

— Donne-les-moi, dit Charras.

— Non... Tirons à nous deux, si vous voulez.

— Soit, tirons à nous deux.

— En voilà sept, dit le gamin; mais après vous le fusil?

— Pardieu! puisque c'est convenu.

Charras tira scrupuleusement les sept cartouches, et, les sept cartouches brûlées, passa loyalement le fusil au gamin, puis se courba derrière le parapet; — d'acteur, il redevenait spectateur, et, en sa qualité de spectateur, il s'abritait du mieux qu'il lui était possible.

Le gamin avait tiré quatre cartouches, puis était venue la charge que nous avions vu exécuter de loin.

Le gamin s'était élancé sur le pont avec les autres.

Charras, quoique sans armes, avait suivi le mouvement.

J'ai raconté l'effet des trois décharges successives. Sous le souffle de l'ouragan de fer, Charras avait tourné sur lui-même, et, pour ne pas tomber, s'était accroché à son voisin; mais le voisin, blessé à mort, était tombé en entraînant Charras avec lui.

De là le bruit que celui-ci avait été tué.

Par bonheur, au contraire, il était sain et sauf, et, comme il n'en était pas bien assuré lui-même, il s'en était donné la preuve en gagnant l'autre côté du quai, et en enfilant une petite rue à l'abri de laquelle il avait pu se tâter tout à son aise.

Quant au gamin, et, par conséquent, au fusil, il fallait en

faire son deuil : il avait disparu, comme Romulus dans la tempête, comme Curtius dans le gouffre, comme Empédocle dans le volcan!

Charras se demanda alors à quelle chose peut être utile un homme qui n'a pas de fusil, et qui ne sait où s'en procurer un.

Une bande de patriotes désarmés comme lui sembla passer là tout exprès pour répondre à sa question.

— Eh! citoyen, dit un des hommes de la bande, viens-tu sonner le tocsin à Saint-Séverin avec nous?

— Soit! dit Charras, à qui il était égal d'aller à droite ou à gauche, pourvu qu'il allât quelque part où il pût être utile à la cause.

Et il alla à Saint-Séverin.

Les portes étaient fermées; on frappa à toutes, depuis les grandes jusqu'aux petites, depuis la porte des mariages et des baptêmes jusqu'à la porte des derniers sacrements.

En pareil cas, les décisions sont promptes : on décida d'enfoncer les portes, puisque les portes ne voulaient pas s'ouvrir; on arracha une poutre d'une maison en construction, et douze hommes portant cette poutre la transformèrent en bélier.

Au troisième coup de tête que la gigantesque machine donna dans la porte, serrures et verrous sautèrent.

Le sacristain accourut et acheva d'ouvrir la porte, qu'un quatrième coup allait enfoncer.

La porte ouverte, la cloche mise en branle, Charras n'avait plus rien à faire à Saint-Séverin. Il était alors allé rejoindre, dans le quartier Latin, quelques amis avec lesquels il avait passé la soirée et la nuit.

Pendant la nuit, on avait fait un projet. Les habits de l'École polytechnique, fort en baisse la veille, c'est-à-dire avant que l'insurrection fût déclarée, étaient, au contraire, fort considérés depuis que l'insurrection avait grandi.

Ce projet qu'on avait fait pendant la nuit, c'était d'aller, au point du jour, chercher des habits à l'École polytechnique.

En conséquence, Charras, vers quatre heures du matin, sonnait à la grille avec un de ses amis nommé Lebeuf.

La hausse se faisait sentir même à l'École : concierge et professeurs reçurent à merveille les deux réfractaires; on les embrassa, et, selon leur désir, on leur donna des habits.

Je me rappelle un détail : c'est qu'ayant trouvé un habit, Charras ne put probablement pas trouver un pantalon; avec son habit bleu d'uniforme, il portait un pantalon gris, ce qui était bien faible comme tenue.

Les deux amis habillés et surtout coiffés, — le chapeau joue toujours un grand rôle dans les insurrections, — ils s'acheminèrent vers la place de l'Odéon.

En route, on leur annonça une distribution de fusils qui se faisait dans la rue de Tournon.

En effet, on venait de prendre la caserne de gendarmerie, et l'on avait, avec un certain ordre, organisé une distribution de mousquetons, de pistolets, de sabres et d'épées.

Charras et Lebeuf se mirent à la queue; mais, lorsqu'ils arrivèrent aux bureaux, on ne voulut leur donner que des épées, attendu, disait-on, que les élèves de l'École polytechnique, étant tous officiers de droit, et, en leur qualité d'officiers, étant destinés à commander des détachements, devaient recevoir des épées, et non des fusils.

Les instances des deux jeunes gens, si vives qu'elles fussent, ne purent rien changer au programme; on leur donna des épées, et pas autre chose.

Un élève d'une taille colossale et d'une force herculéenne n'accepta pas aussi facilement que Lebeuf et Charras cette législation improvisée; il saisit le distributeur au cou, et commença à l'étrangler en disant qu'il ne le lâcherait que contre un fusil.

Le distributeur parut trouver la raison bonne; il s'empressa de donner un fusil au gaillard qui faisait sur lui une application si sensible de cette branche de la philosophie qu'on appelle la logique.

L'élève s'éloigna armé comme il désirait l'être.

C'était Millotte, qui fut depuis représentant du peuple, et qui siégeait, à l'Assemblée législative, près de Lamartine et de notre ami Noël Parfait.

Millotte est aujourd'hui l'un de nos plus honorables exilés.

Donc, en vertu de son uniforme, en vertu de son épée, en vertu, enfin, du droit qu'avaient les élèves de l'École d'être officiers, Charras avait pris le commandement d'une troupe de cent cinquante hommes.

Un tambour et un drapeau s'étaient joints à cette troupe et l'avaient portée au grand complet.

Alors, on s'était demandé où il fallait aller.

Une voix avait crié :

— A la prison Montaigu, place du Panthéon!

Et Charras et sa troupe étaient partis pour la prison Montaigu, place du Panthéon,

Les révolutions ont leurs vents inconnus qui poussent sans raison apparente les hommes sur un point ou sur un autre; ce sont les trombes qui soufflent sur les océans: elles vont au sud ou au septentrion, à l'est ou à l'ouest, sans qu'on sache ni comment ni pourquoi.

C'est le souffle de Dieu qui les conduit.

A la prison Montaigu, on avait trouvé cent cinquante hommes l'arme au pied, et prêts à se défendre.

Un brasseur de la rue Saint-Antoine, nommé Maes, était là, nouveau Santerre, avec une soixantaine d'insurgés. Il était à cheval et portait l'ancien uniforme de la garde nationale.

La lutte menaçait d'être chaude; on essaya de parlementer.

— Holà! capitaine, cria Charras, voulez-vous venir à moi, ou préférez-vous que j'aille à vous?

— Venez, monsieur, dit le capitaine.

— J'ai votre parole?

— Oui.

Charras s'approcha.

Alors, il s'établit un de ces dialogues qui naissent de la situation et qu'on ne retrouve plus en dehors de la situation, dialogue dans lequel Charras essayait de prouver au capitaine que ce qu'il y avait de plus avantageux, de plus honorable et surtout de plus patriotique pour lui, c'était de passer du côté du peuple, ou tout au moins de lui prêter des fusils.

Le capitaine ne semblait pas comprendre la logique de

Charras aussi bien que le distributeur de mousquetons de la rue de Tournon avait compris celle de Millotte.

Charras redoublait d'éloquence, mais n'avançait pas; il est vrai que, s'il n'avançait pas, lui, ses hommes avançaient peu à peu.

On connaît le Parisien, marchant incessamment vers le but de sa curiosité ou de sa passion; se glissant entre les gendarmes, entre les sentinelles, entre les escadrons; mettant un pied devant l'autre avec sa voix mielleuse, son geste caressant, moitié chat, moitié renard; puis, quand on veut le retenir, déjà loin! quand on veut l'arrêter, déjà passé! et vous envoyant, dès qu'il se sent hors de votre portée, pour toute réponse à vos récriminations, un geste moqueur, un mot ironique.

C'était ainsi que les hommes de Charras s'étaient coulés pas à pas, avaient dépassé les sentinelles, s'étaient insensiblement rapprochés de leur commandant, et, par conséquent, des soldats; si bien qu'au bout de cinq minutes, ils se trouvaient, sans que Charras lui-même s'en fût aperçu, à dix pas de leurs adversaires, et prêts à une lutte corps à corps.

Fut-ce cette promiscuité, fut-ce les noms d'Iéna, d'Austerlitz, de Marengo, dont Charras évoquait le souvenir; fut-ce les rubans tricolores aux émouvantes nuances qu'il faisait flotter à ses yeux; fut-ce l'embrassement fraternel dont il l'enveloppa, qui décidèrent l'officier à capituler, Charras n'en savait rien; mais, ce qu'il savait, c'est qu'il y avait eu capitulation, sa troupe avait obtenu cinquante fusils, et la parole d'honneur du capitaine que lui et ses soldats resteraient neutres.

Il est vrai que le capitaine avait été inabordable sur l'article des cartouches.

Mais la Providence ne s'arrêterait pas ainsi à mi-chemin: elle avait donné des fusils, elle donnerait des cartouches.

Les cinquante fusils furent répartis entre ceux des hommes de Charras qui manquaient d'armes à feu, et ceux d'une nouvelle troupe arrivée sur ces entrefaites qui se trouvaient dans le même cas.

Cettte nouvelle troupe était commandée par un autre élève de l'École polytechnique nommé d'Hostel.

La répartition faite, on se demanda de nouveau où l'on allait.

— A l'Estrapade! cria une voix.

— A l'Estrapade! répétèrent toutes les voix.

Et l'on se précipita vers l'Estrapade.

Nos lecteurs de Paris connaissent la situation de la caserne de l'Estrapade; on y arrive par une rue étroite et facile à défendre.

On était quatre cents, à peu près. C'était assez, en pareille circonstance, pour attaquer Metz, Valenciennes ou le Mont-Saint-Michel; mais on s'était si bien trouvé de la négociation de la place du Panthéon, que l'on résolut d'essayer du même moyen rue de l'Estrapade.

Cette fois, ce fut d'Hostel qui se proposa pour négociateur: il avait, disait-il, des intelligences dans la place. Il s'avança avec un mouchoir à la main, laissant son fusil à l'un de ses hommes.

On parlementait de la rue au premier étage; c'était bien haut pour s'entendre. D'Hostel résolut de franchir la distance qui le séparait de ses interlocuteurs : tout à coup, on le vit grimper contre la muraille... Comment?... C'était un miracle pour ceux qui l'avaient vu opérer cette ascension! D'Hostel était, au reste, un homme très-adroit, et très-renommé à l'École pour sa gymnastique. En un instant, il eut atteint une des fenêtres du premier; on l'enleva par-dessous les bras, et il se trouva dans la caserne, où il s'engouffra comme ces diables qui passent au théâtre à travers des trappes anglaises.

Dix minutes après, il reparut, vêtu de l'habit et coiffé du bonnet à poil de l'officier, tandis que l'officier, en élève de l'École polytechnique, et le chapeau à trois cornes à la main, saluait le peuple.

Le tour était fait !

La place éclata en vivats et en applaudissements.

Les soldats abandonnaient la caserne et donnaient cent fusils.

C'était à faire, de Charras et de d'Hostel, deux ambassadeurs, l'un à Londres, l'autre à Saint-Pétersbourg!

Malheureusement, le fait ne fut pas connu du gouvernement, ou fut mal apprécié par lui, et il envoya dans ces deux villes M. le prince de Talleyrand et M. le maréchal Maison, qui n'y firent que des sottises.

C'était tout orgueilleux de ce double triomphe que Charras et d'Hostel arrivaient sur la place de l'Odéon.

Une chose que je remarquai, c'est la facilité avec laquelle, en temps de révolution, les tambours se multiplient: ils suintent des murs, ils sortent des pavés : Charras et d'Hostel avaient une quinzaine de tambours à eux deux.

En même temps que nous, arrivaient sur la place de l'Odéon, d'abord une pièce de canon prise sur la garde, et qu'on amenait par la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince; elle était traînée par cinq hommes, dont trois sapeurs-pompiers; ensuite, une voiture contenant trois tonneaux de poudre, et venant de la poudrière du Jardin des Plantes; c'était, je crois, Liédot, devenu depuis capitaine d'artillerie, qui la conduisait.

Les tonneaux défoncés, la distribution commença; tout le monde en eut sa part: l'un dans la poche de son habit, l'autre dans son mouchoir; celui-ci dans sa casquette, celui-là dans sa blague à tabac.

On fumait au milieu de tout cela que c'était une bénédiction! Jean Bart en eût frémi des pieds à la tête!

Mais bientôt on avisa que toute cette poudre était de la poudre perdue, et que mieux valait faire des cartouches.

La chose était d'autant plus praticable qu'on venait de recevoir, du passage Dauphine, deux ou trois milliers de balles.

Quatre hommes étaient, en outre, occupés à en fondre avec des plombs de gouttière, dans un cabaret situé à gauche de la place en arrivant par la rue de l'Odéon.

Seulement, on manquait de papier.

Mais toutes les fenêtres de la place étaient ouvertes, et l'on n'eut qu'à crier: « Du papier! du papier! » aussitôt l'air fut

rayé de projectiles de toute forme, quoique de la même essence; le papier tomba en cahiers, en rames, en volumes ; je faillis être assommé par un *Gradus ad Parnassum* !

Il y avait, dans toute cette multitude, une centaine d'anciens militaires qui se mirent à l'œuvre; en moins d'une heure, trois mille cartouches furent faites et distribuées.

Il faut avoir vu ce spectacle pour se figurer ce que c'était comme animation, comme entrain, comme gaieté.

Chacun criait quelque chose; l'un : « Vive la République ! » l'autre : « Vive la Charte ! »

Un homme de la bande à Charras s'égosillait à crier : « Vive Napoléon II ! »

Ce cri, trop répété, finit par échauffer les oreilles de Charras, déjà fort républicain à cette époque.

Il alla au bonapartiste.

— Ah çà! est-ce que vous croyez que c'est pour Napoléon II que nous nous battons? lui dit-il.

— Battez-vous pour qui vous voudrez, répondit l'homme; mais c'est pour lui que je me bats, moi!

— Vous en avez le droit... Seulement, si c'est pour lui que vous vous battez, enrôlez-vous dans une autre bande.

— Oh! je ne demande pas mieux ! dit l'homme: on ne manque pas d'engagements aujourd'hui!

Et il sortit des rangs commandés par Charras, et alla prendre du service dans une troupe conduite par un chef moins absolu dans ses opinions.

En ce moment, par une coïncidence étrange, un nommé Chopin, qui tenait le manége du Luxembourg, arriva au galop sur la place de l'Odéon; il était vêtu d'une redingote boutonnée, portait un chapeau à trois cornes, et montait un cheval blanc.

Il s'arrêta tout au milieu de la place, une main derrière le dos.

La ressemblance avec Napoléon était frappante, si frappante, que toute cette foule, dont pas un membre n'avait pris parti pour le bonapartiste expulsé, se mit à crier d'un seul élan et d'une voix unanime : « Vive l'empereur ! »

Une bonne femme de soixante et dix ans prit la chose au sérieux; elle tomba à genoux, et fit le signe de la croix en s'écriant :

— Oh! Jésus! je ne mourrai donc pas sans l'avoir revu !...

Si Chopin avait voulu se mettre à la tête des six ou huit cents hommes qui étaient là, il est probable qu'il eût été tout d'une traite jusqu'à Vienne.

Charras était furieux.

Quant à moi, j'avais complétement oublié la situation politique : j'étais un simple philosophe étudiant l'humanité. Il ne me manquait plus qu'un tonneau et Laïs pour que je m'établisse à perpétuité sur la place de l'Odéon, comme Diogène s'était établi dans le gymnase de Corinthe.

Une grave discussion me tira de ma rêverie.

On voulait absolument faire Charras général en chef, et Charras ne voulait pas être général en chef. Il désignait Lothon — grand et beau garçon tenant à la fois de l'Hercule et de l'Antinoüs — au suffrage de ses concitoyens.

La raison sur laquelle il s'appuyait surtout, c'est que lui était à pied et que Lothon était à cheval; Lothon, à son avis, avait donc bien plus de droits que lui à être général en chef.

En effet, on n'a jamais vu un général en chef à pied.

Lothon se défendait comme un diable pour ne pas être investi de cette haute dignité.

Il n'allait pas moins être obligé de céder, lorsqu'un monsieur s'approcha de lui, et lui dit tout bas :

— Oh! monsieur, si vous ne tenez pas à être général en chef, laissez-moi l'être à votre place... Je suis un ancien capitaine, et je crois avoir des droits à cette faveur.

Jamais ambition ne s'était présentée plus à propos.

— Ah! monsieur, dit à son tour Lothon, quel service vous me rendez !

Puis, s'adressant à la foule :

— Vous voulez un général en chef? demanda-t-il.

— Oui, oui! répéta-t-on de toute part.

— Eh bien, je vous présente monsieur... un ancien capi-

taine *couvert de blessures*, et qui ne demande pas mieux que d'être général en chef, lui.

— Bravo! crièrent cinq cents voix.

— Pardon de vous avoir couvert de blessures, mon cher monsieur, dit Lothon en mettant pied à terre et en présentant son cheval au nouvel élu; mais j'ai cru que c'était le moyen le plus sûr de vous faire sauter par-dessus les grades intermédiaires.

— Oh! monsieur, dit le capitaine enchanté, il n'y a pas de mal!

Puis, à son tour, s'adressant à la foule :

— Eh bien, demanda-t-il, sommes-nous prêts?

— Oui! oui! oui!

— Alors, en avant marche!... Battez, tambours!

Les tambours battirent, et l'on descendit par la rue de l'Odéon en chantant *la Marseillaise*.

Au carrefour Bussy, en vertu de je ne sais quelle manœuvre stratégique, la troupe se trouva partagée en trois.

Une partie se dirigea vers la rue Sainte-Marguerite, l'autre vers la rue Dauphine, le reste suivit tout droit.

J'étais de ceux qui suivirent tout droit.

Il s'agissait, pour cette troupe-là, d'aborder le Louvre par le pont des Arts.

C'était, comme on dit, attaquer le taureau par les cornes.

Ce fut en débouchant sur le quai que je retrouvai mon homme au fusil de rempart adossé à la muraille, et criant, son épaule démise et sa mâchoire disloquée.

Ah! n'oublions pas de dire qu'à tous les angles de rue, j'avais vue affichée la nomination du gouvernement provisoire, et la proclamation de MM. la Fayette, Gérard et de Choiseul appelant le peuple aux armes.

Quel singulier effet cela eût produit à ces trois messieurs, s'ils eussent été à ma place, et s'ils eussent lu ce que je lisais!

CL

Aspect du Louvre. — Combat du pont des Arts. — Morts et blessés. — Un coup de canon pour moi seul. — Madame Guyet-Desfontaines. Retour de la caserne Babylone. — La cocarde de Charras. — Prise des Tuileries. — Un exemplaire de *Christine*. — Quadrille dansé dans la cour des Tuileries. — Quels sont les hommes qui ont fait la révolution de 1830.

Il était dix heures trente-cinq minutes du matin à l'horloge de l'Institut.

Le Louvre présentait un aspect formidable.

Toutes les fenêtres de la grande galerie des tableaux étaient ouvertes : il y avait deux Suisses, le fusil à la main, à chaque fenêtre.

Le balcon de Charles IX était défendu par des Suisses qui s'étaient fait un rempart avec des matelas.

Enfin, on voyait une double ligne de Suisses derrière les grilles de ces deux jardins qu'on appelle, je crois, l'un le jardin de l'Infante, et l'autre le jardin de la Reine.

Au premier plan, le long du parapet, défilait un régiment de cuirassiers pareil à un grand serpent aux écailles d'acier et d'or, dont la tête était déjà entrée sous le guichet des Tuileries, tandis que la queue traînait encore sur le quai de l'École.

Au fond, dans le lointain, la colonnade du Louvre, attaquée par les petites rues qui environnent l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, disparaissait au milieu d'un nuage de fumée.

A droite, le drapeau tricolore flottait sur Notre-Dame et sur l'hôtel de ville.

Dans les airs, passaient frémissantes les vibrations du tocsin.

Au milieu d'un ciel blanc de chaleur nageait un soleil de feu.

Sur toute la ligne du quai, on tiraillait, mais particulièrement des fenêtres et de la porte d'un petit corps de garde si-

tué au bord de la rivière, en face de l'endroit où la rue des Saints-Pères débouche sur le quai Malaquais.

Cependant, l'attaque comme la défense était flasque; chacun semblait être là pour l'acquit de sa conscience, et peloter en attendant partie.

Notre arrivée réchauffa la scène juste au moment où l'intérêt languissait.

Nous étions cent vingt, à peu près.

Nous nous *égaillâmes* sur le quai, comme on dit en style vendéen, les uns remontant du côté du pont Neuf, les autres s'allongeant du palais Mazarin, tout le long du parapet, jusqu'au petit corps de garde dont j'ai parlé.

Je m'établis d'abord sous un des pavillons à tourniquets; mais je vis bientôt que je serais constamment dérangé par les allants et venants.

Je gagnai donc la fontaine, et m'installai derrière le lion de bronze le plus rapproché de la rue Mazarine.

J'avais ainsi, à ma droite, la grande porte du palais, que, comme la porte du Jubilé, à Saint-Pierre de Rome, on n'ouvre guère que tous les cinquante ans.

J'avais, à ma gauche, la petite porte qui conduit aux appartements des personnes logées à l'Institut.

Enfin, devant moi, j'avais le pont des Arts, me présentant en perspective un objet qui ne laissait pas que de m'inspirer quelque inquiétude, cet objet ressemblant fort à une pièce de canon en batterie.

Au reste, la cible était magnifique : tout un régiment de cuirassiers présentait le flanc! derrière les cuirassiers, les Suisses en habit rouge, avec des brandebourgs blancs. Le tout à deux cents pas à peine.

C'était à faire venir l'eau à la bouche rien que d'y penser; il est vrai que c'était à faire venir la sueur sur le front en y pensant.

J'ai dit quelles étaient mes impressions en face du danger. Je l'affronte avec hésitation d'abord, mais je me familiarise vite avec lui.

Or, mon apprentissage de la veille au quai Notre-Dame et

du matin au musée d'artillerie, m'avait enlevé ma première émotion.

D'ailleurs, je dois dire que ma place était bonne, et qu'il fallait un bien grand hasard ou un bien joli tireur, pour qu'une balle vint me chercher derrière mon lion.

J'assistai donc avec beaucoup de sang-froid à la scène qui allait se passer et que je vais essayer de décrire.

La plupart des hommes qui composaient le rassemblement au milieu duquel je me trouvais étaient des gens du peuple.

Le autres étaient des commis de magasin, des étudiants et des gamins.

Sur les cent ou cent vingt combattants, à peine deux habits de garde nationaux attiraient-ils les regards à eux.

Les hommes du peuple, les commis de magasin et les étudiants étaient armés de fusils de munition ou de chasse; les fusils de chasse étaient dans la proportion d'un à quinze.

Les gamins n'étaient armés que de pistolets, de sabres ou d'épées; un des plus ardents n'avait qu'une baïonnette.

En général, c'étaient les gamins qui marchaient en tête, les premiers à tout. Était-ce mépris ou ignorance du danger? Non, c'était l'influence de ce sang jeune et chaud qui, jusqu'à dix-huit ans, bat dans les veines de l'homme de soixante et quinze à quatre-vingt-cinq fois à la minute; puis qui se calme peu à peu, et qui, en se calmant, dépose au fond du cœur, à chaque pulsation qui s'y éteint, soit un vice honteux, soit une mauvaise pensée.

Tant que passa le régiment de cuirassiers, la fusillade, très-active de notre côté, — sans grands résultats, il faut le dire, — fut molle du côté des troupes royales.

Elles étaient gênées par cette ligne de cavaliers qui passait entre elle et nous.

Mais la grille du second jardin dépassée par le dernier cuirassier, la véritable musique commença.

Il faisait une chaleur insupportable et sans le moindre souffle d'air. La fumée des fusils des Suisses ne s'élevait que lentement. Bientôt tout le Louvre fut enveloppé d'une ceinture de fumée qui déroba les troupes royales à nos yeux

d'une façon aussi complète que ces nuages peints qui, s'élèvant des sablières, à l'épilogue des drames, dérobent aux yeux des spectateurs l'apothéose que l'on prépare au fond du théâtre.

C'étaient des coups de fusil perdus, que ceux dont les balles s'amusaient à aller percer ce rideau.

Cependant, de temps en temps, une trouée se faisait, et l'on apercevait, à travers l'éclaircie, les brandebourgs blancs, les habits rouges et les plaques dorées des bonnets à poil suisses.

C'était le moment que les vrais tireurs attendaient, et il était bien rare, alors, que l'on ne vît pas, au milieu de ces éclaircies, deux ou trois hommes chanceler et disparaître derrière leurs camarades. De notre côté, pendant cette première période du combat, nous eûmes un seul homme tué et deux blessés.

L'homme tué fut atteint au sommet du front, tandis qu'agenouillé derrière le parapet, il mettait en joue.

Il se releva comme poussé par un ressort, fit quelques pas en arrière, laissa tomber son fusil, tourna une ou deux fois en battant l'air de ses bras, et s'abattit sur le visage.

Un des deux blessés fut un gamin. La blessure était dans les chairs de la cuisse. Lui ne se cachait pas derrière le parapet; il dansait dessus, un pistolet de poche à la main.

Il s'en alla sautillant sur une jambe, et disparut dans la rue de Seine.

L'autre blessé l'était plus gravement. Il avait reçu une balle dans le ventre. Il était tombé assis et les deux mains appuyées sur sa blessure, qui ne saignait presque pas. L'épanchement, selon toute probabilité, se faisait au dedans. Au bout de dix minutes, la soif le prit, et il se traîna vers moi; arrivé là, les forces lui manquèrent pour atteindre le bassin : il m'appela à son aide. Je lui donnai la main et l'aidai à monter. Il but plus de dix fois en dix minutes; dans les intervalles où il ne buvait pas, il ne disait que ces mots :

— Oh! les gueux! ils ne m'ont pas manqué!

Et, de temps en temps, quand il me voyait porter mon fusil à mon épaule, il ajoutait :

— Ne les manquez pas non plus, vous !

Enfin, au bout d'une demi-heure à peu près, on se lassa de cette fusillade sans résultat.

Deux ou trois hommes crièrent : « Au Louvre ! au Louvre ! »

C'était insensé, car il était évident qu'on n'était qu'une centaine d'hommes, et qu'on allait avoir affaire à deux ou trois cents Suisses.

Mais, dans ces circonstances, on ne s'arrête pas seulement aux choses raisonnables, et, comme le fait que l'on accomplit est lui-même presque insensé, c'est aux déterminations impossibles que l'on s'arrête presque toujours.

Un tambour battit la charge et s'élança le premier sur le pont.

Tous les gamins l'accompagnèrent en criant : « Vive la Charte ! »

Le corps d'armée les suivit.

Je dois avouer que je ne fis point partie du corps d'armée.

De la position un peu élevée où je me trouvais, j'avais, comme je l'ai dit, cru distinguer une pièce en batterie. Tant que cette pièce n'avait eu que de la mitraille à éparpiller au hasard, elle s'était tenue parfaitement muette et tranquille ; mais, du moment où les assaillants s'engagèrent sur le pont, elle se démasqua... Je vis la lance fumante s'approcher de la lumière ; je m'effaçai derrière mon lion, et, au même instant, j'entendis le bruit de l'explosion et le sifflement des biscaïens qui venaient mutiler la façade de l'Institut.

La pierre, écrasée par les projectiles, tomba tout autour de moi comme une pluie.

Ce qui s'était passé sur le pont suspendu se passa alors avec des détails parfaitement identiques sur le pont des Arts.

Tous les hommes engagés dans l'étroit espace tourbillonnèrent sur eux-mêmes, trois ou quatre continuèrent d'aller en avant ; cinq ou six tombèrent ; vingt-cinq ou trente restèrent immobiles ; le reste lâcha pied.

Un feu de peloton succéda au coup de canon : les balles cliquetèrent à mes côtés ; mon blessé poussa un soupir : une seconde balle venait de l'achever.

Presque immédiatement le canon retentit pour la deuxième fois, et l'ouragan de fer passa de nouveau sur ma tête.

A ce second coup de canon, il ne fut plus question d'aller en avant. Deux hommes, jugeant l'eau plus sûre que le parquet du pont, sautèrent dans la Seine, et gagnèrent à la nage le quai de l'Institut. Le reste, comme une volée d'oiseaux effarouchés, revint à tire-d'aile et s'enfonça dans la rue des Petits-Augustins et dans cette espèce d'impasse qui longe la Monnaie.

En un instant, le quai devint parfaitement désert.

Un troisième coup de canon fut tiré, et, si peu vaniteux que je sois, je puis dire que ce troisième coup de canon fut tiré pour moi seul.

J'avais, depuis longtemps, fait mon plan de retraite, et je le basais sur la petite porte de l'Institut qui était à ma gauche.

A peine le coup de canon était-il tiré, qu'avant que la fumée fût dissipée et permît de voir ma manœuvre, je m'élançai et frappai à la porte à grands coups de crosse de fusil.

La porte s'ouvrit, et même sans trop se faire attendre, ce qui est une justice à rendre au concierge; d'habitude, aux heures de révolution, les concierges ne sont pas si alertes.

Je me glissai dans l'entre-bâillement; j'étais à l'abri.

Comme le concierge refermait la porte, une balle la traversa, mais sans le blesser.

Une fois là, je n'avais que le choix des amis; je montai chez madame Guyet-Desfontaines.

Je dois dire que ma première apparition ne produisit pas tout l'effet que j'en attendais. D'abord, on ne me reconnut pas; puis, quand on m'eut reconnu, on me trouva assez mal vêtu : le lecteur se rappelle mon costume.

J'allai chercher mon fusil, que j'avais laissé à la porte pour ne pas effrayer madame Guyet et sa fille. Mon fusil expliqua tout.

A partir de cette reconnaissance, madame Guyet, malgré la gravité de la situation, fut charmante de verve, d'esprit et d'entrain; c'est, sous ce rapport, une femme incorrigible.

Je mourais de faim et surtout de soif. J'exposai naïvement mes besoins.

On alla me chercher une bouteille de vin de Bordeaux, que j'avalai presque d'un seul coup.

On m'apporta une immense jatte de chocolat que je dévorai.

Je crois que j'avais avalé le déjeuner de tout le monde!

— Ah! fis-je parodiant Napoléon à son retour de Russie, et en m'allongeant dans un grand fauteuil, il fait meilleur ici que derrière le lion de l'Institut!

Comme on le comprend bien, il me fallut faire le récit de mon iliade. Mon iliade se composait jusque-là d'une victoire et de deux retraites.

Il est vrai que la dernière retraite — moins les dix mille hommes dont je n'avais pas l'embarrás — pouvait se comparer à celle de Xénophon.

Mais aussi, en revanche, la première ressemblait beaucoup à celle de Waterloo.

Il y eut une mention honorable pour le lion, qui m'avait probablement sauvé la vie, et qui avait, dans la circonstance, cette supériorité sur celui d'Androclès, de n'avoir pas un bienfait à acquitter.

Il résulta de ce charmant accueil, dont je me souviens dans ses moindres détails après plus de vingt-deux ans, que l'appartement de madame Guyet-Desfontaines faillit être pour moi ce que Capoue avait été, deux mille ans auparavant, pour Annibal. Cependant, avec un peu de force, j'eus cet avantage sur le vainqueur de la Trebia, de Cannes et de Trasimène, de m'arracher à temps aux délices qui m'étaient faites.

Je sortis par la petite porte de la rue Mazarine, et je regagnai mon logis de la rue de l'Université.

Cette fois, je fus reçu en triomphateur par mon concierge; la position se dessinait.

Au lieu de me mettre à la porte, il était question de me dresser un arc de triomphe.

Joseph époussetait l'armure de François Ier.

— Ah! monsieur, me dit-il, que c'est beau! Je n'avais pas vu toutes les petites bêtises qu'il y a là-dessus.

Les *bêtises* qu'il y avait sur l'armure de François Ier, c'étaient les batailles d'Alexandre.

Je rentrais pour changer de chemise, — pardon du détail, on verra plus tard qu'il n'est pas sans importance, — et aussi pour renouveler ma provision de poudre et de balles.

Mais je n'avais pas eu le temps de mettre ma veste bas, que j'entendis de grands cris dans la rue.

C'était Charras et sa troupe qui revenaient de la caserne de la rue de Babylone. Il y avait eu là une tuerie effroyable : après une demi-heure de siége, on avait été obligé de mettre le feu à la caserne pour en déloger les Suisses.

On portait au bout des baïonnettes les habits rouges des vaincus en signe de victoire. Charras, — il doit s'en souvenir encore aujourd'hui, car lui n'est pas de ceux qui ont oublié, — Charras avait, au lieu de cocarde, la manche de l'habit d'un Suisse, laquelle, attachée au haut de son chapeau à trois cornes, retombait coquettement sur son épaule.

Tout cela, tambour en tête, marchait sur les Tuileries.

Au même instant, les cris redoublèrent venant du château. Je tournai les yeux du côté d'où partaient ces cris, et, de ma fenêtre donnant sur la rue du Bac, je vis des milliers de lettres et de papiers qui voltigeaient dans le jardin des Tuileries.

On eût dit qu'on donnait la volée à tous les pigeons ramiers du jardin.

C'étaient les correspondances de Napoléon, de Louis XVIII, de Charles X, qui s'en allaient au vent.

Les Tuileries étaient emportées.

Quoique je ne fusse pas Crillon, il me prit une certaine envie de me pendre.

On comprend qu'un homme qui a envie de se pendre ne songe plus à changer de chemise.

Je remis ma veste et me précipitai par les escaliers.

Je rejoignis la queue de la colonne au moment où elle entrait aux Tuileries par le guichet du bord de l'eau.

Le drapeau tricolore avait remplacé le drapeau blanc sur le pavillon du milieu.

C'était Joubert, le patriote du passage Dauphine, qui venait de le planter sur la plate-forme, et qui s'évanouissait en le plantant, soit de fatigue, soit de joie; — des deux probablement.

Les grilles du Carrousel étaient forcées; on se ruait par toutes les portes; il y avait des centaines de femmes : d'où sortaient-elles?

Qui a vu ce spectacle ne l'oubliera jamais.

Un élève de l'École polytechnique, nommé Baduel, était traîné en triomphe sur un canon.

Il avait, comme Achille, été blessé au talon; seulement, lui, ce n'était pas d'une flèche empoisonnée, c'était d'un coup de mitraille.

Aussi n'en mourut-il pas, quoiqu'il pensât bien en mourir. Il est vrai que, s'il eût perdu la vie en cette occasion, ce n'eût point été de la blessure qu'il fût mort, mais d'une fièvre cérébrale, suite de la fatigue, de la chaleur et de l'épuisement qu'il avait ressentis pendant le triomphe auquel le condamnait, malgré lui, le courage dont il avait fait preuve.

Un autre élève, la poitrine trouée d'une balle, était gisant sur les escaliers; on le prit à bras, on le porta au premier étage, et on le déposa sur le trône fleurdelisé, où plus de dix mille hommes du peuple s'assirent ce jour-là, chacun à son tour, ou même plusieurs ensemble.

Par les fenêtres donnant sur le jardin, on pouvait voir la queue d'un régiment de lanciers se perdant sous les grands arbres.

Un cabriolet essayait de le rejoindre au grand galop du cheval qui le conduisait, sans doute pour se mettre sous sa protection.

Les Tuileries étaient encombrées; on se retrouvait au milieu de cette foule; on se reconnaissait, on s'embrassait, on s'interrogeait. « Un tel? — Il est là! — Où? — Là! — Un tel? — Blessé! — Un tel? — Mort! » Et l'on faisait pour toute

oraison funèbre un geste qui voulait dire: « C'est malheureux! mais, ma foi, il est mort dans un beau jour! »

Et l'on allait droit devant soi, de la salle du trône au cabinet du roi, du cabinet du roi à la chambre à coucher du roi. — Ah ! par exemple, le lit du roi était une chose curieuse à voir! Ce qui s'y passait, je ne l'ai jamais bien su ; mais, s'il faut en juger par le nombre de spectateurs qui l'entouraient, et par leurs éclats de rire, il devait s'y passer quelque chose d'exorbitant...

Peut-être les noces du peuple avec la liberté!

Et l'on allait toujours, mêlant sa voix à cette grande voix, son geste à ce geste immense.

On allait suivant ceux qui marchaient devant, poussé par ceux qui venaient derrière.

On arriva à la salle des Maréchaux.

C'était la première fois que je voyais tout cela, et je ne l'ai revu qu'à la chute du roi Louis-Philippe, en 1848.

Pendant les dix-huit ans du règne de la branche cadette, je n'ai jamais mis les pieds aux Tuileries, excepté pour visiter M. le duc d'Orléans.

Mais, on le sait, le pavillon Marsan, ce n'était pas le moins du monde les Tuileries, et c'était bien souvent une raison de ne pas aller aux Tuileries, que d'aller au pavillon Marsan.

On arriva à la salle des Maréchaux.

Le cadre du portrait de M. de Bourmont, qui venait d'être fait maréchal, occupait déjà son panneau : le nom même était inscrit sur le cadre, mais le portrait n'était pas encore dedans.

A la place de la toile, en guise de doublure sans doute, il y avait une grande tenture de taffetas ponceau.

La tenture fut arrachée et servit à faire du rouge pour les bouffettes de ruban tricolore que chacun portait à sa boutonnière.

J'en accrochai un morceau qui eut cette destination.

Au moment où je disputais à mes voisins ce lambeau d'étoffe, deux ou trois coups de fusil partirent à mes oreilles.

C'était le portrait du duc de Raguse qu'on fusillait à défaut de l'original.

Quatre balles avaient traversé la toile ; sur ces quatre balles, une trouait la tête, les deux autres la poitrine ; la quatrième se perdait dans le fond.

Un homme du peuple monta sur les épaules de ses camarades, et, avec son couteau, découpa le portrait en forme de médaillon ; puis, passant la baïonnette de son fusil dans le double trou de la poitrine et de la tête, il le porta comme ces licteurs romains que l'on voit dans les triomphes portent le S. P. Q. R.

Le portrait avait été peint par Gérard.

Je m'approchai de l'homme, et lui offris cent francs de son trophée.

— Oh ! citoyen, me dit-il, tu m'en offrirais mille francs, que tu ne l'aurais pas.

Alophe Pourrat s'approcha de lui à son tour, et offrit son fusil à deux coups ; il eut le portrait.

Probablement l'a-t-il encore.

En entrant dans la bibliothèque de la duchesse de Berry, j'aperçus, sur une petite table à ouvrage, un exemplaire de *Christine* relié en maroquin violet, et marqué aux armes de la duchesse. Je crus pouvoir me l'approprier ; je l'ai donné depuis à mon cousin Félix Deviolaine.

Probablement l'a-t-il perdu.

Entré par le pavillon de Flore, je sortis par le pavillon Marsan.

Dans la cour était un quadrille formé par quatre hommes. Ces quatre hommes dansaient, au son d'un fifre et d'un violon, un des premiers cancans qui aient été dansés.

Ils étaient habillés de robes de cour et coiffés de chapeaux à plumes.

C'étaient les garde-robes de madame la duchesse d'Angoulême et de madame la duchesse de Berry qui faisaient les frais de la mascarade.

L'un de ces hommes avait sur les épaules un châle cachemire qui valait bien mille écus. Il y avait gros à parier

qu'il n'avait pas une pièce de cent sous dans sa poche...

A la fin de la contredanse, le châle était en loques

Maintenant, comment ce Louvre, comment ces Tuileries, comment ce Carrousel, avec leurs cuirassiers, leurs lanciers, leurs Suisses, leur garde royale, leur artillerie, avec trois ou quatre mille hommes de garnison enfin, avaient-ils été pris par quatre ou cinq cents insurgés?

Le voici :

Quatre attaques avaient été dirigées sur le Louvre : la première par le Palais-Royal ; la seconde par la rue des Poulies, par la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois et par le quai de l'École; la troisième par le pont des Arts, et la quatrième par le pont Royal.

La première était conduite par Lothon, que nous avons, on s'en souvient, quitté à la hauteur de la rue Guénégaud. Frappé d'une balle à la tête, il était tombé évanoui sur la place du Palais-Royal.

La seconde était conduite par Godefroy Cavaignac, Joubert, Thomas, Bastide, Degousée, Grouvelle, les frères Lebon, etc.

Ce fut elle qui prit le Louvre, comme on le verra tout à l'heure.

La troisième était celle qui avait eu lieu par le pont des Arts : on connaît son résultat.

La quatrième, celle de la rue du Bac, ne traversa le pont, en réalité, que lorsque les Tuileries furent prises.

Nous avons dit que ce fut la seconde attaque qui enleva le Louvre. Ce succès fut dû d'abord à l'admirable courage des assaillants, mais ensuite, il faut le dire, au hasard, à une fausse manœuvre : — nous appellerons cela ainsi pour ceux qui ne veulent pas voir l'intervention de la Providence au milieu des choses humaines.

Au reste, un fait suffira pour donner une idée du courage des assaillants. Un enfant de douze ans était monté, comme un ramoneur, par un de ces tuyaux de bois qui, dressés contre la colonnade, servaient à la décharge des gravats, et il avait, aux moustaches des Suisses, planté sur le Louvre un drapeau tricolore.

Cinquante coups de fusil lui avaient été tirés, et il avait été assez heureux pour que pas un ne l'atteignît : pas un ne l'avait préoccupé !

Juste en ce moment, et comme des cris d'enthousiasme saluaient la folle réussite de l'enfant, le duc de Raguse, qui concentrait ses forces autour du Carrousel pour un dernier combat, apprit que les soldats stationnant sur la place Vendôme commençaient à entrer en communication avec le peuple.

La place Vendôme prise, c'était la rue de Rivoli occupée, c'était la place Louis XV conquise, c'était, enfin, la retraite coupée sur Saint-Cloud et sur Versailles.

Le Louvre était particulièrement défendu par deux bataillons de Suisses.

Un seul suffisait à sa défense.

Le maréchal eut l'idée de remplacer les troupes de la place Vendôme — qui, ainsi que nous venons de le dire, menaçaient de défection — par un des deux bataillons suisses.

Il expédia à M. de Salis, qui commandait les deux bataillons, son aide de camp, M. de Guise.

M. de Guise avait ordre de ramener un des deux bataillons.

M. de Salis reçut cet ordre et ne vit aucun inconvénient à l'accomplir. Il était d'autant plus de cet avis qu'un seul bataillon suffisait à la défense du Louvre, et qu'un seul, en réalité, le défendait depuis le matin.

L'autre se tenait dans la cour l'arme au pied.

Alors, M. de Salis eut cette idée, idée toute naturelle d'ailleurs, d'envoyer au duc de Raguse, non pas le bataillon de réserve qui stationnait dans la cour, mais celui qui, placé sur la colonnade du Louvre, au balcon de Charles IX et aux fenêtres de la galerie de tableaux, combattait depuis le matin.

Il commanda donc au bataillon frais de prendre la place du bataillon fatigué.

Seulement, il commit cette méprise : au lieu de commencer par faire monter le bataillon frais, il commença par faire descendre le bataillon fatigué.

Cette manœuvre s'exécutait juste au moment du plus grand enthousiasme et du plus grand effort des assaillants. Ils virent les Suisses se retirer; ils virent le feu s'éteindre peu à peu, puis cesser tout à fait; ils crurent que leurs adversaires battaient en retraite, et ils s'élancèrent.

Le mouvement fut si impétueux, qu'avant que le second bataillon eût pris la place de celui qui se retirait, le peuple était entré par les guichets et par les grilles, s'était répandu dans les salles abandonnées du rez-de-chaussée, et faisait par les fenêtres feu sur la cour.

Il sembla aux Suisses voir apparaître, au milieu de la flamme et de la fumée, le spectre gigantesque et sanglant du 10 août.

Inquiets, étonnés, pris à l'improviste, ignorant si leurs camarades se retiraient par ordre supérieur ou battaient en retraite, ils reculent, se précipitent les uns sur les autres, ne songeant pas même à répondre au feu qui les décime, s'encombrent à la porte donnant sur la place du Carrousel, s'étouffent, s'écrasent, et débordent de l'autre côté du guichet, en pleine déroute.

Le duc de Raguse se jette vainement au milieu d'eux, essayant de les rallier. La plupart n'entendent pas le français et ne comprennent pas ce qu'on leur dit; d'ailleurs, la crainte tourne à l'épouvante, la frayeur à la panique. On sait ce que peut l'ange de la peur secouant ses ailes au-dessus de la multitude: les fuyards écartent tout ce qui se trouve devant eux, cuirassiers, lanciers, gendarmes, traversent cette vaste place du Carrousel sans s'arrêter, franchissent la grille des Tuileries, et vont se répandre et s'éparpiller dans le jardin.

Pendant ce temps, les assaillants montent au premier étage, enfilent la galerie de tableaux, qu'ils trouvent sans défenseurs, et vont enfoncer à son extrémité la porte qui sert de communication entre le Louvre et les Tuileries.

Dès lors, plus de résistance possible : les défenseurs du château fuient comme ils peuvent; le jardin et les deux terrasses s'encombrent; le duc de Raguse se retire un des derniers, et sort du guichet de l'Horloge au moment où Joubert plante le

drapeau tricolore au-dessus de sa tête, et où le peuple fait pleuvoir par les fenêtres les papiers du cabinet du roi.

A la hauteur du jardin d'Hippomène et d'Atalante, le maréchal trouve une pièce de canon qui se retire; sur son ordre, la pièce de canon est remise en batterie, et une dernière volée tirée par elle sur les Tuileries, qui ont cessé d'être la demeure des rois pour devenir la conquête du peuple, va, de son boulet, présent posthume de la monarchie, couper en deux une des charmantes petites colonnes cannelées du premier étage.

Ce dernier coup de canon, qui ne fit de mal à personne qu'au chef-d'œuvre de Philibert Delorme, sembla tiré pour saluer le drapeau tricolore qui se déployait sur le pavillon de l'Horloge.

La révolution de 1830 était faite.

Faite, — nous le disons, nous le répétons, nous l'imprimons, nous le graverons, s'il le faut, sur le fer et sur l'airain, sur le bronze et sur l'acier, — faite, non point par les prudents acteurs de la comédie de quinze ans, cachés dans les coulisses, pendant que le peuple jouait le drame sanglant des trois jours; non point par les Casimir Périer, les Laffitte, les Benjamin Constant, les Sébastiani, les Guizot, les Mauguin, les Choiseul, les Odilon Barrot et les trois Dupin. Non! ceux-là, nous l'avons dit, ceux-là se tenaient — pas même dans les coulisses, ils eussent été trop près du spectacle! — ceux-là se tenaient chez eux, soigneusement gardés, hermétiquement enfermés. Non, chez ceux-là, il ne fut jamais question que de résistance légale, et, le Louvre et les Tuileries pris, on discutait encore, dans leurs salons, les termes d'une protestation que quelques-uns trouvaient bien hasardée.

Ceux qui ont fait la révolution de 1830, ce sont ceux que j'ai vus à l'œuvre, et qui m'y ont vu; ceux qui entraient au Louvre et aux Tuileries par les grilles rompues et les fenêtres brisées; c'est, hélas! — qu'on nous pardonne cette funèbre exclamation, la plupart d'entre eux sont morts, prisonniers, exilés aujourd'hui! — c'est Godefroy Cavaignac, c'est Baude.

c'est Degousée, c'est Higonnet, c'est Grouvelle, c'est Coste, Guinard, Charras, Étienne Arago, Lothon, Millotte, d'Hostel, Chalas, Gauja, Baduel, Bixio, Goudchaux, Bastide, les trois frères Lebon, — Olympiade, Charles et Napoléon, le premier tué, les deux autres blessés à l'attaque du Louvre, — Joubert, Charles Teste, Taschereau, Béranger... Je demande pardon à ceux que je ne nomme pas et que j'oublie ; je demande pardon aussi à quelques-uns de ceux que je nomme, et qui aimeraient peut-être autant ne pas être nommés. Ceux qui ont fait la révolution de 1830, c'est cette jeunesse ardente du prolétariat héroïque qui allume l'incendie, il est vrai, mais qui l'éteint avec son sang ; ce sont ces hommes du peuple qu'on écarte quand l'œuvre est achevée, et qui, mourant de faim, après avoir monté la garde à la porte du Trésor, se haussent sur leurs pieds nus pour voir, de la rue, les convives parasites du pouvoir, admis, à leur détriment, à la curée des charges, au festin des places, au partage des honneurs.

Les hommes qui firent la révolution de 1830 sont les mêmes hommes qui, deux ans plus tard, pour la même cause, se firent tuer à Saint-Merry.

Seulement, cette fois-ci, ils avaient changé de nom, justement parce qu'ils n'avaient pas changé de principes : au lieu de les appeler des héros, on les appelait des rebelles.

Il n'y a que les renégats de toutes les opinions qui ne sont jamais rebelles à aucun pouvoir.

CLI

Je me mets a la recherche d'Oudard. — La maison du coin de la rue de Rohan. — Oudard chez Laffitte. — Dégousée. — Le général Pajol et M. Dupin. — Les officiers du 53e de ligne. — Intérieur du salon de Laffitte. — Panique. — Une députation vient offrir à la Fayette le commandement de Paris. — Il accepte. — Étienne Arago et la cocarde tricolore. — Histoire de l'hôtel de ville depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures et demie du soir.

Du reste, veut-on savoir où l'on en était chez M. Laffitte, — dans ce même salon où, le surlendemain, devait se faire, sinon un roi de France, au moins un roi des Français, — juste au moment où les Tuileries venaient d'être prises?

Je puis le dire, et voici comment :

En sortant des Tuileries, j'avais été pris d'une envie enragée de m'assurer si Oudard était encore, le 29 juillet au soir, du même avis que le 28 au matin, à l'endroit du dévouement de M. le duc d'Orléans à Sa Majesté Charles X.

Je me rendis donc rue Saint-Honoré, n° 216.

Place de l'Odéon, j'avais manqué d'être assommé par un *Gradus ad Parnassum ;* en approchant de mon n° 216, je faillis être assommé par un cadavre.

Au coin de la rue de Rohan, on jetait les Suisses par les fenêtres.

Cela se passait dans la maison d'un chapelier dont la façade était criblée de balles. Un poste de Suisses avait été placé là comme garde avancée; on avait oublié de le relever, et il avait tenu avec un courage suisse, c'est tout dire. La maison avait été emportée d'assaut; une douzaine d'hommes y avaient été tués, et, des cadavres, on faisait ce que j'ai dit, sans prendre même la précaution de crier : « Gare là-dessous! »

Je montai dans les bureaux du Palais-Royal. — Ce jour-là, mon fusil, qui avait causé une si grande terreur la veille, fut reçu avec des acclamations.

Je trouvai le garçon de bureau occupé à remettre un peu d'ordre dans nos établissements. Cette partie du palais avait été envahie; on avait tiré des fenêtres, ce qui ne s'était pas fait sans mettre un peu de désordre dans les papiers.

Pas d'Oudard!

Je m'enquis de lui au garçon de bureau, qui m'apprit en confidence que, selon toute probabilité, je le trouverais chez Laffitte.

J'ai déjà dit comment j'avais fait connaissance avec l'illustre banquier par le service qu'il m'avait rendu.

Je m'acheminai donc vers l'hôtel Laffitte, dans lequel j'avais la certitude de n'être pas regardé tout à fait comme un intrus.

Il me fallut plus d'une heure pour me rendre du Palais-Royal à l'hôtel Laffitte, tant les rues étaient encombrées, tant aussi l'on rencontrait sur son chemin de personnes de connaissance.

A la porte, je heurtai Oudard.

— Ah! pardieu! lui dis-je en riant, c'est justement vous que je cherchais!

— Moi!... Et que me voulez-vous?

— Mais savoir si votre avis sur la situation est toujours le même...

— Je n'aurai d'avis que demain, me répondit Oudard.

Et, me faisant un geste d'adieu, il s'éloigna vivement.

Où allait-il? Je ne le sus que trois jours plus tard : il allait à Neuilly porter ce court ultimatum au duc d'Orléans :

« Entre une couronne et un passe-port, choisissez! »

L'ultimatum était posé par M. Laffitte.

Je m'étais flatté d'une espérance illusoire quand j'avais cru pouvoir entrer chez Laffitte : cours, jardins, antichambres, salons étaient encombrés; il y avait des curieux jusque sur les toits des maisons en face, qui plongeaient dans la cour de l'hôtel.

Mais, il faut le dire, les hommes rassemblés là n'étaient pas tous dans l'enthousiasme et l'admiration; on racontait à l'exté-

rieur certaines anecdotes qui se passaient à l'intérieur, et la foule grondait fort en les écoutant.

Une, entre autres, pourra donner une idée de la prudence de MM. les députés réunis chez Laffitte.

Dès le matin, Degousée, voyant l'hôtel de ville tombé aux mains du peuple, avait laissé Baude s'y installer, et avait couru chez le général Pajol pour lui offrir le commandement de la garde nationale.

Mais le général Pajol avait répondu qu'il ne pouvait pas se mettre en avant d'une façon si décisive sans avoir l'autorisation des députés.

— Et où diable y a-t-il des députés? demanda Degousée.

— Voyez chez M. de Choiseul, avait répondu le général Pajol.

Degousée s'était rendu chez M. de Choiseul.

M. de Choiseul était aux cent coups : il venait d'apprendre à la fois qu'il était membre du gouvernement provisoire depuis la veille, et qu'il avait, dans la nuit, signé une proclamation incendiaire.

M. Dupin aîné était près du duc ; sans doute lui donnait-il une consultation sur ce cas, non prévu par la législation française.

Cette idée, émise par Degousée, de réorganiser un corps qui ne pouvait manquer de devenir un pouvoir conservateur, sourit beaucoup à M. Dupin.

Il prit une plume, et écrivit ces mots :

« MM. les députés réunis à Paris autorisent M. le général Pajol à prendre le commandement des *milices parisiennes.* »

— *Des milices parisiennes!* avait répété Degousée; et pourquoi, s'il vous plaît, des milices parisiennes?

— Mais parce que la garde nationale a été légalement dissoute par l'ordonnance du roi Charles X, avait répondu M. Dupin.

— Allons, ne chicanons pas sur les mots, avait repris De-

gousée. Signez-moi cela vite, et veuillez me dire où je trouverai vos *députés réunis à Paris*.

— Chez M. Laffitte, avait dit M. Dupin.

Et, sans trop de difficultés, il avait signé l'autorisation.

Les députés étaient, en effet, réunis chez Laffitte. — Plus heureux que moi, grâce sans doute au papier dont il était porteur, Degousée avait pu arriver jusqu'à la salle des délibérations.

Les députés prirent connaissance des trois lignes précitées, et, voyant la signature de M. Dupin, signèrent à leur tour; mais ils n'eurent pas plus tôt signé, que la terreur les prit; Degousée, qui ne perdait de temps à rien, et qui, d'ailleurs, tenait à se trouver à l'assaut du Louvre, était déjà à la porte de la rue. Un député le rejoignit au moment où il franchissait le seuil.

— Monsieur, lui dit-il, me permettez-vous de relire encore ce papier?

— Certainement, répond Degousée sans méfiance.

Le député se retire à l'écart, déchire les signatures, et rend le papier tout plié à Degousée, qui le reprend, et qui ne s'aperçoit qu'à la porte du général Pajol de la soustraction opérée par l'adroit prestidigitateur.

Vous rappelez-vous la fable de la Fontaine *le Lièvre et les Grenouilles?* Le bonhomme a tout prévu, même cette chose que l'on croyait impossible, à savoir que M. Dupin trouverait plus poltron que lui!

Voilà l'anecdote qui circulait dans les groupes.

Hâtons-nous de dire que la Fayette n'était pas encore arrivé chez Laffitte à l'heure où le fait que nous venons de raconter s'accomplissait.

Il y arrivait juste au moment où un homme du peuple, le fusil à la main et le visage noir de poudre, accourait y annoncer la prise du Louvre.

Derrière la Fayette, un sergent du 53e de ligne avait si bien fait des pieds et des mains, qu'il avait pénétré dans le salon; là, il avait déclaré que le 53e de ligne était prêt à fraterniser avec le peuple. Les officiers demandaient seulement qu'on leur

envoyât quelque personnage considérable, afin que leur passage à la cause de la révolution n'eût pas l'air d'une défection pure et simple.

On leur envoya le colonel Heymès, habillé en bourgeois, M. Jean-Baptiste Laffitte et quelques gardes nationaux que l'on venait de recruter sur le boulevard.

Comme j'arrivais, le régiment arrivait aussi. Cinq officiers entrèrent dans la salle des délibérations ; j'entrai avec eux.

M. Laffitte était près de la fenêtre du jardin, qui était ouverte, mais dont les persiennes étaient fermées ; il se tenait assis dans un grand fauteuil, la jambe étendue sur un tabouret.

Il s'était foulé le pied la veille au matin.

Derrière lui était Béranger, appuyé sur le dos de son fauteuil ; à l'un de ses côtés, le général la Fayette, lui demandant des nouvelles de sa santé ; dans l'embrasure d'une seconde fenêtre, Georges la Fayette causait avec M. Laroche, neveu de M. Laffitte.

Trente ou quarante députés, s'entretenant par groupes, encombraient le reste du salon.

Tout à coup, une effroyable fusillade se fait entendre, et ce cri retentit :

— La garde royale marche sur l'hôtel !...

J'ai vu bien des mises en scène depuis celle de *Paul et Virginie*, à l'Opéra-Comique, la première que j'aie admirée, jusqu'à celle de *la Barrière de Clichy*, au Cirque, une des dernières que j'aie dirigées, mais jamais je n'ai été témoin d'un pareil changement à vue !

On eût dit que chaque député était sur une trappe, et avait disparu à un coup de sifflet.

Le temps de tourner la main, il ne restait absolument dans le salon que Laffitte, toujours assis, et sur le visage duquel n'apparut pas la plus légère émotion ; Béranger, qui demeura ferme à sa place ; M. Laroche, qui se rapprocha de son oncle ; la Fayette, qui releva sa noble et vénérable tête, et fit un pas vers la porte, c'est-à-dire vers le danger ; Georges la Fayette,

qui s'élança vers son père ; et les cinq officiers, qui firent de leur corps un rempart à M. Laffitte.

Tous les autres avaient disparu par les portes de dégagement ou avaient sauté par les fenêtres? M. Méchin s'était distingué parmi ces derniers.

Je voulus profiter de l'occasion qui m'était donnée de présenter mes compliments au maître de la maison ; mais le général la Fayette m'arrêta en route.

— Que diable est-ce cela? me dit-il.

— Je n'en sais rien, général, lui répondis-je ; mais, à coup sûr, j'affirme que ce ne sont ni les Suisses ni les gardes royaux... Je les ai vus partir des Tuileries, et, du train dont ils allaient, ils doivent être maintenant plus près de Saint-Cloud que de l'hôtel Laffitte.

— N'importe! tâchez donc de savoir ce qu'il en est.

Je m'avançais vers la porte, lorsqu'un officier entra.

Il apportait le mot de l'énigme.

Les soldats du 6e de ligne avaient rencontré ceux du 53e ; à l'exemple de ceux-ci, ils avaient fait cause commune avec le peuple, et, en signe de joie, ils avaient déchargé leurs fusils en l'air.

Cette explication une fois donnée, on se mit en quête des députés, et l'on finit par les retrouver, les uns deçi, les autres delà.

Deux seulement manquaient à l'appel.

Cependant, à force de recherches, on les découvrit cachés dans l'écurie. — Qu'on ne dise pas non, je les nommerais!

Quelques instants après, une députation fut introduite.

Autant que je puis me rappeler, Garnier-Pagès en faisait partie.

Cette députation avait pris au sérieux les placards et la proclamation de Taschereau ; elle venait prier les généraux la Fayette et Gérard d'entrer en fonctions.

Le général Gérard, qui ne faisait que d'arriver, éluda la proposition. Gérard rêvait d'être, avec M. de Mortemart, ministre de Charles X, et non d'être membre d'un gouvernement provisoire révolutionnaire.

La Fayette répondit à la députation à peu près la même chose qu'il m'avait dite la veille au soir :

— Mes amis, si vous me croyez utile à la cause de la liberté, disposez de moi.

Et il se remit aux mains de la députation.

Le cri de « Vive la Fayette ! » retentit dans les salons de Laffitte, et se prolongea dans la rue.

La Fayette, se retournant vers les députés :

— Vous le voyez, messieurs, dit-il, on m'offre de prendre le commandement de Paris, et je crois devoir accepter.

Ce n'était pas le moment d'être d'un avis contraire; l'adhésion fut unanime.

Il n'y eut pas jusqu'à M. Bertin de Vaux qui ne s'approchât de la Fayette pour lui offrir quelques paroles de félicitation que je n'entendis pas.

J'étais déjà dans l'antichambre, dans la cour, dans la rue, criant :

— Place au général la Fayette, qui se rend à l'hôtel de ville !

L'unanimité des cris de « Vive la Fayette ! » prouva que l'homme de 1789 n'avait pas perdu, en 1830, un atome de sa popularité.

La belle chose que la liberté, et comme c'est bien la déesse immortelle et infaillible ! La Convention passe, le Directoire passe, le Consulat passe, l'Empire passe, la Restauration passe, têtes et couronnes tombent ! et l'homme que la liberté a sacré roi du peuple en 1789, se retrouve roi du peuple en 1830.

La Fayette sortit, appuyé d'un côté sur Carbonnel ; de l'autre, sur un député que je ne connaissais pas, et dont je demandai le nom ; c'était Audry de Puyraveau.

Tout ce qu'il y avait là d'hommes, de femmes, d'enfants, fit cortége à l'illustre vieillard, que l'on honorait et glorifiait parce que l'on comprenait qu'en lui vivait la pensée de la Révolution. Et, cependant, tout avancé qu'était cet homme, combien encore était-il distancé par les jeunes gens !

Dans la rue Neuve-Saint-Marc, à la porte du *National*,

la Fayette aperçut Étienne Arago avec une cocarde tricolore.

— Monsieur Poque, dit-il en s'adressant à l'une des personnes qui l'accompagnaient, allez donc prier ce jeune homme d'ôter sa cocarde.

Arago s'approcha de la Fayette.

— Pardon, général, dit-il, mais je n'ai pas bien compris.

— Mon jeune ami, je vous fais prier d'ôter cette cocarde.

— Et pourquoi cela, général?

— Parce que c'est un peu tôt... Plus tard, plus tard, nous verrons.

— Général, répondit Étienne, je porte depuis hier le ruban tricolore à la boutonnière de mon habit, et la cocarde tricolore à mon chapeau depuis ce matin... Ils y sont, ils y resteront!

— Mauvaise tête! murmura le général.

Et il continua son chemin.

On lui avait proposé un cheval du manége Pellier, mais il avait refusé. Il en résulta qu'il fut près d'une heure et demie à aller de la rue d'Artois à l'hôtel de ville.

Il arriva vers les trois heures et demie.

Disons l'histoire de l'hôtel de ville depuis huit heures du matin, qu'il avait été définitivement pris par le peuple, jusqu'à trois heures et demie du soir, moment auquel le général la Fayette l'occupa.

Vers sept heures du matin, on s'était aperçu que l'hôtel avait été évacué par la troupe.

La nouvelle en avait été immédiatement portée au *National*.

Il fallait en prendre possession : Baude et Étienne Arago partirent.

A neuf heures, ils étaient installés.

A partir de ce moment, et, tout imaginaire qu'il était, le gouvernement provisoire fonctionna.

C'est qu'un homme s'était trouvé qui ne reculait pas devant cette responsabilité terrible qui faisait reculer tant de monde.

Cet homme, c'était Baude.

Il se fit secrétaire d'un gouvernement qui n'existait pas.

Il multiplia les ordres, les proclamations, les décrets. Ordres, proclamations et décrets étaient signés: BAUDE, *secrétaire du gouvernement provisoire.*

Nous avons dit qu'il était entré à l'hôtel de ville à neuf heures.

A onze heures, la caisse municipale était vérifiée; elle contenait cinq millions.

A onze heures, les syndics de la boulangerie étaient convoqués, et déclaraient, sous leur responsabilité, que Paris était approvisionné pour un mois.

Enfin, à onze heures, une commission chargée de correspondre avec l'hôtel de ville était établie dans chacun des douze arrondissements de Paris.

Cinq ou six patriotes dévoués entouraient Baude, et suffisaient à tout.

Étienne Arago était de ceux-là.

Aussitôt rendus, ordres, décrets, proclamations, étaient placés entre la baguette et le canon de son fusil, et portés par lui au *National.* La route qu'il suivait était la rue de la Vannerie, le marché des Innocents, la rue Montmartre.

A partir de dix heures du matin, pas un obstacle n'entrava sa route. — D'après l'ordre du maréchal Marmont, toutes les troupes se concentraient autour des Tuileries.

Au moment où Étienne portait la proclamation annonçant la déchéance des Bourbons, toujours signée: BAUDE, *secrétaire du gouvernement provisoire*, il rencontra au marché des Innocents un ancien acteur nommé Charlet, lequel précédait une foule immense encombrant toute la place.

Les deux principaux personnages de cette foule, ceux qui paraissaient la conduire ou être conduits par elle, étaient un homme en habit de capitaine et un homme en habit de général.

L'homme en habit de capitaine, c'était Évariste Dumoulin, le rédacteur du *Constitutionnel* dont j'ai parlé à propos de madame Valmonzey et de *Christine.*

L'homme en habit de général, c'était le général Dubourg.

Qu'était-ce que le général Dubourg? Nul ne le savait. D'où sortait le général Dubourg? De chez un fripier qui lui avait prêté, loué ou vendu son habit de général.

Les épaulettes manquaient; c'était un accessoire assez important pour ne pas être négligé.

Charlet, l'acteur, alla prendre une paire d'épaulettes au magasin de costumes de l'Opéra-Comique, et les apporta au général.

Celui-ci était au complet: il se mit en route.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce monde? demanda Étienne à Charlet.

— C'est le cortége du général Dubourg, qui se rend à l'hôtel de ville.

— Mais qu'est-ce que le général Dubourg?

— Le général Dubourg? dit Charlet. C'est le général Dubourg, quoi!

En effet, l'explication était suffisante.

La veille, à la mairie des Petits-Pères, le général Dubourg s'était présenté devant Higonnet et Degousée.

— Messieurs, avait-il demandé, avez-vous besoin d'un général?

— D'un général? avait répondu Degousée. Dans les moments de révolution, il suffit d'un tailleur pour en faire un; tant qu'il y aura des tailleurs, on ne manquera pas de généraux.

Le général avait retenu le mot; seulement, au lieu d'un tailleur, il avait pris un fripier. C'était à la fois plus économique et plus expéditif.

Et puis, à un général de fortune, il fallait bien un habit de hasard!

On a vu que le général et l'habit s'en allaient l'un portant l'autre à l'hôtel de ville.

C'est le propre des cortéges de marcher lentement; celui-ci ne dérogeait point aux habitudes. Étienne eut le temps d'aller remettre sa dépêche au *National*, et, en se pressant un peu, d'être de retour à l'hôtel de ville avant que le général Dubourg y eût fait son entrée.

—Baude, dit-il, savez-vous ce qui nous arrive?

—Non.

— Un général!

— Quel général ?

—Le général Dubourg... Connaissez-vous cela?

— Ni d'Ève ni d'Adam!... Est-il en uniforme?

— Oui.

—Un uniforme fera très-bien! Va pour le général Dubourg! Nous le mettrons dans un arrière-cabinet, et nous le montrerons suivant les besoins.

Le général Dubourg entra aux cris de « Vive le général Dubourg!»

On le conduisit dans l'arrière-cabinet désigné par Baude.

Quand il fut là :

—Que désirez-vous, général? lui demanda-t-on.

— Un morceau de pain et un pot de chambre, répondit le général. Je meurs de faim et d'envie de pisser !

On lui donna ce qu'il réclamait.

Tandis qu'il dévorait son morceau de pain, Baude lui apporta deux proclamations à signer.

Il signa l'une sans difficulté, mais refusa de signer l'autre. Baude la prit et signa, en haussant les épaules: BAUDE, *secrétaire du gouvernement provisoire.*

Pauvre gouvernement provisoire! il eût été curieux de voir comment il s'en fût tiré si Charles X était rentré dans Paris.

Arago était en route pour porter ces deux proclamations, lorsqu'il rencontra, vers la pointe Saint-Eustache, une nouvelle troupe qui allait attaquer le Louvre.

Il n'y put pas tenir.

— Bah ! dit-il, les proclamations attendront. Allons au plus pressé.

Et il alla au Louvre.

Le Louvre pris, il porta ses proclamations au *National*, et y annonça la victoire du peuple.

C'était là que le général la Fayette l'avait vu avec une cocarde tricolore, et s'était inquiété de son audace.

Lorsque Étienne sut que le général se rendait à l'hôtel de ville, il fit pour lui ce qu'il avait fait pour le général Dubourg ; c'est-à-dire que, de même qu'il avait couru à l'hôtel de ville annoncer à Baude l'arrivée du général Dubourg, il courut à l'hôtel de ville annoncer au général Dubourg l'arrivée de la Fayette.

Il faut rendre cette justice au général Dubourg, qu'il n'essaya pas même de disputer la place au nouvel arrivant, quoique celui-ci arrivât le dernier.

Il vint le recevoir sur le perron en s'inclinant avec respect et en disant :

— A tout seigneur, tout honneur !

Pendant cinq heures, il avait été maître de Paris; pendant deux heures, son nom avait été dans toutes les bouches.

Il devait reparaître une seconde fois pour être chassé de l'hôtel de ville, une troisième fois pour manquer d'y être assassiné.

En arrivant, il avait fait amener le pavillon tricolore, et envoyé chercher un tapissier.

Le tapissier venu :

— Monsieur, lui dit le général, il me faut un drapeau.

— De quelle couleur? demanda le tapissier.

— Noir ! répondit le général ; le noir sera la couleur de la France, jusqu'au moment où elle aura reconquis sa liberté!

Et, dix minutes après, le drapeau noir flottait sur l'hôtel de ville.

CLII

Le général la Fayette à l'hôtel de ville. — Charras et ses hommes. — Les prunes de Monsieur. — La commission municipale. — Son premier acte. — La caisse de Casimir Périer. — Le général Gérard. — Le duc de Choiseul. — Ce qui se passait à Saint-Cloud. — Les trois négociateurs. — Il est trop tard. — M. d'Argout chez Laffitte.

Une fois le général la Fayette installé à l'hôtel de ville, l'hôtel de ville se trouva aussi peuplé qu'il avait été déser jusque-là.

Au milieu des cris de joie, des clameurs d'enthousiasme et des hurlements de triomphe, le pauvre général ne savait à qui entendre.

Hommes du peuple, étudiants, élèves de l'École polytechnique, chacun arrivait apportant sa nouvelle.

Le général disait :

— Très-bien ! très-bien !

Et il embrassait le messager, qui se précipitait tout joyeux par les degrés, en criant :

— Le général la Fayette m'a embrassé !... Vive le général la Fayette !

Charras arriva à son tour avec ses cent ou cent cinquante hommes.

— Général, dit-il, me voici.

— Ah ! c'est vous, mon jeune ami, dit la Fayette. Soyez le bienvenu.

Et il l'embrassa.

— Oui, général, c'est moi, dit Charras ; mais je ne suis pas seul.

— Avec qui êtes-vous ?

— Avec mes cent cinquante hommes.

— Et qu'ont-ils fait, vos cent cinquante hommes ?

— Les cent dix-neuf coups, général ! Ils ont pris la prison Montaigu, la caserne de l'Estrapade et celle de la rue de Babylone.

— Bravo !

— Oui, c'est très-bien, bravo !... Mais, maintenant qu'ils n'ont plus rien à prendre, que faut-il que j'en fasse ?

— Eh bien, mais dites-leur de rentrer tranquillement chez eux.

Charras se mit à rire.

— Chez eux ? Vous n'y pensez pas, général !

— Si vraiment ; ils doivent être fatigués après la besogne qu'ils ont faite.

— Mais, général, les trois quarts de ces braves gens n'ont pas de chez eux, et l'autre quart, en rentrant chez lui, ne trouvera niun morceau de pain ni un sou pour en acheter.

— Ah ! diable ! c'est différent, dit le général. Alors, qu'on leur donne cent sous par tête.

Charras transmit à ses hommes la proposition du général.

— Ah çà ! dirent-ils, est-ce qu'il croit que nous nous sommes battus pour de l'argent ?

Baude ordonna une distribution de pain et de viande. La distribution fut faite, et Charras campa avec sa troupe sur la place de l'hôtel de ville.

La tasse de chocolat et la bouteille de vin de Bordeaux de madame Guyet-Desfontaines étaient bien loin. J'éprouvais d'une façon presque aussi irrésistible que le général Dubourg en arrivant à l'hôtel de ville le besoin d'un morceau de pain. J'entrai chez un marchand de vins qui fait le coin de la place de Grève et du quai Pelletier ; je demandai à dîner. Sa maison était criblée de balles, et il était devenu propriétaire d'un joli boulet de huit, et de cinq ou six charmants biscaïens.

Il comptait en faire son enseigne future en les incrustant au-dessus de sa porte, et en écrivant au-dessous de cette collection :

AUX PRUNES DE MONSIEUR.

On sait que le comte d'Artois, comme tous les frères cadets des rois de France, s'appelait Monsieur avant de s'appeler Charles X.

J'affermis mon marchand de vins dans cette heureuse idée, et, en le caressant avec adresse, je finis par obtenir de lui une bouteille de vin, un morceau de pain et un saucisson.

J'étais résolu à ne pas perdre de vue l'hôtel de ville et à garder note de tout ce qui s'y passerait.

Je trouvais que les révolutions avaient un côté prodigieusement récréatif ; — qu'on me le pardonne : c'était la première que je voyais. Maintenant que je suis à la troisième, j'avoue que je trouve cela moins drôle.

Seulement, comme nous avons, dans ces humbles Mémoires, beaucoup de choses à raconter que ne racontera pas cette

grande bégueule qu'on nomme l'histoire, et que, par conséquent, nous n'avons pas de temps à perdre, disons, d'un côté, ce qui se passait à Saint-Cloud, et, de l'autre, ce qui se passait chez M. Laffitte, tandis qu'en buvant ma bouteille de vin, je mangeais mon pain et mon saucisson dans le cabaret des *Prunes de Monsieur*, et que le général la Fayette s'installait dans son fauteuil dictatorial de l'hôtel de ville, embrassait Charras, et envoyait les hommes de celui-ci se coucher, vu le besoin qu'ils devaient avoir de repos.

Commençons par l'hôtel Laffitte.

A peine la Fayette avait-il quitté le salon pour prendre la dictature de Paris, que l'on s'était épouvanté de laisser vingt-quatre heures à la tête des affaires le héros du champ de la fédération, et que l'on s'occupait de trouver un moyen efficace pour contre-balancer sa puissance. On nomma le général Gérard *directeur des opérations actives;* — c'était une fonction inconnue et inventée pour la circonstance; — il devait être appuyé d'une commission municipale composée de MM. Casimir Périer, Laffitte, Odier, Lobau, Audry de Puyraveau et Mauguin.

Mais c'était par trop hardi pour M. Odier que de faire partie d'une commission municipale; il refusa.

M. de Schonen fut nommé à sa place.

On prit le prétexte de la foulure de M. Laffitte pour établir la commission chez lui.

Ainsi on se trouva tout organisé pour combattre les entraînements révolutionnaires du général la Fayette.

Voilà donc la bourgeoisie à l'œuvre et commençant, le jour même du triomphe populaire, son travail de réaction.

Reconnaissez-vous, abordez-vous avec des cris de joie, embrassez-vous, hommes des faubourgs, jeunes gens des écoles, étudiants, poëtes, artistes! Levez les bras au ciel, remerciez Dieu, criez hosannah! vos morts ne sont pas sous terre, vos blessures ne sont pas pansées, vos lèvres sont encore noires de poudre, vos cœurs battent encore joyeusement se croyant libres, et déjà les hommes d'intrigue, les hommes de finance, les hommes à uniforme, tout ce qui se cachait, tremblait,

priait pendant que vous combattiez, tout cela vous vient impudemment prendre des mains la victoire et la liberté, arrache les palmes de l'une, coupe les ailes de l'autre, et fait deux prostituées de vos deux chastes déesses!

Tandis que vous fusillez, place du Louvre, un homme qui a pris un vase de vermeil; tandis que vous fusillez sous un arche du pont d'Arcole, un homme qui a pris un couvert d'argent, on vous insulte, on vous calomnie, on vous déshonore là-bas dans ce grand et bel hôtel que, par une souscription nationale, vous rachèterez un jour, — enfants sans mémoire et au cœur d'or! — pour en faire don à son propriétaire, qui se trouve ruiné, n'ayant plus que quatre cent mille francs de rente!

Écoutez et instruisez-vous! — *Audite et intelligite!*

Voici le premier acte de cette commission municipale qui vient de s'instituer :

« Les députés présents à Paris ont dû se réunir pour remédier aux graves dangers *qui menacent la sûreté des personnes et des propriétés*. Une commission municipale a été nommée pour veiller aux intérêts de tous en l'absence de toute organisation régulière... »

Prenez garde, messieurs les royalistes, il y a un édit du bon roi saint Louis qui ordonne de percer avec un fer rouge la langue des blasphémateurs!

Cette commission devait avoir un secrétaire à l'hôtel de ville; ce secrétaire, ce fut Odilon Barrot.

Il est vrai qu'en même temps que la commission signait cet injurieux arrêté, on venait lui annoncer que la moitié des combattants mourait de faim sur les places publiques, et demandait du pain.

On se tourna d'un mouvement unanime vers M. Casimir Périer, le même qui proposait, la veille, d'offrir quatre millions au duc de Raguse.

— Ah! messieurs, répondit-il, j'en suis vraiment désespéré pour ces pauvres diables, mais il est plus de quatre heures, et ma caisse est fermée.

Voilà l'homme qui a été ministre, et qui a gouverné le peuple français! voilà l'homme dont les fils ont été ambassadeurs, et ont représenté le peuple français!

A cinq heures, le général Gérard daigna se montrer à la foule.

Il avait encore la cocarde blanche à son chapeau.

Cette cocarde excita des murmures, et force fut au général de l'ôter; mais aucune instance ne put le déterminer à mettre la cocarde tricolore.

Au moment où le général Gérard sortait de l'hôtel Laffitte, le duc de Choiseul y entrait; de jaune qu'il était ordinairement, le pauvre duc était devenu vert.

Il y avait bien de quoi. Depuis le matin, il faisait partie du gouvernement provisoire; depuis le matin, il signait des proclamations; depuis le matin, il rendait des décrets!

Tant qu'on s'était battu dans les rues, le duc de Choiseul n'avait point osé sortir; il avait bien peur d'être compromis, mais il avait encore plus peur d'être tué. La fusillade éteinte, M. de Choiseul avait entr'ouvert ses contrevents, il avait vu tout le monde dans les rues, la ville en joie : il avait descendu marche à marche ses escaliers couverts de tapis, il avait hasardé un pied hors de son hôtel; puis, enfin, il s'était risqué à pousser jusque chez M. Laffitte.

Qu'y venait-il faire? Pardieu! ce n'est pas difficile à deviner : il venait protester contre l'abominable faussaire qui avait abusé de son nom, et qui surtout avait assez peu respecté ce nom pour l'accoler à celui de M. Motié de la Fayette!

C'est vrai, M. de Choiseul; quoique d'une bonne maison d'Auvergne, M. Motié de la Fayette ne descendait pas de Raymond III, comte de Langres, et d'Alix de Dreux, petite-fille de Louis le Gros; mais je ne sache pas non plus qu'il ait eu des ancêtres accusés d'avoir, à l'instigation de l'Autriche, empoisonné un dauphin de France.

Cela, il me semble, aurait dû faire compensation, et vous inspirer, monsieur le duc, quelque considération pour ce pauvre gentilhomme et pour sa famille.

Maintenant que nous avons vu ce qui se passait à l'hôtel Laffitte, voyons ce qui se passait à Saint-Cloud.

On était furieux contre le duc de Raguse; on ne se contentait pas de dire qu'il avait mal défendu Paris, on disait qu'il avait trahi.

Fatale destinée que celle de cet homme, accusé par tous les partis, même par celui auquel il se sacrifie!

Le dauphin s'était fait substituer à son commandement. C'était un grand général, comme on sait, que M. le dauphin! N'avait-il pas fait la conquête de l'Espagne, dans laquelle avait échoué cet heureux casse-cou qu'on appelait Napoléon?

Il avait surtout beaucoup d'à-propos dans ses reparties. Il vint recevoir les troupes au bois de Boulogne, et, s'approchant d'un capitaine :

— Combien avez-vous perdu d'hommes, capitaine? demanda-t-il; combien avez-vous perdu d'hommes?

Le dauphin avait l'habitude de répéter deux fois ses phrases.

— Beaucoup, monseigneur! répondit en pleurant l'officier.

— Il vous en reste bien assez! il vous en reste bien assez! dit Son Altesse avec ce bonheur d'à-propos qui la caractérisait.

Les troupes continuèrent leur retraite et arrivèrent à Saint-Cloud écrasées de fatigue, brisées de chaleur, mourant de faim.

On ne les attendait pas, et il n'y avait rien de préparé pour elles.

Le duc de Bordeaux dînait; M. de Damas fit porter aux soldats des plats de la table du prince.

L'enfant prenait les plats et les passait lui-même aux domestiques.

L'heure prédite par Barras était venue; seulement, le pauvre enfant royal ne savait d'autre métier que celui de prince; — mauvais métier de nos jours, n'est-ce pas, Sa Majesté Napoléon II? n'est-ce pas, Son Altesse le duc de Bordeaux? n'est-ce pas, monseigneur le comte de Paris?...

Cependant, la négociation du docteur Thibaut avait produit

son effet; tandis que le général Gérard gardait jusqu'au 29 juillet, à cinq heures et demie du soir, la cocarde blanche, M. de Mortemart arrivait à Saint-Cloud, la veille, à sept heures du soir.

Charles X l'avait assez mal reçu; Charles X ne l'aimait pas; en effet, M. de Mortemart était un de ces royalistes avariés, entachés de r[illegible]licanisme, comme les la Fayette, comme les Lameth, [illegible] Broglie.

M. de M[illegible]ait voulu pousser le roi à des concessions; mais celui-ci, avec une vigueur qui, vingt-quatre heures après, devait se démentir, avait répondu :

— Pas de concessions, monsieur! J'ai vu les événements de 1789, et je n'en ai rien oublié... Je ne veux pas, comme mon frère, monter en charrette; je veux monter à cheval (1)!

Par malheur pour cette belle résolution, dès le lendemain matin, les affaires de Paris avaient changé d'aspect. Ce fut alors Charles X qui pressa M. de Mortemart d'accepter le ministère, et M. de Mortemart qui à son tour s'en défendit.

Il comprenait que l'heure où l'apparition d'un ministère mixte eût fait son effet était déjà passée.

Il prétexta une fièvre intermittente rapportée des bords du Danube.

Mais Charles X en était déjà à ce point où les rois, n'essayant même plus de cacher leurs craintes, poussent le cri de détresse.

— Eh! monsieur le duc, s'écria le vieux prince, vous refusez donc de sauver ma vie et celle de mes ministres? Ce n'est pas d'un bon serviteur, ce que vous faites là, monsieur!

Le duc s'inclina.

— Sire, dit-il, s'il en est ainsi, j'accepte!

— Bien... Merci, répondit le roi.

Puis, tout bas :

— Maintenant, reste à savoir s'ils se contenteront de vous...

La violence qu'on imposait au vieux roi se faisait jour,

(1) Voir l'*Histoire de dix ans*, par Louis Blanc.

tant elle était amère, même en face de l'homme qui croyait se sacrifier pour lui.

Dans une salle voisine, attendaient trois autres personnages politiques; — c'est ainsi qu'on appelle, dans notre langue polie, ces pairs, ces députés, ces sénateurs, ces magistrats, ces conseillers qui prêtent serment à toutes les monarchies, et qui les défendent si bien, que, depuis quarante ans, ils en ont laissé glisser quatre entre leurs mains!

Ces personnages politiques, c'était M. de Vitrolles, celui que cherchait le docteur Thibaut, dès le soir du 27 juillet, pour lui remettre la combinaison Mortemart et Gérard; c'était M. de Sémonville, l'homme aux drapeaux apocryphes, de qui M. de Talleyrand disait en le voyant maigrir : « Quel intérêt peut-il avoir à cela? » c'était M. d'Argout, qui, en 1848, devint si républicain, qu'il renvoya de ses bureaux, où il avait obtenu une petite place de trois à quatre mille francs, mon cher et bon ami Lassagne, qu'il reconnaissait pour avoir été le secrétaire du roi Louis-Philippe.

O sainte pudeur! comme disait Brutus.

Pendant qu'ils attendaient, M. de Polignac entra.

Le prince devina aussitôt ce que venaient faire les trois négociateurs, dont deux étaient de ses amis.

Ils venaient demander sa déchéance.

Il y avait de la grandeur dans le prince de Polignac; un autre eût tâché de les empêcher de voir le roi; lui les introduisit à l'instant même dans le cabinet de Charles X. Peut-être aussi comptait-il sur la répugnance bien connue que Charles X avait pour M. d'Argout.

Le roi venait d'arrêter le ministère Mortemart. Il reçut ces messieurs, qui exposèrent le sujet de leur mission. Charles X ne les laissa pas achever; et, avec un geste à la fois plein d'amertume et de noblesse :

— Messieurs, dit-il, allez dire aux Parisiens que le roi révoque les ordonnances.

Ces messieurs laissèrent échapper leur joie dans un murmure de satisfaction.

— Mais, ajouta le roi, laissez-moi vous dire en même temps

que je crois cette révocation fatale, non-seulement aux intérêts de la monarchie, mais encore à ceux de la France.

Les intérêts de la monarchie et ceux de la France ! De quoi diable Charles X parlait-il donc à ces messieurs ? Que leur importaient les intérêts de la monarchie et ceux de la France, quand il s'agissait de leurs intérêts, à eux !

Ils montèrent en calèche, et repartirent au galop.

Sur la route, on rencontra Paris armé, qui débordait des maisons dans les rues, des rues hors de la ville.

M. de Sémonville criait à tous ces hommes aux bras nus et aux chemises sanglantes :

— Mes amis, le roi révoque les ordonnances ; les ministres sont f..... !

M. de Sémonville croyait parler la langue du peuple, il ne parlait que le patois de la canaille.

M. de Vitrolles distribuait des poignées de main.

Si ces hommes qui rendaient à M. de Vitrolles ses poignées de main avaient su son nom, comme, au lieu de lui serrer la main, ils lui eussent serré le cou !

Sur les quais, les négociateurs furent obligés de quitter leur calèche : les barricades commençaient, et, avec elles, l'égalité de la locomotion.

On arriva à l'hôtel de ville. En montant le perron, on se croisa avec Marrast, qui, reconnaissant les trois négociateurs, s'arrêta pour les regarder.

M. de Sémonville, lui, ne connaissait pas Marrast ; mais, voyant un jeune homme élégant au milieu de toute cette foule tant soit peu déguenillée, il s'adressa à lui.

— *Jeune homme*, lui demanda-t-il, peut-on parler au général la Fayette ?

Il n'osait pas dire *monsieur*, et ne voulait pas dire *citoyen*.

Marrast lui indiqua le chemin.

Ces messieurs furent introduits devant la commission municipale. Ils allaient commencer l'exposé de leur mission sans qu'on songeât à prévenir le général la Fayette, qu'ils étaient venus chercher.

Cela eût peut-être fait l'affaire de quelques membres de la

commission municipale, que la Fayette ne fût point là; mais M. de Schonen et Audry de Puyraveau, les plus compromis et les plus ardents des membres de cette commission municipale, l'envoyèrent chercher.

On annonça le ministère Mortemart et Gérard.

— Mais, messieurs, dit Mauguin, deux ministres ne font pas un ministère.

— Le roi, dit M. de Sémonville, leur adjoindrait volontiers M. Casimir Périer.

Et il se tourna avec un sourire gracieux vers le banquier, qui pâlit horriblement.

En ce moment même, Casimir Périer reçut une lettre, et la lut.

Tous les yeux étaient fixés sur lui. Il fit un signe de tête qui contenait à peu de chose près un refus.

Il y eut un moment de silence et d'hésitation; c'était à qui ne répondrait pas, car on sentait l'importance de la réponse.

Alors, au milieu de ce silence, M. de Schonen se leva et fit, d'une voix ferme, entendre ces terribles paroles :

— Il est trop tard!... Le trône de Charles X s'est écroulé dans le sang!...

Dix-huit ans après, ces mêmes paroles, répétées à la tribune par M. de Lamartine, et adressées à leur tour aux envoyés du roi Louis-Philippe, devaient précipiter du trône la branche cadette, comme elles en avaient précipité la branche aînée.

Les négociateurs voulurent insister.

— Allons! allons! dit Audry de Puyraveau, assez comme cela, messieurs, ou je fais monter le peuple, et nous verrons ce qu'il veut!

Les députés se retirèrent; mais, sortant par une autre porte, M. Casimir Périer les joignit dans les escaliers.

— Allez trouver M. Laffitte, leur dit-il en passant; il y a peut-être quelque chose à faire de ce côté-là.

Et il disparut.

Voulait-il rattacher les négociations au duc d'Orléans, ou voulait-il ne pas se détacher entièrement du roi Charles X?

M. de Sémonville secoua la tête, et se retira.

Aller trouver M. Laffitte, un simple homme de finances, pouah! Passe encore pour la Fayette; c'était un révolutionnaire, mais un révolutionnaire de bonne maison qui, dans sa jeunesse, avait porté de la poudre, des talons rouges et baisé, à l'Œil-de-bœuf, la main de la reine.

A la vérité, c'était dans une terrible matinée qu'il avait joui de ce dernier honneur, c'était dans la matinée du 6 octobre!

M. Laffitte n'était qu'un prolétaire de mérite grandi par ses œuvres, noble par son caractère; on ne pouvait pas négocier les intérêts du descendant de saint Louis avec un pareil croquant!

MM. de Vitrolles et d'Argout ne furent pas aussi fiers que M. de Sémonville.

Casimir Périer leur donna un laissez-passer, afin que, sans être inquiétés, ils pussent se rendre chez Laffitte.

M. d'Argout, qui n'était qu'impopulaire, continua de s'appeler M. d'Argout; mais M. de Vitrolles, qui était exécré, s'appela M. Arnoult.

A la porte, le courage manqua à M. de Vitrolles: il poussa M. d'Argout dans le salon, et resta dans une espèce de vestibule.

M. Laffitte attendait Oudard, parti depuis cinq heures; Oudard ne revenait pas.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, il leva les yeux.

Ce n'était pas encore Oudard, mais c'était M. d'Argout.

M. d'Argout entra — que cela fût réel ou affecté — avec l'aplomb d'un homme qui croit apporter une nouvelle conciliant tous les intérêts.

— Eh bien, cher collègue, dit-il, je viens vous annoncer deux excellentes choses.

— Bah! répondit Laffitte avec cette bonhomie moqueuse qui lui était particulière, et qu'il semblait avoir empruntée, ainsi qu'une partie de son esprit, à son ami Béranger, — et lesquelles?

— Les ordonnances sont retirées, dit M. d'Argout.

— Ah! fit indifféremment Laffitte.

— Et nous avons de nouveaux ministres.

— Ah! répéta le banquier sans même demander leurs noms.

— Voilà comme vous accueillez ces deux nouvelles! dit M. d'Argout un peu désappointé.

— Sans doute.

— Mais d'où vous vient cette froideur?

— De ce qu'elles sont maintenant sans importance.

— Sans importance!... maintenant! répéta M. d'Argout.

— Oui, dit Laffitte; vous êtes en retard de vingt-quatre heures, mon cher collègue.

— Il me semble que les intérêts sont les mêmes...

— C'est possible!... seulement, depuis vingt-quatre heures, les situations sont changées!...

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit de nouveau.

Ce n'était pas un négociateur, cette fois : c'était un homme du peuple.

Il était en blouse; il avait la barbe longue, la tête enveloppée d'un mouchoir ensanglanté; il tenait un fusil à la main.

— Pardon, monsieur Laffitte, dit-il en faisant résonner la crosse de son fusil sur le parquet, mais le bruit se répand que l'on négocie chez vous avec Charles X...

— Oui, dit Laffitte, et vous ne voulez point de négociations, n'est-ce pas, mon ami?

— Plus de Bourbons! plus de jésuites! cria-t-on dans les antichambres.

Le cri se propagea jusque dans la rue.

— Vous voyez et vous entendez? dit M. Laffitte.

— Ainsi vous n'écoutez rien?

— Votre démarche est-elle officielle?

M. d'Argout hésita.

— Je dois avouer, répondit-il, qu'elle n'est qu'officieuse.

— Vous voyez bien que je ne puis vous répondre, puisque ma réponse ne mènerait à rien!

— Mais, enfin, dit M. d'Argout voulant tâter la situation par tous les côtés, si je revenais avec un caractère officiel?

— Ah ! dit M. Laffitte, alors comme alors !

M. d'Argout secoua la tête et se retira.

— Eh bien ? lui demanda M. de Vitrolles.

— Tout est perdu, mon cher baron ! répondit en poussant un soupir le futur directeur de la Banque.

— Mais si, cependant, on tentait un dernier effort en poussant M. de Mortemart sur Paris ?

— Dame ! dans un cas désespéré, tous les moyens sont bons.

— A Saint-Cloud, alors.

— A Saint-Cloud !

— Diable d'Oudard ! murmurait, pendant ce temps, Laffitte impatienté ; il est bien long à m'apporter la réponse de son duc !

— C'est, répondit Béranger, que son duc est peut-être un peu long à la lui donner...

CLIII

Alexandre de la Borde. — Odilon Barrot. — Le colonel Dumoulin. — Hippolyte Bonnelier. — Mon cabinet. — Une note de la main d'Oudard. — Le duc de Chartres est arrêté à Montrouge. — Quel danger il court, et comment il en est sauvé. — Je me propose pour aller chercher de la poudre à Soissons. — J'obtiens ma commission du général Gérard. — La Fayette me rédige une proclamation. — Le peintre Bard. — M. Thiers se retrouve.

Cela se passait juste au moment où j'achevais mon repas au cabaret des *Prunes de Monsieur*. Je traversai toute cette multitude campée sur la place de l'Hôtel-de-Ville, se reposant tranquillement et gaiement, sans se douter que les cyclopes politiques s'étaient remis à l'œuvre, et — comme dirait, dans un élan d'éloquence, M. Odilon Barrot à la tribune, s'il y avait encore une tribune, — de sa chaîne brisée lui reforgeaient une autre chaîne.

En même temps que j'entrais dans la grande salle de l'hôtel

de ville, Alexandre de la Borde y entrait de son côté. Quelques-uns de ces hommes qui crient toujours quelque chose criaient : « Vive le préfet de la Seine! »

Odilon Barrot, dont le nom vient justement de se glisser sous ma plume à propos d'éloquence parlementaire, écrivait à une table; il était habillé en garde national.

Il leva la tête, s'étonnant que l'ancien préfet de la Seine, M. de Chabrol de Volvic, pût exciter un pareil enthousiasme.

Il reconnut Alexandre de la Borde, et fit un mouvement de surprise.

— Eh bien, oui, c'est moi, dit l'auteur de l'*Itinéraire en Espagne* avec une naïveté toute spirituelle et surtout toute juvénile qui était un des caractères saillants de sa personnalité; on vient de me nommer préfet de la Seine.

— Vous?

— Oui, moi.

— Et qui vous a nommé préfet de la Seine?

— Est-ce que je sais?... Un monsieur qui a un chapeau à plumes, un grand sabre et une longue écharpe.

Ce monsieur, c'était le colonel Dumoulin, qui reparaît si exactement à toutes les révolutions avec ce même chapeau à plumes, ce même sabre et cette même écharpe, que je commence à croire que c'est lui qui leur porte malheur.

Odilon Barrot haussa les épaules.

— Vous, dit-il, vous serez de la commune de Paris, comme nous...

Et, à voix basse, il ajouta :

— Et encore!

Il fallait pour entendre ces deux derniers mots, être appuyé, ainsi que je l'étais, sur le dossier de son fauteuil.

Je regardais de là un autre secrétaire qui venait de s'établir en face de lui, comme un pouvoir rival.

C'était M. Hippolyte Bonnelier, secrétaire de la Fayette; il faisait, en effet, pendant à Odilon Barrot, secrétaire de la commission municipale.

Je n'oublierai jamais l'étrange façon dont M. Hippolyte Bonnelier était armé.

Il portait en sautoir une poire à poudre suspendue par un ruban rouge.

Dans sa ceinture était passé un petit poignard de quatre pouces de long.

Chargeait-il son poignard avec sa poire à poudre, ou bourrait-il sa poire à poudre avec son poignard! C'est un problème que je n'ai jamais pu résoudre.

— J'ai abattu dix-huit arbres sur le boulevard! disait-il à Étienne Arago.

— Avec votre poignard? demanda Étienne en riant.

— Non, répondit Bonnelier en riant à son tour, je veux dire que je les ai marqués avec mon poignard, et que le peuple les a abattus.

En attendant, il était secrétaire de la Fayette.

Ce fut par lui que j'appris ce qui venait de se passer entre MM. de Vitrolles, de Sémonville, d'Argout et la commission municipale.

La situation devenait de plus en plus intéressante. Je me doutais bien qu'Oudard était allé à Neuilly; je croyais que la réponse ne se ferait pas attendre; je résolus de passer la nuit à l'hôtel de ville.

J'eus recours à la protection de Bonnelier, qui me fit ouvrir une espèce de cabinet dans lequel il y avait un bureau d'acajou et des fauteuils de velours vert.

Sur la cheminée étaient des candélabres à cinq branches non garnis de leur luminaire.

Il paraît que c'était un grand économiste pratique, que M. de Chabrol, qui avait cinq millions dans ses coffres, et pas de bougies dans ses candélabres.

Je commençai par mettre dans ma poche la clef du cabinet; je descendis, j'achetai cinq bougies, je remontai, je pris sur la table de Bonnelier papier et crayon; je le priai, s'il arrivait quelque nouvelle de Neuilly, de me la communiquer, ce qu'il me promit; je rentrai dans mon cabinet, je garnis mes candélabres, j'allumai deux bougies, et je commençai à prendre des notes sur ce que j'avais vu dans la journée.

Mais je n'avais pas écrit quatre lignes, que je sentis mes yeux qui se fermaient malgré moi.

Je n'avais aucune raison pour lutter contre le sommeil; je tombais de fatigue; j'arrangeai deux fauteuils en manière de lit de camp, et je m'endormis malgré le vacarme horrible qui se faisait autour de moi, sous moi et au-dessus de moi.

Je me réveillai qu'il faisait grand jour.

A part quelques coups de fusil et deux ou trois alertes, la nuit avait été parfaitement tranquille.

Je me regardai dans une glace, et compris le besoin que j'avais de rentrer chez moi.

Je n'avais pas changé de linge depuis trois jours; je n'avais pas fait ma barbe depuis deux; j'avais le visage couvert de coups de soleil, et la moitié des boutons de ma veste de coutil détachés par la pesanteur des balles qui la tiraient d'un côté; enfin, une de mes guêtres et un de mes souliers étaient couverts du sang du pauvre diable que j'avais aidé à se soulever jusqu'à la fontaine de l'Institut.

Je sortis de mon cabinet, et je trouvai Bonnelier à son poste.

Il me fit signe qu'il avait quelque chose à me montrer.

J'allai à lui; il me glissa un papier dans la main.

— Prenez une copie de cela, si vous voulez, me dit-il; mais surtout n'égarez pas ma copie!

— Qu'est-ce que ce papier?

— Neuilly, trois heures et un quart du matin... Oudard, messager... Rubrique Laffitte.

— Bon!

Je pris une plume, et je copiai mot pour mot la note suivante. Seule, cette note serait déjà une curiosité; mais, mise en pendant de la lettre qu'on lira plus tard, elle s'élève à la hauteur d'une pièce historique, comme ces meubles qui, reconnus authentiques, passent d'un magasin de bric-à-brac à un musée.

Voici la note :

« Le duc d'Orléans est à Neuilly avec toute sa famille. Près de lui, à Puteaux, sont les troupes royales. Il suffirait d'un

ordre émané de la cour pour l'enlever à la nation, qui peut trouver en lui un gage puissant de la sécurité future.

» On propose de se rendre chez lui au nom des autorités constituées, convenablement accompagnées, et de lui offrir la couronne. S'il oppose des scrupules de famille ou de délicatesse, on lui dira que son séjour à Paris importe à la tranquillité de la capitale de la France, et qu'on est obligé de le mettre en lieu de sûreté. On peut compter sur l'infaillibilité de cette mesure; on peut être certain, en outre, que le duc d'Orléans ne tardera pas à s'associer pleinement aux vœux de la nation. »

La note originale était de la main d'Oudard.

Chose étrange! Tandis que le père préparait ainsi sa royauté, le fils courait danger de mort.

Voici ce qui arrivait :

Bohain et Nestor Roqueplan attendaient Étienne Arago à déjeuner chez Gobillard, place de la Bourse. En se rendant du *National* au café, Arago rencontra le domestique de Bohain qui cherchait son maître.

— Ah! monsieur, dit le brave garçon en apercevant Étienne, savez-vous où est monsieur?

— Il doit être chez Gobillard, répondit Étienne; que lui veux-tu ?

— Je veux le prévenir, de la part de M. Lhuillier, son beau-frère, que le duc de Chartres est arrêté à Montrouge.

— Qui l'a fait arrêter?

— Mais M. Lhuillier... Il est maire du village. Il désire savoir ce qu'il doit faire du prince.

— Hein? dit un homme assis sur le trottoir avec un fusil entre les jambes, et mangeant un morceau de pain; ce qu'il doit en faire? Nous allons aller le lui dire!...

Puis, se levant :

— Hé! les amis! cria-t-il tout haut, le duc de Chartres est arrêté à Montrouge. Que ceux qui veulent manger du prince viennent avec moi!

— Que dites-vous là, mon brave? s'écria Étienne en posant la main sur l'épaule de cet homme.

— Je dis qu'ils ont tué mon frère, et que je vais tuer le duc de Chartres aujourd'hui!

Il n'y avait pas de temps à perdre. Étienne s'élance dans le café.

— Pardieu! dit-il à Bohain, votre domestique vient de faire un beau coup!

— Qu'a-t-il donc fait?

— Il vient de répandre la nouvelle que le duc de Chartres était prisonnier de votre beau-frère, et voilà une vingtaine de gaillards qui se mettent en chemin pour l'égorger.

— Diable! firent ensemble Nestor et Bohain, ça ne peut pas aller comme cela.

— Que faire?

— Charge-toi de les conduire, dit Nestor, mets-toi à leur tête; retiens-les le plus longtemps possible; et l'un de nous ira prévenir le général la Fayette du danger que court le prince... On expédiera un homme à cheval à M. Lhuillier, et le duc de Chartres sera remis en liberté avant que toi et tes hommes soyez arrivés à Montrouge.

— Bien! dit Étienne, mais ne perdez de temps!

Puis, s'élançant à la tête d'un groupe d'une trentaine d'hommes :

— A Montrouge! cria Étienne Arago; mes amis, à Montrouge!

Chacun répéta : « A Montrouge! » et l'on partit pour la barrière du Maine, tandis que Nestor Roqueplan — autant que je puis me le rappeler, c'était Nestor — courait à la place de Grève.

Le Vaudeville se trouvait sur la route de la barrière du Maine : on traversa le jardin du Palais-Royal, puis la place, puis on enfila la rue de Chartres.

Un machiniste était sur la porte du théâtre. Arago lui fit signe de l'œil de s'approcher de lui; le machiniste comprit le signe, et s'approcha.

Arago eut l'air de recevoir de lui une confidence.

— Bon! mes amis, dit-il, en voici bien d'une autre! Vous ne savez pas ce que l'on m'annonce? C'est qu'il y a une conspiration de royalistes pour venir mettre le feu au Vaudeville, attendu que c'est du Vaudeville, comme vous ne l'ignorez pas, qu'est partie l'insurrection... Commençons d'abord par visiter le théâtre, n'est-ce pas?

Il n'y eut pas d'objection contre la visite. D'ailleurs, beaucoup de ces braves gens n'étaient pas fâchés de voir un théâtre de près; celui qui avait provoqué le voyage de Montrouge, et qui était un tonnelier du quartier du Roule, voulut bien faire quelques objections, mais il ne fut pas écouté.

On s'arrêta donc au Vaudeville. Arago, une lanterne à la main, conduisit ses hommes du second dessous aux galeries; il ne leur fit pas grâce d'un portant, d'un trappillon, d'un châssis.

On perdit une bonne heure à cette visite.

Puis on se remit en route pour la barrière du Maine.

Pendant ce temps, le général la Fayette était prévenu, et envoyait à Montrouge M. Comte, l'un des plus brillants élèves de l'École polytechnique, qui, depuis, a fait un excellent ouvrage sur la philosophie positive.

M. Comte était porteur d'une lettre conçue en ces termes:

« Dans un pays libre, laissez circuler chacun librement; que M. le duc de Chartres s'en retourne à Joigny, et, à la tête de ses hussards, attende les ordres du gouvernement.

» LA FAYETTE.

» Hôtel de ville, le 30 juillet 1830. »

Lorsque j'appris le danger que courait le duc de Chartres, je voulais rentrer chez moi, faire seller mon cheval et courir à Montrouge; mais on me fit observer qu'avant que je fusse à la rue de l'Université, M. Comte serait à Montrouge, et que mieux valait attendre les nouvelles à l'hôtel de ville.

J'attendis donc.

Les heures me parurent longues, je l'avoue, de huit heures du matin à deux heures de l'après-midi.

A deux heures, Étienne rentra couvert de sueur et de poussière.

Le duc de Chartres était sauvé.

En effet, grâce au retard du Vaudeville et à un second incident que nous allons rapporter tout à l'heure, le messager était arrivé à temps.

Le duc de Chartres avait avec lui le général Baudrand et M. de Boismilon.

M. Lhuillier fit remonter dans la voiture du prince l'aide de camp et le secrétaire, les invita à partir et à attendre le duc de Chartres à la Croix-de-Berny.

Lui se chargeait de conduire le prince sain et sauf au même endroit.

En effet, tandis qu'en calèche, le général Baudrand et M. de Boismilon sortaient par la grande porte, et prenaient la grande route, M. le duc de Chartres montait en cabriolet avec M. Lhuillier, sortait par une porte de derrière, et, par une route de traverse, regagnait le chemin de Joigny, à un quart de lieue au-dessous de l'endroit où M. Baudrand et M. de Boismilon attendaient le prince.

Une circonstance particulière avait encore servi cette fuite et la bonne volonté d'Arago. En arrivant à la barrière du Maine, les hommes avaient été arrêtés ; il y avait défense de laisser sortir de Paris aucune troupe armée.

Le premier mouvement fut de forcer l'obstacle; puis l'on consentit à parlementer avec le poste du corps de garde; puis, enfin, on fraternisa. Une partie des hommes entra dans le corps de garde même ; l'autre s'assit dans ces fossés creusés entre les arbres pour recevoir les eaux de pluie. Arago fit venir du pain et quelques bouteilles de vin, et se chargea d'aller aux nouvelles.

Une heure après, il était à Montrouge. M. le duc de Chartres venait d'en partir.

Arago prit une copie de la lettre du général la Fayette, afin de justifier de la relaxation du prince, et rapporta cette copie à ses hommes.

La nouvelle fut mal reçue par eux ; Étienne ne parvint à

les calmer qu'en leur promettant qu'il allait les ramener à l'hôtel de ville, et leur faire donner de la poudre à cœur joie.

Étienne était donc revenu dans ce double but de rapporter au général la Fayette la nouvelle de la fuite du duc de Chartres, et de faire donner de la poudre à ses hommes.

Mais on eut quelque peine à le relever de cette promesse; on avait tant gaspillé de poudre, qu'on ne savait plus où en prendre.

— Je vous donne ma parole d'honneur, disait la Fayette à Étienne, qui ne pouvait pas croire à cette pénurie de munitions, que, si Charles X revenait sur Paris, nous n'aurions pas quatre mille coups de fusil à tirer!

J'avais entendu cette réponse et je ne l'avais point laissée tomber à terre.

Lorsque Arago se fut éloigné, je m'approchai de la Fayette.

— Général, lui dis-je, ne vous ai-je pas entendu répondre tout à l'heure à Arago que vous manquiez de poudre?

— C'est la vérité, me dit le général; seulement, j'ai peut-être eu tort de l'avouer.

— Voulez-vous que j'en aille chercher, de la poudre?

— Vous?

— Sans doute, moi.

— Et où cela?

— Mais où il y en a... Soit à Soissons, soit à la Fère.

— On ne vous la donnera pas.

— Je la prendrai.

— Comment! vous la prendrez?

— Oui.

— De force?

— Pourquoi pas? On a bien pris le Louvre de force!

— Vous êtes fou, mon ami, me dit le général.

— Mais non, je ne suis pas fou, je vous jure!

— Allons, rentrez chez vous; vous êtes fatigué; vous ne pouvez plus parler... On m'a dit que vous aviez passé la nuit ici.

— Général, donnez-moi un ordre pour aller prendre de la poudre.

— Mais non, cent fois non !

— Décidément, vous ne voulez pas?

— Je ne veux pas vous faire fusiller.

— Soit; mais vous voulez bien me donner un laissez-passer pour arriver près du général Gérard.

— Oh! quant à cela, volontiers. Monsieur Bonnelier, faites un laissez-passer pour M. Dumas.

— Bonnelier est occupé, mon général; je vais le faire moi-même, et vous le signerez tout de suite... Vous avez raison, je vais rentrer chez moi, je suis éreinté !

Et j'allai à une table où j'écrivis un laissez-passer conçu en ces termes :

30 juillet 1830, à une heure.

» Laisser passer M. Alexandre Dumas près du général Gérard. »

Je présentai au général la Fayette le papier d'une main et la plume de l'autre.

Il signa.

Je tenais mon ordre.

— Merci, général, lui dis-je.

Et, comme le laissez-passer était de mon écriture, j'ajoutai après ces deux mots : « général Gérard, » la phrase suivante :

« A qui nous recommandons la proposition qu'il vient de nous faire. »

Muni de ce laissez-passer, je me rendis à l'instant même chez Lafitte, et je pénétrai jusqu'au général.

Le général m'avait vu enfant chez M. Collard; je me nommai; il me reconnut.

— Ah! c'est vous, monsieur Dumas! me dit-il. Eh bien, quelle est cette proposition?

— La voici, général... M. de la Fayette a dit tout à l'heure devant moi, à l'hôtel de ville, que l'on manquait de poudre,

et que, si Charles X revenait sur Paris, il n'y aurait peut-être pas quatre mille coups de fusil à tirer.

— C'est vrai, et, comme vous le voyez, c'est assez inquiétant.

— Eh bien, j'ai offert au général la Fayette d'en aller prendre, de la poudre.

— Où cela?

— A Soissons.

— Comment la prendre?

— Comme on prend... Il n'y a pas deux façons de prendre, il me semble. Je demanderai poliment de la poudre.

— A qui?

— Au commandant de place, donc.

— Et s'il la refuse?

— Je la prendrai.

— Voilà où je vous attends... Encore une fois, comment la prendrez-vous?

— Ah! cela me regarde!

— Ainsi, telle est la proposition que me recommande le général la Fayette?

— Vous voyez, la phrase est précise « ... Du général Gérard, à qui nous recommandons la proposition qu'il vient de nous faire. »

— Et il n'a pas trouvé votre proposition insensée?

— Je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que nous l'avons discutée un instant ensemble.

— Et il ne vous a pas dit qu'il y avait vingt chances contre une pour que vous fussiez fusillé dans une pareille expédition?

— Je crois que cette opinion a, en effet, été émise par lui.

— Et, malgré cela, il m'a recommandé votre proposition?

— Je l'ai convaincu.

— Mais pourquoi ne vous a-t-il pas, alors, remis lui-même l'ordre que vous me demandez?

— Parce qu'il a prétendu, général, que les ordres à donner aux autorités militaires vous regardaient, et non pas lui.

Le général Gérard se mordit les lèvres.

— Hum! fit-il.

— Eh bien, général?

— Eh bien, c'est impossible!

— Comment, impossible?

— Je ne puis pas me compromettre au point de donner un pareil ordre.

Je le regardai en face.

— Pourquoi pas, général? lui dis-je. Je me compromets bien au point de l'exécuter, moi!

Le général tressaillit et me regarda à son tour.

— Non, dit-il, non! je ne puis pas... Adressez-vous au gouvernement provisoire.

— Ah! oui, votre gouvernement provisoire! avec cela qu'il est facile à trouver! Je l'ai cherché de tous les côtés; je me le suis fait indiquer par tout le monde, et, là où l'on m'a adressé, je n'ai jamais vu qu'une grande salle déserte, avec une table au milieu, des bouteilles de vin et de bière vides sur la table, et, dans un coin, à un bureau, une espèce de plumitif écrivant... Croyez-moi, général, puisque je tiens la réalité, ne me renvoyez pas à l'ombre, et signez-moi l'ordre en question.

— Vous le voulez absolument? me dit-il.

— Je le désire, général.

— Et vous ne vous en prendrez qu'à vous du mal qui pourra vous arriver?

— Voulez-vous que je vous donne d'avance décharge de ma personne?

— Écrivez l'ordre vous-même.

— A la condition, général, que vous voudrez bien le recopier tout entier de votre main... L'ordre aura plus de puissance étant autographe.

— Soit.

Je pris un morceau de papier, et j'écrivis ce modèle d'ordre :

« Les autorités militaires de la ville de Soissons sont invitées à remettre à l'instant même à M. Alexandre Dumas toute la poudre qui pourra se trouver, soit dans la poudrière, soit dans la ville.

» Paris, ce 30 juillet 1830. »

Je présentai le papier au général Gérard.

Il le prit, le lut et le relut.

Puis, comme s'il oubliait que je lui eusse demandé un ordre autographe, il prit une plume :

— Puisque vous le voulez..., dit-il.

Et il signa mon ordre.

Je le laissai faire; j'avais mon idée.

— Merci, général.

— Vous êtes content, alors?

— Très-content!

— Vous n'êtes pas difficile.

Et il rentra dans le salon.

Je tenais encore la plume, et, au-dessus de son nom, j'écrivis : « Le ministre de la guerre. »

La première interpolation m'avait assez bien réussi pour que j'en risquasse une seconde.

Grâce à cette seconde interpolation, l'ordre était ainsi conçu :

« Les autorités militaires de la ville de Soissons sont invitées à remettre à l'instant même à M. Alexandre Dumas toute la poudre qui pourra se trouver, soit dans la poudrière, soit dans la ville.

» *Le ministre de la guerre,*

» GÉRARD.

» Paris, ce 30 juillet 1830. »

Ce n'était pas fini, comme on pourrait le croire.

J'avais un ordre pour les autorités militaires signé *Gérard;* je voulais une invitation aux autorités civiles signée *la Fayette.*

Je comptais beaucoup sur la réputation militaire du général Gérard; mais je comptais bien autrement encore sur la popularité du général la Fayette; d'ailleurs, une des signatures compléterait l'autre.

De retour à l'hôtel de ville, je fis demander la Fayette; il vint.

— Eh bien, me dit-il, vous n'êtes pas encore couché?
— Non, général, je pars.
— Pour quel endroit?
— Pour Soissons.
— Sans ordre?
— J'ai un ordre du général Gérard.
— Gérard vous a donné un ordre?
— Avec enthousiasme, général.
— Oh! oh! je voudrais bien voir cet ordre-là.
— Le voici.
Il le lut.
— « Ministre de la guerre? » dit-il après avoir lu.
— Il a cru que cela pourrait me servir.
— Alors, il a bien fait.
— Et vous, général, ne me donnerez-vous rien?
— Que voulez-vous que je vous donne?
— Une invitation aux autorités civiles de seconder le mouvement révolutionnaire que je vais tâcher d'imprimer à la ville... Vous comprenez bien que je n'espère réussir qu'à l'aide d'une surprise populaire.
— Volontiers... Il ne sera pas dit que, lorsque vous risquez votre vie dans une pareille entreprise, je ne risquerai rien, moi.

Il prit une plume, et, cette fois, tout entière écrite de sa main et de sa fine écriture, il rédigea l'espèce de proclamation suivante:

Aux citoyens de la ville de Soissons.

« Citoyens,

» Vous savez ce qui s'est passé à Paris pendant les trois immortelles journées qui viennent de s'écouler? Les Bourbons sont chassés; le Louvre est pris; le peuple est maître de la capitale.

» Mais les vainqueurs des trois jours peuvent se voir arracher par le manque de munitions la victoire qu'ils ont

chèrement acquise. Ils s'adressent donc à vous, par la voix d'un de nos combattants, M. Alexandre Dumas, pour faire un appel fraternel à votre patriotisme et à votre dévouement.

» Tout ce que vous pourrez envoyer de poudre à vos frères de Paris sera considéré comme une offrande à la patrie.

» Pour le gouvernement provisoire,

Le commandant général de la garde nationale,

» LA FAYETTE.

» Hôtel de ville de Paris, ce 30 juillet 1830. »

On voit que cette proclamation ne contenait, à tout prendre, qu'un appel au dévouement et au patriotisme. Ce n'était pas tout à fait ce que j'eusse voulu ; mais, enfin, force me fut de m'en contenter.

J'embrassai le général la Fayette, et je descendis quatre à quatre les degrés de l'hôtel de ville.

Il était trois heures de l'après-midi ; les portes de Soissons, ville de guerre, fermaient à onze heures du soir ; il s'agissait d'arriver à Soissons avant onze heures du soir, et j'avais vingt-quatre lieues à faire.

Sur la place, j'aperçus un jeune peintre de mes amis, nommé Bard. C'était un beau jeune homme de dix-huit ans, à la figure calme et impassible comme un marbre du XVe siècle.

Il ressemblait au saint Georges de Donatello.

L'envie me prit d'avoir un compagnon de route, ne fût-ce que pour me faire enterrer, si la double prédiction du général la Fayette et du général Gérard se réalisait.

J'allai à lui.

— Eh! Bard, cher ami, lui dis-je, que faites vous là?

— Moi? dit-il. Je regarde... C'est drôle, n'est-ce pas?

— C'est plus que drôle, c'est magnifique! Qu'avez-vous fait dans tout cela, vous?

— Rien... Je n'avais pour toute arme que la vieille hallebarde qui est dans mon atelier.

— Voulez-vous vous rattraper d'un seul coup ?

— Je ne demande pas mieux.

— Venez avec moi, alors.

— Où cela ?

— Vous faire fusiller.

— Je veux bien.

— Bravo ! Courez jusqu'à la maison ; prenez mes pistolets à deux coups ; faites seller mon cheval, et venez me rejoindre au Bourget.

J'ai oublié de dire que, sur les premiers fonds de *Christine*, j'avais acheté un cheval à ce même Chopin que, dans la matinée du 29, on avait pris pour l'empereur sur la place de l'Odéon.

— Qu'est-ce que c'est que le Bourget? me demanda Bard.

— Le Bourget, c'est le premier relais de poste sur la route de Soissons.

— Pourquoi votre cheval, puiqu'il y a un relais de poste?

— Ah ! voici... c'est que le maître de poste pourrait avoir éloigné ses chevaux ; c'est que ses chevaux pourraient avoir été pris ; c'est qu'enfin je ne puis pas emmener ma voiture, à cause des barricades, et que tous les maîtres de poste, malgré l'article de la loi qui les y oblige, n'ont pas de voitures de poste sous leurs hangars. Donc, vous comprenez bien ceci, mon cher : si nous trouvons une voiture, nous partirons en voiture ; si nous ne trouvons qu'un cheval, nous partirons côte à côte, à franc étrier : si nous ne trouvons rien du tout, il nous restera mon cheval ; vous monterez en croupe derrière moi, et nous représenterons à nous deux la plus belle moitié des quatre fils Aymon.

— Compris.

— Ainsi, mon cheval et mes pistolets à deux coups... Le premier arrivé au Bourget attendra l'autre.

— Je cours toujours ! s'écria Bard en s'élançant du côté du quai Pelletier.

— Et moi aussi, répondis-je en enfilant la rue de la Vannerie, laquelle conduisait tout droit à la rue Saint-Martin, mon chemin le plus direct pour arriver à la Villette.

Un mot sur ce qui se passait au moment où Bart courait à toutes jambes le long du quai Pelletier, et où j'en faisais autant le long de la rue Saint-Martin.

Étienne Arago, débarrassé de ses hommes, rentrait au *National*.

— Ah! sais-tu une nouvelle? lui dit Stapfer.

— Laquelle?

— Thiers est retrouvé.

— Ah! bah! Et où est-il?

— Il est là-haut... Il cherche un sujet d'article.

— Eh bien, je lui en apporte un.

— Tu sais qu'il est défendu d'entrer dans son cabinet quand il travaille?

— Bah! on est bien entré dans celui du roi!

— Alors, entre; tu lui donneras cette raison-là, et il sera bien difficile s'il ne la trouve pas bonne.

Arago entra.

Thiers se retourna pour voir quel était l'impudent qui violait la consigne.

Il reconnut Arago.

Arago venait de jouer un rôle immense dans le drame en cours de représentation.

La figure de l'illustre publiciste, déjà refrognée, s'adoucit donc à sa vue.

— Ah! c'est vous! dit-il.

— Oui... Je vous cherche pour vous donner un sujet d'article.

— Lequel?

Arago lui raconta toute l'aventure de Montrouge, et comment M. le duc de Chartres avait pu partir à temps.

Thiers écoutait avec la plus grande attention.

— Eh! eh! dit-il quand Arago eut fini, qui sait? vous avez peut-être sauvé la vie à un fils de France...

Arago resta la bouche béante et les yeux démesurément ouverts.

Voilà donc où le vent soufflait le 30 juillet 1830, à trois heures un quart de l'après-midi.

Ce vent changea les dispositions de Thiers, qui, au lieu de faire son article, se leva et courut chez Laffitte.

A mon retour de Soissons, nous verrons ce qu'il fit.

CLIV

Hue, Polignac! — André Marchais. — Le maître de poste du Bourget. — J'arbore les trois couleurs sur ma voiture. — Bard me rejoint. — M. Cunin-Gridaine. — Le père Levasseur. — Lutte avec lui. — Je lui brûle la cervelle! — Deux anciennes connaissances. — La terreur de Jean-Louis. — Halte à Villers-Cotterets. — Hutin. — Souper chez Paillet.

En arrivant à la Villette, je ne pouvais plus mettre une jambe devant l'autre.

Par bonheur, j'avisai un cabriolet.

— Cocher, lui dis-je, dix francs pour me conduire au Bourget!

— Quinze?

— Dix!

— Quinze!

— Va te promener!

— Allons, montez, notre bourgeois...

Je montai et nous partîmes.

Le cheval était mauvais marcheur, mais le cocher était bon patriote. Quand il sut combien j'étais pressé de partir, et dans quel but je partais :

— Oh! dit-il, ce n'est pas étonnant que mon cheval ne veuille pas trotter, alors : je l'ai baptisé Polignac, parce que c'est un fainéant dont on ne peut rien faire... Mais soyez tranquille, nous arriverons tout de même.

Et, prenant son fouet par la pointe, il se mit à frapper avec le manche, au lieu de cingler avec la lanière, en hurlant :

— Allons! hue, Polignac!

A force de hurlements, de jurons, de coups de fouet, nous arrivâmes en une heure au Bourget.

Le malheureux cheval était sur les dents; je crus que lui aussi, comme son illustre homonyme, avait vu son derneir jour.

Je payai les dix francs convenus; j'ajoutai noblement quarante sous de pourboire, et j'entrai dans la cour de la poste.

Justement, le maître de poste faisait atteler son cabriolet.

Je marchai à lui, je me nommai, je lui montrai l'ordre du général Gérard, la proclamation du général la Fayette, et je lui demandai de me fournir les moyens d'exécuter ma mission.

— Monsieur Dumas, me dit-il, j'attelais mon cheval pour aller chercher des nouvelles à Paris; vous m'en donnez, et de bonnes : je n'ai plus besoin d'y aller. Je vais faire mettre des chevaux de poste au cabriolet, et vous faire conduire jusqu'au Mesnil; si vous ne trouvez pas de voiture au Mesnil, vous garderez mon cabriolet, et, à votre retour, vous le réintégrerez sous la remise.

On ne pouvait pas mieux parler.

Sur ces entrefaites, je m'entendis appeler par mon nom; ce ne pouvait déjà être Bard. Je me retournai.

C'était André Marchais, un de nos plus ardents et de nos plus purs patriotes; il arrivait de Bruxelles, où la nouvelle de l'insurrection n'était parvenue que la veille.

Nous nous embrassâmes de grand cœur. — J'ai su, depuis, qu'en arrivant à Paris, il avait trouvé un mandat d'amener signé du duc de Raguse, et qui lui était commun avec le général la Fayette, Laffitte et Audry de Puyraveau.

Pendant que nous nous embrassions, les chevaux avaient eté attelés à ma voiture et à celle de Marchais, et Marchais partait pour Paris.

— A vos ordres, reprit le maître de poste, qui s'étonnait de mon peu d'empressement.

— Pardon, répondis-je, mais j'attends un camarade qui doit arriver de Paris avec mon cheval et des pistolets... Je compte même, si vous le voulez bien, laisser mon cheval chez vous en échange de votre cabriolet.

— Laissez tout ce que vous voudrez.

Nous jetâmes un regard sur les lointains de la route; rien ne paraissait encore.

— Nous aurions le temps, dis-je au maître de poste, de confectionner un drapeau tricolore.

— Pour quoi faire ? demanda-t-il.

— Pour mettre sur votre cabriolet... Cela indiquera à quelle opinion nous appartenons, et servira à ce qu'on ne nous arrête pas, nous prenant pour des fugitifs.

— Eh! eh! fit le maître de poste en riant, peut-être bien qu'on vous arrêtera, au contraire, parce que vous aurez l'air de tout autre chose!

— N'importe, je serais flatté de naviguer sous les trois couleurs.

— Ah! quant à cela, c'est bien facile!

Il traversa la rue et entra chez un marchand de rouenneries; nous achetâmes un demi-mètre de mérinos blanc, un demi-mètre de mérinos bleu, un demi-mètre de mérinos rouge, à la condition qu'on nous livrerait ces trois demi-mètres cousus les uns aux autres, et le tout cloué sur un manche à balai.

Au bout de dix minutes, le drapeau tricolore était terminé; il coûtait douze francs, le manche à balai compris.

On l'assujettit avec deux cordes à la capote du cabriolet.

Comme nous achevions cette besogne, nous aperçûmes Bard, qui arrivait au grand galop sur mon cheval.

Je lui fis signe de se hâter, s'il était possible.

Il ne pouvait pas aller plus vite. Enfin, il nous joignit.

— Ah! dit-il, vous avez trouvé un cabriolet, tant mieux: j'ai déjà le derrière en compote!

Puis, mettant pied à terre:

— Voilà votre cheval et vos pistolets, dit-il.

— Vous n'avez pas pensé à prendre une chemise?

— Ma foi, non !... Vous ne m'avez point parlé de chemise, il me semble.

— Non, et c'est moi qui suis dans mon tort... Remettez le cheval au garçon d'écurie, gardez les pistolets, et montez vite ! il est cinq heures!

— Cinq heures moins un quart, dit le maître de poste en regardant à sa montre.

— Croyez vous que nous arrivions à Soissons avant onze heures du soir?

— Ce sera difficile... Mais, enfin, on a fait tant de miracles depuis trois jours, qu'il n'y aurait rien d'impossible à ce que vous fissiez celui-là.

Et il ordonna au postillon d'enfourcher le cheval.

— Y êtes-vous? demanda-t-il.

— Oui.

— Alors, en route, postillon! et toujours au galop, tu entends?

— C'est convenu, bourgeois, dit le postillon.

Et il enleva la voiture d'un galop enragé.

— Vous savez que les pistolets ne sont pas chargés? me dit Bard.

— Bon! on les chargera à Villers-Cotterets.

A six heures moins un quart, nous étions au Mesnil; — nous avions fait près de quatre lieues en une heure.

Heureusement, il y avait des chevaux à la poste.

Notre postillon appela un collègue; tous deux se mirent à la besogne, et, cette fois, afin que nous pussions aller plus vite encore, on nous attela trois chevaux, au lieu de deux.

Je voulus payer le relais que nous venions de faire; le maître de poste avait donné ses ordres : le postillon refusa l'argent.

Je lui donnai dix francs pour lui; il nous recommanda à son camarade.

Et nous partîmes comme une trombe.

Par bonheur, le cabriolet était à l'épreuve. Une heure après, nous étions à Dammartin.

Notre drapeau tricolore faisait son effet. Les populations s'amassaient sur notre passage, et donnaient les signes du plus vif enthousiasme. Au relais de Dammartin, nous avions la moitié de la ville autour de nous.

— Cela va très-bien! dit Bard; seulement, je crois que,

pour que cela aille mieux encore, il faut crier quelque chose.

— Vous avez raison, criez, mon ami... Pendant ce temps-là, je dormirai, moi.

— Que faut-il que je crie?

— Vive la République! parbleu!...

Nous sortîmes de Dammartin aux cris de « Vive la République! »

Entre Dammartin et Nanteuil, nous aperçûmes une voiture qui venait en poste. En voyant notre drapeau tricolore, elle s'arrêta; ceux qu'elle conduisait mirent pied à terre.

— Quelles nouvelles? nous cria un homme d'une cinquantaine d'années.

— Le Louvre est pris, les Bourbons sont en fuite; il y a un gouvernement provisoire composé de la Fayette, Gérard, etc. Vive la République!

Le monsieur d'une cinquantaine d'années se gratta l'oreille, et remonta en voiture.

C'était M. Cunin-Gridaine.

Nous continuâmes notre route. A huit heures moins vingt minutes, nous étions à Nanteuil.

Nous n'avions plus que trois heures vingt minutes devant nous, et il nous restait douze lieues à faire.

Il n'était pas probable que nous les fissions; mais j'ai pour principe qu'il ne faut désespérer que lorsqu'il n'y a plus d'espoir, et encore!...

A Nanteuil, nous relayâmes. Le drapeau tricolore fit son effet accoutumé. On ne savait rien de Paris; nous apportions les premières nouvelles positives.

On nous donna un vieux postillon, à qui je criai :

— Quatre lieues à l'heure; trois francs de guides!

— C'est bien! c'est bien, dit le bonhomme; on connaît son état : on a conduit le *général*.

Le général, c'était mon père; on voit que je rentrais dans le pays natal.

— Eh bien, si vous avez conduit mon père, vous savez qu'il aimait à marcher vite; je suis comme lui.

— C'est bien, c'est bien, on connaît son état.

— Partez, alors.

— On part!

— Oh! fit le postillon que je quittais, je vous plains, monsieur Dumas; vous avez là une mauvaise pratique!

— Je le ferai bien marcher, soyez tranquille.

— Je vous le souhaite... Bon voyage! — Allons, père Levasseur, un peu de vif-argent dans les bottes!

Le postillon partait, en effet.

— Père Levasseur, lui criai-je, je vous ai dit trois francs de guides, si nous sommes à huit heures et demie à Levignan.

— Si on n'y est pas à huit heures et demie, on y sera à neuf heures... On connaît son état.

— Vous entendez, père Levasseur, lui répétai-je, je veux être à Levignan à huit heures et demie.

— Bah! le roi dit : *Nous voulons*.

— Oui, mais il n'y a plus de roi... Allons, allons!

— Laissez-nous monter le roidillon, et l'on verra après.

Nous montâmes le roidillon; le roidillon monté, le père Levasseur mit ses chevaux au trot.

J'eus patience pendant dix minutes; mais, au bout de dix minutes :

— Oh! père Levasseur, ça ne peut pas aller comme cela! lui dis-je.

— Et comment voulez-vous donc que ça aille?

— Plus vite!

— Plus vite? C'est défendu.

— Défendu, par qui?

— Par les règlements... On connaît son état, que diable!

— Père Levasseur...

— Plaît-il?

Laissez-moi descendre.

— Ooh!... ooh!...

La voiture s'arrêta; je descendis; je coupai une branche à un orme de la route.

— Dites donc, demanda le père Levasseur, qui me regar-

dait faire avec inquiétude, ce n'est pas pour taquiner mes chevaux, j'espère, que vous taillez ce scion-là?

— Ne vous inquiétez pas, père Levasseur.

Je remontai dans la voiture.

— En route!

— En route, en route, tout cela est bel et bon; mais c'est que, si c'était pour taquiner mes chevaux, voyez-vous, que vous ayez taillé ce scion-là...

— Eh bien, après?

— Après, nous verrions... Je n'ai pas peur de vous parce que vous avez un fusil, moi!

— Père Levasseur, vous savez votre état de postillon, n'est-ce pas?

— On s'en vante!

— Eh bien, moi, je sais mon état de voyageur... Votre idée est, à ce qu'il paraît, d'aller le plus doucement possible; la mienne est d'aller le plus vite que je peux... Nous allons voir celui de nous deux qui est le plus fort.

— Nous verrons tout ce que vous voudrez, je m'en moque

Je tirai ma montre.

— Père Levasseur, vous avez deux minutes pour vous décider.

— A quoi?

— A mettre vos chevaux au galop.

— Sinon?

— Sinon, je les y mettrai moi-même.

— Vraiment?

— C'est comme cela!

— Eh bien, je suis curieux d'en voir la farce.

— Vous la verrez, père Levasseur.

Le père Levasseur se mit à entonner la complainte de saint Roch. Pendant tout ce temps-là, on avait été au petit trot.

— Père Levasseur, dis-je après le premier couplet, je vous préviens qu'il y a déjà une minute de passée.

Le père Levasseur entonna le second couplet à pleine gorge; mais, au moment où il allait entonner le troisième, je coupai la croupe de ses chevaux d'un vigoureux coup de baguette.

Les chevaux firent un bond en avant, et partirent au grand trot.

— Eh bien, eh bien, que faites-vous donc? demanda le postillon.

Au lieu de répondre, je redoublai mes coups, et les chevaux passèrent du trot au galop.

— Ah! mille dieux! ah! tonnerre de chien! ah! c'est comme cela que vous le prenez... Laissez-moi descendre un peu!... Ah! vous verrez! ah! vous aurez affaire à moi!.. Aooh! aooh!... Voulez-vous bien finir, mille dieux!

— Eh bien, père Levasseur, criai-je en continuant de frapper à tour de bras, quand je vous disais que je savais mieux mon état que vous ne saviez le vôtre!

— Tonnerre de chien! finissez-vous, une fois!... Non?... Aooh! aooh!...

Le père Levasseur avait beau crier *aooh!* et tenir ses chevaux en bride, ses chevaux se cabraient, mais ils galopaient en se cabrant.

Par malheur, ma branche d'orme cassa, et je me trouvai désarmé.

Cependant, les chevaux étaient si bien lancés, qu'ils ne s'arrêtèrent qu'au bout d'une centaine de pas.

— Ah! mille dieux! ah! tonnerre de chien! criait le père Levasseur; quand mes chevaux vont être arrêtés, vous allez un peu avoir affaire à moi!

— Qu'est-ce que vous comptez faire, père Levasseur? lui dis-je en riant.

— Les dételer, donc, et vous laisser, vous et votre cabriolet, au milieu de la route... Nous verrons s'il est permis de mettre de pauvres animaux dans un pareil état.

Et le père Levasseur calmait peu à peu ses chevaux.

— Passez-moi un de mes pistolets, dis-je à Bard

— Comment, un de vos pistolets?

— Passez vite.

— Mais vous n'allez pas lui brûler la cervelle?

— Si fait!

— Ils ne sont pas chargés.

— Je vais les charger.

Bard me regardait avec terreur.

Je mis une capsule à chaque cheminée, et je poussai une bourre jusqu'au milieu de chaque canon.

Je venais d'achever l'opération lorsque le cabriolet s'arrêta, et lorsque, tout jurant, le postillon vint pour détacher les traits, comme il m'en avait menacé, levant lourdement, l'une après l'autre, chacune de ses jambes garnies de leurs grosses bottes.

Je l'attendais le pistolet à la main.

— Père Levasseur, lui dis-je, vous savez que, si vous touchez aux traits, je vous casse la tête.

Il leva le nez, et vit la double embouchure du pistolet.

— Bon! dit-il, on ne tue pas les gens comme cela!

Et il porta la main aux traits.

— Père Levasseur, prenez garde à ce que vous faites! Vous dételez, je crois?

— Mes chevaux sont mes chevaux, et, quand on les surmène, je les dételle, oui...

— Père Levasseur, avez-vous une femme, des enfants?

Il leva le nez une seconde fois : la question lui paraissait étrange.

— Oui-da, que j'ai une femme, et quatre enfants, donc! un garçon et trois filles.

— Eh bien, père Levasseur, je vous avertis que, si vous ne lâchez pas les traits de vos chevaux, la République sera obligée de faire une pension à votre femme et à vos enfants.

Le père Levasseur se mit à rire, et empoigna les traits à pleines mains.

J'appuyai sur la gâchette, la capsule fit explosion, la bourre atteignit mon homme au milieu du visage.

Il se crut tué; il tomba à la renverse, les deux mains sur la figure, et à moitié évanoui.

Avant qu'il fût revenu de son étourdissement, je lui avais tiré ses bottes, comme le petit Poucet celles de l'Ogre; je les avais passées à mes pieds, j'avais enfourché le porteur, et je partais au grand galop.

Bard manqua de se jeter en bas du cabriolet à force de rire.

Au bout de trois ou quatre cents pas, je me retournai tout en fouettant les chevaux, et je vis le père Levasseur, qui, assis sur son derrière, commençait à reprendre ses sens.

Un petit monticule que je franchis le déroba à ma vue.

J'avais encore à peu près une lieue et demie à faire; je rattrapai le temps perdu, et fis cela en dix-sept minutes.

J'arrivai à la poste de Levignan en m'annonçant à grands coups de fouet, et, quand j'arrêtai les chevaux, deux personnes se montraient sur le seuil de la porte.

L'une était le maître de poste lui-même, M. Labbé; l'autre était mon vieil ami Cartier, le marchand de bois.

Tous deux me reconnurent en même temps.

— Tiens, c'est toi, garçon! dit Labbé; ça va donc mal, que tu t'es fait postillon?

Cartier me donnait la main.

— Dans quel diable d'équipage nous arrives-tu là! demanda-t-il.

Je leur racontai l'aventure du père Levasseur, — puis tout ce qui s'était passé à Paris.

Il était huit heures et demie; je n'avais plus que deux heures et demie pour arriver à Soissons, et il me restait neuf grandes lieues à faire.

Les probabilités de réussite s'évanouissaient de plus en plus; cependant, je n'en voulus pas démordre.

Je demandai des chevaux à Labbé, qui les fit amener à l'instant même.

En cinq minutes, ils étaient attelés.

— Ma foi, dit Cartier à Labbé, je m'en vais avec eux... Je suis curieux de savoir comment cela finira.

Et Cartier monta avec nous.

— Recommandez-moi au postillon, dis-je à M. Labbé.

Et il fit un signe de tête.

— Jean-Louis, dit-il au postillon.

— Plaît-il, bourgeois?

— Tu connais le père Levasseur?

— Pardieu! si je le connais!

— Tu vois bien ce monsieur-là?

Et il me montrait au postillon.

— Oui-da, je le vois tout de même.

— Eh bien, il vient de tuer le père Levasseur.

— Comment cela? dit le postillon tout abasourdi.

— D'un coup de pistolet.

— Et à quel propos?

— Parce qu'il n'allait pas ventre à terre... Ainsi, prends garde à toi, Jean-Louis.

— C'est vrai ça? dit le postillon pâlissant.

— Tu vois bien, puisque monsieur conduisait lui-même, et que voilà le fouet et les bottes du défunt.

Jean-Louis jeta un coup d'œil terrifié sur le fouet et les bottes, et, sans dire une parole, il partit au triple galop.

— Oh! mes pauves chevaux, nous cria Labbé, ils vont en voir de dures!...

En moins d'une heure, nous fûmes à Villers-Cotterets. C'est là qu'une véritable ovation m'attendait.

En effet, à peine eus-je jeté mon nom à la première personne de connaissance que je rencontrai, que la nouvelle de mon arrivée en poste, dans un cabriolet surmonté d'un drapeau tricolore, parcourut la ville aussi rapidement que si elle eût été portée sur les fils d'un télégraphe électrique.

A cette nouvelle, les maisons rejetèrent les vivants avec autant d'ensemble qu'au bruit de la trompette du jugement dernier les tombeaux rejetteront les morts.

Tous ces vivants coururent à la poste, et arrivèrent en même temps que moi.

Il fallut une longue explication pour tout faire comprendre. Pourquoi ce costume? pourquoi ce fusil? pourquoi ces coups de soleil? pourquoi ce cabriolet? pourquoi ce drapeau tricolore? pourquoi Bard? pourquoi Cartier?

Chacun, dans ce cher pays, m'aimait assez pour avoir le droit de m'adresser sa question.

Je répondis à toutes.

Les explications données, il n'y eut qu'un cri :

— Ne va pas à Soissons! Soissons est une ville de royalistes!

Je n'étais pas venu, comme on le comprend bien, jusqu'à Villers-Cotterets, pour ne point aller à Soissons.

— Non-seulement j'irai à Soissons, répondis-je, mais je ferai tout ce que je pourrai pour y arriver avant onze heures, dussé-je donner vingt francs de guides aux postillons.

— Tu leur en donnerais quarante que tu n'arriverais pas, me dit une voix de connaissance; mais tu arriveras à minuit, et tu entreras.

Cette voix était celle d'un de mes amis, habitant de Soissons, celui-là même qui, quinze ans auparavant, enfant comme moi, était venu, une heure avant moi, faire au général Lallemand prisonnier une proposition pareille à celle qu'une heure après je lui devais faire.

— Ah! c'est toi, Hutin? m'écriai-je. Et comment ferai-je pour entrer?

— Tu entreras, parce que j'irai avec toi, et que je te ferai entrer... Je suis de Soissons, et je connais le portier.

— Bravo! et jusqu'à quelle heure avons-nous?

— Nous avons toute la nuit; cependant mieux vaudrait arriver avant une heure.

— Bon! nous avons le temps de souper, alors?

— Où soupes-tu?

Dix voix répondirent :

— Chez moi! chez moi! chez nous!

Et l'on se mit à me tirer par devant, par derrière, par les basques de ma veste, par le cordon de ma poire à poudre, par la banderole de mon fusil, par les bouts de ma cravate.

— Pardon, dit une autre voix, mais il y a engagement antérieur.

— Ah! Paillet!...

C'était mon ancien maître clerc.

Je me retournai vers tous mes amphitryons.

— C'est vrai, j'ai promis à Paillet, lors de son dernier voyage à Paris, de venir dîner chez lui.

— Et c'est d'autant mieux, dit Paillet, que la salle à manger est grande, et que ceux qui voudront souper avec nous y trouveront place... Allons, qui l'aime me suive!

Une vingtaine de jeunes gens nous suivirent : c'étaient mes anciens camarades Saunier, Fontaine, Arpin, Labarre, Rajade, que sais-je, moi?

On prit la rue de Soissons, et l'on s'arrêta chez Paillet.

En un instant, grâce au père Cartier, qui demeurait presque en face, un souper excellent fut improvisé.

Cartier l'aîné, Paillet, Hutin et Bard se mirent à table.

Les autres firent cercle.

Alors, il fallut, tout en mangeant, raconter cette merveilleuse épopée des trois jours, dont pas un détail n'était encore parvenu à Villers-Cotterets.

Ce furent des cris d'admiration.

Puis je passai au récit de ma mission

Là, l'enthousiasme se calma.

Quand j'eus annoncé que je comptais prendre, à moi seul, tout ce qu'il y avait de poudre dans une ville de guerre ayant huit mille âmes de population et huit cents hommes de garnison, mes pauvres amis se regardèrent, et me dirent, comme le général la Fayette :

— Ah çà ! mais tu es fou !

Il y avait quelque chose de plus grave que cette unanimité d'opinion des habitants de Villers-Cotterets : c'est que c'était aussi l'avis de Hutin, qui était de Soissons.

— Cependant, ajouta-t-il, comme je t'ai dit que je tenterais la chose avec toi, je la tenterai... Seulement, il y a cent à parier contre un que, demain à cette heure-ci, nous serons fusillés.

Je me retournai du côté de Bard.

— Que vous ai-je dit en vous proposant de vous emmener, seigneur Raphaël?

— Vous m'avez dit : « Voulez-vous venir vous faire fusiller avec moi? »

— Qu'avez-vous répondu?

— J'ai répondu que je voulais bien.

— Et maintenant?

— Je veux bien toujours.

— Dame! vous voyez, vous entendez... Réfléchissez, mon cher.

— C'est tout réfléchi.

— Alors, vous venez?

— Certainement.

Je me retournai vers Hutin.

— Alors, tu viens?

— Parbleu!

— C'est tout ce qu'il faut.

Je levai mon verre.

— Mes amis, à demain soir, ici!... Père Cartier, un diner pour vingt personnes, à la condition qu'on le mangera, que nous soyons vivants ou morts. Voici deux cents francs pour le diner!

— Tu payeras demain.

— Et si je suis fusillé?...

— Eh bien, c'est moi qui payerai.

— Vive le père Cartier!

Et j'avalai le contenu de mon verre.

On répéta en chœur : « Vive le père Cartier! » et, comme nous avions soupé, comme il était onze heures, comme les chevaux étaient au cabriolet, nous nous levâmes pour partir.

— Ah diable! un instant, fis-je en réfléchissant; nous pouvons avoir affaire demain à de plus rudes adversaires que le père Levasseur; chargeons sérieusement les pistolets. Qui de ces messieurs a des balles de calibre?

C'étaient des pistolets du calibre vingt-quatre.

C'eût été un grand hasard de trouver des balles de ce calibre-là.

— Attends, dit Cartier, je vais t'arranger cela, moi. Tu as des balles dans ta poche?

— Oui, mais du calibre vingt.

— Donne-m'en quatre, ou plutôt huit; il est bon d'en avoir de rechange...

Je lui donnai huit balles.

Cinq minutes après, il me les rapporta allongées en lingots, et, par conséquent, entrant dans les pistolets.

Les pistolets furent éventés, chargés et amorcés avec le plus grand soin. On eût dit les préparatifs d'un duel.

Puis on but une dernière fois à la réussite de l'entreprise; puis on s'embrassa plutôt deux fois qu'une; puis nous montâmes en cabriolet, Hutin, Bard et moi; puis le postillon enfourcha ses chevaux; puis, enfin, au milieu des cris d'adieu et des vivats d'encouragement de mes bons et chers amis, nous prîmes au grand galop la route de Soissons.

Deux heures après notre sortie de Villers-Cotterets, la porte de Soissons s'ouvrait à la voix et au nom d'Hutin, et le portier nous introduisait dans la ville, sans se douter qu'il venait de laisser passer la Révolution.

CLV

Arrivée à Soissons. — Apprêts stratégiques. — Reconnaissance autour de la poudrière. — Hutin et Bard plantent le drapeau tricolore sur la cathédrale. — J'escalade le mur de la poudrière. — Le capitaine Mollard. — Le sergent Ragon. — Le lieutenant-colonel d'Orcourt. — Pourparlers avec eux. — Ils me promettent leur neutralité.

Après plus de vingt ans écoulés, nous hésitons presque à écrire ce qui va suivre, tant le récit nous en paraît incroyable à nous-même; mais nous renverrons ceux qui douteraient au *Moniteur* du 9 août, contenant le rapport officiel qu'y fit insérer le général la Fayette, afin que les intéressés pussent réclamer ou démentir, s'il y avait lieu.

Personne ne réclama, personne ne démentit.

A minuit, nous frappions à grands coups à la porte de madame Hutin la mère, qui nous reçut avec des cris de joie, ne se doutant pas plus que le portier de ce que contenait le cabriolet à la Congrève qu'elle ordonnait de remiser dans sa cour.

C'était le lendemain jour de marché; il s'agissait de confectionner un gigantesque drapeau tricolore, et de le substituer au drapeau blanc qui flottait sur la cathédrale.

Madame Hutin, sans trop savoir ce que nous faisions, ni les conséquences que la chose pouvait avoir, mit à notre disposition les rideaux rouges de sa salle à manger et les rideaux bleus de son salon.

Un drap pris dans l'armoire à linge compléta l'étendard national.

Quant au bâton, il ne fallait pas s'en inquiéter; nous trouverions celui du drapeau blanc: Les bâtons n'ont pas d'opinion.

Chacun s'était mis à la besogne; tout le monde cousait: madame Hutin, sa cuisinière, Hutin, Bard et moi.

A trois heures du matin, c'est-à-dire aux premières lueurs du jour, le dernier point était fait.

Voici de quelle manière la besogne était partagée:

Je commencerais par m'emparer de la poudrière, en même temps que Bard et Hutin, sous prétexte de voir le lever du soleil du haut de la tour, se feraient ouvrir les portes de la cathédrale, déchireraient le drapeau blanc et y substitueraient le drapeau tricolore.

Si le sacristain opposait de la résistance, il était convenu qu'on le jetterait du haut en bas du clocher.

Hutin avait armé Bard d'une carabine, et s'était armé lui-même d'un fusil à deux coups.

Aussitôt le drapeau placé, le sacristain enfermé dans la tour, la clef de la tour dans la poche d'Hutin, celui-ci devait m'envoyer Bard à la poudrière, située dans les ruines de l'église Saint-Jean.

Bard pouvait m'être d'autant plus utile que, dans la poudrière, logeaient trois militaires dont les longs services étaient récompensés par une position qui était presque une sinécure, et dont les blessures, recouvertes chez deux d'entre eux par le ruban de la Légion d'honneur reçu sous l'Empire, ne permettaient pas de douter de leur courage.

Ils se nommaient: l'un le lieutenant-colonel d'Orcourt; l'autre, le capitaine Mollard; le troisième, le sergent Ragon.

Il était donc probable que j'aurais besoin de renfort.

Pendant que Bard viendrait me rejoindre, Hutin, porteur

de la proclamation du général la Fayette, se rendrait immédiatement chez le docteur Missa.

Le docteur Missa était le chef de l'opposition libérale, et avait dit cent fois qu'il n'attendait qu'une occasion de se mettre en avant.

L'occasion était belle; et nous espérions qu'il ne la manquerait pas.

Hutin croyait pouvoir également compter sur deux de ses amis, l'un nommé Moreau; l'autre nommé Quinette.

Quinette, fils du conventionnel, est le même qui fut, depuis, député sous Louis-Philippe, et ambassadeur à Bruxelles sous la République.

On verra comment chacun d'eux répondit à l'appel fait au nom de la Révolution.

En sortant de la poudrière, je devais me rendre chez le commandant de place, M. de Liniers; et, l'ordre du général Gérard à la main, obtenir de lui, de gré ou de force, l'autorisation d'enlever la poudre.

J'étais prévenu que M. de Liniers était plus qu'un royaliste: M. de Liniers était un ultra!

A la première nouvelle de l'insurrection de Paris, il avait déclaré que, de quelque façon que les choses tournassent dans la capitale, il s'ensevelirait sous les ruines de Soissons, et que sur la plus haute pierre de ces ruines flotterait le drapeau blanc.

Il était donc à peu près certain que c'était de ce côté-là que viendrait la résistance sérieuse.

Je ne m'en préoccupai pas autrement : chaque événement de la journée devait se dérouler à son tour.

A trois heures dix minutes du matin, nous sortîmes donc de la maison de madame Hutin, qui fut admirable de courage, et qui, au lieu de retenir son fils, le poussa en avant.

Au bout de la rue, nous nous séparâmes, Hutin et Bard pour se rendre à la cathédrale, moi pour me rendre à la poudrière.

Comme il pouvait être dangereux d'entrer dans l'enceinte

des ruines de Saint-Jean par la grande porte, facile à défendre, il fut convenu que je sauterais par-dessus le mur.

Bard, de son côté, devait, au contraire, se présenter à la grande porte, que j'irais lui ouvrir lorsque j'entendrais frapper trois coups également espacés.

En moins de cinq minutes, j'étais au pied de la muraille, aisée à franchir, vu son peu d'élévation et les interstices des pierres qui formaient, pour l'escalader, des échelons naturels.

Cependant, j'attendis. Je ne voulais commencer mon expédition que quand je verrais au haut de la cathédrale le drapeau tricolore substitué au drapeau blanc.

Seulement, pour me rendre compte des localités, je m'élevai doucement à la force des poignets, de manière à ce que mes yeux arrivassent au niveau du faîte de la muraille.

Deux hommes, la bêche à la main, fouillaient tranquillement chacun un carré d'un petit jardin.

A leur pantalon d'uniforme et à leurs moustaches, je les reconnus pour deux des militaires qui habitaient les appartements situés en face de la poudrière.

La poudrière était dans l'un ou dans l'autre des pavillons d'entrée, peut-être dans tous les deux.

La porte de chêne, solide comme une poterne, renforcée de traverses et ornée de clous, était placée entre les deux pavillons.

Elle était fermée.

Le champ de bataille ainsi exploré d'un regard, je me laissai retomber au pied de la muraille, et je tournai les yeux du côté de la cathédrale.

Au bout d'un instant, je vis apparaître au-dessus de la galerie la tête de trois hommes, puis le drapeau blanc s'agiter d'une manière insolite et qu'on ne pouvait pas attribuer au vent, dont l'absence était patente; enfin, le drapeau blanc s'abaissa, disparut, et bientôt se releva changé en drapeau tricolore.

Hutin et Bard avaient fini leur besogne; c'était à mon tour de commencer la mienne.

Ce ne fut pas long. Je visitai mon fusil pour voir si les

amorces tenaient; je le mis en bandoulière, et, en m'aidant des pieds et des mains, je parvins rapidement à la crête du mur.

Les deux militaires avaient changé d'attitude : ils étaient appuyés sur leur bêche, et regardaient avec un étonnement marqué le sommet de la tour, où flottait triomphalement le drapeau tricolore.

Je sautai dans l'enceinte de la poudrière.

Au bruit que je fis en touchant la terre, les deux militaires se retournèrent à la fois.

La seconde apparition leur semblait évidemment plus extraordinaire encore que la première.

J'avais eu le temps de passer mon fusil dans ma main gauche, et d'armer mes deux coups.

Je m'avançai vers eux; ils me regardaient venir, immobiles d'étonnement.

Je m'arrêtai à dix pas d'eux.

— Messieurs, leur dis-je, je vous demande pardon de la façon dont je m'introduis chez vous; mais, comme vous ne me connaissez pas, vous auriez pu me refuser la porte, ce qui aurait occasionné toute sorte de retards, et je suis pressé.

— Mais, monsieur, demanda le capitaine Mollard, qui êtes-vous ?

— Je suis M. Alexandre Dumas, fils du général Alexandre Dumas, que vous avez dû connaître de nom, si vous avez servi sous la République; et je viens, au nom du général Gérard, demander aux autorités militaires de la ville de Soissons toute la poudre qui peut se trouver dans la ville. Voici mon ordre : qu'un de vous deux, messieurs, vienne en prendre connaissance.

Et, mon fusil dans la main gauche, je tendis la main droite du côté de ces messieurs.

Le capitaine s'approcha de moi, prit l'ordre et le lut.

Pendant qu'il lisait, le sergent Ragon fit quelques pas vers la maison.

— Pardon, monsieur, lui dis-je, comme j'ignore dans quel

but vous voulez rentrer chez vous, je vous prie de demeurer où vous êtes.

Le sergent s'arrêta.

Le capitaine Mollard me rendit l'ordre.

— C'est bien, monsieur, dit-il. Maintenant, que désirez-vous?

— Ce que je désire, monsieur, c'est bien simple... Voyez ce drapeau tricolore...

Il fit un signe de tête qui signifiait qu'il l'avait parfaitement vu.

— Sa substitution au drapeau blanc, continuai-je, vous prouve que j'ai des intelligences dans la ville... La ville va se soulever.

— Après, monsieur?

— Après, monsieur, on m'a dit que je trouverais dans les trois gardiens de la poudrière de braves patriotes qui, au lieu de s'opposer aux ordres du général Gérard, m'aideraient dans mon entreprise. Je me présente donc à vous avec confiance, vous demandant votre coopération dans l'affaire.

— Vous comprenez, monsieur, me dit le capitaine, que notre coopération est impossible.

— Eh bien, alors, votre neutralité.

— Qu'est-ce que c'est? demanda un troisième interlocuteur paraissant sur le seuil de la porte avec un foulard noué autour de la tête, en chemise et vêtu d'un simple pantalon de toile.

— Colonel, dit le sergent en faisant un pas vers l'officier supérieur, c'est un envoyé du général Gérard. Il paraît que la révolution de Paris est faite, et que le général Gérard est ministre de la guerre.

J'arrêtai l'orateur, qui continuait de s'avancer vers la maison:

— Monsieur, lui dis-je, au lieu d'aller au colonel, priez, s'il vous plaît, le colonel de venir à nous. Je serai heureux de lui présenter mes compliments, et de lui montrer l'ordre du général Gérard.

— Est-il de la main du général, monsieur? dit le colonel.

— Il est au moins signé de lui, monsieur.

— Je vous préviens que j'ai justement fait partie de l'état-major du général, et que je connais sa signature.

— Je suis heureux de cette circonstance, colonel; elle facilitera, je l'espère, ma négociation près de vous.

Le colonel s'avança; je lui remis le papier, et profitai du moment qui m'était donné, tandis que les autres militaires se groupaient à lui, pour passer entre eux et la porte de la maison.

Dès lors, j'étais seul, c'est vrai, mais j'avais affaire à trois hommes désarmés.

— Eh bien, colonel? demandai-je au bout d'un instant.

— Je n'ai rien à dire, monsieur, sinon que l'ordre est bien signé par le général Gérard.

— Il me semble, au contraire, colonel, observai-je en riant, que c'est une raison pour que vous me disiez quelque chose.

Il échangea quelques mots avec le capitaine et le sergent.

— Que demandiez-vous à ces messieurs, quand je suis arrivé?

— Votre neutralité, colonel. Je n'ai pas la prétention de vous intimider ni de forcer votre conscience; si votre opinion vous entraîne vers le mouvement qui s'opère, tendez-moi franchement la main, et donnez-moi votre parole de ne pas vous opposer à ma mission; si, au contraire, vous voulez vous y opposer, vidons cela tout de suite, et faites tout ce que vous pourrez pour vous débarrasser de moi, car je vais faire tout ce que je pourrai pour me débarrasser de vous.

— Monsieur, dit le colonel après avoir de nouveau pris langue avec ses deux compagnons, nous sommes de vieux soldats qui ont assez vu le feu pour ne pas le craindre; dans une autre circonstance, nous accepterions donc la partie que vous nous offrez; malheureusement, ou plutôt heureusement, ce qu'on vous a dit de notre patriotisme est vrai, et, si vous aviez la main sur notre cœur, vous pourriez le voir à l'effet que nous produit l'apparition de ce drapeau tricolore que nous

regrettons depuis quinze ans... Quel est l'engagement que nous devons prendre avec vous, monsieur?

— Celui de rentrer chez vous et de n'en pas sortir que vous n'appreniez que je suis tué ou que je viens moi-même vous relever de votre parole.

— Pour moi et mes camarades, monsieur, foi de soldat!

J'allai à lui, et je lui tendis la main.

Trois mains s'avancèrent au lieu d'une; trois mains serrèrent la mienne avec cordialité.

— Voyons, maintenant, ce n'est point cela, dit le colonel; quand on entreprend une besogne comme celle que vous avez entreprise, il faut réussir.

— Voulez-vous m'aider de vos conseils?

Il sourit.

— Où allez-vous de ce pas?

— Chez le commandant de place, M. de Liniers.

— Le connaissez-vous?

— Pas le moins du monde.

— Hum!

— Quoi?

— Défiez-vous!

— Mais, enfin, si j'ai l'ordre?...

— Eh bien?

— Puis-je compter sur vous?

— Oh! alors, naturellement... La neutralité cesse, et nous devenons vos alliés.

En ce moment, on frappa à la porte trois coups également espacés.

— Qu'est-ce que cela? demanda le colonel.

— Un de mes amis, colonel, qui venait m'apporter du secours, si j'en avais besoin.

Puis, tout haut, je criai :

— Attendez un instant, Bard, je vais vous ouvrir... Je suis avec des amis.

Puis, me retournant vers les militaires :

— Maintenant, messieurs, leur dis-je, voulez-vous rentrer chez vous?

— C'est juste, dirent-ils.

— J'ai toujours votre parole?

— La parole donnée une fois ne se retire plus.

Ils rentrèrent chez eux, et j'allai ouvrir à Bard.

CLVI

Comment les choses s'étaient passées avec le sacristain. — La pièce de quatre. — Bard canonnier. — Le commandant de place. — Le lieutenant Tuya. — M. de Lenferna. — M. Bonvilliers. — Madame de Liniers. — La révolte des nègres. — A quelles conditions le commandant de place signe l'ordre. — M. Moreau. — M. Quinette. — Le maire de Soissons. — Bard et les prunes vertes.

Bard était parfaitement calme: on eût dit, en le voyant sa carabine sur l'épaule, un chasseur qui vient de se faire la main en tirant à la cible.

— Eh bien, me demanda-t-il, comment vont les choses ici?

— A merveille, mon cher! tout est arrangé.

— Bon! alors, vous avez la poudre?

— Oh! pas encore... Peste! comme vous y allez! Et votre drapeau?

Il me montra du doigt le clocher.

— Vous voyez, dit-il; n'est-ce pas qu'il fait bien dans le paysage?

— Oui; mais comment cela s'est-il passé?

— Oh! en douceur. Le sacristain a d'abord fait quelques difficultés; mais il a fini par se rendre aux raisons que lui a données M. Hutin.

— Et quelles raisons lui a-t-il données?

— Je ne sais pas trop: je regardais la campagne... Savez-vous qu'elle est magnifique, votre vallée de l'Aisne, surtout du côté de Vauxbuin?

— De sorte que vous n'avez rien entendu de ce qu'Hutin disait à votre homme d'Église?

— Je crois qu'il lui a dit qu'il allait l'assommer s'il ne se tenait pas tranquille.

— Et où est-il dans ce moment-ci?

— Qui? M. Hutin?

— Oui.

— Il doit être chez le docteur, comme il a promis.

— Alors, à merveille! vous allez rester ici, vous.

— Bon! qu'y ferai-je?

— Attendez.

Bard me suivit des yeux dans le mouvement que j'exécutai.

— Ah! le joli petit canon! s'écria-t-il.

En effet, je me dirigeais vers une jolie petite pièce de quatre, et même, à ce que je crois, d'un modèle au-dessous, laquelle était remisée à l'abri d'une espèce de hangar.

— N'est-ce pas que c'est un charmant joujou?

— Charmant!

— Alors, aidez-moi, cher ami.

— A quoi?

— A mettre cette pièce en place. En cas de siége, il faut que je vous laisse de l'artillerie.

Nous nous attelâmes à la pièce, et je la mis en batterie à trente pas à peu près de la porte.

Puis je glissai la moitié du contenu de ma poire à poudre dans le canon; je le bourrai avec mon mouchoir de poche; sur cette première bourre, je glissai une vingtaine de balles; puis, sur les balles, j'appuyai le mouchoir de poche de Bard, et la pièce se trouva chargée.

Une fois chargée, je la pointai et l'amorçai.

— La! dis-je en respirant; maintenant, voici ce que vous avez à faire.

— J'écoute les instructions.

— Combien de cigarettes pouvez-vous fumer de suite?

— Oh! tant que j'ai du tabac ou de l'argent pour en acheter!

— Eh bien, mon cher, fumez sans désemparer, afin d'avoir toujours une cigarette allumée; si l'on veut entrer malgré vous et forcer la porte, invitez trois fois les gens qui voudront en-

trer à se retirer; si, à la troisième invitation, ils persistent, placez-vous de côté afin que le recul de la pièce ne vous casse pas les jambes, puis approchez diagonalement votre cigarette de la lumière, et vous verrez l'effet de la mécanique.

— Bon! dit Bard.

Bard ne faisait jamais une objection. Je crois que, si, tandis qu'il était sur la galerie de la tour, je lui eusse dit: « Bard, sautez en bas! » il eût sauté.

— Ah çà! lui dis-je, à présent que vous avez une carabine et un canon, mes pistolets deviennent du luxe; rendez-moi donc mes pistolets.

— Ah! c'est vrai, dit Bard, les voici.

Il les tira de sa poche, et me les rendit.

Je les examinai de nouveau: ils étaient en bon état.

Je les glissai dans les deux basques de ma veste.

Puis je me dirigeai vers la maison du commandant de place.

Une sentinelle était dans la rue.

Je m'informai près d'elle où était le cabinet de M. de Liniers.

Elle me l'indiqua. C'était au premier étage ou à l'entre-sol.

Je montai l'escalier, et laissai mon fusil à la porte du cabinet.

Le commandant de place était seul avec un officier que je ne connaissais pas.

Il venait de se lever sur l'annonce qui lui avait été faite que le drapeau tricolore flottait au haut de la cathédrale.

Probablement ignorait-il encore mon arrivée; car, au moment même où j'entrais, il demandait à l'officier des détails sur cet étrange événement.

— Pardon, monsieur le vicomte, lui dis-je: mais, si ce sont tout simplement des détails que vous désirez, je puis vous donner ces détails, et j'ajouterai même que personne ne peut vous les donner mieux que moi.

— Soit; mais, d'abord, qui êtes-vous, monsieur? me demanda le commandant de place en me regardant avec étonnement.

J'ai dit ma tenue : ma cravate en corde à puits, ma chemise de quatre jours, ma veste veuve de la moitié de ses boutons.

Il n'y avait donc rien d'étonnant à la question de M. le commandant de place.

Je déclinai mes nom, prénoms et qualités. J'exposai en deux mots la situation de Paris ainsi que l'objet de ma mission, et je présentai au commandant de place l'ordre du général Gérard.

Le commandant de place ou le lieutenant de roi, comme on disait alors indifféremment, lut l'ordre avec attention, et, me le remettant :

— Monsieur, dit-il, vous comprenez que je ne reconnais aucunement la suzeraineté du gouvernement provisoire. D'ailleurs, la signature du général Gérard ne présente aucun caractère d'authenticité : elle n'est point légalisée ; elle n'a pas même de cachet.

— Monsieur, répondis-je, il y a une chose qui remplacera, j'en suis sûr, d'une façon triomphante la légalisation et le cachet ; je vous donne ma parole d'honneur que la signature est bien celle du général Gérard.

Un sourire qui ne manquait pas d'une certaine ironie passa sur les lèvres de M. le commandant de place.

— Je vous crois, monsieur, dit-il ; mais je vais vous annoncer une nouvelle qui rendra toute discussion inutile : il ne doit pas y avoir en ce moment au magasin à poudre plus de deux cents cartouches.

Le sourire de M. de Liniers m'avait légèrement vexé.

— Monsieur, lui répondis-je avec la même politesse, comme vous ne savez pas au juste le nombre de cartouches qu'il y a au magasin à poudre, je vais m'en informer près des trois militaires qui sont mes prisonniers sur parole.

— Comment ! vos prisonniers sur parole ?

— Oui, monsieur le vicomte ; M. le lieutenant-colonel d'Orcourt, M. le capitaine Mollard et M. le sergent Ragon sont mes prisonniers sur parole... Je vais donc, comme j'avais l'honneur de vous le dire, m'informer auprès d'eux de la quantité

de poudre qu'il y a dans le magasin, et je reviens vous en instruire.

Et je saluai et je sortis.

En sortant, je jetai les yeux sur le schako du factionnaire.

Il portait le chiffre du 53e.

Je jouais de bonheur. Comme on voit, la garnison de Soissons était composée du dépôt du 53e, et le 53e, on se le rappelle, avait tourné du côté du peuple au moment même où il s'emparait du Louvre.

Dans la rue, je rencontrai un officier.

— Vous êtes M. Dumas? me dit-il.

— Oui, monsieur.

— C'est vous qui venez de mettre le drapeau tricolore sur la cathédrale?

— Oui, monsieur.

— Marchez et ne craignez rien de nous; les soldats se sont distribué hier des cartouches tricolores.

— Puis-je compter sur eux?

— Vous pouvez compter qu'ils resteront dans la caserne.

— Votre nom?

— Le lieutenant Tuya.

— Merci!

Je pris le nom du lieutenant Tuya sur mon portefeuille.

— Que faites-vous? me demanda-t-il.

— Qui sait? répondis-je; si, en rentrant à l'hôtel de ville, je trouvais une seconde épaulette, vous ne m'en voudriez pas de vous l'envoyer?

Il se mit à rire, me fit un signe de tête, et s'éloigna rapidement.

En ce moment, plus rapidement encore, je vis passer près de moi l'officier que j'avais trouvé chez le commandant de place.

Il n'y avait pas de temps à perdre: sans doute, il allait porter des ordres.

J'allongeai le pas, de mon côté; en un instant, je fus à la poudrière.

Je frappai à la porte en me nommant.

— C'est vous? me dit Bard.

— Oui.

— Bon ! je vais vous ouvrir.

— Ce n'est pas la peine... Demandez à ces messieurs combien il y a de poudre d'artillerie dans le magasin.

— J'y vais.

J'attendis. A travers le trou de la serrure, je voyais Bard se hâtant vers la maison.

Il disparut, puis reparut quelques secondes après.

— Deux cents livres ! me cria-t-il.

— A merveille! c'est toujours cela... Maintenant, jetez-moi la clef par-dessus la porte, ou glissez-la-moi par-dessous, que je puisse rentrer sans vous déranger.

— La voici.

— Bon ! Ne quittez pas votre poste surtout !

— Soyez donc tranquille.

Et, sur cette assurance, je repris, du même pas dont j'étais venu, le chemin de la maison de M. le lieutenant de roi.

Je retrouvai la même sentinelle à la porte de la rue; seulement, il y avait un second factionnaire à la porte du cabinet.

Je m'attendais à me voir barrer le passage; je me trompais.

Comme la première fois, je déposai mon fusil à la porte, et j'entrai.

La société s'était augmentée de deux personnes : outre le commandant de place et l'officier inconnu, il y avait maintenant, dans le cabinet assez étroit où je venais de faire ma rentrée, M. le marquis de Lenferna, lieutenant de gendarmerie, et M. Bonvilliers, lieutenant-colonel du génie.

Ces messieurs étaient chacun dans l'uniforme de son grade, et avaient, par conséquent, les uns le sabre, les autres l'épée au côté.

J'entrai et je refermai la porte derrière moi.

A peine me trouvai-je en face des quatre officiers, que j'eus quelque regret d'avoir laissé mon fusil dehors, car je compris qu'il allait se passer là, entre eux et moi, quelque chose de grave.

J'allongeai les mains le long des basques de ma veste de

chasse pour tâter si mes pistolets étaient bien dans mes poches.

Ils y étaient bien.

— Monsieur, me dit le commandant de place d'un ton assez goguenard, en votre absence, j'ai fait appeler M. le marquis de Lenferna et M. Bonvilliers, qui sont, avec moi, les autorités militaires de la ville, afin que vous puissiez exposer devant eux, comme vous l'avez fait devant moi tout à l'heure, l'objet de votre mission.

Je vis qu'il fallait prendre la conversation sur le ton où la mettait M. de Liniers.

— Mon Dieu, monsieur, lui répondis-je, l'objet de ma mission est bien simple : il s'agit tout bonnement pour moi de prendre la poudre que je trouverai dans le magasin, et de transporter cette poudre à Paris, où l'on en manque... Et, à ce propos, j'aurai l'honneur de vous dire que vous étiez mal renseigné, monsieur le lieutenant de roi : ce n'est pas deux cents cartouches qu'il y a au magasin, c'est deux cents livres de poudre.

— Deux cents livres de poudre ou deux cents cartouches, la question n'est pas là, monsieur; la question est que vous venez prendre la poudre d'une ville de guerre ayant huit cents hommes de garnison.

— En effet, monsieur, répondis-je, vous replacez la question sur son véritable terrain : je viens prendre la poudre d'une ville de guerre ayant huit cents hommes de garnison, et voici mon ordre.

Je présentai l'ordre du général Gérard au lieutenant de roi, qui, sans doute parce qu'il le connaissait déjà, le prit du bout des doigts, le regarda négligemment, et le passa à son voisin, lequel, après l'avoir lu, le rendit à M. de Liniers avec un léger signe de tête.

— Et, probablement, pour mettre cet ordre à exécution, en supposant que nous nous refusions à y obtempérer, vous avez une armée?

— Non, monsieur; mais j'ai une volonté fort arrêtée de prendre cette poudre, attendu que je me suis engagé devant le général la Fayette à la prendre ou à me faire tuer. C'est

pour cela que je vous ai demandé l'autorisation de me faire ouvrir la porte de la poudrière, et que je vous renouvelle cette demande.

— Et, seul comme vous êtes, monsieur Dumas... Je crois que vous m'avez dit que vous vous appeliez M. Dumas?

— Oui, monsieur, je m'appelle M. Dumas.

— Et seul comme vous êtes, monsieur Dumas, vous avez la prétention de me forcer à signer cette autorisation?... Vous remarquerez, n'est-ce pas? que nous sommes quatre.

Ce que j'avais remarqué, depuis un instant, à l'accent de plus en plus railleur de M. le commandant de place, et à la forme de sa phrase, c'est que la situation s'échauffait; je m'étais, en conséquence, reculé peu à peu, afin de rester maître de la porte, et, tout en reculant, j'avais introduit mes mains dans les poches de ma veste, et j'avais, sans bruit, armé la double batterie de mes pistolets.

Tout d'un coup, je les tirai de mes poches, et, dirigeant les canons sur le groupe que j'avais devant moi :

— Vous êtes quatre, messieurs, c'est vrai... mais, nous, nous sommes cinq!...

Et, faisant deux pas en avant :

— Messieurs, leur dis-je, je vous donne ma parole d'honneur que, si, dans cinq secondes, l'ordre n'est pas signé, je vous brûle la cervelle à tous les quatre; et je commence par vous, monsieur le lieutenant de roi... A tout seigneur, tout honneur!

J'étais devenu très-pâle; mais probablement que, malgré sa pâleur, mon visage exprimait une immuable résolution.

Le double canon du pistolet que je tenais de la main droite n'était qu'à un pied et demi de la figure de M. de Liniers.

— Prenez garde, monsieur, lui dis-je, je vais compter les secondes.

Et, après une pause :

— Une, deux, trois...

En ce moment, une porte latérale s'ouvrit, et une femme au paroxysme de la terreur se précipita dans l'appartement.

— O mon ami, cède! cède! s'écria-t-elle; c'est une seconde révolte des nègres!...

Et, en disant cela, elle me regardait d'un œil effaré.

— Monsieur, fit le commandant de place, par respect pour ma femme...

— Monsieur, lui répondis-je, j'ai le plus grand respect pour madame ; mais, moi aussi, j'ai une mère et une sœur... J'espère donc que vous allez avoir la bonté de renvoyer madame, et que nous viderons la chose entre hommes.

— Mon ami, continuait de crier madame de Liniers cède ! cède, je t'en supplie ! fais ce qu'on te demande, au nom du ciel !... Souviens-toi de mon père et de ma mère, massacrés à Saint-Domingue !

Je compris seulement alors ce que madame de Liniers avait entendu par ces mots : « C'est une seconde révolte des nègres ! »

A mes cheveux crépus, à mon teint bruni par trois jours de soleil, à mon accent légèrement créole, — si toutefois, au milieu de l'enrouement dont j'étais atteint, il me restait un accent quelconque, — elle m'avait pris pour un nègre, et s'était laissée aller à une indicible terreur.

Cette terreur me fut, du reste, aisée à comprendre, lorsque je sus, depuis, que madame de Liniers était une demoiselle de Saint-Janvier.

M. et madame de Saint-Janvier, son père et sa mère, avaient été impitoyablement égorgés sous ses yeux dans la révolte du Cap.

La situation, comme on le comprend bien, était trop tendue ; elle ne pouvait se prolonger.

— Mais, monsieur, s'écria le lieutenant de roi désespéré, je ne puis pourtant pas céder devant un homme seul !

— Voulez-vous, monsieur, que je vous signe une attestation constatant que c'est le pistolet sous la gorge que vous m'avez donné l'ordre ?

— Oui, oui, monsieur ! s'écria madame de Liniers.

Puis, se retournant vers son mari, dont elle embrassait les genoux :

— Mon ami, mon ami, donne l'ordre ! répétait-elle, donne-le, je t'en supplie !

— Ou bien préférez-vous, continuai-je, que j'aille chercher

deux ou trois amis, afin que nous soyons de chaque côté en nombre égal?

— Eh bien, oui, je préfère cela, monsieur.

— Prenez garde, monsieur le vicomte, je vais sortir m'en rapportant à votre parole d'honneur ; je vais sortir lorsque je vous tiens, lorsque je puis vous brûler la cervelle à tous quatre... Je vous réponds que ce serait bientôt fait... Vous retrouverai-je où vous êtes et comme vous êtes?

— Oh! oui, monsieur! s'écria madame de Liniers.

Je m'inclinai avec politesse; mais, sans céder d'une ligne :

— C'est la parole d'honneur de votre mari que je demande, madame.

— Eh bien, monsieur, dit le lieutenant de roi, je vous la donne.

— Je présume, repris-je, que cette parole engage ces messieurs en même temps que vous?

Les officiers firent un signe de tête.

Je désarmai mes pistolets, et les remis dans mes poches.

Puis, m'adressant à madame de Liniers :

— Rassurez-vous, madame, lui dis-je, tout est fini. Dans cinq minutes, messieurs, je suis ici.

Et je sortis, prenant en passant mon fusil, que je retrouvai dans l'angle de la porte.

Je m'étais fort avancé; je ne savais où aller chercher Hutin, et Bard gardait un poste important.

Le hasard me servit; en mettant le pied dans la rue, je vis Hutin et l'un de ses amis qui, fidèles au rendez-vous, attendaient à dix pas de la maison : cet ami était un jeune homme de Soissons, chaud patriote, nommé Moreau.

Chacun d'eux avait un fusil à deux coups.

Je leur fis signe de venir et d'entrer dans la cour.

Ils vinrent et entrèrent, sans trop savoir de quoi il était question.

Je remontai. La parole était rigoureusement tenue : aucun de ces messieurs n'avait quitté sa place.

J'allai à la fenêtre, et je l'ouvris.

— Messieurs, dis-je à Hutin et à Moreau, ayez la bonté de

direà M. le lieutenant de roi que vous êtes prêts à faire feu non-seulement sur lui, mais encore sur les autres personnes que je désignerai, s'il ne signe pas à l'instant même l'autorisation de prendre la poudre.

Pour toute réponse, Hutin et Moreau armèrent leurs fusils.

Madame de Liniers suivait tous mes mouvements et ceux de son mari avec des yeux hagards.

— Cela suffit, monsieur, me dit le lieutenant de roi, je suis prêt à signer.

Et, prenant un papier sur son bureau, il écrivit ces lignes :

« J'autorise M. Alexandre Dumas à se faire livrer toutes les poudres appartenant à l'artillerie qui se trouveront dans la poudrière Saint-Jean.

» *Le lieutenant de roi commandant la place,*

» Vicomte DE LINIERS.

» Soissons, ce 31 juillet 1830. »

Je pris le papier que me tendait le comte; je saluai madame de Liniers, en lui présentant mes excuses pour la terreur involontaire que je venais de lui causer, et je sortis (1).

Dans la rue, nous rencontrâmes le second ami dont Hutin m'avait parlé, M. Quinette. Il venait se joindre à nous.

C'était un peu tard, comme on voit; il est vrai qu'il devait nous quitter bientôt.

Son avis fut qu'il fallait procéder légalement, et que, pour procéder légalement, j'avais besoin d'être assisté du maire.

Je n'avais rien à dire contre la proposition; je tenais mon ordre. J'allai chercher le maire.

J'ai oublié le nom de cet honorable magistrat; tout ce dont

(1) Je crois devoir, en terminant ce récit, prendre la précaution que j'ai déjà prise en le commençant, c'est-à-dire renvoyer au *Moniteur* du 9 août 1830 le lecteur qui croirait que je fais du roman. — Voir aussi la note A à la fin de ce volume.

je me souviens, c'est qu'il ne fit aucune difficulté de me suivre.

Cinq minutes après, accompagné du maire, d'Hutin, de Moreau et de Quinette, j'ouvrais avec précaution la porte du cloître Saint-Jean, non sans avoir prévenu Bard que c'était moi qui ouvrais la porte.

— Entrez, entrez ! m'avait-il répondu.

J'entrai, et je vis la pièce en batterie; mais, à mon grand étonnement, Bard avait complétement disparu.

Il était à vingt pas de son canon, perché sur un prunier. Il mangeait des prunes vertes!

CLVII

M. le maire de Soissons. — La poudre de la régie. — M. Jousselin. — La hache de l'entreposeur. — M. Quinette. — J'enfonce la porte de la poudrière. — Sortie triomphale de Soissons. — M. Mennesson tente de me faire arrêter.—Les gardes du duc d'Orléans.—M. Boyer. — Retour à Paris. — Ces diables de républicains !

Cette fois, grâce au bon conseil de M. Quinette, il était impossible d'agir plus légalement que nous n'agissions, puisque nous procédions, comme Bilboquet, *avec autorisation de M. le maire.*

Aussi le lieutenant-colonel d'Orcourt s'empressa-t-il de nous ouvrir la porte du magasin à poudre d'artillerie.

Ce magasin était le pavillon à droite de la porte en entrant.

Nous n'y trouvâmes, en effet, que deux cents livres de poudre, à peu près.

Je m'apprêtais à les emporter lorsque le maire les réclama pour la défense de la ville.

La réclamation était assez juste; cependant, comme j'étais décidé à rapporter à Paris une quantité quelconque de poudre, peut-être allais-je recommencer avec M. le maire la scène que j'avais eue avec le commandant de place, lorsque le lieutenant-colonel d'Orcourt s'approcha de moi, et me dit tout bas :

— Il n'y a que deux cents livres de poudre dans le magasin

de l'artillerie, c'est vrai; mais, là dans le pavillon en face, il y a trois mille livres de poudre à la ville.

J'ouvris de grands yeux.

— Répétez donc, lui dis-je.

— Trois mille livres de poudre, là...

Et il me montra du doigt le pavillon.

— Alors, ouvrons ce pavillon, et prenons la poudre.

— Oui, mais je n'ai pas la clef.

— Et où est la clef?

— Chez l'entreposeur, M. Jousselin.

— Et où demeure M. Jousselin?

— Un de ces messieurs vous conduira chez lui.

— Très-bien.

Je me tournai vers le maire.

— Monsieur le maire, je ne dis ni oui ni non, quant à votre demande : si j'ai d'autre poudre, je vous laisserai vos deux cents livres; si je n'en ai pas, je vous les prendrai... Maintenant, ne perdons pas de temps, et distribuons-nous les rôles. Mon cher monsieur Moreau, chargez-vous de nous trouver chez des voituriers de la ville une voiture et des chevaux de transport : on payera voiture et chevaux ce qu'il faudra; seulement, que, dans une heure, ils soient ici. Aussitôt la poudre chargée, nous partons... Est-ce dit?

— Oui.

— Allez.

M. Moreau partit; il était impossible de mettre plus d'entrain qu'il n'en mettait.

— Bard, mon ami, vous voyez que la situation se complique : reprenez votre position près de la pièce de quatre; rallumez votre cigarette, et plus de prunes vertes, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille : à peine en ai-je mangé deux ou trois, et j'ai les dents horriblement agacées!... Aussi, pour toutes les poudres de M. Jousselin, je ne mordrais pas dans une quatrième!

— Vous, Hutin, allez chez M. Missa, afin de savoir ce qu'il a fait de son côté, et, s'il n'a rien fait, reprenez-lui la proclamation du général la Fayette; elle peut nous être utile près

des autorités civiles, qui déclineront peut-être la validité des ordres du général Gérard.

— J'y cours!

— Vous, monsieur Quinette, ayez la bonté de me conduire chez M. Jousselin.

— C'est loin.

— Bah! qu'importe!... Avec un peu d'ensemble, ça marchera!... Dans une demi-heure ou trois quarts d'heure au plus tard, tout le monde ici!

Bard reprit son poste; Hutin partit de son côté; M. Quinette et moi, nous partîmes du nôtre.

Nous arrivâmes à la porte de M. Jousselin.

— C'est ici, me dit M. Quinette; mais, vous comprenez ma susceptibilité, n'est-ce pas? comme je suis de la ville, et que j'y reste après vous, je désire que vous entriez seul chez M. Jousselin.

— Oh! qu'à cela ne tienne!

J'entrai chez M. Jousselin.

J'avoue que je n'étais, pour le moment, possesseur ni d'un physique ni d'un habit propres à inspirer la confiance. J'avais perdu mon chapeau de paille, je ne saurais dire où; j'avais le visage brûlé de soleil et couvert de sueur; j'avais la voix tantôt éclatant en notes tromboniques, tantôt filant des sons d'une ténuité presque insaisissable; ma veste, surchargée de mes pistolets à deux coups, continuait de perdre le peu de boutons dont elle était ornée; enfin, la poussière de la route n'avait pu faire disparaître le sang qui tachait ma guêtre et mon soulier.

Il n'était donc pas étonnant qu'en m'apercevant ainsi accoutré, et mon fusil à deux coups sur l'épaule, M. Jousselin reculât, lui et le fauteuil sur lequel il était assis.

— Que me voulez-vous, monsieur? me demanda-t-il.

Je lui exposai le plus succinctement possible l'objet de ma visite; je n'avais pas de temps à perdre; d'ailleurs, j'eusse voulu faire des phrases, qu'il y eût eu impossibilité : je ne pouvais plus parler.

M. Jousselin me fit plusieurs objections que je levai les unes

après les autres; mais, l'une levée, l'autre arrivait; je vis que nous n'en finirions pas.

— Monsieur, lui dis-je, terminons. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas me donner ce que vous avez de poudre dans votre magasin, pour mille francs que j'ai sur moi, et que voici?

— Monsieur, impossible! il y en a pour douze mille francs.

— Voulez-vous ou ne voulez-vous pas recevoir mes mille francs à-compte, et accepter, pour le reste, un bon payable par le gouvernement provisoire?

— Monsieur, il nous est défendu de vendre à crédit.

— Voulez-vous ou ne voulez-vous pas me donner pour rien la poudre de la régie, c'est-à-dire la poudre du gouvernement, c'est-à-dire ma poudre, et non la vôtre, puisque j'ai un ordre du gouvernement pour la prendre, et que vous n'avez pas d'ordre pour la garder?

— Monsieur, je vous ferai observer...

— Oui ou non?

— Monsieur, vous êtes libre de la prendre; mais je vous préviens que vous en répondrez au gouvernement.

— Eh! monsieur, il fallait commencer par me dire cela, et la discussion serait finie depuis longtemps!

Je m'approchai de la cheminée, et m'emparai d'une hache à fendre le bois qui, depuis longtemps, me tirait l'œil.

— Mais, monsieur, s'écria l'entreposeur stupéfait, que faites-vous?

— Monsieur, je vous emprunte cette hache pour enfoncer la porte de la poudrière... Vous la retrouverez à Saint-Jean, monsieur Jousselin.

Et je sortis.

— Mais, monsieur, cria l'entreposeur en me suivant, c'est un vol que vous commettez là!

— Et même un vol avec effraction, monsieur Jousselin.

— Je vous préviens que je vais en écrire au ministre des finances.

— Écrivez-en au diable, si vous voulez, monsieur Jousselin!

Tout en dialoguant, nous étions arrivés à la porte de la rue.

M. Jousselin continuait de crier; la populace s'amassait.

Je revins sur mes pas.

— Ah! taisons-nous un peu, monsieur l'entreposeur, lui dis-je en empoignant solidement le manche de la hache.

— Au meurtre! à l'assassin! hurla-t-il de plus belle.

Et, me fermant la porte au nez, il la verrouilla en dedans.

Je ne voulais pas m'amuser à enfoncer la porte de M. l'entreposeur.

— Allons, allons, dis-je à M. Quinette, l'ennemi quitte la place; en route!

Et je me mis à courir, la hache à la main, du côté de l'église Saint-Jean.

Je n'avais pas fait cent pas, que je reconnus la voix de M. Jousselin, dont les malédictions m'arrivaient à travers l'espace.

Il était à sa fenêtre, et essayait d'ameuter la population contre moi.

M. Quinette avait prudemment disparu.

Je ne l'ai revu qu'en 1851, à Bruxelles. — Si, à Soissons, je trouvai qu'il était parti trop tôt, en revanche, à Bruxelles, il me sembla qu'il restait trop tard, quand, après le 2 décembre, il attendit qu'on lui envoyât sa démission d'ambassadeur de la République...

Je ne m'inquiétai ni des cris de l'entreposeur, ni de l'attitude hostile de la population; je continuai mon chemin vers la poudrière.

Cette fois, Bard était à son poste.

— Eh bien, me demanda le lieutenant-colonel d'Orcourt, avez-vous l'autorisation de M. Jousselin?

— Non, répondis-je; mais j'ai la clef de la poudrière!

Et je montrai la hache.

En ce moment, Hutin arriva.

— Eh bien, lui dis-je, votre docteur Missa, qu'a-t-il fait?

— Comprenez-vous! me répondit Hutin, ce chef des pa-

triotes, il n'a pas osé mettre le nez dehors!... C'est tout au plus s'il voulait me rendre la proclamation du général la Fayette!

— Vous la lui avez reprise, j'espère?

— Tiens, parbleu! la voici!

— Donnez... Bon! Maintenant, à l'ouvrage!

— Et vous, qu'avez-vous fait?

— J'ai cueilli cette hache à la cheminée de M. Jousselin... Nous allons enfoncer la porte de la poudrière, charger la poudre sur la voiture que Moreau amènera, et nous filerons... Comptez-vous sur Moreau?

— Comme sur moi!... A propos, et Quinette?

— Disparu! évanoui! volatilisé!... Mais, voyons, ne nous occupons plus de lui. A l'œuvre!...

Ce n'était pas chose facile, non de se mettre à l'œuvre, mais d'en venir à nos fins. La serrure qu'il fallait faire sauter se crochait dans la muraille même; la muraille était bâtie en moellons de silex; chaque coup mal dirigé qui, au lieu de porter sur la serrure ou sur le bois, portait sur la muraille, faisait voler des millions d'étincelles.

C'était un brave que le lieutenant-colonel d'Orcourt; mais, au deuxième ou troisième coup de hache, quand il eut vu jaillir les étincelles, il secoua la tête, et, se tournant vers ses compagnons :

— Ne restons pas ici, c'est inutile... Il faut être fou pour faire le métier que font ces messieurs.

Et il s'éloigna avec eux autant que les murs de l'enclos le lui permirent.

Au bout de cinq minutes, je fus obligé de passer la hache à Hutin, qui se mit à travailler la porte à son tour.

Et, comme, à mon vis, la chose n'allait pas encore assez vite, je soulevai jusqu'à la hauteur de ma tête la plus grosse pierre que je pus trouver; puis, prenant la posture d'Ajax, je criai gare à Hutin, je lançai la pierre, et, sous ce dernier effort, la porte, déjà ébranlée, vola en morceaux.

Nous étions, enfin, devant les trois mille livres de poudre! J'avais tellement peur qu'elles ne m'échappassent, que je

m'assis sur un tonneau comme Jean Bart, et que je priai Hutin d'aller presser Moreau et ses voituriers.

Hutin partit; c'était, de son côté, une vigoureuse nature, toute de nerfs, un chasseur infatigable, un admirable tireur, peu parleur, mais qu'il fallait voir à l'œuvre, quelle que fût cette œuvre, pour l'apprécier.

Un quart d'heure après, il revenait avec la voiture, mais sans Moreau.

Qu'était devenu Moreau?

Moreau avait soulevé une vingtaine de jeunes gens de la ville et tout le corps des pompiers. Pompiers et jeunes gens allaient m'attendre et me faire escorte jusqu'à Villers-Cotterets.

De plus, Moreau m'envoyait son cheval pour faire ma sortie.

Nous chargeâmes la poudre sur la voiture; je payai le prix convenu, — quatre cents francs, je crois; — nous étions libres de prendre la poste; le voiturier devait suivre la voiture; il la ramènerait comme il pourrait, c'était son affaire: il recevait quatre cents francs pour cela.

La poudre chargée, nous fîmes une halte chez madame Hutin. Il était quatre heures de l'après-midi, et nous étions encore à jeun.

Bard, seul, avait mangé trois prunes.

Bard mourait d'envie d'emmener la pièce de quatre, et, moi, je mourais d'envie de lui en faire cadeau; mais les braves gardiens de la poudrière me prièrent tant de la leur laisser, que je n'eus pas le courage de la leur prendre.

Un bon dîner nous attendait chez Hutin. Si grand besoin que nous en eussions, nous le mangeâmes en hâte, et pendant qu'on attelait les chevaux de poste au cabriolet.

Enfin, à cinq heures, nous nous mîmes en route : Hutin, Moreau et Bard, derrière la voiture, dans le cabriolet; moi, sur le cheval de Moreau, marchant le long des roues, une main à la fonte, et tout prêt à faire sauter la voiture, moi et une partie de la ville, si l'on tentait de s'opposer à notre sortie.

Personne ne nous fit obstacle; quelques cris patriotiques retentirent même derrière nous.

Il fallait savoir gré à la population de pousser ces cris, quelque rares qu'ils fussent, car, en vérité, en 1830, on ne savait quels cris pousser.

L'endroit dangereux à franchir était la porte de la ville. Une fois que nous serions engagés sous la porte, la herse pouvait tomber devant nous, tandis qu'on nous attaquerait par les deux corps de garde.

Ces Thermopyles furent dépassées sans accident, et nous nous trouvâmes de l'autre côté de la muraille, et en rase campagne.

Nos hommes nous attendaient à cinquante pas de la porte.

Alors, seulement, je l'avoue, je respirai à pleine poitrine.

— Sacrebleu! mon cher ami, dis-je à Hutin, rentrez donc dans la ville, et faites-nous venir une vingtaine de bouteilles de vin, afin que nous buvions à la santé du général la Fayette... Nous l'avons bien gagné!

Un quart d'heure après, nous levions nos verres, et nous buvions à la santé du général, toast que nous renvoyèrent en acclamations les habitants de la ville qui, pour assister à notre départ, encombraient les murailles.

Les vingt bouteilles vidées, nous nous remîmes en route.

A la Verte-Feuille, c'est-à-dire à moitié chemin de Soissons à Villers-Cotterets, je laissai le cheval de Moreau chez le maître de poste; il m'eût été impossible de rester en selle dix minutes de plus : je tombais de fatigue.

Tandis qu'on mettait quatre chevaux de poste à la charrette, — car je commençais à m'apercevoir qu'avec les chevaux du voiturier nous n'arriverions jamais, — je me couchai au bord d'un fossé, et je m'endormis si profondément, qu'on eut toutes les peines du monde à me réveiller au moment du départ.

Moreau, alors, reprit son cheval; il voulait nous accompagner jusqu'à Villers-Cotterets. Je montai à sa place dans le cabriolet, et à peine y étais-je installé, que je m'endormis de nouveau.

Je dormais depuis une heure probablement, lorsque je me sentis vigoureusement secoué.

Je rouvris les yeux; j'avais affaire à Hutin.

— Eh! réveillez-vous donc! me dit-il.

— Pourquoi? demandai-je en bâillant. Je dors si bien!

— Mais parce qu'il paraît que votre ancien notaire, M. Mennesson, a révolutionné la ville, sous prétexte que vous faites les affaires du duc d'Orléans, — et on ne veut pas nous laisser passer.

— Moi, les affaires du duc d'Orléans?... Ah çà! mais il est fou ou soûl!

— Fou, soit; mais, en attendant, il paraît qu'il va falloir en découdre.

— En découdre! et avec qui?

— Avec les gardes de la forêt d'abord.

— Avec les gardes de la forêt? Entendons-nous... Comment faudra-t-il en découdre avec les gardes de la forêt, qui sont au duc d'Orléans, parce que je fais les affaires du duc d'Orléans?

— Oh! moi, je n'y comprends rien... Je vous préviens, voilà tout. Maintenant que vous êtes prévenu, marchons.

J'achevai de me réveiller. Nous étions au bas de la montagne de Dampleux, et c'était un de mes amis de Villers-Cotterets qui était accouru nous avertir de ce qui se tramait contre nous.

J'appelai Moreau, qui composait à lui seul toute notre cavalerie.

— Moreau, lui dis-je, faites-moi le plaisir, pour achever votre cheval, de le mettre au galop, et d'aller voir jusque chez Cartier ou même jusque chez Paillet, ce qu'il y a de vrai dans ce qu'on nous annonce. Si vous rencontrez M. Mennesson, prévenez-le que j'ai deux balles dans mon fusil, et que, s'il ne veut pas faire connaissance avec elles, il se tienne hors de portée.

Moreau partit au galop; je me mis à l'avant-garde avec Hutin et six ou huit hommes qui me parurent prêts à tout, et je laissai Bard avec les vingt-cinq ou trente autres, pour

faire escorte à la voiture; après quoi, nous continuâmes notre chemin.

Au bout de dix minutes, nous vîmes revenir Moreau. Il y avait, en effet, un attroupement devant la porte de M. Mennesson; M. Mennesson pérorait au milieu de l'attroupement; mais Moreau s'était approché de lui, lui avait parlé à l'oreille, et il avait disparu.

Restaient les gardes, que l'on disait commandés par un ancien officier nommé M. Boyer.

Cette résistance des gardes commandés par M. Boyer me paraissait d'autant plus étonnante que les gardes, comme je l'ai dit, étaient attachés à la maison d'Orléans, pour laquelle on m'accusait de faire des émeutes en province, et que M. Boyer, ancien officier destitué par la Restauration, devait tout à M. le duc d'Orléans.

Nous arrivâmes à la porte de Paillet; nous étions attendus comme la première fois; le souper était servi; nous l'expédiâmes rapidement. Tous nos hommes soupaient dans la cour de Cartier.

Cependant, comme nous nous attendions à être attaqués d'un moment à l'autre, chacun soupait avec son fusil entre les jambes.

Le souper se passa sans encombre.

Pendant que nous étions à table, on avait renouvelé les chevaux du cabriolet et de la charrette. Vers dix heures du soir, nous nous remîmes en route, escortés, cette fois, par la garde nationale tout entière de Villers-Cotterets.

Nous nous étions séparés avec force embrassades et poignées de main de notre escorte de Soissons, qui avait fait six lieues en moins de quatre heures.

Arrivé au haut de la montagne de Vauciennes, et comme je nageais à plein corps dans ce bon sommeil dont Saverny reproche avec tant de mélancolie au bourreau de l'avoir tiré, je fus une seconde fois secoué par Hutin.

— Alerte! alerte! me dit-il.

— Quoi?

— M. Boyer vous demande; il veut se battre avec vous.

— Bon! Et où est-il?

— Me voici ! dit une voix.

Je me frottai les yeux, et je vis un homme de trente-cinq à quarante ans, sur un cheval ruisselant d'écume

Je descendis.

— Pardon, monsieur, lui demandai-je, mais il paraît que vous désirez me parler?

— Monsieur, me dit le cavalier avec une grande animation, vous m'avez insulté!

— Moi?

— Oui, vous, monsieur ! et vous allez, j'espère, me rendre raison !

— Raison de quoi?

— De ce que vous avez dit que j'étais soûl ou fou !

— Attendez donc, j'ai dit cela de quelqu'un, c'est vrai; mais de qui donc l'ai-je dit?

— Eh! parbleu ! s'écria Hutin, vous l'avez dit de M. Mennesson!

— Vous voyez, monsieur, je ne l'ai pas soufflé à M. Hutin...

— Avez-vous un autre motif de me chercher querelle?

— Aucun, monsieur.

— Dans ce cas, ce n'était guère la peine de me réveiller.

— Monsieur, je croyais...

— Le croyez-vous encore?

— Non, puisqu'on me dit le contraire.

— Eh bien, alors?

— Bon voyage, monsieur.

— Merci !

Et M. Boyer fit faire à son cheval un *tête à la queue*, et reprit au galop le chemin de Villers-Cotterets.

Bien souvent nous nous rencontrâmes depuis, et nous rîmes du malentendu.

Mais, pour le moment, j'avais autre chose à faire que de rire. Je laissai à Bard la garde de la poudre, je remontai dans le cabriolet, je chargeai Hutin de payer les relais, je me rendormis, et ne me réveillai que dans le cour du maître de poste du Bourget.

Il était à peu près trois heures du matin.

Je ne pouvais voir le général la Fayette que vers huit ou neuf heures. Nous acceptâmes donc la tasse de café et le lit que nous offrait le maître de poste.

Seulement, comme je me défiais de moi, et que je craignais de dormir vingt-quatre heures, je priai qu'on me réveillât à sept heures, promesse qui me fut faite et qui fut religieusement tenue.

A neuf heures du matin, nous entrions à l'hôtel de ville.

Je trouvai le général à son poste avec son même uniforme bleu, son même gilet blanc, sa même cravate blanche; seulement, son uniforme était un peu plus ouvert, son gilet un peu plus débraillé, sa cravate un peu plus lâche que quand je l'avais quitté.

Pauvre général! moins heureux que moi, qui parlais encore, lui ne parlait plus du tout. Il ouvrait les bras et embrassait : c'était tout ce qu'il pouvait faire.

Heureusement que, dans les cas secondaires, Carbonnel le suppléait : ainsi, lorsque arrivait la députation de quelque commune, après que le général avait embrassé le maire et les adjoints, Carbonnel embrassait les simples conseillers municipaux.

Cependant, pour moi, le général fit un effort : non-seulement il ouvrit les bras et m'embrassa, mais encore il essaya de me féliciter sur ma réussite, et de m'exprimer la satisfaction qu'il éprouvait de me revoir sain et sauf; malheureusement pour mon amour-propre, la voix s'arrêta dans son gosier.

Le même accident, s'il faut en croire Virgile, était arrivé trois mille ans auparavant à Turnus.

Bonnelier, qui parlait encore, me prit par le bras, et s'écria en levant les yeux au ciel :

— Ah! mon ami! quel mal nous ont donné hier vos diables de républicains!... Par bonheur, tout est fini!

C'était de l'hébreu pour moi; seulement, le *par bonheur, tout est fini!* me déplaisait fort, à moi républicain; il était clair que nous avions perdu quelque bataille.

En effet, les événements avaient rudement marché pendant les quarante-quatre heures qu'avait duré mon absence!

Voyons où l'on en était à mon retour, et comment on en était venu là.

CLVIII

Première proclamation orléaniste. — MM. Thiers et Scheffer vont à Neuilly. — La soirée à Saint-Cloud. — Charles X révoque les ordonnances. — Députation républicaine à l'hôtel de ville. — M. de Sussy. — Audry de Puyraveau. — Proclamation républicaine. — Réponse de la Fayette au duc de Mortemart. — Charras et Mauguin.

Je crois avoir fini un des précédents chapitres en disant: « Ce récit changea les dispositions de M. Thiers, qui, au lieu de faire son article, se leva et courut chez Laffitte. »

M. Thiers était orléaniste, ainsi que M. Mignet: un dîner chez M. de Talleyrand, dans lequel *Dorothée* avait été charmante, avait séduit les deux publicistes; Carrel seul s'était séparé d'eux, et était resté républicain (1).

Aussi, dès le matin du 30, M. Thiers et M. Mignet avaient-ils rédigé une proclamation conçue en ces termes:

« Charles X ne peut plus rentrer dans Paris, il a fait couler le sang du peuple.

» La république nous exposerait à d'affreuses divisions; elle nous brouillerait avec l'Europe.

» Le duc d'Orléans est un prince dévoué à la cause de la Révolution.

(1) On a dit que je m'étais trompé au sujet de cette fondation. J'en appelle à M. Thiers lui-même, et à ses souvenirs de 1829.

M. Thiers n'a pas publié la réponse que lui fit, à un bal masqué, un domino qui donnait le bras à M. de Blancmesnil, réponse qui le força de quitter le bal à l'instant même.

Peut-être, avec la permission du domino, trouverai-je moyen de raconter plus tard cette scène.

» Le duc d'Orleans ne s'est jamais battu contre nous.

» Le duc d'Orléans était à Jemmapes.

» Le duc d'Orléans est un roi citoyen.

» Le duc d'Orléans a porté au feu les couleurs tricolores; le duc d'Orléans peut seul les porter encore; nous n'en voulons point d'autres.

» Le duc d'Orléans ne se prononce pas; il attend notre vœu. Proclamons ce vœu, et il acceptera la Charte comme nous l'avons toujours entendue et voulue.

» C'est du peuple français qu'il tiendra sa couronne! »

Cette proclamation était évidemment la réponse à la note écrite de la main d'Oudard, et partie de Neuilly pour Paris à trois heures un quart du matin.

Malheureusement, la proclamation avait été huée place de la Bourse, et déchirée à tous les coins de mur où elle avait été affichée.

Le souffle révolutionnaire était encore déchaîné par les rues.

Thiers était rentré au *National* après avoir vu l'effet produit par sa proclamation.

La nouvelle du duc de Chartres sauvé lui était une occasion d'aller à Neuilly : toutes les portes s'ouvrent devant un messager qui vient annoncer à un père et à une mère le salut de leur enfant.

En arrivant chez Laffitte, il apprit que les négociations étaient nouées avec Neuilly.

Le duc d'Orléans correspondait directement avec M. Laffitte par l'intermédiaire d'Oudard et de Tallencourt.

Selon toute probabilité, la duchesse elle-même ignorait où en étaient les négociations.

Madame Adélaïde était, sans doute, mieux instruite des secrets du frère que la femme de ceux du mari : le duc d'Orléans avait grande confiance dans l'esprit presque viril de sa sœur.

Laffitte ne présidait plus son salon, qui était présidé par Bérard.

D'où venait cette absence de Laffitte?

Des douleurs que lui causait sa foulure, répondait-on à ceux qui s'enquéraient.

Le fait est que Laffitte, poussé par Béranger, faisait un roi.

M. Thiers jeta les hauts cris : on l'oubliait, disait-il.

Béranger lui rit au nez, de ce sourire qui n'appartient qu'à l'auteur du *Dieu des bonnes gens*.

— Pourquoi diable voulez-vous qu'on n'oublie pas les absents? lui dit-il.

Et, en effet, depuis quatre heures, M. Thiers était absent du salon de Laffitte; quatre heures, en révolution, c'est quatre années! En quatre heures, un monde disparaît, un monde se reforme.

M. Thiers alla trouver M. Sébastiani et se fit donner un programme. Chacun voulait apporter son moellon à l'édifice de la royauté nouvelle. Scheffer, le peintre, artiste d'un immense mérite et homme d'une grande valeur, ami du duc d'Orléans, presque commensal de sa maison, se disposait à partir pour Neuilly, envoyé par la commission municipale. M. Thiers s'accrocha à Scheffer, et partit avec lui.

La route de Neuilly était coupée par un régiment de la garde.

— Diable! dit Thiers, s'ils allaient nous arrêter et trouver le programme...

— Donnez-le-moi, dit Scheffer.

Et il prit le programme des mains de Thiers, le réduisit en un volume aussi mince que possible, et le glissa dans le creux de sa main gauche par l'ouverture de son gant.

On arriva sans accident à Neuilly.

Mais le duc d'Orléans, à Neuilly, se trouvait trop rapproché des troupes royales; il s'était retiré au Raincy, après avoir dicté la fameuse note à Oudard, et ce fut avec le Raincy que Laffitte correspondit pendant la journée du 30.

Les deux négociateurs ne trouvèrent donc à Neuilly que la duchesse et madame Adélaïde.

Louis Blanc, admirablement renseigné sur ce point, a très-exactement raconté cette scène; nous renverrons donc à lui

ceux de nos lecteurs qui désireraient la connaître dans tous ses détails.

Nous nous bornerons, quant à nous, à dire que la reine repoussa avec indignation l'offre du trône, mais que, moins dédaigneuse, et surtout moins indignée, madame Adélaïde, non-seulement ne repoussa rien, mais encore promit presque tout au nom de son frère.

M. de Montesquiou fut immédiatement envoyé au Raincy.

Le moment attendu par la race des d'Orléans, depuis qu'elle existait côtoyant la royauté, était donc enfin venu. Le but de cette ambition, éveillée dès 1790 pour le duc actuel, ménagée avec tant de soin pendant les quinze ans de royauté de Louis XVIII et de Charles X, pouvait être atteint; il n'y avait plus que le bras à étendre et un mot à dire.

Mais, à cette heure décisive, le cœur faillit presque au duc d'Orléans.

Décidé à partir derrière M. de Montesquiou, il envoya celui-ci annoncer son arrivée, et partit en effet; mais, au bout d'un quart de lieue, il revint sur ses pas.

Ce qui fit, de Louis-Philippe, le roi des Français, ce fut la crainte de perdre ses six millions de rente.

Et, cependant, au moment même où le duc d'Orléans retournait au Raincy au grand galop de ses chevaux, la Chambre se réunissait, et M. Laffitte, nommé par acclamation président, — première flatterie à la puissance future, — M. Laffitte posait, pour ainsi dire, les bases de la royauté de juillet.

Tandis que M. Thiers revient de Neuilly, et raconte à qui veut l'entendre le charmant accueil qu'il a reçu des princesses; tandis que le duc d'Orléans, près de manquer à sa destinée, tourne le dos à ce pouvoir qu'il a tant convoité; tandis que M. Laffitte, poursuivant son rêve de dix ans, sert cette ambition défaillante qui, en se réalisant, doit souffler sur sa fortune et sa popularité, et les éteindre toutes deux, au lieu de les ranimer, — disons, en peu de mots, ce que faisaient les royalistes d'un côté, et les républicains de l'autre.

Quand il eut cédé aux désirs de M. de Vitrolles, de M. de Sémonville et de M. d'Argout; quand il se fut laissé arra-

cher la promesse d'un ministère dont les trois principaux membres seraient MM. de Mortemart, Gérard et Casimir Périer; quand il eut obtenu de M. de Mortemart que celui-ci même devînt le chef de ce nouveau cabinet, Charles X crut avoir tout fait, et se mit á jouer au whist avec M. de Duras, M. de Luxembourg et madame la duchesse de Berry.

Pendant que Charles X jouait, M. Mortemart attendait qu'il plût au roi de lui donner des ordres pour Paris; et M. le dauphin, qui craignait que le roi ne donnât ces ordres, après avoir positivement défendu aux sentinelles du bois de Boulogne de laisser passer qui que ce fût allant de Saint-Cloud à Paris, regardait machinalement une carte géographique.

La partie finie, le roi annonça qu'il allait se coucher.

Alors, M. de Mortemart, ne comprenant rien à ces instances du roi pour qu'il acceptât le ministère et à cette inertie depuis qu'il l'avait accepté, s'approcha de Charles X.

— Le roi n'ordonne-t-il pas que je parte?

Le roi, qui venait de manger quelques pralines, répondit en mâchant un cure-dents:

— Pas encore, monsieur le duc, pas encore... J'attends des nouvelles de Paris.

Et il passa dans sa chambre à coucher.

M. de Mortemart était près de quitter Saint-Cloud; un dernier sentiment de piété pour cette fortune royale qui allait sombrer le retint au palais.

Il rentra dans l'appartement qui lui avait été assigné, mais ne se coucha point.

On a vu comment MM. de Vitrolles, de Sémonville et d'Argout avaient été accueillis et par la commission municipale et par M. Laffitte.

MM. de Vitrolles et d'Argout revinrent à Saint-Cloud, afin de raconter les résultats de leur ambassade; ils avaient perdu en route M. de Sémonville.

M. de Sémonvile avait assez fait pour sa conscience en allant une première fois à Saint-Cloud; il pensa qu'il avait, maintenant, le droit de faire quelque chose pour sa place de grand référendaire.

Il était resté à Paris.

L'avis de MM. de Vitrolles et d'Argout était qu'il n'y avait pas un instant à perdre ; et encore, en ne perdant pas un instant, était-il probable qu'on ne pouvait plus sauver la monarchie.

Ils trouvèrent M. de Mortemart debout et désespéré.

Toute la soirée, tandis que le roi faisait tranquillement sa partie de whist, et que M. le dauphin consultait machinalement sa carte géographique, lui s'était tenu sur le balcon qui regardait la capitale, bouillant d'impatience et tressaillant à chaque bruit qui venait de Paris, comme tressaille un fils pieux à chaque craquement de l'édifice paternel qui s'écroule.

Il raconta à MM. de Vitrolles et d'Argout toutes ses transes, toutes ses angoisses, tous ses désappointements.

Alors, ils voulurent l'emmener avec eux à Paris.

— Qu'y ferais-je? répondit M. de Mortemart. Je n'ai aucun caractère officiel. Irai-je, comme un aventurier, dire : « Les ordonnances sont révoquées, et je suis ministre! » Qui me croira?... Un ordre, une signature, un moyen de reconnaissance, et je suis à vous.

On décida qu'on allait, séance tenante, rédiger des ordonnances nouvelles révoquant celles du 25, et que, ces ordonnances rédigées, on les ferait signer au roi.

Les ordonnances furent, en effet, rédigées séance tenante; mais, lorsqu'il fallut les faire signer au roi, là fut l'embarras.

L'étiquette était positive : les grandes entrées pouvaient seules pénétrer dans la chambre du roi, et aucun de ces trois messieurs n'avait les grandes entrées.

Les gardes du corps refusèrent le passage.

On s'adressa au valet de chambre. Il refusa la porte.

Pourquoi pas? Le valet de chambre ne refusait-il pas, le 6 octobre 1789, la porte du cabinet du roi Louis XVI à M. de la Fayette, — qui venait sauver le roi Louis XVI et sa famille d'un égorgement général, — sous prétexte que M. de la Fayette n'avait pas les grandes entrées ?

Hélas ! le roi Charles X n'avait pas même là une madame Élisabeth pour crier à ce valet de chambre imbécile : « Non, monsieur, il n'a pas les grandes entrées, mais le roi les lui donne. »

Il fallut employer la menace, déclarer au valet de chambre qu'on le rendait responsable des malheurs qui pouvaient surgir de son refus.

Le valet de chambre, effrayé, céda, pliant sous le poids de la responsabilité.

Le roi dormait ; il fallut l'éveiller ; il fallut lui raconter Paris en révolution, Paris marchant dans la voie de la république, Paris armé et menaçant, mais pouvant être encore désarmé à cette heure ; Paris inexorable demain : il fallut tout cela pour que le roi se décidât.

La lutte dura de minuit à deux heures du matin. A deux heures et quelques minutes, le roi signa.

— Ah ! murmura-t-il en déposant la plume, le roi Jean et François Ier rendaient du moins leur épée sur un champ de bataille !

M. de Mortemart entendit cet aparté.

Il voulait rentrer, jeter les ordonnances sur le lit de ce monarque ingrat ; MM. d'Argout et de Vitrolles l'entraînèrent.

— Oh ! murmura-t-il à son tour, s'il ne s'agissait pas de sauver la tête du roi !...

On monta en calèche, et l'on partit ; mais, en arrivant au bois de Boulogne, on fut arrêté.

M. le dauphin avait, comme nous l'avons dit, donné l'ordre positif aux chefs de poste de ne laisser passer, pour Paris, aucune personne venant de Saint-Cloud.

Il avait prévu ce qui arrivait.

M. de Mortemart fut obligé de tourner à pied le bois de Boulogne, et, après avoir fait un détour de trois lieues, il entra dans Paris par un mur ébréché dans un but de contrebande.

En entrant à Paris, il put voir les proclamations orléanistes affichées sur les murs.

Ces proclamations, les républicains, eux aussi, les avaient vues.

Ce fut Pierre Leroux qui lut une des premières; elle était toute fraîche appliquée au mur; il la décolla et l'apporta chez Joubert, au passage Dauphine.

— Si cela est ainsi, s'écria-t-on d'une voix unanime, tout est à recommencer : rallumons les réchauds, et refondons des balles!

A l'instant même, des émissaires furent chargés de rallier les républicains dispersés; il y avait, à une heure, séance chez Lointier.

Je n'assistai point à cette réunion. On sait que je courais, pendant ce temps, de l'hôtel de ville chez Laffitte, cherchant cet introuvable gouvernement provisoire dont tout le monde a entendu parler, mais que personne n'a jamais vu.

Je venais de quitter l'hôtel de ville lorsqu'une députation républicaine y arriva; elle aussi avait rédigé sa proclamation. M. Hubert, ancien notaire, un des hommes les plus honorables que j'aie connus, et qui vient de mourir, laissant toute sa fortune à des hospices, à des établissements de bienfaisance, et aux citoyens poursuivis pour leurs opinions démocratiques, était chargé de présenter cette adresse au général la Fayette.

La voici :

« Le peuple, hier, a reconquis ses droits sacrés au prix de son sang; le plus précieux de ces droits est de choisir librement son gouvernement; il faut empêcher qu'aucune proclamation ne soit faite qui désigne un chef, lorsque la forme même du gouvernement ne peut être déterminée.

» Il existe une représentation provisoire de la nation; qu'elle reste en permanence jusqu'à ce que le vœu de la majorité des Français ait pu être connu. »

On voit que tout le monde prenait au sérieux la fabuleuse et invisible trilogie la Fayette, Gérard et Choiseul.

Les membres de la députation étaient Charles Teste, Trélat, Hingray, Bastide, Guinard et Poubelle.

Hubert, le chef de la députation, la précédait, portant au bout de sa baïonnette la note qu'on vient de lire.

La députation fut admise à l'instant même; chez le général la Fayette, nul ne faisait antichambre.

La discussion fut vive; la Fayette ignorait toutes les menées orléanistes, et protestait avec la candeur de l'ignorance.

Les républicains, de leur côté, affirmaient avec toute la vigueur de l'instinct.

— Général, dit Hubert, par les balles qui trouent le plafond au-dessus de votre tête, nous vous adjurons de prendre la dictature!

On en était à ce point; le général allait peut-être céder, quand on lui annonça que M. de Sussy demandait à lui parler.

Les républicains se tenaient là, inquiets, ombrageux, pleins de doute, semblant interroger du regard le général, et le sommer de redire tout haut ce qu'on venait de lui dire tout bas.

Le général comprit qu'il ne s'agissait point de biaiser à cette heure; d'ailleurs, son âme droite, son cœur loyal répugnaient à toute dissimulation.

— Faites entrer M. de Sussy, dit-il à haute voix.

— Mais, général, c'est à vous seul que M. de Sussy désire parler.

— Faites entrer M. de Sussy, répéta le général; je suis ici au milieu de mes amis.

M. de Sussy entra et fut forcé de dire quelle cause l'amenait.

Cela tombait bien : il venait annoncer au général la Fayette la révocation des ordonnances, la nomination du ministère Mortemart, Gérard et Casimir Périer, l'arrivée de M. de Mortemart à Paris, et, enfin, le refus que venait de faire la Chambre, qui s'occupait de la royauté du duc d'Orléans, de recevoir les nouvelles ordonnances signées par Charles X à trois heures du matin — juste au moment où le duc d'Or-

léans dictait à Oudard la fameuse note qui avait mis MM. Thiers et Mignet si fort en émoi.

Ainsi les choses s'expliquaient; tous les jeux s'abattaient à la fois sur la même table : le jeu de Charles X, nommant le ministère Mortemart, Gérard et Casimir Périer; le jeu de M. Laffitte, proposant le duc d'Orléans au suffrage de la nation; et, enfin, le jeu des républicains, pressant la Fayette d'accepter la dictature.

On eût fait la chose exprès et l'on eût arrêté l'heure, qu'on n'eût certes pas mieux réussi.

Il s'ensuivit alors, dans la salle où venaient de se heurter des intérêts si puissants, un instant de trouble qui faillit être fatal à M. de Sussy.

Bastide l'avait pris au collet, et allait tout simplement le jeter par la fenêtre, lorsque Trélat le retint.

Je reviendrai plus d'une fois sur Bastide, et je dirai quel homme plein de franchise, de courage et de loyauté c'était et c'est encore.

Comme tous les mouvements extrêmes, celui-ci amena sa réaction.

Cette réaction eut pour résultat de laisser M. de Sussy sortir tranquillement, sous la conduite du général Lobau, lequel ouvrit la porte en accourant au bruit infernal qui se faisait dans le cabinet de la Fayette.

Les républicains se retrouvèrent seuls avec le général.

Ils renouvelaient leurs instances auprès de lui, quand on vint les avertir que M. de Sussy, introduit dans le sein de la commission municipale, y exposait au moment même les nouvelles propositions de Charles X, auxquelles la commission municipale ne paraissait nullement hostile.

Il ne s'agissait plus de discuter avec la Fayette et d'écouter ses théories sur le gouvernement constitutionnel en France et le gouvernement républicain aux États-Unis; la question de vie ou de mort se débattait à la commission municipale.

Il s'agissait de courir à la commission municipale.

On y courut.

La porte était fermée.

On frappa.

Personne ne répondit.

Deux ou trois coups de crosse de fusil ébranlèrent violemment la porte, qui s'ouvrit enfin, et qui, en s'ouvrant, montra M. de Sussy exposant ses raisons aux membres de la commission municipale, lesquels paraissaient les écouter avec la plus grande faveur.

Cette apparition de six ou huit hommes armés et connus pour la vigueur de leur caractère jeta l'épouvante au milieu de l'assemblée; on se leva, on s'éparpilla, on voulut avoir l'air de ne rien faire de décisif.

Pendant ce temps, Hubert sentit qu'on lui glissait un papier dans la main.

se retourna et reconnut M. Audry de Puyraveau, le seul véritable patriote de la commission.

— Prenez cette proclamation, lui dit vivement celui-ci; elle a failli être signée, il y a une heure, par la commission municipale... L'arrivée de M. de Sussy a tout remis en question... Montez sur une borne, lisez la proclamation, répandez-la, imposez-la... Ils signeront si vous leur faites peur.

A la bonne heure! cette façon d'agir rentrait dans la politique des vainqueurs du Louvre. Tous descendirent rapidement les degrés de l'hôtel de ville; Hubert monta sur une borne, appela le peuple à lui, et, entouré de ses compagnons, il lut à haute voix la proclamation suivante comme émanée de la commission municipale.

Écoutez bien, car c'est la seule manifestation républicaine sérieuse qui ait été faite en 1830.

Écoutez bien, car elle va vous dire où en étaient, à cette époque, les esprits les plus avancés.

Écoutez bien, car elle vous apprendra quels étaient les vœux de ces hommes qu'on a persécutés pendant dix-huit ans, sous prétexte qu'il voulaient bouleverser la société.

Après avoir lu cette proclamation, — qu'il est bon de comparer à celle de MM. Thiers et Mignet, — relisez la déclaration des Droits de l'Homme de 1789, et vous verrez que les républicains de 1830 étaient en arrière de cette Déclaration.

« La France est libre.

» Elle veut une constitution.

» Elle n'accorde au gouvernement provisoire que le droit de la consulter.

» En attendant qu'elle ait exprimé sa volonté par de nouvelles élections ; respect aux principes suivants :

» Plus de royauté.

» Le gouvernement exercé par les seuls mandataires élus de la nation.

» Le pouvoir exécutif confié à un président temporaire.

» Le concours médiat et immédiat de tous les citoyens à l'élection des députés.

» La liberté des cultes.

» Plus de culte de l'État.

» Les emplois de l'armée de terre et de l'armée de mer garantis contre toute destitution arbitraire.

» Établissement des gardes nationales sur tous les points de la France ; la défense de la constitution leur est confiée.

» Ces principes, pour lesquels nous venons de risquer notre vie, nous les soutiendrons, s'il le faut, par l'insurrection légale. »

Pendant que Hubert lisait cette proclamation sur la place de l'Hôtel-de-Ville, M. de Sussy entrait dans le cabinet de la Fayette, et, malgré toutes ses instances, quoiqu'il fît valoir les titres de parenté qui unissaient les la Fayette aux Mortemart, il ne pouvait tirer du général que la lettre suivante :

« Monsieur le duc,

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec tous les sentiments que votre caractère personnel m'inspire depuis longtemps. M. de Sussy vous rendra compte de la visite qu'il a bien voulu me faire. J'ai rempli vos intentions en lisant ce que vous m'adressiez à beaucoup de personnes qui m'entouraient ; j'ai engagé M. de Sussy à passer à la commission, alors peu nombreuse, qui se trouvait à l'hôtel de ville ; enfin, je remettrai au général Gérard les papiers

dont il m'a chargé; mais les devoirs qui me retiennent ici rendent impossible pour moi d'aller vous chercher. Si vous veniez à l'hôtel de ville, j'aurais l'honneur de vous recevoir, mais sans utilité pour l'objet de cette conversation, puisque vos communications ont été faites à mes collègues. »

De ce côté, du moins, M. de Mortemart pouvait voir qu'il n'avait aucune espérance à conserver.

Sur ces entrefaites, Saint-Quentin, révolté en même temps que Paris, envoyait une députation au général la Fayette et demandait deux élèves de l'École polytechnique pour commander sa garde nationale.

La députation ajoutait qu'il n'y avait qu'une tentative à risquer sur la Fère, et que, sans aucun doute, on enlèverait le 4e régiment d'artillerie en garnison dans cette ville, et commandé par le colonel Husson.

Les élèves de l'École n'étaient pas rares à l'hôtel de ville, et tous étaient si braves, qu'il n'y avait pas de choix à faire entre eux. Le général la Fayette envoya Odilon Barrot chercher les deux premiers venus.

Odilon Barrot ramena Charras et Lothon.

Charras avait toujours ses cent cinquante ou deux cents hommes campés dans un coin de l'hôtel de ville, et formant un corps à part.

Les deux jeunes gens furent introduits près du général la Fayette; celui-ci leur expliqua ce dont il était question, et les invita à aller demander au gouvernement provisoire les pouvoirs qui leur étaient nécessaires.

Charras et Lothon se mirent alors à la recherche de ce fameux gouvernement provisoire que j'avais déjà cherché inutilement, et sans doute firent-ils le même sillage que moi, puisqu'ils arrivèrent à cette même grande salle ornée de cette même grande table couverte de ces mêmes bouteilles de vin et de bière, — bouteilles vides bien entendu, — et habitée par ce même plumitif qui continuait à écrire avec acharnement... Quoi? Personne n'en a jamais rien su.

Mais, de gouvernement provisoire, pas plus que sur la main.

Odilon Barrot se mit lui-même à la recherche : le gouvernement provisoire resta aussi inconnu que le passage du pôle nord.

On s'adjoignit Mauguin.

Mauguin n'en put découvrir davantage.

Ce qu'il y avait de curieux, c'est que ceux-là mêmes qui étaient le plus au courant de la chose semblaient croire à l'existence fantastique de ce gouvernement provisoire.

Lassés de ces recherches inutiles, les deux élèves, toujours accompagnés d'Odilon Barrot et de Mauguin, revinrent dans la salle à la grande table, aux bouteilles vides et au plumitif.

On se regarda un instant dans le blanc des yeux.

— Mais, enfin, dit Charras, je ne puis cependant pas aller enlever un régiment sans avoir au moins une lettre pour les officiers.

— Je vais vous l'écrire, dit bravement Mauguin.

— Je vous remercie de tout mon cœur, dit Charras; mais, pour des soldats, vous ne serez jamais, quelque mérite et quelque courage que vous ayez, que M. l'avocat Mauguin... J'aimerais mieux une lettre du général la Fayette.

— Eh bien, reprit Mauguin, je vais rédiger cette lettre, et vous la lui ferez signer.

— Bon !

Mauguin prit la plume du scribe solitaire, qui interrompit un instant ses écritures enragées, se leva et alla explorer, les unes après les autres, les vingt-cinq ou trente bouteilles dont la table était encombrée. L'exploration fut inutile ! — On eût dit qu'il cherchait le gouvernement provisoire.

Cependant, Mauguin écrivait.

A mesure qu'il écrivait, Charras lisait par-dessus son épaule, et, tout en lisant, il secouait la tête.

— Qu'y a-t-il? lui demanda Odilon Barrot.

— Oh! dit Charras assez bas pour ne pas être entendu de Mauguin, il y a que ce n'est pas comme cela qu'on écrit à des militaires... ta ta ta ta ta!...

Sans doute que Mauguin faisait, en même temps et à part

lui, la même observation; car, tout à coup, il jeta la plume en s'écriant :

— Le diable m'emporte si je sais que leur dire, moi!

— Eh! mon Dieu, reprit Odilon Barrot, laissons ces messieurs écrire leur lettre, et contentons-nous de la signer... ils s'y entendent mieux que nous.

Et l'on passa la plume à Charras.

En un instant la proclamation fut troussée.

Charras en écrivait la dernière ligne lorsque entra le général Lobau; — sans doute, lui aussi cherchait le gouvernement provisoire.

— Ah! pardieu! dit Charras, voilà bien notre affaire! puisque nous avons un vrai général sous la main, faisons-lui signer notre proclamation.

On s'adresse au général Lobau, on lui explique la situation, on lui lit la lettre; mais le général Lobau tourne la tête.

— Oh! dit-il, non! je ne suis pas assez fou pour signer cela.

Et il sortit.

— Hein? fit Charras.

— Cela ne m'étonne pas, dit Mauguin. Tout à l'heure, ils ont refusé de mettre leur signature à un ordre d'aller enlever les poudres de Soissons.

C'était mon ordre.

— Alors, il recule? dit Charras.

— Sans doute.

— Mais, sacrebleu! en révolution, s'écria Charras, l'homme qui recule trahit!... Je vais le faire fusiller.

Odilon Barrot et Mauguin bondirent.

— Le faire fusiller! y pensez-vous?... Faire fusiller le général Lobau, un des membres du gouvernement provisoire!... Et par qui le ferez-vous fusiller?

— Oh! que cela ne vous inquiète pas! dit Charras.

Et, entraînant Mauguin vers la fenêtre :

— Voyez-vous, dit-il en lui montrant ses cent cinquante hommes, voyez-vous ces gaillards qui sont là-bas autour d'un drapeau tricolore? Eh bien, ils ont pris avec moi la caserne de Babylone; ils ne connaissent que moi, ils n'obéissent qu'à

moi, et, si le Père éternel trahissait la cause de la liberté, — ce qu'il est incapable de faire, — et que je leur disse de fusiller le Père éternel, ils le fusilleraient!

Mauguin baissa la tête. Il s'effrayait de ce qu'on eût pu faire avec de pareils hommes.

C'étaient ces hommes, c'est-à-dire les républicains, comme il les appelait, qui avaient donné tant de mal au pauvre Hippolyte Bonnelier.

Une heure après, Charras et Lothon partaient pour la Fère munis d'une lettre signée Mauguin, et d'une proclamation de la Fayette; cette proclamation ne différait guère de la mienne, laquelle, ainsi qu'on l'a vu, m'avait peu servi, étant restée, pendant tout le temps de mon séjour à Soissons, entre les mains de M. Missa (1).

CLIX

Philippe VII. — Comment Béranger se justifie d'avoir aidé à faire un roi. — Le duc d'Orléans pendant les trois jours. — Son arrivée à Paris le 30 au soir. — Il fait appeler M. de Mortemart. — Lettre inédite écrite par lui à Charles X. — Benjamin Constant et Laffitte. — Députation de la Chambre au Palais-Royal. — M. Sébastiani. — M. de Talleyrand. — Le duc d'Orléans accepte la lieutenance générale du royaume. — Pièces curieuses trouvées aux Tuileries.

Mon premier besoin, le général la Fayette embrassé, était, comme on le comprend bien, d'aller prendre un bain, et de changer de tout.

Le bain n'était pas difficile à prendre : j'avais l'école de natation Deligny presque en face de chez moi.

J'entrai à l'école, et je dois dire que j'effrayai tout le monde, jusqu'au père Jean. Je consignai au garçon de cabinet mon fusil, mes pistolets, ma poudre, mes balles et ce qui me restait de mes trois mille francs; après quoi, tandis qu'on allait me chercher Joseph, du linge et des habits, je piquai une des plus voluptueuses têtes que j'aie piquées de ma vie.

(1) Voir la note B à la fin du volume.

Une heure après, j'étais en mesure de me présenter même devant le gouvernement provisoire, si quelqu'un eût pu m'indiquer où siégeait le susdit gouvernement.

Je renvoyai à la maison ma défroque de combattant, et je m'acheminai vers l'hôtel Laffitte. J'étais avide de nouvelles.

J'eus toutes les peines du monde à pénétrer chez l'illustre banquier. Personne ne voulait plus me reconnaître; j'étais trop bien vêtu.

On discutait ou plutôt on parlait bruyamment dans le salon. M. Sébastiani, annonçait-on, revenait de chez le prince de Talleyrand et en apportait une grande nouvelle.

Quelle était cette nouvelle?

Tout à coup, la porte s'ouvre, et M. Sébastiani, la figure radieuse, jette aux trois ou quatre cents personnes qui encombraient la salle à manger, les antichambres et les corridors, ces paroles textuelles :

— Messieurs, vous pouvez annoncer à tout le monde qu'à partir d'aujourd'hui, le roi de France s'appelle Philippe VII.

En ce moment, Béranger passa; je savais qu'il avait dû être pour beaucoup dans cette nomination.

Je lui sautai au cou, moitié pour l'embrasser, moitié pour lui faire une querelle, et, riant et grondant à la fois :

— Ah! parbleu! lui dis-je, vous venez de nous faire un beau coup, monsieur mon père.

J'appelais Béranger mon père, et il voulait bien m'appeler son fils.

— Qu'ai-je donc fait, monsieur mon fils? me répondit-il.

— Ce que vous avez fait? Pardieu! vous avez fait un roi!

Sa figure prit cette expression doucement sérieuse qui lui est habituelle.

— Écoute bien ce que je vais te dire, mon enfant, reprit-il; je n'ai pas précisément fait un roi... non...

— Qu'avez-vous fait, alors?

— J'ai fait ce que font les petits Savoyards quand il y a de l'orage... j'ai mis une planche sur le ruisseau.

Que de fois, depuis, j'ai réfléchi à cette triste et philosophique parole! Elle a modifié une partie de mes idées; elle a

présidé à mes études historiques de 1831 et 1832 ; elle m'a inspiré, en 1833, l'épilogue de *Gaule et France*.

Béranger s'éloigna.

J'étais resté rêveur. Qu'eût-ce donc été, si j'avais pu prévoir que ce trône, le moins poétique des trônes de la terre, élevé par un poëte en 1830, serait renversé par un poëte en 1848 ? Quel étrange encadrement à ces dix-huit ans de règne que Béranger et Lamartine !

Je ne fus tiré de ma rêverie que par les murmures qui grondaient autour de moi. Une scène violente s'accomplissait au milieu de ces murmures.

Un ancien secrétaire d'Ouvrard, nommé Poisson, venait d'ouvrir la porte du salon de M. Laffitte, et déclarait, avec des jurons à faire crouler la maison, qu'il ne voulait pas de roi. — C'était l'avis, non-seulement de M. Poisson, mais encore de tous ceux qui étaient là.

Non, je le répète, cette élection ne fut pas populaire au premier abord, et, de l'hôtel Laffitte au Palais-Royal, où je me rendis, suivant en quelque sorte le vol de cette nouvelle, j'entendis plus d'imprécations que d'acclamations.

J'allais au n° 216 pour avoir des détails.

Le duc d'Orléans était au Palais-Royal.

Quant à Oudard, s'il y était, il se tenait invisible.

Mais restaient les portiers et les garçons de bureau, gens fort visibles, gens fort bien renseignés, parce que l'on dit tout devant eux, ne les comptant pour rien ; gens fort bavards, attendu qu'ils veulent conquérir l'importance qu'on ne leur accorde pas.

Puis je dois dire qu'outre les concierges et les garçons de bureau, il y avait la deux ou trois personnes parfaitement informées.

Or, voici ce qui s'était passé, voici ce dont je garantis l'exactitude, voici ce que je défie que l'on puisse nier.

Le duc d'Orléans était rentré le 30, à onze heures du soir, au Palais-Royal.

Suivons-le rapidement pendant les trois jours.

C'est à Neuilly, où le duc d'Orléans passait tous ses étés,

que la nouvelle des ordonnances et le bruit des coups de fusil étaient allés le chercher.

Par le peu de mots que nous avons dits déjà, par le silence et les retardements qui accueillirent d'abord les propositions Laffitte, on a pu voir que l'anxiété de Son Altesse fut grande.

Tant que la royauté, à l'état de fantôme, se tint immobile à l'horizon, le duc marcha vers la royauté timidement, obliquement, tortueusement, c'est vrai, mais enfin il y marcha.

Mais, dès que le fantôme se fit réalité; dès que le fantôme, à son tour, s'anima et marcha à lui, il eut peur.

Ce fantôme ne s'appelait plus royauté, il s'appelait usurpation; il n'avait plus sur la tête la couronne de saint Louis, il avait le bonnet rouge de Danton et de Collot-d'Herbois.

Le duc d'Orléans avait le courage; l'audace lui manquait.

Nous le répétons, — et nous lui faisons un mérite de ce sentiment, — il eut peur.

Pendant les journées du 28 et du 29, il resta caché dans celui des petits pavillons de son parc de Neuilly qui portait le nom de la Laiterie.

Dans la matinée du 29, on lui apporta un boulet qui venait de tomber dans le parc.

Mais, le même jour, après avoir reçu le message de Laffitte : « Une couronne ou un passe-port, » son inquiétude devint telle, que, se croyant mal caché dans le pavillon, il partit pour le Raincy avec Oudard. Il portait un habit marron, un pantalon blanc, un chapeau gris auquel fleurissait une cocarde tricolore faite par madame Adélaïde.

Il laissa, en partant, la note datée de trois heures un quart du matin, afin que l'on crût qu'il était à Neuilly.

Dans la journée du 30, comme nous l'avons dit, après la visite de M. Thiers et de Scheffer, on lui expédia M. de Montesquiou.

Nous avons raconté comment il sortit du Raincy, puis y rentra.

Pendant toute la journée du 30, il resta au Raincy sans donner signe d'existence

Toutefois, les messages se multipliaient, et, l'un de ces

messages lui ayant annoncé qu'une députation de la Chambre était venue lui offrir la couronne, il se décida à revenir à Neuilly. Il y arriva vers neuf heures du soir.

Madame Adélaïde s'était fait remettre une copie de la déclaration de la Chambre, ou peut-être la déclaration même.

Cette déclaration fut lue dans le parc, à la lueur des flambeaux, en présence de toute la famille.

Il n'y avait plus à reculer : il fallait opter entre le trône, — c'est-à-dire l'ambition éternelle de sa race, — ou l'exil, — c'est-à-dire la terreur constante de sa vie.

Il embrassa sa femme et ses enfants, et partit pour Paris accompagné de trois personnes seulement : M. Berthois, M. Heymès et Oudard.

Il était dix heures du soir lorsqu'on descendit de voiture à la barrière ; on entra dans Paris, on enjamba les barricades, et l'on arriva au nº 216 de la rue Saint-Honoré.

Ce fut par la petite allée des employés, et non par la cour et l'escalier d'honneur, que le duc rentra au Palais-Royal.

Il monta au bureau d'Oudard, voisin, on se le rappelle, de mon ancien bureau.

Là, écrasé de fatigue, ruisselant de sueur, plein de frissonnements convulsifs, il jeta bas son habit, son gilet, sa chemise et jusqu'à son gilet de flanelle, changea de gilet de flanelle et de chemise, se fit apporter un matelas, et se jeta dessus.

Il avait su l'arrivée à Paris de M. de Mortemart, et dans quel but l'honorable duc y était venu. Il l'envoya chercher, le priant de passer à l'instant même au Palais-Royal.

Un quart d'heure après, on annonçait M. de Mortemart.

Le duc d'Orléans se souleva sur son coude.

— Ah ! venez, venez, monsieur le duc ! s'écria-t-il d'une voix brève et fiévreuse en l'apercevant; j'ai hâte de vous dire, afin que vous puissiez transmettre mes paroles au roi Charles X, combien je suis douloureusement affecté de tout ce qui arrive !

M. de Mortemart s'inclina.

— Vous retournez à Saint-Cloud, n'est-ce pas ?... Vous y allez revoir le roi ?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, continua le duc avec agitation, dites au roi qu'ils m'ont amené de force à Paris. J'étais au Raincy, hier, quand une foule d'hommes ont fait invasion dans le château de Neuilly... Au nom de la réunion de la Chambre, on m'a demandé; j'étais absent. On a menacé la duchesse, on lui a dit qu'elle allait être conduite à Paris, prisonnière avec ses enfants, jusqu'au moment où j'aurais reparu; alors, elle a eu peur... C'est bien concevable, une femme, n'est-ce pas?... Elle m'a écrit un billet pour me presser de revenir... Vous savez comme j'aime ma femme et mes enfants; cet amour l'a emporté sur toute autre considération, et je suis revenu... On m'attendait à Neuilly, on s'est emparé de moi, et l'on m'a amené ici... Voilà comment je m'y trouve.

Juste en ce moment, les cris de « Vive le duc d'Orléans ! » retentirent dans la rue et jusque dans la cour du Palais-Royal. M. de Mortemart tressaillit.

— Vous entendez, monseigneur? dit-il.

— Oui, oui, j'entends... Mais je ne suis pour rien dans tous ces cris-là, et dites bien au roi que je me ferai tuer plutôt que d'accepter la couronne.

— Auriez-vous quelque répugnance, monseigneur, à assurer le roi par écrit de ces honorables dispositions?

— Aucune, monsieur, aucune... Oudard, une plume, de l'encre et du papier.

Tandis qu'Oudard cherchait les objets demandés, le duc déchirait une page blanche dans une espèce de registre qui se trouvait à portée de sa main : c'était un registre qui avait rapport aux chevaliers de l'Ordre. Puis, selon son habitude, et pour économiser le papier, il fit le brouillon de sa lettre sur la feuille déchirée au registre.

C'est sans doute à cette économie (1) que nous devons de

(1) L'économie du roi Louis-Philippe a été tellement contestée, en dernier lieu surtout, par M. de Montalivet, que nous nous réservons d'en donner une preuve à la fin de ce chapitre.

pouvoir donner au public une copie de cette lettre très-importante, très-curieuse et surtout très-authentique.

En effet, la lettre écrite, le duc d'Orléans froissa le brouillon dans ses mains, et jeta derrière lui ce brouillon, qui roula jusque dans un coin de la cheminée, où il fut retrouvé le lendemain.

Par qui? Je ne puis le dire. Ce que je sais, c'est que j'ai copié sur ce brouillon même ce que l'on va lire tout à l'heure.

Quant à la lettre, M. de Mortemart la plia, la mit dans sa cravate blanche, et sortit pour la porter au roi.

C'est cette lettre qu'adjura depuis Charles X avec tant d'amertume, quand il apprit que Louis-Philippe avait accepté la couronne.

Voici le brouillon avec son orthographe et ses ratures; nous ne changeons pas une lettre au texte, tout entier de la main de Son Altesse royale :

450

TABLE DES TITRES

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME

	Pages.
Promotion du 8 février 1694.	1
Promotion de l'année 1695	128
Création de l'année 1697.	154
Promotion de l'année 1700.	160
Nominations de chevaliers depuis 1701.	295

FIN DE LA TABLE DES TITRES.

M. de..... dira à votre majesté comment l'on m'a ammené ici par force. J'ignore jusqu'à quel point ces gens-ci pourront user de violence à mon égard; mais s'il arrivait si dans cet affreux désordre il arrivoit que l'on m'imposât un titre auquel je n'ai jamais aspiré, que votre majesté soit convaincue bien persuadée que je ne recevrai tout espèce de pouvoir que temporairement, et dans le seul interêt de notre maison.

J'en prends ici l'engagement formel envers votre majesté.

Ma famille partage mes sentiments à cet égard.

Palais-Royal, Juillet 31, 1830. (Fidèle sujet).

Nous invitons maintenant nos lecteurs, ceux surtout qui veulent se faire une idée exacte du caractère de ces hommes élus pour être les pasteurs de l'humanité, nous les invitons, disons-nous, à comparer ce brouillon de lettre avec la note envoyée de Neuilly dans la nuit du 29 au 30 juillet.

Louis-Philippe, homme privé; Louis-Philippe, homme politique; Louis-Philippe, roi, est peint tout entier par lui-même dans cette note et dans ce brouillon.

Seulement, la date du 31 juillet nous gêne, surtout après plus de vingt-deux ans écoulés. Est-ce une erreur de la part du duc d'Orléans, ou le billet n'a-t-il été signé qu'après minuit, — ce qui ferait alors exacte cette date du 31 — ou bien encore — chose possible à la rigueur — n'a-t-il été signé que le 31 au soir? Notre avis, à nous, est qu'il a été signé le 31 au matin, entre une et deux heures de la nuit.

Et voici pourquoi c'est notre avis : c'est qu'à une heure du matin, M. Laffitte n'était pas encore prévenu de l'arrivée du duc d'Orléans.

Aussi, les salons de l'illustre banquier, abandonnés peu à peu par ceux qu'inquiétaient ce mutisme et cette absence du duc d'Orléans, présentaient-ils un vide toujours croissant qui n'avait rien de rassurant.

A deux heures du matin, en effet, il ne restait dans le salon que Laffitte et Benjamin Constant. — Béranger, écrasé de fatigue, venait de se retirer.

— Eh bien, dit Laffitte avec son calme ordinaire, que dites-vous de la situation, Constant?

— Moi? répondit en riant l'auteur d'*Adolphe*. Je dis, mon cher Laffitte, qu'il y a cent à parier contre un que, demain à pareille heure, nous serons pendus.

Laffitte fit un mouvement.

— Ah! je comprends cela, vous n'êtes pas fou de la pendaison, vous : cela dérangerait votre petite figure rose, vos cheveux si bien peignés, votre cravate si bien mise; mais, moi, avec ma longue figure jaune, je n'ai pas mal l'air déjà d'un pendu, et la corde ajouterait peu de chose à la physionomie.

Et ce fut sur ce compliment que, à deux heures et demie du matin, tous deux se quittèrent.

A cinq heures seulement, l'on réveilla M. Laffitte pour le prévenir de l'arrivée du duc d'Orléans à Paris.

— Ah ! dit-il, décidément, il paraît que c'est Benjamin Constant qui se trompe, et que nous ne serons pas pendus.

Au reste, dès huit heures du matin, la députation de la Chambre qui, la veille, s'était présentée à Neuilly, s'était présentée au Palais-Royal, conduite par le général Sébastiani.

C'était bien le même général Sébastiani qui disait, le 29 juillet : « Prenez garde d'aller trop loin, messieurs... Nous négocions, voilà tout; notre rôle est celui de médiateurs; nous ne sommes pas même députés ! » celui qui disait, le 30 : « Il n'y a de national en France que le drapeau blanc ! » celui qui disait, le 31 : « Partez, monsieur Thiers, et tâchez de décider le duc d'Orléans à accepter la couronne ! » celui qui disait encore, le 1er août : « Messieurs, annoncez à tout le monde que le roi de France s'appelle maintenant Philippe VII ! » celui, enfin, qui devait dire plus tard : « L'ordre règne à Varsovie ! » N'oublions pas que, de plus, c'était toujours le même général Sébastiani qui, à mon premier voyage à Paris, m'avait reçu entre quatre secrétaires placés aux quatre points cardinaux de sa chambre, et se tenant prêts chacun à lui présenter du tabac dans une tabatière d'or.

Merveilleux type à étudier dans les révolutions, et dont je voudrais pouvoir conserver la mémoire à la postérité !

Pourquoi ces hommes-là n'ont-ils pas, comme le Christ, la faculté d'empreindre leur visage dans les mouchoirs avec lesquels ils essuient la sueur de leur ambition ?

Cette fois, M. le duc d'Orléans parut, mais ne promit encore rien de positif; seulement, il s'engagea à rendre réponse dans une heure.

Il avait, comme Brutus, son oracle de Delphes à consulter.

Son oracle à lui demeurait au coin de la rue de Rivoli et de la rue Saint-Florentin.

Louis Blanc raconte que, le 29 juillet 1830, à midi cinq minutes, une fenêtre s'ouvrit timidement au coin de la rue

Saint-Florentin, et que, si timidement cependant qu'elle s'ouvrît, une voix grêle et cassée s'écria :

— Monsieur Keiser, monsieur Keiser, que faites-vous ?

— Je regarde dans la rue, mon prince.

— Monsieur Keiser, vous allez être cause que l'on pillera mon hôtel !

— Il n'y a pas de danger, mon prince : les troupes battent en retraite, et le peuple ne songe qu'à les poursuivre.

— Ah ! vraiment, monsieur Keiser ?

Alors, celui auquel on donnait le titre de prince se leva, fit, en boitant, quelques pas vers la pendule, et, d'une voix non-seulement rassurée, mais encore presque solennelle :

— Monsieur Keiser, dit-il, mettez en note sur vos tablettes que, le 29 juillet, à midi cinq minutes, la branche aînée des Bourbons a cessé de régner sur la France.

Ce vieillard boiteux qui, d'un ton prophétique, annonçait la chute de Charles X, c'était Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, ancien évêque d'Autun, qui, le premier, proposa la vente des biens du clergé, en 1789 ; qui dit la messe sur l'autel de la patrie, le 14 juillet 1790, jour de la fête de la fédération ; qui fut envoyé en 1792, à Londres par Louis XVI, pour assister l'ambassadeur M. de Chauvelin ; qui fut créé prince de Bénévent en 1806 ; qui reçut le titre de vice-grand électeur, avec cinq cent mille francs de traitement, en 1807 ; qui fut nommé membre du gouvernement provisoire en 1814 ; qui fut nommé ministre des affaires étrangères et envoyé extraordinaire à Vienne par Louis XVIII la même année ; qui fut nommé par Louis-Philippe ambassadeur à Londres en 1830, et qui, enfin, mourut plus ou moins chrétiennement, le 18 mai 1838.

Maintenant, j'ai souvent entendu les hommes les plus au courant de la politique contemporaine et de la corruption de tous les temps se demander comment M. de Talleyrand avait pu trouver grâce devant Louis XVIII d'avoir été membre de l'assemblée constituante, évêque assermenté, officiant du Champ de Mars, ministre du Directoire, plénipotentiaire de Bonaparte, grand chambellan de l'empereur, etc., etc.

Je vais le dire, et, en le disant, apprendre à l'histoire future une chose qu'elle ignore, et qu'elle ne saura probablement que lorsque les vrais Mémoires du prince seront publiés.

M. de Talleyrand fut, huit ou dix jours à l'avance, prévenu de l'intention qu'avait le premier consul de faire arrêter et, par conséquent, fusiller le duc d'Enghien.

Il fit venir un courrier sur lequel il savait pouvoir compter, lui remit une lettre à l'adresse du duc, lui ordonna de coudre cette lettre dans le collet de son habit, de partir à franc étrier et de ne remettre cette lettre qu'au duc d'Enghien lui-même.

La lettre invitait le prince à quitter Ettenheim à l'instant même, l'avertissant du danger qui le menaçait.

Le courrier partit, comme nous le disons; mais, en descendant au galop la montagne de Saverne, son cheval s'abattit et lui cassa la jambe.

Par malheur, la mission dont il était chargé n'étant pas de celles que l'on confie au premier venu, il n'osa rien prendre sur lui, et écrivit à M. de Talleyrand pour savoir ce qu'il fallait faire.

Lorsque M. de Talleyrand reçut la lettre, il était déjà trop tard pour prendre une résolution : l'ordre d'arrestation était expédié.

Mais le prince de Condé, mais Louis XVIII, mais Charles X surent l'anecdote; de là le pardon octroyé aux méfaits républicains et bonapartistes de l'ancien évêque d'Autun.

Or, c'était lui que la future Majesté du Palais-Royal voulait consulter avant de se hasarder à ramasser la couronne qui venait de rouler de la tête de Charles X dans le sang des barricades.

Ce fut le général Sébastiani que le duc d'Orléans chargea d'interroger l'oracle.

L'oracle, très-vexé que tout se fût fait sans lui jusque-là, et que M. Laffitte l'eût compté pour si peu, se contenta de répondre ces deux seuls mots :

— Qu'il accepte!

Sur cette réponse, au bout de l'heure demandée, le prince accepta.

La proclamation suivante, affichée sur tous les murs de la capitale, annonça aux Parisiens cette acceptation :

« Habitants de Paris,

» Les députés de la France, en ce moment réunis à Paris, ont exprimé le désir que je me rendisse dans cette capitale pour y exercer les fonctions de lieutenant général du royaume.

» *Je n'ai point balancé à venir partager vos dangers*, à me placer au milieu de cette héroïque population, et à faire tous mes efforts pour vous préserver de la guerre civile et de l'anarchie. En rentrant dans la ville de Paris, je portais avec orgueil ces couleurs glorieuses que vous avez reprises, et que j'avais moi-même longtemps portées.

» Les Chambres vont se réunir ; *elles aviseront au moyen d'amener le règne des lois et le maintien de l'ordre.*

» *Une* charte sera désormais une vérité.

» L.-P. D'ORLÉANS. »

Il y avait trois choses remarquables dans cette proclamation.

D'abord, M. le duc d'Orléans déclarait qu'*il n'avait point balancé à venir partager les dangers* de la population parisienne ; ce qui était un mensonge, puisque, au contraire, le duc d'Orléans s'était caché à Neuilly et au Raincy pendant le danger, et n'était arrivé à Paris que dans la nuit du 30 au 31, c'est-à-dire quand le danger était passé.

Ensuite, M. le duc d'Orléans annonçait que les Chambres allaient se réunir *pour aviser aux moyens d'amener le règne des lois et le maintien de l'ordre;* ce qui était une calomnie contre le peuple, attendu que, si jamais peuple respecta les lois et maintint l'ordre, ce fut le peuple de juillet.

Enfin, M. le duc d'Orléans, qui écrivait qu'*une* charte serait désormais une vérité, devait dire, dès le lendemain, non plus *une* charte, mais *la* Charte, changement imperceptible à l'œil, presque imperceptible à l'oreille, et qui entraînait cependant avec lui cette grave conséquence que la France, au lieu d'avoir une charte nouvelle, aurait tout bonnement la charte de Louis XVIII ; ce qui faisait que le roi des barricades, en utili-

sant l'ancienne charte, non-seulement ne prenait pas la peine d'en faire une autre, mais encore, gouvernement nouveau, ne s'engageait à donner au peuple qu'une somme de liberté égale à celle promise par le gouvernement déchu.

C'était débuter hardiment dans la carrière de la royauté. Mensonge, calomnie et ruse : Louis XI n'eût pas fait mieux.

J'ai dit qu'à la fin de ce chapitre je donnerais une idée de l'économie du duc d'Orléans. Peut-être n'est-ce point tout à fait ici la place des pièces que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs ; mais ceux qui trouveront qu'elles interrompent le récit les transporteront ailleurs en imagination.

Expliquons d'abord comment ces pièces sont tombées entre nos mains. Et, pour ce faire, d'une seule enjambée, franchissons dix-huit années ; soyons, au lieu du jeune homme acteur dans ce qu'on vient de lire, l'homme mûr qui a vu passer tristement et à l'écart les événements de ce long règne ; supposons que ce lieutenant général dont on connaît la proclamation est un roi vieilli à son tour, dépopularisé à son tour, chassé à son tour ; supposons, enfin, que nous sommes, non plus au dimanche 1er août 1830, au matin, mais au 24 février 1848, à trois heures de l'après-midi.

Alors, le roi parti, les Tuileries prises, la République proclamée, je revenais seul, triste et soucieux, républicain plus que jamais, mais trouvant la République mal faite, mal mûrie, mal proclamée ; je revenais le cœur oppressé de ce spectacle d'une femme brutalement repoussée, de deux femmes séparées de leur mère, de deux princes fuyant, l'un à travers les colonnes rostrales de la place de la Concorde, l'autre à travers les escaliers circulaires du palais des députés ; je revenais me demandant si tout ce que j'avais vu et entendu était bien vrai, bien réel, et si je ne me trouvais pas sous le poids de quelque étrange cauchemar, de quelque vision inouïe ; je revenais, me tâtant, pour ainsi dire, moi-même, afin de m'assurer que j'étais bien vivant ; — car il nous est parfois aussi facile de douter de notre existence que des faits presque fantastiques qui s'accomplissent sous nos yeux ; — je revenais, dis-je, par les Tuileries, dont toutes les fenêtres étaient ou-

vertes, dont toutes les portes étaient forcées, comme le jour de ce fameux 29 juillet que j'ai raconté un peu longuement peut-être; mais, que voulez-vous! il y a de ces souvenirs qui prennent tant de place dans notre vie, que nous nous efforçons de les faire entrer dans la vie des autres.

J'eus l'idée de parcourir ce château que j'avais parcouru une seule fois, et de recommencer, le 24 février 1848, à travers les appartements du roi Louis-Philippe, le même chemin que j'avais fait à travers les appartements du roi Charles X, le 29 juillet 1830.

En traversant le cabinet du roi, dont tous les papiers, souillés de boue, jonchaient le parquet, je reconnus, au milieu de ces papiers condamnés au feu, à l'oubli, au néant, deux ou trois pages couvertes de caractères dont la vue me fit tressaillir.

C'était l'écriture du roi, cette écriture qui, vingt-cinq ans auparavant, m'avait tant de fois passé sous les yeux.

Un patriote de 1848, déguenillé comme un patriote de 1830, montait la garde près du bureau défoncé du roi.

— Mon camarade, dis-je à cet homme, puis-je prendre quelques-uns de ces papiers qui traînent à terre?

— Prenez, répondit-il; probablement sont-ils là parce qu'ils ne valent rien.

Je pris les papiers.

A la première révolution, j'avais hérité d'un exemplaire de *Christine* aux armes de la duchesse de Berry. A la seconde, j'héritais de quelques papiers jaunis, traînant à terre, et que je pouvais prendre, me disait le factionnaire, parce qu'ils ne valaient rien. Comme on le voit, je ne suis pas de ceux que les révolutions enrichissent.

Il est vrai que je ne suis pas non plus de ceux qu'elles renversent. Je plane au-dessus d'elles comme les oiseaux et les nuages; puis, les révolutions accomplies, je dirige mon vol, non pas du côté où est le pouvoir, la fortune, mais du côté où sont la justice et la loyauté, dussé-je suivre la justice dans l'exil, la loyauté dans la proscription.

Au reste, voici la copie de ces papiers. Elle en dira plus que toutes les notes et tous les commentaires.

DÉJEUNER DES ENFANTS

Jeunes princes et instituteurs.	Six soucoupes à 90 c. . . .	5 40
	Sept pains à 20 c.	1 40
Princesses Louise et Marie et madame de Mallet.	Un potage à	1 50
	Deux soucoupes	1 80
	Deux pains	40
Princesse Clémentine et madame Angelet.	Un potage	1 50
	Une soucoupe	90
	Deux pains	40
Duc de Nemours et M. Larnac, qui emportent au collège.	Viande froide	1 50
	Entremet	1 50
	Deux soucoupes	1 80
	Deux pains	40
(Plus, du sucre payé à part.)		
Total par jour, sans le caffé, payé à part		18 50
Plus, 10 c. par soucoupe.		1 10
		19 60
25 c. par potage et entremet.		1 20
		20 80

11 soucoupes.
13 pains.
4 potages.

NOUVEAU TARIF DE L'ENTREPRISE

Pour ma table, le même sauf la suppression des deux fixes par repas de 6 fr., et de 12 fr. (ensemble 18 fr.), des deux fixes mensuels de 1,000 francs et de 150 fr., et de l'exonération, pour l'entrepreneur, du payement de 1,010 fr. par an pour le porteur d'eau.

Pour la table de mes enfants et de leurs instituteurs.

Déjeuner (tarif spécial maintenu en mon absence comme en ma présence).

	fr.	c.
Soucoupes de fruits ou confitures	1	»
Potages	1	80
Poulet ou viande froide.	1	80
Entremet de légumes ou autres.	1	80
Chaque pain.	»	20
Flûte à la reine	»	10
Tasse de caffé à l'eau	»	50
Id. à la crême	»	75
Thé complet.	1	50

Dîner ou souper tarifé à moitié de la mienne pendant qu'elle est servie en même temps, mais au même tarif que la mienne quand je suis absent et qu'elle est supprimée.

Ainsi, le demi-tarif est comme il suit :

Potages	2 fr. 50 c.
Entrées	4 50
Rôt ou flanc	6 »
Entremet	2 50
Assiette de dessert	1 50
Pain, café, thé, etc., comme ci-dessus au déjeuner.	
Sucriers à table	Rien.
Id. dans les chambres	2 »

Plus, en cas d'absence et de suppression des tables supérieures, 2 fr. par tête et par jour pour ceux nourris à l'office et à la cuisine.

AUTRE TARIF DE L'ENTREPRISE

Pour la table des princes, le même.

Pour celle des enfants :

Déjeuners.

		au lieu de
Soucoupes	» fr. 90 c.	1 fr. » c.
Potages	1 25	1 80
Poulet ou viande froide	1 25	d°
Entremet de légume ou autres	1 25	d°
Flûte à la reine	» 40	
Pain, chaque	» 20	
Tasse de café à l'eau	» 50	
Id. à la crème	» 75	
Thé complet	1 50	

Moins par jour :

Fixe des repas. 48 fr. »
Du mois. . . . 37 80 6 0
Des enfants . . 48 6 7

Par jour. . . . 103 80 moins.
Id. . . . . 105 46 plus.

Plus. . . . . 66 c.

Dîner ou souper.

Potages.	2	50
Entrées.	4	50
Rôt ou flanc	6	»
Entremet.	2	50
Assiette de dessert.	1	50

Pain, caffé et thé, comme ci-dessus.

Sauf lorsqu'il n'y a que la table des enfants à servir, auquel cas elle est tariffée comme celle des princes. En outre, en cas de suppression des deux tables, l'entrepreneur reçoit 2 fr. par jour par tête nourrie à la cuisine aussi bien qu'à l'office.

Moyennant ce nouveau tarif, il est exonéré du payement du porteur d'eau ; mais il ne reçoit plus les fixes, c'est-à-dire 12 fr. par dîner et 6 fr. par déjeuner pour la table des princes, ni les 1,150 fr. par mois pour bois, charbon et blanchissage.

Plus par jour :

Déjeuner des enfants (sans caffé).	20 fr.	80
Dîner	43	»
Souper.	38	90
Porteur d'eau.	2	76 $\frac{50}{61}$
Plus par jour.	104	46

D'après ce tarif, le déjeuner des enfants. . 17 fr. 30 + 3 fr. 50
20 80

Moins.	18 { 12	Leur dîner.	42	»	non compris le caffé.
	6	Leur souper	38	90	
Et pour valeur par jour de 13,800 fr. par an.	37 80	Total.	98	20 + 3 80	
		L'ancien . . .	48	»	
	55 80	Différence en plus. .	50	20	
En plus.	56 46	Plus, le porteur d'eau.	2	76	
Bonus	» 66	Plus, par jour.. . .	52	96	
		Plus, sur le tarif du déjeuner ; savoir : soucoupe, 1 fr. chaque ; potage, viande froide et entremet, chaque 1 fr. 80 c. .	3	50	
		On aura	56 fr. 46 par jour en plus.		

13,800 { 365 / 37 80 $\frac{60}{61}$

2,850
2,950
300
1,010
365

2,800 { 2 76 $\frac{52}{61}$

2,450
260 52
365 61

98 20
2 76
100 96

CLX

Le duc d'Orléans se rend à l'hôtel de ville. — M. Laffitte en chaise à porteurs. — Le roi *sans culotte*. — Manifestation tardive du gouvernement provisoire. — Odilon Barrot s'endort sur une borne. — Un autre Balthasar Gérard. — Le duc d'Orléans est reçu par la Fayette. — Une voix superbe. — Nouvelle appparition du général Dubourg. — Le balcon de l'hôtel de ville. — La route de Joigny.

Nous n'en avons pas encore fini avec les événements écoulés en mon absence. Qu'on me permette de les rappeler : tel petit détail inconnu nous donnera la clef d'une émeute, nous expliquera le 5 juin, le 14 avril ou le 12 mai.

Puis il est bon qu'on sache qu'il y a des hommes qui n'ont jamais accepté ce gouvernement, contre lequel ils luttèrent dix-huit ans, et qu'ils finirent par renverser.

Ces hommes, il faut bien qu'on leur fasse la justice qui leur est due; il faut bien que, malgré les calomnies, les injures, les procès auxquels ils ont été et sont encore en butte, il faut bien que leurs contemporains apprennent ce qu'il y avait d'honneur, de courage, de dévouement, de persistance, de loyauté en eux. Il est vrai que peut-être les contemporains ne me croiront pas... Qu'importe! je l'aurai dit; d'autres me croiront : la vérité est une de ces étoiles qui peuvent rester perdues des mois, des années, des siècles, dans les profondeurs du ciel, mais qui finissent toujours par être découvertes un jour ou l'autre. J'aime mieux être le fou qui se voue à la recherche de ces étoiles-là, que le sage qui salue et qui adore, les uns après les autres, tous ces soleils que nous avons vus se lever, que l'on nous a donnés pour des astres immuables, et qui, à tout prendre, n'ont jamais été que des météores plus ou moins durables, plus ou moins brillants, plus ou moins trompeurs, toujours fatals!

Le duc d'Orléans, comme on l'a vu, avait déjà fait bien du chemin : il avait conquis la chambre des pairs; — nous n'a-

vons point parlé de cette conquête-là : moins Chateaubriand et Fitz-James, elle ne valait pas la peine d'être enregistrée, et Chateaubriand et Fitz-James donnèrent, on le sait, leur démission ; — il avait conquis la chambre des députés ; quatre-vingt-onze signatures la représentèrent, du moins.

Il lui restait à conquérir l'hôtel de ville.

Oh ! l'hôtel de ville, c'était autre chose ! L'hôtel de ville, ce n'est point le palais souillé par les orgies du Directoire ou les proscriptions de 1815 : ce n'est point la fabrique où ont été forgés par l'ambition et la cupidité les dévouements à tous les pouvoirs qui se sont succédé depuis un demi-siècle.

Non ; l'hôtel de ville, c'est la forteresse où se réfugie, à chaque émeute, cette grande déesse populaire qu'on appelle la Révolution. — Cette fois encore, la Révolution était là.

Le pouvoir avait pu venir au duc d'Orléans ; mais, pour que ce pouvoir fût consacré, il fallait que le duc d'Orléans vînt à la Révolution.

La Révolution était représentée par un vieillard au cœur droit, à l'âme honnête, mais affaibli par l'âge. Quarante ans auparavant, dans toute la force de sa jeunesse, il avait déjà manqué à cette même Révolution : trouverait-on en lui, à soixante et dix ans, ce qu'on y avait cherché vainement à trente ?

Oui, peut-être, s'il eût été seul et livré à ses propres inspirations ; car il avait, depuis ses premiers dévouements à la royauté, beaucoup réfléchi, beaucoup souffert ; il se rappelait la prison, il se rappelait l'exil ; son nom avait été prononcé dans toutes les conspirations républicaines, à Béfort, à Saumur, et nous dirons plus tard à quelles circonstances singulières il dut de ne pas être proscrit avec Dermoncourt, ou de ne pas être exécuté comme Berton.

Mais il n'était déjà plus à lui. Un parti — le parti orléaniste — l'avait enveloppé, entouré, circonvenu ; c'était un véritable siége dont les travaux étaient habilement dirigés par Laffitte et conduits par Carbonnel.

De là venait ce mot si expressif de Bonnelier : « Vos diables de républicains nous ont donné bien du mal ! »

En effet, ce n'était plus qu'avec difficulté que les républicains pénétraient près du bon vieux général, et à peine l'un ou l'autre de ceux qui étaient connus pour professer cette opinion, — et ils pouvaient être facilement connus, car ceux qui professaient cette opinion étaient encore rares à l'époque dont nous parlons, — à peine l'un ou l'autre était-il près de lui, que l'on entrait, et que, sous vingt prétextes différents, on coupait ou épiait la conversation.

Voilà l'homme sur lequel il fallait agir; c'était facile au duc d'Orléans, prince, lorsqu'il le voulait, d'un esprit caressant et séducteur.

Et, cependant, le futur roi désira être accompagné d'une députation de la Chambre. La Chambre eût envoyé plutôt deux députations qu'une; la Chambre, si le duc d'Orléans en eût manifesté le désir, se fût mise tout entière à la queue du cortége.

A l'heure convenue, M. Laffitte amena la députation au Palais-Royal.

On partit. La situation était plus grave encore qu'elle ne le paraissait; il est vrai que, sous couleur de différentes missions, on avait éloigné de Paris les républicains les plus ardents; mais il en restait encore bon nombre, et ceux-là disaient tout haut que le nouvel élu n'arriverait pas jusqu'à l'hôtel de ville.

Le duc d'Orléans était à cheval, inquiet, sans doute, au fond du cœur, mais calme en apparence.

C'était une des grandes qualités du prince : craintif, irrésolu tant qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait pas vu le danger; une fois qu'il se trouvait en face de lui, il l'accueillait bien. Il n'eût pas pu dire, comme César : « Le danger et moi sommes deux lions nés le même jour, et je suis l'aîné! » mais il eût pu dire qu'il était le cadet.

M. Laffitte suivait dans une chaise portée par des Savoyards; son pied le faisait toujours horriblement souffrir; il était chaussé de pantoufles, et avait, sauf les bandages qui l'entouraient, une jambe nue.

Aussi, après avoir offert la couronne au prince, comme

président de la Chambre, s'était-il penché vers lui, et, tout bas à l'oreille :

— Deux pantoufles et un seul bas, lui avait-il dit; c'est pour le coup, si *la Quotidienne* nous voyait, qu'elle dirait que nous faisons un roi *sans culotte*.

Tout alla bien du Palais-Royal au quai; on était encore dans le quartier de la bourgeoisie, et l'on venait, comme Dieu avait fait l'homme, de lui faire un roi à son image.

Ce roi, elle se mirait en lui, jusqu'à ce qu'elle-même brisât la glace où elle finissait par se voir trop en laid.

La bourgeoisie acclamait donc son élu.

Mais, une fois sur le quai, une fois le pont Neuf dépassé, une fois la place du Châtelet atteinte, non-seulement les acclamations cessèrent, mais encore les figures se rembrunirent, et l'on sentit vibrer dans l'air comme un frémissement de colère. C'était, sans doute, l'âme des morts qui protestait contre ce nouveau Bourbon.

A l'hôtel de ville même, l'agitation était grande. Ce fameux gouvernement provisoire, si invisible d'habitude, s'était enfin matérialisé : Mauguin, de Schonen, Audry de Puyraveau, Lobau, étaient antiorléanistes; Lobau surtout, lui qui, la veille, refusait de mettre sa signature au bas d'un ordre, était furieux.

— Je ne veux pas plus de celui-ci que des autres! s'écriait-il; c'est un Bourbon !

M. Barthe, l'ancien carbonaro, était là; il s'agissait de rédiger une proclamation républicaine : il s'offrit, prit une plume, et commença d'écrire.

Pendant qu'il écrivait, le général Lobau, de plus en plus exaspéré, s'approchait de M. de Schonen.

— Nous jouons notre tête, lui dit-il, mais qu'importe ! Voici deux pistolets, un pour vous, un pour moi... C'est tout ce qu'il faut à deux hommes qui ne craignent pas la mort!

Ces dispositions n'étaient pas rassurantes. — On savait que l'on pouvait compter sur Odilon Barrot; c'était lui qui, la veille, à la commission municipale, avait dit ces fameuses pa-

roles attribuées à la Fayette, comme les mots d'Harel et de Montrond étaient attribués à M. de Talleyrand :

— Le duc d'Orléans, c'est la meilleure des républiques.

On chargea Odilon Barrot d'aller au Palais-Royal donner contre-ordre.

Odilon Barrot, comme tout le monde, dormait peu depuis trois jours, il était écrasé de fatigue; il descendit, trouva une foule si pressée, une chaleur si dévorante, qu'il demanda un cheval.

On s'empressa d'aller lui en chercher un.

Lui, pendant ce temps, s'accommoda sur une borne, et s'y endormit. On le chercha une heure avant de le retrouver ; et, au moment où on le retrouva, au moment où il se mit en selle, la tête du cortége débouchait sur la place de Grève.

J'ai beaucoup vu et beaucoup suivi des yeux Odilon Barrot à l'hôtel de ville. Je déclare qu'il est impossible d'être plus froidement courageux qu'il ne l'était.

Le duc d'Orléans arrivait donc; il abordait donc la place de Grève; il entrait donc en pleine révolution. Le poitrail de son cheval ouvrait la foule comme la proue d'un bateau ouvre les vagues. Il se faisait autour de lui un silence glacé. Il était très-pâle.

Un jeune homme plus pâle que lui encore l'attendait sur les marches de l'hôtel de ville, les bras croisés, tenant caché sur sa poitrine un pistolet. Il avait pris cette résolution terrible de tirer sur le prince à bout portant.

— Ah! tu veux jouer le rôle de Guillaume le Taciturne, avait-il dit : tu finiras comme lui !

Un de ses amis se tenait à ses côtés.

Au moment où le duc d'Orléans mit pied à terre et monta les degrés de l'hôtel de ville, cet autre Balthasar Gérard fit un pas en avant; mais son compagnon l'arrêta.

— Ne te compromets pas inutilement, lui dit-il, ton pistolet est déchargé.

— Et qui l'a déchargé?

— Moi.

Et il entraîna son ami.

Ce n'était pas vrai : le pistolet était chargé. Ce mensonge empêcha probablement que le duc d'Orléans ne tombât sur les marches de l'hôtel de ville.

Quelle récompense reçut celui-là qui venait de sauver la vie au futur roi des Français?

Je vais vous le dire : — il fut tué à Saint-Merry, et mourut en se maudissant lui-même!

Le duc d'Orléans monta les degrés de l'hôtel de ville d'un pas assez ferme; il passa près de la mort sans se douter que la mort qui allait le toucher venait de replier son aile.

La voûte sombre du vieux palais municipal, pareille à la gueule immense d'une gargouille de pierre, l'engloutit, lui et son cortége.

Le général la Fayette attendait le prince sur le palier de l'hôtel de ville.

La situation était si grande, que les hommes paraissaient petits.

En effet, qu'était-ce que ce prince de la branche cadette des Bourbons venant faire une visite à l'homme de 1789? C'était la monarchie bourgeoise rompant à tout jamais avec la monarchie aristocratique; c'était le couronnement de quinze ans de conspirations; c'était le sacre de la révolte par le pape de la liberté.

Nous devrions peut-être nous arrêter à ce grand ensemble; à côté de lui, tous les détails sont mesquins.

Le duc d'Orléans, la Fayette et quelques intimes formaient le point central d'un immense cercle composé d'hommes d'opinions différentes.

Les uns applaudissaient, les autres protestaient.

Quatre ou cinq élèves de l'École polytechnique étaient là, la tête nue, mais l'épée nue aussi.

Quelques hommes du peuple rugissants passaient leur figure basanée, sombre, ensanglantée parfois, dans les intervalles laissés libres, et d'où on les repoussait doucement, afin que le prince ne fût pas offensé par une pareille vision.

C'était tout bonnement le remords qu'on écartait - - avec les égards qui lui sont dus.

Il s'agissait de lire la proclamation de la Chambre.

M. Laffitte, comme tout le monde, avait beaucoup parlé, de sorte qu'il ne parlait plus. Il tenait sa proclamation à la main, et Dieu sait l'effet qu'eût produit une proclamation lue avec les tons grotesques de l'enrouement!

— Donnez, donnez, mon cher, s'écria M. Viennet en prenant la proclamation des mains de l'illustre banquier, j'ai une voix superbe, moi!

Et, en effet, d'une voix superbe, il lut la proclamation de la Chambre.

Le lecteur arriva à ces mots : « Le jury pour les délits de la presse. » Alors, l'homme qui devait faire les lois de septembre se pencha à l'oreille de la Fayette, et, haussant les épaules :

— Est-ce qu'il y aura encore des délits de presse? dit-il.

Puis, la lecture achevée, il mit la main sur son cœur, — geste dont abusent les rois qui montent sur le trône, et qui, cependant, a toujours le même succès.

— Comme Français, dit-il, je déplore le mal fait au pays et le sang qui a été versé; comme prince, je suis heureux de contribuer au bonheur de la nation.

Tout à coup, un homme s'avança au milieu du cercle.

C'était le général Dubourg, l'homme du drapeau noir, le fantôme du 29 juillet.

Il avait disparu, il reparaissait pour disparaître encore.

— Prenez garde, monsieur, dit-il au duc d'Orléans, vous connaissez nos droits, les droits sacrés du peuple; si vous les oubliez, nous vous les rappellerons!

Le duc d'Orléans fit un pas en arrière, non pas pour reculer, mais pour chercher le bras de la Fayette, et, appuyé à ce bras, il répondit :

— Monsieur, ce que vous venez de dire prouve que vous ne me connaissez pas. Je suis un honnête homme, et, quand j'ai un devoir à remplir, je ne me laisse ni gagner par la prière, ni inumider par la menace.

Cependant, la scène avait fait une vive impression; cette impression, il fallait la combattre.

La Fayette entraîna le duc d'Orléans sur le balcon de l'hôtel de ville. Pour la seconde fois, il jouait sa popularité sur un coup de dé. La première fois, c'avait été le 6 octobre 1789, lorsqu'il avait baisé la main de la reine sur le balcon du palais de Versailles. La seconde fois, c'était le 31 juillet 1830, lorsqu'il apparaissait sur le balcon de l'hôtel de ville tenant le duc d'Orléans dans ses bras.

Un instant on put croire l'effet de cette apparition manqué ; la place, pavée de têtes aux yeux étincelants, aux bouches béantes, restait muette.

Georges la Fayette passa un drapeau tricolore à son père. Les plis flottèrent autour du général et du duc, dont ils effleuraient le visage; tous deux semblèrent au peuple, non pas resplendissants de leur propre lumière, mais éclairés par le reflet céleste, et le peuple éclata en applaudissements.

La partie était gagnée.

O joueurs politiques! que vous êtes forts quand il faut élever un homme nouveau! que vous êtes faibles lorsqu'il faut soutenir un pouvoir vieilli!

La rentrée du duc d'Orléans au Palais Royal fut un triomphe. Rien ne lui manquait plus : il avait la triple reconnaissance de la chambre des pairs, de la chambre des députés et de l'hôtel de ville. Il était l'homme de M. de Sémonville, de M. Laffitte et de la Fayette.

Aussi, dès le même soir, une de ces voitures qu'on appelle les *carolines* ramenait-elle de Neuilly au Palais-Roya la femme, la sœur et les enfants du lieutenant général royaume.

Le duc de Chartres manquait seul à la réunion.

On l'avait renvoyé à Joigny, comme on sait.

Sur la route de Joigny, sa voiture avait croisé une autre voiture.

Cette seconde voiture était celle de madame la duchesse d'Angoulême, revenant des eaux, où elle avait été prévenue par le télégraphe que des troubles graves agitaient Paris.

Les deux voitures s'arrêtèrent. Le prince et la princesse s'étaient reconnus.

— Quelles nouvelles, monsieur de Chartres? demanda la duchesse d'Angoulême.

— Mauvaises! madame, mauvaises! répondit le prince; le Louvre est pris!

Oui, les nouvelles étaient mauvaises; mauvaises pour vous, pour vos frères, pour votre père; mauvaises pour toute la famille; — et c'est vous, pauvre prince, qui aurez raison aux yeux de la postérité!

FIN DU TOME SIXIÈME

NOTES

NOTE A

Comme nous nous y étions attendu en heurtant aussi carrément que nous le faisons les hommes et les choses, une réclamation s'est produite, respectable par le sentiment qui l'a dictée; elle est du fils de M. de Liniers.

Cette réclamation nous a été communiquée par la rédaction du journal *la Presse*, et nous avons désiré qu'elle fût publiée dans son intégralité.

Nous croyons devoir la reproduire ici, en conservant les réflexions dont l'avait accompagnée *la Presse*.

AU RÉDACTEUR.

« Orléans, 4 mars 1853.

» Monsieur,

» Les *Mémoires* publiés par M. A. Dumas dans votre journal (nos des 19, 23 et 24 février) sont venus, par hasard, à ma connaissance. Dans le récit fait par l'auteur d'un épisode de sa vie en 1830, la conduite de mon père se trouve présentée sous un jour qui tendrait à jeter sur lui une déconsidération imméritée.

» Permettez au plus jeune de ses fils, témoin oculaire du fait principal, de défendre une mémoire honorable et chère, et veuillez donner place dans votre journal à sa juste réclamation.

» Je me trouvais en 1830 près de mon père; j'étais dans son cabinet au moment où M. Dumas s'y présenta. En rectifiant les faits altérés par lui, je dirai ce que je sais, ce que j'ai vu.

» Au moment où éclata la révolution, il se trouvait, sous les ordres de mon père, non pas huit cents hommes, mais un nombre à peine suffisant pour former un peloton d'instruction. Dès la veille de l'arrivée de M. Dumas, M. de Liniers avait été prévenu que cette faible garnison

était dans le même esprit que le régiment, qui se trouvait alors à Paris; il ne pouvait compter sur elle pour défendre la poudre confiée à sa garde. Une certaine agitation se faisait remarquer dans la ville; on savait la lutte engagée à Paris; la garde nationale s'organisait; les communications étaient interceptées : il ne fut pas même possible d'envoyer une ordonnance à Laon pour prendre les ordres de M. le général Sérant. Dans cette situation critique, mon père se rendit le soir chez M. de Senneville, sous-préfet à Soissons, et il fut arrêté entre eux que les poudres seraient remises à la garde nationale, si elle les demandait, et même en cas d'attaque.

» Il restait à maintenir la tranquillité dans la ville; elle fut maintenue, et la révolte des prisonniers, qui avait inspiré un moment de graves inquiétudes, fut comprimée par l'énergie de mon père.

» Le vicomte de Liniers savait donc bien ce qu'il avait à faire; son plan avait été arrêté à l'avance, et M. Dumas, qui n'avait pas encore paru, ne lui dicta en aucune façon la conduite qu'il avait à tenir.

» Le lendemain matin, M. Dumas se présenta dans le bureau de mon père, qui s'y trouvait avec son secrétaire, ma mère et moi. Il demanda que les poudres lui fussent livrées, et présenta à cet effet un ordre signé par le général Gérard. Mon père refusa. En ce moment parut un planton porteur d'un rapport de service; M. Dumas, alors, et à l'instant où le soldat se retournait pour se retirer, sortit un pistolet de sa poche, et lui dit : « Si tu me fais arrêter, voilà pour ton commandant! » Mon père reprend alors avec calme : « Vous pouvez m'assassiner; car, vous le » voyez, je suis sans armes. — Prenez garde, monsieur le vicomte, » reprit M. Dumas, « vous voyez que je suis armé; il faut me livrer vos poudres. » — Non pas à vous, » répondit mon père, « mais à une députation de la » garde nationale seulement, puisque je me trouve dans l'impossibilité » absolue de défendre le dépôt que le roi m'a confié. »

» M. Dumas sortit alors pour aller chercher cette députation, qui, quelques instants après, entra en armes dans la cour; il monta dans le bureau, et y trouva M. de Lenferna et un autre officier. Le commandant de place, exécutant alors ce qui avait été convenu la veille entre lui et le sous-préfet, donna l'ordre de remettre les poudres à la garde nationale.

» Tels sont les faits dans leur simple vérité. Le récit fait par M. Dumas, cette scène étrange d'intimidation, ces quatre officiers français menacés par lui, effrayés par lui, attendant patiemment qu'il voulût bien leur brûler la cervelle, s'ils n'aimaient mieux obéir à ses ordres, tout cela rencontrera certes autant d'incrédules que de lecteurs; l'honneur de braves et loyaux officiers n'a rien à redouter de ces exagérations, et

toute cette mise en scene se réduirait à avoir effrayé tout au plus une femme, et menacé avec un pistolet un homme sans armes pour se défendre. M. Dumas cite à l'appui de son récit *le Moniteur* du 9 août 1830, dans lequel l'épisode de Soissons est raconté (il en est le narrateur sans aucun doute); il ajoute : « Ce récit n'a pas été démenti; donc, il est » vrai. » M. Dumas est encore dans l'erreur : mon père a protesté; il a démenti à deux reprises différentes; mais, à cette époque où la bonne foi n'était pas de rigueur, on refusa les colonnes du *Moniteur* à la réclamation de l'ex-commandant de place de Soissons. Il n'était pas, il est vrai, partisan du nouveau gouvernement.

» Je n'entends, du reste, engager aucune polémique avec M. Dumas; j'ai rétabli la vérité des faits, et je ne répondrai à aucune attaque de sa part, dans les journaux; il est facile, mais triste, de ternir la vie des hommes les plus honorables quand ils ne sont plus. Si mon père vivait, il n'eût certes pas laissé à ses fils l'honneur de défendre sa conduite, il s'en serait chargé lui-même.

» Un dernier mot, pour terminer cette rectification, si longue bien malgré moi : mon père reçut, en quittant Soissons, les témoignages de sympathie les plus flatteurs. Le général Gaillebois, qui remplaça le général Sérant, lui offrit son influence pour lui faire obtenir un emploi. Les plus honorables habitants de Soissons, ceux mêmes qui ne partageaient pas ses opinions politiques, voulurent lui serrer la main, et lui exprimer leurs regrets de ne plus le voir parmi eux. Ce souvenir d'estime des habitants de cette ville fut toujours précieux à mon père; c'eût été manquer à sa mémoire de ne pas prouver qu'il en fut toujours digne.

» Recevez, monsieur le rédacteur de *la Presse*, l'assurance de ma considération distinguée.

» Le chevalier DE LINIERS. »

« M. Alexandre Dumas, à qui nous avons communiqué cette réclamation, mû par un sentiment de convenance qui sera apprécié, a désiré borner sa réponse à la reproduction du rapport qui a paru dans *le Moniteur* du 9 août 1830. Il est vrai que M. de Liniers essaye d'infirmer l'autorité de ce rapport en alléguant que l'hospitalité du *Moniteur* n'a pas été accordée à la réponse itérative de son père. Il est regrettable, si *le Moniteur* a réellement refusé ses colonnes, que l'ancien commandant de la place de Soissons n'ait pas eu l'idée d'adresser ses plaintes à l'un des journaux légitimistes qui paraissaient en 1830, à la *Gazette de France* ou à *la Quotidienne*, qui se seraient évidemment empressées de les accueillir. Dans l'état des choses, nos lecteurs ont à

choisir entre cette réclamation, évidemment tardive, et un récit contemporain qui a reçu une publicité officielle, qui se présente avec la garantie de cinq signatures, et qui n'a pas été contredit en temps utile.

» Voici le rapport de M. Alexandre Dumas :

Rapport à M. le général la Fayette sur l'enlèvement des poudres de Soissons.

« Conformément à la mission dont vous m'avez fait l'honneur de me charger le 30 juillet dernier, je suis parti à l'instant même pour la remplir, accompagné de l'un des signataires du présent rapport. A trois heures, nous sortions de la barrière.

» Sur toute la route, on nous prévint que nous trouverions à Soissons résistance aux ordres du gouvernement provisoire, qui n'était pas encore reconnu dans cette ville. En arrivant à Villers-Cotterets, un jeune Soissonnais, signataire de ce rapport, nous offrit de nous faire accompagner de trois ou quatre jeunes gens qui seconderaient notre mouvement. A onze heures et demie du soir, nous étions à Soissons.

» A sept heures du matin, ignorant quelles seraient les dispositions de la ville, nous visitions les ruines de Saint-Jean, où nous savions qu'étaient renfermées les poudres, afin d'être prêts à nous en emparer de force, si on ne voulait pas reconnaître notre appel aux citoyens de Soissons. Le jeune homme qui s'était chargé de nous aider nous quitta alors pour aller rassembler les quelques personnes dont il était sûr, et, moi, je me rendis chez M. le docteur Missa, que l'on m'avait désigné comme un des plus chauds patriotes de la ville; son avis fut que nous ne trouverions aucune aide auprès des autorités, et qu'il y aurait probablement résistance de la part du commandant de place, M. le comte de Liniers.

» Comme il était à craindre que les trois officiers logés à la poudrière ne fussent avertis de mon arrivée et de l'ordre dont j'étais porteur, je me rendis d'abord chez eux, accompagné de trois personnes que m'avait amenées M. Hutin (c'est le nom du jeune Soissonnais). En passant devant la poudrière, j'y laissai un factionnaire. Quelques minutes après, M. le lieutenant-colonel d'Orcourt, le capitaine Mollart et le sergent Ragon se rendaient prisonniers à ma première sommation, et promettaient sur parole de ne pas sortir, disant qu'ils étaient prêts à nous livrer les poudres sur un ordre du commandant de place. Les trois braves militaires, comme nous en fûmes convaincus par la suite, étaient, du reste, bien plus disposés à nous aider qu'à nous être con-

traires. Je me rendis aussitôt seul chez le commandant de place, tandis que le jeune homme que j'avais amené avec moi et M. Hutin se faisaient ouvrir les portes de la cathédrale, et substituaient au drapeau blanc les couleurs de la nation. M. le commandant de place était avec un officier dont j'ignore le nom; je lui montrai le pouvoir que j'avais reçu de vous : il me dit qu'il ne pouvait reconnaître les ordres du gouvernement provisoire ; que, d'ailleurs, votre signature ne portait aucun caractère d'authenticité, et que le cachet manquait. Il ajouta de plus qu'il n'y avait à la poudrière que deux cents livres de poudre. Cela pouvait être vrai, puisqu'un ancien militaire me l'affirmait sur sa parole d'honneur. Je sortis pour m'en informer, mais en le prévenant que j'allais revenir. Je craignais peu contre moi l'emploi de la force armée; j'avais reconnu dans la garnison le dépôt du 53e. J'appris que, dès la veille, tous les soldats s'étaient distribué des cocardes tricolores.

» J'acquis la certitude qu'il y avait dans la poudrière deux cents livres de poudre appartenant à la régie.

» Je revins alors chez M. le commandant de place; je savais le besoin qu'on éprouvait de munitions à Paris; je voulais, comme je vous avais promis sur ma parole de le faire, m'emparer de celles qui se trouvaient à Soissons, sauf, comme vous me l'aviez recommandé, à laisser à la ville la quantité nécessaire à sa défense. M. le commandant de place avait alors auprès de lui trois personnes dont deux m'étaient connues, l'une pour le lieutenant de gendarmerie, marquis de Lenferna, l'autre pour le colonel du génie, M. Bonvilliers. Je soumis de nouveau à l'examen de M. le commandant la dépêche dont j'étais porteur ; il refusa positivement de me délivrer aucun ordre, à moins, me dit-il, qu'il n'y fût contraint par la force. Je crus, effectivement, que ce moyen était le plus court : je tirai et j'armai des pistolets à deux coups que j'avais sur moi, et je lui renouvelai ma sommation de me livrer les poudres. J'étais trop engagé pour reculer ; je me trouvais à peu près seul dans une ville de huit mille âmes, au milieu d'autorités, en général, très-contraires au gouvernement actuel ; il y avait, pour moi, question de vie ou de mort. M. le commandant, voyant que j'étais entièrement résolu à employer contre lui et les trois personnes présentes tous les moyens que mes armes mettaient à ma disposition, me dit qu'il ne devait pas, pour son honneur, céder à un homme seul, lui, commandant d'une place fortifiée et ayant garnison.

» J'offris à M. le commandant de lui signer un certificat constatant que c'était le pistolet au poing que je l'avais forcé de me signer l'ordre, et de tout prendre ainsi sous ma responsabilité. Il préféra que j'envoyasse chercher quelques personnes pour paraître céder à une force plus im-

posante. J'enfermai M. le commandant de place et la société dans son cabinet; je me plaçai devant la porte, et je fis dire aux personnes qui m'avaient déjà accompagné de venir me rejoindre. Quelques minutes après, MM. Bard, Moreau et Hutin entraient dans la cour, et M. le commandant me signait l'ordre de me délivrer toutes les poudres appartenant à l'artillerie. Muni de cet ordre, et voulant opérer le plus légalement possible, j'allai trouver le maire, qui m'accompagna à la poudrière. Le colonel d'Orcourt nous montra la poudre : il n'y en avait effectivement que deux cents livres. Le maire les exigea pour la ville.

» Tout ce que j'avais fait jusque-là était devenu inutile; je réclamai alors les poudres de la régie : elles me furent refusées. J'allai chez l'entreposeur, M. Jousselin; je lui offris d'en acheter pour mille francs; c'était ce que j'avais d'argent sur moi; il refusa. C'est alors que, voyant que ce dernier refus était la suite d'un système bien arrêté par les autorités de n'aider en rien leurs frères de Paris, je sortis avec l'intention de tout prendre par force. J'envoyai M. Moreau, l'un des plus chauds patriotes de Soissons, arrêter, en les payant au prix qu'exigeraient les voituriers, des chariots de transport; il me promit d'être avec eux dans une demi-heure à la porte de la poudrière. Son départ réduisit notre troupe à trois personnes. Je pris une hache, M. Hutin son fusil, et Bard (le jeune homme qui nous avait accompagnés de Paris) ses pistolets. Je laissai ce dernier en faction à la deuxième porte d'entrée; je l'invitai à tirer sur la première personne qui essayerait de s'opposer à l'enlèvement de la poudre, et M. Hutin et moi enfonçâmes la porte à coups de hache. J'envoyai M. Hutin presser M. Moreau, et je l'attendis au milieu de la poudrière. Deux heures après, tout était chargé sans opposition de la part de l'autorité. D'ailleurs, tous les citoyens qui venaient de se soulever nous auraient prêté main-forte.

» Nous quittâmes Soissons à six heures et demie du soir, accompagnés des pompiers, qui s'étaient réunis à nous, de plusieurs jeunes gens à cheval et armés, et d'une trentaine d'hommes qui nous servirent d'escorte jusqu'à Villers-Cotterets. Notre sortie se fit au milieu des acclamations de tout le peuple, qui se découvrait devant le drapeau tricolore flottant sur notre première voiture.

» A dix heures, nous étions à Villers-Cotterets; l'escorte de Soissons ne nous quitta que pour nous remettre entre les mains de la garde nationale de cette ville, qui, à son tour, nous accompagna jusqu'à Nanteuil.

» Voilà le récit exact de ce que j'ai cru devoir faire, général, pensant que, si j'allais trop loin, vous le pardonneriez à mon inexpérience diplo-

matique, et surtout à mon enthousiasme pour une cause dont, pour la troisième fois, vous êtes un des plus nobles soutiens.

» Respect et admiration.

» *Signé* : AL. DUMAS.

» BARD, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, 66, à Paris.

» HUTIN, rue Richebourg, 1, à Soissons.

» LENOIR-MORAND, capitaine de sapeurs-pompiers, à Veilly.

» J'atteste la vérité de ce rapport.

» *Signé* : GILLES. »

(Extrait du *Moniteur* du 9 août 1830.)

NOTE B

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL *LA PRESSE*.

« Monsieur,

» Les *Mémoires* de M. Alexandre Dumas, que vous publiez dans votre journal, sont devenus, depuis quelque temps, des mémoires sur la révolution de 1830. Je ne saurais me dispenser de réclamer contre ce qu'ils contiennent sur le gouvernement provisoire de cette époque.

» Ce gouvernement ne s'était pas créé de lui-même. Il avait été constitué par une réunion de députés qui s'était formée immédiatement après la publication des ordonnances.

» L'autorité militaire supérieure avait été remise à M. le général la Fayette, et la direction des opérations actives à M. le général Gérard. Quant à l'autorité civile, on en avait investi une commission de sept membres à qui l'on avait confié les pouvoirs les plus larges, mais à qui l'on avait imposé en même temps, non sans une intention secrète, le titre fort restreint de *commission municipale*. Les sept membres de cette commission étaient MM. Laffitte, Casimir Périer, Gérard, Lobau, de Schonen, Audry de Puyraveau et moi. MM. Laffitte et Gérard, retenus par d'autres travaux, n'ont pris aucune part à nos délibérations; M. Casimir Périer y a paru seulement quatre ou cinq fois. De ces sept membres, je suis maintenant le seul qui survive, et je n'aurais pas le droit

de réclamer pour mon compte, que ce serait, à mes yeux, un devoir de réclamer pour celui de mes anciens collègues.

» La commission municipale de 1830 n'a pas constitué un gouvernement aussi inactif, aussi introuvable que M. Alexandre Dumas se complaît à l'affirmer. Il s'en serait convaincu lui-même à cette époque, s'il eût seulement jeté les yeux sur les murs de Paris, placardés chaque jour de nombreux décrets. Il les retrouvera dans les journaux du temps, si cela lui convient. Nous ne nous réunissions pas chez M. Laffitte, comme il le dit : tous nos actes étaient datés de l'hôtel de ville, où était notre siége, et où chacun pouvait nous parler. M. Dumas reconnaît lui-même que nous y avons reçu, dès le 29 juillet, c'est-à-dire dès le jour même de notre installation, MM. de Sémonville, d'Argout et de Vitrolles, qui venaient conférer avec nous au nom de Charles X; il reconnaît également que, quatre ou cinq jours plus tard, nous avons reçu M. de Sussy, qui voulait déposer entre nos mains le décret royal rapportant les ordonnances; il reconnaît, enfin, que nous avons reçu une députation républicaine présidée par M. Hubert. Il nous eût trouvés comme tout le monde, si toutefois il nous eût cherchés réellement, et il eût été entendu, s'il avait eu des choses importantes à nous faire connaître; autrement, j'avoue qu'il eût été fort peu écouté.

» De notre conférence avec MM. de Sémonville, d'Argout et de Vitrolles, il ne rapporte que le mot de M. de Schonen, si connu de tout le monde : *Il est trop tard!* Mais ce mot ne terminait pas la discussion; au contraire, il la faisait naître, car il s'agissait précisément de savoir s'il était ou n'était pas trop tard. Charles X disposait encore de forces considérables : aux troupes qui l'entouraient allaient se joindre quarante pièces d'artillerie qui venaient de sortir de Vincennes, un régiment suisse qui arrivait d'Orléans, et le camp de Saint-Omer, qui était appelé. Loin de penser à prendre l'offensive, nous craignions une attaque. La nuit du 29 au 30 juillet fut pleine d'alarmes, et nous n'avions avec nous que deux ou trois régiments de ligne dont nous ne pouvions pas nous servir, parce qu'ils avaient stipulé, en acquiesçant à la cause populaire, qu'on ne les exposerait pas à combattre contre leurs frères d'armes. Aussi nous parut-il indispensable d'ordonner la création de vingt régiments de garde mobile. On se trompe, et l'on juge d'après les événements, quand on croit que Charles X était à bout de ressources dès le 29 ou le 30 juillet : la faiblesse de son caractère et l'incapacité de ses conseils ont été pour beaucoup dans le changement de sa fortune.

» Suivant M. Dumas, nous aurions accueilli M. de Sussy avec une bienveillance marquée; M. Dumas se trompe : M. de Sussy fut sans doute écouté avec politesse, mais non avec bienveillance. Ce qui le

prouve, c'est que le dépôt qu'il voulait faire entre nos mains fut nettement refusé. La réception du décret et sa publication, que demandait M. de Sussy, n'entraient pas, d'ailleurs, dans nos attributions. La réunion des députés s'était réservé la haute question politique, c'est-à-dire le droit d'organiser le gouvernement définitif. Nous n'avions à nous occuper de cette question que dans le sein de la réunion même, et comme en faisant partie.

» En nous quittant, M. de Sussy se transporta à la Chambre, et fit remettre le décret à M. Laffitte, qui présidait et qui refusa également de le recevoir : il n'en prévint pas l'Assemblée. M. Dumas ignore, sans doute, qu'il existait alors dans le peuple et dans la Chambre deux tendances opposées. La Chambre se repentait de la révolution, qu'elle avait faite sans le vouloir ni le savoir. Elle était disposée à traiter avec Charles X. M. de Mortemart, nommé premier ministre à la place de M. de Polignac, avait fait demander à la réunion des députés, devenue fort nombreuse depuis la victoire, à être admis à lui communiquer les intentions royales. La réunion s'était empressée de lui répondre qu'elle le recevrait le même jour; elle avait décidé en même temps qu'elle s'assemblerait au palais législatif pour l'entendre, et s'était même occupée de la question d'étiquette. Les questeurs devaient d'abord le recevoir dans un salon; des huissiers seraient ensuite allés au-devant de lui, et l'eussent introduit dans la salle. Pour apprécier la déférence que les députés avaient mise à se transporter au palais législatif, il faut se rappeler que, jusqu'alors, ils ne s'étaient réunis que chez l'un d'eux; ils ne devaient s'assembler officiellement, au lieu ordinaire de leurs séances, et avec le caractère de Chambre, que le 3 août, jour fixé par l'ordonnance de convocation, c'est-à-dire deux ou trois jours plus tard.

» La séance eut lieu, mais M. de Mortemart ne parut pas. De là le décret qui, le jour même, après une assez longue attente, conféra la lieutenance générale au duc d'Orléans. Je n'ai jamais douté, quant à moi, que, si M. de Mortemart se fût présenté, les événements n'eussent pris une direction différente.

» Le peuple n'était pas comme la Chambre : il ne voulait plus de Bourbons. Le duc d'Orléans lui-même, après sa proclamation comme roi, ne put se faire accepter qu'en s'abritant sous la popularité du général la Fayette, et en parcourant les rues de Paris pendant plusieurs jours, donnant des poignées de main aux uns, faisant des discours aux autres, et trinquant avec le premier venu : je dis les faits, je ne crée pas.

» Au moment où, suivant M. Dumas, nous étions en conférence avec M. de Sussy, arriva la députation Hubert, qui, voyant la porte fermée,

l'ébranla à coups de crosse de fusil. On ouvrit. Alors, parut M. Hubert, suivi de quelques amis, et portant une proclamation au bout d'une baïonnette. Les membres de la commission furent *saisis d'épouvante* et *s'éparpillèrent* un instant au milieu de la salle.

» Je ne sais si M. Dumas a voulu faire du pittoresque; mais je sais qu'il n'y a pas un mot de vrai dans son récit.

» Voici ce qui arriva :

» La députation avait demandé à être introduite, et le fut immédiatement. Elle n'était point armée, et se composait de quinze ou vingt personnes; M. Hubert était à sa tête. Je crois me rappeler qu'en effet M. de Sussy était encore présent; je crois même me rappeler que nous voulûmes saisir l'occasion de le rendre témoin d'une scène populaire; il ne pouvait qu'y puiser des enseignements pour la cour de Charles X. M. Hubert, qui n'avait ni proclamation écrite, ni baïonnette, parla au nom de la députation, et d'abondance. Il insista notamment sur deux points : sur la nécessité de consulter la nation, et sur celle de ne pas constituer le pouvoir avant d'avoir stipulé et arrêté des garanties pour les libertés publiques.

» Ce discours eut un effet que M. Hubert n'avait certainement pas prévu. Il mit en saillie une divergence d'opinion qui existait dans la commission, mais qui était jusque-là restée inaperçue.

» J'avoue franchement que, sur plusieurs points, j'étais de l'avis de l'orateur. On lui fit une réponse qui venait du cabinet du général la Fayette, qui avait été préparée en arrière de moi, qui manquait de franchise, et qui excita plusieurs fois, de ma part, des gestes ou des mots de surprise et de désapprobation. La députation s'en aperçut. Ce léger incident a même été signalé dans plusieurs brochures de l'époque.

» Tout se passa, du reste, poliment, convenablement, et je crois même pouvoir certifier que, lorsque la députation se retira, M. Audry de Puyraveau ne glissa pas en secret un projet de proclamation dans la main de son chef; autrement, il se serait donné un démenti à lui-même, car il avait approuvé la réponse.

» Je dois ajouter ici que les négociations entreprises par M. de Sussy, et dont le bruit s'était répandu au dehors, avaient tellement alarmé la population, que, pour prévenir un soulèvement populaire, nous fûmes obligés de publier la proclamation qui prononçait la déchéance de Charles X.

» Je ne puis me taire sur une scène où M. Dumas me fait figurer personnellement avec M. Charras. Il aurait été question d'une lettre à écrire aux officiers d'un régiment où je ne connaissais personne; je me

serais plaint du général Lobau, et M. Charras aurait menacé de le faire fusiller; sur quoi, j'aurais bondi de surprise; M. Charras m'aurait pris par la main, et, me conduisant à l'une des fenêtres de l'hôtel de ville, il m'aurait montré la place en me disant : « Il y a là cent cinquante » hommes qui n'obéissent qu'à moi, et qui fusilleraient le Père éter- » nel, s'il descendait sur la terre, et si je leur disais de le fusiller! »

» M. Charras était, à cette époque, un jeune homme fort peu connu et n'ayant aucune influence. Je ne me rappelle ni l'avoir vu ni lui avoir parlé à l'hôtel de ville. Dans tous les cas, s'il m'eût tenu le langage qu'on lui prête, ou je l'aurais fait arrêter, ou je me serais éloigné sans daigner lui répondre.

» M. Dumas est certainement venu à l'hôtel de ville, puisqu'il l'affirme. Voici ce qu'il a dû y voir :

» Sur la place, sur les quais et dans les rues adjacentes était une population compacte et serrée, attendant les événements, et toujours prête à nous appuyer de son concours. Sur la place, au milieu de la foule, se maintenait un passage de quatre ou cinq pieds de large. C'était une espèce de rue ayant des hommes pour murailles.

» Quand nous avions à donner un ordre exigeant l'appui d'une force quelconque, nous en confiions, en général, l'exécution à un élève de l'École polytechnique. L'élève descendait le perron de l'hôtel de ville. Avant d'être parvenu aux derniers degrés, il s'adressait à la foule, devenue attentive, et prononçait simplement ces mots : *Deux cents hommes de bonne volonté!* Puis il achevait de descendre, et s'engageait seul dans le passage. A l'instant même, on voyait se détacher des murailles, et marcher derrière lui, les uns avec des fusils, les autres seulement avec des sabres, un homme, deux hommes, vingt hommes, puis cent, quatre cents, cinq cents. Il y en avait toujours le double de ce qui avait été demandé.

» D'un mot, d'un geste, je ne dirai pas en une heure, mais en une minute, nous eussions disposé de dix, de quinze, de vingt mille hommes.

» Je demande ce que nous pouvions avoir à craindre de M. Hubert, de M. Charras et de ses prétendus cent cinquante prétoriens? Qu'il me soit permis d'ajouter que des hommes qui étaient venus siéger à l'hôtel de ville dès le 29 juillet avaient prouvé par là même qu'ils n'étaient pas d'un caractère facile à effrayer. Pendant les jours de combat, le gouvernement avait décerné des mandats d'arrêt contre sept députés au nombre desquels je me trouvais, ainsi que plusieurs de mes collègues de la commission. Charles X avait même annoncé, le lendemain, que nous étions déjà fusillés. Quand nous n'avions pas reculé devant le

pouvoir, aurions-nous reculé devant des jeunes gens, fort honorables sans doute, mais qui, il faut bien le dire, étaient sans puissance?

» Jamais autorité ne fut obéie aussi ponctuellement que la nôtre. Jamais peuple ne se montra aussi docile, aussi courageux, aussi ami de l'ordre que celui de Paris en 1830. Nous n'avions pas seulement pour nous les masses inférieures, nous avions la garde nationale, la population tout entière. Lorsqu'il fut question de l'expédition de Rambouillet, l'autorité militaire nous demanda dix mille hommes. Sa dépêche nous était arrivée à neuf heures du matin : à neuf heures et demie, nos ordres étaient expédiés aux municipalités que nous avions créées; à onze heures, les dix mille hommes étaient rassemblés aux Champs-Élysées, et se mettaient en mouvement, sous le commandement du général Pajol. Il avait suffi d'un coup de tambour pour les réunir. Leur nombre s'élevait à vingt mille et même à trente mille avant qu'ils fussent arrivés à Cognières, près Rambouillet. Au milieu d'eux, à la vérité, régnait un immense désordre. Charles X était entouré d'une garde fidèle, d'une nombreuse artillerie, et la cause nationale aurait pu éprouver une sanglante catastrophe. Elle n'en eût pas été ébranlée : Paris, dans vingt-quatre heures, aurait fourni cent mille hommes qui eussent été promptement organisés et disciplinés. La guerre civile fut prévenue par un mot du maréchal Maison, mot qui n'était pas exact quand il fut prononcé, mais qui le serait devenu le lendemain, et qui a trouvé son excuse dans ses heureux effets.

» Que si l'on me demande ce que nous avons fait de cette confiance sans mesure qui nous était accordée, je répondrai que ce n'est pas à moi qu'il faut adresser la question. La puissance souveraine, alors, était dans la Chambre, dont le public ignorait les dispositions intérieures. La Chambre obéissait tant aux événements qu'à M. Laffitte, et M. Laffitte, en outre, tant par lui que par le général la Fayette, disposait des masses populaires. Le crédit de la commission ne venait qu'en troisième ordre; mais, comme il grandissait tous les jours, il inspira des inquiétudes, et on chercha le moyen de s'en débarrasser.

» J'ai déjà signalé la dissidence qui existait entre l'opinion publique et la législature; il s'en déclara bientôt une autre dans le sein de la législature même.

» Parmi les députés, les uns voulaient constituer la royauté d'abord, sauf à s'occuper plus tard des garanties; les autres demandaient qu'on s'occupât des garanties et des changements à faire dans l'organisation du pays avant de constituer la royauté. Commencerait-on par faire une constitution, ou commencerait-on par faire un roi? Telle était donc la question.

» Les partisans de la royauté faisaient valoir les inconvénients d'un gouvernement provisoire, et la crainte de l'anarchie; ceux de la constitution répondaient que, dans l'état du pays, et ils en donnaient Paris pour preuve, l'anarchie n'était pas à redouter; ils ajoutaient qu'il fallait mettre les institutions publiques en accord avec la situation nouvelle, et ne pas s'exposer à une continuation de lutte avec la royauté, ce qui, disaient-ils, aurait pour résultat inévitable une seconde révolution et l'anarchie même qu'on voulait prévenir. Les premiers répliquaient qu'il n'y avait point de situation nouvelle; qu'il pouvait être question, au plus, de changer la personne du prince; les seconds, que le peuple avait fait plus qu'une révolution de palais, et qu'il importait à la royauté même, dans l'intérêt de sa stabilité, d'être reconstituée sur d'autres bases, et de recevoir la sanction du pays.

» Le parti Laffitte et la Fayette passa tout entier du côté de ceux qui voulaient une royauté immédiate, et leur assura une majorité considérable. Il agit même sur la commission municipale. M. de Schonen, un de ses membres, immédiatement après l'acceptation par le duc d'Orléans de la lieutenance générale, avait demandé que la commission se démît de ses pouvoirs. J'avais représenté que l'autorité nouvelle était déjà engagée dans de mauvaises voies, ce que nous savions tous, et qu'en retardant notre démission de quelques jours, nous parviendrions peut-être à l'éclairer. Sur mes représentations, la discussion avait été ajournée; mais, le lendemain, sur les instances secrètes du général la Fayette, et en mon absence, elle avait été reprise et la démission envoyée. On n'y trouvera pas ma signature. Au surplus, c'est moi qui avais tort. On avait voulu simplement débarrasser le nouveau pouvoir d'une coexistence qui pouvait le gener; mais il nous convenait à tous de lui laisser la responsabilité de ses actes. Quant à la question de primauté entre l'établissement d'une constitution ou celui d'un roi, on sait qu'elle fut résolue par une révision de la Charte en vingt-quatre heures.

» La commission n'a existé comme gouvernement que pendant cinq jours, et, si l'on veut se reporter aux circonstances et à ses actes, on verra qu'elle les a bien remplis. Elle fut priée par le lieutenant général d'organiser la ville de Paris, ce qu'elle fit, et ce qui continua quinze jours de plus son existence devenue fort étroite. Son œuvre finie, elle se retira. Si elle ne s'est pas occupée plus activement de la grande question politique, c'est, comme je l'ai déjà dit, parce que chacun de ses membres appartenait à la réunion des députés, et y portait son opinion et ses votes.

» Dans ces divers événements, il avait été tenu fort peu de compte

du parti républicain, et il y en avait une raison fort simple, c'est que ce parti n'existait pas alors, ni à Paris ni en France. Il se réduisait, à Paris, à cent cinquante ou deux cents adeptes, jeunes gens, il est vrai, pleins d'activité et de courage, mais qui n'avaient d'importance que par leur chef, le général la Fayette. Or, le général la Fayette n'était pas de leur parti; aussi en furent-ils abandonnés dès le premier pas.

» Je ne veux point dire par là que le général la Fayette n'était pas entré, sous la Restauration, dans la conspiration de Béfort et dans plusieurs autres; j'ai assez connu les affaires secrètes de ce temps pour ne pas l'ignorer; mais ces conspirations n'étaient pas républicaines. Je ne veux pas même dire que, dans les deux dernières années de sa vie, il ne se soit mêlé sérieusement à quelques combinaisons contre Louis-Philippe, et je reconnais qu'à cette époque le parti républicain avait déjà plus d'action; mais le général la Fayette recherchait surtout le mouvement et la popularité. M. Laffitte disait de lui, avec beaucoup d'esprit, sous la Restauration : « La Fayette est une statue qui cherche » son piédestal; que ce piédestal soit un fauteuil de dictateur ou un » échafaud, peu lui importe. »

» Si M. Dumas veut savoir les motifs qui ont déterminé le général la Fayette à abandonner le parti républicain, il peut les demander à M. Odilon Barrot, qui a dû les connaître.

» M. Odilon Barrot s'était présenté à nous à l'hôtel de ville, non pas le 28, mais le 31 juillet; il était porteur d'une lettre de M. Laffitte, qui nous priait de le nommer notre secrétaire. Nous le connaissions tous, et il jouissait dès lors d'une réputation trop honorable pour que la recommandation ne fût pas accueillie. M. Mérilhou et M. Baude nous étaient déjà attachés en la même qualité; M. Barrot leur fut adjoint. Mais la mission qu'il avait reçue de M. Laffitte n'était pas de rester auprès de nous : elle était de s'établir auprès du général la Fayette, avec qui il avait déjà, par sa famille, des rapports d'intimité. C'est lui qui a servi d'intermédiaire entre M. Laffitte et le général la Fayette, ce qui lui a donné une assez grande action sur les événements. On craignait que le général la Fayette ne conservât quelque rancune contre le duc d'Orléans, à raison de certains actes de la première révolution, et qu'il ne se laissât entraîner par les jeunes gens qui l'entouraient à une tentative républicaine.

» Je voudrais finir, et je vous prie, cependant, de me permettre d'ajouter encore un mot.

» On a dit, dans votre journal, et M. A. Dumas a répété, je crois, que M. Casimir Périer nous avait refusé deux millions que nous lui de-

mandions pour une affaire importante. J'ai attaqué assez vivemen M. Casimir Périer pour avoir le droit de lui rendre justice. Il n'a jamais eu à nous refuser, et nous n'avons jamais eu à lui demander n deux millions ni aucune autre somme. Les caisses de l'État étaient à notre disposition, et elles étaient pleines. Nous avions notamment sous nos mains celle de l'hôtel de ville, qui contenait de dix à douze millions. C'est sur cette dernière caisse que nous avons fait nos dépenses. Elles ont été arrêtées à cinquante-trois mille francs, par la cour des comptes, qui a proposé de laisser cette somme à notre charge.

» La révolution de juillet n'a été l'œuvre ni de quelques hommes ni d'un parti; elle est sortie du soulèvement de la France entière, indignée d'un parjure et encore blessée des humiliations de 1815. Comment cette unanimité si noble et si pure a-t-elle été remplacée, peu de temps après, par des haines de parti et par des scènes de troubles et de désordre? Le gouvernement n'a-t-il pas contribué lui-même à cette transformation ? Quel a été son but? Quels ont été ses hommes? Quelles ont été les fautes des partis, les erreurs et les faiblesses des hommes? Voilà ce que l'histoire doit rechercher et enseigner. Les mémoires privés peuvent certainement lui être utiles, mais sous une condition, c'est qu'ils apporteront la vérité.

» Dans le mouvement de réaction qui a succédé si promptement aux trois journées, les membres de la commission, rendus entièrement à leurs fonctions législatives, ont presque tous suivi des routes différentes. On peut les juger diversement : la vie d'un homme public appartient au public. Mais ils peuvent aussi se rendre intérieurement ce témoignage que, pendant leur courte existence comme gouvernement, et tandis qu'ils étaient à l'hôtel de ville, ils ont rendu quelques services au pays. Nul ne saurait se représenter l'état de trouble et de confusion où était Paris le 29 juillet. Les rues, les boulevards étaient couverts de barricades dont celles de 1848 n'ont point donné l'idée. La circulation des piétons en était gênée, celle des voitures impossible, et il ne fallait pas penser à les détruire, car aux portes de la ville était une armée, et cette armée pouvait reprendre l'offensive. Toute la population était sur pied. Parmi les combattants, il y avait un grand nombre de blessés qui réclamaient des secours. Il y avait aussi un grand nombre d'hommes qui, sous les armes depuis plus de soixante heures, manquaient de subsistances. Nous leur envoyâmes de l'argent, et ils le refusèrent. « Nous nous sommes battus pour la patrie, » disaient-ils : « elle nous » doit du pain, non de l'argent. » Or, il n'y avait point de magasins, point de rations préparées. A chaque instant arrivaient des soldats, des compagnies entières qui abandonnaient la cause de Charles X ; c'était

un tourbillonnement d'hommes et d'événements dont il serait impossible de peindre la rapidité.

Au milieu de ce mouvement immense, il fut pourvu à tous les besoins; tous les droits ont été respectés. Les communications entre Paris et les provinces, par la poste et le télégraphe, se rouvrirent dès le jour même du 29. Le lendemain, de nouvelles municipalités furent créées et installées. L'on ne fut troublé ni dans ses propriétés ni même dans ses opinions. Le peuple s'était livré vis-à-vis de deux ou trois personnes à des démonstrations alarmantes : sur un seul mot de nous, il s'arrêta.

» Nous avons pu protéger même des adversaires politiques; ceux d'entre eux qui voulurent quitter la capitale reçurent des passe-ports. Paris reprit promptement sa physionomie ordinaire, et, au bout de peu de jours, il aurait pu se demander s'il y avait eu une révolution.

» Ces résultats ont été dus à la sagesse du peuple, je m'empresse de le reconnaître : nous n'eussions rien pu sans lui, puisqu'il était notre unique instrument. Qu'il me soit permis néanmoins d'en réclamer une modeste part pour la direction qui lui fut donnée, et pour la rapidité des mesures prises et de leur exécution. En nous rendant à l'hôtel de ville, nous avions compromis notre fortune, et exposé notre vie. Qu'on ne nous en sache aucun gré, je ne m'en plains pas; mais, du moins, quand on parle de nous, qu'on en parle sérieusement; c'est un égard qui me paraît nous être dû, de même qu'à tous les hommes publics; j'en appelle à M. Dumas lui-même.

» Je m'arrête et vous prie, monsieur, de vouloir bien publier ma lettre ; j'ai dû attendre, pour l'écrire, que M. Dumas eût fini ou à peu près avec l'hôtel de ville. Vous la trouverez peut-être trop longue; je n'ai fait, cependant, que toucher, pour ainsi dire du bout de la plume, les hommes et les choses de 1830. Je n'ai pas osé m'étendre davantage; j'aurais craint de trop importuner vos lecteurs.

» Veuillez agréer l'expression de ma considération très-distinguée.

» MAUGUIN,

» *Ancien député.*

Saumur, 8 mars 1853. »

AU RÉDACTEUR.

« Monsieur le rédacteur,

» Votre journal de ce jour (15 mars) renferme une lettre de M. Mauguin infirmant quelques-uns des faits que je rapporte dans mes Mémoires.

» J'ai pris, en écrivant ces Mémoires, une résolution : c'est de ne répondre que par des preuves officielles, des documents authentiques ou des témoignages irrécusables aux dénégations qui pourraient m'être opposées.

» Ainsi ai-je fait, il y a quelques jours, à propos de M. le chevalier de Liniers; ainsi ferai-je aujourd'hui à propos de M. Mauguin.

PREMIÈRE INFIRMATION.

« Au moment où, suivant M. Dumas, nous étions en conférence avec » M. de Sussy, arriva la députation Hubert, qui, voyant la porte fermée, » l'ébranla à coups de crosse de fusil. On ouvrit. Alors, parut M. Hu- » bert, suivi de quelques amis, *et portant une proclamation au bout* » *d'une baïonnette.* Les membres de la commission furent *saisis d'épou-* » *vante*, et *s'éparpillèrent* un instant au milieu de la salle.

» Je ne sais si M. Dumas a voulu faire du pittoresque, mais je sais » qu'il n'y a pas un mot de vrai dans son récit. »

Voici ma réponse :

« M. Hubert fut choisi pour porter cette adresse à l'hôtel de ville; il » partit en costume de garde national, et accompagné de plusieurs » membres de l'assemblée, parmi lesquels étaient Trélat, Teste, Charles » Hingray, Bastide, Poubelle, Guinard, tous hommes pleins d'énergie, » de désintéressement et d'ardeur. La députation fendit la foule im- » mense répandue sur la place de Grève. HUBERT PORTAIT L'ADRESSE AU » BOUT D'UNE BAÏONNETTE...

» Les uns s'égarent dans l'hôtel de ville, les autres trouvent la porte » du cabinet de la commission municipale fermée. Ils demandent à entrer; » on ne leur répond pas. INDIGNÉS, ILS ÉBRANLENT LA PORTE A COUPS DE » CROSSE. On leur ouvre, enfin, et *ils aperçoivent le comte de Sussy cau-* » *sant amicalement avec les membres de la commission municipale.* »

(LOUIS BLANC, *Histoire de dix ans.*)

SECONDE INFIRMATION.

« M. Hubert, qui n'avait *ni proclamation ni baïonnette*, parla au » nom de la députation, *et d'abondance;* il insista notamment sur deux » points...

» Tout se passa, du reste, poliment, convenablement, et je crois » même pouvoir certifier que, lorsque la députation se retira, M. Audry » de Puyraveau ne glissa point en secret un projet de proclamation

» dans la main de son chef; autrement, il se serait donné un démenti » à lui-même, car il avait approuvé la réponse. »

» Je ne sais quelle était la réponse approuvée par M. Audry de Puyraveau. Voici la mienne :

« Seul (dans la commission municipale), M. Audry de Puyraveau » avait une attitude passionnée : *Remportez vos ordonnances !* s'écria-t-il » alors (s'adressant à M. de Sussy); *nous ne connaissons plus Charles X !* » ON ENTENDAIT EN MÊME TEMPS LA VOIX RETENTISSANTE D'HUBERT LI- » SANT POUR LA SECONDE FOIS L'ADRESSE DE LA RÉUNION LOINTIER...

» La députation républicaine se disposait à sortir lorsque, s'appro- » chant d'Hubert, et TIRANT UN PAPIER DE SA POCHE, M. Audry de » Puyraveau lui dit avec vivacité : TENEZ, VOICI UNE PROCLAMATION QUE » LA COMMISSION MUNICIPALE AVAIT D'ABORD APPROUVÉE, ET QU'ELLE NE » VEUT PLUS MAINTENANT PUBLIER, IL FAUT LA RÉPANDRE. »

(LOUIS BLANC, *Histoire de dix ans*, imprimée et publiée à quinze éditions, du vivant de M. Audry de Puyraveau et de M. Mauguin.)

TROISIÈME INFIRMATION.

« Je ne puis me taire sur une scène où M. Dumas me fait figurer per- » sonnellement avec M. Charras. Il aurait été question d'une lettre à » écrire aux officiers d'un régiment où je ne connaissais personne. *Je* » *me serais plaint du général Lobau*, et M. Charras aurait menacé de le » faire fusiller; sur quoi, j'aurais bondi de surprise; M. Charras m'au- » rait pris par la main, et, me conduisant à l'une des fenêtres de l'hôtel » de ville, il m'aurait montré la place en me disant : *Il y a là cent cin-* » *quante hommes qui n'obéissent qu'à moi, et qui fusilleraient le Père* » *éternel, s'il descendait sur la terre, et si je leur disais de le fusiller.* »

RECTIFICATION.

» D'abord, j'ai mis dans la bouche de Charras, non ces paroles tron- quées par M. Mauguin, mais celles-ci, qui, à mon avis, sont bien dif- férentes :

« *Et, si le Père éternel trahissait la cause de la liberté, ce qu'il est* » *incapable de faire, et que je leur disse de fusiller le Père éternel, ils* » *le fusilleraient !* »

« Reprenons la troisième infirmation où je viens de l'interrompre.

« M. Charras, » poursuit M. Mauguin, « était, à cette époque, un jeune » homme fort peu connu et n'ayant aucune influence. *Je ne me rappelle ni l'avoir vu ni lui avoir parlé à l'hôtel de ville.* Dans tous les » cas, s'il m'eût tenu le langage qu'on lui prête, ou je l'aurais fait arrêter, ou je me serais éloigné de lui sans daigner lui répondre. »

PREMIÈRE RÉPONSE A LA TROISIÈME INFIRMATION.

« La garde nationale de Saint-Quentin demandait deux élèves de » l'École polytechnique pour la commander; elle avait envoyé, en conséquence, une députation à la Fayette, et lui avait, en même temps, » fait passer l'avis qu'il serait facile d'enlever le régiment caserné à la » Fère. La Fayette mande auprès de lui deux élèves de l'École, et les » envoie à la commission municipale. Ils arrivent accompagnés de » M. Odilon Barrot. Seul, M. Mauguin se promenait dans la salle. Instruit de l'objet de leur visite, *il prit une plume, et commença une* » *proclamation qui s'adressait au régiment de la Fère.* Mais M. Odilon » Barrot interrompit son collègue par ces mots : *Laissez-leur faire cela; ils s'y entendent mieux que nous!* M. Mauguin céda la plume à l'un » des deux jeunes gens.

» La proclamation faite, le général Lobau se présente : *on la lui donne à signer, il refuse et sort.* IL NE VEUT RIEN SIGNER, dit alors » M. Mauguin; *tout à l'heure encore, il refusait sa signature à un ordre concernant l'enlèvement d'un dépôt de poudres.* — IL RECULE DONC? » répondit un des élèves de l'École polytechnique; *mais rien n'est plus dangereux, en révolution, que les hommes qui reculent...* JE VAIS LE » FAIRE FUSILLER! — Y PENSEZ-VOUS! répliqua vivement M. Mauguin, » FAIRE FUSILLER LE GÉNÉRAL LOBAU! UN MEMBRE DU GOUVERNEMENT » PROVISOIRE! — LUI-MÊME, reprit le jeune homme EN CONDUISANT LE » DÉPUTÉ A LA FENÊTRE *et en lui montrant une centaine d'hommes qui avaient combattu à la caserne de Babylone,* et JE DIRAIS A CES BRAVES » GENS DE FUSILLER LE BON DIEU, QU'ILS LE FERAIENT! » — M. Mauguin » se mit à sourire, et signa la proclamation en silence. »

(LOUIS BLANC, *Histoire de dix ans.*)

DEUXIÈME RÉPONSE A LA TROISIÈME INFIRMATION.

« Mon cher Dumas,

» Je viens de lire, dans le numéro de *la Presse* que vous m'avez en-
» voyé ce matin, une lettre où M. Mauguin conteste l'exactitude d'un
» récit que vous avez publié, *et où mon nom figure à côté du sien.*

» Vous me demandez la réponse que j'ai à y faire. Je vous avoue que
» je tiens assez peu à ce que l'on nie ou affirme telle ou telle des scènes
» où j'ai pu être acteur plus ou moins obscur dans notre grande lutte
» de juillet 1830; mais, puisque vous y tenez, JE DÉCLARE QUE LA SCÈNE
» DE L'HÔTEL DE VILLE EST, sauf quelques détails de peu d'importance,
» EXACTEMENT RACONTÉE DANS VOS *Mémoires*. Les souvenirs de M. Mau-
» guin *le servent mal.* JE SUIS SUR DE LA FIDÉLITÉ DES MIENS. Ils con-
» cordent, d'ailleurs, parfaitement avec l'*Histoire de dix ans*, publiée
» il y a longtemps déjà, et où vous avez, sans doute, puisé les faits
» contestés *aujourd'hui* par M. Mauguin.

» Tout à vous.

CHARRAS.

» Bruxelles, 13 mars 1833. »

QUATRIÈME INFIRMATION.

« On a dit, dans votre journal, et M. Dumas a répété, je crois, que
» M. Casimir Périer nous avait refusé deux millions que nous lui de-
» mandions pour une affaire importante; il n'a jamais eu à nous refuser
» et nous n'avons jamais eu à lui demander deux millions ni aucune
» autre somme. »

RECTIFICATION.

« Je n'ai pas dit qu'on eût demandé à M. Casimir Périer *deux mil-
lions*, somme qui, effectivement, vaut la peine qu'on y réfléchisse avant
de la donner.

» J'ai dit :

« La moitié des combattants mourait de faim sur les places publi-
» ques, et demandait du pain. On se tourna d'un mouvement unanime
» vers M. Casimir Périer, le même qui proposait, la veille, d'offrir
» quatre millions au duc de Raguse. *Ah! messieurs*, répondit-il, *j'en
» suis vraiment désespéré pour ces pauvres diables; mais il est plus de
» quatre heures et ma caisse est fermée.* »

RÉPONSE A LA QUATRIÈME INFIRMATION.

« Sur ces entrefaites, on vint annoncer que beaucoup d'ouvriers » manquaient de pain ; il fallait de l'argent. On s'adressa à M. Casimir » Périer, qui répondit : IL EST PLUS DE QUATRE HEURES ; MA CAISSE EST » FERMÉE. »

(LOUIS BLANC, *Histoire de dix ans.*)

CINQUIÈME ET DERNIÈRE INFIRMATION.

« La commission municipale de 1830 n'a pas constitué un gouverne- » ment aussi inactif, aussi introuvable que M. Alexandre Dumas se » complaît à l'affirmer. Il s'en serait convaincu lui-même à cette épo- » que, s'il eût seulement jeté les yeux sur les murs de Paris, placardés » chaque jour de nos nombreux décrets. »

RÉPONSE.

M. Mauguin m'accuse à tort de ne pas rendre justice à l'activité de la commission municipale ; car, justement, à propos du premier de ses décrets, j'ai écrit ceci dans mes Mémoires :

« Voilà donc la bourgeoisie à l'œuvre, et recommençant, le jour » même du triomphe populaire, son travail de réaction !

» Reconnaissez-vous, abordez-vous avec des cris de joie, embrassez- » vous, hommes des faubourgs, jeunes gens des écoles, étudiants, » poëtes, artistes ; levez les bras au ciel, remerciez Dieu, criez *Hosan- » nah !* Vos morts ne sont pas sous terre, vos blessures ne sont pas » pansées, vos lèvres sont encore noires de poudre, vos cœurs battent » encore joyeusement se croyant libres ; — et déjà les hommes d'in- » trigue, les hommes de finance, les hommes à uniforme, tout ce qui » se cachait, tremblait, priait pendant que vous combattiez, vous vient » impudemment prendre des mains la victoire et la liberté, arrache les » palmes de l'une, coupe les ailes de l'autre, et fait deux prostituées de » vos deux chastes déesses !

» Tandis que vous fusillez, place du Louvre, un homme qui a pris un » vase de vermeil ; tandis que vous fusillez, sous le pont d'Arcole, un » homme qui a pris un couvert d'argent, on vous calomnie, on vous » déshonore là-bas, dans ce grand et bel hôtel que, par une souscrip- » tion nationale, vous rachèterez un jour, enfants sans mémoire et au » cœur d'or ! pour en faire don à son propriétaire, qui se trouve ruiné » n'ayant plus que quatre cent mille livres de rente !

» Ecoutez et instruisez-vous ! — *Audite et intelligite !*

» Voici le premier acte de cette commission municipale qui vient de » s'instituer :

» *Les députés présents à Paris ont dû se réunir pour remédier aux » graves dangers* QUI MENACENT LA SURETÉ DES PERSONNES ET DES PRO- » PRIÉTÉS. — *Une commission a été nommée pour veiller aux intérêts de » tous, en l'absence de toute organisation régulière.* »

» Comment concilier, maintenant, la prise de cet arrêté avec ce que dit M. Mauguin, dans la lettre à laquelle nous répondons, de ce même peuple qui, selon la commission municipale, *menaçait la sûreté des personnes et des propriétés ?*

« Voici ce que dit M. Mauguin :

» Jamais autorité ne fut obéie aussi ponctuellement que la nôtre ; *ja- » mais peuple ne se montra aussi docile, aussi courageux, aussi ami de » l'ordre que celui de Paris en* 1830. »

» Convenons que la commission connaissait bien mal ce peuple, ou, le connaissant, lui faisait gratuitement une bien grave insulte !

» Mais la commission ne connaissait pas le peuple ; elle ne l'avait pas vu.

» Cela tient à ce que la commission ne fut constituée que le 29 juillet au soir, et que le peuple se battait depuis le 27 au matin.

» Nous attendons les nouvelles dénégations qui peuvent se produire, et nous promettons d'y répondre aussi promptement, aussi catégoriquement, aussi victorieusement qu'à celles de M. le chevalier de Liniers et à celles de M. Mauguin.

» ALEX. DUMAS.

» Bruxelles, ce 13 mars 1853. »

FIN DES NOTES

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018